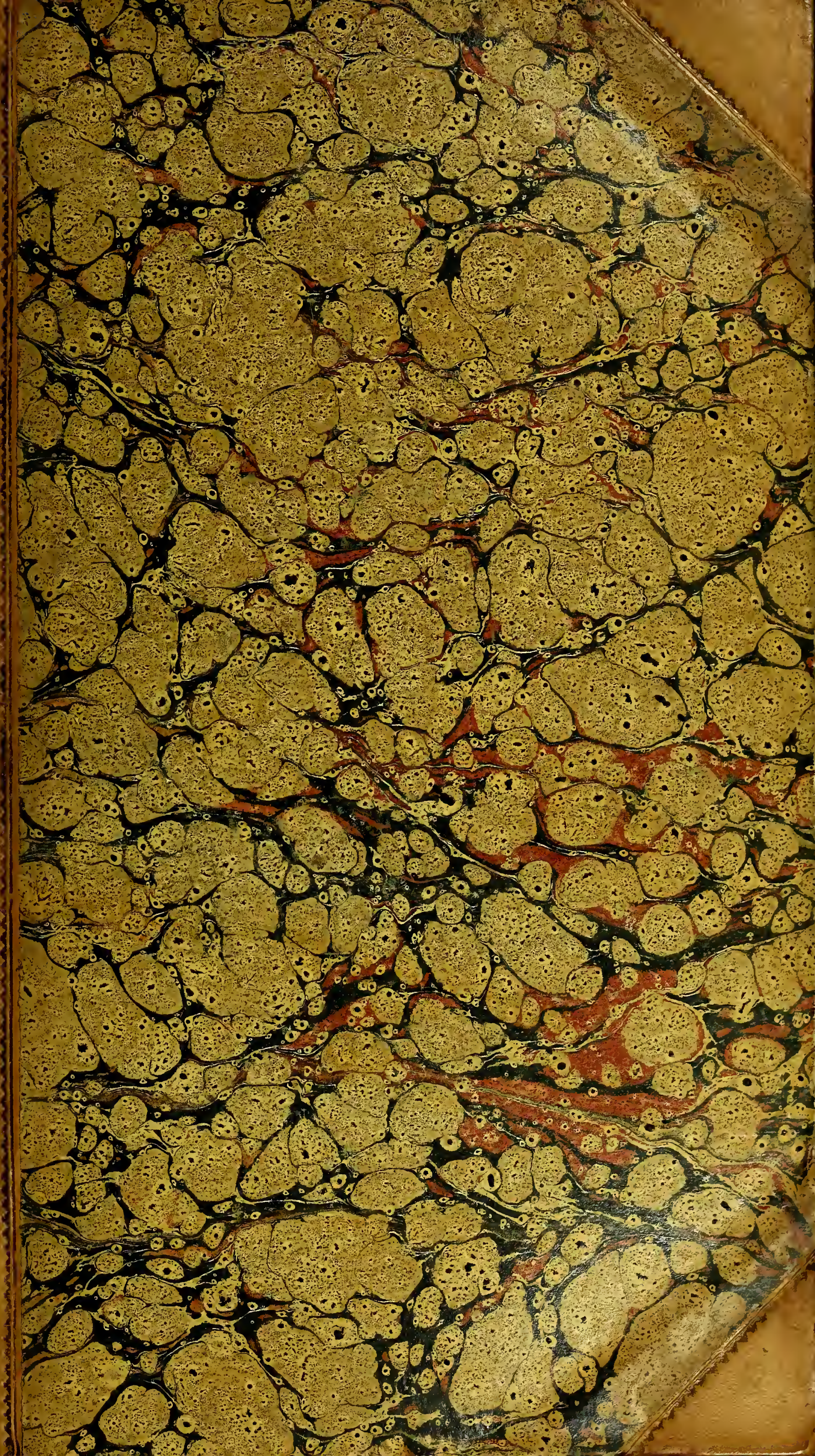


MANUEL DE SANTÉ,

OU

NOUVEAUX ÉLÉMENS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

MANUEL DE SANTÉ,

OU

NOUVEAUX ÉLÉMENS

DE

MÉDECINE PRATIQUE,

D'APRÈS L'ÉTAT ACTUEL DE LA SCIENCE ET LA MÉTHODE ANALYTIQUE DE PINEL ET DE BICHAT;

A l'usage des Médecins, Chirurgiens, Curés et autres Habitans de la campagne.

Ouvrage où se trouve exposée la Doctrine des plus célèbres Professeurs de Clinique aux Hôpitaux de Paris; auquel on a joint, 1°. un Précis de la Méthode curative des autres grands Praticiens de la même ville; 2°. un Cours élémentaire d'Hygiène, de Chimie pharmaceutique et de Thérapeutique chirurgicale; 3°. le Guide des Mères et des Nourrices, pour la guérison des maladies de leurs enfans; 4°. un Manuel des Femmes enceintes et des accouchées, avec de nouveaux Principes pour la manœuvre des Accouchemens; 5°. des Sentences aphoristiques sur l'usage de la saignée; 6°. enfin, un Recueil de Formules nouvelles et inédites applicables à toutes sortes de maladies : le tout précédé des connoissances que doit avoir toute personne qui approche, pour la première fois, du lit d'un malade, et qui forment, pour ainsi dire, l'alphabet médical du jeune Médecin.

PAR L. J. M. ROBERT,

Docteur en Médecine de l'Ecole de Paris, Membre de la Société académique des sciences, etc.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n° 16, quartier Saint-André-des-Arcs.

AN XIII. — 1805.

DEUXIÈME PARTIE.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HYGIÈNE.

De l'Hygiène (1).

Ce mot vient d'*Hygia*, déesse qui, chez les Romains, présidoit à la santé ; aujourd'hui elle désigne cette partie de la médecine qui s'occupe à maintenir l'homme en santé, en écartant de lui toutes les causes qui peuvent donner naissance à ses maladies. Le ressort de l'hygiène, comme l'on voit, est très-étendu ; elle embrasse, sous le rapport de la police, tout ce qui tient à la salubrité publique, tels que la construction des villes, des prisons, des hôpitaux, des salles de spectacles, des églises ; le balayage des rues, leur pavé, la conduite des égouts, des fosses d'aisance, le dessèchement des marais, des bords des rivières dont les eaux sont stagnantes ; et sous le rapport de l'utilité privée, la manière de construire les maisons dans un local salubre, à l'abri de l'humidité ou des exhalaisons putrides des eaux croupissantes, ou des fumiers en fermentation, sous un ciel serein ou nébuleux, battu par le vent du Nord ou ceux du Midi, enfin, tout ce qui intéresse la santé de l'homme sous le rapport de l'air qu'il respire, des vêtemens dont il se couvre, des alimens dont il se nourrit, des excrétions auxquelles il est sujet, des exercices qu'il prend, et des opérations de l'esprit auxquelles il se livre.

(1) Un *Manuel de Santé* seroit incomplet, sans un précis des connoissances hygiéniques les plus utiles à la conservation de l'homme vivant en état social. Le médecin qui apprend à prévenir les maladies, est bien plus précieux à l'humanité que celui qui les traite ou même qui les guérit. Sous ce rapport, quelle reconnoissance ne doivent pas tous les peuples civilisés, au savant professeur Hallé, qui le premier vient d'ériger l'hygiène en un corps de doctrine immuable, et fondé sur les lumières les plus vastes de la chimie moderne, réunie à la physique ? Son ouvrage est un monument éternel de génie et de salubrité publique ; et prévenir nos lecteurs que dans notre précis sur l'hygiène, nous avons emprunté le cadre de l'excellent Cours de M. Hallé, c'est donner un nouveau degré d'intérêt à la science, et mériter de plus en plus l'estime du public.

De l'Atmosphère.

Tout ce qui nous entoure appartient à l'atmosphère ; c'est dans cette vaste mer aérienne que la chaleur, l'électricité et le magnétisme ont leur siége. L'air qui compose l'atmosphère est un fluide qui environne le globe, et les corps qui l'entourent ; il s'élève à une hauteur indéterminée (vingt lieues environ), est traversé par la lumière, et devient le réceptacle de divers gaz. Les propriétés constantes de l'atmosphère dépendent des gaz qui la constituent ; sa pesanteur varie suivant la hauteur et la gravité des corps qui nagent dans son sein ; elle est éminemment élastique ; cependant sa densité contrebalance son élasticité, et une infinité de causes la rendent variable, à raison des gaz élastiques qui la composent. L'atmosphère est donc un fluide qui pèse sur nos corps, proportionnellement à leur surface et à sa hauteur ; et l'on calcule que chez un homme ordinaire, son poids équivaut à trente-deux mille livres ; mais comme elle est équilibrée par la densité des gaz et des solides qui nous constituent, elle ne nous nuit point. Le calorique, comme on sait, tend à tout gazifier, comme la pression de l'atmosphère à tout solidifier. L'air atmosphérique agit sur les corps en les dissolvant, et la dissolution de l'eau par l'air est un des grands phénomènes de la nature. Tant que l'eau est dissoute par l'air, l'atmosphère reste diaphane ; dans le cas contraire, ses vapeurs en troublent la transparence.

Les premiers élémens de physique apprennent que l'atmosphère est composée de soixante et quinze parties d'azote, de vingt-sept à vingt-huit d'oxigène, et de deux d'acide carbonique. D'autres gaz peuvent s'y répandre, car, sans parler de ceux que la nature dégage chaque jour dans ses laboratoires chimiques, l'art, en brûlant dans les ateliers, les manufactures et les cuisines, du charbon, fournit à l'atmosphère une grande quantité de gaz hydrogène carboné, fluide aériforme nouvellement découvert, et dont les effets sont funestes sur l'économie animale, par l'asphyxie qu'il procure à ceux qui le respirent. Les animaux périssent instantanément dans l'atmosphère du gaz hydrogène sulfuré ou carboné, tandis qu'ils ne périssent qu'au bout de plusieurs minutes, s'ils respirent le gaz hydrogène ou l'azote. Une erreur rejetée par l'expérience, du sein de la science, est presqu'autant qu'une vérité conquise à la science. L'atmosphère est le dissolvant de tous les miasmes, de toutes les substances odorantes qui s'élèvent de la terre ; le soir le serein qui se précipite les entraîne, et en rendant les parterres plus odorans, il rend aussi les soirées pernicieuses,

sur-tout dans les pays marécageux, comme dans les Etats ecclésiastiques. L'air grossit les véhicules des miasmes putrides qui causent les épidémies contagieuses, et qui ne sont perceptibles ni par les moyens eudiométriques ni par nos sens. — Le calorique pénètre toute l'atmosphère, s'élève à une certaine hauteur. Outre ce calorique inné, elle est susceptible de se charger d'un calorique libre plus ou moins interne, ainsi que tous les autres corps de la nature... Tous les corps de la nature tendent à se mettre en équilibre, par la température, avec tous les corps environnans. Dans une atmosphère humide, on est plutôt affecté du froid, qui, à intensité égale, ne nous incommode pas, si le ciel est serein. Le crépuscule est dû à la réfraction des rayons lumineux; il paroît au moment où le soleil est encore à 18 degrés verticaux de l'horizon, ainsi un bâton plongé dans l'eau paroît rompu. C'est la lumière qui colore les végétaux. L'air est un corps idio-électrique; il ne reçoit pas et ne transmet pas facilement le fluide électrique. L'eau, au contraire, dans un état liquide ou de vapeur, en est un très-grand conducteur. Les physiciens se sont convaincus, que toutes les fois qu'il y a changement de combinaison dans les corps, on excite l'électricité; l'électricité est aussi souvent l'effet de ces combinaisons.

L'atmosphère composée de deux gaz, est susceptible de se modifier dans ses principes constituans; c'est toujours par l'intermède de l'oxigène. Le gaz azote, qui est comme inhérent à l'animalité, n'est pas étranger à ces combinaisons. L'usage de l'atmosphère est connu dans la respiration; une partie du gaz oxigène atmosphérique disparoît en entrant dans le poumon, et il n'en ressort que du gaz acide carbonique et de l'eau, qui se forme alors par la combinaison du gaz oxigène avec l'hydrogène. L'eau qui sort par l'expiration n'est pas toute due à cette combinaison; mais elle doit venir encore de la transsudation pulmonaire. Les expériences de Jurine semblent prouver qu'il se forme aussi à la surface de la peau de l'acide carbonique. Ingenhouz a prouvé que tous les végétaux exposés à la lumière transpirent de l'oxigène, ce qui arrive par la décomposition de l'eau et l'absorption de l'hydrogène : les plantes qui végètent à l'ombre, transpirent de l'acide carbonique. Elles s'étiolent, si elles sont privées de la lumière, en sorte qu'on peut dire qu'elles se colorent d'autant plus qu'elles versent une plus grande quantité d'oxigène dans l'atmosphère, *et vice versâ*. Les fruits et les fleurs détruisent une partie de l'oxigène de l'atmosphère, et versent de l'acide carbonique, ce qui est tout le contraire des feuilles, et l'on peut dire que les végé-

taux sont disposés sur la terre pour se charger de l'acide carbonique versé par les animaux, et leur donner en échange de l'oxigène. Les fermentations influent aussi sur les changemens de l'atmosphère ; elles ne seroient pas les mêmes, si elles avoient lieu dans une atmosphère privée d'oxigène. Dans toutes les combustions, l'oxigène privé d'azote accélère le feu, et il ne s'exhale dans l'atmosphère que de l'acide carbonique ; la combustion fait donc encore éprouver des changemens à l'atmosphère. Humbolt a vu que différentes terres humectées d'eau avoient la propriété d'absorber une grande partie d'oxigène et de le dissoudre. Ces terres sont l'alumine, la terre calcaire. Or, de-là, quels changemens ne doit-il pas arriver dans l'atmosphère, par les pluies d'orages ? Tout le monde connoît la mauvaise odeur que la terre répand dans l'été aux premières averses. La pluie, la grêle absorbent une grande quantité d'oxigène, et l'entraînent avec elles.... Nous allons examiner quels sont les moyens de la nature et de l'art pour opérer toutes les variations de l'atmosphère. Les moyens de la nature sont l'action du soleil, la structure du globe, les inégalités du continent, les influences des eaux distribuées à sa surface, l'influence des vents, des météores aqueux, ignés, de la nature du sol, de la végétation, et l'influence de toutes les fermentations; ce sont là les arsenaux de la nature et les instrumens de son laboratoire. L'influence du soleil sur la température, sur le développement du calorique; seconde influence du soleil sur la faculté dissolvante de l'atmosphère ; troisième influence des rapports du soleil avec l'atmosphère. Il paroît constant que le vent d'est a un rapport proportionné avec le mouvement de cet astre. Le calorique lumineux, en augmentant la qualité dissolvante, augmente aussi fort l'état électrique de l'atmosphère, et concourt à modifier ses différentes combinaisons. La structure du globe, et les rapports respectifs de ses surfaces, ont aussi une influence très-marquée, soit sous le rapport de l'humidité ou de la sécheresse, de la température, et du mouvement. On ne peut douter que l'organisation des montagnes n'ait été destinée à être une manufacture d'eaux intarissables, qui vont arroser la terre et la féconder. Les vents, en balayant l'atmosphère, servent à l'évaporation des eaux et à refroidir ou échauffer la température; ils consolent la terre, ou des ardeurs du soleil ou des glaces de l'hiver. Il n'y a pas de comparaison entre les moyens mécaniques de la nature et ceux de l'art dans les différentes variations de l'atmosphère.... L'homme peut choisir les lieux, et connoissant les différens rapports atmosphériques, il peut se placer dans les conditions naturelles les plus convenables. La cons-

ſtruction des habitations est un moyen que l'homme a en son pouvoir, pour modifier les influences qui l'environnent : la formation des feux est aussi un instrument d'action qu'il possède ; joignez à cela les moyens d'illumination. Outre cela, l'homme s'empare des eaux que lui distribue la nature, les maîtrise à son gré ; de plus, l'homme, au moyen des ventilateurs, tient entre ses mains l'atmosphère. Il agit sur l'électricité au moyen des paratonnerres, et sur l'atmosphère par la culture des végétaux. La réunion des animaux est aussi un moyen d'action qui est au pouvoir de l'homme. Nous allons développer succinctement tous ces différens moyens. Le choix des lieux est essentiel sous le rapport de la salubrité, et suivant la constitution particulière de chaque individu ; les uns veulent un lieu élevé et sec, tels les tempéramens lymphatiques et les constitutions exanthématiques ; ainsi les enfans se trouvent très-bien à Saint-Germain et à Montmorenci ; au contraire, les personnes d'un tempérament sec, irritable, dont la poitrine est menacée d'une phlogose, demandent les lieux humides, pourvu qu'ils ne soient pas stagnans et méphitiques. La nature des vents qui souffle mérite la plus grande considération dans le choix et l'emplacement des lieux.... Les habitations nous donnent un abri, nous mettent à couvert des influences atmosphériques ; elles sont devenues aujourd'hui un besoin indispensable. Elles sont élevées ou au-dessus du sol ou à son niveau, ou elles sont souterraines. Ces différens emplacemens ont des degrés de salubrité bien différens. Les terreins secs ou humides ont aussi des influences bien différentes. Les rapports de capacité des appartemens, leur élévation, sont une chose très-remarquable ; il leur faut plus de combustible pour les échauffer ; ils sont beaucoup plus salubres que ceux qui sont forts abaissés. Dans la construction des hôpitaux, la hauteur plus ou moins grande des salles, est une des conditions générales, et peut-être la plus importante de salubrité publique. Dans les endroits destinés à recevoir beaucoup de monde, il faut éviter d'avoir des meubles qui puissent s'impregner des miasmes putrides, et les conserver plus ou moins long-temps. Ainsi les tapisseries en laine ne valent rien. L'usage des alcoves et la fermeture exacte des rideaux sont très-pernicieux. Les grandes épidémies n'existent pas, ou du moins très-rarement, dans les grandes villes, ce qui n'est pas de même dans les campagnes ; les phénomènes électriques y sont aussi plus rares. Paris n'est presque jamais foudroyé, et les grêles y sont presque inconnues ; ce qui peut venir de ce que la température de l'atmosphère, qui est toujours chaude, annihile le fluide électrique. Peut-être que dans les

campagnes on pourroit éviter les grands désastres qu'occasionne l'électricité, en armant les peupliers d'un paratonnerre. Tous les foyers qu'on allume dans une chambre, sans qu'il y ait de combustible, comme les chaufferettes, les brâsiers, environnent l'atmosphère de la chambre d'acide carbonique. Les cheminées à la Desarnaud renouvellent l'air et conservent sa salubrité et sa chaleur. Les lumières que l'on brûle dans les appartemens, influent aussi sur les mélanges de l'atmosphère. Elles y versent de l'acide carbonique, du carbone, de l'eau, de l'hydrogène carboné. Plus les mêches sont multipliées et plus le combustible est petit, plus on a de matière charbonneuse volatile, puisque la combustion y est plus lente; lorsque la combustion est très-rapide, on obtient de l'eau et de l'acide carbonique, qui étant alors pesant, retombe, et ne se volatilise point comme l'hydrogène carboné; de-là la nécessité de moucher la chandelle pour activer la combustion. Dans un appartement où il y a un poêle, on met de l'eau, qui, en s'évaporant, se combine avec l'acide carbonique, et se précipite avec lui, ce qui est assurément très-salubre.... Le ventilateur est un moyen très-propre à renouveler l'air des appartemens. Duhamel et Suton ont employé le feu. Le syphon renversé devroit être employé dans les fosses de vidange. Les grandes évaporations rafraîchissent l'atmosphère; aussi les environs des lacs et des rivières sont toujours froids. De grands changemens arrivent dans l'atmosphère dans les temps d'orage; les petits oiseaux périssent on ne sait comment, par l'électricité; c'est ce qui fait que les oiseleurs, bien avant que Franklin eût inventé le paratonnerre, les prévenoient de ces accidens, en armant leurs cages de petites barres de fer. Ils agissoient sans doute machinalement, mais l'effet qu'ils s'en promettoient étoit sûr.

L'agriculteur instruit connoît les moyens de mélanger les terreins entre eux pour les modifier : il s'occupe de sécher autant qu'il peut les mares, et rend par-là l'atmosphère plus saine, comme il rend son terrein plus fertile. On éprouve toujours un petit vent en traversant une rivière; les effets de l'air, de l'eau s'entraînent mutuellement, et l'on explique par-là un grand phénomène qui paroît incompatible avec les lois physiques. Franklin avoit proposé de calmer les vagues agitées autour d'un vaisseau, en versant dessus des tonneaux d'huile. Ce phénomène, imaginé par Franklin, est fondé, comme on l'a éprouvé en petit. L'on a vu, en effet, que si l'on couvre d'huile un vaisseau plein d'eau, et qu'on agite, l'huile seule est mise en mouvement, l'eau reste tranquille, l'atmosphère ne pouvant communiquer suffi-

samment avec l'eau. L'eau courante imprime un mouvement à la mer, de même qu'à l'air, et quand on change les eaux stagnantes en eaux courantes, on rend son courant à l'air, on change l'état de l'atmosphère. La culture des végétaux, l'agriculture, les défrichemens y influent aussi beaucoup comme on sait. Des forêts épaisses rendent une humidité dangereuse et mal-saine, il n'y a pas de courant d'air : cependant si on perce les forêts en différens sens, on corrige l'atmosphère; souvent en arrachant, en détruisant des forêts, on a vu tarir des sources qu'elles entretenoient. Si l'on fait des plantations au bord des marais, des lacs, ces plantations sont une espèce de barrière qui diminue l'épanchement des émanations mal-saines, sur-tout si les arbres sont plantés en haie, s'ils sont touffus : il y a plus, les végétaux, comme on sait, se nourrissent de certains gaz délétères pour l'homme. L'homme, la cohabitation des animaux, les étables produisent en général plus de mal que de bien, quoique nous ignorions combien pourroient être utiles, dans certaines maladies, les vapeurs animales qui s'exhalent dans les étables des différens animaux qui les habitent; peut-être que les miasmes tempèrent le trop actif oxigène de l'atmosphère qui nuiroit dans les affections de poitrine. Jadis dans la phtisie, et on y revient aujourd'hui, on recommandoit beaucoup l'habitation dans les étables; quelques émanations odorantes répandues dans l'atmosphère donnent une nouvelle énergie à l'économie animale; mais nuisent en général à l'atmosphère. Le meilleur moyen est de les aller chercher dans le dissolvant; c'est moins l'eudiomètre que l'insalubrité et les affections maladives qui nous avertissent des différentes émanations répandues dans l'atmosphère. Les émanations putrides sont celles qui nuisent le plus à l'homme, aussi a-t-on cherché à purifier l'atmosphère de ces miasmes délétères. Jadis, quand les sciences étoient moins avancées, on répandoit des parfums, on brûloit des aromates, du vinaigre parfumé : ces moyens anti-putrides sont bien reconnus aujourd'hui inutiles tout au moins. La chimie moderne s'est occupée des moyens qui agissent sur les miasmes putrides eux-mêmes. On a essayé les acides : le vinaigre, jadis tant vanté, a été trouvé insignifiant. Guiton-Morveau purifia l'église de Dijon, en prenant du sel marin qu'il plaça sur un réchaud; il versa de l'acide sulfurique qui, en s'unissant à la soude, base du sel marin, en détacha un acide muriatique qui, s'unissant à l'atmosphère, la rendit salubre. Le même moyen a servi à purifier l'air de plusieurs cachots, au point qu'on a pu y coucher, ce que jadis on ne pouvoit pas sans danger. Aujourd'hui le docteur Smith pense que

l'acide nitrique est préférable à l'acide muriatique, employé avec tant de succès par Morveau, comme plus propre à désinfecter l'air, et les Anglais vantent beaucoup ce procédé. Ils se plaisent à taire ce que font de bien les autres nations.... On pourroit, sur du nitrate de potasse, verser de l'acide sulfurique, il se dégage du gaz acide nitreux, ensuite du gaz acide nitrique; les vapeurs dégagées du premier sont rouges, font beaucoup tousser, et celles du gaz acide nitrique sont blanches et font moins tousser, et la toux se calme vîte. Les hôpitaux, pour faire disparoître la contagion, diminuer les fièvres dites d'hôpital, doivent recourir souvent à ces moyens de désinfecter l'air. Le premier moyen du chimiste français doit l'emporter sur celui du médecin anglais, en ce qu'il se répand mieux dans l'atmosphère. Les vapeurs sont dégagées du muriate oxigéné de potasse sur lequel on verse de l'acide sulfurique, ou bien on en verse sur l'oxide noir de manganèse; en effet, dans ce cas il se dégage du gaz acide muriatique oxigéné qui est le meilleur anti-putride; on peut le prendre à l'intérieur en l'unissant à l'eau, comme je l'ai prescrit à un jeune homme qui étoit malade pour avoir disséqué les cadavres en décomposition. L'homme parvient à se familiariser avec toute sorte d'atmosphère, et peut souvent y vivre sans s'en trouver incommodé. Il n'y a d'influences véritablement nuisibles pour les hommes que celles qui se font par des vicissitudes brusques dans l'atmosphère, en s'unissant à notre corps, elles produisent des phénomènes chimiques. Quand les émanations entrent en contact avec l'air environnant, elles s'y dissolvent, et donnent lieu à divers produits, tels l'acide carbonique, l'eau, &c. &c. l'organe nerveux trouve, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, des stimulans propres à le mettre en jeu, et qui n'ont rien de commun avec les produits chimiques; les propriétés organiques de l'homme modifient l'action des autres corps: il ne faut donc jamais séparer les autres modes d'action de cette puissance qui influe sur tout le reste: les corps inorganiques reçoivent de l'équilibre général et des corps environnans leur température; au contraire, les parties animales n'éprouvent l'influence de la putréfaction (loi chimique la plus générale imprimée à tous les corps de la nature) que quand elles ont perdu la vie, laquelle, tant qu'elle existe, résiste à cette loi, s'approprie tout; le chaud le plus marqué est de trente-six degrés, et le froid le plus intense de seize degrés au moins au-dessous de zéro, d'après le thermomètre de Réaumur. L'homme peut éprouver de grands intervalles de chaud et de froid, l'homme a même subsisté, d'après Tissot et Duhamel, à une température de quatre-

vingts degrés de chaleur. La température de notre corps, malgré ses vicissitudes, est constamment de vingt-neuf à trente degrés. D'après la division de quatre-vingts degrés, ou mieux encore, celle de trente-deux, si on admet l'ancienne division en cent; quatre degrés du thermomètre de Réaumur, répondant à neuf de celui de Farenheit, il n'y a qu'à multiplier par quatre le nombre des degrés de Farenheit et les diviser par neuf, on aura les degrés d'après Réaumur. L'atmosphère échauffée depuis dix jusqu'à vingt-neuf degrés, favorise beaucoup l'évaporation, et la putridité de la gelatine; rien de cela ne s'observe chez l'homme vivant: la lymphe se coagule, la fibre se durcit à une atmosphère de soixante degrés, ce qui n'a pas lieu chez l'homme quand on l'expose à une telle chaleur; l'asthénie, le relâchement, le gonflement des vaisseaux superficiels, la transpiration, les sueurs, la lenteur, l'inaptitude au travail, la soif, &c. sont les apanages de l'homme dans les temps chauds; l'eau que l'on boit se transforme en vapeur, et s'en va bientôt par la transpiration.

Dans l'état de vie, l'homme agit sur l'eau et l'air, les décompose, se les approprie et les fait servir à sa nutrition; tandis que tous les corps organiques, privés de vie, sont détruits et décomposés à leur tour par l'action immédiate de l'air et de l'eau. Néanmoins dans certaines circonstances de la vie, les corps organisés paroissent approcher d'une plus ou moins grande putréfaction, telle qu'on la remarque dans les fièvres essentiellement putrides; mais ce n'est, à proprement parler, plus qu'une fausse putréfaction, sur-tout tant que les organes sont encore sains. Je ne parle pas ici de ces pourritures d'hôpital, de ces gangrènes humides qui se trouvent avec la mort des parties organiques qu'elles attaquent. Dans les fièvres pétéchiales scorbutiques, le principe vital paroît anéanti en grande partie, et l'intensité de la maladie putride est en raison de la lésion directe de la vitalité. Boerhaave avoit établi que l'homme et les autres animaux ne pouvoient vivre dans une atmosphère plus chaude que leur tempérament ordinaire; mais les bains de vapeurs des Orientaux et des Russes prouvent le contraire. Duhamel et Tillet ont vu une fille de service qui entroit dans un four de boulanger pour le balayer, et qui supportoit une chaleur supérieure à celle de l'eau bouillante. Ayant voulu soumettre des animaux à cette chaleur, ils observèrent que ceux qui étoient revêtus de vêtemens, résistoient plus facilement que ceux qui étoient nus. Des physiciens en Angleterre ayant répété ces expériences dans une étuve, se sont convaincus que la température de l'homme n'augmentoit pas, quoique la chaleur de l'étuve égalât celle de l'eau bouil-

lante, et c'est ce qui a fait dire au célèbre Barthez, que l'homme placé sous les glaces de la Laponie ou sous les feux du Sénégal, conservoit toujours la même température. Leroi, de Montpellier, avoit remarqué que l'homme entouré d'une atmosphère sèche et brûlante n'avoit point de sueurs; tandis qu'il en étoit inondé, si l'atmosphère étoit humide. Ce qui prouve que plus le fluide qui nous environne est dense, plus la chaleur est grande, et moins on la supporte. Dans tous les cas, où la lumière se combine avec la chaleur, on éprouve un changement dans la peau, une phlogose légère qu'on remarque sur les figures exposées au soleil; ces parties sont susceptibles de s'enflammer et de passer à l'état érysipélateux. Les voyageurs, les cultivateurs du Midi connoissent bien cette propriété du soleil. Un homme qui ne sue point, exposé au soleil, est couvert de sueurs s'il passe à l'ombre, et si dans cet état il s'expose de nouveau au soleil, il en est plus brûlé. Le foyer d'un verre ardent a souvent servi à la guérison d'ulcères atoniques qui avoient résisté à tous les remèdes. Les coups de soleil produisent les érysipèles, et les affections phrénétiques, s'ils sont excessifs.

Action du froid sur le corps humain.

On peut le distinguer en froid modéré, froid excessif, froid observé sur l'homme en repos ou sur l'homme en mouvement. Si nous examinons l'effet du froid sur les corps qui nous environnent, nous verrons que le froid arrête la tendance à la fermentation, il diminue les évaporations cutanées; un froid modéré donne de la vivacité aux fibres, de la prestesse au corps et de l'activité à l'esprit. Les habitans du Nord, exposés à une lumière moins vive et moins chaude, ont les cheveux blonds, la peau blanche, tandis qu'en Espagne et en Italie les figures sont olivâtres.... Un froid rigoureux produit un grand épaississement de la peau, comme on le voit chez les Groënlandais; dans l'inaction, il produit la rigidité des fibres et la privation du mouvement; l'exercice ou les couvertures sont les seuls moyens de se préserver de ses dangereux effets.... Un homme exposé à un froid rigoureux commence par éprouver des mouvemens convulsifs, la rigidité des membres et une immobilité parfaite; le sang est arrêté dans les vaisseaux cutanés, la peau se colore en violet, la sensibilité se perd, le nez, les doigts, les pieds se gèlent; après vient un engourdissement du tronc et un sommeil qui est toujours mortel. Dans cet état il y a suspension de la vie, et mort ou impossibilité de reprendre ces mêmes fonctions. Dans l'ancien Journal de Médecine, Fize fait mention d'un homme qui après avoir resté six jours enseveli

dans les neiges des Pyrénées, fut rappelé à la vie. A l'article *air de l'Encyclopédie méthodique*, M. Hallé fait mention d'un autre homme qui fut rappelé à la vie après avoir été gelé. Dans ce cas il ne faut jamais réchauffer les extrémités avant que les organes vitaux aient repris leur vie. Dans l'exemple ci-dessus rapporté, on couvrit tout le corps de neige ou de linges imbibés d'eau froide ; puis on réchauffa la région du cœur, et quand on sentit ses battemens revenir, on eut recours aux légers stimulans internes et externes. Au bout de quatre heures la respiration commença, et ce ne fut qu'à huit heures du soir que la parole revint, &c.

Le calorique propre ou interne est une propriété de l'organisation, et n'est pas lié au calorique externe dont il diffère essentiellement. En hiver on a les doigts engourdis par le froid ; lorsqu'ils sont violets, ils sont accompagnés de douleurs assez vives et d'insensibilité. Le sentiment de chaleur que l'on éprouve ensuite sans changer d'atmosphère par une réaction du principe de réaction, prouve l'effet que fait la réaction pour rétablir l'équilibre de la chaleur. De ces deux causes, l'une tend à détruire l'action vitale, et l'autre la rappelle, le pouls se relève, il devient fort, et la sueur coule de toute part. Il est donc vrai qu'il existe au-dedans de nous une force conservatrice du calorique, qui fait plus, qui redouble d'action suivant que les agens externes agissent plus fortement pour détruire ce calorique. Si le froid qui agit sur toute la surface du corps est modéré, il donne de l'action à l'économie ; les puissances extérieures agissent plus ou moins efficacement sur l'individu, suivant l'énergie du principe vital. L'homme foible, convalescent, sera plus sensible au froid que l'homme vigoureux et actif. Le froid n'est ni toujours tonique, ni toujours asthénique. Les liquides du corps humain sont plus disposés aux combinaisons par le calorique intérieur, que par le froid ; le froid, au contraire, favorise la combinaison chimique des gaz élastiques. Un air plus dense présente plus de surface et se combine mieux que celui qui le seroit moins. L'énergie des combinaisons se faisant mieux à un froid léger qu'à une température plus élevée, il est clair que le calorique qui en résulte dans l'intérieur de l'individu, en doit être augmenté, quoique le calorique de l'individu ne soit pas dû à cette seule cause. L'excès du chaud, appliqué sur le corps, détruit, décompose, brûle les corps ; l'excès du froid, au contraire, suspend la vitalité, quoiqu'il y ait des animaux qui supportent sans grand inconvénient l'excès du froid, telles les grenouilles, qu'on a vu rester tout l'hiver dans un glaçon immobile, et ressusciter au printemps ou à la fonte des glaçons. Le froid anéantit les

combinaisons en même temps qu'il suspend la vie ; si l'animal éprouvoit la suspension de la vie dans la chaleur, il périroit nécessairement par les combinaisons putrides qui auroient lieu incessamment.

L'humidité de l'air diminuant sa force dissolvante, il s'ensuit que la transpiration, chez l'homme, ne peut pas avoir lieu avec autant de facilité. Dans les endroits élevés, l'air est, toutes choses égales, moins humide ; en effet, le serein est moins marqué, moins abondant dans les hauteurs que dans le bas, par conséquent la transpiration se fait mieux sur les hauteurs que dans les plaines basses. Il est des endroits très-malsains, à raison de l'excès de serein qui balaie les impuretés de l'air, et entraîne avec l'humidité les ordures. Dans les Apennins, il n'y a presque point d'habitation dans la plaine, et le voyageur qui a le malheur de coucher dans les villes ou villages qui se trouvent dans les plaines, s'expose à payer bien cher son imprudence. La saison sèche est plus saine pour l'économie que l'humide. La chaleur sèche augmente l'évaporation ; la chaleur humide diminue l'absorption, la dissolution, conserve les liquides, favorise la putrescence, diminue l'énergie des organes. Dans les étuves neuves, on se trouve incommodé par l'étuve sèche, et si l'on verse de l'eau sur des cailloux ardens, la vapeur qui s'en dégage fait cesser le prurit, et la douleur qu'on éprouvoit même après la rougeur de la peau. Ce phénomène s'explique en ce que l'eau ne vient frapper qu'en se condensant, ce qui ne peut avoir lieu sans qu'elle ne diminue de température. On supporte mieux un froid sec, qu'un air froid et humide, qui diminue la transpiration, augmente les selles, les urines, donne lieu aux catarrhes, aux fluxions, aux rhumatismes, aux asthmes humides, et les malades se trouvent mieux quand l'air devient sec et chaud ; les catarrhes diminuent, de même que les rhumatismes ; tout se reverse sur la transpiration : ce n'est pas le chaud ni le froid, mais les vicissitudes du chaud au froid, sur-tout humide, qui nous nuisent. Le froid subit entraîne une constriction, une irritation sur nos organes. On sait combien le froid qui frappe des nerfs mis à nu, comme dans une dent cariée, un ulcère, une partie où l'épiderme est enlevé, est sensible. Le froid agit communément sur les nerfs mis à nu, sur les parties ramollies, foibles, privées d'épiderme ; il donne lieu au frisson. Plus l'organe est foible, plus il est sensible au froid ; la transpiration s'affoiblit, et les excrétions muqueuses, pituiteuses augmentent, de même que les selles et les urines. La transpiration diminuée ou arrêtée tout d'un coup par le passage subit du chaud au froid, donne lieu aux

catarrhes, s'il y a une partie foible, ou aux courbatures générales, s'il n'y a pas de partie foible bien marquée. Si l'on saigne, on trouve la couenne inflammatoire qui contient, dans d'autres rapports, d'autres combinaisons, la partie fibreuse du sang. Lorsque le froid frappe le sein d'une nourrice, il s'engorge, et cet engorgement est très-long à se dissoudre. Son sang présente aussi cette couenne, de même que celui des vieillards pris d'affection catarrhale; cependant, chez eux, la couenne est plus molle; avant le catarrhe, le sang n'auroit pas présenté les mêmes phénomènes, ce qui prouve que le sang a éprouvé des changemens. Les maladies contagieuses deviennent pour lors dangereuses, le corps y étant plus exposé à raison de sa foiblesse, qui est plus grande alors. Telles les femmes en couche, sur-tout celles qui ne nourrissent pas, de même que les mélancoliques nerveuses. Les maniaques, qui ont un degré de plus de mélancolie, n'y sont pas sujets; ils reçoivent les vicissitudes de l'air sans en éprouver d'altération. Les fébricitans sont très-susceptibles du froid, sur-tout humide. On s'accoutume à la longue aux vicissitudes, aux variations; au milieu de la digestion, à certaine époque de l'année, nous sommes plus disposés au froid. L'homme qui est animé par le vin, par le punch, &c. se trouve pris d'ivresse, sur-tout s'il rencontre un air froid et humide. Cependant il étoit de sang-froid dans la chambre où il étoit. L'enfant, en venant au monde, souffre beaucoup si la température est froide; mais l'enfant prenant de l'énergie vitale, s'accoutumant d'ailleurs par degrés à l'atmosphère, s'en trouve moins véritablement affecté. Un homme qui transpire beaucoup est plus exposé qu'un autre. L'impression du froid humide est plus dangereuse pour les goutteux, les enfans pendant leurs gourmes, pour ceux qui ont des sueurs très-âcres, très-odorantes. A la fin de la digestion, la lymphe du sang se sépare du caillot, et se trouve unie avec le chyle. Les femmes grosses, et en couche, ont aussi la lymphe recouverte de gélatine, de même que les nourrices, les phlegmatiques, les vieillards, &c. Le système lymphatique provient de celui où se passent les premières altérations. Les liqueurs éprouvent des changemens qui sont palpables dans les maladies, quoiqu'on ne sache pas comment. Le froid est quelquefois suivi d'un érysipèle, son caractère particulier est d'être accompagné d'une démangeaison, puis de rougeur et d'ulcère, telles sont les engelures. L'état du systême lymphatique influe encore sur leur formation; ainsi, chez les sujets maigres et les adultes, elles sont beaucoup plus rares que chez les enfans. Je regarde les engelures formées par le gel et le dégel des humeurs; on les guérit en

frottant la partie avec de la glace ou de la neige ; les toniques sont encore indiqués, parce qu'il y a flaccidité et stagnation ; la chaleur, unie avec la lumière, est aussi avantageuse. L'application du foyer d'un verre ardent est employée dans les vieux ulcères fongueux provenant des ulcères. On les traite encore en tirant des étincelles électriques de la partie malade. J'ai vu opérer plusieurs guérisons par ce moyen au médecin Mauduit. Les voyageurs qui ont été vivement frappés du froid, sont très-sujets aux affections scorbutiques, et il y a le plus grand rapport entre cette maladie et les engelures ; l'une est locale, et l'autre générale. L'affection scorbutique est caractérisée primitivement par une altération dans les solides, qui se communique ensuite aux liquides. Le scorbut n'est pas toujours une maladie chronique, elle est quelquefois aiguë, et j'en ai vu périr un homme dans douze jours.... D'un froid modéré à une chaleur excessive, il en résulte la tuméfaction de la face, la rougeur, le gonflement des vaisseaux, un état apparent apoplectique ; je vois ici le fait, mais j'en ignore absolument l'explication physique. Dans les dégels, il arrive une grande quantité d'apoplexies et de métastases. Un jour M. Hallé fut appelé pour quatre personnes tombées apoplectiques par cette cause. Dans un temps humide, le corps est plus pesant et moins alerte que lorsque le ciel est pur, quoique dans le premier cas la colonne atmosphérique ait moins de pesanteur. Suivant l'état de l'atmosphère et son état de sérénité, l'électricité varie ; ainsi, dans un jour orageux, le corps, surchargé de fluide électrique, est dans un état de pesanteur et d'anxiété continuelle, qui ne cesse qu'avec le retour d'un beau jour. Tous les animaux, auparavant comme suffoqués, paroissent respirer en liberté, et la paix semble faite entre le ciel et la terre. Le gaz hydrogène carboné produit des vertiges, et le docteur Beddos a cru que, dans certaines maladies, la respiration de cet air peut être utile ; j'ignore jusqu'à quel point cette assertion peut être vraie. Le gaz hydrogène sulfureux éteint toute propriété galvanique, et donne une couleur violette ou plombée. Le gaz hydrogène lui donne une couleur rutilante, ou d'oxide rouge de mercure, tandis que le gaz oxigène colore le sang en rouge carmin..... Le mouvement de l'air est lui-même une vicissitude et une source de vicissitudes. Il faut examiner l'état de la température de l'air qui nous est enlevé, et celle de celui qui nous est apporté, c'est-à-dire l'air en repos ou en mouvement. L'homme exposé à un vaste courant d'air, le supporte très-bien, tandis que lorsqu'il est frappé dans une seule partie du corps, il en résulte des rhumatismes, des pleurésies, des inflamma-

tions, &c. Dans ce dernier cas, s'il y a dans l'économie une partie foible, l'effet de ces douches d'air l'affecte directement.

Hippocrate et tous les auteurs modernes ont observé que c'est le changement de température dans les saisons qui occasionne les maladies. Les vicissitudes n'appartiennent qu'aux saisons moyennes comme le printemps et l'automne, cependant sous notre climat, elles ont lieu en tous temps. Le printemps est connu par les maladies inflammatoires, les hémorragies, &c. Mais à l'automne, c'est le systême gastrique qui y est affecté. Hippocrate avoit fait l'éloge du printemps et la satyre de l'automne, parce que les maladies sont beaucoup plus longues, plus rebelles dans cette dernière saison que dans la première...... Tout dans notre économie est périodique, soit que l'on considère les phénomènes de la santé et de la maladie; l'alternative du jour et de la nuit, du matin et du soir, est pour nous l'alternative des quatre saisons; ainsi la nuit, où le froid est plus grand, ressemble à l'hiver, le matin au printemps, le midi à l'été et le soir à l'automne. L'influence de l'atmosphère sur les différens individus, dépend des constitutions diverses de l'économie animale, et principalement du systême nerveux qui est l'intermède des impressions atmosphériques. Les forces vitales et les forces musculaires ont la propriété de développer le calorique interne, ce qui conserve la transpiration de notre corps. Le systême lymphatique peut être considéré comme recevant des changemens imprimés à la lymphe, soit dans son mouvement, soit dans son état. Les excrétions par la peau, par les urines et les membranes muqueuses appartiennent à ce systême qui a une action immédiate sur le systême nerveux, et augmente la susceptibilité dans certaines circonstances. Le systême pulmonaire, étant par la respiration en contact avec l'atmosphère, influe aussi d'une manière particulière sur notre économie, suivant les différentes combinaisons du fluide aérien. Les systêmes des viscères intérieurs sont en rapport avec l'organe cutané, leurs affections se transmettent respectivement, la pratique journalière en fournit de nombreux exemples...... Les enfans dans le premier âge présentent des différences très-sensibles. Les uns sont forts et les autres sont foibles; cet état exige des précautions relativement à l'impression de l'atmosphère; dans ceux-ci, la force musculaire étant moindre, le calorique propre est moindre, et la susceptibilité est plus grande. La puissance conservatrice du calorique propre reçoit une très-grande influence des forces vitales, mais en reçoit très-peu des forces musculaires. Dans l'époque de la dentition, les forces musculaires sont augmentées, mais le systême nerveux devient très-suscepti-

ble, et dégénère en convulsions, ce qui exige des précautions relativement aux impressions de l'atmosphère. Les vices du système lymphatique sont aussi à considérer.... A l'âge de la menstruation qui est pénible, la jeune fille présente un état de débilité dans les forces musculaires, une inaptitude aux mouvemens, un dérangement dans les organes digestifs et respiratoires; ce qui amène cette décoloration qu'on connoît sous le nom de chlorose ou de pâles couleurs, c'est alors que l'impression de l'atmosphère peut être plus ou moins nuisible... Chez les vieillards les forces musculaires sont perdues, les organes pulmonaires et cutanés tombent dans l'apathie et la flaccidité, ce qui nécessairement doit diminuer la formation du calorique propre, et alors les puissances extérieures doivent lutter avec plus de succès contre l'économie animale qu'elles attaquent sans cesse; ce qui met les vieillards dans un rapport défavorable avec l'atmosphère, et qui exige de leur part beaucoup de précautions... Les différens sexes présentent aussi des différences très-marquées; la femme, à raison de son organisation physique et morale, à raison de son état de grossesse, de couches, de nourrissage, &c. est plus ou moins impressionnable, suivant l'état de l'atmosphère; la différence des tempéramens et l'habitude apportent aussi une susceptibilité plus ou moins grande, suivant qu'elles existent dans les individus. Les différentes heures de la journée, et suivant l'état des organes digestifs, présentent aussi des considérations très-importantes à raison de la susceptibilité du corps.

Des Vêtemens.

Il faut comprendre sous le nom de vêtemens, les liens qui les attachent, les lits, et les machines souvent employées à former la taille; les soins de la barbe, de la chevelure, de la peau, et les moyens employés pour entretenir ou donner une beauté factice, les parfums dont on s'environne, méritent aussi l'attention du médecin. Je considérerai à part les bains et les lotions sous le rapport de la salubrité publique.... Les vêtemens doivent être regardés comme de première nécessité, quoiqu'il y ait des peuples qui n'en aient point. Je considère la matière des vêtemens, et la propriété des substances qui les forment. Ces matières se composent de substances animales ou végétales. L'homme a d'abord commencé par se couvrir de peaux d'animaux, puis il a formé des tissus avec du fil ou de la laine, de la soie ou de la filoselle; la manière dont on les emploie, présente aussi différentes combinaisons, les fils peuvent être simples, doubles, ou embarrassés par le feutrage. Les vêtemens sont destinés à nous défendre des intempéries de l'atmosphère, et

empêchent l'évaporation du calorique propre. Les fourrures, suivant qu'elles sont portées en dedans ou en dehors, produisent des effets différens; dans le premier cas, elles préservent plus du froid, en incarcérant l'air, comme l'a observé Rumfort. Une seconde propriété des substances vestimentales, est celle où elles sont d'être susceptibles d'absorber l'humidité, et de la laisser évaporer plus ou moins promptement. Les substances qui comme le linge s'humectent promptement, laissent aussi évaporer avec promptitude l'humidité; et c'est le contraire dans les substances qui s'humectent plus lentement... Des agriculteurs instruits ont proposé de fabriquer les habillemens des bergers avec de la laine qui a encore son suint, ce qui les préserveroit de l'effet de l'humidité. L'épaisseur du tissu et son poids, sont aussi une des conditions importantes qui entrent dans la composition de nos vêtemens. Un habit très-pesant absorbe les forces musculaires, et diminue d'autant plus la source de celles qui sont nécessaires à l'exercice des mouvemens. La couleur n'est pas encore une chose indifférente. La lumière agit différemment, suivant les couleurs. Un homme habillé de noir, absorbe la chaleur, et c'est de-là que l'usage est venu chez les équatoriaux de s'habiller en blanc.

Le corps s'accoutume par l'habitude à la nudité, et au poids des vêtemens. Les vêtemens peuvent être considérés relativement à leurs formes, à leurs usages; ils sont destinés à préserver nos corps des funestes effets des vicissitudes de l'atmosphère. Plus le vêtement sera juste ou lâche, plus l'air interposé aura perdu de sa mobilité et de sa quantité, *et vice versâ.* Plus cet air est mobile, plus il est susceptible de se renouveller, et a des communications avec celui de l'atmosphère : les habits flottans favorisent aussi ce renouvellement. Toutes les fois que nous voulons conserver la température de notre corps, nous préférons les habits justes, comme en hiver; en été, au contraire, on emploie ceux qui sont larges. Les peuples septentrionaux se servent des premiers, et les peuples d'Orient ou du Midi, des derniers. Les Grecs et les Romains, hors le temps de guerre, portoient les habits larges, tandis que les Huns et les Goths portoient les habits étroits. Les vêtemens sont plus ou moins susceptibles d'absorber l'humidité de l'atmosphère, et la matière de la transpiration. Une flanelle humide, nous fait éprouver une sensation toute différente de celle du linge mouillé : la transpiration des vêtemens est un objet d'une très-grande considération pour les gens foibles et énervés... Si la pression des habits est trop forte, le mouvement des muscles est gêné, néanmoins une étroitesse convenable donne plus

d'élasticité au corps, et forme comme un point d'appui et de réaction au mouvement musculaire. Par-tout où l'homme s'est destiné aux exercices soutenus, il a adopté par la même raison, les habits justes de préférence aux lâches. De-là ce proverbe chez les anciens, *discinctus*, *dissolutus*. Cependant Sylla prédit aux Romains les hautes destinées de César, et les engagea à se méfier de ce jeune homme qui marchoit la ceinture relâchée, il croyoit voir en lui les préludes d'un oppresseur de la liberté. Les inconvéniens du maillot sous le rapport de la respiration, du développement des muscles, des organes, et la formation du calorique propre, sont reconnus aujourd'hui de tous les êtres pensans. Depuis que l'usage du linge a été introduit chez les Européens, les bains si usités chez les anciens sont tombés en désuétude. Nous pouvons distinguer les vêtemens en extérieurs et conservateurs du calorique propre, et en immediats ou de propreté.

L'enfant qui vient de naître éprouve un changement général dans son économie. Il reçoit une nouvelle circulation, et il souffre nécessairement de l'impression de l'atmosphère. La nature des habits dont on le revêt, et la manière dont ils sont arrangés, influe nécessairement sur sa constitution : les langes étroits dont on use encore dans les campagnes, gênent le mouvement de la poitrine, et la respiration est dérangée. La susceptibilité de l'enfant est toujours en rapport de ses forces et de sa vitalité. (Consultez l'ouvrage de M. Alphonse Leroi, sur les habillemens, il contient d'excellentes choses.) Les excrétions cutanées, la liberté des mouvemens, méritent la plus grande considération sous le rapport des habillemens, ils doivent être proportionnés à la constitution propre de chaque individu. Dans le second âge, les formes du tronc sont extrêmement susceptibles d'être altérées, alors il est essentiel d'éloigner les puissances nuisibles, et de laisser la liberté aux forces musculaires; c'est ce que ne peuvent faire les bandages et ressorts élastiques, dont on se sert dans le rachitisme, ils produisent un effet tout contraire; les vêtemens appropriés aux deux sexes, sur-tout chez le féminin, méritent la plus grande considération sous le rapport de la susceptibilité, sous le rapport de la conception, de la grossesse, et du nourrissage.... Dans l'état de sommeil, les organes musculaires étant dans l'inaction, il y a moins de calorique propre de formé, et l'homme a plus besoin d'être couvert, les vêtemens sont contraires au sommeil, et la force musculaire pour se remettre des fatigues de la veille, a besoin de n'être point gênée. Il n'est pas indifférent de considérer la composition des lits et leurs formes. Le vieillard, l'homme foible, ont besoin d'y trouver une chaleur

artificielle. A l'époque du développement des organes générateurs, la forme du lit est de la plus grande considération. J'ai vu des enfans de cinq ans avoir des pollutions ; j'en ai vu un autre périr de la masturbation, à l'âge de huit ou neuf ans. On l'avoit sevré de sa funeste pratique, en l'occupant aux travaux de la campagne, chez sa nourrice, mais son retour à la maison paternelle, le replongea dans toutes les horreurs de l'onanisme.

Cosmétiques.

La chevelure est une couverture de la tête, et qui influe sur la température du cerveau. Sa privation produit un changement très-marqué sur le cuir chevelu. La sueur de la tête est tantôt fétide, tantôt colorée en rouge ou en noir. L'exsudation de la tête produit dans certains âges de la vie, dans certaines saisons de l'année, le développement des insectes connus sous le nom de poux. La chevelure nécessite des soins particuliers pour éviter les maladies que la malpropreté produit ; le peignage est d'autant plus nécessaire, que les cheveux sont plus épais ; le lavage se doit faire avec l'eau pure, ou l'eau avec le miel, l'huile, comme tout autant de dissolvans de la matière qui transpire du cuir chevelu, les pommades comme huileuses produisent le même effet. Lorsqu'on lave la tête à l'eau pure, et qu'on ne sèche pas promptement, il se fait une dessication prompte, ce qui produit un froid qui peut être nuisible. L'eau miellée, l'huile, et les substances graisseuses s'évaporent plus lentement, sous ce rapport elles seroient préférables à l'eau ; après s'être lavé la tête avec de l'eau, il faut se poudrer avec du son, et on l'enlève avec le peigne. Une femme en couche qui se feroit couper les cheveux courroit de grands risques. Vicq-d'Azyr étoit sujet à une éruption dartreuse à la tête, il quitta la perruque, son éruption disparut, et il fut sujet à de violentes hemoptysies, et à des palpitations de cœur. L'hémoptysie guérie, il lui survint sur le corps une éruption dartreuse. Les fards minéraux sèchent la peau, et la rendent have ; ayant de plus une vertu astringente, elles suppriment la transpiration cutanée, ce qui amène de grands inconvéniens. Le lavage du visage à l'eau, est ce qui est le plus favorable. Une femme qui se lave la figure à l'eau, et qui s'expose au grand air, et au soleil, éprouve une dessication subite ; il vaudroit mieux qu'elle se lavât le soir, sa peau n'en seroit que plus fraîche, et moins ridée... J'appelle bain, toute immersion du corps ou d'une partie dans un liquide, soit seul, soit dans un autre état que l'atmosphère, et qui agit immédiatement sur tout le corps, ou sur une partie.

Des Bains.

Le bain d'eau courante est toujours d'une température proportionnée à celle de l'atmosphère, si la source de la rivière est très-éloignée ; cependant elle est toujours un peu au-dessous. L'évaporation qui se fait à la surface de l'eau, et qui est augmentée par le courant de l'eau, explique l'infériorité du calorique de l'eau avec l'atmosphère. Mais comme l'eau courante se renouvelle à chaque instant, l'impression du froid y est plus grande que dans l'eau stagnante ; si au lieu du courant des fleuves, nous recevons le mouvement des eaux de la mer, sur-tout de celle qui est soumise au flux et reflux, outre la différence du mouvement, l'eau salée est plus dense, plus pesante, plus lourde. La quantité de sel peut aussi agir sur nous, et le bain de mer doit différer beaucoup par rapport à nous. Quant au bain domestique, dont l'eau est dormante, il peut être élevé à différentes températures ; l'eau de source nous paroît très-froide en été, et très-chaude en hiver, ce qui dépend des proportions entre l'atmosphère et l'eau de source. Les températures des bains peuvent être distinguées en bains très-chauds, celles qui excèdent la température du corps humain, au 32e degré de l'échelle centigrade de Réaumur, jusqu'au 40 ou 42e, (ouvrage de Marc Allemand, bon à consulter.) Les bains chauds vont depuis 24 degrés jusqu'à la température de notre corps ; ils sont tiédes, s'ils sont à une température au-dessous. Cependant ceci dépend de la sensibilité du sujet, de son habitude à prendre des bains. Les bains froids sont ceux qui vont du 15e degré au 24e. Enfin Marc fait un degré du bain froid, qui depuis 0 s'étend jusqu'à 15 degrés. On paroît demander pourquoi l'eau d'un bain qui est cependant à une température au-dessous de notre corps, nous paroît chaude ; le phénomène vient de la température de l'eau du bain qui est supérieure à la température de l'atmosphère, à laquelle nous sommes habitués. Les bains de vapeurs peuvent se supporter bien plus chauds que ceux que nous prenons par immersion. Nous pouvons aisément nous trouver dans ce fluide, qui est 850 fois plus léger que l'eau, à une température qui peut aller jusqu'à celle de l'eau bouillante. On a fait parfois usage des bains de sable en médecine, de même que des bains de tan ; par exemple en Espagne, on expose les phtisiques dans un creux récemment fait, pour que le corps reçoive les émanations qui s'élèvent de la terre nouvellement remuée. Chez les femmes turques, on appelle tambour, le bain que prennent ces femmes rangées autour d'une table, et qui provient de la vapeur chaude qui aug-

mente le volume des extrémités inférieures, ce qui nuiroit à la beauté française, mais ne fait rien pour la beauté chez les Orientaux. Enfin après être sortis des bains chauds, les anciens s'immergeoient ou se jetoient de l'eau froide sur toute l'habitude du corps : dans d'autres pays, au sortir des étuves, on est dans l'usage de se jeter dans de l'eau à la glace, ou de se rouler dans la neige, ce qui a lieu en Russie. On peut envisager la natation avec le bain, ou ne considérer que le bain sans la natation. Les frictions avec des linges, des flanelles, des étrilles mêmes, étoient usitées chez les anciens au sortir du bain; chez les Russes, pendant le bain de vapeurs, que les corps sont mouillés d'humidité, on vient frapper avec des verges fraîches; cette percussion stimule, rougit les plis qui sont en contact avec les verges. Le massage consiste dans les Indes, à pêtrir les parties du corps, à faire craquer les articulations, ce qui à la longue amène la volupté. Les épilatoires avoient aussi lieu au sortir du bain, chez les anciens qui vouloient rendre différentes parties glabres. Les épilatoires sont ou mécaniques, ou chimiques. Les onctions, les huiles, les pommades, les parfums avoient aussi lieu chez les anciens, tant pour assouplir les membres, que pour empêcher une trop grande déperdition de matière transpirable. Il faut considérer dans le bain l'immersion et l'impression que peut faire sur le corps cette vicissitude. Il faut aussi avoir égard au séjour, de même qu'à l'immersion ou à la sortie du bain. La personne qui reste immobile daas le bain se fait une atmosphère qui est en proportion avec celle de l'eau, le contraire a lieu si elle est sans cesse en mouvement; le bain qui est à une température au-dessus de celle du corps, fait baisser le pouls; le rend moins fréquent, à moins que quelque frayeur ou toute autre passion ne vienne affecter quand on est dans le bain. Au ralentissement du pouls succède le ralentissement de la respiration si la personne est tranquille. Le pouls et la respiration s'accélèreut quand on est dans un bain d'une température supérieure à celle de notre corps. Les vaisseaux se gonflent; le bain chaud délasse et répare les forces. L'eau des bains se charge des ordures, des desquammations de la peau, est bientôt altérée, putréfiée, ce qui prouve qu'elle est chargée de quelques vapeurs qui sont sorties du corps. L'impression du bain, suivant la sensibilité, donne lieu à l'oppression chez quelques personnes; le visage devient rouge, les yeux étincelans, et si elles ne sortent du bain, elles pourroient tomber en apoplexie. Je connois un jeune homme très-robuste qui ne peut supporter le bain; ce qui prouve que l'impression du bain agit sur la peau, et de-là sur la poitrine,

selon la sensibilité du sujet. On trouve l'air environnant frais au sortir du bain, il importe de s'essuyer le plus promptement possible. Le bain froid saisit momentanément quand on s'y plonge subitement, plus ou moins suivant qu'on est plus ou moins foible; mais quand on y est resté quelque temps sans bouger, on s'y accoutume. L'immersion subite fait qu'on craint moins l'eau, que lorsqu'on s'y jette lentement. Dans le bain froid les vaisseaux diminuent de volume, le visage pâlit, la crampe a lieu quand on commence à se fatiguer, le pouls est foible, la tête est pesante, les urines sont abondantes. Les hommes robustes en sortant du bain froid pour passer à l'air, sentent l'impression du chaud; l'homme foible au contraire, ençore fatigué par le bain froid, reste long-temps pâle, a besoin d'un temps considérable pour se réchauffer. Le bain froid ne fortifie donc que l'homme robuste, et non l'homme foible. L'habitude du bain froid durcit, épaissit la peau, et la rend à la longue insensible aux intempéries de l'atmosphère. L'habitude des bains nous en rend esclaves. L'immersion dans l'eau froide au sortir de l'eau chaude, stimule les organes de l'homme robuste. La natation présente un exercice puissant, développe les forces musculaires pour se tenir à la surface; la natation a tous les avantages de l'exercice, et aucun de ses inconvéniens, puisque la sueur n'a pas lieu comme dans le cas des autres exercices. Il ne se fait pas dans ce cas de déperdition. La natation peut faire supporter aisément le froid de l'eau; les onctions avoient lieu au sortir des bains et des exercices, pour modérer la sueur, entretenir la souplesse et la mollesse de la peau: il est des personnes qui avant de s'immerger dans l'eau, se frotte avec des substances grasses la poitrine et l'estomac, pour se garantir de l'impression de l'eau, ce qui retarde l'union de l'eau avec la peau.

J'ai vu des hémorroïdaires ne pouvoir jamais prendre un bain de rivière, sans être sujets aux hémorroïdes; dans le bain on éprouve une diminution de calorique à l'organe cutané, ce qui le rend nuisible lorsque l'estomac est chargé d'alimens. La peau comme organe nerveux, est contractile, et sous ce rapport les bains exigent la plus grande attention relativement à leur température. Les bains froids sont utiles dans les rachitiques, en diminuant leur susceptibilité nerveuse. L'habitude de laver la tête des enfans avec l'eau à la glace, leur a occasionné des apoplexies, et des répercussions des humeurs qui s'échappoient par la tête. Les femmes grosses ne sont pas incommodées de l'usage des bains, de même que les nourrices, pourvu que leur constitution particulière ne les contre-indique pas. Dans les maladies, la peau

change tout de suite de couleur et de forme, les poils qui la recouvrent, dans les animaux, s'altèrent d'une manière très-sensible; il n'y a qu'à voir un chat ou un cheval malade, pour en juger. La transpiration ainsi que l'urine n'a pas les mêmes qualités aux différentes heures de la journée. Après les fièvres éruptives, le bain convient très-bien pour faire la dernière dépuration.

Des matières qui entrent dans le corps par la voie alimentaire.

On les distingue en alimens et en boissons; les premiers se divisent en simples, composés, assaisonnemens et préparations; les boissons sont, ou de l'eau pure, ou des sucs, ou des infusions; puis viennent les liqueurs fermentées. Les alimens servent à réparer les forces du corps par les moyens des molécules nutritives. Le chyle, exposé à l'atmosphère, se condense comme une espèce de gelée, et prend une couleur rosacée; il n'a jamais la couleur du lait, comme on le dit. (Le livre *de Alimento*, quoique écrit sans ordre, est plein de vues profondes, et quoique Hippocrate ne connût ni circulation, ni analyse du sang ou du chyle, son ouvrage peut être encore considéré comme donnant la clef de tous les phénomènes de la nutrition.).... Le phosphate calcaire se trouve dans le sang et dans la plupart de nos organes. Dans la semence, les urines et les sueurs, on a découvert le sulfate calcaire. Dans le lait, la partie caséeuse est souvent confondue avec l'albumine.... La gélatine n'est pas soluble dans l'eau froide, elle constitue la huitième partie de nos alimens. L'albumine ne se trouve pas dans les végétaux, mais dans les substances animales. Le citron a une substance analogue à l'albumine. Les anciens avoient trouvé dans les alimens une matière gélatineuse, et ils croyoient, notamment Stahl, pour expliquer le passage d'Hippocrate relatif à un seul aliment, que le muqueux étoit le seul aliment. Il y a beaucoup de substances alimentaires; mais définitivement le résultat de la nutrition est de donner à chaque organe de quoi le réparer; ainsi il faut que les os trouvent dans l'aliment le phosphate calcaire.

Nos solides contiennent de la gélatine, de la fibrine, une matière extractive; du phosphate calcaire, non-seulement dans les os, mais encore dans toutes les parties solides; le blanc de baleine, matière en laquelle se convertissent nos muscles et le parenchyme des viscères: cette matière est peu connue; on l'appelle adipocire.

Dans les fluides se trouvent de la gélatine, de l'albumine, de la fibrine; lorsque, sous une forme particulière, il se trouve plus d'une de ces substances, il s'en trouve moins

dans les autres; d'après leur proportion, ils établissent une correspondance entre les fluides et les solides : le phosphate calcaire se trouve libre; tantôt à l'aide d'un excès d'acide, on le trouve soluble, comme dans le sperme. Outre ces substances il se trouve de plus dans le sang des sels, une matière colorante qui a quelque chose d'analogue à ce que nous appelons la partie extractive des muscles; puis il se trouve un oxide de fer. Si nous analysons le lait, nous trouvons la matière caséeuse qui a quelque chose d'analogue à l'albumine. Dans la sérosité nous trouvons un sel sucré qui n'existe plus dans nos solides, ni dans le sang, mais en abondance dans les alimens.

Dans les matières alimentaires nous trouvons de la gélatine sous deux formes, l'une fluide et l'autre solide : la première a lieu dans les raisins, la seconde dans l'amidon. La fibrine trouve son analogue dans le gluten du froment, la substance albumineuse trouve le sien dans les sucs de quelques végétaux. La substance extractive est analogue à celle des végétaux; la graisse l'est aux huiles des végétaux; le sucre du lait au sucre du végétal; le sel marin aux sels; le phosphate calcaire à celui qui a été trouvé par Fourcroy dans le froment : voilà comment on voit bien plus d'un aliment. Les voyageurs dans certains déserts arides se nourrissent avec de la gomme adragant et de l'eau. Le pain est une bonne nourriture, de même que la gélatine végétale sèche, dissoute dans l'eau et le riz, ce qui prouve qu'une seule substance peut nourrir et réparer les pertes de tous les organes, en se transformant en parties qui les constituent. D'après cela, nous voyons que ce que les commentateurs d'Hippocrate soutenoient en disant qu'il n'y a que la partie mucilagineuse qui nourrit, est une erreur : il est bien certain qu'elle nourrit; mais il est faux qu'elle nourrisse seule. Les substances alimentaires, soit animales, soit végétales, fournissent à l'analyse de l'acide oxalique, lorsqu'on les traite par l'acide nitrique, d'après le célèbre Bertholet, et la différence qu'il y a entre les substances végétales et animales, c'est que les premières fournissent plus d'azote et de phosphate calcaire. Quoique les substances huileuses, grasses soient nutritives, sur-tout à mesure qu'elles s'éloignent de l'état huileux, comme la crême, le beurre; néanmoins il est très-peu de personnes qui puissent en faire usage. Il faut beaucoup de force pour digérer les corps gras; la graisse, outre les parties huileuses, contient un peu d'albumine et de gélatine. On est parvenu, en oxigénant la graisse, à l'épaissir et à lui donner de la fermeté; et on avoit prétendu en faire même de la cire. L'hydro-carbone, uni à l'oxigène, forme le blanc de baleine, l'huile grasse, le beurre, la graisse,

le suif, le blanc de baleine, l'oxide hydro-carboneux qui fournit l'acide oxalique, ensuite l'oxalique lui-même, sont huit degrés, dans lesquels on remarque l'union de l'oxigène en plus ou moins grande quantité, avec une huile qui nourrit, d'autant plus qu'elle est plus concrète dans l'ordre susdit. Ce que nous disons, nous ne le donnons que comme probable d'après l'analogie, nous sommes bien éloignés de le donner comme une vérité; il est donc probable que la base de l'oxide oxalique est la substance propre nourricière. Plus la solubilité de la partie nutritive des alimens est facile et prompte, plus ces sortes d'alimens sont nourrissans. Toutes les substances propres à nourrir sont aussi très-susceptibles de fermentation si elles sont unies avec l'eau. Telles sont les fécules, les albumines, les gélatines, les fibrines, la graisse, les gommes, &c. Les anciens avoient observé que plus les matières sont nutritives, plus elles sont altérables. L'oxigène contenu dans les alimens se change en acide carbonique, tels les rots; mais ceux qui viennent par l'anus sont composés d'hydrogène mêlé d'un peu d'azote. (Voyez l'article *aliment* dans l'Encyclopédie méthodique, et le Mémoire inséré dans les Annales chimiques.) Il y a deux manières de classer les alimens, l'une d'après les régions qui nous les fournissent, l'autre d'après leurs propriétés alimentaires. Quoique la première soit moins caractéristique, elle est néanmoins très-intéressante, ne fût-ce que par rapport à la facilité qu'elle nous donne pour ce qui concerne les étiquettes. Les substances végétales, les plantes, diffèrent, comme alimentaires, suivant leur âge; dans la jeunesse elles sont toutes susceptibles d'être prises innocemment, et de nourrir légèrement. La plante en croissant devient coriace, fibreuse, ligneuse, et est insoluble en cet état dans nos fluides : les plantes contiennent de plus une fécule, une partie résineuse, qui ne peuvent non plus être dissoutes ; ce n'est pas tout, il se développe dans les plantes, avec l'âge, un principe âcre, nuisible, vénéneux, tandis que la même plante dans son enfance étoit innocente. Les anciens comprenoient sous le nom générique d'asperges les jeunes pousses ligneuses qui étoient tendres et très-digestibles dans leur enfance, qui, avec le temps, devenoient dures, alimens du régne végétal. Le froment varie suivant les contrées où il croît; d'après Celse celui des plaines de Barbarie l'emporte de beaucoup sur celui de nos pays. (Le bled de Barbarie sert à faire les différentes pâtes d'Italie, parce qu'il contient beaucoup de gruau.) Les racines nous fournissent beaucoup de substances alimentaires, sur-tout les racines tubéreuses, turbinées, bulbeuses, qui sont et farineuses et sucrées; la feuille et la tige

des plantes dites herbes potagères par les anciens, paroissent sur notre table. En effet, l'épinard, l'oseille, les chicorées, les laitues sont des mets connus de tout le monde. Les anciens en faisoient un grand usage, soit qu'elles fussent sauvages ou cultivées. Le réceptacle des fleurs nous fournit aussi plusieurs alimens; tel dans les fleurs composées, l'artichaut. On donne le nom de fruits à des réceptacles de fleurs, telle la figue, qui contient dans son centre les organes de la fructification; la mûre, la framboise sont des réceptacles de fleurs. La fraise est un réceptacle d'ovaire; l'ananas est à-la-fois un réceptacle de fleurs avec les calices de la fleur, et l'ovaire qui se pénètre d'un suc très-aromatique commun dans nos îles méridionales; la pomme d'acajou est le réceptacle de l'ovaire, &c. &c. Le principe des fruits est dans beaucoup de plantes susceptible de se pénétrer de beaucoup de suc, telles les pommes, les poires. Dans les légumineuses même, la gousse en se tuméfiant, devient pulpeuse, charnue et se mange dans sa jeunesse, tel le haricot vert. Les fruits se distinguent en acides, doux, acerbes; l'acidité dans certains fruits a lieu même dans leur maturité, de même que les acerbes qui le sont même en maturité, tels le coin, la nèfle. (Les fruits acerbes deviennent mangeables par la coction, comme on sait, de même que les fruits qui ne sont pas mûrs. C'est au chimiste à rendre raison de ce phénomène.) Les fruits peuvent aussi se diviser en ceux d'été, et en ceux d'automne, en fruits doux, aqueux, tels la poire, la pêche, &c.; et en fruits acides doux, tels les cerises, les prunes en partie, dont d'autres peuvent se ranger dans la classe des mucoso-sucrés, tels les abricots. Viennent les fruits austères qui ont besoin, comme nous l'avons dit, de la cuisson. Les fruits celluleux, tels l'orange, le limon, le citron, sont susceptibles de se garder long-temps. (Le citron est le plus acide des trois.) La grenade peut se ranger dans la classe des fruits cellulaires qui mûrissent séparés de l'arbre par une continuité de la végétation interne. Le raisin, à raison du suc qu'il contient sous la pellicule, qui, plus elle est serrée, desséchée, plus le raisin se conserve; le raisin, dis-je, est le fruit qui l'emporte sur tous les autres, par rapport au vin qu'il nous fournit; la maturité du raisin, le sol, l'aspect sur lequel il est placé, influent sur sa saveur, sur son état plus ou moins sucré.

Les graines se distinguent en émulsives, en céréales et en légumineuses. Différentes plantes et arbustes laissent transsuder des sucs nutritifs. Les animaux nous présentent aussi des alimens de différente nature; la chair des femelles est plus lymphatique, plus gélatineuse et plus suave. Les ani-

maux sauvages ont aussi un goût tout différent de celui des domestiques ; on doit aussi considérer les viandes noires et les viandes blanches. Nous examinerons dans les alimens la fécule, la fibrine, les mucilagineux, les acides, le sucre, les matières extractives huileuses et grasses.

La première classe d'alimens est celle qui renferme la fécule ; je la compare à la gélatine réduite dans l'état de sécheresse ; elle est insoluble dans l'eau froide. L'homme peut se nourrir complètement avec la fécule ; le riz et l'orge la contiennent en très-grande quantité ; elle fournit peu d'excrémens, mais elle passe dans les canaux chylifères presque toute entière : aussi a-t-on regardé la fécule comme astringente ; elle est la même dans toutes les plantes, pourvu qu'elle soit purgée des substances étrangères qui la souillent, mais ne la pénètrent jamais.... Les racines d'arum, de brione, de manioc contiennent une fécule qui est très-abondante et salutaire, quoique les sucs de ces racines soient des poisons. *Lolium temulentum* ou l'ivraie, mêlée dans le pain, procure l'ivresse. Parmi les alimens qui contiennent la fécule presque pure, nous devons compter l'orge ; aussi les anciens faisoient leur fameuse tisane nutritive avec l'orge. Le riz la contient aussi presque pure ; le sagou de même. Il y a des personnes qui ne peuvent manger du riz sans avoir la peau couverte de légères plaques rouges. Cullen nous dit que l'avoine d'Ecosse contient un peu de sucre ; il en est de même de l'avoine de Bretagne, avec laquelle on fait nos gruaux. Les pois verts contiennent une fécule unie à une substance sucrée ; il en est de même des féves de marais, et des autres plantes légumineuses ; mais cette dernière substance se perd lorsque les plantes parviennent à l'âge adulte. La châtaigne contient un suc mucoso-sucré et une fécule très-abondante. La patate d'Amérique contient aussi une grande abondance de matière féculente et de sucre ; elle pourroit être cultivée dans nos départemens méridionaux. Lorsqu'on a mangé de la fécule qui contient de la matière sucrée, il se dégage une grande quantité de gaz, ce qui fait que le ventre se gonfle deux ou trois heures après le repas. La fécule peut aussi être unie à de l'huile ; telles, dans les plantes cultivées, la courge, le concombre, la noix, l'aveline, l'amande qui contiennent de l'huile unie à la fécule. On ne peut faire du pain avec de l'orge ou du riz, parce qu'ils ne contiennent point de substance glutineuse ; mais on peut les mêler avec d'autres farines. La pomme-de-terre et la féve de marais, à raison de leurs substances visqueuses, approchent le plus des substances glutineuses, et sont par-là propres à faire du pain, mélangées avec d'autres farines. Le froment contient en abondance

de la fécule et de la matière glutineuse.... La fermentation panaire est due au mouvement qui s'excite dans la pâte, au moyen de l'eau unie à la fécule : c'est une fermentation acéteuse. Du moment que le mouvement fermentatif a commencé, on ne peut plus séparer la partie amilacée de la glutineuse ; l'une est dissoute dans l'autre. L'analyse du pain ressemble à celle d'un corps végétal ; le principe glutineux a totalement disparu. La graine du café est composée d'un périsperme, qui, partagé, forme deux ellipsoïdes ; à leur extrémité est une petite capsule où se trouve logé l'embryon..... La cuisson nous présente des phénomènes remarquables, soit que l'on cuise le grain ou la farine. Dans le premier cas, le grain se gonfle en se pénétrant d'eau ; si l'on pousse plus loin le feu, le grain se crève et se réduit en bouillie. Le célèbre Rumford s'est convaincu que des pommes-de-terre cuites nourrissoient moins lorsqu'elles étoient entières, que lorsque, réduites en farine, elles étoient mélangées avec un liquide. De là, l'avantage des soupes. Le pain léger est très-nutritif pour un homme délicat, et ne l'est pas chez les personnes robustes. Les anciens se servoient de la torréfaction avant d'employer les grains dans leur décoction. Dans la Franche-Comté, on fait torréfier le maïs avant d'en faire des *gaudes*. La torréfaction fait amalgamer la partie glutineuse à la fécule, et elle est alors inséparable. L'eau n'est pas indifférente dans la cuisson des légumes ; celle qui est séléniteuse ne dissout pas le savon, ou ne cuit pas les légumes. En y mêlant de la soude, la sélénite est décomposée, et la cuisson se fait bien.... La germination est une fermentation suscitée par la nature, et dans laquelle la fécule se change en substance sucrée....

Nous allons passer aux matières qui contiennent la partie glutineuse, gélatineuse, albumineuse, fibreuse, caséeuse, &c. et qui ont un véritable caractère animal. Dans les deux tiers de l'univers, l'on mange du pain avec des viandes, et par-là on associe la fécule que contient le pain avec la partie glutineuse, fibreuse que contient la viande. Cullen ne regardoit le pain que comme un instrument masticatoire destiné à faire sécréter la salive, pour pénétrer les alimens. Les champignons présentent, dans l'analyse, les mêmes produits que les substances animales, tels le bollet, la morille, l'agaric champêtre, l'agaric doré, le mousseron ou panicau..... La chair des animaux nous présente, par l'analyse, la fibrine, amalgamée à un peu de gélatine et de l'albumine. Les animaux se distinguent suivant les proportions dominantes de ces trois substances ; la partie colorante, soluble dans les menstrues aqueux, et qui, évaporée, a la propriété d'ab-

sorber l'humidité de l'atmosphère, et qu'on appelle extractive, est ce qui fait distinguer les viandes des animaux en chair blanche et en chair rouge ou colorée. La chair des animaux, blanche, varie suivant l'état des substances qui la composent. Je distingue d'abord, 1°. la chair blanche dans laquelle la gélatine est imparfaite et ressemble à une espèce de glu; 2°. en celle où la gélatine a un peu plus de consistance, qui peut se colorer par la cuisson, et devenir une véritable gelée; 3°. en celle où la fibre est tendre, mais non mollasse, où la gélatine est parfaite; 4°. en celle où une graisse lymphatique abreuve toutes les fibres; 5°. enfin je vois des chairs dures et compactes qui résistent plus ou moins à la cuisson..... Les animaux qui viennent de naître contiennent la gélatine dans un état visqueux et gluant: ces substances sont indigestes pour certains estomacs, et demandent à être fortement assaisonnées ou grillées. Le veau, le chevreuil, &c. contiennent la gélatine dans le second état, capable de durcir par la cuisson.... Les jeunes oiseaux, les lapereaux, les perdreaux, contiennent une fibre aisée à briser, et une gélatine parfaite; ils se digèrent facilement, de même que les merlans, les soles, les poissons de rivière, &c. les sardines, les anchois, la truite, la carpe.... Les animaux qui sont chargés d'une lymphe graisseuse, sont de plus difficile digestion; tels les animaux engraissés par le repos, la castration. Les ailes des oiseaux et les cuisses, plus exposées au mouvement, sont moins chargées de graisse, et sont de plus facile digestion.... L'anguille, le saumon, la carpe grosse, sont aussi de plus difficile digestion.... Quant à la chair blanche compacte, je la divise en celle qui vient des petits quadrupèdes, telle celle du lapin sauvage, de la volaille adulte non engraissée, les vieilles volailles, le coq; parmi les poissons, la morue, le maquereau, la raie. Dans les grand animaux, nous trouvons la chair du porc, qui est une chair blanche; le salpêtre et le sel marin donnent la couleur rouge vive aux jambons; parmi les poissons, on trouve le thon, l'esturgeon.

Le cœur est toujours rouge, plus ou moins foncé à la vérité, soit que l'animal ait la chair rouge comme le bœuf, ou blanche comme le veau, l'agneau, le poulet, &c. On ne peut jamais bien dessécher les chairs, les viandes blanches qui se décomposent promptement. L'extrait des viandes blanches fournit beaucoup plus de carbone que celui des viandes rouges, d'après Geoffroi, le premier en fournit environ un septième, et le second seulement un sixième. Les chairs de veau, de mouton, fournissent beaucoup plus de parties solubles, gélatineuses que celle de bœuf, qui en revanche contient beaucoup plus de fibrine. La cuisson durcit, comme on sait,

les chairs rouges; plus l'animal a le sang chaud, plus ferme aussi est sa chair. La poule se mouille dans l'eau, non le canard, à raison d'une exsudation graisseuse. (Les oiseaux d'eau, même dans l'état de maigreur, fournissent à la broche beaucoup plus de graisse que les autres oiseaux, et ont une saveur différente qui rend leur chair pesante pour certains estomacs.) La graisse chez les animaux qui ont les chairs noires, est d'une saveur désagréable, et sujette à rancir. Le lièvre en vieillissant durcit, noircit même en cuisant. Les viandes noires sont regardées, et avec assez de raison, comme échauffantes, et les blanches comme émollientes, adoucissantes; la gélatine des viandes blanches n'est pas toujours celle qui convient le mieux aux convalescens: en effet elles peuvent occasionner des diarrhées, des dévoiemens; les viandes un peu noires, mais pas trop grasses, leur conviennent mieux, de même qu'aux vieillards, puisqu'elles sont toniques. Le sang des animaux sert d'aliment, il ressemble aux chairs noires; comme elles, il est tonique. Le boudin, à raison de la graisse qu'il renferme, revient souvent. Les préparations des viandes, sont, le rôti, le bouilli, l'étuvée, la fricassée, &c. La rissole est à la pièce qui rôtit à la broche, ce qu'est la croûte au pain qui cuit dans le four, et remplit les mêmes usages. Le jus est formé par un peu de gélatine épaisse, et de sang que la chaleur a dissous. Le jus sert à attendrir la fibrille qui l'avoisine. La gélatine par le feu, imite le jus, et donne comme lui un parfum agréable. Le veau doit être plus rôti que le mouton; le chevreau, l'agneau, le cochon de lait doivent être plus cuits encore que le veau, pour que leur mucilage, leur visqueux soient un peu décomposés, et nourrissent davantage. La grillade empêche le dessèchement de la viande qu'on y soumet. En effet, si l'on poussoit moins le feu comme pour le rôti, la viande seroit desséchée avant qu'elle fût cuite, au lieu que la grillade accélérant la cuisson, rend la viande savoureuse et pleine de jus.

Du Bouilli.

Le feu ne doit frapper qu'un côté du pot, et le couvercle doit laisser une partie du pot découverte, pour que l'ébullition soit foible et continue; la chaleur doit être augmentée quand le bouillon est presque fait; le bœuf, quand la soupe est délicieuse, est moins savoureux, quoiqu'il puisse être tendre, à raison de la partie mucilagineuse qui a été extraite, et qui a laissé la fibrine presqu'à nu; si on pousse trop le feu, la fibre se racornit et le bouilli devient dur, coriace, à raison de l'albumine qui n'a pas été dissoute par l'eau. Il ne faut

jamais écumer le pot ; la partie coagulée n'est que de l'albumine, qui se dissout par la chaleur.

De l'Etuvée.

Le bœuf à la mode, les manières d'extraire le jus sont autant d'étuvées. La viande, par l'étuvée, est très-succulente, très-savoureuse.

De la Friture.

C'est l'opération par laquelle un aliment est cuit par l'extrême chaleur que contracte l'huile, le beurre, le lard ou la graisse dans laquelle on fait cuire la pièce à manger. Les substances de friture sont pour l'ordinaire trempées dans la farine qui, formant une croûte au-dehors, empêche le jus de l'intérieur de s'épancher du dedans, et la pièce est bientôt cuite. Mais l'huile s'altère par l'ébullition, devient assez piquante, et donne souvent un mauvais goût à la substance friturée. Il en est de même des roux qui étant beaucoup plus longs à se faire, donnent aux appartemens une odeur désagréable, aussi les roux donnent-ils souvent lieu au soda (Hippocrate l'avoit déjà remarqué) : tous les acides, sur-tout le vinaigre, conservent les viandes et attendrissent les chairs coriaces des animaux, tels le chevreuil, le daim, &c. Le vinaigre agit en dissolvant un peu la partie fibrine, ce qui attendrit la viande. L'huile conserve aussi les chairs, en les garantissant du contact de l'air ; mais l'huile se combinant avec la viande, la rend à la longue indigeste ; il vaut mieux conserver les viandes au moyen des graisses qui se figent et se fondent très-aisément. La poudre de charbon est préférable.

Des Hachis.

C'est un moyen de manger les viandes tendres ; mais comme la mastication n'a pas lieu pour ces sortes de substances, il s'ensuit qu'elles sont indigestes pour certains estomacs : il en est de même des fricandeaux.

Des Alimens pris des substances albumineuses.

Toutes les substances animales, de même que leur chair, en contiennent ; on distingue le blanc du jaune de l'œuf. Le blanc est de l'albumine qui se coagule aisément, fournit une espèce de lait qui coule dans l'œuf frais à la coque. Le blanc d'œuf durci, attire l'humidité de l'air, et prend l'odeur de l'hydrogène sulfuré qui noircit les substances métalliques. Le jeune poulet avant de casser sa coque se nourrit de l'albumine. Le jaune d'œuf contient une liqueur douce huileuse qui sert aussi au jeune poulet lorsqu'il est près d'éclore ; il contient de plus un peu d'albumine qui sert à le

rendre concret. Le jaune d'œuf contient un peu de fluide qui paroît être de nature aqueuse; le blanc d'oeuf est susceptible de se dissoudre dans le jaune d'œuf, et de se concréter, moins cependant que le blanc d'œuf, s'il eût été seul.

Hippocrate dit que la chair des huîtres cuites est de difficile digestion, tandis que Galien la regarde comme légère et laxative lorsqu'elles sont crues; les autres coquillages sont dans le même cas, et prennent de la consistance par la cuisson, attendu l'albumine qu'ils contiennent. Nous avons eu donc raison de regarder comme dans la classe des substances dont la base est l'albumine, les mollusques. Passons maintenant aux substances qui ont pour base la partie caséeuse coagulable par les acides, et non par le calorique. La pellicule qu'on apperçoit lorsqu'on fait bouillir le lait, est formée par la partie caséeuse et butyreuse du lait, unie avec l'oxigène de l'atmosphère. Le lait est une substance qui appartient aux animaux; par-tout où il y a des mamelles, là aussi se trouve du lait; c'est une nuance intermédiaire entre les substances végétales et animales; il contient une partie caséeuse, butyreuse, sucrée. Les femmes nourrices qui vivent de substances animales, d'après Cullen, ont beaucoup moins de lait que celles qui vivent de végétaux. Les femelles ont plus de lymphe, moins de fibrine dans leur économie, et ont en cette qualité, un grand rapport avec les végétaux. Dans les montagnes, le lait est plus abondant; dans les pays humides, il est plus liquide. Il varie suivant la nourriture; les vaches qui mangent des feuilles de maïs, ont un lait qui a beaucoup plus de sucre. Les alimens secs donnent un lait plus épais. Il y a une grande différence entre le lait des ruminans et des non ruminans; les premiers ont plus de partie caséeuse, et moins de sérosité. Hippocrate avoit observé que le lait de brebis resserre, et que le lait de jument et de vache lâche le ventre. La matière butyreuse abonde dans le lait de femme, et Cullen prétend qu'elle est en raison de la nourriture animale; il contient aussi beaucoup de sucre. Toutes les fois que le lait est abandonné à lui-même, son contact avec l'atmosphère forme à sa surface une pellicule qui est un amalgame de la partie caséeuse et butyreuse. Le beurre qui est à l'état liquide dans le lait, passe à l'état concret par son contact avec l'atmosphère, et son union à l'oxigène; et s'en sépare par une forte agitation, c'est ainsi qu'on fait le beurre. Cullen dit qu'un courant d'air doux augmente la crême du lait; ce qui semble justifier l'explication ci-dessus (la substance alimentaire est un oxide liquide carboneux). Le lait de chèvre donne beaucoup plus de vivacité et de fluidité au sang; un enfant qui en boit dort moins que

celui qui se nourrit de lait de vache. Les tempéramens bilieux, et les mélancoliques, ne s'accommodent pas de l'usage du lait; les premiers ont la bouche amère, et les seconds ont la dyssenterie: on mêle quelquefois la magnésie, les yeux d'écrevisse, l'eau de chaux pour corriger les acides de l'estomac; mais ce moyen est inutile chez les premiers. Le lait vieux ne convient point aux enfans nouveaux nés; j'ai vu un enfant qui dépérissoit à vue d'œil pour être nourri par une femme qui avoit déjà nourri deux enfans. J'en ai vu un autre qui, nourri artificiellement, étoit dans un état désespéré, et qui se rétablit deux jours après en suçant le lait d'une nourrice qu'on lui donna. J'ai vu des enfans qui, avoient le dévoiement et des coliques, pour faire usage de lait de vache, être guéris en mangeant de la bouillie; cela est arrivé parce qu'on a interposé une matière soluble dans toutes ses parties, entre la partie caséeuse qui tend à former un caillot dur qui est impénétrable à la bile. La bouillie n'est donc pas à rejeter chez les enfans robustes et non cacochymes; pour peu que l'enfant tete sa mère, on peut le nourrir avec d'autres alimens. L'enfant qui tete à la mamelle, se nourrit beaucoup mieux que lorsque le lait est trait: cela peut venir, parce que dans le premier cas le lait a la chaleur propre de l'animal et le principe odorant; on peut encore dire que, par la succion, l'enfant sécrète une grande quantité de salive, ce qui n'arrive pas lorsqu'il ne fait que boire au lieu de teter. Tous les établissemens publics formés pour le nourrissage des enfans abandonnés, n'ont été que des cimetières, tandis que le nourrisage particulier a réussi, parce que la mère ou la bonne communiquent leur chaleur au nourrisson, et qu'il se fait en quelque sorte une espèce d'incubation. Le fromage est la partie caséeuse coagulée par les acides, où l'alkool est séparé de la sérosité. Le fromage fait artificiellement, laisse séparer un petit-lait qui n'est pas aigri ni pénétré de l'acide lactique. Cullen observe que les fromages gras qui contiennent la partie butyreuse, sont de plus facile digestion que ceux qui ne contiennent que la partie caséeuse. Les fromages sont divisés en doux et en alkalescens.

La troisième classe des alimens que nous avons à examiner, sont ceux qui contiennent une substance mucilagineuse, gommeuse, sucrée, et sont tirés des végétaux.... Les mucilages tirés des animaux, les gommes et la gélatine, sont encore un composé de cette classe, et on pourroit les réduire en corps muqueux mucilagineux, corps muqueux gommeux, et corps muqueux gélatineux, qui sont les trois nuances principales..... Je distingue dans les alimens

végétaux qui contiennent le mucilage, ceux qui contiennent ce mucilage uni à l'eau ou à l'oxide oxalique, à la substance sucrée, à un âcre volatil, comme les crucifères, aux âcres volatils, tel celui des aulx, enfin à une substance aromatique. Dans tous les organes revêtus de membranes, il existe une certaine quantité de mucilages visqueux qui servent à lubréfier les cavités qui le contiennent. Dans beaucoup d'époques de la vie, chez les enfans, les femmes et les vieillards, dans les tempéramens pituiteux, cette mucosité devient cause de maladie par son excès. Dans la famille des malvacées le mucilage existe en abondance.... Après ces plantes viennent celles qui sont blanchies par l'art du jardinage, telles que la laitue, la chicorée, le céleri, &c. La laitue-romaine contient un peu plus de sucre. Ici se rangent naturellement les asperges et toutes les jeunes pousses en usage dans nos cuisines. Les racines tendres, charnues, succulentes, comme le salsifis, le choux palmiste, l'artichaut, le topinambour, viennent après; dans l'oseille, l'alleluia, le mucilage est uni à un acide qui approche de l'oxalique ; les fruits, comme la datte, la figue, contiennent du mucilage uni au sucre. La figue sèche occasionne, mangée en grande quantité, les ardeurs du gosier, qu'on appelle le fer chaud. La carotte, le panais, la betterave, le navet, sont aussi de cette classe, ainsi que le choux-rave ou turneps. Les corymbifères contiennent le mucilage uni à un principe âcre, tels sont le raifort, le cresson et les autres antiscorbutiques ; les choux de différentes espèces sont aussi de cette classe; l'eau de choux contient une odeur de gaz hydrogène sulfuré, lorsqu'elle est réchauffée. Toutes les plantes de la famille des aulx, perdent par la coction leur principe âcre, volatil ; mangées crues, leur odeur se communique à la transpiration. Le persil, le cerfeuil, l'ache, l'anis, le fenouil, contiennent du mucilage uni à un principe aromatique..... Vient à présent la classe des alimens qui contiennent la gomme; beaucoup d'arbres fruitiers la distillent, et le genre des *mimosa* sur-tout. C'est principalement leur substance animale qui nous fournit la gélatine. L'estomac de l'esturgeon desséché nous fournit la colle de poisson, c'est la gélatine la plus pure; les cornes des animaux, leurs os nous fournissent aussi la gélatine. Les tablettes de bouillon faites en grand, ont le double inconvénient de contenir beaucoup de parties extractives qui empêchent leur dessication, et la couleur rousse que leur a donnée le feu par le développement d'un acide pyro-muqueux, ou d'une huile empyreumatique alkaline.

Des alimens qui contiennent les acides et le sucre.

Les fruits avant leur maturité contiennent d'abord un acide acerbe, qui devient ensuite oxalique, puis sucré. Dans le premier moment de la digestion les alimens deviennent acescens dans l'estomac. L'acide citrique, la limonade, par conséquent, empêche la transpiration, tandis que le vinaigre avec l'eau porte à la peau. Seuls ils ne peuvent guère être donnés comme alimens; mais unis au mucilage visqueux, ils nourrissent; sans doute qu'alors il arrive des changemens qui les rendent susceptibles d'être assimilés à notre économie. Le sucre et l'acide oxalique existent dans l'économie vivante; les calculs urinaires sont composés en grande partie d'oxalate de chaux, et dans le diabètes les urines sont sucrées; cependant ce n'est que dans les dérangemens du corps humain, que le sucre et l'oxide oxalique existent par la combinaison sans doute de l'oxigène à nos humeurs. On a cru que le moyen de s'opposer aux mauvais effets du diabètes, étoit de donner les substances animales, et les hydrogènes sulfurés. Nous divisons les fruits en acerbes et en acides doux; les uns le sont de leur nature ou avant leur maturité; les nèfles, les coins, les cormes, sont de la première espèce, et les prunes, les cerises, les poires, &c. sont de la seconde. Dans le genre cucurbitacé, le mucilage se trouve réuni à la substance sucrée; les acides végétaux sont le contrepoison des baies des solanées; les baies qui de violettes, deviennent rouges, n'ont plus de qualités nuisibles, parce qu'il s'est développé alors un acide qui en neutralise la nocuité. Les fruits les moins nourrissans sont ceux qui abondent le plus en eau. Ceux qui sont les plus muqueux, visqueux, sont plus nourrissans, tels les prunes, les abricots, les poires, les pommes, les raisins secs, les figues, &c. Les fruits étanchent, de plus, la soif, calment, rafraîchissent à raison de l'eau et de l'acide qu'ils renferment, tels les groseilles et les citrons. Les cucurbitacées, quoique d'une autre classe, jouissent aussi de la propriété rafraîchissante; mais l'action de l'estomac à la longue s'en trouve incommodée et énervée. Les fruits sont plus ou moins digérés, suivant la force de l'estomac et l'état du tempérament. Plus un fruit est aqueux, plus il est d'un tissu serré, compacte, visqueux, plus il est indigeste. Le mucilage dans les fruits est uni au sucre, à l'eau ou à un acide. Le mucilage uni au sucre est sujet à entrer en fermentation et à faire décomposer le fruit. Si l'on enlève le mucilage à un végétal, il se conservera beaucoup plus que si l'on n'avoit pas recours à ce moyen: on fait avec le mucilage des fruits certaines confitures, telles,

les gelées de pomme, de poire, de groseille, &c. Le fruit est plus ou moins fondant suivant que le parenchyme est d'un tissu plus ou moins doux, serré. La partie extractive des alimens, soit végétaux, soit minéraux, est soluble dans l'eau et l'alkool. La partie extractive torréfiée à l'odeur du caramel; brûlée, elle se boursoufle; humectée, elle se noircit. Elle donne de l'oxigène, de l'hydrogène, du carbone et point d'azote. Dans les extraits végétaux on observe l'acétite de chaux, de potasse et d'un peu d'ammoniaque. Il y a beaucoup d'analogie entre la partie extractive et la partie colorante. La partie extractive n'est jamais seule, elle est unie dans les végétaux à la partie mucilagineuse, au sucre, à un arome, à un acide; dans les animaux elle est associée à la gélatine, à l'albumine. La macreuse et le chevreuil sont les deux animaux qui ont le *summum* d'extrait; le veau, l'agneau, sont ceux qui en ont le moins. Le poulet n'en a pas. Le cœur et le foie sont chez les animaux les parties qui ont le plus de partie extractive, qui paroît être un stimulant pour la digestion comme nous l'avons dit, et qui peut absolument remplacer la bile : aussi chez les cachetiques pituiteux, les parties alimentaires extractives sont celles qui conviennent le mieux. Outre la partie extractive, la partie colorante; soit verte, soit rouge, est emportée en grande partie par nos excrémens; mais dont cependant une portion passe dans le sang, comme Duhamel l'a prouvé en unissant la garance aux alimens qu'on donnoit à des cochons; la teinte rouge de la garance a été trouvée dans les os. On connoît ce que peuvent sur les urines les asperges, la térébenthine et d'autres baumes. Viennent ensuite les alimens huileux et gras qui contiennent l'hydrocarbone, qui se combinent avec l'oxigène, prennent de la solidité, de la consistance, perdent leur transparence, et nourrissent l'homme, comme on le voit chez les marmottes et les ours qui dorment six mois, époque où la graisse lymphatique est apportée dans le torrent de la circulation. Les huiles sont solubles dans la gélatine, le mucilage non visqueux, la bile, les alkalis. En un mot, les huiles, les graisses peuvent s'assimiler à nos humeurs. Ces huiles grasses sont ou fluides ou concrètes; les graisses émulsives fournissent une huile très-douce, telles les semences de laitue; l'huile d'olive est cependant la plus généralement répandue. La noix, le chènevis, la graine de faine, en fournissent toutes plus ou moins. L'huile d'olive extraite des olives qui ont fermenté en tas, est plus abondante, mais rancit plus vîte. L'huile concrète se digère mieux que l'huile fluide qu'on lui substitue. L'huile d'olive rancit moins que celles qu'on extrait des semences émulsives à raison sans doute de leur

mucilage. On ne sait pas trop ce que c'est que la rancissure. Il seroit sans doute utile d'analyser ces huiles rancies. On retire des huiles des extrémités osseuses et autres des quadrupèdes, qu'on fait bouillir. Il existe à Paris des laboratoires où l'on fait de ces huiles en grand ; elles rancissent très-promptement. Les huiles grasses concrètes, tel le beurre de cacao, les beurres qui, quoiqu'ils se digèrent mieux, rancissent aussi plus vîte, sur-tout s'ils contiennent encore de la sérosité. Le beurre fondu rancit moins que l'autre à raison de l'évaporation de la sérosité qui s'échappe en partie et dont une autre partie se coagule, se précipite quand on la fait bouillir jusqu'à ce qu'il ait gonflé plusieurs fois à raison de la partie caséeuse qu'il contenoit. Quand on prépare des légumes au beurre pour les malades ou les convalescens, il faut que le beurre soit frais, et qu'on ne mette le beurre sur le végétal qu'au moment où on va le servir sur la table. Il est vrai qu'il faut plus de beurre ; mais aussi il se digère mieux. Les graisses varient suivant l'animal qui les fournit, suivant qu'elles sont formées comme la graisse de jambon. La graisse que l'on trouve dans le tissu cellulaire, et dans les intestins des muscles, est unie à la lymphe, à l'albumine, à la gélatine, ce qui la rend plus soluble dans nos liqueurs. La fibre insoluble, insipide de nos alimens, résiste à la force dissolvante de nos organes, et s'évacue en plus ou moins grande quantité, suivant la force de l'estomac, par l'anus. L'épiderme des végétaux ne se digère pas, telle l'enveloppe des raisins, l'épiderme des fruits, les pépins, &c.

Des Assaisonnemens.

Ils se trouvent dans nos alimens, ou l'art les y ajoute. Ils sont tirés du sel, tels le muriate de soude, le nitrate de potasse, et ne nourrissent pas par eux-mêmes. Nos urines conservent le sel, tandis que le nitre ne s'y trouve pas. Les sels excitent l'appétit, facilitent la digestion, généralement parlant. Après les sels viennent les acides qui désaltèrent, au lieu que le sel excite la soif et échauffe. Les acides sont tirés des végétaux, tels le citron, le verjus, l'acide tartareux. Le sucre et le miel sont employés de même en assaisonnement. Ils sont, comme les sels, sujets à échauffer, à altérer. Viennent ensuite les âcres, tirés des aliacés, des crucifères, des aromates. Les uns piquent, irritent l'organe du goût ; l'ail, sur-tout, altère ; le raifort, le cresson, au contraire, font très-peu boire. L'irritation du pouls, la soif caractérisent ce qu'on appelle échauffant. Les âcres aromatiques, tels le piment, le poivre, le gingembre, brûlent plus ou moins la bouche. Les âcres aromatiques augmentent d'intensité dans le midi, à

l'inverse des âcres aliacés, dont l'intensité augmente dans les pays du nord. L'aromate du laurier-cerise est agréable, inspire la gaîté, à petite dose, et seroit un poison si l'on en prenoit une grande quantité, de même que les amandes amères. La noix-vomique et la féve de S. Ignace, tueroient aussi, sur-tout la plupart des animaux, à raison de l'arome qui s'en exhale. Les assaisonnemens exotiques sont très-excitans, altérans, tels la cannelle, la muscade, le manioc, &c. si on en fait un très-grand usage.

Des Boissons.

Les principales sont tirées de l'eau ; elles délayent, pénètrent les alimens et facilitent la digestion. L'eau étanche la soif, qui est déterminée par deux circonstances. La première est la grande déperdition des liquides qui circulent dans nos vaisseaux ; la seconde est l'usage d'alimens trop visqueux, qui, ayant entraîné la déperdition des sucs salivaires, donnent lieu à la soif, de même que l'usage des substances âcres, stimulantes.... L'eau, en étanchant la soif, a de plus la propriété de rafraîchir. L'eau paraît légèrement nourrissante ; elle sert au développement des végétaux ; et de deux quantités égales d'alimens solides, celle où l'eau est en plus grande quantité, devient plus nourrissante. Après l'eau, viennent les sucs des végétaux, qui sont ou acidules ou sucrés. Les premiers étanchent la soif bien plus que les seconds, qui désaltèrent moins que l'eau pure. Les sucs des animaux ne nous fournissent que le petit-lait, qui, à raison de son acescence, est une boisson rafraîchissante, et nourrissante à raison du sucre qu'il renferme. On place ensuite les infusions, qui sont simplement aromatiques, comme le thé, très en usage dans les pays humides, où les brouillards abondent. Le thé réveille l'action de l'estomac, à raison de son arome et du sucre qu'on y ajoute ; il est sudorifique. Le thé attaque les nerfs chez plusieurs personnes, celles sur-tout dont la sensibilité est très-marquée. Après le thé vient le café. On connoît le grain qui nous le fournit ; on sait qu'on le torréfie, ce qui l'altère beaucoup, ce qui diminue sa partie nourrissante, mais qui y développe un arome agréable, propre à stimuler l'estomac et à favoriser la digestion, quand on a mangé plus qu'à l'ordinaire. Le café contient une huile empyreumatique, qui lui donne l'amertume qu'on lui connoît ; l'usage même modéré du café, chez ceux qui n'y sont pas accoutumés, produit de la sécheresse à la peau, de la chaleur, de l'agitation, de l'insomnie. Le café, uni au lait ou à la crême, en favorise la digestion, et le lait, à son tour, modère l'action échauffante, stimulante du café. Le café à

la crême devient difficile à digérer pour certains estomacs. Après le café, l'usage du chocolat est très-répandu, sur-tout en Espagne et en Italie. Le chocolat est bien plus nourrissant que le café. Le cacao en fait la base; on l'aromatise avec la vanille, la cannelle, le sucre. On torréfie le cacao avant de l'écraser et de le réduire en pâte. L'amande du cacao contient une fécule et une huile dite beurre de cacao. La torréfaction développe une huile empyreumatique et un arome; et plus elle est portée loin, plus l'huile ou la partie butyreuse diminue, et l'empyreume augmente. Les Espagnols torréfient peu leur cacao, et leur chocolat est rouge; s'il est plus torréfié, le chocolat est brun ou noirâtre, même si la torréfaction étoit poussée trop loin. Le chocolat dont le cacao est plus torréfié, pourvu qu'il ne le soit pas trop, stimule l'estomac, donne de l'appétit comme celui d'Italie, tandis que celui d'Espagne, digéré difficilement, nourrit beaucoup. Le cacao caraque est plus amer que celui des Indes. On fraude le chocolat avec de la farine, l'amidon, &c. Un tel chocolat fait la pâte, ce que ne fait pas le chocolat pur, sur-tout celui d'Italie (celui d'Espagne épaissit davantage, contenant plus de fécule). Le chocolat frelaté est plus indigeste, n'ayant pas assez d'arome et trop de fécule. La vanille est stimulante, aphrodisiaque; la racine de chicorée, de patience, rôtie, sert à frelater le café; on fait aussi rôtir l'orge, l'avoine, en forme de café.

Des Liqueurs fermentées.

Toutes les substances qui contiennent du mucoso-sucré, peuvent fournir une liqueur spiritueuse au moyen de la fermentation. Ces liqueurs portent en général le nom de vin, sur-tout celui de raisin, qui contient le plus de mucoso-sucré, excepté dans les pays froids, où l'acide prédomine davantage. Le miel, dissous dans l'eau, donne un vin qui imite le vin d'Espagne jusqu'à un certain point. Les vins peuvent se rapporter à ceux qui contiennent un reste de mucilage sucré, de l'acide tartareux, de l'alkool, sinon tout formé, du moins tout prêt à l'être; de l'arome, une matière extractive ou colorante dissoute dans l'eau et l'alkool. Les vins de Roussillon, de Bordeaux, d'Anjou, abondent en partie colorante. Le mucilage, dans le vin, le rend nourrissant; l'acide tartareux le rend rafraîchissant, et même parfois laxatif; l'alkool, l'arome stimulent l'estomac, de même que la partie colorante, qui, à raison de sa propriété amère et résineuse, est stomachique, tel le vin de Bordeaux qui est tonique, stomachique sans être échauffant. Il est des vins, qui se gardent, et d'autres ne peuvent pas se garder. Les uns ne passent pas

l'année, d'autres se conservent pendant dix, quinze, vingt ans; le vin, en vieillissant, devient plus agréable et meilleur; la partie mucoso-sucrée qui abonde dans les pays du midi, fait que les vins de ces pays se conservent long-temps. Les vins qui ont beaucoup d'acide tartareux se conservent aussi, pourvu qu'il y ait du mucoso-sucré. Ce mucoso-sucré donne lieu à une fermentation insensible, qui fournit de l'alkool, ce qui rend le vin généreux. Les acides tartareux rendent très-silencieuse, très-lente la fermentation; aussi ces sortes de vins, tels ceux du Rhin et certains vins de Bordeaux, ont besoin de passer les mers et d'être conservés long-temps. Les vins peuvent être divisés en vins aromatiques sucrés doux, en vins aromatiques sucrés amers, tels les vins d'Espagne, en vins très-colorés, en vins spiritueux, tel celui de Bourgogne; en vins acidules tartareux, tels ceux du Rhin. Les vins mis en bouteille avant la fermentation alkoolisée, contiennent beaucoup d'acide carbonique, sont mousseux, et s'ils sont en outre sucrés et aromatiques, sont les plus recherchés, tels certains vins de Champagne.

De la Bière.

La bière se distingue à raison des matières qui la forment, et à la longueur de la fermentation. Le houblon, uni à l'orge, lui donne l'amertume, et favorise la digestion. Le grain torréfié après sa germination et sa dessication, développe une huile empyreumatique : la bière a de plus de l'alkool et de l'amertume. La bière est ou blanche ou légère, ou forte et rouge, ou plus ou moins houblonnée. Les Anglais et les pays du nord en font grand usage. Les bières moussent plus ou moins, suivant qu'elles ont plus ou moins fermenté.

Du Cidre et du Poiré.

Ils sont faits avec les sucs de pomme et de poire; ils contiennent une douceur sucrotante; le cidre contient de l'alkool et de l'acide carbonique, pourvu qu'on le mette en bouteille avant que la fermentation soit achevée. Le cidre tiré du tonneau, n'ayant pas été mis en bouteille, est très-sujet à donner des coliques, à raison d'un acide qu'il renferme quand le tonneau est un peu bas : aussi, dans les pays où l'on fait beaucoup usage du cidre, laisse-t-on une partie du cidre dans les tonneaux qu'on a soutirés.

Le poiré contient moins de mucilage, de mucoso-sucré, pique un peu plus. L'ivresse, de la part des liqueurs fermentées, dépend de l'alkool ou de l'acide carbonique. L'ivresse produite par l'acide carbonique est fugace, peut avoir lieu par un excès d'eaux gazeuses : l'ivresse des vins

mousseux est moins longue que celle de l'alkool, qui est plus durable, plus intense, plus soporeuse; et si le vin a beaucoup de mucoso-sucré qui fermente dans l'estomac, l'ivresse est plus longue; l'ivresse est alkoolique, simple ou avec indigestion, produite par un vin frelaté; cette ivresse est suivie d'évacuation ou non. Les vins mélangés, plus encore les vins frelatés, donnent lieu promptement à l'ivresse; l'ivresse accompagnée d'indigestion se guérit par le vomissement.

De l'Eau-de-vie.

Le vin, le vin de cerise ou Kirschwasser, la mûre sauvage presque noire, dont on écrase le noyau et le fruit, sert à faire le Kirschwasser: on distille, sans donner un très-grand coup de feu, qui donneroit un goût empyreumatique. Le Kirschwasser est une liqueur très-stomachique. Le mucoso-sucré de la mélasse, donne lieu à une liqueur dite taffia; les graines, les fruits de palmier donnent de l'eau-de-vie. L'alkool coagule l'albumine, durcit la fibre animale, et la rend moins sensible: aussi l'estomac des ivrognes n'est-il pas sensible; les digestions sont mauvaises. Les cachexies lymphatiques donnent lieu à l'hydropisie; l'alkool en petite quantité fortifie le genre nerveux; l'alkool mis dans la bouche empêche la soif et diminue les sueurs; il est indiqué tenu dans la bouche chez les moissonneurs, dans les verreries, &c.

Les ratafias sont des infusions aromatiques faites dans l'alkool et unies au sucre. Les eaux-de-vies, en vieillissant, prennent de la douceur, de même que dans les ratafias, qui, en vieillissant, acquièrent une union plus intense de l'alkool avec le sucre, d'où le ratafia devient plus onctueux, plus agréable. Ces boissons peuvent être prises en plus ou moins grande quantité, chaudes ou froides, par rapport à notre tempérament. Le froid, en stimulant nos organes, donne lieu à la chaleur; le haut degré de chaleur stimule aussi beaucoup l'estomac; les liqueurs tiédes énervent, affoiblissent: les anciens buvoient à la glace et très-chaud, et cela avec plaisir. Les propriétés alimentaires ont la faculté de nourrir plus ou moins. Les alimens farineux, les chairs des animaux, les œufs et le lait nourrissent beaucoup sous un petit volume, pourvu que l'estomac puisse les digérer. Il est des alimens qui nourrissent promptement, d'autres qui nourrissent lentement. Les alimens peu denses, les chairs tendres des jeunes animaux nourrissent promptement, de même que les gelées, les alimens aqueux et très-solubles. Ceux qui offrent beaucoup de difficulté à la pénétration de la salive, les chairs denses du porc, du chevreuil, &c. sont indigestes, nourrissent lentement, de même que les farineux

secs non fermentés, et les alimens non animalisés qui ont peu d'eau, qui sont huileux et gras, &c. Il est des alimens dont toute la substance est nutritive, tels les mucilages qui ne sont pas visqueux, les gélatines, ou qui ont la gelée pour base, tels les bouillons, l'albumine; les fécules qui donnent peu d'excrémens constipent. Le pain de campagne est tout excrémentitiel pour une femme de ville délicate, quoiqu'il soit presque tout soluble. La partie fibreuse des végétaux, et la fibre trop desséchée des animaux, la pellicule, l'épiderme, la partie colorante de l'épinard, sont très-indigestes...... Le pain sortant du feu distend fortement l'estomac; les navets, les choux distendent les intestins, de même que les farineux-légumineux. Le vin, l'orge, &c. étoient rangés chez les anciens parmi les alimens secs; et parmi les humides, les chairs des animaux tendres, des oiseaux aquatiques, des poissons, &c.

Les phénomènes que nous présentent les combustions humaines, nous prouvent que, non-seulement les liqueurs alkoolisées agissent sur les nerfs, mais portent encore leur action sur les muscles. Les alimens liquides, d'après Hippocrate, nourrissent plus promptement que les solides. Le choix des alimens et leur quantité doivent être déterminés d'une manière spéciale et particulière à l'état des organes digestifs, aux professions, aux âges et aux différens travaux. La rapidité de la déperdition nécessite la rapidité de la réparation. Ceux qui ont un système lymphatique plus abondant, éprouvent moins le besoin de la soif que ceux qui sont d'un tempérament chaud, sec et atrabilaire. Le régime végétal convient plus aux lymphatiques et aux enfans, que le régime animal. Au reste, il faut examiner l'état particulier de leurs organes, de leur digestion, et prendre les alimens d'après les indications à remplir, suivant qu'ils sont dans l'asthénie. L'asthénie, chez les vieillards, le desir de manger, augmentent à proportion du sentiment de leurs foiblesses; cependant leurs indigestions proviennent moins d'un excès d'alimens, que des apoplexies nerveuses auxquelles ils sont très-sujets dans un âge avancé.

Les évacuations se distinguent en naturelles et en artificielles. On les subdivise encore en continuelles, en habituelles, en journalières, en périodiques, en irrégulières et en extraordinaires. L'évaporation cutanée emporte une quantité de carbone, et par le contact avec l'oxigène de l'atmosphère, il en résulte un acide carbonique; les évacuations excrémentitielles sont comptées parmi les excrétions journalières, et de ce nombre sont les matières alvines, urinaires et de la transpiration. Les premières contiennent les parties inso-

lubles de nos alimens, et leur partie colorante; les anciens reconnoissoient trois espèces d'urines : *urina potûs*, *urina chili* et *urina sanguinis*. C'est à MM. Fourcroy et Vauquelin que nous devons les connoissances analytiques de l'urine, ces infatigables chimistes y ont trouvé trente substances différentes. La nature de la transpiration varie suivant qu'on est à une plus ou moins grande distance de la digestion. Dans le jour, après les repas, les urines commencent à couler. Après reviennent les transpirations; mais la nuit c'est l'inverse. La transpiration varie encore suivant l'âge, le climat, le sexe, la constitution et les maladies des individus; dans l'homme sage, continent, la transpiration a une odeur séminale ou virile. Les fleurs blanches deviennent quelquefois nécessaires à la santé des femmes; il seroit dangereux de les guérir, il faut s'opposer aux vices des déjections, et changer de régime; si malgré cela elles persistent, il ne faut rien faire. La sueur est différente de la transpiration; la sueur ne délasse pas comme la transpiration. Parmi les évacuations artificielles je distingue les sanguines, les séreuses, telles que la saignée, les hémorragies, les cautères, les vésicatoires, le tabac, &c.

Le corps augmente de poids en hiver par le défaut de transpiration, d'après les expériences de Sanctorius et de Dodard. Quatre heures après le repas la transpiration est moindre, de même qu'après les sept heures suivantes, de manière que depuis quatre jusqu'à sept il y a trois heures où elle est la plus abondante. Dodard, qui étant fort religieux, avoit observé un carême strict, perdit dans quarante jours huit livres de son poids, et à Pâques il gagna quatre livres dans quatre jours. Il se fit tirer seize onces de sang, et continuant toujours sa manière de vivre, il reprit le même poids dans l'espace de cinq jours.

Lorsque l'enfant vient au monde, il éprouve l'influence de l'asmosphère, la transpiration commence à se développer; mais c'est à l'époque de la dentition que les phénomènes se développent avec plus d'énergie. Les gourmes ou ulcérations qui viennent sur la tête, sur la face, les croûtes laiteuses, sur-tout derrière les oreilles, en sont les preuves. Les glaires intestinales et gastriques sont aussi l'apanage de l'enfance, de-là le vert, le dévoiement, les convulsions. Il importe donc de bien étudier la transsudation chez les enfans; à l'époque de la puberté chez les mâles, à la première apparition des règles on connoît les phénomènes avant-coureurs de cette révolution. Les hémorragies nasales de l'adolescence deviennent pulmonaires dans l'âge adulte; celles des règles, des lochies dégénèrent en squirres, en cancers. Les

femmes maigres en général sont de meilleures nourrices que celles qui sont grosses. Sous le rapport des évacuations, l'âge critique chez les femmes est souvent marqué par des phénomènes plus ou moins désastreux : il en est cependant chez lesquelles cette évacuation se supprime sans qu'il en résulte aucun accident. D'autres évacuations, telles les sueurs, les selles, les pertes blanches, remplissent dans ce cas l'évacuation menstruelle, autrement il pourroit en résulter paralysie, apoplexie, la goutte, ou seulement des affections cutanées.

Du Mouvement, de l'Exercice, du Sommeil.

Le mouvement musculaire, l'influence de la sensibilité sur les organes locomoteurs, jouent le principal rôle dans notre organisation. C'est l'exercice, la susceptibilité nerveuse qui fait la différence des hommes de la campagne d'avec les hommes de la ville. La veille et le mouvement, le sommeil et le repos ayant le plus grand rapport, nous ne les séparerons pas. Les besoins de dormir et de s'éveiller sont des besoins aussi marqués que ceux qui sont relatifs à la faim, à la soif; le sommeil est le premier état de l'homme, nous naissons et le sommeil et le repos sont à peine troublés par quelques intervalles. Les mouvemens vitaux ont lieu pendant le sommeil; mais il n'en est pas de même de beaucoup de fonctions. L'évigilation se fait au moyen de plusieurs stimulans qui mettent en jeu la sensibilité qui est plus exquise. Le jour et le bruit des divers animaux qui chantent au lever de l'aurore, y contribuent beaucoup. Au déclin du jour les sensations s'émoussent, sur-tout chez l'être agricole ou qui fait de l'exercice, de-là le penchant au sommeil, le besoin du repos. Le repos diffère du sommeil en ce que dans ce dernier il y a cessation des mouvemens volontaires comme dans le premier; mais les fonctions vitales continuent toujours à s'exécuter; le repos paroît être le sommeil commençant ou plutôt le prélude du sommeil. Les extenseurs et les fléchisseurs s'attirent mutuellement, et le relâchement est la suite nécessaire de la contraction. L'alternative du mouvement et du repos est nécessaire dans l'exercice. Dans le muscle qui est séparé de l'individu, l'irritabilité galvanique s'épuise si on ne le laisse quelques momens en repos. Les deux systêmes nerveux et musculaire sont identiquement liés entre eux. Le repos favorise l'excitabilité, comme le mouvement développe l'irritabilité. Si le rapport qui doit avoir lieu entre le systême nerveux et le systême musculaire cesse d'exister, il en résulte la paralysie, quoique le mouvement ou le sentiment puissent isolément se conserver. Le sommeil de la nuit est le

plus indiqué ; cependant dans les pays chauds, les déperditions étant plus grandes, la méridienne est en usage ; de même chez les personnes foibles ou qui ont trop mangé, pendant la digestion, le penchant au sommeil se fait sentir ; enfin les narcotiques peuvent donner lieu à une autre espèce de sommeil : il est des sommeils pendant lesquels l'individu a la conscience de ses idées, quoiqu'il ne l'ait pas de ce qui se passe autour de lui, puisqu'il ne croit pas avoir dormi, et que pour l'en convaincre, il faut lui citer l'arrivée de certaines personnes, la tenue de quelques propros auxquels il est très-étranger. Le réveil peut être lent ou subit. Les battemens du cœur, les palpitations sont souvent le résultat d'un réveil en sursaut.

Le mouvement est ou imaginé, ou propre, ou nécessité. La marche est moins fatigante que la station ; en effet, dans la première il y a une alternation de mouvement et de repos ; dans la seconde, au contraire, les muscles sont dans une action continuelle. Après le mouvement vient le repos ; le repos est ou général ou partiel ; le principe vital s'exerce principalement dans le système nerveux, et se communique ensuite au musculaire. Le principe vital dans le système nerveux se répare par l'alimentation, la chaleur vitale et l'air environnant. Le repos et le sommeil accumulent ce principe ; si on y ajoute l'alimentation, on a le *summum* d'énergie de ce principe. L'abstinence, les veilles excessives, un travail immodéré, un exercice pénible, une mauvaise nourriture, enfin plus d'évacuations que de réparations, sont les causes qui dépensent le plus l'influence nerveuse et épuisent davantage le principe vital. Le froid, les évacuans, les stupéfians sur-tout affoiblissent ou éteignent même l'influence nerveuse. L'action se développe par l'exercice musculaire et est soumise en grande partie à l'afflux nerveux. L'exercice et le repos, le sommeil et la veille ont les plus grands rapports avec ce qui nous environne. La femme doit plus dormir que l'homme. Les sensations, les opérations de l'esprit, les affections de l'ame sont trois objets intimement liés entre eux, et dont nous allons nous occuper. L'exercice soutenu des sensations, fatigue et amène le sommeil, qui vient réparer, rafraîchir l'économie entière, et redonner aux organes leur énergie. Les impressions et les sensations dépendent ou des impressions des objets extérieurs, ou d'autres impressions qui s'exercent au-dedans de nous. Quant aux objets extérieurs, qui viennent frapper les organes qui environnent notre corps, nous les divisons avec tous les physiologistes en cinq ordres, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. De ces cinq organes il en est trois qui ne demandent que le contact des

corps extérieurs : tel est le tact, la vue, l'ouïe, sans analyser, sans décomposer aucunement les corps avec lesquels ils se trouvent en contact. L'odorat et le goût nous font mieux connoître les propriétés chimiques des corps qui les affectent. Les corps exercent sur les nôtres des affections physiques ou chimiques. Les impressions internes qui naissent au-dedans de nous, sont relatives à nos besoins physiques, moraux, intellectuels et habituels; l'amour lui-même est encore de son ressort. La faim et la soif sont de ce nombre. La faim a le siége dans l'estomac et dans la bouche, comme l'expérience l'a prouvé chez certains individus dont l'estomac étant ouvert par une fistule, laissoit voir tout son intérieur; quand l'estomac étoit vide, l'individu souffroit de la faim : la soif dans le gosier, dans l'arrière-bouche sur-tout. Il n'y a pas, jusqu'à l'amour, qui ne se développe par des titillations qui se portent, se font sentir plus ou moins puissamment sur les organes qui ont pour objet de le satisfaire. La nature parle souvent au-dedans de nous sans se faire entendre, et il est important, en médecine sur-tout, de ne pas prendre le change sur les indispositions, les accidens auxquels donne lieu ce sentiment.

Des Sympathies et des Antipathies.

Le chien a une sympathie pour l'homme très-marquée; il a une antipathie pour le loup, pour son semblable s'il est enragé. Ce sentiment de sympathie s'exerce tous les jours dans la société sans qu'on puisse en rendre raison. Après les sympathies et les antipathies vient l'instinct. En effet, il est des choses que nous savons sans en pouvoir rendre compte. Comment expliquer pourquoi l'enfant, aussi-tôt après sa naissance, recherche le teton de sa mère ou de sa nourrice, de même que le petit de la chate, de la chienne? Pourquoi le poulet qui vient de naître bequete-t-il le grain qu'il apperçoit? Ce sentiment connu sous le nom d'instinct vient de la nature qui le donne à chaque espèce, conformément à son organisation. Pendant le sommeil nous avons des sensations qui résultent de ce qui nous a affecté la veille : mais nous en avons d'autres aussi. Nous éprouvons des sensations intérieures au sujet des idées qui nous ont affectés dans un temps, et que nous cherchons à nous rappeler dans un autre.

Des opérations de l'Esprit.

La plus simple opération de l'esprit est la conscience des objets extérieurs qui nous les peint d'une manière plus ou moins conforme à la vérité. Ce qu'on appelle *idée*, vient d'un mot grec, qui veut dire je vois intérieurement. Après l'idée

vient la mémoire, qui est la faculté qui conserve l'image de l'impression que nous avons éprouvée à l'occasion du corps, et de reproduire l'idée en absence de l'objet qui y a donné naissance. La récordation est ou volontaire, ou involontaire. En effet, il est des idées qui se représentent à notre esprit quelques soins que nous prenions pour les en éloigner. Après l'idée et la mémoire d'une idée, vient la faculté de rapprocher, de comparer au-dedans de nous les idées de l'objet présent, transmises par la mémoire. Cette faculté s'appelle jugement, qui donne naissance à d'autres êtres qui sont dus à la méditation, aux réflexions. Enfin vient l'imagination qui copie, imite les objets, et les présente avec des couleurs plus ou moins vraies. Il y a plus, l'imagination forme de toutes pièces, ajoute et donne naissance à des êtres des débris des autres. L'imagination est ou volontaire, ou involontaire. Les extases, les ravissemens, ne sont que l'effet de l'exaltation d'une faculté sur les autres, et n'ont rien de miraculeux.

Des affections de l'Ame.

Beaucoup de choses sont l'objet des affections de l'ame ; ces objets sont ou externes ou internes, c'est-à-dire, se passent au-dehors ou au-dedans de nous. Les affections se distinguent en passions et actions, suivant que la volonté y a ou n'y a pas de part. Les affections passives ont pour but le sentiment, soit du plaisir, soit de la peine ; elles sont plus ou moins vives, douces et lentes. Les objets qui excitent nos sensations, sont ce qui intéresse personnellement l'homme, de-là l'amour-propre. Viennent ensuite les objets extérieurs qui ont quelque rapport avec nous, rapport d'autant plus grand, que nous nous approchons ou nous éloignons davantage de ces objets. Les passions qui viennent de l'extérieur, quelque puissantes qu'elles soient, n'ont jamais sur nous le même empire que celles qui s'exercent au-dedans de nous, dont nous ne sommes pas maîtres, tandis que nous pouvons nous éloigner de l'objet extérieur qui fait naître celles qui sont hors de nous. L'avenir nous inspire la crainte ou l'espoir, suivant que la chose est desirable ou non. Le passage d'une affection à une autre, est ou successive, ou subite et rapide; il en résulte différens états, suivant la nuance du passage. Les affections de l'ame peuvent se diviser en simples ou composées, suivant qu'elles se composent. La jalousie est une affection composée, puisqu'elle entraîne la haine unie à la jalousie, ce qui la constitue. Les affections de l'ame peuvent être aussi ou libres ou contraintes, prévues ou imprévues, durables ou non dura-

bles. Le mot d'affection est général; on doit la distinguer de la passion, qui est une affection beaucoup plus vive, qui met l'ame dans un état de souffrance.

Une dame étoit tourmentée par une mélancolie affreuse. Sylva, son médecin, avoit eu recours, et infructueusement à toutes les ressources de l'art. Cette dame se rendit à la comédie, où ayant vu jouer un arlequin qui possédoit à un degré éminent les talens de son art, elle fut saisie d'un rire si subit et si immodéré, qu'il en résulta des évacuations en abondance, lesquelles mirent fin à cette diathèse morose et mélancolique. — Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'arlequin qui avoit le talent de faire rire tous les spectateurs, étoit lui-même infiniment mélancolique au sortir du théâtre. Ce comédien s'adressa à Sylva, qui ne le reconnoissant pas, lui conseilla d'aller entendre et voir le fameux arlequin. Cet artiste célèbre lui répondit avec sagacité, que s'il n'avoit rien de mieux à lui proposer, son état étoit sans remède, attendu qu'il étoit l'arlequin vanté. Jugez de la surprise de Silva!

On sait aussi l'histoire de ce fameux cardinal qui étoit abandonné de toute la faculté, et qui étoit près de rendre l'ame; ce cardinal avoit un singe, animal dont on connoît l'art imitateur. Ce singe s'affuble de la soutane et de la calotte du cardinal, sans oublier le camail. En cet état il se présente devant son maître, qui, à son aspect, fut saisi d'un tel sentiment de surprise, qu'il se mit à rire aux éclats; le type nerveux se trouva changé par cet heureux incident, il survint des évacuations, et le cardinal fut rappelé à la vie des portes de la mort. M. Hallé nous a parlé ensuite du goût, du tact, et du chatouillement, mais il n'a pas désigné le sens qui est le plus propre à nous prouver l'impression qui en résulte... Malheur à celui qui en est venu à un tel degré d'insensibilité qu'il puisse entendre sans être ému, une femme pleurer, et un enfant verser des larmes.

L'habitude d'exercer un organe en développe les facultés. Lorsque la vigueur d'une faculté est augmentée, est plus énergique, les autres en ont d'autant de moins. La privation d'un organe donne plus de force aux autres. Plus les impressions faites sur nos organes sont foibles, moins elles sont de durée, à l'inverse des habitudes de l'enfance et des préjugés de cet âge, qui sont d'autant plus durables, que les organes sont plus mous, plus pulpeux, par-tout plus susceptibles. L'exercice forcé d'une faculté, finit par l'éteindre; une mémoire trop surchargée s'affoiblit, s'éteint, et l'enfant de spirituel qu'il étoit, devient imbécile. — Le repos est le moyen de se délasser de ses fatigues. Un bon moyen de reposer et de délasser l'esprit, est de varier ses occupations, mais

si la fatigue est générale et portée trop loin, le sommeil seul peut amener le délassement. — Le spasme, c'est-à-dire la contraction portée au-delà de la mesure ordinaire, peut être divisé en spasme du tronc, et en spasme des capillaires. On nomme spasme du tronc, celui qui affecte la source de la circulation, et qui donne lieu à la rougeur du visage. Le spasme des capillaires, en les resserrant, empêche le sang d'y aborder, comme on le voit dans la crainte, dans la frayeur. En comparant ces deux spasmes, il semble qu'il se fait une lutte entre les mouvemens intérieurs et l'action extérieure, il semble même que les fonctions se suspendent. Ainsi les passions se caractérisent par le spasme, et souvent même par la suspension d'action. Le visage qui est la première partie de notre organisation où se peignent les sentimens de notre ame, nous offre tous les caractères de ces spasmes; aussi le voyons-nous rougir, pâlir suivant l'affection dominante. La colère enflamme le visage chez les uns, et le pâlit chez les autres, sur-tout chez ceux où elle est la plus intense. Si l'homme peut se venger, la rougeur remplace la pâleur. Les lèvres sont une autre partie du visage qui exprime les passions. La frayeur, la douleur, les plaisirs, les sentimens affectueux sont peints sur les lèvres qui s'abaissent ou s'élèvent, et prennent toutes sortes de configurations; les dents y concourent aussi. En effet, l'homme furieux grince des dents. Les sourcils, le front, le cou, expriment aussi nos affections. La colère est accompagnée de gonflement du cou; les organes de la respiration sont aussi affectés, tels le hoquet, la suffocation, comme on le voit chez les femmes et les enfans qui ont du chagrin, de même que dans la surprise et la frayeur. Le cœur palpite dans le même cas, aux approches d'un objet desiré, de la frayeur, &c. La palpitation, qui n'est que spasmodique lorsqu'elle est momentanée, peut, si elle est plus intense, plus rapprochée, devenir organique. — L'estomac participe aussi aux affections de l'ame, il se resserre, les forces digestives s'affoiblissent, il survient de l'inappétence, la déglution devient difficile à raison du spasme; les organes intestinaux y sont aussi pour beaucoup. La frayeur occasionne la diarrhée, et donne lieu à des selles involontaires, en relâchant le sphincter, de même qu'à l'écoulement des urines chez les femmes; la frayeur, la crainte, la joie, &c. produisent la jaunisse, et prouvent que le foie n'est pas étranger aux affections de l'ame. Le spasme du foie en général est de longue durée. Les mains se serrent dans la colère, le dépit, la vengeance. — La terreur, suivant qu'elle est vive, intense, affoiblit ou augmente l'action des jambes.

La jalousie donne lieu aux affections lentes, chroniques du

foie. La colère occasionne une turgescence dans la bile. Les anciens poètes, sur-tout Horace, ont bien peint ces affections.

La consolation est une passion calme; elle donne lieu à des expressions douces. Le traitement moral qu'on administre aux maniaques, est fondé sur la consolation et sur la tendance à modérer leurs passions; en effet, un fou peut être comparé à un homme en colère dont on calme la bile, en feignant de partager le sujet de son emportement, mais peu à peu on lui fait appréhender que son état ne l'incommode après avoir capté sa bienveillance. Le colérique éprouve une certaine satisfaction, voyant qu'on partage ses passions, et finit par se calmer. C'est alors qu'on lui fait sentir ses torts. On a commencé par remédier à l'effet; on finit par attaquer la cause. On a vu quelquefois ce moyen réussir, et un fou ramené ainsi à la raison. L'étude des passions naturelles à l'homme, est un acheminement à la cure de certaines maladies.

L'art de se contraindre emprunte beaucoup de l'étude qu'on a faite sur soi-même, et cette contrainte n'emprunte ici rien de la crainte, de la honte, de la frayeur, ni de la gêne. La contrainte peut être entretenue, bien des fois par grandeur d'ame, par l'étude, la dissimulation, l'amour-propre, la gloire, la philosophie, la religion, l'espoir, le desir de se soustraire à un châtiment par hypocrisie, &c. Les passions sont subordonnées aux différentes positions de la vie, à la température des climats, à la mollesse ou à l'activité.

Une affection qui se développe généralement dans l'enfance première, à l'époque de l'allaitement, c'est la jalousie. On a vu des enfans tomber dans la langueur, à raison des caresses qu'ils avoient vu prodiguer à un autre enfant par leur mère-nourrice. La peur, la frayeur, sont très-communes chez les enfans; et l'impression en est d'autant plus durable, que les organes sont plus mous, plus foibles. Il importe donc beaucoup aux nourrices, d'écarter tout ce qui pourroit faire peur à leurs enfans.

L'imitation est aussi une chose commune à l'enfance; l'imagination à cet âge est très-imitative. L'enfant qui ouvre les yeux répète les paroles qu'il entend, copie ce qu'il voit faire. L'enfant est colère ou timide. Dans le premier cas, si on se fâche contre lui, si on le gronde, il s'irrite, se modèle sur celui qui le réprimande. Dans le second cas, il se renferme dans un coin, sans oser bouger; un rien l'intimide, et quoiqu'il soit né avec quelques dispositions intellectuelles, cet état empêche leur développement. Il faut avoir grand soin d'ôter de la vue des enfans les maladies convulsives, si on ne veut pas qu'ils les contractent. On a vu des enfans devenir épileptiques, par la seule imitation.

Lorsqu'on est parvenu à l'adolescence, l'aiguillon des passions se fait sentir plus ou moins impérieusement; on sait combien la réunion des jeunes gens donne lieu aux excès. L'onanisme amène les plus grands accidens à cette époque de la vie, sur-tout dans les pensions et les colléges.

L'homme adulte a besoin d'exercer ses organes, pourvu qu'il n'aille pas trop loin. L'homme, à cette époque de la vie, est tel que l'ont rendu les habitudes dans l'âge précédent. Il est des affections relatives aux professions. On voit une grande différence entre l'homme qui s'occupe à des choses abstraites et qui mène une vie sédentaire, et l'homme qui vit dans la société. Ce dernier passe facilement d'un objet à un autre, paroît spirituel en compagnie, et est très-médiocre dans le cabinet. Un pareil homme n'ayant jamais su se fixer à un objet, finit par s'ennuyer et tomber dans la mélancolie, s'il vient à être privé de la société.

Le sentiment de nos rapports avec ce qui nous environne, nous éclaire sur ce qu'il est avantageux de nous procurer, ou qu'il importe d'éloigner de nous. Le sentiment de la faim est l'impression du besoin qui nous porte à recourir aux alimens, comme celui de la soif est l'impression du besoin qui nous fait rechercher les boissons. Tout besoin est accompagné d'un plaisir qu'on goûte à le satisfaire, et le plaisir est l'aiguillon qui nous porte à y recourir. Quand le besoin et le plaisir viennent à cesser, la mesure est remplie; mais le plaisir succède au besoin d'autant plus que la sensibilité est plus grande, pourvu toutefois que le plaisir naturel ne dégénère pas en passion, ou en satiété par suite d'excès. L'ordre de nos fonctions établit une période entre le besoin et la jouissance, et influe sur l'hygiène. Tout change autour de nous, et nous changeons aussi, pour nous mettre en harmonie avec ce qui nous entoure. La continuité du changement en constitue l'habitude et le besoin, comme on le voit chez l'homme qui, ayant voyagé beaucoup, et pendant long-temps, ne peut plus se faire à la vie sédentaire. L'habitude exerce puissamment son empire sur notre économie, tant au moral qu'au physique; l'ordre résulte de l'habitude. Après nous être livrés quelque temps à un exercice, à une évacuation, le besoin de cet exercice, de cette évacuation se fait sentir à la même heure.

La variété des occupations de l'esprit est un délassement. L'exercice des facultés intérieures les développe, les entretient, les fortifie. Il dépend de nous de les augmenter jusqu'à un certain point, en multipliant sur nos sens les impressions des agens externes. On conserve l'intégrité et la liberté de ses facultés morales, en les variant, en les répartissant. Il faut,

dans ses études, comme dans ses exercices, admettre la sobriété. La chasse, l'exercice, sont les moyens les plus puissans pour diminuer l'aiguillon du froid dans les régions glaciales. La vie sédentaire affoiblit, énerve, rend plus foible. Au défaut d'alimens, on peut, au moyen des ceintures plus ou moins serrées, tempérer le besoin de la faim. Une substance quelconque, introduite dans l'estomac, agit de la même manière que l'étreinte occasionnée par un bandage compressif. L'heure des repas fait qu'on ne sent le besoin des alimens qu'au seul moment où l'on étoit habitué de manger. Si l'on accélère l'heure de l'alimentation, l'appétit est foible ; si on la recule peu, le besoin de la faim se fait sentir d'une manière plus active ; mais si on tarde trop à manger, le besoin, qui étoit très-vif quelques heures avant, s'affoiblit au point qu'on peut reculer de beaucoup, sans s'en appercevoir d'une manière bien sensible, le moment de manger. Le froid extérieur développe l'action de l'organe de la peau ; de là le calorique augmente, donne lieu au développement de l'appétit. Le régime, d'après Celse, doit être distingué en celui des forts, en celui des foibles. Le régime des premiers peut admettre quelques écarts de temps à autre, ce que ne doivent pas faire les foibles. Les gros mangeurs affoiblissent à la longue leur estomac, au point qu'il vient un temps où ils ne peuvent plus réparer les pertes qu'ils font. Chez les foibles, la plus petite quantité d'alimens, certaines substances, tels les légumineux, la pâtisserie sur-tout, deviennent indigestes. Le besoin, le plaisir, la faculté de développer une certaine quantité de forces, forment trois espèces de régime, et répondent à la maxime de Celse, *modo plus justè, modo non ampliùs assumere.* Les excrétions naturelles sont en partie soumises, quant à leur décharge, à notre volonté. On peut se nuire par l'excès du retard à les rendre. Quant aux excrétions artificielles, telles les lavemens, le tabac, nous avons l'empire sur elles. La débilité est souvent l'effet de leur abus ou même de leur usage, quoique modéré. Quant aux affections de l'ame, les excès auxquels on peut se livrer, présentent différens phénomènes, suivant les âges. L'exercice des divers organes des sens en développe la perfection, pourvu qu'il ne soit pas porté trop loin. Les grandes émotions suscitées par les spectacles, la musique, &c. ces ébranlemens puissans de l'esprit, qui développent trop la susceptibilité, doivent être ménagés pendant la jeunesse, sur-tout chez les femmes. En effet, les jeunes demoiselles qu'on destine de bonne heure aux talens du dessin, de la musique, qu'on conduit aux grands spectacles, à qui on n'interdit pas la lecture des romans, ces jeunes personnes ont acquis dès l'âge tendre toute la perfectibilité à

laquelle pouvoit tendre l'âge adulte ; et à l'âge de treize ou quatorze ans, on voit des *virtuoses* dont l'éducation morale est finie, tandis que l'éducation physique est à peine ébauchée. La mobilité du système nerveux, la susceptibilité, l'irritabilité font leur apanage ; elles ne parviennent jamais à une santé solide, et l'âge de la vigueur pour les autres est pour elles l'époque de la décadence. Sur vingt femmes élevées de cette manière, dix-neuf sont sujettes aux convulsions, aux vapeurs ; à peine en trouve-t-on une seule qui jouisse d'une santé passable. Il importe donc d'éloigner de l'esprit des parens l'idée d'une pareille éducation pour leurs enfans. Il faut exercer la jeunesse à se rendre maître de ces mouvemens, soit tristes, soit colériques ; lui faire sentir l'odieux des passions qui subjuguent l'homme. Un homme élevé à lutter contre lui-même dans son enfance, modère et réprime à volonté ses passions, par l'empire qu'il a su prendre de bonne heure sur elles. Celui au contraire qui s'est livré à toute la fougue de son imagination, s'emportera pour un rien, s'évaporera au point d'avoir des accès convulsifs qui sont terribles parfois. Il importe donc de ne pas gâter les enfans, de ne pas tout leur passer. Autrement, quand ils entrent dans le monde (ce qui a lieu de bonne heure aujourd'hui), ils éprouveront des contraintes, des contre-temps douloureux, contre lesquels ils ne pourront lutter. Quant aux alimens, leur usage, leur choix, leur quantité doivent être relatifs à leur tempérament, à leur âge, sur-tout à l'exercice que leur état les met dans le cas de faire. Les repas que prend l'homme de peine au milieu de son travail doivent être modérés, autrement l'exercice que nécessite son travail troublera la digestion. Il doit renvoyer au soir de prendre ses repas les plus copieux. L'étude des habitudes intéresse l'hygiène ; l'habitude, de quel genre qu'elle soit, fût-elle nuisible, finit par être moins sensible et nuit beaucoup moins. L'habitude du vin le rend nécessaire ; l'homme qui change habituellement, est indifférent aux choses qui deviennent pour lui un plaisir. Le changement de travail est une espèce de repos. Il est bon d'exercer l'homme dès son enfance aux changemens de l'atmosphère, éviter que l'habitude fasse naître le besoin, ne contracter aucune habitude dont nous ne pourrions nous passer sans incommoder notre santé. Les tempéramens sont réduits à deux conditions, ou ils sont foibles, mobiles, ou ils sont forts. Les tempéramens du premier ordre constituent l'enfance, le sexe, plusieurs hommes, sur-tout dans les villes. La seconde classe des tempéramens constitue la vigueur, la force unie à la mobilité, à l'irritabilité ; ces tempéramens, rares dans les villes, sont communs

dans les campagnes, sur les montagnes. L'enfant nouveau-né est essentiellement foible, sujet aux influences qui l'entourent. Il est des animaux qui naissent forts, exercent leurs facultés, se meuvent librement. Parmi les enfans, la foiblesse originelle est plus ou moins marquée. Les foibles ne peuvent supporter l'eau froide à leur naissance; on en a vu périr plusieurs fois des suites de cette imprudence. L'enfant fort lui-même ne peut être exercé que par degrés aux intempéries de l'air, au froid. La première époque de l'enfance, celle qui s'étend jusqu'à la première dentition, est caractérisée par un développement et une énergie variables chez les différens enfans. A l'époque de sept mois, celle de la première dentition, si l'enfant conserve de la vigueur, on peut l'élever dans ce sens-là. Arrive la deuxième dentition; elle est pour l'ordinaire une époque critique. A cet âge, pendant et à la suite de la première dentition, le rachitisme, la gourme, les scrophules, &c. sont l'apanage de cet âge. A sept ans, jusqu'à l'âge de la puberté, on voit encore, d'après la force ou la foiblesse du tempérament, ceux qui doivent être forts ou rester foibles; ceux dont l'irritabilité ou la sensibilité sont plus ou moins intenses. La susceptibilité ou la force du tempérament sont le moyen le plus sûr de classer les hommes dans leurs différens âges. Les règles de l'hygiène ne sont point générales; elles dépendent des influences des choses extérieures, et de la force plus ou moins grande avec laquelle elles réagissent sur elles. La susceptibilité de l'homme varie suivant les différentes positions où il se trouve: aussi le militaire, endurci à toutes les fatigues de la guerre, est infiniment moins sensible aux vicissitudes de l'atmosphère, que l'homme de lettres qui s'étiole dans son cabinet; il en est de même du Lapon, né sous les glaces du nord, comparé à l'Africain habitant la ligne de l'équateur. L'imagination est effrayée de la distance qui sépare une paysanne russe, d'une petite-maîtresse de Paris, quant à leur susceptibilité particulière. Il faut écorcher un habitant du Nord, a dit Montesquieu, pour pouvoir le rendre sensible.....

PRÉCIS
DE
CHIMIE PHARMACEUTIQUE.

Ce seroit sans doute une lacune que l'on remarqueroit dans notre ouvrage, que l'omission de ce qui est relatif à la pharmacie élémentaire. C'est sur-tout dans les campagnes que les médecins, les chirurgiens, obligés d'être eux-mêmes pharmaciens, sans avoir les connoissances requises à cet état, ont besoin de connoître, au moins superficiellement, la préparation des remèdes, et l'art de les conserver. Depuis les nouveaux progrès de la chimie, l'analyse des végétaux destinés à devenir substances médicamenteuses a acquis un point de perfection qu'on étoit loin de prévoir il y a vingt-cinq ans. Pour rendre encore cette partie de la médecine plus populaire, en faciliter l'étude aux hommes de l'art non initiés aux profondes opérations de la chimie, nous ne ferons qu'exposer succinctement ce qui appartient à la pharmacie usuelle, et qui est indispensable au médecin de la campagne, obligé de préparer lui-même les remèdes qu'il prescrit. C'est aux leçons savantes de M. Deyeux, aujourd'hui pharmacien de l'empereur, que nous avons puisé les principes que nous allons développer.

La pharmacie est une science nécessaire au médecin, elle a ses règles et ses principes; nombre d'ouvrages intéressans ont été publiés sur cette science; mais les découvertes de la chimie moderne les ont fait vieillir. Les *Elémens de pharmacie* de Carbonnel, doivent être exceptés.

La pharmacie se divise en galénique et en chimique. La première traite des substances simples, et la seconde des composées; mais aujourd'hui nous ne pouvons plus admettre cette division; nous ne connoissons plus qu'une seule pharmacie chimique. Celle-ci peut être subdivisée en théorique et en pratique. Toute la science pharmaceutique consiste à connoître les médicamens, à les choisir, à les préparer et à les conserver. On appelle médicament toute substance consacrée à l'art de guérir; il y en a de trois espèces, le simple, le préparé et le composé. On les appelle encore officinaux et magistraux. Les premiers sont conservés dans les magasins de pharmacie, et les seconds sont préparés au moment qu'on en a besoin.

Connoître un médicament, c'est pouvoir le distinguer par

ses qualités extérieures, soit par sa couleur, soit par son odeur et son goût. Le meilleur moyen pour un élève d'acquérir cette science, seroit de faire une collection des matières les plus usitées; deux ou trois cents bocaux suffiroient à cette étude. La rhubarbe est très-facile à confondre avec le rhapontic, mais la première a une saveur amère que n'a pas le second. La salsepareille étant chère, les charlatans lui substituent la racine d'arrêtebœuf; la première n'a point de saveur, tandis que la seconde en a beaucoup. Le safran oriental peut aussi être confondu avec le safran bâtard; le premier donne une belle couleur jaune, tandis que le second donne à l'eau une couleur terne. Il y a beaucoup de différence entre les cannelles qui nous viennent du commerce. Il est d'autant plus important de pouvoir distinguer les drogues, c'est qu'aujourd'hui les substances les plus simples sont falsifiées; comme la manne vieille perd de sa vertu purgative l'on y ajoute du jalap; mais pour connoître la fraude, il ne faut que mettre un petit morceau de manne dans de l'eau, dans peu l'on sent l'odeur du jalap. Les tamarins sont aussi sophistiqués par l'addition des pruneaux avec du vinaigre, et même d'acide sulfurique. Il est plus difficile de connoître la sophistication des médicamens composés.

L'art de choisir les médicamens demande la plus grande attention de la part du pharmacien, soit dans les végétaux, soit dans les racines; il faut choisir les racines avant la pousse des feuilles; les tiges doivent être cueillies lorsque la plante a acquis toute sa grandeur, et les fleurs avant qu'elles soient complètement écloses. Lorsqu'on veut avoir l'acide des fruits, il ne faut pas attendre qu'ils soient bien mûrs; mais si l'on veut leur substance sucrée, c'est le contraire.

La préparation des médicamens leur donne telle ou telle vertu, suivant la manière dont elle a été faite. La science du pharmacien se distingue par elle.

Enfin l'art de conserver les médicamens demande des soins non moins importans; les uns veulent être enfermés dans des vases privés de la lumière; les autres ne s'altèrent point par elle, et demandent d'être plus ou moins hermétiquement fermés. Les vaisseaux de cuivre ne doivent jamais être employés pour conserver les acides; les eaux distillées ne peuvent être conservées dans des vaisseaux de verre. L'endroit où l'on conserve les médicamens exige aussi la plus grande précaution, soit par rapport à la température, soit par rapport au contact de l'air, qui est souvent nécessaire à leur conservation. Les sucs de limon doivent être conservés à la cave.

Les plantes ne doivent être colligées que lorsqu'elles sont

parvenues à leur état de perfection, et dans la saison qu'il convient, parce que, suivant leur âge et l'époque où on les coupe, elles varient en vertus; c'est lorsqu'elles fleurissent qu'on doit les colliger. L'heure du jour n'est pas indifférente pour ramasser les plantes; c'est le matin à huit ou neuf heures qu'il faut cueillir les plantes aromatiques, le soir elles contiennent beaucoup moins d'huile essentielle. La rose rouge doit être cueillie avant d'être éclose, et les semences dans l'état de parfaite maturité.

La dessication des plantes est un objet de la plus grande importance : les uns ont préféré la chaleur du soleil, les autres celle des étuves. La première étant plus naturelle, doit être généralement employée, à moins qu'on ne le voie que quelque minutes chaque jour, comme il arrive très-souvent à Paris. Quand la tige est d'un petit volume, que les feuilles sont minces, on dessèche le tout à-la-fois, telles la bourrache, la buglose, d'autant mieux que la tige a les mêmes propriétés que les feuilles. La pariétaire et les autres plantes ne doivent plus être desséchées quand la fleur est avancée, et que le germe commence à se développer. La dessication est parfaite quand la plante se casse lorsqu'on veut la plier. La plante en devient seulement d'une couleur plus foncée : l'odeur peut encore la faire distinguer. Il n'est aucune plante parfaitement inodore. Il est cependant des plantes, telles que la famille des labiées, qui ont des fleurs très-déliées, et dont les tiges ont des propriétés semblables. Dans tous ces cas, la dessication doit s'opérer après que la fleuraison est complète. Quant aux plantes aromatiques, telles que le thym, la sauge, l'hysope, on prend la tige lorsque la fleur est épanouie pour en opérer la dessication. Le pourpier, la bourrache, &c. sont plus long-temps à dessécher.

La fleur est cette partie de la plante destinée à produire le germe par le moyen duquel se fait la reproduction; les fleurs ont des propriétés souvent différentes dans les différentes parties de la plante; tout dans l'oranger varie par rapport à l'odeur, et sur-tout par rapport aux propriétés. La fleur de l'oranger, convenablement desséchée, conserve son arome, sa saveur, elle se conserve dans le même état, sinon elle pourrit. On sait qu'elle est très-antispasmodique. On appelle espèces en pharmacie les différentes substances qui concourent au même but; ainsi on dit espèces pectorales, béchiques; le bouillon-blanc est plus stimulant qu'adoucissant, et peut-être devroit-on l'éloigner des plantes qui concourent à fournir l'espèce béchique. Le coquelicot est très-difficile à dessécher; la pivoine, pour être desséchée, doit être coupée à son onglet. Nous avons oublié de dire qu'il falloit ménager des ouver-

tures dans les étuves pour changer l'air trop humide, qui pourroit se fixer de nouveau sur les plantes, et les altérer. Les pétales de la première, qu'on sépare, sont d'un léger bleu très-difficile à conserver après la dessication, deviennent souvent verdâtres si on n'y fait grande attention ; encore ne peut-on pas toujours l'empêcher. Les fleurs de genêt se dessèchent très-aisément, et conservent long-temps la beauté de leur coloris. Les fleurs de camomille, d'œillet, de sureau, de roses doivent être cueilllies avant d'être épanouies; on les effeuille sans séparer l'onglet; elles conservent leur odeur, leur saveur si elles sont bien desséchées, autrement elles entrent en fermentation, elles s'échauffent très-promptement; on les agite, on les sépare pour éviter cet inconvénient. Quant aux roses rouges, dites de Provins, elles doivent se cueillir avant l'épanouissement. On coupe la petite branche qui tenoit au calice, l'onglet qui est étiolé et qui est purgatif, tandis que la partie rouge est astringente légèrement. Il faut ouvrir les pétales pour faciliter leur dessèchement ; mais comme les vers les attaquent souvent, il faut les visiter fréquemment pour les en séparer, les passer, les secouer sur un crible. Les roses rouges acquièrent de l'odeur en desséchant, et en ont à peine quand on les cueille. Il est des fleurs qui, pour être conservées, veulent être desséchées à l'ombre, telle la fleur de petite centaurée dont la partie colorante se détruiroit si on ne mettoit la fleur dans des paquets qu'on dessèche aisément à l'étuve, alors on a la fleur avec son calice, et on ne les développe qu'à fur et à mesure qu'on en a besoin. Il est des plantes dites aqueuses, telle la fleur de violette qui a une couleur purpurine, variable suivant le printemps, mais toujours superbe, et qui sont difficiles à dessécher. Quelques-uns font dessécher la violette unie à son calice ; un pharmacien doit séparer les pétales du calice qu'on étale sur un linge, les exposer à une température de quinze à seize degrés; on les agite, et quand ils ont diminué de leur volume et de leur humidité, on augmente la chaleur jusqu'à dessication parfaite. Mais dans certaines années ce moyen ne réussit pas. On place sur un carré une nape ou une serviette, on couvre légèrement de pétales, on verse, au moyen d'un arrosoir de l'eau bouillante qui passe aisément, on recueille de l'eau verte qu'on rejette; on répète jusqu'à ce que l'eau commence à paroître violette ou bleuâtre. Il est vrai que les arrosages altèrent la violette, et ne doivent être usités que pour avoir la partie colorante la plus rapprochée, pour les usages relatifs de la chimie. Le sirop de violette, obtenu par le dernier procédé, est d'un bleu-violet, on dessèche les violettes dans l'étuve progressivement comme ci-dessus.

On les met dans un vase, et on les laisse quelque temps dans un endroit d'une température de quinze degrés; ensuite on les met dans des bocaux bien bouchés : douze grains de fleurs desséchées donnent une infusion très-agréable unie à une chopine d'eau. Pour conserver le coloris, l'odeur d'une plante, on peut imiter le procédé des botanistes, en les interposant entre des feuilles de papier, les comprimant légèrement, et les tenant dans un endroit un peu chaud; mais ce procédé est trop minutieux pour les apothicaires; on peut, pour la commodité, dessécher des plantes peu aqueuses, en les cueillant au moment où la fleur est la plus belle, on les enferme dans une boîte; on remplit la boîte de sable, et on la soumet à une température de quinze degrés; on fait tomber le sable au moyen de trous pratiqués sous la boîte; on secoue légèrement la plante pour la débarrasser de tout corps étranger, et on a, par ce moyen, une plante d'un coloris superbe. La dessication des plantes dites bulbeuses, tels que l'oignon et la scille, demande diverses préparations. On choisit d'abord l'oignon au moment où la tige va paroître, on enlève les premières écailles qui sont noirâtres, et qui n'ont aucune propriété, quoique plus épaisses, et n'excitent pas de démangeaison comme le reste de l'oignon. Il ne faut pas se toucher le visage, encore moins les yeux; car le suc de cet oignon est on ne peut plus âcre. On croyoit jadis que cet oignon oxidoit les métaux, et les anciens se servoient de couteau d'ivoire; mais un couteau ordinaire suffit. On sépare les écailles, et à mesure qu'on arrive au cœur, elles ne sont plus rouges, mais pâles, et les dernières sont sans vertu, comme étiolées : comme elles sont recouvertes d'un pédicule qui forme un parenchyme qui s'oppose à la sortie de l'humidité, il faut les couper par tranches, par lanières, remuer souvent, et les tenir dans l'étuve jusqu'à leur parfaite dessication. Il est des racines qui, avant d'être desséchées ou conservées, doivent être blanchies, tels les cornichons qu'on trempe dans l'eau bouillante, comme les haricots verts et certains fruits; de cette manière on enlève une matière muqueuse qui, si elle restoit, finiroit par les détruire, et empêche même leur dessication; les raisins doivent être blanchis pour être desséchés. Pour ce qui concerne certaines semences qui sont grosses, petites, renfermées dans une coque, un parenchyme, les unes contenant de l'arome, les autres de l'amidon, pour pouvoir être conservées, elles demandent à être cueillies telles que les noix, les amandes, lors de leur maturité, et doivent rester dans leur coque. Si on vouloit les dessécher plus promptement, il faudroit les séparer de la coque; mais elles sont sujettes à rancir : les semences de concombre, de melon, sont

séparées de ce qui les entoure, et se portent à l'étuve, mais se conservent peu. Les semences émulsives se gardent peu, encore faut-il les dessécher promptement. Les semences d'anet, de fenouil, d'anis sont égrenées; on les porte à l'étuve dont la chaleur doit être très-foible dans le principe pour ne pas séparer l'arome qui constitue leur vertu. Dans cet état elles fournissent presque autant d'huile, mais qui est peu épaisse. La semence de laitue, émulsive dite jadis sans fondement, celles de pavot se dessèchent aisément, et sont usitées dans les convulsions; mais elles ne jouissent pas des propriétés qu'on leur donnoit autrefois. La dessication des fruits est très-difficile, cependant on dessèche les raisins, en les laissant long-temps sur l'arbre, on tord même la grappe quelques jours avant de les cueillir. Quant aux pruneaux, on les dessèche à un feu de la chaleur seulement de vingt-un degrés, autrement il s'échapperoit un sirop, et les pruneaux n'auroient plus de vertu. On a soin de séparer les jaunes avant de les mettre au four, et on ne doit pas attendre qu'ils soient desséchés complètement, la pulpe doit toujours être molle. Les écorces sont les parties les plus superficielles, et qui contiennent l'appareil végétal. Elles sont très-usitées en médecine. En général, il ne faut pas chercher les écorces les plus épaisses, on prend celles qui sont très-cassantes, et qui sont les plus aromatiques, sur-tout quant au kina. L'écorce doit être cueillie au moment où le liber se forme, parce qu'alors elle se sépare aisément, et comme d'elle-même. L'écorce de cannelle s'obtient de cette manière, au moyen d'une incision longitudinale : il est des végétaux à plusieurs écorces ; dans le sureau la seconde écorce est la seule qui ait des propriétés; pour cela on sépare avec un couteau la première enveloppe, on enlève la seconde qui est verdâtre, et on la dessèche en forme de lanière. L'écorce de garou, employée comme exutoire, s'obtient en faisant des incisions sur l'arbre, l'écorce se sépare, et quand on voit qu'elle se contourne, la partie de l'écorce qui touche le bois filamenteux est la seule caustique; on la fait sécher, et on s'en sert à volonté : on la coupe, on la fait macérer dans du vinaigre; elle devient souple et s'adapte aisément aux parties auxquelles on l'applique. Elle démange, irrite, produit des vésicules; on ne sait si c'est à raison de son suc, ou à raison des pointes, qu'elle irrite; ce qu'il y a de sûr, c'est que si elle est mal conservée, elle n'a pas de vertu. Cette écorce ne communique peu ou point à l'eau, où elle a macéré, ses propriétés. L'application du garou tantôt agit avec une force extrême, tantôt n'agit nullement. L'ipécacuanha n'agit qu'à raison de son écorce, de même que la quinte-feuille et la cinoglosse. Voici quelle est

la dessication des substances animales, telles les cantharides, les cloportes : ces mouches se cueillent au mois de messidor, on les fait sécher soit après les avoir trempées dans le vinaigre ou non. Il importe de ménager beaucoup d'air dans l'endroit où on les fait dessécher, autrement l'arome qui s'en dégage affecte la tête, sur-tout la vessie qu'elle irriteroit au point d'intercepter les urines ou de les rendre sanguinolentes. Les cantharides récentes sont celles qui ont le plus de vertu. La poussière qui reste au fond des bocaux prévient des vers qui les attaquent et qui se décomposent, elle est efficace. Les cloportes contiennent du nitrate de potasse, et ne sont diurétiques que sous ce point de vue, le nitre peut les remplacer. Jadis on se servoit de crapauds, de la vipère sèche, &c. Mais tout cela n'avoit pas de vertu. On peut dessécher les muscles de la tortue en les coupant et les exposant à l'étuve. Le sang et la bile se dessèchent ainsi, de même que les portions solides, telles la poudre d'élan, la corne de cerf, qu'on coupe par morceaux, et qu'on râpe pour qu'elle se dessèche plus promptement (1).

De la Mixtion.

C'est une opération par laquelle on réunit, on mélange des substances, pour combiner leur action ; séparées, elles en auroient trop ou trop peu ; dans ce cas, le mélange tempère, s'il est bien fait, les deux substances ; autrement la mixtion pourroit entraîner la décomposition. Si l'on avoit à mêler des substances salines au kina et à la rhubarbe, la substance saline reste au bas ; l'addition des sels, suivant qu'elle est faite plutôt ou plus tard, affoiblit ou fortifie la mixtion. Dans la mixtion, il faut que le médecin indique comment doit être fait le mélange. La mixtion peut être faite à chaud et à froid ; la trituration ou la mixtion à sec suffit ; d'autres fois il faut l'intermède du sucre, d'un sirop, du miel, de l'eau, de l'alkool, &c. En effet, l'intermède agit suivant sa nature, et la mixtion, quoique très-simple en apparence, suppose des connoissances, comme nous le verrons à l'article des potions.

---

(1) Pour parvenir à la pulvérisation des corps, on se sert de la trituration, ou de la porphyrisation. Autrefois on se servoit du mortier de bronze ; mais à raison du cuivre qui y entre, il est dangereux d'y piler certaines substances ; on lui a substitué des mortiers de fer. On se sert de mortiers de marbre pour les substances salines, telles que le nitrate de potasse, &c. Pour pulvériser le camphre, on humecte le pilon avec quelques gouttes d'alkool. Le sucre ou le jaune d'œuf, en se combinant avec la résine de jalap, diminue sa vertu irritante, sans nuire à sa vertu purgative.

De la Solution.

C'est une opération au moyen de laquelle on sépare les aggrégats, les parties intégrantes d'une substance par un liquide ou un fluide. On confond souvent la solution avec la dissolution ; mais dans celle-ci, il y a amalgame de l'un et de l'autre corps, et il en résulte un nouveau, différent des principes particuliers qui ont contribué à sa formation ; tel le fer en dissolution dans l'acide sulfurique. On aura beau séparer l'acide sulfurique, on ne retrouvera pas le fer dans le même état; au contraire, dans la solution du sucre, cette substance reparoît dans son état primitif lors de l'évaporation. On peut, au lieu de solution, employer le mot d'aggrégation, qui a un verbe et non le mot de solution. La solution se fait à froid dans les substances qui ont une grande affinité avec l'humidité, tels la potasse caustique, l'acétite de potasse, le carbonate de potasse ; d'autres fois il faut employer un certain degré de chaleur à l'égard du sulfate de potasse, où il se fond mieux. Le sel, au contraire, se dissout aussi bien dans l'eau froide que dans l'eau chaude. Il est des solutions qui ne peuvent avoir lieu que dans l'eau bouillante, tel le tartrite acidulé de potasse. Dans d'autres cas, il faut que l'ébullition continue toujours, pour que la solution ait lieu comme à l'égard du kermès universel. Les digestions, la macération, les infusions, la dissolution, sont des espèces de solution, où il se fait très-peu d'altération dans la matière extraite. Pour qu'une solution soit complète, quelque moyen qu'on ait employé, il faut que la liqueur soit transparente, comme dans la solution du sucre. L'alkool opère la solution des résines. L'éther, l'huile, contribuent à certaines solutions ; cependant, quand on veut séparer, on ne le peut jamais assez pour que la matière soit sèche ; la résine reste molle, et conserve, à raison de l'huile qui y est, une odeur et une saveur particulière.

De la Filtration.

Elle sert à séparer les corps étrangers d'un fluide dont ils troublent la transparence. En chimie et en pharmacie, la filtration est très-usitée ; pour qu'elle s'effectue, il faut avoir égard au fluide à filtrer. Pour les fluides aqueux qui ne tiennent aucune substance corrosive, acide, alkaline, le filtre de papier gris suffit. Dans le cas contraire, le filtre se décomposant, troubleroit encore plus la liqueur. Pour filtrer l'eau, l'alkool, on a une feuille préparée; la toile, le coton, la laine, sont bons, ainsi que le papier Joseph, qui ne laisse

ni odeur ni goût. Comme le papier gris est plus solide que le papier Joseph, on le préfère; mais avant on le lave avec de l'eau tiéde, même de l'eau bouillante; ensuite on le fait sécher. Le papier Joseph est un papier blanc bien fin, qui n'est pas collé; on s'en sert pour filtrer les liqueurs spiritueuses, qui passant plus vîte, perdent moins leur arome. La liqueur à filtrer à travers le papier, doit être fluide; on se sert d'un entonnoir de verre qui se nettoie aisément; et s'il falloit filtrer des liqueurs bouillantes, on a des entonnoirs de fer blanc étamés pour cet usage. Le filtre de laine est une étamine qui est plus ou moins fine pour les diverses filtrations, comme dans celles des sucs, où l'on veut conserver un peu de partie colorante, qui ajoute à la vertu des remèdes. On filtre les sirops avec des étoffes de laine épaisse, sur laquelle on verse le sirop bouillant. Jadis on ne connoissoit que la manche d'Hippocrate, étoffe de drap en forme d'entonnoir, ayant plusieurs bouches pour s'adapter à un morceau de bois. On filtroit avec cette manche, les liqueurs, les ratafias; mais ce filtre a des inconvéniens. On filtre, au moyen du sable, certaines liqueurs, sur-tout quand on en a une quantité à filtrer. L'eau se filtre à travers le sable, dont le fond est de grès; il est bon de laisser un courant d'air dans la fontaine, pour que l'eau ne soit pas privée de ce fluide bienfaisant. Cependant en hiver, quand l'eau de la Seine est trouble, on ne peut jamais avoir l'eau sans la filtration à travers un papier gris; on la fait bouillir quelques minutes seulement; l'air qui étoit uni à la terre, s'opposoit à sa clarification; il s'échappe alors, et l'eau devient claire promptement. On peut faire un filtre au moyen de pierres très-molles; l'eau passe à travers cette pierre, taillée en forme d'entonnoir; mais il faut rejeter l'eau qu'on filtre, tant qu'elle est trouble, et à la longue la pierre filtrante ne peut plus filtrer, ses pores s'étant bouchés par le dépôt de l'eau. Le filtre doit être de verre quand la liqueur à filtrer est corrosive, tel l'acide sulfurique, nitrique, muriatique, &c. On a du verre pilé dont on remplit un entonnoir de verre; on met au bas des morceaux de verre un peu plus grossiers, pour boucher le tube de l'entonnoir, et par-dessus on verse du verre plus fin. Le coton sert aussi de filtre, mais il faut beaucoup de temps, et on n'avance guère. Les huiles essentielles se filtrent à travers le coton réduit en forme de cordon, et on en forme un tube dont le plus long bout trempe dans la liqueur à filtrer, et l'extrémité la plus étroite plonge dans un autre vase pour recevoir la liqueur; on pourroit mettre le coton au bas de l'entonnoir, mais le filtre est moins pur; on change le coton quand il est mal-propre.

La Dépuration par précipitation.

Quand une liqueur est trouble, et qu'on ne peut ou qu'on ne veut la filtrer, on la dépure au moyen de la défécation qui s'opère par le repos; mais souvent ce procédé étant trop long, on ne peut y avoir recours; le grand art est de décanter de manière de ne pas troubler la liqueur. Les filtrations demandent souvent un certain degré de chaleur; souvent il faut coaguler les substances qui empêchent la limpidité d'une liqueur, comme le vin qu'on clarifie froid, qu'on colle au moyen de la matière gélatineuse ou albumineuse, tel le blanc d'œuf, qu'on divise dans l'eau, et qu'on verse dans le tonneau. L'alkool et le tartrite acidule coagulent l'albumine, qui forme alors un réseau autour duquel vont se réunir tous les corpuscules qui troubloient la transparence du vin. Mais ces moyens ne réussissent pas toujours; les membranes d'esturgeon desséchées et contournées, forment la colle de poisson. La filtration, à l'aide de cette colle, est plus longue, mais plus belle; le vin reste plus limpide; le blanc d'œuf et le blanc de baleine se coagulent, se précipitent avec les corps qui troubloient la transparence, et ne restent plus unis au vin. D'autres fois il faut filtrer à chaud, tels les sirops, le petit-lait, dont l'ébullition coagule bientôt l'albumine; le réseau se forme de suite; on voit une espèce de toile qui va se réunir à une autre. La toile commence par le bas, où la clarification s'opère, tandis que dans d'autres la toile commence par le haut et finit en bas... Il est certains petits-laits qui ne se clarifieroient point par le blanc d'œuf, si l'on n'ajoutoit, lorsque le petit-lait entre en ébullition, un peu de vinaigre ou de crême de tartre. Dans les raffineries de sucre, on en clarifie jusqu'à quarante ou soixante quintaux; il faudroit trop d'œufs et de colle de poisson; dans ce cas, on ramasse le sang de bœuf, qu'on ajoute quand le sucre va bouillir; quand le sang commenceroit à être putréfié et auroit de l'odeur, il est également bon; il n'en seroit pas de même si la putridité étoit portée trop loin. La sérosité de la partie albumineuse du sang a, comme on sait, la même propriété que le blanc d'œuf; on sépare la partie fibreuse du sang, en remuant celui-ci au moyen d'un bâton. En restant fluide, le sang est alors le plus propre à la filtration.

De la Macération.

C'est l'opération par laquelle on extrait d'un corps les parties solubles au moyen d'un fluide, soit que ce soit l'eau

l'huile, l'alkool, ou l'éther; mais il faut que les fluides n'aient que le degré de chaleur analogue à celui de l'atmosphère. Il faut préparer le corps à macérer; pour cela, il faut lui présenter beaucoup de surface, comme dans le bois de gayac, et en général dans toutes les racines dures; on hache seulement les parties, les racines qui sont molles; on se propose, par la macération, d'extraire les parties les plus solubles du corps qu'on a fait macérer, dont certains demandent divers degrés de température, et veulent pour fluides, les uns l'eau, les autres l'alkool, les autres l'huile, &c. On coupe donc par tranches, et on verse de l'eau. Si ce fluide suffit à la macération, on a soin d'avoir un vase qui soit inattaquable par la matière à macérer, comme par le fluide qui doit opérer la macération. La réglisse mâchée, donne une saveur douceâtre d'abord, ensuite une seconde moins agréable, qu'on est obligé de jeter de la bouche; mais comme le corps mucoso-sucré se décompose aisément, la liqueur fermenteroit bientôt, tourneroit à l'acide; quand la liqueur est saturée, il est inutile, dangereux même, de continuer la macération; l'intensité de la couleur, qui est jaune et citrine, annonce que la macération est complète. Si on veut employer une huile pour la macération, on ne se sert point de celle qui est figée, puisque n'étant pas fluide, elle ne pourroit rien dissoudre, ne pouvant rien pénétrer. Quand on a associé à l'alkool, l'éther, fluide très-évaporable, il faut que la macération se fasse à vaisseaux clos.

De la Digestion.

C'est une opération par laquelle on sépare, on extrait d'un corps la matière, au moyen d'un fluide qui soit à une température au-dessus de l'atmosphère. Quand la macération ne peut plus rien extraire, on a recours à la digestion, sur-tout au bain-marie, qui fait que le vase qui trempe ne prendra jamais un degré de chaleur supérieur à celui de l'eau bouillante; si on faisoit digérer la réglisse, sa saveur devient moins agréable. On connoît que la digestion est finie, quand la liqueur ne prend plus de couleur; le bain de sable, maintenu au degré à-peu-près de l'eau bouillante, est un moyen qui facilite la digestion; mais le procédé est toujours infidèle, et ne conviendroit pas dans des digestions chimiques, où il faudroit beaucoup de régularité; il est des cas où on ne fait pas précéder la digestion de la macération; dans les teintures, par exemple, les extraits obtenus par la macération et la digestion, diffèrent entre eux.

De l'Infusion.

Cette opération consiste à extraire d'un corps certaines substances, au moyen de l'eau bouillante qu'on verse sur le corps dont on veut extraire une propriété. Le thé se fait par infusion ; quelques minutes d'infusion suffisent ; mais si on rejette cette première eau après quatre minutes d'infusion, et qu'on jette une seconde fois de l'eau bouillante, et qu'on la laisse infuser un demi-quart-d'heure, cette seconde infusion est infiniment plus agréable ; il est des cas où il faut laisser refroidir ou non l'infusion ; l'infusion est la liqueur que supportent plus facilement les malades. L'infusion ne peut avoir lieu que dans les fluides qui ne se décomposent pas par la chaleur ; ainsi on voit que l'éther, l'alkool ne peuvent servir aux infusions, de même que les huiles, soit essentielles, soit ordinaires, qui ne bouillent qu'après avoir un degré de chaleur supérieur à celui de l'eau bouillante, et se décomposent. Le vinaigre s'évaporant en partie par l'ébullition, ne doit pas non plus être employé dans les infusions.

De la Décoction.

C'est une opération par laquelle on extrait des corps les parties solubles d'un végétal, au moyen de l'eau bouillante dans laquelle le corps reste plus ou moins ; ce qui distingue trois espèces de décoction, une foible, une moyenne et une forte ; ces différentes décoctions rendent la liqueur plus ou moins colorée, épaisse. Il est des substances qui se décomposant par une longue ébullition, rendroient la décoction ou nuisible ou sans effet. Une décoction foible peut aller jusqu'à cinq ou six minutes ; la seconde jusqu'à un quart-d'heure ; la dernière de demi-heure à une heure ; mais une trop longue ébullition décomposeroit tous les corps, tel le kina. Dans le sirop de Cuisinier, il faut faire bouillir long-temps la salsepareille qui fait la base du sirop : on connoît que l'ébullition est suffisante quand la racine est cuite, et que, jetée dans une nouvelle eau bouillante, elle ne lui communique plus aucune propriété.

Comparaison de ces quatre opérations.

Les vins médicinaux sont usités dans beaucoup de maladies, sur-tout le vin antiscorbutique, où entrent le cresson, le cochlearia, la racine de raifort, la bardane, la moutarde, le sel ammoniac ; on sent qu'un fluide chaud tendroit à faire évaporer l'action de ces substances ; d'ailleurs le vin chaud se décompose ; les plantes fraîches sont lavées et secouées

pour en ôter l'humidité, qui feroit aigrir le vin ; on les coupe par tranches, et on se sert d'un vin qui soit de bonne qualité; le vin antiscorbutique doit être frais, en le gardant, il s'affoiblit. L'apothicaire doit ne le préparer que quand on le lui demande; la semence de moutarde n'a de vertu que dans son écorce ou pellicule qui la recouvre; il ne faut donc pas écraser cette semence, mais la mettre en entier; on laisse macérer pendant dix heures, et il en est de même du vin de kina, qui doit être fait avec le vin le plus généreux, et qui à la longue se gâte aussi. Le vin scillitique se prépare ou avec le vin ordinaire, ou avec le vin d'Espagne ; l'oignon de scille doit être sec ; une once environ de scille s'emploie par livre de vin ; on laisse macérer pendant trois ou quatre jours. Ce vin se décompose aussi, mais moins quand on se sert du vin d'Espagne, et qu'on a soin de bien boucher. Le vin scillitique fait avec le vin d'Espagne, s'emploie à moindre dose. Jadis on se servoit souvent du vin émétique qui étoit ou clair ou trouble ; on fait macérer le *crocus metallorum* dans du vin ordinaire, mais de bonne qualité, qui ne soit pas acéfiant, autrement ce vin acidule dissoudroit davantage de l'oxide d'antimoine, puisqu'il y auroit dans ce cas deux acides dans le vin, la partie tartareuse et l'acide du vin ; en général il vaut mieux, pour éviter tout accident, faire dissoudre une certaine dose d'émétique. Le vin chalibé résulte de la macération de la limaille de fer dans du vin. Parmentier, au lieu de macérer le kina dans du vin, le prépare avec de l'alkool, et unit cet alkool à du vin ordinaire. De cette manière on est plus sûr des médicamens, et on ne prend point de vins médicinaux qui s'aigrissent si aisément. Le vin scillitique peut se préparer ainsi, de même que tous les autres vins médicinaux. Le vinaigre sert aussi à beaucoup de préparations. Le vinaigre sural ou de sureau se prépare avec la fleur de sureau sèche, dont l'odeur diffère de la fraîche, et qui moisiroit le vinaigre ; on filtre au bout de quelques jours de macération , et on le conserve dans un endroit tempéré. Le vinaigre rosat et le vinaigre scillitique sont aussi très-usités, et se font par la macération. La fleur sèche et onglée des roses de Provins, macérée, fait un excellent vinaigre. Le vinaigre prophylactique, ou des quatre-voleurs, remède jadis si prôné contre la peste, est moins vanté aujourd'hui que la chimie a fait des progrès. Guiton-Morveau vient de faire plusieurs expériences, et ayant essayé ce vinaigre contre les miasmes putrides, il a vu qu'il n'étoit utile que de près ; on peut le respirer, mais évaporé dans un appartement, il ne feroit rien. Ce vinaigre est un composé de sommités d'absinthe , de sauge, de romarin, de basilic, de mûres, de camphre. Le

même Guiton-Morveau a prouvé que le vinaigre seul agit et non les matières aromatiques, qui ne font que rendre l'odeur agréable. Les plantes à employer doivent être sèches, et le vinaigre doit être très-fort.

Des Macérations par l'Alkool.

L'alkool est plus ou moins spiritueux; à 36 degrés il est l'esprit-de-vin, à 22 ou 24, c'est l'eau-de-vie. On appelle teinture la macération des végétaux dans l'alkool; l'eau de lavande se fait en faisant macérer la lavande sur de l'eau-de-vie; mais pour avoir les teintures, il faut de l'alkool concentré, et même on fait chauffer; les matras sont très-usités à raison de leur ouverture étroite qu'on recouvre d'un autre matras, en laissant une très-petite ouverture, et on place sur un bain de sable. La teinture de cannelle, de rhubarbe, de myrrhe, de castoreum, se fait de cette manière; on filtre ensuite de même la teinture d'aloës, de succin; l'eau décompose la teinture, on voit précipiter la résine; la teinture de benjoin unie à l'eau, donne le lait virginal, le succin qui n'est pas très-soluble dans l'alkool, le devient en concassant le succin avec un peu de potasse, aussi la teinture se colore davantage par l'addition de la potasse.

Les teintures composées sont celles où l'on fait entrer plusieurs substances différentes; on emploie pour cela la partie la plus résineuse, on commence à faire macérer la racine avant les feuilles, les tiges: les élixirs sont de vraies teintures; on ne doit jamais, comme on pense, les faire bouillir.

Des Tisanes, des Apozèmes et des Médecines.

On appelle tisane une boisson quelconque qu'on fait prendre au malade pendant la journée; les tisanes ne sont pas pour l'ordinaire très-médicamenteuses; elles doivent être analogues à l'état du malade; souvent le médecin ne desire rien autre, sinon que le malade boive beaucoup. Une tisane ne doit être ni trop chargée, ni trop épaisse, ni trop désagréable, ce qui dégoûte le malade. La tisane doit être légère, claire, d'une odeur et d'une saveur assez agréable. La racine de chiendent très-usitée paroît être facile à faire, elle demande néanmoins des précautions; il faut d'abord enlever l'enveloppe du germe qui est âcre, il faut donc la râcler, et faire bouillir ensuite pendant 5 à 6 minutes, et jeter cette eau première, qui donne un extrait âcre; on doit alors reprendre le faisceau, l'écraser pour lui faire présenter plus de surface; c'est alors qu'on fait bouillir cette racine, et l'eau dissout la partie mucoso-sucrée, qui est très-abon-

dante dans cette racine; quand la racine se détache facilement, qu'elle est cuite, la tisane est faite; on la donne en mettant dans la cafetière un peu refroidie, de la réglisse ratissée, effilée, le malade ne répugne point à cette tisane. Les espèces (ou parties de plantes analogues réunies), forment des tisanes en faisant infuser dans l'eau le coquelicot, le tussilage, la mauve, la guimauve; on passe la liqueur, et on l'édulcore avec le sucre ou le miel, qui ne doit jamais bouillir pas plus que la tisane pectorale, autrement l'un et l'autre se décomposeroient. Le tussilage, le bouillon blanc, le coquelicot et la guimauve n'ont pas tous séparément la même vertu. Les pétales du pavot sont calmans quoique moins que la tête. On peut aromatiser la tisane avec un peu de cerfeuil haché, la fleur d'orange, ou le suc de citron.

Des Tisanes composées.

Nom impropre, telle la tisane royale, la tisane antivénérienne. Dans la tisane sudorifique, il entre des sulfures d'antimoine avec les quatre bois sudorifiques, mais le sassafras a une odeur plus agréable que les autres. Comme le gayac est très-dur, on le casse, on le fend, on le fait bouillir le premier et de suite pour que l'eau le pénètre mieux. Quand le gayac a bouilli un demi-quart-d'heure environ, on ajoute la salsepareille; après qu'elle a bouilli six minutes, on ajoute la squine qui ne doit bouillir que quelques minutes. Quant au sassafras, il ne doit pas bouillir; on le met dans un cornet au fond d'un pot, et on verse dessus la tisane bouillante, on couvre, on laisse infuser, et on décante ensuite; le sulfure d'antimoine usité jadis dans les tisanes sudorifiques, ne donnant rien, est inusité, à moins qu'on n'y unît un peu de potasse, qui formant un sulfure de potasse, doit ajouter à l'eau des propriétés; si l'on ajoute la potasse seule, on n'en met environ que 12 grains par pinte, et la couleur est plus intense. Le séné et le follicule donnent leurs parties extractives médicamenteuses, si on les ajoute à la tisane bouillante. Au lieu de tisane, on devroit l'appeler boisson médicamenteuse: le séné et un sel quelconque, le sel de seignette, qui est plus foible que les autres, le citron en morceaux, le cerfeuil, la coriandre, la pimprenelle macérée dans l'eau froide, constituent la tisane royale, purgatif agréable, à raison de l'odeur qui plaît, et qui est limpide par infusion, et plus encore par décoction; la boisson ressembleroit à une médecine.

Les apozèmes diffèrent des tisanes en ce qu'ils sont plus composés; il en est de fébrifuges, d'apéritifs, d'amers, &c. Par

apozème on entend un médicament où entrent différentes substances, telles que la bourrache, la buglosse coupées par tranches ; on emploie les racines, les feuilles, les tiges. Dans l'apozème fébrifuge on concasse le kina, qui ne doit bouillir qu'un quart-d'heure au plus, autrement il auroit la partie astringente du tanin, on le retire, et on y ajoute différentes plantes, la bourrache, la buglosse, et le sel qui ne doit bouillir que pour donner de l'énergie à l'eau; ce sel rend l'apozème de kina trouble, quand il se refroidit par la précipitation. Cette précipitation est la partie résineuse que l'eau bouillante avoit dissoute, mais quand l'eau se refroidit, elle abandonne la résine qui se précipite, ce qui forme au fond du vase un dépôt qu'il ne faut pas séparer, puisqu'il fait partie essentielle du médicament ; étant une substance résineuse, sur-tout saline, il faut recommander d'agiter le vase avant d'en user ; quand la décoction de kina est faite pour les plaies, il faut la faire bouillir plus long-temps. Les apozèmes ne doivent pas être trop composés comme le font certaines personnes qui ajoutent huit à dix substances ; en effet, l'eau quand elle est saturée, ne prend plus rien aux plantes, aux substances qui restent encore médicamenteuses, c'est ce que jadis on voyoit, puisque les pauvres demandoient aux apothicaires le résidu des apozèmes pour se purger, &c. Il en est qui pèchent par polypharmacie, il en est aussi qui ne font usage que de très-peu de médicamens ; il importe d'en connoître beaucoup pour pouvoir les changer, les varier dans les maladies chroniques, et satisfaire ainsi son malade. La matière médicale est donc absolument essentielle à un médecin. Il faut aussi savoir varier la proportion des alimens, ne fût-ce que pour contenter le malade. Les tisanes d'orge, de graine de lin, varient suivant le besoin, elles doivent être plus ou moins mucilagineuses, la tisane d'orge doit se faire comme la tisane de chiendent, elle est nutritive à raison de la partie amylacée, et est aussi adoucissante. L'orge mondé donne une tisane adoucissante plus prompte ; si on vouloit un gargarisme détersif, ce seroit la même décoction qui doit être employée.

De la Décoction blanche.

Ce remède bien préparé, est très-utile ; mais dans les hôpitaux on le fait mal : la décoction blanche de Sydenham se fait avec la corne de cerf, le bois de cerf calciné : quand ils commencent à noircir, on les met dans des creusets pour les faire blanchir ; on sait que les os calcinés sont des phosphates calcaires : on porphyrise le phosphate, on en fait une pâte avec de l'eau, on en fait des trochisques pour le besoin,

on prend deux grammes de mie de pain par chopine, on fait bouillir avec le phosphate calcaire jusqu'à ce que la mie de pain soit dissoute, on passe à travers un linge clair pour que le phosphate calcaire passe mieux. La liqueur est trouble; le malade avale, avec la mie de pain, le phosphate calcaire qui seul en fait la vertu : il faut agiter la liqueur avant de la prendre; on l'aromatise avec la fleur d'orange.

Des Potions purgatives ou *Médecines.*

La manne ne doit pas bouillir, il suffit de la dissoudre dans l'eau bouillante; quand c'est une médecine en règle, on fait bouillir trois ou quatre minutes le séné et la rhubarbe, ou seulement on ne fait que les infuser; en effet, l'essence du séné, en s'évaporant par l'ébullition, diminue d'autant sa vertu purgative. La racine de grande scrophulaire ôte au séné et à la manne, non leur vertu purgative, mais seulement leur odeur à la dose de deux gros; mais si l'on ajoute de la rhubarbe, la vertu de la scrophulaire devient nulle. On diminue la saveur, l'odeur, la couleur des médecines en les clarifiant; cette clarification se fait avec le blanc d'œuf battu dans un peu d'eau; on fait bouillir, on filtre, on aromatise avec le jus de citron, de fleurs d'orange, de coriandre. Mais si l'on clarifie la médecine, il faut augmenter les doses d'un tiers. Il est des mannes qui se décomposent trop promptement dans l'estomac, alors les renvois vous rappellent l'odeur de la médecine qui souvent fait vomir; le cerfeuil hâché, la coriandre, le fenouil, sont les meilleurs aromatiques qui font que la médecine ne revient pas à la bouche.

Du Petit-lait.

On le prescrit clarifié ou non clarifié; les fleurs d'artichaut, le vinaigre, le tartrite acidulé de potasse coagulent le lait, et le serum se sépare : pour le clarifier, on bat un blanc d'œuf dans l'eau, et on l'ajoute quand le petit-lait est en ébullition; on jette un peu de vinaigre, de crême de tartre, et non l'alun qui rend le petit-lait plus clair, mais altère et change sa propriété. La cuillerée à café du vinaigre n'influe en rien sur le petit-lait; car il se combine au coagulum et s'évapore; d'autres fois la crême de tartre ne se dissolvant qu'à peine dans l'eau bouillante, se précipite à mesure que le petit-lait refroidit, et partant doit l'emporter sur tous les autres moyens. La couleur du petit-lait varie suivant l'âge de la vache, sa nourriture. On fait du petit-lait d'ânesse qui se clarifie avec le blanc d'œuf seul; la propreté de la chèvre, de son écurie, rend son lait moins désagréable; le petit-lait

se garde très-peu, il se trouble, il se décompose, aigrit au bout de dix à douze heures : dans les fièvres putrides, cette légère aigreur, bien loin de nuire, n'en est que plus utile. La décoction blanche, à raison de l'amidon de la partie mucilagineuse, se décompose aussi très-vîte, et ne peut servir qu'une matinée.

De l'Emulsion.

Une liqueur blanche préparée avec l'amande et les autres semences émulsives donne l'émulsion : on casse les amandes, on en sépare les écorces ou la peau, non en la laissant dans l'eau bouillante long-temps, ce qui enleveroit le mucilage : on verse l'eau bouillante sur un tas d'amandes, et on connoît que l'amande n'est pas cuite quand elle se casse roidement. On mêle l'amande avec du sucre, on forme un oléosacharum, ensuite on ajoute peu à peu de l'eau qui devient blanche laiteuse; mais au bout de quelques heures il se fait un dépôt : toutes les semences forment les émulsions, qu'elles soient froides ou non. Cependant comme l'huile d'amandes diffère un peu de celle dite froide, peut-être y a-t-il quelque différence. Les émulsions peuvent être faites à froid ou à chaud : à chaud, elles passent souvent mieux. Les émulsions s'aigrissent promptement. Il faut agiter la bouteille pour que la partie parenchymateuse qui se précipite, se mêle au mucilage. Les amandes amères seroient un poison; on en met cependant, une petite quantité pour relever la saveur, la fadeur de l'amande douce. Quinze à vingt de ces amandes peuvent tuer un homme. La moitié d'une amande amère empoisonne un écureuil à raison de l'amer qui se trouve dans la partie parenchymateuse. Les chiens se trouvent aussi souvent incommodés par l'usage des amandes amères.

De l'Expression.

C'est l'opération par laquelle on sépare les sucs des substances végétales et animales; la manière d'exprimer ces sucs varie suivant les substances dont on les retire. Toute substance végétale contient une humidité qui lui donne de la souplesse. Cette humidité varie suivant l'âge; la qualité est aussi subordonnée à l'âge et à la vertu de la plante. On peut exprimer les sucs des végétaux, des racines, des tiges, des écorces, des feuilles, des fleurs et des fruits. Il est difficile de tirer le suc de certaines racines, telles celles de chiendent et celles qui sont ligneuses; mais il n'en est pas de même de celles de bryone, de carotte, de panais, de betterave. Pour en extraire le suc, on les coupe, on obtient une pulpe qui est le produit

des vaisseaux déchirés et du suc : les sucs des autres plantes succulentes s'obtiennent ainsi. Il est des cas où l'on doit extraire le suc de certaines plantes qui n'en ont que peu, telles les racines d'ache, de persil, de fraisier, en ajoutant un peu d'eau, et alors on augmente la dose médicamenteuse du suc. Les feuilles et la tige sont plus usitées que les racines : pour avoir ces sucs on commence par les moins succulentes, tels la sauge, le romarin : on choisit la sauge avant qu'elle soit avancée en âge, long-temps avant la fleur ; on sépare les feuilles, on les hache, on les pile, on réduit en pâte, à laquelle on ajoute un peu d'eau, on met sous une presse, on obtient un suc épais ou verdâtre qui contient l'extrait et l'odeur de la plante, on passe à travers un linge serré ; le malade prend le suc à froid, autrement l'arome s'échapperoit. Mais si l'on veut clarifier, on prend un filtre de papier gris ; si la plante est plus sèche, on ajoute un peu d'eau non chaude qui volatilise en partie l'arome, quoique l'opération soit alors plus longue. La bourrache prise avant qu'elle fleurisse, est la meilleure pour fournir un bon suc qui abonde en nitrate de potasse, en mucilage et en extractif. Il n'est pas aisé d'extraire le suc de bourrache ; il faut des vaisseaux de bois ou de marbre, un vaisseau de métal nuiroit. Le suc est si visqueux qu'on a de la peine à l'extraire. On crève le sac plutôt qu'on n'extrait le mucilage, à moins qu'on n'y ajoute un peu d'eau. Le suc est verdâtre, on laisse reposer, on décante, et on le donne dans cet état au malade quand on ne veut pas le clarifier. La chicorée est très-succulente, et le suc est très-facile à obtenir ; la consoude donne un suc visqueux, qu'on peut cependant obtenir avec attention, sans eau : il n'est pas verdâtre comme celui de chicorée ; la laitue est la plante qui fournit le plus facilement et en plus grande quantité son suc. La joubarbe fournit aussi beaucoup de suc qui est incolore. Il suffiroit de piquer cet oignon, on verroit découler un suc incolore semblable à de l'eau distillée ; mais le suc le plus pur ne convient qu'aux chimistes ; on écrase, on pile pour avoir son suc médicamenteux qui est verdâtre, et forme les trois quarts du poids de la plante. Le suc de joubarbe précipite promptement la partie colorante verte, qui étant très-pesante, tombe au bout d'une heure : le suc très-composé se rapproche de la sève des plantes, contient beaucoup d'acide de vinaigre, et doit avoir de grandes propriétés, s'il étoit plus usité. Le suc des plantes crucifères est très-employé, c'est celui de cresson, de cochléaria, de raifort ; il faut les cueillir en général au moment où elles sont fleuries, autant qu'on le peut ; on pile, on écrase, et on a un suc qui est très-piquant, et a une odeur très-âcre, il a

une couleur verte. La liqueur reste trouble jusqu'à ce qu'elle se décompose. Il est des cas où l'on donne les sucs des crucifères pour les clarifier; souvent l'estomac ne peut digérer des sucs aussi épais; on les rend moins dégoûtans, plus légers, en les épurant, ce qui peut se faire à froid ou à chaud spontanément quand on les abandonne à eux-mêmes, et dans ce cas le suc est d'autant plus liquide qu'il est plus long-temps à s'épurer; mais il se décompose, et l'odeur prouve la fermentation de même que la saveur. Aussi cette épuration n'est plus d'usage, excepté ceux qui se dépurent promptement, comme ceux de joubarbe : la chaleur est nécessaire pour les sucs épais, glaireux, tels ceux de bourrache; il ne faut pas se servir de poëlon de cuivre, mais de fer blanc; le suc de bourrache contenant de la gélatine en quantité, cette gélatine se replie sur elle-même, et en se coagulant forme un réseau qui rassemble toutes les substances hétérogènes qui viendront s'attacher autour du filtre, et le suc sera très-pur. Le suc de bourrache clarifié à froid, seroit plus pur, auroit beaucoup plus d'arome; on nuiroit au suc de bourrache encore plus si on ajoutoit de l'albumine pour faciliter la clarification : la clarification avec le blanc d'œuf altère encore davantage. Le suc des plantes antiscorbutiques doit se faire à froid, il faut au moins cinq à six heures pour obtenir quatre onces de sucs clarifiés; la liqueur passe très-claire et conserve toute la propriété de la plante, tandis que la chaleur altère, décompose la plante, et la rend presque inefficace. Baumé a proposé de clarifier les antiscorbutiques dans des matras clos à petit cou qu'on place au bain-marie; on laisse un demi-quart-d'heure; le vaisseau est bien bouché, ensuite on filtre; mais ce moyen est bien inférieur à la clarification à froid sur un filtre; la chaleur altère, décompose toujours plus ou moins le suc dans sa partie extractive et aromatique. Le chiendent ne peut être clarifié qu'à chaud, ce qui ne nuit pas à la partie mucilagineuse qu'on veut seule obtenir. Les sucs qu'on prescrit sont composés de plusieurs plantes, dont les unes aqueuses facilitent la dissolution des autres, telle celle de laitue qui a beaucoup de vertu, puisqu'elle donne un extrait peu différent de l'opium, excepté qu'il est plus foible. Le suc de buglosse s'épure par lui-même; on connoît qu'il entre en fermentation par l'écume qu'on voit à sa surface, et qui est due à un dégagement de gaz. Le suc de cerfeuil, très-purgatif, se clarifie aisément à froid au moyen d'un papier gris, dit Joseph, qu'on lave avant d'en faire usage. Avec l'eau bouillante, on retire les sucs des fleurs de la même manière, avec les pétioles avant leur épanouissement. Ceux de violette, de roses, se filtrent à froid, au moyen d'un

papier gris. Les fruits nous fournissent aussi des sucs, surtout les framboises, les groseilles, les poires, les pommes; mais le corps muqueux s'opposant à ce qu'on obtienne le suc, il faut les cueillir avant leur maturité, sur-tout pour les prunes, encore faut-il choisir celles qui sont un peu acides; si on veut que le suc contienne un mucilage, il faut les cueillir avant que leur maturité soit parfaite; quant aux sucs de groseille, de framboise et les sucs acides en général, ils ne passeroient pas clairs à travers le filtre, étant trop visqueux, si on n'y ajoute de l'eau comme dans le café qu'on clarifie; il faut faire ces sucs dans une température de douze degrés, autrement il s'y formeroit d'autres acides, ce qui, absolument parlant, ne seroit pas très-dangereux, puisque ces acides ont la même propriété à-peu-près. Ces sucs, laissés à eux-mêmes vingt-quatre heures, se dépurent, ce qu'on reconnoît quand on voit une liqueur claire au fond; on les obtient au moyen d'un syphon, en faisant le vide, on les clarifie aisément en les filtrant, et on y ajoute du sucre. Si on veut les conserver, on les met dans des bouteilles propres jusqu'à un pouce du bouchon qu'on recouvre d'huile pour empêcher le passage de l'air qui donneroit lieu à la fermentation; ces sucs peuvent se conserver quinze à dix-huit mois, si on s'est servi sur-tout d'une huile qui ne se congèle pas, ce qui donneroit passage à l'air. L'huile de baleine conviendroit, sur-tout l'huile d'œillet, de pavot qui ne se fige que très-difficilement, et s'altère très-peu. Au bout d'un certain temps on doit la changer pour éviter la moisissure des sucs. Le suc de verjus s'obtient de la même manière, on en fait un sirop agréable sur nos tables. L'acide prédomine beaucoup sur le mucilage, il est bientôt fait, se filtre aisément et se conserve long-temps. Il est des fruits qui demandent fermentation pour donner leurs sucs médicamenteux, tels les sucs de sureau, sur-tout celui de nerprun, dont la vertu drastique est très-supérieure quand il a cuvé deux ou trois jours, et devient d'un rouge très-foncé; on le filtre et on le conserve assez long-temps, mais moins qu'on ne feroit, s'il étoit moins composé. L'eau-de-vie ne se perfectionne avec le temps que par le changement qui y survient, et qui donne de la liqueur à l'eau-de-vie. J'en ai goûté qui avoit cent ans, qui n'avoit presque plus de goût alkoolique, et qui s'étoit décomposée, non par l'air qui n'avoit pu passer à travers le verre et le bouchon, mais à raison de sa composition. Le suc de citron est trouble quand il est exprimé, à moins qu'on ne l'exprime très-lentement pour qu'il tombe goutte à goutte; on enlève l'écorce jaune qui est aromatique, dite zeste, on fait de même de la deuxième, qui est blanche; on coupe par tranches le citron, et on l'écrase dans un mortier, on

y ajoute de la paille hâchée et bien lavée; on a eu soin d'enlever les semences qui en sont émulsives, séparées de l'écorce qui est très-amère, et qui donneroit de l'amertume au suc. On place le tout sous une presse, il en découle une liqueur trouble, on la met dans des bouteilles à une chaleur de dix-huit degrés, le suc se clarifie et on le filtre très-facilement. La plus légère partie colorante feroit décomposer le suc de citron dont on fait la limonade. Le suc bien fait donne une bonne limonade pour l'hiver. Il est des citrons dont le suc s'obtient très-difficilement; si le citron est plus mûr, le suc s'obtient en roulant entre les mains le citron; mais son suc se conserve moins : le suc de citron, en s'aigrissant prend de l'acide gallique, de l'acide acétique; le bouchon doit être couvert d'huile, et la bouteille ne doit pas être faite avec de l'alkali. Une grande quantité de ce suc s'altère plutôt dans un grand vase que dans un petit.

Il n'y a que les semences émulsives qui donnent de l'huile, et l'olivier. Pour avoir une bonne huile, il faut que la semence soit de bonne qualité, bien sèche.

Huile d'amande.

Pour faire l'huile d'amandes, on les met dans un drap bien grossier dans lequel on les casse bien; il s'en sépare une poudre, après on pile l'amande dans un moulin analogue à celui dans lequel on pulvérise du tabac; on renferme la pâte dans un sac, et on la soumet à la presse; il reste dans l'huile la mieux faite, un peu de mucilage. L'huile d'amandes est ordinairement un peu trouble dans les premiers momens, ce qui est dû à un peu de mucilage suspendu, aussi quelques médecins la préfèrent-ils alors; cinq à six minutes de repos la clarifient, mais ce temps est suffisant pour qu'elle rancisse; il faut par un moyen plus expéditif la clarifier, ce qu'on exécute par le filtre à travers un papier gris.

L'huile d'amandes douces se conserve assez long-temps; en hiver, elle se fige par un froid extrême. Les amandes amères fournissent une huile qui ne diffère de la précédente que parce que sa saveur est plus agréable; aussi la mêle-t-on quelquefois. L'amertume réside dans le parenchyme, et ne passe pas dans l'huile. Dans les maladies vermineuses, il faudroit donner un peu de matière parenchymateuse

Huile de noisette.

Elle est très-agréable lorsqu'elle est fraîche, et quelques personnes la préfèrent alors à l'huile d'olive.

Huile des quatre semences froides.

Elle est très-adoucissante.

Huile de pavot sous le nom d'huile d'œillet.

Les têtes de pavot contiennent une infinité de petites semences émulsives; on pile, on écrase ces semences, on les met à la presse, on en retire une huile trouble d'abord, puis elle devient très-claire. Elle n'a ni saveur ni odeur; les épiciers la mélangent avec l'huile d'olive. Cette huile ne contient point de principe narcotique, et est fort saine.

Huile de faine.

La semence du hêtre contient une assez bonne huile; les porcs qui mangent cette graine engraissent beaucoup. L'huile n'est pas d'abord très-bonne, mais par le simple repos, elle dépose la mucosité qui la troubloit, elle peut se conserver dix-huit mois sans dégénérer. On vend cette huile seize sols. Pour être bonne, elle doit être faite à froid.

Huile de colza.

Le colza, espèce de chou, porte une semence qui est émulsive et huileuse. L'huile qu'on en retire est siccative, on l'emploie dans la peinture : elle est un peu âcre, à raison d'un principe irritant que lui communique l'enveloppe de sa semence.

Huile de navette.

Elle est un peu âcre aussi.

Huile de noix.

Tirée à froid elle est fort bonne, mais celle qui est tirée à chaud est plus abondante, de qualité inférieure ou mauvaise. En chauffant on torréfie un peu, et on altère l'huile.

Huile de chènevis.

Cette huile est trouble, et on ne peut la manger.

Huile de lin.

Pour se la procurer, on écrase les semences; on chauffe la pâte, on verse une petite quantité d'eau dans cette pâte, on la soumet à la presse, et l'huile qu'on en retire est siccative. L'huile du commerce est ordinairement âcre, détestable, et ne peut servir que pour les arts. Cette huile est très-adoucissante, si le pharmacien la fait : il choisit de bonne graine de lin, il la vanne et la réduit en farine. Pour séparer le mucilage, on met deux doigts de cette farine sur un tamis de crin; on expose ce tamis à la vapeur de l'eau bouillante. Alors ce mucilage se gonfle, et ne peut plus s'unir à l'huile

qu'on exprime. L'huile qu'on retire est fade, émolliente, adoucissante. L'acide sulfurique, versé sur ces différentes huiles, verdit celle de navette, qui prend la couleur verte des prés ; celle de colza, un vert moins beau ; celle de pavot devient rougeâtre ; celle de lin s'épaissit, devient très-gluante, et forme un corps filant.

Huile de behen.

La semence de behen est formée par un parenchyme blanc, recouvert d'une écorce sèche, ligneuse ; aucune autre semence ne renferme autant d'huile. L'huile de behen est très-douce : il y en a de deux qualités ; l'une qui se fige, l'autre qui ne se fige pas. Cette huile se conserve trois ans au moins, sans se rancir. La première huile qui passe, est celle qui se fige. Les horlogers emploient avec avantage l'huile liquide de behen ; elle a l'avantage de ne pas déranger les horloges en hiver. En médecine, on ne l'emploie qu'extérieurement ; elle est très-adoucissante. Ce n'est pas probablement la seule semence qui fournit deux huiles. L'huile d'olive renferme deux huiles, qu'on peut bien distinguer en hiver, car l'une se fige, et une petite portion ne se fige pas à 2 ou 3 degrés au-dessus de zéro : elle découle si vous renversez le vase, ou du moins en le baissant un peu. Il est probable que plusieurs huiles renferment deux huiles qui se dissolvent réciproquement. Le tabac d'Espagne, dans lequel on met un peu d'huile de behen, se conserve bien.

Huile de riccin.

Le *riccinus palma christi* donne une semence assez désagréable, très-active, qui purge violemment les paysans qui en prennent deux semences. Pendant qu'on la pile, il s'en dégage une vapeur d'une extrême acrimonie, qui enivreroit si on ne se garantissoit pas de son action par un masque. L'huile de riccin, non adoucie, est un drastique très-violent. On adoucit cette huile, et on peut alors en donner une ou deux onces. Pour l'adoucir, on la met en plein air dans une bassine, avec de l'eau sur un fourneau qu'on fait bouillir pendant cinq ou six heures. Il faut avoir soin de ne jamais donner de l'huile âcre de riccin, car alors on tueroit le malade.

Huile d'olive.

Il faut que l'olive dont on veut retirer l'huile soit mûre, peu ou point fermentée. Cette huile varie en saveur, en quantité, en qualité, selon la manière dont on l'a faite. On

mélange à cette huile de l'huile d'œillet, ce qui la détériore.

Cacao.

Le cacao fournit une huile concrète ; on sépare la semence du cacao de la capsule. Le cacao caraque et ceux des îles sont ceux que nous employons. Ce dernier renferme plus d'huile ; on le met en pâte ; il y a dans l'intérieur de la semence un parenchyme marbré. C'est avec un cylindre horizontal reçu sur une pierre chaude, sous laquelle est un peu de feu, qu'on broie la pâte ; on met cette pâte dans du coutil ; on exprime à la presse, l'huile passe, et se figeroit ; mais on la clarifie, en la tenant à 30 degrés de chaleur pour la filtrer. Après on la laisse figer, et c'est alors le beurre de cacao jaune, s'il est tiré du cacao caraque ; il est blanc, s'il est retiré du cacao des îles. D'autres retirent cette huile en mettant la pâte dans l'eau bouillante ; l'huile monte en haut, et se fige par le refroidissement.

Noix muscade.

Elle fournit deux huiles, une essentielle liquide, qu'on retire par la distillation, et une huile concrète, qu'on retire comme celle du cacao. L'huile d'écorce d'orange, de cédrat, de bergamote, veut être retirée par expression. On a un entonnoir recouvert par une platine métallique quelconque percée, et on râpe. On enlève l'huile essentielle avec le zeste ou partie colorante jaune ; on obtient au fond un liquide aqueux jaune et une huile essentielle qu'on auroit pu retirer par la distillation. Cette huile est très-sucrée et très-jaune si on la retire par expression, tandis qu'elle est incolore et plus volatile, si on la retire par distillation.

Pulpe.

C'est une substance molle, à laquelle on donne une consistance pâteuse ; on la retire de différentes parties des végétaux. Il n'est presque pas de partie végétale qui, divisée, humectée, ne puisse être transformée en pulpe : c'est ainsi que la matière ligneuse même peut être changée en consistance pulpeuse. On fait user de la pulpe intérieurement ou extérieurement. Les navets, les carottes, les panais, les pommes-de-terre, la bryone et autres racines, fournissent une pulpe. On prend ces racines bien fermes, et non trop avancées en âge, car elles seroient ligneuses. On les pile dans un mortier, et si cela n'est pas suffisant, on commence par les râper ; plus la râpe est serrée, plus la pulpe est fine. On met la matière râpée sur un tamis de crin ; avec une spatule on la comprime

fortement ; la partie la plus fine passe sous forme de pulpe, débarrassée des filets nerveux ou trop longs.

Quand on fait les pulpes pour l'extérieur, on peut se passer de pulpoir. Les oignons, celui de lys sur-tout, sont faciles à pulper lorsqu'ils sont cuits; mais il seroit impossible de le faire dans l'état crud.

On nettoie d'abord les oignons, on les fait cuire dans un four assez chaud pour cuire le pain, ou sous la cendre. L'eau de végétation dissout la partie charnue, et il se fait une bonne pulpe.... On prépare les pulpes avec les feuilles de divers végétaux, telle est la pulpe des plantes émollientes. On fait cuire ces feuilles; l'eau s'incorpore avec le parenchyme, on broie, et la pulpe passe à travers un tamis. Nous faisons aussi des pulpes avec les fleurs, telles les pulpes de rose, de fleurs d'orange, de violette, &c. On pile les pétales, mais on les passe à travers un tamis, pour en faire des pulpes.

Plusieurs fruits donnent une bonne pulpe, tels les pommes, poires, groseilles, figues, raisins, &c. mais ordinairement on fait bouillir ou cuire d'une manière quelconque, puis on broie les fruits qu'on veut pulper. Les pulpes trop humides ne se gardent point, mais si elles ne le sont pas assez, elles se dessèchent trop. Ces pulpes sont presque un remède magistral.

Pulpe de casse.

La casse est le fruit du *cassia fistula*, la silique qui renferme une pulpe. Les bâtons de casse renferment quelquefois une pulpe assez humide; si elle ne l'est point assez, on l'humecte, en la faisant macérer dans l'eau. Il y a une très-grande différence entre l'extrait de casse et la pulpe. Pour tirer la pulpe, on creuse le bâton et on le pulpe. La pulpe de casse se détériore très-promptement. La casse est douce, agréable, tant qu'elle n'est pas gâtée. Quelques malades ont des douleurs d'estomac après avoir pris la pulpe de casse, ce qui dépend de l'air qu'elle laisse dégager. L'extrait de casse ne renferme que la partie de la casse soluble dans l'eau. On distingue la pulpe de casse, de la casse cuite. Après avoir pulpé la casse, il ne reste sur le tamis que les cloisons et les grains.

Pulpe de tamarin.

On a dans le commerce le tamarin mêlé avec ses semences. On le fait bouillir avec l'eau qui dissout la substance dissoluble seulement. Mais si l'on veut faire prendre toutes les parties des tamarins, on les pulpe à froid ou à chaud; si le tamarin est frais, on le pulpe froid; s'il est ancien, on le fait

bouillir et cuire comme les pruneaux, puis on pulpe la matière cuite; les cloisons, les noyaux ou pepins restent sur le tamis.

Fécules.

C'est une substance retirée des végétaux. Elle se précipite au fond du vase plein d'eau. On nomme fécule une matière blanche, insoluble dans l'eau froide, soluble dans l'eau chaude; c'est l'amidon.

Il y a des fécules vertes, des fécules bleuâtres, telle la fécule d'indigo. On a dans un temps appelé fécule tout ce qui se dépose dans l'eau froide. La fécule existe dans les racines et dans quelques fruits. Les racines tubéreuses et très-grosses, telles que celles de bryone, l'arum, la carotte, et sur-tout la pomme-de-terre, renferment beaucoup de fécule.... Il y a des procédés simples pour retirer la fécule des racines: on les râpe, on met cette pulpe dans une certaine quantité d'eau, on la met sur un tamis, on y verse dessus de l'eau, qui enlève avec elle la fécule qu'elle laisse déposer par le repos; on la lave quelquefois; on la dessèche, en l'exprimant fortement. La chaleur de l'étuve n'est pas convenable; car si elle est très-chaude, elle détermine une action réciproque entre l'eau et la fécule. On peut aromatiser les fécules La fécule de pomme-de-terre est plus abondante, si celle-ci étoit bien mûre. Avant cette époque, la fécule est peu abondante, point aussi blanche ni aussi brillante. Il y a peu de temps qu'on mange la fécule de pomme-de-terre; elle est fort bonne. Pour avoir la fécule d'arum, de bryone, il faut se rappeler que cette fécule n'est pas pure, qu'un corps irritant, extracto-résineux, lui est réuni: c'est ce corps qui lui donne la propriété purgative drastique. Cette matière résineuse est très-divisée. Si on vouloit la séparer de l'amidon, il n'y auroit qu'à la mettre dans l'alkool, qui sépareroit la matière résineuse dissoluble par ce moyen. On la sépare encore par le lavage, qui enlève la résine, qui se précipite moins promptement que la fécule amylacée. On peut dire de la racine d'arum, ce que je vous ai dit de celle de bryone.... La fécule d'arum bien blanche, bien lavée, n'est plus drastique. La fécule de bryone forme deux couches, dont la supérieure est résineuse. Les semences céréales sont très-riches en fécules: c'est avec elles qu'on fait l'amidon. On l'obtient d'abord blanchâtre, puis en noir, et par des lotions suffisantes, on l'obtient très-blanc. L'amidon ne diffère pas chimiquement de la fécule de pomme-de-terre; mais cette dernière, si on en fait une bouillie avec le lait, se tourne, se dissout ou change de nature, ce que ne fait pas la fécule de blé ou amidon.... Le marronier d'Inde

porte un fruit âcre, caustique, qui contient beaucoup d'amidon. Parmentier a prouvé qu'on pouvoit débarrasser cet amidon de la substance résineuse âcre, et alors cette fécule peut être employée avec succès pour nourrir, en soupe. Il y a de la fécule amylacée dans plusieurs racines : on le connoît en ce que le lavage la dégage, et qu'elle s'en précipite promptement par le repos.

Extraits.

On fait des extraits avec les racines, les feuilles, les tiges, les fruits, les fleurs. Les extraits sont de plusieurs natures. Quelques-uns sont gommeux.... L'extrait est le résidu de la décoction, ou mieux, de la solution d'une partie végétale. On a des extraits mucilagineux, extractifs, savonneux, salins, extracto-résineux, résino-extractifs, &c.

1°. *Extraits gommeux.*

L'extrait de racine de guimauve est mucilagineux, il est gommeux-extractif. La gomme, desséchée, est un extrait-gommeux pur; telle la gomme arabique, la gomme adragant; mais la gomme de cerisier et celles qui sont colorées ne sont pas pures. C'est un extrait-gommeux coloré par une substance extractive.

2°. *Extraits savonneux-salins.*

L'extrait savonneux-salin est le plus commun : on le retire du suc, de la macération, digestion, infusion, décoction. Ces extraits savonneux-salins se retirent de la chicorée, de la pariétaire, &c. Cette eau mousse par l'agitation; elle est louche, ce qui indique le corps savonneux. On enlève une grande partie des liquides pour obtenir l'extrait. On évapore lentement. L'extrait varie, suivant qu'on le retire par macération, digestion, infusion ou décoction. Le premier est moins abondant, moins coloré, de qualité plus agréable et mielleuse. Celui fait par décoction est plus abondant, moins pur, plus désagréable, la réglisse peut nous en fournir un exemple (sucre noir). L'extrait noir de réglisse que mangent les enfans est âcre, dégoûtant; mais l'extrait fait par digestion est très-agréable, et n'est pas noir. Le degré de chaleur pour évaporer varie suivant la nature de l'extrait. En général, il faut évaporer à une douce chaleur, au bain-marie. Avant, on évapore une partie de l'eau, en mettant la solution dans des vases très-larges, contenant peu de liquide. L'extrait, au bout de quelques mois, présente des cristaux bien marqués. Plusieurs plantes contiennent du tartrite de potasse, du sulfate de potasse; au bout de plusieurs années,

ces sels sont cristallisés sous forme de masse sur ces extraits. Il y a quelques plantes qui renferment un sel particulier, nommé sel essentiel, telle l'oseille, les oxalis ; mais il ne faut pas confondre les sels de toutes les plantes avec les sels essentiels ; ainsi la bourrache renferme le nitrate de potasse, et non un sel essentiel.

3°. *Extraits résineux.*

L'extrait résineux se fait en desséchant le végétal. On le divise suffisamment : on y verse de l'alkool, qui dissout la résine : on évapore, et on a la résine. C'est ainsi qu'on retire la résine de jalap, improprement nommée extrait gommeux de jalap.... Toutes les résines sèches sont des extraits résineux purs.

4°. *Extraits gommeux-résineux.*

La gomme ammoniaque, le sagapenum, &c. sont des extraits gommeux-résineux.

5°. *Extraits résineux.*

L'extrait est en plus grande abondance que la résine dans ces extraits. L'aloës est de ce nombre.

6°. *Extraits résino-extractifs.*

La résine y est plus abondante que l'extrait, tel celui du kina. La teinture du quinquina fournit une substance écailleuse qu'on a prise pour un sel.... Le soleil est très-bon pour sécher convenablement les extraits ; mais on emploie ordinairement l'étuve à 15 ou 16 degrés, parce qu'on n'a pas toujours le soleil convenable.

Extrait de quinquina.

Clair, déliquescent, presque amer. — Un peu trouble, moins déliquescent, un peu amer. — Sec, non déliquescent, très-sapide. On fait ordinairement ce sel comme la Garaye, avec la digestion. On met le quinquina en poudre dans l'eau, divers moussoirs agissent à la fois, l'eau est saturée en douze ou quinze heures : on laisse reposer, on décante, on transvase cette eau, on dessèche le résidu sur une assiette ; ce n'est pas là un sel, mais une résine. C'est la meilleure manière de faire les extraits, car la décoction les décompose, au moins en partie. L'emploi des extraits est très-commun, même trop commun, car il vaut mieux, toutes choses égales, donner une autre préparation aux malades.

Les extraits des pharmaciens ne sont pas la même substance que la matière extractive ou l'extractif des chimistes. Il faut

bien se rappeler que l'extrait pharmaceutique est très-composé, tandis que l'extrait chimique contient l'extractif pur. Pour retirer l'extrait pharmaceutique, on évapore de manière à conserver toutes les substances solubles dans le menstrue ; mucilages, extractifs, sels, tout y est confondu. L'extrait pharmaceutique est un composé qui diffère selon la plante ou la portion végétale dont on l'extrait, où nous avons vu qu'il y avoit six sortes d'extraits : 1°. gommeux ; 2°. savonneux-salins ; 3°. résineux ; 4°. gommo-résineux ; 5°. extracto-résineux ; 6°. résino-extractifs.... Nous avons décrit ces six sortes d'extraits, et les moyens de les retirer selon l'art, vont être exposés ci-après. En faisant l'extrait, il faut employer le liquide et le degré de chaleur convenables à l'espèce de corps que vous traitez. L'eau n'agit presque pas sur les bois sudorifiques, si elle est froide, car la résine empêche la solution des matières extractives contenues dans ces racines. On emploie l'eau bouillante dans ce cas.

Précautions relatives aux extraits.

Il faut tirer le suc et le dépurer pour l'épaissir en consistance de sirop très-épais, et après évaporer jusqu'à consistance plus ferme. C'est ainsi qu'on fait les sirops de chicorée, de bourrache, de pariétaire, de pissenlit, de buglosse. — Dans l'extrait de ciguë on ne met pas en usage la dépuration pour enlever les matières qui se séparent, car la matière qu'enlèveroit la dépuration est une matière féculente verte, à laquelle on doit attribuer la plus grande partie de la vertu qu'on lui connoît, c'est ce que Storck a bien développé. — Je pense que l'on devroit faire tous les extraits comme Storck fait celui de ciguë. Pour faire l'extrait de ciguë ordinaire, on pile la ciguë prête à fleurir, dans un matras, il s'en dégage une vapeur nauséabonde, dangereuse, si on ne flaire pas du vinaigre de temps en temps ; on en retire un suc jaunâtre, on le fait bouillir, on le passe à travers un blanchet, on évapore, le suc en est presque clarifié jusqu'à consistance de sirop très-épais. Au bout de quelques mois, cet extrait est recouvert de cristaux salins.

Extrait de Ciguë à la manière de Storck.

Il faut pour cela évaporer la matière féculente desséchée en grande partie, jusqu'à ce qu'elle soit presque à l'état de sirop assez épais. On ajoute cette matière féculente à l'extrait syrupeux précédent, qu'on dessèche ensuite en consistance d'extrait.

On donne un demi-grain jusqu'à un gros et davantage de

cet extrait, on augmente progressivement d'un $\frac{1}{2}$ à un grain, et ainsi de suite. Ces deux extraits se conservent long-temps, ne moisissent pas; mais il n'en est pas de même de tous les extraits; car la plupart des extraits savonneux salins se couvrent de moisissures, attirent l'humidité de l'air, et s'altèrent. On conserve les extraits dans des vases de faïence... La manière d'évaporer les extraits n'est point indifférente; si le soleil étoit toujours bien chaud et en son midi, ce seroit le meilleur moyen; on emploie communément la chaleur du bain-marie pour évaporer les extraits jusqu'à consistance convenable.

Le sel essentiel de kina est un extrait, le procédé de la Garaye est très-long, mais excellent. On ne doit pas employer la décoction pour retirer les extraits.

Extrait de Genièvre.

On choisit pour faire cet extrait stomachique, des fruits bien mûrs, on les infuse dans l'eau, et on les y macère, ou on en fait la décoction.

La macération fournit un extrait très-sucré, très-agréable, mais déliquescent, et très-altérable.

L'infusion donne un extrait encore assez doux, mais qui a déjà une certaine âcreté.

La décoction a une saveur âcre, mais l'extrait se conserve long-temps. C'est celui qu'on fait ordinairement, j'avoue que celui par infusion me paroît préférable. Il est très-soluble dans l'eau, et un peu filant dans les premiers temps. Les extraits de groseilles, de pommes, de poires, &c. sont connus sous le nom de robs.

Rob de Sureau.

C'est l'extrait des graines ou baies de sureau. On donnoit le nom de *sapa* aux extraits sucrés qu'on évaporoit à moitié; le *defrutum* étoit évaporé aux trois quarts, l'extrait entièrement évaporé conservoit le nom de rob. C'est le seul qu'on emploie aujourd'hui, les autres se gâtent trop promptement.

Rob de Nerprun.

Au lieu d'exprimer tout de suite le suc, il faut le laisser cuver après avoir écrasé la baie; la fermentation fait réagir le suc sur la matière colorante, résineuse, purgative, c'est alors qu'on l'évapore. C'est aujourd'hui la seule manière usitée de faire cet extrait.

Extrait de Laitue.

Cette plante étoit regardée il y a quelque temps comme un médicament indifférent, mais aujourd'hui ce n'est pas de même; la sauvage sur-tout renferme un suc narcotique ou calmant, non irritant... On exprime le suc de laitue sauvage, et à son défaut, de la cultivée, on clarifie, on le filtre, et on évapore convenablement.

Cette extrait à la dose de deux ou trois grains, est un excellent calmant, que je vous recommande d'essayer d'après des autorités non suspectes.

Extrait d'Opium.

Les têtes de pavot deviennent très-grosses en Turquie. Pour en retirer le suc le plus pur, on fait deux ou trois incisions longitudinales à la tête du pavot; sept à huit heures après on ramasse trois à quatre gouttes épaisses qui prennent de plus en plus de la consistance, et sont de couleur jaunâtre, demi-transparente; on les conserve pour le sérail. C'est-là le *meconiam.* Cette récolte faite, on coupe les têtes de pavots, on les écrase, on exprime le suc, et de-là on retire l'extrait d'opium, qu'on envoie dans le commerce, on l'enveloppe dans les semences d'un lapathum, et dans les feuilles... L'opium a une cassure demi-brune rougeâtre; il devient mollet par la malaxation entre les doitgs, et peut se réduire en forme de pilule.... On fait aujourd'hui la dépuration de l'opium du commerce. Cet opium a les caractères suivans, couleur rouge brune, odeur forte, nauséabonde.

Pour faire un autre extrait d'opium plus convenable dans plusieurs cas et moins résineux, on malaxe l'opium dans l'eau, il reste dans les mains une matière résineuse qu'on enlève, on évapore la substance dissoute, et on obtient ce qu'on nomme extrait d'opium gommeux. Mais quoique cet extrait soit préférable au précédent, il a une odeur nauséabonde, et n'est pas gommeux, mais plutôt aqueux, alors il est calmant sans être irritant (1).

Extrait gommeux d'Opium.

Coupez l'opium par morceau, malaxez pendant long-temps dans l'eau, puis mettez dans un vase posé sur le sable chaud; on décante quand il s'est formé un précipité au bout d'en-

(1) Le laudanum liquide se fait avec une livre de vin d'Espagne, deux onces d'opium, une once de safran, et un gros de cannelle et de clous de gérofle en poudre. On fait infuser au bain-marie pendant deux ou trois jours, on coule ensuite, et on s'en sert au besoin.

viron six mois, il ne se forme plus de dépôt; on évapore, et on a un opium qui n'est pas nauséabond : un quart de grain de cet extrait et quinze grains de sucre formoient la poudre calmante du médecin Pomme d'Arles.

Le vin sert aussi à retirer l'extrait d'opium. Un capucin nommé Rousseau, obtenoit l'extrait gommé par le moyen du suc de coin. Le vin ou l'eau-de-vie, très-étendue d'eau, sert de véhicule pour retirer plusieurs extraits.... En versant de l'alkool sur la racine de jalap, on retire la résine.... Les gommes-résines sont dissoutes dans le vinaigre, on clarifie et on évapore. Vous trouverez des plus grands détails dans les ouvrages des formules pharmaceutiques.

Extrait d'Ellébore.

On a trouvé, après bien des recherches, le vrai moyen de préparer cet extrait... Macérez l'ellébore dans l'eau froide; après le temps suffisant, on fait bouillir pendant très-long-temps.... La décoction détruit une partie de la matière vénéneuse qui s'évapore en partie, en partie se dépose.... On clarifie alors, et on évapore en consistance d'extrait. Bacher prend le marc ou racines qui ont servi à l'opération précédente, en retire, par l'ébullition, un extrait hydragogue, qui entre dans ses pilules anti-hydropiques.

Sirops.

Deux parties de sucre et une partie d'eau forment le sirop commun avec une légère ébullition. On divise les sirops en simples, en composés et en distillés.

Le sirop simple est celui qui renferme un peu d'extrait d'une plante quelconque, tel celui que l'on fait avec le suc de bourrache, de buglosse, d'orge, &c.

Le sirop de guimauve n'est pas très-simple; outre la guimauve on y met des racines de chiendent ou autres; ce sirop est cependant rangé parmi les sirops simples : les sirops de rose et de violette sont faits avec le suc des pétales de ces fleurs. Une partie de ce suc et deux de sucre forment ces sirops. Pour que le sirop soit plus coloré et moins altérable, on blanchit les violettes avant de retirer l'infusion.... On obtient un plus beau sirop de violette, en faisant l'infusion dans un vase d'étain; on ne sait pas encore exactement à quoi cela tient : on ne laisse pas que de l'expliquer bien ou mal; un prétendu acide de la fleur de violette dissout un oxide d'étain, &c..... On recouvre le sirop de violette avec une couche de sucre.... On emploie, pour les sirops, des fleurs d'œillet, de roses pâles, de roses rouges, et c'est le même procédé que ci-dessus.

Les sirops composés renferment les substances retirées de plusieurs médicamens, tel le sirop de chicorée et de rhubarbe, &c. On dissout d'abord les substances les moins solubles, puis celles qui résistent davantage à la dissolution, et il est quelques substances qu'on n'ajoute que lorsque le sirop est cuit ou prêt à cuire. Quelques personnes conseillent de clarifier ces sirops; mais cela diminue leur propriété purgative; ces sirops sont très-composés, soit par les procédés employés, soit par les diverses substances mises en usage pour les obtenir.

Les sirops peuvent être faits avec un ou plusieurs matériaux immédiats des végétaux; le sucre n'est employé que comme complément; le sucre passant moins à la fermentation que le miel, est en général préférable. Le sirop est ou simple, ou composé, ou distillé; il est des pharmaciens, Carbonel même, qui définissent les sirops des conserves; cependant ceci n'est pas juste, puisque la conserve tient, outre l'extrait, toute la substance même du végétal, ce que ne fait pas le sirop qui doit tenir en dissolution certaines parties du végétal, et se trouver fluide. La consistance qu'on donne à un sirop, est celle d'une huile épaisse; les gouttes font le filet, sont visqueuses, ont une ténacité qui adhère au doigt qui le touche : il est des sirops qui sont plus fluides les uns que les autres. Baumé se servoit d'aéromètre; mais cet instrument ne peut pas servir; puisqu'il est des sirops qui, pour se conserver, ont besoin de telle ou telle fluidité. Le sirop le plus simple se fait avec une partie de sucre et une d'eau : le meilleur sucre donne le meilleur sirop. Les sucres raffinés sont les plus sucrés. Le sucre qui n'est pas bien raffiné tient une matière étrangère. Quand on a à faire à une matière colorante, tel le sirop de violette, il ne faudroit pas se servir d'un sucre impur, qui, à raison de l'eau même qu'il contient encore, décomposeroit le sirop : il faut donc se servir d'un sucre très-pur, très-raffiné; si on se servoit de sucre candi purifié, on n'auroit pas besoin de clarifier le sirop, autrement il faut le faire avec du blanc d'œuf. En effet, le public lui-même n'a pas confiance à un sirop qui n'est pas clair. Le sirop peut se faire à chaud ou à froid. Les sirops aromatiques, ou faits avec le vin, se font à froid ou à une chaleur de quinze degrés. Le sirop qui se fait au moyen de l'ébullition, se décompose en partie, tels sont ceux qui sont faits avec les mûres. Le sirop simple, tel celui de guimauve, ainsi que celui de capillaire, diffère peu du sirop composé. On fait une forte infusion de guimauve ou de capillaire, on y dissout le sucre nécessaire, on fait bouillir et on ajoute ensuite le sirop sur le capillaire qui le colore, et on le laisse refroidir en bouchant le vase; on l'aromatise avec de la fleur

d'orange : on peut faire des sirops avec les sucs des plantes, tel celui de bourrache, &c. Il faut peu compter sur la conservation des sirops ; l'infusion de violette doit être faite avec soin, si l'on veut avoir un bon sirop : la première couche du sirop est trouble étant altérée la première, attendu qu'il y a toujours un vide dans la bouteille qui est occupé par l'air, cet air étant humide, c'est cette humidité qui altère la première couche du sirop. Il est des pharmaciens qui couvrent de sucre l'espace vide ; mais il est à craindre que le sucre ne se précipite. Le meilleur moyen est de surveiller ses sirops, et d'enlever ce qui est altéré, et on remplace par d'autres sirops de même espèce. Le sirop de pomme est composé de bourrache, de buglosse, de séné mondé et de pomme avec du sucre; on fait bouillir les sucs de bourrache et de buglosse pour enlever la partie colorante ; le suc de pomme non fermenté est trouble à raison du mucus; quand il a un peu fermenté il est préférable; il est une espèce de vin qui est limpide et qui agit de deux manières et dissout mieux le séné qu'on y fait infuser; on clarifie le tout avec du blanc d'œuf, ce qui diminue la propriété purgative, aussi peut-on ne pas le clarifier : il y entre du fenouil et du gérofle concassé, qu'on met dans un nouet, sur lequel on verse le sirop. Le sirop de chicorée composé se fait de même. Baumé se sert de cassonade dans ce sirop; mais cette cassonade tenant de l'eau, doit s'altérer plutôt. Il est vrai que le sirop fait avec le sucre purifié se dépouillant de celui-ci, déposant des cristaux, se décompose alors très-promptement, inconvénient qui n'a pas lieu quand on se sert de la cassonade ; mais l'inconvénient du dépôt cristallin se trouve compensé par l'imperfection de la cassonade. Quand les sirops commencent à cristalliser, il faut s'y opposer dès le principe, autrement la fermentation d'un cristal entraîne bientôt une infinité d'autres, et le sirop devient liquide comme l'eau. Nous préparons avec le kina, l'ipécacuanha des sirops ; celui de kina ne doit pas être clarifié, il doit être trouble; on doit faire une décoction de kina, qui se trouble quand la décoction se refroidit; aussi ne l'attend-t-on pas, on passe la décoction quand elle est chaude, on y ajoute du sucre, &c. On est dans l'usage de clarifier le sirop d'ipécacuanha ; il est très-usité pour l'enfance quand il faut diviser la lymphe, mais il peut être infidèle quand il s'agit de faire vomir. Le sirop de diacode se donne comme un calmant. Il importe de le bien préparer; on fait bouillir les têtes de pavot blanc, on ajoute du sucre, on clarifie avec du blanc d'œuf, on évapore. Les têtes de pavot doivent être très-grosses et bien mûres, autrement elles fournissent peu d'opium ; mais ce sirop est très-

infidèle et très-incertain. Pour avoir un sirop de diacode bien fait, il vaudroit mieux faire dissoudre une certaine quantité d'opium, telle qu'un gros par pinte; de cette manière on seroit plus sûr de l'effet du médicament. Le sirop de karabel, jadis si vanté, est aujourd'hui négligé, il contient de l'huile de succin. Le sirop des fleurs de menthe se fait par infusion; on ajoute le sucre.

Des Sirops mixtes.

C'est le sirop antiscorbutique. Le cresson, le cochléaria, la racine de raifort, l'écorce d'orange, la cannelle concassée, sont les ingrédiens qui entrent dans le sirop antiscorbutique: il faut se procurer les plantes, les écraser, on en place le suc vert dans une cucurbite; on ajoute le suc d'écorce d'orange et un peu de cannelle; on râpe des racines de raifort. On place la cucurbite dans un bain-marie; on distille jusqu'à ce que la liqueur ne soit plus aromatique; la liqueur qui passe est louche et laiteuse, ce qui est de bonne marque; l'odeur en est très-pénétrante, on met cette liqueur dans un matras, on ajoute le double de sucre, on bouche le matras d'une vessie qu'on perce de quelques coups d'épingles; on l'expose au soleil ou au bain-marie pour fondre le sucre; on peut et on doit même clarifier le dépôt qui se trouve dans le matras, et on l'ajoute au sirop. L'eau qui sert à délayer une liqueur aromatique, perd son odeur très-volatile et très-marquée. Le sirop de menthe se fait aussi par la distillation, on filtre le résidu, on y ajoute du sucre, et on le mêle au produit de la distillation. Les sucs de citron, de limon, d'épine-vinette servent à faire des sirops. Quand le suc est bien clarifié on met du sucre, mais à un peu moindre dose, puisque cet acide contient moins d'eau, et qu'il y a une espèce de sel; si l'on mettoit autant de sucre que dans les autres sirops, on auroit une marmelade; on l'aromatise en frottant l'écorce d'un citron avec un morceau de sucre, ce qui donne un *oleo-saccharum*. Le sirop de groseille suppose la dépuration du suc de groseille qui, à raison de sa partie muqueuse, a besoin d'entrer en partie en fermentation; les framboises arrosées de vinaigre et macérées quelque peu, donnent un vinaigre-framboisé; on y ajoute du sucre, et on en fait un excellent sirop: on en feroit autant avec les fraises, les cerises, &c. Jadis on faisoit usage du sirop de tortue, de vipère; on prenoit des vipères vives, on les frappoit quelque temps, on leur coupoit la tête, on les écorchoit, on mettoit la chair dans un pot d'étain, on avoit un bouillon de vipère; on faisoit fondre le sucre, et on avoit un sirop de vipère simple; il y avoit un autre sirop de vipère composé où entroient beau-

coup de plantes aromatiques ; mais ce sirop est aujourd'hui dans l'oubli ; il en est de même du sirop de tortue simple. Les sirops de limaçons, d'écrevisses, &c. sont négligés. Le sirop d'orgeat se fait, en pilant dans un mortier de marbre, des amandes privées de leur écorce; on pile des amandes douces et quelques amères avec un peu de sucre, ce qui forme une pâte, on passe à travers un blanchet, et dès que l'émulsion est faite, on ajoute le double de sucre; on place dans une bassine, on fait cuire jusqu'à l'ébullition ; on retire alors du feu; la liqueur n'est plus transparente, parce que la partie parenchymateuse y est à demi décomposée; on aromatise avec le suc de citron et la fleur d'orange. Ce sirop se conserve douze à quinze jours, au bout desquels la partie parenchymateuse surnage : avant d'en faire usage, il faut l'agiter. On peut aussi faire un sirop d'orgeat, mais qui diffère un peu, avec les graines émulsives et les semences froides.

Les sirops qu'on fait avec le sucre sont plus beaux, plus clairs, se conservent plus long-temps que ceux faits avec le miel. Ceux-ci s'appellent hydromels; pour cela il ne faut que délayer du miel dans de l'eau, et le faire bouillir jusqu'à consistance de sirop. Ce sirop forme un dépôt qui sert à éclaircir la liqueur; ce dépôt contient un peu de cire, du mucoso-sucré; on peut éclaircir ce sirop comme les autres faits avec le sucre. On ne doit jamais faire bouillir le miel quand on l'unit aux tisanes, parce qu'il se décompose alors, on voit combien est mauvaise la pratique des personnes qui sont dans l'habitude d'écumer le miel avant de s'en servir, il perd d'ailleurs tout son arome. On fait avec le miel les sirops composés de lin, de violette, de mercuriale, de roses; pour préparer celui-ci, on se sert de roses rouges mises en infusion ; il ne faut point exprimer cette infusion, parce qu'alors on ne pourroit plus clarifier. On agite quelques cuillerées de vinaigre pour aviver la couleur rosacée. Le miel scillitique se fait avec des squames de scille sèche, on la fait bouillir jusqu'à parfaite cuisson, on ajoute ensuite la quantité de miel prescrite dans les Dispensaires; on ne peut pas compter sur les sirops faits avec le miel comme sur ceux qui sont faits avec le sucre. Le miel varie suivant les années, les saisons et les contrées où il est récolté. Le choix du miel est très-important dans la fabrication des sirops composés. Pour connoître s'il y a de la farine dans le miel du commerce, il faut le délayer dans l'eau froide, et alors on voit un dépôt blanchâtre qui est la farine. L'oximel simple se fait avec du vinaigre et du miel ; on doit éviter de se servir d'un vaisseau de terre ou d'un vase de terre vernissé avec la chaux de plomb; mais on emploie les vaisseaux d'argent, de porcelaine... Les

oximels composés sont faits avec des substances les plus actives, de-là les oximels scillitique, colchique, &c. On fait macérer des tranches de scille dans du vinaigre; on le filtre, on le mêle avec le miel, et on le concentre à la manière des sirops : on suit le même procédé pour les autres oximels.

Sirop de Cuisinier, ou *Rob de Laffecteur.*

La salsepareille, le sassafras, le gayac, la squine, les roses de Provins, le séné, les racines de carottes y entrent; on n'ajoute le sassafras que lorsque le sirop est presque cuit. On le donne à la dose d'une once, deux, trois ou quatre. Si le sublimé corrosif existoit dans le rob de Laffecteur, ce sel se décomposeroit et n'agiroit plus que comme mercure doux. Deyeux et plusieurs autres chimistes s'en sont convaincus dans l'examen fait à l'ancienne Société de médecine. On peut faire usage sans danger de ce sirop, il ne contient donc point de mercure sous l'état si dangereux de sublimé.

Des Gelées.

Les fruits contiennent une gélatine très-agréable, surtout ceux d'été. Pour faire la gelée la plus simple, comme celle de groseilles, on cherche les groseilles les plus mûres, après les avoir écrasées, on ajoute du sucre, on passe à travers un tamis, on cuit ensuite dans une bassine d'argent. On peut faire de la gelée avec tous les autres fruits d'été. L'art du confiseur est aujourd'hui porté très-loin. Le médecin prescrit souvent des gelées dans les convalescences : on peut préparer aussi de la gelée avec toutes les parties animales; on choisit les animaux les plus jeunes, elle a moins de saveur désagréable que lorsqu'elle est faite avec les parties des animaux plus âgés. La plus renommée est la gelée de corne de cerf; on râpe cet os, on le fait bouillir, on écume, on ajoute du sucre, on évapore jusqu'a consistance convenable. Cette gelée s'aromatise avec le suc de citron. La colle de poisson se fait avec la vessie de l'esturgeon. Dans les cuisines on se sert beaucoup de cette gelée, qu'on prépare de différentes manières. Pour faire la gelée connue sous le nom de blanc manger, on prend de la gelée de corne de cerf, avec des amandes douces, de la fleur d'orange, de citron, on ajoute du sucre, et on fait réduire en consistance convenable. C'est un aliment qui convient à tout le monde.

Des Pâtes.

On donne le nom de pâtes à des espèces de gélées consistantes : la pâte de guimauve se fait avec de la gomme adragant. Cette pâte est aliment et médicament. Les voyageurs de

l'Egypte dans le désert ne prennent souvent pendant huit jours d'autre nourriture qu'un peu de gomme arabique qu'ils font fondre dans de l'eau et du sucre... On fait encore une pâte de jujubes en suivant le même procédé.

Des Conserves.

Elles se font en réduisant les parties des végétaux qu'on veut employer en pulpe dans un mortier, mêlées avec du sucre, on passe ensuite le mélange à travers un tamis, et on a alors une conserve. On ne se sert plus guère des conserves comme médicamens; les racines succulentes peuvent aussi être employées, ainsi que les feuilles, les tiges de toutes les plantes. Le sucre est un moyen de conserver les substances végétales et animales; les substances aqueuses mucilagineuses demandent pour être conservées, plus de sucre que les substances moins aqueuses, le sucre mitige les conserves, dont la plupart sont inertes. Jadis on préparoit avec les viandes animales; telles le colimaçon, la vipère, la tortue, des gelées qui sont aujourd'hui tombées en désuétude, comme presque inertes, et très-sujettes à s'aigrir. On ne fait de gelée que celles propres à refociller les convalescens. Toutes les parties du végétal, l'écorce même quand elle est molle, telle celle de sureau, peuvent servir à faire des conserves; on sait que le sucre à la plume est un peu plus cuit que celui à petite plume. Le sucre peut être cuit de manière à se mouler entre les doigts, mais il n'est ainsi que chez les confiseurs. La poudre de roses rouges, unie à la conserve de rose à laquelle on a ajouté un peu de tartrite acidulé de potasse, peut raviver la couleur rouge. Le sucre versé très-peu chaud, puisqu'il fondroit une cuiller quand il est cuit à la plume, altère la couleur de la rose, et donne une conserve qui n'est pas belle. Le sucre à la plume sert à faire les pastilles, les tablettes de menthe; on verse le sirop goutte à goutte sur du papier moulé, on ajoute du sucre pilé, et on aromatise avec de l'esprit de menthe. Le sucre rosat se prépare avec le sucre cuit à la plume, on y ajoute des fleurs de roses; on prépare de même le pain de fleurs d'orange. On ne pourroit pas faire un pain de sucre à la tubéreuse, quoique très-odorante, celle-ci ne s'unissant pas au sucre comme la rose; le sucre rosat qui a bien l'odeur de la rose, n'en a pas la couleur, on la lui donne avec de la cochenille. Le blanc d'œuf sert à faire le pain de roses, celui de fleurs d'oranges, qui sont très-légers, comme on sait. On fait fondre du sucre dans de l'eau de rose, on l'évapore doucement, et on a un sucre parfumé. Une simple cuillerée de blanc d'œuf, battu long-temps et réduit tout en écume, étant jetée sur la bassine où est le sucre à la

plume, se gonfle à raison de l'air qui se raréfie, et on le verse dans des vases qui ont la forme des champignons, ou toute autre forme qui flatte la vue; on appelle électuaires les médicamens qui ont une consistance molle comme du miel. Les tablettes diffèrent des pastilles; les pastilles se font avec le sucre incorporé avec la gomme adragant. Les tablettes se font avec le sucre cuit à la plume, et ont plus de consistance. Les pastilles béchiques se font avec la gomme adragant, l'iris, l'opium. Les tablettes purgatives contiennent des poudres résineuses, telle la scamonée, qui se décompose quand le sucre est trop chaud; il se forme alors des grumeaux, des agglutinations; le fameux Rouelle ne put pas réussir à faire des pastilles, quoiqu'il fût très-instruit. On passe un rouleau huilé sur la pâte propre à faire les pastilles; quand elle est également applatie, on lui donne la forme qu'on veut; on verse aussi le sucre sur du papier huilé. Les pastilles avec médicamens solides se font avec des poudres qu'on incorpore avec la gomme adragant, le sucre; les pastilles de menthe portent un nom impropre. Les tablettes de guimauve se font avec la pulpe de guimauve ou la racine réduite en poudre, cette poudre est blanche, on y ajoute de l'eau et du mucilage de gomme adragant, on forme une pâte, on passe le rouleau; on ajoute de l'amidon très-blanc qu'on met dans un sac de toile qu'on secoue sur du papier, et on écarte la pâte, on aromatise avec de l'eau de fleur d'orange, de bergamotte, de citron, &c. On fait des pastilles rafraîchissantes contre la fièvre putride, on prend du sel d'oseille que l'on unit avec du sucre, on l'incorpore au mucilage de gomme adragant, on aromatise avec *l'oleo sacharum* de citron; ces pastilles sont fort agréables, aigrelettes, et contiennent un acide convenable à ces maladies; on les fait sécher à l'étuve.

Du Chocolat.

Il sert d'aliment et de médicament. Pour faire le chocolat, on se sert du cacao. On torréfie, on met les semences dans un mortier de fer qu'on a fait chauffer; on ajoute du sucre, on triture pour bien incorporer les parties parenchymateuses, et la matière huileuse avec le sucre, et quand on a une espèce d'*oleo sacharum*, on porte la pâte sur une plaque métallique échauffée, on pose par-dessus un cylindre, et quand on voit que la pâte est uniforme, homogène, on ajoute un peu de cannelle en poudre fine, qu'on broye avec la pâte. Le chocolat de santé est fait avec deux parties de cacao caraque, non de celui des îles, on y met le double de sucre, et un peu de cannelle. Le chocolat à la vanille est très rare, parce que la vanille est fort chère. La plupart des chocolats communs

se font avec le marc de cacao, la mauvaise cassonade, les amandes, un peu d'amidon, un peu de baume du Pérou, qui lui donne l'arome; le chocolat qui est gélatineux, épais, est frelaté, et annonce la présence de l'amidon. Le cacao caraque est souvent moisi, on le reconnoît au point blanchâtre qu'on trouve dans les semences quand on les a torréfiées. Les Espagnols prennent le chocolat avec le cacao très-torréfié, comme charbonné; d'autres le veulent à demi-torrifié, d'autres enfin le veulent sans qu'il le soit aucunement. Il y a plus de partie huileuse dans le chocolat dont le cacao a été peu torréfié. La vanille est jusqu'à présent le seul moyen d'aromatiser le chocolat.

Des Electuaires, Opiates, Confections.

On appeloit confection jadis tous les électuaires où entrent des pierres précieuses réduites en poudre; telle l'hyacinthe qui est abandonnée comme insignifiante, insoluble; l'or, l'argent, les perles unies aux électuaires, formoient les confections. On appeloit opiate, les électuaires où entroit l'opium. On auroit dû lui conserver le nom d'orviétan. La thériaque contenant de l'opium, est un opiate; aujourd'hui les opiates n'ont pas souvent d'opium. On prépare les électuaires en pulvérisant les pulpes, les tiges, qu'on délaye dans une bassine. Le sirop doit avoir une consistance meilleûse, autrement l'électuaire ne se conserveroit pas. L'électuaire de catholicum double, qui est un bon remède, quoi qu'on en dise, contient des poudres, des pulpes, un sirop. On fait bouillir du polypode de chêne, des violettes, du fenouil, dont on fait une décoction. On prépare des pulpes de tamarins : on a aussi de la pulpe de casse, de la rhubarbe; le séné, la réglisse, les quatre semences froides qui fournissent un correctif qui dulcifie le médicament, et le rend un purgatif doux à la dose d'une once, ou une once et demie; on met les poudres dans une bassine, on ajoute du sirop, on triture, on broye, on ajoute les pulpes, et on a l'électuaire du catholicum double, qui, quand il est bien fait, n'est pas grumelé, conserve l'odeur de la rhubarbe, du fenouil. Il en est de même des autres électuaires. Dans la thériaque il y a soixante-quatre substances tirées des trois règnes; il y entre du bois, de l'écorce, des feuilles, des fleurs, des semences, des fruits; le sulfate de fer y est aussi : les résines, les baumes, les bitumes, l'opium sont la base de ce remède qui est trop compliqué; aujourd'hui on tombe dans l'excès opposé, on la fait avec trois ou quatre substances; la thériaque a des effets que n'a pas l'opium seul; ses vertus étoient jadis très-vantées et très-connues. La thériaque de trois ou quatre ans est plus sûre

que la récente, aussi les anciens vouloient qu'on n'en fît usage, avant qu'elle fût entrée en fermentation, laquelle tempère l'acrimonie de l'opium, et il se forme diverses combinaisons. La thériaque se conserve très-long-temps. Deyeux dit en avoir de soixante ans qui est bien conservée, et qui a encore toute sa propriété.... Les poudres, les extraits, les pulpes unies à un sirop qui leur procure une consistance molle, constituent les électuaires sur-tout officinaux : en effet, ceux qui se font avec le sucre sont sujets à se candir, à se cristalliser, les substances qui font la base de l'électuaire sont rapprochées, et sous le même volume le remède est plus actif. Les pharmaciens aussi ne font des électuaires que pour trois mois, pour le temps qu'ils peuvent les garder; les propriétés de la thériaque varient suivant qu'elle est récente ou ancienne, l'électuaire et le diascordium où entre l'opium, agit plus doucement, d'une manière plus calmante à mesure qu'il vieillit, pourvu qu'il ne soit pas altéré. L'opium perd avec le temps sa partie virulente, et ne conserve plus que la propriété calmante; la confection hamec jadis très-vantée dans les diarrhées comme purgatif, n'est plus guère usitée. Cet électuaire ne doit pas être grumelé; on le prescrit délayé dans l'eau tiède, une chaleur plus forte dissoudroit la scamonée qui se grumèleroit, se rapprocheroit; on agite la bouteille avant d'en faire usage, on le donne à la dose d'un ou deux gros.

De la Confection alkermès.

Elle est ainsi nommée, à cause des grains de kermès. La piqûre d'un insecte forme une tumeur dans laquelle le kermès se niche; on fait un sirop en écrasant les grains, et les réunisant au sucre. Les grains pouvant s'altérer, se décomposer, on engage les habitans des pays où se fait le commerce de ces grains, à nous en envoyer le sirop. On fait chauffer ce sirop, on le met dans un mortier, on y ajoute la poudre.

De la Confection hyacinte.

Elle se donne le plus souvent comme absorbante dans certaines affections stomachiques. On trouve dans Baumé la recette de tous les électuaires.

Des Electuaires ou *Opiates fébrifuges.*

Dans l'opiate contre la fièvre quarte, le kina décompose l'émétique, qui y entre en grande quantité; le sel ammoniac y trouve aussi sa place.

Des Bols et des Pilules.

On donne le nom de bols aux pilules qui ont une consistance moyenne entre les électuaires et les pilules. Les bols ont une mollesse assez sensible, s'écrasent aisément sous les doigts ; ils ont plus de volume que les pilules, ont la forme olivaire, pèsent de dix à douze grains. Les bols, comme les pilules, doivent être enveloppés d'une substance qui en masque l'odeur et la saveur ; telle la poudre d'iris, de réglisse, ou mieux, de lypocodium, qui est la plus fine, n'imprime aucun goût aux bols, et n'ajoute pas à son volume, comme le fait la poudre de réglisse. On peut faire des bols et des pilules avec toutes sortes de substances ; les pilules diffèrent des bols, en ce qu'elles sont plus petites, plus compactes et arrondies. La résine de jalap adhéreroit au mortier, ne se réduiroit pas en poudre, si on n'écrasoit ou on ne piloit une amande dans un mortier, dont on jette le parenchyme. L'huile auroit produit le même effet. Quand on veut triturer le camphre, il faut ajouter un peu d'alkool ou un peu de jaune d'œuf. Il faut battre fortement les pâtes pilulaires, long-temps et à coups redoublés. Les substances qui entrent dans la masse pilulaire, sont d'autant mieux divisées qu'elles ont été plus battues. Les pilules de Morton sont très-usitées dans les affections de poitrine. Les pilules de cynoglosse sont officinales, se donnent à la dose de deux, quatre, six grains. Un parchemin froissé long-temps entre les doigts et un peu huilé, empêche le dessèchement de la pâte pilulaire, qu'on doit au bout d'un temps plus ou moins long, rebattre dans un mortier. Les dragées de Keiser sont des espèces de pilules dont on trouve la recette dans Baumé. Pour faire les pilules mercurielles, on fait éteindre le mercure dans un mortier de fer, en y ajoutant de la térébenthine ou du baume de Copahu, et on triture. Le mercure s'oxide : on y ajoute le jalap, la scammonée, la rhubarbe ; on ajoute le sirop de nerprun. Il y a aussi les pilules de Belloste, contre les maladies vénériennes. On fait des pilules de térébenthine ; on fait bouillir dans l'eau la térébenthine, qui prend plus de consistance ; on la malaxe alors, et on en fait des pilules. on peut aussi mettre dans un mortier de la térébenthine choisie, on y ajoute le sucre pour l'épaissir, et on en fait des pilules qui conservent l'huile essentielle de cette substance. Les pilules ont en général une certaine pesanteur déterminée ; on se sert pour cela d'un piloltier. On dore ou on argente les pilules, quand les substances qui les composent ne sont pas propres à altérer l'argent ou l'or.

Des Marmelades.

On donne ce nom à une substance qui tient le milieu entre le sirop et le miel. La manne, la casse, le sirop de fleur de pêcher sur-tout, et l'eau de fleur d'orange, sont les matières qui y entrent. Le grand art est de bien mélanger les substances, et de n'y faire rien entrer de répugnant. Jadis les marmelades étoient fort en usage ; Tronchin les avoit mises en vogue : il s'étoit apperçu que les malades les préféroient aux autres remèdes purgatifs béchiques.

Des Loochs.

Les loochs ont la consistance à-peu-près égale du sirop : les malades les sentent quelque temps à la bouche. La gomme fait la base des loochs. Jadis on faisoit des loochs en unissant de l'huile au blanc de baleine, qu'on trituroit ensemble et à froid ; mais le blanc de baleine, sujet à la rancidité, est proscrit des loochs. Les loochs blancs varient suivant l'idée du médecin ; cependant l'émulsion avec les amandes pilées dans le sucre, en fait la base : on ajoute de gomme adragant bien choisie et réduite en poudre : on y mêle trois gros d'huile récente, sur-tout d'amandes douces. La gomme s'unit à l'huile et lui donne de la consistance : peu après avoir long-temps trituré, on ajoute l'émulsion, et il en résulte un fluide homogène ; on aromatise avec la fleur d'orange. Le looch ne se garde guère que huit à dix heures, devient plus visqueux, s'aigrit, et nuiroit. Si on veut que le looch soit plus lactescent, on ajoute plus de gomme : le looch blanc est assez adoucissant.

Du Looch vert.

Pour le faire, on prend des pistaches fraîches, on les pile avec le sucre, on y ajoute du sirop de violettes et de la gomme adragant ; pour le rendre vert, on ajoute le jaune de la teinture de safran, ou quelques gouttes d'eau de chaux, qui verdit comme on sait le sirop de violettes.

Le Looch de jaune d'œuf.

Il est le plus agréable et le plus médicamenteux. On prend un jaune d'œuf cuit au lieu de gomme adragant ; on triture avec l'huile d'amandes douces, ce qui constitue un savon : on y ajoute de l'eau, de sirop de sucre et un peu de fleurs d'orange.

Des Potions.

Ce sont des médicamens dont les malades font très-grand usage ; on les fait pour toutes les maladies. Les potions se

prennent par cuillerées d'heure en heure. La potion la plus simple se fait avec un sirop, tel celui de guimauve. On met une once de sirop, et deux d'huile d'amandes douces ou toute autre huile : on agite, ce qui suspend pour quelques instans les deux liquides ; on peut ajouter le kermès à cette potion, et très-rarement l'ipécacuanha, qui se met plutôt dans les potions aqueuses. Le kermès qu'on ajoute doit être trituré avec un peu d'huile. D'abord, on en verse peu, ensuite davantage, et enfin on mêle le sirop. Le kermès se précipite bientôt : aussi il faut agiter la fiole avant d'en donner au malade ; on y met du kermès à la dose de deux à trois grains..... La potion peut être en infusion pectorale. Le sirop adopté à la maladie est toujours dans la potion.

Des Juleps.

Ce sont des potions calmantes : le sirop de diacode, uni à une infusion et aromatisé avec la fleur d'orange, forme le julep le plus usité. Au lieu d'infusion, on peut substituer l'eau distillée d'armoise, de tilleul, de mélisse, &c. On ajoute les teintures, les poudres, l'éther, quand on veut les rendre plus composés ; l'éther est la dernière partie qu'on met pour terminer la potion. On bouche alors très-hermétiquement : on peut ajouter les poudres, la tempérante sur-tout, qu'on triture avec soin avec le sirop, et on agite la potion avant de la sucrer. Les teintures d'alkool, résineuses ; celles de benjoin, de nymphéa, d'aloës, d'assa-fœtida peuvent aussi y être ajoutées. Si on verse une teinture de castoreum, par exemple, ou de la poudre, il faut les mêler avec le sirop, ce qui forme un *oleo-saccharum*, par l'union du sucre avec la résine : on ajoute ensuite l'eau, qui dissout également la teinture pour lors, ce qu'elle n'eût pas fait si on eût commencé par mêler l'eau avec la teinture. Les potions varient suivant les connoissances du médecin en matière médicale. En général, il ne faut pas trop multiplier les substances qui doivent composer les potions calmantes ou juleps.

Du Gargarisme.

Les médicamens destinés à l'usage de la gorge sont différens. On emploie les infusions de roses, d'aigremoine, &c. On ajoute du miel rosat, et un peu d'acide sulfurique pour un gargarisme astringent. Le gargarisme peut être plus ou moins épais, suivant qu'on veut qu'il reste plus ou moins de temps dans la bouche ; la graine de lin, la racine de guimauve, servent à cet usage.

Des Collyres.

Ce sont des médicamens pour les yeux ; les eaux distillées de roses, de plantain, sont les plus usitées dans les inflammations des yeux ; on emploie aussi l'infusion de mélilot, d'hypéricum, le miel rosat, le sucre de saturne en très-petite dose, car il entraîne la décomposition du collyre, laquelle donne lieu à un nouveau médicament, qui est encore utile pour la maladie ; on fait aussi des collyres où entre le sulfate de zinc, sel très-astringent, très-styptique. Ce collyre porte le nom impropre de collyre vitriolique. Dans d'autres collyres, celui d'Helvétius, il entre la pierre divine, qui se fait en fondant du sulfate de cuivre, du sulfate d'alun, du nitrate de potasse, dans une poêle de plomb. On mêle dans certains collyres cette pierre divine ; on ajoute aussi quelquefois à cette pierre un peu de camphre, qu'on pulvérise avec l'alkool, et on l'incorpore quand le reste de la matière commence à se figer ; on mélange le tout ; et on peut le précipiter avec quelques grains d'ammoniac. L'infusion de fleurs de sureau, avec un peu d'extrait de saturne, forme le collyre le plus usité: On peut faire un collyre en se frottant la main avec un baume de Fioraventi, avec de l'éther, et quand la main est presque sèche, on l'approche des yeux. Le collyre dit de Lanfranc, n'est pas du tout destiné aux maux des yeux ; l'orpiment, le vert-de-gris, la myrrhe et l'aloës, en font la base, et il ne sert qu'à déterger les ulcères de la bouche ou autres. On trempe un petit morceau de charpie, et on recommande au malade de ne pas avaler la salive.

Des Injections.

Ce sont des médicamens liquides qu'on introduit dans une cavité quelconque, avec une seringue ; les injections peuvent être mucilagineuses, détersives, résolutives, &c. On y ajoute souvent des têtes de pavot, la térébenthine, qui a besoin, avant tout, d'être délayée avec le jaune d'œuf.

Des Fomentations.

Elles se font par les macérations, l'infusion, la décoction, &c. Ce sont des fluides chargés des parties extractives des plantes qu'on emploie.

Des Linimens.

Ils ont plus de consistance, et s'approchent de celle des sirops. Le liniment ou embrocation doit être plus long-temps sur la partie que la fomentation, qui ne fait que couler. L'huile et un peu de laudanum liquide, sont les linimens

anodyns les plus usités. Le liniment volatil se fait avec l'huile et l'alkali volatil, à quelques gouttes. Il en résulte un savon à mesure qu'on agite. Le liniment volatil sert dans le cas de douleur, de rhumatisme. Le liniment savonneux se fait avec l'huile d'hypericum et l'eau vulnéraire; l'eau de chaux mêlée à l'huile, constitue de même un liniment.

Des Errhins.

Destinés aux maladies du nez, ils sont ou fluides, tels qu'une décoction de kina, de chêne, &c. ou ils ont la consistance d'un liniment, au moyen des poudres qui peuvent varier à l'infini.

Des Masticatoires.

Ils sont propres à déterminer l'écoulement de la salive; les substances âcres, le tabac à fumer, en les mâchant, font beaucoup saliver; la racine de pyrèthre, à très-petite dose, est fréquemment employée, de même que le mastic, à cet usage, sur-tout chez les pituiteux. On peut avoir un masticatoire composé, telle la racine de zédoaire en poudre, ajoutée à la cire fondue.

Des Fumigations.

On appelle fumigations les vapeurs qui se dégagent de différentes substances infusées dans l'eau, ou de l'eau bouillante seule. On peut ajouter les plantes aromatiques à l'eau; l'eau seule a autant de propriété que celle où l'on unit la manne, la guimauve, dont l'eau seule se dégage. Les poudres aromatiques sèches, jetées sur une pèle rouge, forment une fumigation; le succin ou toute autre matière, feroit de même. Le cinabre sert à faire des fumigations dans les maladies vénériennes; on le réduit en poudre et on le jette sur une pèle rouge. Les graines de baie de genièvre s'emploient de même; le vinaigre, jeté sur une pèle rouge, fait les fumigations acides; mais elles sont insignifiantes, parce que le vinaigre se décompose; on pourroit faire réduire à une chaleur moindre le vinaigre en vapeurs; cependant il se décompose aussi, quoique moins promptement. Aujourd'hui on recommande les fumigations avec l'acide muriatique oxigéné, pour purifier l'air atmosphérique des miasmes putrides; le vinaigre, les combustions aromatiques, la poudre à canon, l'acide sulfurique même, ne décomposent pas la putridité, d'après ce que dit Guiton-Morveau. Le muriate de soude se décompose avec l'acide sulfurique, et c'est le meilleur moyen si on n'a pas d'acide muriatique oxigéné, pour purifier l'air des prisons, des hôpitaux, des caves;

si on mêle un peu d'oxide de manganèse et de muriate de soude, et qu'on ajoute de l'acide sulfurique, on a de l'acide muriatique oxigéné, qui décompose plus promptement et à plus petite dose, la putridité de l'air; en effet, l'oxigène est un très-bon anti-putride. Les Anglais versent de l'acide nitrique sur du nitrate de potasse, pour désinfecter leurs vaisseaux ; mais le gaz nitreux qui s'en dégage, rend ce moyen moins parfait que celui de Morveau.

Des Cataplasmes.

Ce sont des médicamens externes, dont la consistance varie suivant le séjour qu'ils doivent faire sur la partie. En général, ils ont la consistance de l'huile concrète : on fait des cataplasmes à chaud et à froid; on pourroit faire un cataplasme à froid en pilant les semences ou la pulpe des plantes émollientes qui, en entretenant l'humidité sur la partie, pourroient être utiles. L'eau fait la base des cataplasmes; mais les cataplasmes à froid se dessèchent promptement, et forment une croûte, ce qui fait qu'on ne fait guère les cataplasmes froids, avec les pulpes ou la semence des végétaux. On fait encore un cataplasme froid avec le lait et la mie de pain, ou la farine et l'eau; mais le plus souvent les cataplasmès se font à chaud. On emploie les plantes émollientes, comme le sureau, le marrube, la mauve, la guimauve, qu'on fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce que la coction ait lieu. On passe la liqueur à travers un tamis ; on pile les parties fleuries des plantes qui n'ont pas suffisamment cuit, et on les fait cuire de nouveau avec l'eau qui avoit passé; on ajoute un peu de farine d'orobe, de lupin ou la farine ordinaire, parce que l'eau ne se sépare pas de la pulpe; on a, par ce moyen, des cataplasmes excellens: mais en hiver on ne peut se procurer les plantes émollientes : on a proposé de réduire en poudre les plantes desséchées l'été; cette poudre, unie à l'eau, redevient pulpeuse, en y ajoutant aussi un peu de farine; les farines résolutives, telles celles d'orobe, de lupin (cependant comme ce n'est que l'amidon qui se dissout dans l'eau, elle est toujours à-peu-près la même). Pour faire un cataplasme, on délaye à froid les farines susdites avec l'eau; l'eau chaude rend la farine grumeleuse; on fait cuire ensuite le cataplasme, en faisant bouillir l'eau, on retire, on agite le mélange, le cataplasme est fait : la pâte ne doit pas couler, autrement elle ne resteroit pas constamment appliquée sur la partie. Il est des personnes qui préfèrent les cataplasmes mis entre deux linges, aux cataplasmes à nu. En effet, ce moyen empêche le coulement, le déplacement du cataplasme, et facilite surtout son extraction. La farine de graine de lin, comme ayant

beaucoup de mucilage, forme un excellent cataplasme, surtout si on a soin de la délayer avec la décoction de guimauve; on ajoute aussi aux cataplasmes l'oignon de lys, qu'on fait cuire dans des feuilles de papier sous la cendre chaude; l'oignon se cuit au moyen de son humidité, de sa gomme (tous les oignons contiennent une gomme analogue aux autres corps gommeux). L'oignon cuit, on l'écrase dans un mortier, et on a une pulpe qu'on unit au cataplasme; on peut, au lieu de l'oignon, ajouter l'onguent de la mère, de basilicum, d'althéa, &c. Il est des chirurgiens qui employent l'huile de lin, de ver, ou toute autre huile. On frotte de la mie de pain rassis dans une serviette pour l'émiéter; on passe à travers un crible, on délaye avec du lait, et on a, en faisant cuire, le cataplasme de lait et de mie de pain; ce cataplasme s'aigrissant facilement, sur-tout en été, doit être renouvelé toutes les trois ou quatre heures, autrement, au lieu de relâcher, il irriteroit. Jadis, au lieu de cataplasme, on prescrivoit une vessie pleine de lait appliquée sur le ventre; mais le tissu de la vessie n'étant pas perméable au lait, c'étoit un bien mauvais moyen, parce que ni l'arome, ni l'humidité ne pouvoient s'échapper de la vessie, qui de plus avoit l'inconvénient de comprimer et de gêner dans bien des cas; on faisoit aussi des cataplasmes avec les figues cuites; mais ce moyen ne vaut rien.

Cataplasme de Moutarde, ou *mieux Synapisme.*

Il est des circonstances où il faut un excitant très-prompt, comme dans les douleurs de goutte qu'on veut rappeler aux extrémités, on se sert de la moutarde qui a été réduite en poudre, et dans cet état elle a peu d'odeur; mais elle agit d'une manière très-pénétrante: on prépare les synapismes à froid, et au moment où l'on veut en faire usage, autrement l'arome qui fait la base du traitement s'évaporeroit. On délaye la moutarde avec l'eau froide, on la met sur un linge, et on l'applique; le vinaigre est préféré par quelques-uns à l'eau pour délayer la moutarde. Un cataplasme ainsi préparé agit une demi-heure après son application. L'ail peut remplacer la moutarde; son action est prompte; mais l'inconvénient de son odeur le fait proscrire. On sait que la moutarde en vieillissant s'affoiblit et perd de ses vertus.

De la préparation des Huiles composées.

Les huiles composées, comme on sait, se font avec les huiles végétales ou animales; les pétales de roses pâles macérés dans l'huile, dans un pot de faïence, donnent la partie

aromatique au bout de six à huit jours à l'huile qui reste blanche, parce que l'huile ne dissout pas la partie colorante des roses; on la rougit ensuite avec la teinture d'orcanette. On peut l'obtenir plus simplement, en faisant macérer l'huile avec l'eau essentielle de la plante aromatique; on agite, l'arome s'unit à l'huile, et abandonne l'eau qui se précipite. Ce moyen est plus prompt et plus facile. Les parfumeurs préparent ainsi l'huile de jasmin, de tubéreuse; ils mettent un lit de pétales, un lit de coton arrosé d'huile : au bout de quelques jours on exprime le coton qui s'est chargé de l'arome: sans ce moyen il seroit très-difficile d'avoir l'eau des liliacées, comme celles de jasmin, de tubéreuse qui, à la chaleur, s'évaporeroient. L'huile de morelle employée extérieurement, s'obtient en faisant bouillir les feuilles de morelle dans l'huile jusqu'à ce que l'humidité de la plante soit évaporée, ce qui se connoît en jetant une goutte de cette huile sur le feu, laquelle brûle en pétillant ou sans pétiller. Le baume tranquille n'est qu'une huile composée, sa composition est dans Baumé. Ce baume doit être verd, à moins que l'année soit pluvieuse. Les colporteurs rendent ce baume verd au moyen du verd-de-gris; mais ce moyen est très-dangereux, puisque ce remède deviendroit mortel à l'intérieur, et nuiroit dans bien des cas à l'extérieur. Le baume verd a besoin d'être renouvelé tous les ans, autrement il se décompose.

Du Baume de Metz.

C'est un caustique employé pour consumer les chairs baveuses : la recette en est dans Baumé.

On fait de l'huile avec les vers, les crapauds, les petits chiens. On fait l'huile de vers en prenant de la bonne huile dans laquelle on met des vers longs, lavés; on fait bouillir. L'huile de crapaud se fait de même. Ces huiles s'altèrent aisément; mais elles ne sont plus en usage aujourd'hui. Nous avons vu de l'huile de sureau faite il y a à-peu-près quatre-vingt-trois ans, qui conservoit encore l'odeur du sureau, quoiqu'elle fût décomposée.

De l'Huile de Mucilage.

Cette huile, dont la recette est dans Baumé, doit être faite à la consistance d'un mucilage. L'huile s'unit en partie au mucilage.

Des Cérats, des Pommades, des Onguens.

Le cérat tient le milieu entre l'onguent et le cataplasme; la cire jaune ou blanche, unie à l'huile, en fait la base; le plus ordinaire est celui de Galien, qui, le premier, l'a mis

en usage. Il se fait en fondant deux onces de cire blanche dans une demi-livre d'huile d'amandes. On ajoute un peu d'eau en agitant dans un mortier fortement ; au lieu d'eau, on peut mettre l'eau de rose, de fleur d'orange. L'eau reste long-tems unie à l'huile et à la cire, et quand l'eau se sépare le cérat se décompose.

De la Pommade en crême.

Elle est très-usitée chez les femmes pour effacer les boutons du visage, pour faire tomber les restes du rouge. Le baume de la Mecque est le meilleur moyen pour aromatiser cette pommade. La pommade qui a plus de consistance que le cérat, a pour base la graisse de porc ; le grand art consiste à rendre la graisse légère en la battant avec l'eau et l'air qui s'y introduit : on l'aromatise à volonté.

De l'Huile Antique.

Cette huile est de l'huile ordinaire, à laquelle on ajoute un arome avec une huile essentielle. L'huile de pavot blanc ou de behen, est l'huile qu'on emploie, parce qu'elle ne se fige pas ; on y ajoute ensuite une huile essentielle quelconque.

Les pommades, les onguens des apothicaires doivent se faire avec la graisse au printemps. Les pommades se conservent mieux, se rancissent moins ; la graisse est fondue et liquéfiée avec l'eau de roses double ou avec les pêtales de roses ; on colore avec les racines d'orcanette.

DES POMMADES COMPOSÉES.

De la Pommade de Concombre.

Elle est la plus douce, se garde le plus long-temps. On se sert de graisse de porc bien lavée ; on y ajoute des pommes reinettes, du lait, du concombre coupé en tranches ; on laisse macérer pendant huit à dix jours ; on fait fondre ensuite, on bat et on a une pommade très-usitée chez les femmes.

On peut faire une pommade en faisant fondre la graisse, et y ajoutant de l'eau de lavande, l'arome s'unit à la graisse, et l'eau se sépare, on l'unit en la battant fortement.

Des Pommades.

Elles se font avec les graisses et les huiles aromatiques ; mais les onguens en diffèrent beaucoup.

Des Onguens.

Parmi les onguens, un des plus simples, et celui qu'on emploie très-fréquemment, c'est le populeum. On se sert de la graisse de porc et des bourgeons de peuplier, qui sont poisseux, et contiennent une espèce de résine fluide. Voyez Baumé. On prépare de la même manière l'onguent mondificatif d'ache, et tous les autres.

Des Emplâtres qui ont pour base les Oxides métalliques.

Ils peuvent se faire à un degré de chaleur égal à l'eau bouillante, tel l'emplâtre de diapalme, où entre la litarge réduite en poudre et unie à l'huile. Jadis on unissoit l'axonge, qui est rejetée comme insignifiante. La couleur rouge de la litharge change au bout d'environ quatre heures. Cet emplâtre jaunit à l'air extérieur avec le temps; le grand art est de lui donner la consistance convenable.

Le nom de diapalme vient de ce qu'on se servoit d'une spatule de palmier et d'une décoction de cet arbre au lieu d'eau. Les apothicaires suppriment souvent par économie la cire, mais c'est une fraude. L'emplâtre de minium ou de Nuremberg, parce que c'est dans cette ville qu'on le préparoit jadis, se fait en triturant, en porphyrisant le minium, et en ajoutant un peu plus de celui-ci, l'emplâtre a une belle couleur rouge.

De l'Emplâtre de savon.

Sa confection est très-difficile : quand on fond les quatre substances qui entrent dans la compositiou de cet emplâtre, on réussit très-mal; il ne faut ajouter les substances que les unes après les autres, et ne mettre le savon qu'à la fin. Si l'on veut avoir une belle couleur rose, il ne faut pas presser le feu. Cet emplâtre est inusité, il est composé d'oxide métallique et d'alkali.

De l'Emplâtre de charpie.

On coupe la charpie très-mince; on ajoute l'huile et l'eau, on ne voit guère ce que peut signifier la charpie.

De l'Emplâtre diachilon-gommé.

Il est composé; il a pour base l'emplâtre diapalme cuit avec le glayeul, au lieu d'eau, &c. Le vinaigre dissout les gommes-résines, telle la gomme ammoniaque.

De l'Emplâtre divin.

L'ayant cru merveilleux dans les ulcères, on l'appelle divin; il y entre du vert-de-gris. La couleur verte du vert-de-gris disparoît par la décomposition de l'oxide de cuivre. L'emplâtre prend une couleur rougeâtre; sombre quand il vieillit, la couleur jaune remplace à la fin la couleur rouge.

L'Emplâtre diabotanum.

Comme dans la thériaque, il y entre une quarantaine de substances. Jadis pour savoir si les pharmaciens savoient travailler, on leur faisoit préparer le diabotanum. Les anciens avoient beaucoup de substances qui alloient par quatre, telles les quatre semences froides, les quatre fleurs pectorales, les quatre onguens fondans.

Les emplâtres qui se font à une chaleur supérieure à celle de l'eau bouillante, s'appellent emplâtre brûlé; l'onguent de la mère est improprement ainsi nommé, il y entre beaucoup de substances grasses, qui quand elles ont cuit, laissent échapper une odeur âcre. Quand on ajoute la litharge, il se fait une effervescence dont il importeroit de connoître le gaz. On doit modérer le feu quand on voit le mélange monter. On ne doit pas l'appeler onguent, puisqu'il y entre un oxide métallique, avec la graisse, ce qui constitue les emplâtres.

Quand on fait l'emplâtre de *vigo cum mercurio*, il ne faut pas se servir d'un vase de cuivre qui décomposeroit le mercure, ce qui pourroit nuire : l'emplâtre de vigo a la couleur de la pommade mercurielle.

Les emplâtres s'étendent sur la peau, la toile et le parchemin. On prépare des sparadraps qu'on passe entre deux cylindres. On en fait avec l'emplâtre de minium, de diapalme.

De la Toile de Mai.

Elle se fait avec la cire, le blanc de baleine et le beurre de mai; au lieu de deux cylindres, on se sert de la spatule comme ci-dessus, pour faire le sparadrap. Pour les cautères, les Anglais, au lieu de sparadrap de toile, se servent de papier; il y entre de la cire, du blanc de baleine, et de l'huile.

Du Taffetas d'Angleterre.

On étend du taffetas sur une tapisserie, on fait fondre dans l'eau-de-vie de la colle de poisson qui se gonfle, dégénère

en gelée; on place au bain-marie; qu'on passe à travers un tamis serré, on tient chaude cette gelée, on a un pinceau, on passe une couche très-légère, on ajoute jusqu'à quatre ou cinq couches, on aromatise avec une teinture de baume du Pérou qu'on met aussi avec un pinceau; enfin on passe une seule couche de colle de poisson : si le taffetas est bien fait, il ne doit pas se rancir, se séparer en écailles.

Des Bougies.

On a une préparation emplastique, tel le vigo, le diabotanum; elles ont été inventées par un chirurgien nommé de Haran. On a de la toile usée, taillée en cylindre, on la plonge dans l'emplâtre fondu, quand elle y a resté un peu, on la sort promptement, et on frotte ensuite pour agglutiner les bougies, qui si elles sont bien faites, doivent être unies dans toute leur longueur; elles sont un peu plus minces par l'extrémité. Pour que la bougie soit bien faite, il faut que l'emplâtre ne soit pas trop sec, ce qui rendroit la bougie cassante.

Les Suppositoires.

Ils se font avec du miel brûlé comme du caramel: on le coupe en forme de cône, on le trempe dans une liqueur quelconque; les suppositoires les plus communs se font avec le savon, le blanc de baleine unis à la cire ou avec le baume de cacao; on coule la matière dans un cornet de papier, qu'on enlève ensuite quand la matière est solidifiée. (On sait que ces suppositoires sont des topiques qui s'introduisent dans l'anus.)

Des Trochisques.

Ils se font avec les caustiques, tel que le minium ou le sublimé corrosif; la mie de pain, l'amidon y entrent: tous les trochisques se font de la même manière.

De l'Eponge préparée.

Elle est usitée pour tenir une ouverture dilatée; il y a deux manières de la préparer; on a des éponges très-fines qu'on lave; on les trempe dans la cire fondue, on retire promptement l'éponge, on la comprime entre deux plaques de fer un peu chauffées; l'humidité de la plaie fait dilater l'éponge, pourvu qu'il n'y ait pas trop de cire, ce qui est difficile en effet; il vaut mieux avoir des éponges très-fines, très-douces, dont les pores ne soient pas trop béans, on les lave et on a une ficelle; on fait un nœud autour de l'extrémité de l'éponge

jusqu'à la fin ; on laisse sécher, l'éponge devient très-mince, durcit, et est préférable à l'éponge préparée à la cire.

Distillation.

C'est une opération par laquelle les corps réduits en vapeurs, sont conservés dans des vases particuliers, pour y être gardés pour l'usage, à-peu-près tels qu'ils étoient avant la distillation. Je dis à-peu-près, car la plupart des corps subissent une légère altération dans la distillation. La distillation est sèche ou humide. La sèche sublime des corps secs, et l'humide est l'inverse. On la distingue *per ascensum, per descensum, per latus;* ce ne sont que trois modifications de la même opération.

L'alambic est l'instrument le plus usité pour la distillation, il est composé d'un chapiteau et d'un serpentin.

La distillation est plus ou moins prompte, suivant le diamètre du bec du chapiteau; ce tube doit être fort grand : quelques personnes mettent deux ou trois becs à leurs alambics.

En distillant des acides, il faut éviter les vaisseaux de cuivre.

Les alambics de verre sont trop fragiles, on préfère ceux de grès, et mieux encore ceux de porcelaine.

On a inventé, il y a peu, un alambic particulier; on y voit une cucurbite, un cylindre, un chapiteau, un cylindre transversal. Cet alambic est compliqué, il va lentement; mais il a l'avantage de refroidir très-promptement les vapeurs.

Eau distillée.

Pour l'avoir pure, il faut choisir celle qu'on veut distiller. Sur vingt pintes on n'en doit retirer que quinze distillées ; car quand il ne reste que cinq pintes d'eau, elle contient toutes les substances salines que renfermoient les vingt pintes; cette eau chargée de plus de sels, prend plus de chaleur, et bientôt ne passe plus pure.

Eaux distillées inodores ou *odorantes.*

Toutes ont une odeur plus ou moins marquée; mais celles qu'on appelle inodores sont tirées des plantes peu odorantes, telles la chicorée, la bourrache, la pariétaire, la laitue, &c. On peut reconnoître l'odeur de la laitue dans son eau distillée; elle perd ordinairement son odeur au bout de trois semaines. Mais par la cohobation et la récohobation, on a une eau de laitue très-chargée d'une odeur persistante. A la troisième

distillation de l'eau sur des laitues, l'odeur est très-forte ; cette eau est fort calmante, comme on l'a reconnu depuis peu.

Il en est presque de même relativement à l'odeur et aux vertus particulières des autres eaux dites inodores.

Eaux distillées Aromatiques.

Les eaux de menthe, de cochléaria, sont bien odorantes, plus encore si on les récohobe plusieurs fois, de-là la division en eau simple et en eau double.

Eau de Fleurs d'orange.

Prenez une livre de fleurs d'orange, et quatre pintes d'eau ; distillez en une pinte ; les premières huit onces contiennent plus d'arome, et sont presqu'une eau double ; celle-ci a plus d'effet que la simple.

Quand on pousse très-loin la récohobation, l'eau quoique plus chargée d'arome a moins d'odeur, ou une odeur moins agréable ; mais elle devient très-marquante en ajoutant de l'eau pure.

Eau des trois Noix.

Distillez les chatons des noix, pris en Q. S. ; quand les cerneaux sont assez avancés, versez cette eau sur les cerneaux distillés. Lorsque la noix est mûre, ajoutez cette dernière eau distillée à la noix ; distilleze ncore, l'eau est incolore, peu à peu elle prend de la couleur, parce qu'elle contient de l'acide gallique qui se décompose, fournit du carbone qui trouble l'eau, et le précipite peu à peu au fond. L'eau des trois noix n'est pas inerte, elle prend à la longue une odeur de moisi, et doit alors être rejetée

Les eaux distillées exposées à la lumière sont sujettes à se troubler, et à former un dépôt muqueux, verdâtre, ou brun, ou blanchâtre. Celui qui est verdâtre est formé par de petites végétations de la cryptogamie. On avoit cru dans un temps que cette couleur étoit la matière colorante de la plante passée avec la distillation ; mais on est revenu de cette erreur. Plus la lumière frappe sur les bocaux transparens, plus cette végétation y est abondante, aussi les Allemands conservent plus long-temps leurs eaux distillées en les mettant dans des vases de grès ou de faïence.

Le dépôt muqueux paroît très-considérable, mais desséché, ce n'est presque rien ; en le brûlant il répand une odeur de corne brûlée.

Toutes les eaux distillées ne sont pas transparentes après

la distillation, telle est l'eau de cannelle; cette couleur blanchâtre est due à une huile essentielle qui ne se dépose qu'après plusieurs mois ou même un an.

Certaines eaux laissent déposer au bout d'un certain temps un dépôt qui est du vrai soufre, telles sont les plantes crucifères, qui sont transparentes d'abord, et contiennent toutes un peu de soufre. L'eau dans laquelle infuse du raifort sauvage, donne une vapeur qui noircit une pièce d'argent ou de métal sur laquelle elle passe. Une once d'eau de cochléaria donnée pure à un malade, produiroit de grands maux : on en délaie un ou deux gros dans Q. S. d'eau lorsqu'on veut la faire avaler.

Eau de Rose.

Il faut choisir l'époque où la rose est en fleur; on a imaginé de saler les roses prêtes à s'épanouir. Ce sel conserve les roses et leur arome. On met les pétales avec du sel dans un tonneau, au bout de trois à quatre mois on prend ces roses, on les met dans l'eau, elles fournissent une eau de rose qui semble fraîche; l'Ecole en a qui a été distillée de roses salées depuis un an.

Avec l'huile essentielle d'une plante, on a bientôt son eau distillée, autant et aussi peu chargée qu'on le desire. Une goutte d'huile essentielle d'eau de menthe mise sur une chopine d'eau, et agitée pendant un quart-d'heure, forme une eau de menthe; l'huile revient à la surface de l'eau, et est privée de presque tout son arome qu'elle a cédé à l'eau.

Plusieurs huiles essentielles tiennent tellement à leur arome, qu'on ne peut avoir des eaux distillées par ce moyen.

Certaines plantes, telles que la tubéreuse, le jasmin et plusieurs autres, ne donnent pas leur odeur à l'eau distillée; on conserve leur arome, avec les huiles comme nous avons dit ci-dessus.

Il faut renouveler ces eaux distillées au moins tous les ans. Au-delà de ce terme, elles deviennent inertes pour la plupart du temps, elles sont, comme on dit, filantes, mais non malfaisantes.

La plupart des eaux distillées se gâtent, sur-tout quand elles sont dans un vase hermétiquement bouché, ce qui est vrai sur-tout des eaux distillées inodores; les bouchons de liége hâtent cette altération. Un parchemin percé, ou un cornet de papier, doivent servir à boucher ces bouteilles d'eau distillée.

La distillation est un excellent moyen pour avoir les huiles essentielles. Elles se détachent au degré de chaleur qui fait

bouillir l'eau ; il faut pousser le feu promptement ; les plantes jeunes, vieilles, fournissent peu d'essence. La racine d'angélique donne beaucoup d'huile; d'autres fois c'est la plante, telle la menthe ; ou bien les fleurs, telle la rose qui ne donneroit pas d'huile si l'on distilloit isolément les pétales : il faut y laisser avec les pétales le calice, qui, seul, n'en donneroit presque point. Il est des plantes qui, jusqu'ici, n'ont pas fourni d'huile essentielle, telles la chicorée, la bourrache, le pourpier. La fleur de nymphea, sans être odorante, fournit beaucoup d'huile. L'oranger fournit quatre huiles essentielles différentes, suivant qu'on distille la racine, la tige, la fleur, la feuille ou le fruit ; d'après cela, on voit qu'il n'est pas indifférent de connoître la partie dont on veut extraire l'huile. Les huiles essentielles varient en densité, en volatilité, en pesanteur, en dissolubilité. L'appareil pour distiller les huiles doit être très-évasé par le haut, pour qu'elles ne retombent pas. L'huile de cannelle, de sassafras est caustique, et sert à cautériser les nerfs dentaires. Les huiles s'épaississent en vieillissant ; il faut les redistiller sur des plantes analogues ; mais ce moyen diminue et altère l'huile. L'écorce d'orange fournit son huile par expression.

Distillation de l'Alkool.

C'est un fluide volatil, transparent, combustible. Tous les corps sucrés peuvent donner l'alkool, de même que les substances farineuses qui contiennent du sucre. On met du vin dans un alambic, on lutte, on donne un coup de feu, il passe un flegme qu'on néglige ; mais quand on voit des stries qui se forment, on les ramasse. (Voyez dans la Chimie de Chaptal, la meilleure forme d'alambic.) Il seroit peut-être nécessaire de multiplier les tuyaux des chapiteaux, à l'exemple de Vauquelin, ce qui abrége l'opération, comme on l'a éprouvé. L'eau-de-vie est mise dans des tonneaux qui, contenant de la résine, la jaunissent parce que celle-ci est dissoute. Dans le commerce, on jaunit l'eau-de-vie avec du sirop de sucre, la mélasse qui est noire, et dont l'évaporation atteste la présence. Ce moyen ne rend pas l'eau-de-vie mal saine, mais la rend plus douce, et trompe à l'aréomètre. Comme la chaleur de l'atmosphère, ainsi que sa hauteur, font varier l'aréomètre, il s'ensuit qu'il est toujours défectueux. Tous les fruits sucrés donnent de l'eau-de-vie qui, cependant, conserve un goût qu'apprécie un dégustateur instruit. Le cidre qui ne seroit pas aigre ne donneroit pas de l'alkool, à l'inverse du vin, qui, plus il a d'acide, moins il contient d'alkool. La distillation au bain-marie donne plus d'alkool, et qui est plus pur, mais elle n'est pas praticable dans les ateliers en grand.

Les eaux-de-vie emportent un peu de l'arome du suc distillé, tel le tafia, qui sert à faire la liqueur des Isles si vantée : le kirschwasser enivre. On l'obtient en écrasant des cerises qu'on fait fermenter; et quand la liqueur est aigre, on distille sans faire brûler. Le suc de bette-rave fournit de l'eau-de-vie. La lie de vin donne de l'alkool et du tartre. Pour distiller la lie de vin, on met une platine qui ferme presque le bas de la cucurbite; on met le suc plein de lie sur la cucurbite ; on y verse de l'eau, et on distille. La platine empêche le suc de brûler; l'eau-de-vie qui en résulte n'est guère potable. Le meilleur alkool est celui qui s'approche le plus du 38e degré de l'aréomètre, qui est le *summum* de la distillation. Dans le commerce, lorsqu'on n'a point d'aréomètre, il faut agiter de l'eau-de-vie dans une petite bouteille, et si les bulles qui se forment en agitant la liqueur se dissipent bientôt, c'est une preuve qu'elle est bien rectifiée ; dans le cas contraire, l'eau-de-vie ou l'alkool contient plus de flegme. On a proposé de présenter à l'alkool de la potasse, pour la déflegmer ; elle entraîne l'aqueux, et se précipite en déliquium ; mais cette manière est défectueuse, parce qu'elle agit sur la partie colorante de l'alkool. Le sel de Glauber ou sulfate de soude sert aussi à déflegmer l'alkool ; mais il s'en dissout une certaine quantité dans l'alkool. La distillation est le seul moyen de la rectifier.

On fait avec l'alkool des liqueurs simples et des liqueurs composées (Voyez Baumé). Les liqueurs spiritueuses aromatiques se perfectionnent en vieillisant, telle l'eau de mélisse ou des carmes. Elles développent leur odeur, lorsqu'elles sont mêlées avec de l'eau. La racine d'iris de Florence a l'odeur de la violette; en la distillant avec l'alkool, on en fait une liqueur aromatique. Les blanchisseuses qui préparent le linge des petites-maîtresses à Paris, mettent de cette racine dans le linge, et lui donnent par ce moyen une odeur de violette.

Des Liqueurs potables.

(Voyez Baumé, et l'art du Distillateur.)

De l'Acide acétique et acéteux.

On met du vinaigre dans une cornue, et on distille jusqu'aux trois quarts; on peut le rectifier en le distillant de nouveau; c'est-là ce qu'on appelle l'acide acéteux; l'acétique se fait en distillant du vinaigre avec du verdet, ou l'acétite de cuivre. On peut faire aussi de l'acide acéteux par la congélation, ce qui se fait en exposant le vinaigre à un froid rigoureux.

De l'Acide nitrique.

Il s'obtient par la distillation du nitrate de potasse avec l'acide sulfurique.

De l'Acide nitreux.

Il se fait avec du nitrate de potasse et du sulfate de fer : il est beaucoup plus volatil que le nitrique.

De l'Acide sulfurique.

Il s'obtient par la combustion du soufre dans un alambic de plomb.

De l'Acide muriatique.

Il faut distiller du muriate de soude avec de l'acide sulfurique.

Du Succin.

Il produit, par la distillation, un sel et une huile; le premier s'appelle acide succinique, et le second, huile de succin.

De la Distillation des Bois.

Elle donne différens produits qui se sont formés pendant la distillation. Le gayac forme de l'huile de gayac et de l'acide. Le bois de cerf donne une huile et un carbonate d'ammoniac dont on fait usage, et du flegme qui porte le nom d'esprit volatil de corne de cerf; en le rectifiant, on obtient l'huile animale de Dippel.

Ethers.

La combinaison des alkools avec les acides forment des produits usités. L'acide nitrique, le muriatique, le sulfurique et l'acide acétique, sont les acides les plus propres pour former les éthers.

Esprit de Vitriol dulcifié.

C'est de l'alkool très-pur et de l'acide sulfurique. On laisse environ deux mois en repos. Ce remède n'est presque pas usité à l'intérieur, ou du moins à petite dose.

Eau de Rabel.

C'est un acide sulfurique alongé de beaucoup d'alkool. Rabel prenoit des pyrites martiales et les mettoit effleurir. Il lessivoit le sulfate de fer formé, il distilloit et en retiroit l'acide sulfurique. Il mêloit à cet acide de l'alkool, il le co-

loroit avec les fleurs de coquelicot, et en faisoit un remède universel. On ne pouvoit imiter la couleur de l'eau de Rabel; mais cette couleur est inutile. Cette eau est très-acide dans le premier temps; il faut donc distinguer dans les formules si l'on veut de l'eau de Rabel récente ou ancienne. Cette dernière renferme déjà de l'éther. Aujourd'hui nous faisons un simple mélange de l'acide et de l'alkool, et on laisse reposer pendant plusieurs mois. Il est bien plus expéditif et meilleur de distiller, un peu après le mélange, une certaine quantité de cette matière. Il se forme à l'instant par le calorique des combinaisons qui n'avoient lieu qu'après plusieurs mois.

Liqueur anodyne minérale d'Hoffmann.

Prenez de l'alkool à trente-six degrés, environ deux parties; acide sulfurique une partie; on distille, il passe d'abord une liqueur éthérée, et dans la suite il monte un peu d'huile douce de vin; on ajoute quelques gouttes de cette huile à la liqueur éthérée. Cette liqueur minérale est moins usitée depuis qu'on fait l'éther sulfurique. On parvient à le faire en distillant de l'acide sulfurique avec de l'alkool. On a un appareil de Volf, et on procède suivant l'art. Lorsque la liqueur qui est dans la cornue commence à manifester des vapeurs blanches, elle n'est plus propre à donner de l'éther; en ajoutant de nouvel alkool, on peut faire encore de l'éther, mais de bien moins bonne qualité quant à la saveur..... Si on mêle de la potasse ou de la magnésie pure dans la liqueur éthérée, contenant de l'acide sulfureux, de l'huile douce et de l'éther, on forme un sulfate, qui se précipite, et une espèce de savon qui surnage. L'éther doit être alors très-rectifié au bain-marie; on peut employer un alambic d'étain, la liqueur est alors suave, incolore, volatile, transparente, et c'est du bon éther...Tous les éthers ont une odeur un peu différente les uns des autres, le sulfurique est le plus agréable. Une petite quantité d'éther se dissout assez bien dans une certaine quantité d'eau; mais il faut en donner un, deux ou trois gros, quand on veut en faire prendre pendant douze heures à un malade.

Ether nitrique.

L'acide nitrique, mêlé à l'alkool, forme l'esprit de nitre dulcifié; au bout d'un an il a une odeur éthérée bien marquée, et la liqueur est moins acide. On peut aussi déterminer plus promptement les combinaisons en distillant légèrement. Aujourd'hui on fait aisément l'éther nitrique. On

prend, acide nitrique du commerce, alkool, de chacun deux onces.

On place le tout dans un bain de glace, au bout de douze heures il s'élève des bulles; et après deux ou trois jours, il y a à la surface une grande quantité d'éther et une liqueur qui surnage. Si on débouchoit tout-à-coup, tout s'échapperoit à-la-fois; mais on fait un trou avec une épingle, on transvase, et peu à peu l'éther vient au-dessus et l'acide au fond.

Ether nitrique.

Prenez une livre d'acide nitrique à vingt-deux degrés, et une livre d'alkool à trente-deux degrés. On distille et on le fait comme le sulfurique, c'est le plus volatil des éthers. Lavoisier pensoit qu'on ne pouvoit en faire sur une montagne, à raison de sa grande volatilité. Il est moins employé que le sulfurique. Quand on le donne, il faut qu'il soit privé du gaz nitreux.

Ether muriatique.

Il a été d'abord très-difficile à faire..... En faisant l'esprit de sel dulcifié avec l'acide muriatique et l'alkool, Courtambaul a trouvé le moyen de former un éther au moyen de la liqueur fumante de Libanius et l'alkool. C'est parce qu'il employoit cette première liqueur qui est un acide muriatique oxigéné, qu'il réussissoit; aujourd'hui on le forme aisément avec ce dernier acide.

L'éther muriatique a une odeur particulière, il n'a pas été employé en médecine. Dans les gargarismes on emploie fréquemment l'acide ou esprit de sel dulcifié.

Ether acétique.

Prenez vinaigre radical ou acide acétique qui est toujours un peu verdâtre, s'il n'est pas rectifié, d'alkool, de chacun partie égale. On fait le mélange sur-le-champ. Il faut faire bouillir très-promptement; mais on ne l'a pas de la première distillation. Cet éther est moins volatil que les autres. On cesse de distiller quand les deux tiers ont passé.... On cohobe deux fois, et on obtient une très-grande quantité d'éther. Pelletier a prouvé que cet éther contenoit une grande quantité de carbone. Il n'a pas été employé intérieurement; car on craint le peu de cuivre qu'il contient peut-être. On l'emploie en friction contre le rhumatisme, comme il est à la mode pour ce cas, on en dit des merveilles, peut-être avec raison. On a observé que les éthers deviennent meilleurs avec le temps, de même que l'eau-de-vie. Il y a aussi de la différence entre

l'alkool récent et l'alkool ancien pour en former des thermomètres; ils ne marquent pas les mêmes degrés.

Tous les éthers se rectifient de la même manière que le sulfurique. Pour rectifier celui-ci on ajoute de la potasse à l'éther, on le distille de nouveau.

Sublimation.

C'est une opération par le moyen de laquelle des corps solides, réduits en vapeur par la chaleur, se rassemblent d'eux-mêmes à l'état sec, par la seule perte de leur calorique.

Cette opération a pour but de séparer un corps sec des autres substances sèches moins volatiles que lui..... Souvent, pendant l'opération, il se forme des composés nouveaux qui sont pulvérulens par le refroidissement.

Exemples de sublimation.

Le cinabre est une combinaison de soufre et de mercure mélangés; il n'est pas toujours pur. Quand on veut purifier le cinabre, on le pulvérise, on l'introduit dans des mortiers qu'on enfonce dans un bain de sable, on chauffe le fond presque jusqu'au rouge; en ce moment les molécules pulvérisées se rallient, s'attachent à la voûte du mortier, y forment diverses couches; quand il ne reste presque plus de matière, on râpe le vaisseau, on trouve le cinabre sublimé sous forme cristalline aiguillée. Dans le commerce on fait cette opération avec deux terrines de grès, on les abouche l'une contre l'autre, on plonge l'inférieure dans un bain de sable. Au bout de douze à quinze heures on désunit les deux terrines, et on trouve le cinabre au fond. Pour former le cinabre de toutes pièces, prenez soufre, une once; mercure, quatre onces; on fond le soufre, on y tamise le mercure; on le met dans un mortier, on sublime une, deux ou trois fois, quand on veut l'avoir bien beau. Alors le cinabre est d'un beau rouge éclatant; il est employé dans les arts. Une livre de cinabre ne contient que six gros à une once de soufre et quinze onces de mercure.

Sublimation du Muriate d'ammoniac.

On purifie dans le commerce le muriate d'ammoniac en le pulvérisant et le sublimant. On pourroit aussi l'avoir pur par la cristallisation; mais l'autre moyen est préféré comme plus commode. Quand on n'opère pas en grand, on voit le sel ammoniac sublimé en petits cristaux.

Dans le commerce on opère avec des mortiers ou des terrines, et l'on soutient le feu pendant vingt-quatre heures et plus.

Pour les arts on n'emploie que le sel ammoniac sublimé. Celui du commerce est demi-transparent, parce que la violence du feu l'a fondu après la sublimation avant qu'on l'en ait retiré.

Sublimation du Camphre.

Le camphre est une matière *sui generis*, tirée sur-tout du *laurus camphora* L. Quand on le veut sublimer, on met des morceaux de paille dans le haut du vase distillatoire. En Hollande on sublime le camphre en pain comme ceux du sel ammoniac. Valmont de Bomare a décrit leur procédé. Il faut avoir l'habitude de cette opération pour la bien faire. Quand le camphre est sublimé, il est très-pur, et il se cristallise lorsqu'on le laisse refroidir lentement après l'avoir fondu.

Acide benzoïque.

On peut le dissoudre dans l'eau; mais on préfère de retirer cet acide par une simple sublimation. A cet effet on met le benjoin dans une terrine à laquelle on ajoute une autre terrine, on fond, et par la chaleur l'acide benzoïque se sublime et forme des petits cristaux blancs. Si pendant la distillation il se sublime en même temps de l'huile, les cristaux sont grisâtres; dans ce cas il faut sublimer une seconde fois, et l'acide est alors blanc et pur.

Fleurs de Soufre.

C'est du soufre sublimé. Les fleurs du soufre de commerce contiennent un peu d'acide sulfurique, de manière qu'il faut l'enlever par l'eau, qui ne dissout pas le soufre et se charge de l'acide. Le soufre en canon pulvérisé n'est pas pur, on le mêle souvent aux fleurs de soufre. Pour éviter cet inconvénient, on sublime les fleurs de soufre qu'on veut employer.... Jusqu'ici nous n'avons pas formé de nouveaux corps dans nos sublimations; voici des exemples de ces changemens de composition des corps, &c.

Carbonate d'Ammoniac.

Prenez muriate d'ammoniac et carbonate de potasse, les deux sels se décomposent; pendant la sublimation l'acide carbonique et l'ammoniac gazifié se combinent et forment un corps sec, qui est un carbonate d'ammoniac. On l'appeloit dans l'ancienne nomenclature alkali volatil concret; il est bien moins volatil que l'ammoniac pur. Quand on veut saturer ce sel d'acide carbonique, il faut l'exposer à une très-grande quantité de cet acide, alors le carbonate d'am-

moniac est à peine odorant. On fait avec l'ammoniac et la craie, le sel volatil d'Angleterre, qui est un ammoniac non entièrement saturé d'acide carbonique.

Sublimé corrosif.

Il y a divers procédés pour l'obtenir.

Prenez nitrate de mercure et muriate de soude, distillés ou plutôt sublimés ; ou nitrate de mercure, sulfate de fer, et muriate de soude décrépité, chauffez très-fortement, les trois sels se décomposent, et il se sublime du sublimé corrosif qui se trouve en forme cristalline dans la partie supérieure des vaisseaux. Quand la chaleur est trop forte dans la partie où il est sublimé, il se fond et jaillit. Il faut se garder des vapeurs, qui sont très-dangereuses. S'il n'est pas bien pur, une nouvelle sublimation le purifie : dans le commerce il a quelquefois une teinte rouge due au fer.

Mercure doux.

Prenez le sublimé corrosif, du mercure, à parties égales ; triturez dans un mortier de verre le premier, puis ajoutez le mercure. On met quelques gouttes d'eau au fond du mortier de verre, afin que la vapeur ne s'élève pas. On sublime et on a un muriate simple de mercure. Si le coup de feu est trop fort, ce pain obtenu a un air vitreux ; on sublime une seconde et même une troisième fois, pour qu'il ne reste pas de sublimé corrosif. Il est toujours prudent de broyer le mercure doux, de le mettre dans l'eau chaude pour le laver, afin qu'il n'y ait plus de sublimé corrosif.

Le calomélas a subi deux opérations ou sublimations; l'*aquila alba*, trois, la panacée mercurielle, sept. Ces deux dernières préparations ne diffèrent en rien.

Muriate ammoniaco-martial.

Sa couleur est d'un jaune sale, sa vertu très-infidèle et suspecte ; car on n'a jamais deux sels semblables.

De l'acide boracique.

Jadis appelé sel sédatif de Homberg. Pour faire ce sel on a du borate de soude qu'on réduit en poudre ; on l'unit à du sulfate de fer aussi pilé, on met le tout dans une cucurbite de grès très-basse, à dose égale. On ajoute un peu d'eau pour humecter seulement un peu l'ensemble. On a plusieurs cucurbites pour augmenter les produits de la sublimation. On voit s'élever, par l'action du feu, des vapeurs sèches qui

obscurcissent l'intérieur de la cornue au haut de laquelle elles s'attachent sous forme d'écailles minces et transparentes. Quand il ne s'élève plus de vapeur, il n'y a qu'à ajouter un peu d'eau, pour que le reste d'acide boracique puisse se sublimer. Trop d'eau empêcheroit la sublimation, de même que son défaut. On ajoute de l'eau plusieurs fois, tant qu'il reste d'acide à sublimer. L'acide sulfurique du sulfate de fer se combine à la soude du borate de soude et donne du sel de Glauber. Aujourd'hui au lieu du sulfate de fer on verse de l'acide sulfurique qui ne soit pas très-concentré sur du borate de soude et on pousse le feu. On n'a pas besoin d'eau (l'acide sulfurique en contenant), tout autre acide, soit le muriatique, l'acétique, &c., donneroit l'acide boracique. L'acide boracique s'obtient très-lentement, pèse infiniment peu : on a d'autres moyens plus faciles pour avoir l'acide boracique.

De la Calcination.

Cette opération tend à séparer certains principes des corps, ou à les rendre propres à se combiner à d'autres substances. La pierre, les sels calcinés sont des calcinations de la première espèce; quoique la chaleur soit le principal moteur de la calcination, néanmoins la calcination peut avoir lieu spontanément et sans la chaleur; mais elle est plus lente et ses vertus sont moindres : on peut revenir à l'une ou à l'autre, suivant les cas.

De la Calcination par le feu.

Le marbre est une espèce de sel, il résulte du mélange de l'acide carbonique et de la chaux; pour avoir de la chaux, il n'y a qu'à calciner. Pour débarrasser la chaux de l'acide carbonique et de l'eau que contient le marbre, puisque c'est un sel qui contient de l'eau de cristallisation, après que l'eau a été évaporée, l'acide carbonique se dégage, et la chaux, où il n'y a plus d'acide (ce qu'on reconnoît à sa friabilité et à l'état caustique que lui donne l'absence de l'acide carbonique), est très-bonne. Si on calcine le marbre dans une cornue, on peut appercevoir l'eau et l'acide carbonique que contient le premier. La chaux s'éteint, se fuse dans l'eau, se réduit en poudre, elle se décompose à l'air; l'eau de chaux est usitée en médecine; on la distinguoit jadis en trois espèces. On sait aujourd'hui que cette différence n'est qu'idéale. Pour avoir l'eau de chaux, il n'y a qu'à mettre quelques onces de chaux dans le fond d'une bouteille qu'on remplit d'eau; l'eau saturée de chaux n'en dissout plus; ainsi l'eau de chaux seconde a autant de force que la première, quand il reste quelques atomes de chaux. L'odeur qu'on trouve en buvant

l'eau de chaux, ne vient pas de la chaux, mais de la salive de la bouche qui contient du sel ammoniacal. Pour conserver l'eau de chaux, il faut bien boucher le vase dans lequel on la met, et laisser un peu de chaux au fond.

De la Magnésie.

Elle se fait en décomposant, au moyen du carbonate de potasse, le sulfate de magnésie. Cette magnésie ne s'emploie plus. Aujourd'hui on calcine le carbonate de magnésie dans une cucurbite; cette magnésie étant caustique, on la lave, on la dessèche, et la magnésie calcinée est le meilleur absorbant propre à détruire les aigreurs, les rapports acides de l'estomac. La magnésie doit être fermée dans plusieurs flacons qui soient bouchés hermétiquement, autrement l'acide carbonique rendroit la magnésie caustique comme avant la calcination.

Du Sulfate de fer.

Dans certains cas on le calcine, pour séparer l'eau ou l'acide. On calcine au blanc quand l'eau seule a été enlevée, et au rouge quand on enlève avec l'eau l'acide.

De l'Alun.

Le sulfate d'alun calciné a l'odeur styptique. On le calcine en le mettant dans une cucurbite de fer sur le feu; le sel entre en fusion aqueuse, la matière se dessèche, se raréfie et l'opération est consommée. L'alun est très-blanc et très-acide, à raison du volume d'eau qui en a été séparé. Cet alun est employé comme escarrotique. L'alun calciné deviendroit plus léger, si on l'avoit exposé sur des charbons ardens; mais à la longue il se décomposeroit.

Des Métaux.

Ils acquièrent du volume par la calcination, qui peut se faire à froid ou à chaud. A froid, elle se fait très-lentement. Le métal arsénique perd sa partie métallique à l'air libre, devient moins brillant à raison de l'oxidation spontanée qui augmente son poids. Le plomb se calcine, s'oxide de même à l'air libre, perd son *facies* métallique, de même que le bismut et le zinc. Mais le fer est celui de tous les métaux dont l'oxidation nous intrigue le plus. Quatre ou cinq jours suffisent pour oxider le fer, si l'air est humide. On l'appeloit jadis safran de mars préparé à la rosée de mai (l'air atmosphérique plus oxigéné au mois de mai qu'en tout autre temps, prouve que les anciens n'avoient pas tout le tort de préparer leur mars apéritif dans ce mois). L'éthiops martial est l'oxide de fer noirci au lieu d'être jaune. Pour avoir

l'éthiops martial de Lémery, on met de la limaille de fer dans une bouteille qu'on remplit d'eau. L'eau se décompose, son oxigène oxide le fer, l'hydrogène s'évapore, et le fer saturé d'oxigène noircit. Cet oxide porte le nom de son auteur. Si on agite le vase, on accélère l'oxidation. On dessèche l'éthiops, pour lui conserver sa couleur noire, au bain-marie; cet éthiops est très-attirable à l'aimant.

De la Calcination par le feu.

De tous les métaux, l'arsenic est celui qui se calcine le plus promptement. On se sert de gens condamnés à mort pour travailler à cette calcination, qui se fait en brûlant l'arsenic qui entre dans la peinture. Le plomb s'oxide aussi très-facilement, comme on le voit par la poussière qui se forme sur la cuiller du fondeur. Le massicot, le minium, la litharge, sont les différens produits de la calcination du plomb, suivant le degré de chaleur employé. L'antimoine s'oxide aussi aisément, de même que le zinc, dont l'acide calciné est usité en médecine sous le nom de fleurs de zinc. La calcination du mercure doux dans des vaisseaux de grès ou de verre, fournit plusieurs oxides très-usités en médecine, tel le mercure précipité *per se*, ce qui duroit six mois, mais aujourd'hui on opère plus promptement par des moyens indiqués en chimie. Le précipité rouge, s'il étoit trop calciné, n'agiroit presque pas comme trochisque, puisqu'il n'auroit presque plus d'acide nitrique.

De la Combustion.

C'est une opération qui fait changer de nature, de poids, de vertus à un corps. Il y a trois sortes de combustions, l'insensible, la lente et la rapide. L'agent principal de ces trois espèces est toujours l'oxigène. Si l'oxigène n'arrive que peu à peu sur un corps, la combustion se fait d'une manière insensible; mais si l'oxigène est accumulé, la combustion est prompte, et on peut suivre les différens changemens qui surviennent à un corps brûlé; mais si l'oxigène s'unit à une très-grande quantité de calorique, la combustion est instantanée, et on ne peut suivre les changemens qui arrivent. Un corps végétal contient toujours une certaine quantité d'oxigène, qui est unie ou à l'hydrogène ou au carbone. Enfin le calorique augmente l'action de l'oxigène, suivant que celui-ci est en plus ou moins grande quantité; c'est ce qui oblige de déterminer le degré de chaleur qu'il convient de donner à chaque médicament.

Des Eponges brûlées.

On les met dans un creuset, on bouche, et laisse une petite ouverture, et on fait brûler. On a alors un véritable carbone. Morand a employé avec beaucoup de succès l'éponge brûlée avec le muriate de soude et d'ammoniac, contre les goîtres. On applique une espèce de collier avec ces trois substances. Il faut que la poudre soit nouvellement préparée; les malades éprouvent une chaleur, un prurit, un suintement. Le muriate de soude est décomposé par le peu de chaux qui étoit dans l'éponge, qui contenoit de petites coquilles lorsqu'on l'a calcinée; la tumeur disparoît peu à peu.

Des Sels fixes.

On les obtient en faisant brûler dans une chaudière rougie certains végétaux, comme la marjolaine, le chardon, la tanaisie, &c.; on a soin de fermer bien exactement la chaudière. Dans les pilules si vantées de mademoiselle Stephens, outre le savon, il y entroit de la poudre de cresson brûlé. La combustion du charbon dans le bois est à-peu-près la même. La combustion rapide décompose promptement le corps brûlé, et il en résulte l'incinération. Un corps ne peut jamais bien brûler s'il n'est exposé à l'atmosphère, puisque l'oxigène s'unit au carbone, forme de l'acide carbonique, et il en résulte la combustion entière du corps.... Nous incinérons les plantes pour en retirer la potasse et la soude.

De la Fusion.

C'est une opération par laquelle on rend fluide un corps au moyen du calorique. On connoît deux sortes de fusion, l'aqueuse et la sèche. On opère de la première manière en mêlant du nitre et du soufre pour faire le cristal minéral ou sel de prunelle. On opère beaucoup de médicamens par la fusion. L'étain se fond à une chaleur moindre qu'à celle de l'eau bouillante, les plaques des tuyaux d'orgue se fondent sur des toiles tendues sur des réchauds. Le verre se fait par le mélange de la potasse et de la silice, la première facilitant la fusion de celle-ci. En touchant un ulcère de la gorge avec la pierre infernale, il faut que la pierre soit parfaitement dure, pour qu'il ne s'en détache pas de molécule qui porté dans l'estomac le corroderoit.

De la Dissolution.

C'est une opération dans laquelle les parties intégrantes des deux corps qu'on unit sont décomposées, désassociées, et forment un composé nouveau.

De la Solution.

Ici les parties intégrantes ne sont que suspendues sans être désassociées : quelques sels, le muriate de soude par exemple, ne sont pas plus solubles dans l'eau chaude que dans l'eau froide. Les infusions ne sont que des solutions ; il en est de même des substances qui forment l'extrait par leur évaporation. La teinture est une solution de résine dans l'alkool : cette résine se précipite sans altération, lorsqu'on la sépare de l'alkool par une substance qui a plus d'affinité avec l'alkool. Les huiles essentielles ou les huiles volatiles sont aussi solubles dans l'alkool ; il en est de même du camphre.

Il y a commencement de dissolution lorsqu'on fait bouillir une huile grasse ou fixe, dans laquelle est une solution de résine. On ne peut plus obtenir la résine dans l'état où on l'avoit employée; c'est alors un vernis lorsqu'on l'a évaporée. La résine qui a coloré l'huile rosat, ne peut plus être réduite à l'état de résine, mais par l'évaporation on obtient une matière sèche, cassante, ce qui est un véritable vernis.

L'éther est le dissolvant des résines ; il en est quelques-unes sur lesquelles il agit lentement...La gomme élastique humectée et gonflée dans l'eau peut être tenue en dissolution dans l'éther.

Les alkalis dissolvent diverses substances. L'ammoniac agit promptement sur plusieurs corps dont il change entièrement la propriété. Les alkalis fixes et les substances salino-terreuses sont dans le même cas. L'ammoniac se décompose d'abord pour oxider les métaux, puis il se combine avec certains oxides métalliques, tel que celui de cuivre, tel est l'eau céleste. A la longue cette liqueur laisse déposer et précipiter une partie du cuivre .... L'ammoniac dissout toutes les huiles, change leurs propriétés et perd les siennes, il en resulte le savon ammoniacal. Plus l'ammoniac est pur, plus son action est prompte. Ici le corps n'est pas transparent, comme dans les dissolutions complètes.

Savon.

On le fait en grand dans le commerce ; on fait bouillir la soude, on ajoute de la chaux pour rendre la soude caustique, on verse de l'huile et on fait refroidir. Dans nos officines nous concentrons la liqueur alkaline jusqu'à ce qu'un vase de huit gros d'eau contienne dix gros de cette liqueur, on la mêle alors avec l'huile ; en mêlant ces deux substances la combinaison s'opère. En demi-heure ou trois quarts-d'heure de mélange, l'opération est terminée. Le savon ne doit pas être caustique, comme celui qui n'est fait que

depuis quelques jours. Il faut quarante jours avant qu'un savon soit bon pour l'usage médicinal. Il ne faut jamais employer à l'intérieur le savon du commerce; ordinairement il contient un peu de cuivre ou d'autres substances.

Les pilules savonneuses sont assez usitées; on y ajoute ordinairement diverses poudres.

Le savon, incorporé avec des charbons de plantes et des coquilles d'huîtres calcinées, formoit la base du remède de mademoiselle Stephens, comme nous avons dit.

Un savon fait avec le suif se démasque par une odeur particulière.

Savon de Starkei.

C'est une combinaison d'huile essentielle de térébenthine et de potasse. Cette combinaison est très-difficile à faire. Baumé a pris un moyen plus expéditif et meilleur pour l'obtenir. Son moyen consiste à présenter la potasse en l'état sec à l'huile de térébenthine. — Il y a encore un moyen plus court. — Prenez de la térébenthine très-pure, mêlez avec de la potasse peu humectée, triturez bien, vous aurez un savon bien blanc; c'est un savon presque extemporané... L'huile essentielle de térébenthine s'évapore en partie; il n'en reste que la partie la plus fixe, et alors seulement se fait la combinaison savonneuse. D'après cela, vous voyez que cette préparation ne diffère pas de celle qui est faite uniquement avec la térébenthine simple bien pure. Au reste, ce savon n'est presque plus employé.

Savons acides.

C'est une matière savonneuse formée d'un acide avec une huile. Cornette a trouvé qu'on obtenoit une substance savonneuse, en prenant de l'acide sulfurique bien délayé, afin d'éviter la carbonisation qu'opéreroit cet acide concentré. Alors le savon seroit brun par le carbone mis en évidence, et il n'auroit pas de consistance; quand il est bien fait, ce savon est assez consistant, mais toujours acide. Quand on l'eut formé, on en dit des merveilles, comme c'est l'usage; mais depuis on est revenu à la modération, et il est inusité.

Sels.

Combinaisons d'acides avec les alkalis.

Les sels sont fort usités en médecine. Il n'en est pas un qui n'ait été employé comme médicament, et fort prôné en conséquence; tel a été le muriate de baryte, qui avoit fait fortune il y a quatre ans; quelques-uns sont restés dans la pratique... Un sel est le résultat de la combinaison d'un

acide avec une base. Il ne faut donc pas appeler sel toute substance soluble dans l'eau et sapide.

On a appelé sel les acides et les alkalis; il n'y a pas quinze ans qu'on a abandonné ces mauvaises dénominations. La base d'un sel est appelée encore corps salifiable, l'acide corps salifiant. Ces dénominations sont très convenables... Tous les acides sont des corps salifians. Les oxides, les alkalis, les terres, sont des corps salifiables... Les sels n'ont qu'une base ou en ont plusieurs... Le sel végétal est du tartrite de potasse et de soude... On divise les sels en sels neutres, sels avec excès d'acide, sels avec excès d'alkalis. Les neutres ne font aucun effet sur les sirops de violettes. Les sels avec excès d'acide, tels que le sel d'oseille, le tartre, sont un peu aigres et rougissent le sirop de violettes. Il est un terme au-delà duquel on ne peut plus augmenter la dose de l'excès d'acide. Les sels avec excès d'alkali, tels que le carbonate de potasse, le gypse, plusieurs autres, ainsi que le borax du commerce, verdissent le sirop de violettes. Quelques sels sont aisés, d'autres mal aisés à préparer. Pour les avoir purs, il faut les faire cristalliser, ce qui est aisé pour quelques-uns, difficile pour d'autres, impossible pour plusieurs.... La cristallisation se fait aux dépens des forces d'agrégation. Elle a une figure constante et régulière propre à chaque sel, lorsque rien n'a empêché la cristallisation. Il faut que le sel soit tenu en solution dans S. Q. d'eau, qu'il n'y en ait pas trop et qu'il y ait une température convenable. Le volume des cristaux varie. Ils sont plus gros en opérant sur de grandes masses; chaque petit cristal commençant est un centre irradiant vers diverses parties où ce centre a des rayons alongés en proportion de la quantité de liqueur. Souvent on peut à volonté déterminer la cristallisation vers un point déterminé. Par exemple, on introduit un cristal de sulfate de soude dans une solution rapprochée de ce sel. Au bout de demi-quart-d'heure on voit ce cristal augmenter: c'est par ce moyen que Le Blanc est parvenu à n'avoir qu'un seul cristal d'alun dans un gros vaisseau. On voit grossir ce cristal à vue d'œil; il a fait des cristaux salins de quatre onces en tout sens.

La manière d'évaporer la liqueur contribue à déterminer la cristallisation. Ordinairement l'évaporation insensible donne les cristallisations les plus régulières. Quelques sels ne cristallisent qu'à la surface des liquides, d'autres au fond seulement. La forme du vase influe sur la cristallisation. Les vases de faïence sont moins favorables pour certains sels que les terrines de grès.... L'eau entre en grande quantité dans la composition de certains sels. L'eau de cristallisation des cristaux réguliers est très-pure. Cette eau est essentielle au

cristal, mais non au sel. Certains cristaux n'ont pas besoin d'eau de cristallisation, tels les sels obtenus par sublimation; ils ont une forme particulière. Un sel ne peut agir comme médicament, qu'autant qu'il est pur. Un acide uni, combiné à une base, constitue un sel. La base est le corps salifiable, l'acide est le principe salifiant. Les sels peuvent avoir une seule ou plusieurs bases; un sel, pour être pur, doit être cristallisé. L'eau de cristallisation doit être plus ou moins abondante, suivant le sel. La forme de cristallisation varie dans différens sels. La manière d'évaporer influe sur la cristallisation. Le sel de Seignette, tartrite de soude, est très-usité; on le donne à la dose d'une once par pinte; il purge même un adulte à cette dose. Le sel végétal, ou tartrite de potasse, diffère du sel de Seignette par sa cristallisation, et parce qu'il n'a qu'une base. On l'obtient au moyen du tartrite de potasse, et on ajoute de la potasse, qui donne lieu à l'effervescence; on s'assure de la saturation au moyen du sirop de violette. Ce sel est très-usité. Le sulfate de magnésie est aussi très en usage; on l'appelle sel de Sedlitz, parce qu'il abonde dans ces eaux minérales : il a une saveur amère; aussi est-il connu sous le nom de sel cathartique amer. Le sel de Sedlitz diffère du sel de Glauber; ce dernier a plus d'eau de cristallisation et s'effleurit à l'air. Une once de sulfate de magnésie par pinte suffit pour évacuer. Le sulfate de potasse cristallise en pyramides, a six faces; on fait ce sel en versant de l'acide sulfurique sur du carbonate de potasse; il y a effervescence, on filtre, on évapore. Le sulfate de potasse s'appeloit sel *de duobus*, tartrite vitriolé, sel polycreste, *arcanum duplicatum*. Le sulfate acide de potasse n'a pas encore été employé en médecine; on pourroit peut-être l'employer dans les fièvres putrides, à petite dose. Le sulfate d'alumine (alun), a besoin, pour cristalliser, de quelques gouttes d'ammoniaque. Il cristallise en octaèdres réguliers.

Du Sulfate de cuivre.

Ce sel cristallise en rhomboïdes; il a une belle couleur bleue, s'il est fait avec du cuivre pur. Ce sel n'est pas trop employé à l'intérieur, mais beaucoup à l'extérieur. Il contient beaucoup d'eau de cristallisation, et ne s'effleurit pas à l'air.

Du Sulfate de fer.

Il est vert; l'eau de cristallisation abandonne ce sel : on l'appeloit jadis poudre de sympathie de cheval : on la croyoit propre à arrêter sympathiquement les hémorragies.

Du Nitrate de potasse.

L'acide nitrique, versé sur de la potasse, cristallise aisément. Il est transparent, contient beaucoup d'eau de cristallisation ; il s'emploie à petite dose.

Du Muriate de baryte.

Ce sel, nouvellement inventé, fut employé dans les maladies scrophuleuses. Il faut, si on l'emploie, le donner à très-petite dose, à un grain par jour et même moins.

L'acide muriatique dissout la potasse, de même que le mercure qui est corrosif ou non, suivant que l'acide muriatique est simple ou oxigéné. Il s'unit à la baryte, et donne le nom de muriate de baryte.

Du Nitrate de soude.

Il nous est envoyé dans l'état d'impureté. Pour le purifier, il faut le faire fondre dans l'eau froide ou chaude, ajouter quelques gouttes d'alkool et de soude, qui décomposent le muriate de chaux : on évapore à grande eau : on fait bouillir, les cristaux se forment à la surface, ils se précipitent ensuite. Ce sel conserve son eau de cristallisation avec beaucoup de ténacité.

De l'Emétique.

Il se fait en jetant du tartrite acidulé de potasse sur du verre d'antimoine réduit en poudre ; on fait bouillir, et on laisse cristalliser.

De l'Acide phosphorique.

Il se trouve combiné avec le plomb, le cuivre, le platine, le fer et le manganèse. Sa combinaison avec une base alkaline, terreuse ou métallique, forme les phosphates.

Le phosphate de soude, à la dose d'une once par pinte, est un excellent purgatif. Avec le vinaigre on fait plusieurs sels, tel le sucre de saturne, fait avec l'oxide de plomb et le vinaigre distillé. L'acétite de cuivre, ou verdet, est une autre préparation.

De la Précipitation.

On parvient, par ce moyen, à séparer un corps suspendu dans un fluide. On emploie un menstrue quelconque, qui ait plus d'affinité avec la substance dissolvante qu'avec la dissoute ; ainsi, si l'on verse de l'alkool sur une eau qui contienne un sel en solution, on obtient un précipité, parce que l'alkool a plus d'affinité avec l'eau.

Il y a deux sortes de magnésie en pharmacie ; en employant le carbonate de potasse, on en obtient une qui n'est pas

bien pure, et qui contient de l'acide carbonique ; mais si l'on emploie de l'ammoniaque, on a la vraie magnésie qu'il convient de donner aux malades. Il y a dans le kermès, du soufre et de l'oxide d'antimoine, de même que l'acétite de soude, ou terre foliée minérale. L'acétite de potasse est la potasse saturée de vinaigre distillé ; on l'appeloit terre foliée de tartre, parce qu'elle est comme minérale.

De l'Art de formuler.

Pour bien formuler, il faut, 1°. connoître la pharmacie, la matière médicale et les drogues simples ; 2°. avoir la connoissance des agens chimiques, leur changement et les différentes altérations qu'ils peuvent éprouver ; 3°. il faut connoître les préparations qu'on fait subir aux substances médicinales ; 4°. avoir la connoissance des propriétés des mêmes substances ; 5°. enfin il faut savoir les doses auxquelles on doit administrer les médicamens. Quant à la première condition, il faut qu'un médecin connoisse la matière médicale ainsi que la nature du médicament qu'il emploie ; il doit savoir ce que c'est qu'une plante, une gomme, une résine, autrement il seroit exposé à commettre de grandes fautes. Chaque médecin, pour l'ordinaire, a sa matière médicale, à laquelle il s'en tient après l'avoir éprouvée. Nous avons dit en second lieu qu'il doit connoître les différens agens chimiques, ainsi que les opérations que l'on fait subir aux médicamens. En effet, comment, sans ces connoissances, saura-t-il les vertus qu'ont deux drogues réunies, lesquelles diffèrent souvent de celles qu'elles avoient isolément. Il faut de plus qu'il connoisse les préparations auxquelles on les soumet avant d'en faire usage. Ce n'est pas tout, il faut savoir encore les propriétés médicinales des plantes aux différentes époques de leur vie. En effet, la bourrache et une infinité d'autres, telles les aromatiques, n'ont pas les mêmes vertus étant jeunes, ou vieilles. Quant à la connoissance des doses, on ne peut avoir que des données générales. Le médecin doit les modifier d'après le tempérament, l'âge, l'idyosincrasie du sujet.

On distingue les formules en simples et composées. Prenons pour exemple de la première une tisanne faite avec une seule plante et édulcorée avec un sirop. Il est cependant des tisannes où il entre deux ou trois plantes ; dans ce cas il faut examiner s'il n'en est pas qui demandent l'ébullition, et d'autres, telles les aromatiques, qui ne veulent qu'être infusées ; car alors on commence par mettre dans la cafetière celles qui ne peuvent perdre aucun de leurs principes par l'ébullition, et on passe graduellement aux autres.

Les formules composées sont celles où l'on fait entrer plu-

sieurs substances dans la préparation, telles les pilules, le médecines, &c.

On distingue dans une formule quatre choses, 1°. la base, 2°. l'auxiliaire ou l'adjuvant, 3°. le correctif, 4°. l'excipient.

La base est la partie du médicament sur laquelle l'attention du médecin doit être dirigée, puisque c'est d'elle qu'il attend le plus d'effet de l'administration de son remède : si l'on fait vomir, par exemple, l'ipécacuanha fera la base de la potion dans laquelle il entrera.

L'auxiliaire est la substance qui ajoute à la base, augmente ses propriétés médicales. Ainsi on ajoute l'ipécacuanha à l'émétique quand on veut faire vomir un sujet qu'on craindroit devoir être trop irrité par le tartrite antimonié de potasse seul. L'auxiliaire agit souvent en atténuant les humeurs qui doivent être évacuées par le vomitif. Enfin l'auxiliaire dirige quelquefois l'action de la base en certains organes, comme on peut le remarquer en ajoutant des purgatifs aux mercuriaux, pour empêcher que ceux-ci n'agissent trop sur les glandes salivaires. On donne le nom de correctif à cette partie du médicament qui modifie, corrige ou diminue la propriété irritante de la base d'un médicament trop actif. Ainsi si l'on donnoit un grain de sublimé corrosif sans être étendu, il produiroit une action trop violente sur l'estomac; mais si on le met dans une pinte d'eau, son effet caustique est insensible. Il en est de même de la résine de jalap, qui, étant donnée seule, irriteroit trop l'estomac et produiroit des accidens. On doit toujours l'associer à un alkali, telle la potasse qui, unie avec elle, forme un savon; le sucre, le jaune d'œuf, en dissolvant la résine, la mettent dans un état savonneux, et la rendent, par ce moyen, moins active. Le correctif peut être considéré sous un autre rapport comme modifiant en corrigeant la mauvaise odeur ou saveur d'un médicament. On prend pour l'ordinaire les correctifs parmi les aromatiques; ainsi on ajoute à une médecine de la fleur d'orange, de l'esprit de citron, mais il y a quelquefois de l'inconvénient; car il semble que les aromatiques développent davantage la mauvaise saveur de la médecine, et la font revenir à la bouche. Il vaut mieux s'en rapporter au goût du malade et le consulter sur ce qu'il préfère. Le cerfeuil est un bon aromatisant des médecines; on le pile et on verse dessus le purgatif qui en prend l'odeur. La racine de scrophulaire est aussi un très-bon correctif du séné; elle lui enlève l'odeur nauséabonde sans lui ôter la vertu purgative. Quand l'infusion de séné est faite, on fait bouillir un gros à un gros et demi de cette racine qu'on y ajoute. L'excipient est cette partie qui reçoit le médicament; il doit toujours être analogue aux substances qui

entrent dans la formule. Il sera donc aqueux, spiritueux ou huileux, selon les matières que l'on veut dissoudre ou extraire. Ainsi, quand on a à faire à une substance extractive, on a recours à un fluide aqueux; l'eau, par exemple, dans les infusions, décoctions, macérations. Si les substances sont de nature huileuse, il faut avoir recours à des matières grasses; enfin si ce sont des résines, il faut recourir au vin, à l'alkool, à l'éther. Ces principes une fois posés, faisons-en l'application. Supposons une médecine composée de séné, de manne, de rhubarbe, de sel, d'eau et d'anis. Nous voyons que le séné est, sans contredit, la base; la rhubarbe et le sel sont les auxiliaires; la manne est le correctif; elle n'agit pas seulement comme laxatif, mais encore elle enveloppe par le moyen de son mucoso-sucré les parties extractives du séné et en diminue l'action. L'eau est l'excipient, et l'anis la partie aromatique. Dans un apozème fébrifuge le quinquina en fait la base; mais si l'on veut ajouter la vertu purgative au kina, on emploie un sel qui agit sur les intestins; il est donc l'auxiliaire, l'eau l'exigeoit; dans ce cas il n'y a point de correctif, puisqu'il n'y a rien d'excitant. Supposons une opiate faite avec le kina, la rhubarbe et le sirop d'absinthe; le kina en est la base, il est pourtant fébrifuge; la rhubarbe en est l'auxiliaire, le sirop en est l'excipient. Quant aux pilules, on y reconnoît aussi la base, le correctif et l'excipient; telles les pilules faites avec la résine de jalap. Les potions nous présentent aussi les quatre parties dont nous avons tiré un exemple; la potion antiscorbutique faite avec le sirop antiscorbutique, l'esprit de cochléaria, l'eau de menthe, de laitue. La potion anti-émétique deRivière est bonne dans les hoquets; il y entre le sel d'absinthe, le suc de citron et l'eau de fleurs d'oranges et de menthe. Cette potion doit se prendre aussi-tôt qu'elle est faite, autrement elle se décompose, et il se forme un nitrate de potasse qui agit à sa manière. Le grand art, quand on fait une formule, est de réunir des substances qui ne soient pas capables de se décomposer par leur contact. Cependant il est des cas où il est besoin que quelques substances soient en grande partie décomposées, comme nous le voyons dans l'opiate fébrifuge qui suit. Prenez kina quatre gros, tartrite antimonié de potasse douze grains, muriate d'ammoniac demi-gros. Cette opiate est un bon remède contre les fièvres; le kina dans cette préparation décompose l'émétique, autrement qui oseroit en faire prendre une si grande dose en quatre heures et à quatre prises une par heure? Pour que le kina diminue l'action de l'émétique, il faut que le mélange soit bien fait. Hors ce cas il s'en trouve peu ou point où l'on doive réunir des substances qui doivent se décomposer. Lors-

qu'on prescrit un médicament, on doit écrire la formule très-régulièrement et sans abréviation, à moins qu'elle ne soit très-connue, crainte de méprise. Chaque drogue doit être écrite à la ligne, et on doit suivre l'ordre cité en écrivant la prescription, c'est-à-dire, commencer dans une médecine par le séné, puis écrire le sel, ensuite la manne, &c. En effet, le séné demande à être infusé, le sel et la manne n'ont besoin que d'être fondus. Après avoir donné le médicament, il faut donner le *modus faciendi ;* dire quelle drogue doit entrer la première, la quantité du liquide qu'on doit mettre et celle qui doit rester. Il est absolument nécessaire d'ajouter la dose du médicament, indiquer comment on doit le prendre, et les intervalles qu'on doit observer, expliquer si on doit l'avaler chaud ou froid, si la bouteille doit être agitée, etc. Il faut encore énoncer dans la formule si le médicament est susceptible de se gâter ou de se conserver; ainsi les loochs blancs en été sont décomposés en trois ou quatre heures. Tout ce que nous venons de dire des médicamens internes est applicable aux externes. Certains doivent être préparés chez le pharmacien, et même dans certains cas la préparation doit s'en faire au lit du malade, comme les synapismes.

Il y a des cas où le médecin doit augmenter la dose des médicamens; dans ce cas il doit en prévenir le pharmacien. Un remède qu'on donne journellement, ne fait rien si l'on n'en augmente la dose. Il faut suspendre les remèdes de temps en temps dans une maladie; et on se trouve souvent bien de la substitution de moins énergiques. L'habitude des premiers, quoique bien plus actifs, les rend moins efficaces.

On doit bannir la polypharmacie; en effet, l'énergie d'un médicament ne dépend pas de l'accumulation des substances plus ou moins multipliées qu'on y a fait entrer. C'étoit le défaut des anciens médecins; ils entassoient remèdes sur remèdes, et souvent la boutique d'un apothicaire ne pouvoit remplir le cadre de leurs ordonnances. Une étude plus approfondie de la matière médicale, sur-tout de la chimie et de la botanique pharmaceutique, a produit cette heureuse réforme; cependant il est des cas où plusieurs substances réunies et amalgamées se corroborent, et jouissent d'une très-grande efficacité; isolées, elles perdroient leurs vertus.

ABRÉGÉ
DE
THÉRAPEUTIQUE
CHIRURGICALE.

Dans la première Partie nous avons traité fort au long des maladies internes qui appartiennent à la médecine proprement dite; ici nous allons parler succinctement des maladies les plus fréquentes qui sont du ressort de la chirurgie. L'homme de l'art qui exerce dans les campagnes, y trouvera des règles sûres pour sa pratique, et il sera à même de se nourrir des principes professés par les plus grands maîtres de la capitale. Dans la science de la médecine, comme dans le systême du monde, les lumières partent d'un centre commun, et c'est par la divergence de leurs rayons, qu'elles éclairent les réduits les plus sombres de la nature; et qu'elles dissipent par leur éclat les ténèbres de l'esprit humain.

De l'Inflammation.

Lorsqu'une partie quelconque acquiert plus de chaleur, de rougeur et de sensibilité, on l'appelle inflammation ou phlegmasie, de *phlegmasis*, je brûle. L'inflammation se divise en vraie et en fausse. La première a pour caractère, la fièvre, la tuméfaction, la chaleur, la rougeur, la tension, la douleur; la seconde est celle qui attaque les membranes muqueuses, et n'a pas des symptômes fébriles pour l'ordinaire; on lui a donné différens noms, suivant les différentes parties affectées. Le pronostic de toute inflammation se déduit de son degré d'intensité, de l'âge et du tempérament du malade. Les vieillards et les jeunes gens affoiblis, sont sujets à une inflammation morte des intestins qui les tue en vingt-quatre heures, quoique le pouls ait été peu fébrile, du tout point dur. La cause de toute inflammation paroît être un stimulus propre. Comment agit-il? C'est ce qu'on ignore encore. Dans toute inflammation les humeurs abondent, de-là les rougeurs et les épanchemens.

Du Rhumatisme.

Toutes les fois qu'une partie du corps est refroidie subitement étant en sueur, il en résulte différentes maladies, suivant la partie affectée ; si elle attaque les muscles intercostaux, c'est une fausse pleurésie ; si elle attaque l'œil, les hanches, c'est une ophthalmie ou la sciatique. Dans le rhumatisme, il y a douleur et difficulté ou impuissance de mouvoir les membres. Le rhumatisme aigu attaque les membranes, les aponévroses, &c. Celui qui en est attaqué a des frissons, une horripilation, puis la fièvre, et ne peut mouvoir la partie, sur-tout le soir et pendant la nuit, où la douleur est plus forte que pendant le jour. Elle n'a point d'époque fixe dans sa durée ; elle est souvent de quatorze jours et plus ; elle attaque tantôt toutes les parties du corps, tantôt elle n'en attaque que certains membres. Le rhumatisme aigu affecte les jeunes gens de préférence, depuis vingt jusqu'à trente ans, sur-tout ceux qui sont sanguins. Ce qui le prouve, c'est que les douleurs rhumatismales diminuent lorsqu'il se fait une évacuation sanguine par le nez ou la vulve et les hémorroïdes ; les femmes y sont plus exposées que les hommes. Cette maladie se termine en bien des manières. Elle peut dégénérer en rhumatisme chronique ou froid, se terminer par résolution, puis par suppuration, de-là les caries ; enfin les métastases, d'où vient l'engorgement des glandes, du poumon, des ovaires, des testicules, des mamelles. L'affection rhumatismale peut être la cause d'un cancer après avoir duré quinze ou vingt ans. On doit tenter avant tout la résolution ; pour cela on doit observer que le malade a des frissons, puis la fièvre, ce qui doit diriger le praticien dans le traitement ; il faut d'abord faire faire une saignée ; il ne faut pas les multiplier, parce qu'on pourroit changer le rhumatisme aigu en chronique. Les symptômes ne diminuant point après la première saignée, il faut en appliquer une locale, soit en sangsues, soit en ventouses : on donne l'infusion de bourrache, le petit-lait ; on peut aussi appliquer les émolliens et les relâchans ; mais si la douleur devient très-intense, on doit avoir recours au vésicatoire, et ordinairement le malade est soulagé. On peut aussi faire usage du liniment rubéfiant, qui consiste en huile et en mouches cantharides en teinture ; après la rémission des symptômes le malade est guéri. Lorsque les urines charrient un sédiment blanchâtre ou trouble, c'est là la crise du rhumatisme.......... S'il se forme un abcès, c'est par suppuration que la maladie se termine, ce qui est un signe fâcheux et assez souvent mortel ; car s'il y a une insomnie violente, que la maladie soit négligée, il se manifeste depuis le

quinze au vingtième jour, une espèce d'empâtement à la partie douloureuse, le pus s'amasse, fuse, et à la longue on sent une fluctuation, rarement la couleur de la peau change. Il y a une fluctuation illusoire dans bien des cas. On fait une incision, et le pus est blanchâtre; trouble, il n'est point lié, il est séreux; il paroît que la nature suit, dans la formation du pus, la direction des vaisseaux, et des douleurs; après la première évacuation, le malade est un peu soulagé; mais la suppuration continue, et la fièvre qui ne cesse pas, devient lente; on donne le quinquina, il se fait de nouveaux abcès qu'il faut ouvrir; mais le malade périt : je n'en ai point encore vu qui aient guéri; les muscles paroissent décollés, d'où il faut conclure que la suppuration est toujours mortelle. Le rhumatisme lombaire est aussi toujours mortel, lorsqu'il survient un abcès, et qu'il vient à avoir une issue, sur-tout si on a négligé les saignées et les autres moyens appropriés. Ainsi toute tumeur qui est le produit d'une carie de la vertèbre, est essentiellement mortelle, ainsi que celle de l'apophyse mastoïde, ou des cavités articulaires.

Les enfans sont sujets aux torticolis qui peuvent durer toute la vie, et devenir mortels si on n'y remédie point. Winslow a remarqué dans cette maladie que le muscle sterno-mastoïdien du côté opposé où la tête est penchée, est toujours en contraction, et l'autre est dans l'inertie. De manière qu'il résulte qu'il faut tâcher de ranimer l'action du muscle du côté où la tête est penchée; quelquefois il y a ankilose formée, et on ne peut plus redresser la tête; dans le cas contraire, on peut espérer de guérir la maladie.

Tout ce que nous venons de dire, nous prouve de quelle manière, et avec quelle importance on doit traiter le rhumatisme aigu, qui devient souvent si dangereux lorsqu'on le néglige.

L'affection rhumatismale peut se porter sur les testicules, et donner lieu à des cancers; elle peut aussi se porter aux dents, ce qui prouve qu'elle ne borne pas uniquement son siége au tissu cellulaire et aux aponévroses. La métastase est aussi ordinaire dans cette maladie; dans ce cas on doit employer les vésicatoires. Le rhumatisme, qui est aigu, peut devenir chronique, et prendre la forme des maladies nerveuses ou hystériques; les bains tiédes soulagent; ces rhumatismes se gardent presque toute la vie, et se renouvellent dans certaines saisons. Il y a des exemples bien avérés de personnes qui ont vécu jusqu'à quatre-vingts ans avec cette affection, sans qu'elle se soit terminée défavorablement; mais il y en a de contraires, et certaines douleurs vagues, ambulantes, ont souvent produit des cancers. C'est là une chance que les

malades courent. Le squirre du pylore, qui est un cancer, celui du pancréas, des reins, de la vessie, en sont souvent la suite; les tumeurs blanches qui affectent tantôt le genou, tantôt l'épaule, peuvent aussi en dépendre. Mais l'impression du doigt, comme dans l'œdème, n'y reste pas marquée; la peau est constamment blanche, on ne sent point de fluctuation dans le rhumatisme. On peut dire que c'est là une espèce de crise qui fait disparoître toutes les autres douleurs. Si on applique un remède résolutif, la tumeur disparoît quelquefois. Alors on peut dire que c'est une sorte d'œdématie, d'infiltration séreuse; lorsqu'elle ne disparoît point, le tissu cellulaire est changé, il prend de l'induration et contient un fluide jaunâtre, qui n'est pas du pus, et qui est l'humeur arthritique des fausses ankiloses. Dans ce dernier cas il ne faut point inciser la tumeur ni avec le caustique, ni avec le fer; on emploie alors les douches d'eau chaude, le moxa; ce dernier remède a quelquefois ôté la douleur; mais on ne peut pas le donner comme efficace pour guérir radicalement; il ne guérit que momentanément, ainsi que les vésicatoires, la douleur revenant quelquefois au bout de deux ans, après qu'on en a fait usage. La tumeur lymphatique des jointures est donc toujours une maladie extrêmement grave. Il est essentiel de ne pas confondre les douleurs nocturnes du rhumatisme avec les vénériennes, parce que le mercure ne calme point alors le malade, mais les adoucissans. Chez les jeunes filles il y a souvent des douleurs d'hystérie qui simulent les rhumatiques; l'habitation des lieux secs, l'équitation, les frictions de flanelle, sont les remèdes appropriés.

De l'Erysipèle.

C'est une inflammation de la surface de la peau avec une tuméfaction peu considérable, d'une couleur rosacée; en la pressant avec le doigt, on voit comme une teinte jaunâtre; les anciens ayant remarqué que ceux qui avoient le foie attaqué, y étoient les plus sujets, on dit avec raison que l'érysipèle venoit de la bile; il cause une douleur âcre; il peut être idiopathique ou sympathique, il est souvent produit par un foyer bilieux, et un vomitif le guérit alors. La suppression de la transpiration, la lésion des aponévroses, y donnent lieu; l'application des corps gras, rances, le pus qui coule sur la peau fixe, produisent des érysipèles; cette inflammation se manifeste le plus souvent à la tête et aux extrémités; dans le premier cas on l'appelle fièvre érysipélateuse. Sydenham en a bien traité; les tempéramens sanguins qui se sont exposés à des suppressions de transpiration, qui

se sont nourris d'alimens gras, y sont les plus sujets ; on y voit quelquefois des pustules herpétiques ou gangreneuses, dites feu St.-Antoine ou malin. Les vieillards sont sujets à des érysipèles chroniques, et ils ne se terminent que par le petit-lait, l'évacuation du systême intestinal. Cette maladie simple dure huit ou dix jours ; on la connoît par des frissons, des nausées, le dégoût du bouillon, une couleur rouge, jaune, quand on presse la peau, elle se termine par la desquammation. Le traitement dépend de la fièvre : si elle est forte, il faut faire une saignée, puis donner un vomitif, si la langue est tant soit peu blanche, et sur sa fin donner des purgatifs; il ne faut pas trop insister sur les saignées, pour ne pas affoiblir. Si la métastase avoit lieu, il faut se hâter de donner un vomitif, si on ne l'avoit pas donné, on appliqueroit un vésicatoire. Celle qui se fait sur le cerveau, est mortelle en vingt-quatre heures : il en est de même de la rougeole, qui disparoît subitement.... L'érysipèle est quelquefois la terminaison de certaines fièvres, il est alors critique; un vice du foie, une humeur herpétique, ou toute autre acrimonie, en sont la cause; les topiques sont peu utiles. Il ne faut point des remèdes répercussifs, astringens, gras ou huileux : s'il est vésiculaire, il faut le percer et en absorber l'humeur; certains alimens, comme les moules pendant l'été, donnent une espèce de scarlatine, parce que l'étoile de mer leur donne de la malignité dans cette saison. Il faut, dans ce cas, donner un vomitif et les acides, qui font cesser les accidens ; ce qui établit une relation bien manifeste entre la peau et le canal intestinal.

Du Furoncle ou *Clou.*

On donne ce nom à une tumeur inflammatoire d'un rouge foncé, douloureuse, très-élevée en pointe qui n'excède point la grosseur d'un œuf de pigeon ; la pointe s'abcède ; il en coule un pus sanguinolent, et du fond, il en sort un petit kiste blanchâtre ; il est quelquefois seul, quelquefois multiplié; il se manifeste au printemps, après la rougeole ou la petite vérole ; certains praticiens les regardent comme critiques et dépuratifs; il faut employer les bains et les purgatifs. Lorsque la douleur est vive, on met un cataplasme, puis on laisse la suppuration venir d'elle-même. Le furoncle doit suppurer et rejeter son bourbillon.

Du Phlegmon.

C'est une tumeur dure, qui a son siége dans le tissu cellulaire adipeux, circonscrite, ordinairement ronde, rouge et pulsative. Il y a donc ici une vraie inflammation : on peut y distinguer quatre temps, le commencement, l'augment,

l'état et le déclin. On reconnoît à la pâleur de la peau, à la fluctuation, que la suppuration est faite, et alors on l'appelle abcès ou collection de pus. Le pus de bonne qualité est blanchâtre, un peu épais, inodore quand il est frais; il est plus pesant que l'eau; il est de mauvaise qualité quand il est noirâtre, verdâtre, qu'il a une mauvaise odeur, et souvent âcrimonieuse, séreuse; le fluide puriforme se divise en plusieurs filets dans l'eau, et non le purulent. En délayant du vrai pus dans l'eau, si l'on y ajoute de l'alkali, il en résulte un magmat, une gélatine concrète; ce qui n'a pas lieu lorsque ce n'est pas du vrai pus qu'on a délayé. On a beaucoup écrit sur la formation du pus; on a cru qu'il se faisoit par exsudation, de manière qu'en changeant l'ulcère, on change la qualité du pus, parce que le mode de sécrétion dans la partie ulcérée n'est plus le même. Ce qui le prouve, c'est que chaque partie du corps fournit un pus différent. Plus le sujet est robuste, plus la suppuration est prompte et abondante; c'est le contraire dans un sujet foible, et qui n'a pas eu une forte fièvre. On emploie les émolliens, lorsque la tumeur est encore douloureuse et enflammée; on se sert des stimulans suppuratifs, lorsque la suppuration est lente et asthénique. On ouvre l'abcès quand on juge la suppuration établie; on ne l'abandonne à la nature, que lorsque l'abcès est petit; cependant la tumeur des glandes et des bubons vénériens doit être laissée à la nature. On se sert du fer ou des caustiques. Après six heures, on ôte l'emplâtre; mais il cause des douleurs trop longues, il ne fait pas une ouverture assez large dans certain cas, et il cause souvent la fièvre et une grande irritation; on ne l'emploie pas dans les parties fort sensibles. On ne doit s'en servir que dans les abcès critiques ou métastases, parce que la douleur qu'il fait, détermine une plus grande abondance de l'humeur morbifique. Lorsqu'on se sert du fer, il faut faire de petites ouvertures, pour éviter l'impression de l'air; on ne fait une grande ouverture que lorsque le pus est profond, qu'il faut débrider la partie ou mettre à découvert une carie. Dans les grands abcès, et surtout ceux des articulations, on se sert du séton. Les bourgeons charnus ou chairs fongueuses annoncent la guérison de l'ulcère, et doivent être réprimés par l'alun; ils ont des vaisseaux absorbans et des nerfs, et la cicatrice est une substance organique ou organisée. Les cicatrices peuvent s'injecter. Quelquefois la suppuration s'arrête par défaut de ton et de force du malade, les chairs sont pâles et molles, il faut alors donner le quinquina et les alimens fortifians.

Des Abcès au bas-ventre.

Ils doivent être divisés, en ceux qui sont dans la cavité abdominale et en ceux du tissu cellulaire externe. Les premiers se rencontrent souvent et très-ordinairement dans les fièvres puerpérales. On a observé qu'il y a des années où ces fièvres sont très-communes, et d'autres moins fréquentes; elles règnent dans une constitution chaude et humide, et chez les femmes qui sont très-sensibles et qui ont eu de mauvaises grossesses. Voici sa marche. Quelquefois elle existe avant que la femme ait accouché. On trouve des épanchemens puriformes chez certaines femmes, avant leurs couches. Si, après l'accouchement, les femmes sont subitement refroidies, les évacuations se suppriment, et il y a des métastases qui se font, les unes au cerveau, les autres au ventre, et les autres aux extrémités inférieures. Je suppose que le dépôt laiteux se fasse au ventre, les lochies sont supprimées, la langue est chargée, la femme a des envies de vomir; tantôt elle a des coliques ou une douleur locale; le ventre se tuméfie, et vers le treizième ou quatorzième jour, elle périt. Si on ouvre le ventre, on trouve quelquefois du pus, des suppurations puriformes de l'épiploon, des matières blanchâtres, ou d'autres fois des phlogoses à l'ovaire (l'hydropisie laiteuse peut en être la suite, et se manifeste dans un ou deux mois; en faisant la ponction, le fluide est trouble et semble du petit-lait; quelques femmes en échappent). D'où il suit qu'il ne peut y avoir un moyen unique de traiter cette fièvre; et que toutes les fois qu'il y a appareil gastrique, les vomitifs et l'ipécacuanha ont réussi; mais lorsqu'il y a des signes d'inflammation, de fièvre aiguë, il faut la saignée pour la combattre, et non les vomitifs.... Il y a quelques exemples que, quoiqu'il y ait eu un épanchement puriforme dans le ventre, certaines femmes en ont guéri, par un dépôt qui est venu s'ouvrir à l'extérieur. Il arrive aussi d'autres abcès au cerveau, ce qui donne lieu à l'apoplexie laiteuse, à l'ophthalmie, à la surdité; lorsqu'ils ont lieu à la poitrine, il y a orthopnée; à la mamelle, ils sont ou dans les parties profondes, ou dans les parties externes; on les laisse ouvrir d'eux-mêmes lorsqu'ils sont superficiels; mais s'ils sont profonds, alors il y auroit de l'imprudence de les abandonner à la nature. Les extrémités inférieures, même chez les femmes qui ont accouché le plus heureusement, sans qu'il y ait une cause apparente, sont affectées de dépôts après un accès de colère, et sous certaines constitutions. Il se manifeste une enflure au pli de l'aine en descendant vers le genou et le pied, suivant une marche contraire de l'œdème, qui monte de bas en haut.

Dans cette enflure, on ne fait point une dépression comme dans l'œdème. Elle se termine par des abcès, des maladies quelquefois chroniques ou des ulcères : ces derniers servent quelquefois de cautères. On peut guérir cette maladie par les moyens propres à l'absorption des vaisseaux lymphatiques, telles que les fomentations résolutives; il faut donner les purgatifs résineux, le jalap, la scammonée, les diurétiques, le suc de cerfeuil. Dans les maladies scrophuleuses, dans le carreau ou hydropisie scrophuleuse, il y a quelquefois des abcès au bas-ventre; ils sont le plus souvent mortels. Les abcès externes du péritoine, sont la suite des tumeurs froides anciennes, et sont plus communs chez les femmes que chez les hommes; la raison en est peut-être due aux affections de l'utérus, aux passions de l'ame. Cette tumeur peut rester dans cet état un, deux, trois ou quatre ans, et on peut la prendre pour un squirre des parties internes; quelquefois ces tumeurs s'échauffent, deviennent douloureuses, lancinantes; la peau ne devient point rouge, on y emploie les emplâtres fondans; mais si la tumeur est dans un pli du péritoine, il y a à craindre qu'il ne se fasse une crevasse dans le bas-ventre; mais si elle est dans l'intervalle des muscles, il y a moins de danger, et on l'ouvre avec un caustique, et non le fer, parce que l'air atmosphérique seroit nuisible, à raison de la grande ouverture. On pourroit pourtant ouvrir les abcès des plis du péritoine avec le fer; les malades sont bien alors les premiers jours, mais on doit craindre qu'ils ne périssent vers le vingt-cinquième ou trentième jour. Il y a des femmes qui ont toute la convexité du bas-ventre rénitente, dure et comme squirreuse. La peau est rouge lorsque la tumeur n'est pas profonde; la malade souffre, il y a un vrai travail de la nature; et en relâchant le bas-ventre par des fomentations, et six heures d'un bain tiéde, il se fait plusieurs crevasses qui sont longues à guérir, et durent trois ou quatre mois. A la suite des indurations du bas-ventre, il arrive quelquefois des guérisons miraculeuses. Une femme qui avoit depuis dix ans une tumeur douloureuse que rien ne pouvoit soulager, et qui occupoit tout le bas-ventre, eut un écoulement de quatre pintes de pus par le vagin, et fut guérie, quoiqu'elle eût été abandonnée de tous les gens de l'art. J'ai été témoin de ce fait il y a quelques années. (*Lassus.*)

Des Abcès du foie.

Lorsque les abcès du foie sont à la partie convexe, et qu'ils font saillie au-dehors à travers les muscles, en les ouvrant, on peut espérer de guérir le malade; mais dans tous les autres cas, ils sont mortels. Le pus qui vient de ces parties four-

nit une matière qui ressemble à de la lie de vin ; en le laissant reposer, le pus blanc surnage, et la matière rougeâtre parenchymateuse se dépose. En général, les abcès du foie sont sensibles à l'extérieur ; on les traite par les maturatifs ; il faut les ouvrir avec le bistouri et non avec les caustiques. L'incision doit d'abord être longitudinale, et en faire une autre transversale, si l'abcès est situé à l'épigastre. On se sert de l'injection d'eau d'orge. Tantôt la suppuration est si abondante, que le foie est bientôt détruit, et le malade périt; d'autres fois, il se fait de grandes hémorragies ; il peut survenir aussi une fistule squirreuse, et même une hernie. Lorsque l'abcès se porte à la partie interne du foie, ce viscère se change en putrilage; le malade a une fièvre lente, une soif intolérable, et périt de phtisie hépatique. Si l'abcès se forme à la partie concave interne, il peut en résulter des adhérences avec l'épiploon, l'os du colon et l'estomac. Un homme tombant de fort haut sur le côté droit, fut saigné, et ne fut pas beaucoup incommodé. Deux mois après, il eut des symptômes d'une suppuration interne ; enfin il mourut après avoir rendu des matières noirâtres par l'anus et la bouche : l'ouverture du cadavre prouva une adhérence avec la petite courbure de l'estomac. Un malade à Paris a vécu quatorze ans avec une rupture d'un abcès au foie qui communiquoit au colon, et rendoit de temps en temps des matières purulentes, hépatiques ; quand cet écoulement s'arrêtoit, il devenoit jaune. Une femme qui rendoit du pus par les selles, présenta à sa mort une rupture du colon qui communiquoit à un abcès du foie.

Il se forme des concrétions biliaires sur la surface du foie ; c'est ce qui peut d'abord donner naissance à ces abcès du bas-ventre, d'où il sort des calculs qui ne viennent jamais de la vésicule, comme on l'a long-temps cru. La nature peut, dans ces cas, guérir quelquefois le malade. Je ne nie point cependant que, par suite d'une inflammation et d'une adhérence de la vésicule au péritoine, le calcul qui sort ne puisse venir de sa capacité ; mais s'il y a eu une grande perte de substance, on doit craindre une fistule incurable. (*Lassus*.)

Des Abcès au testicule.

Il peut survenir à cet organe une tumeur inflammatoire ; la douleur se communique de haut en bas le long du cordon spermatique. Le gonflement d'un testicule ou de deux, après un violent effort, est très-fréquent chez les hommes de peine. On le guérit par le repos et les cataplasmes émolliens. Le testicule gauche est plus souvent affecté que le droit ; d'où

il suit que tout ce qui irrite le cordon spermatique tuméfie le testicule. Dans l'opération de la lythotomie, les deux testicules se gonflent tantôt promptement, tautôt quinze jours après. Cela arrive toutes les fois que l'incision a été trop petite, et que la pince en sortant a froissé les parties. Dans la gonorrhée supprimée, les testicules se gonflent lorsque l'inflammation est au verumontanum ; d'où il suit que l'irritation de l'urètre peut aussi produire cette tuméfaction. Dans la goutte déplacée, les testicules se gonflent et se guérissent facilement ; mais dans une affection rhumatisante, le testicule devient squirreux, ou s'il se termine par résolution, elle sera très-longue. Les coups, les chutes, les contusions, déterminent aussi une inflammation à cette partie. Dans ce cas, le malade doit se coucher, et appliquer des cataplasmes de graine de lin ; s'il y a fièvre, saignée. Lorsque la suppuration a lieu, elle peut occuper deux siéges très-différens ; si l'abcès a lieu dans le tissu cellulaire, la peau est rouge, dure, chaude, enflammée ; mais s'il est au centre du testicule, ou si la tuméfaction vient du relâchement du testicule, on ne sent aucune fluctuation, et il n'y a ni chaleur, ni rougeur. Dans le premier cas, si l'abcès s'ouvre de lui-même, il reste souvent une fistule, qui vient de la dureté des membranes du scrotum ; on la peut guérir, non en l'incisant, mais par l'usage des émolliens, des douches, &c. Il faut sur-tout remarquer si la fistule n'est pas séminale ou urinaire. C'est une cause d'impuissance, si les deux testicules étoient fistuleux... Il arrive quelquefois que le testicule, en se gonflant, se ramollit, et qu'il n'y a plus de foyer. La parotide est sujette à ce gonflement chez les enfans de dix ans, dans la maladie qu'on appelle oreillon. Dans les inflammations catarrhales fausses, il arrive aussi de ces empâtemens qui en imposent pour un foyer purulent. On doit bien éviter de les ouvrir, parce qu'on n'obtiendroit dans ce cas que du sang. Dans cet abcès, la peau n'est jamais rouge, et le malade n'a pas beaucoup souffert.

Des Abcès des jointures.

Différentes causes internes et externes donnent naissance à ces abcès ; les causes internes sont les vices scrophuleux, vénérien, scorbutique, rachitique. Les coups, les contusions, produisent les abcès qui viennent de cause externe. La suppuration, la résolution, la carie, l'ankilose, sont la terminaison de ces tumeurs. Dans le commencement, il faut garder le repos le plus absolu, et s'occuper à calmer l'inflammation ; on y parvient lorsque le mal vient de cause externe. Lorsque la suppuration doit avoir lieu, la douleur est insup-

portable, la fièvre continue, et sur la fin la peau devient un peu rouge. Les abcès plus communs sont ceux qui se forment aux genoux. La métastase de la petite vérole peut y donner lieu, ainsi que les coups, les chutes, les tiraillemens des tendons. Ces sortes d'abcès doivent être ouverts longitudinalement, mais il faut faire une petite incision à la capsule ; le pus qui en sort est grisâtre ; on fait des injections d'eau d'orge et de miel : il se forme presque toujours un nouvel abcès du côté interne, qu'il faut ouvrir comme le premier lorsque la suppuration n'a pas lieu ; l'inflammation se termine souvent par une ankilose, qui est le produit ou de l'inflammation seule, ou d'une suppuration. Lorsqu'on prévoit cette terminaison, il faut mettre la jambe dans l'extension.

Du Panaris.

Il est une autre espèce d'abcès qui survient à la suite d'inflammation, c'est le panaris; on en compte quatre espèces. La première a son siége dans le tissu cellulaire; la seconde sur la gaîne des tendons; la troisième dans la gaîne même, et la quatrième affecte les os. La première espèce peut venir à la suite des piqûres qui, ayant atteint quelques fibrilles nerveuses, causent beaucoup de douleurs; les autres espèces peuvent reconnoître à-peu-près les mêmes causes, et sont aussi douloureuses, et particulièrement la troisième et quatrième espèce. Quelques personnes ont un panaris sans cause externe bien connue; dans ce cas, il est rare que le siége soit dans la gaîne des tendons, mais dans le tissu cellulaire graisseux.

Dans les cas de douleurs très-vives, on a appliqué avec succès de la pierre à cautère (potasse concrète). D'abord il y a irritation; mais celle-ci passée, la partie cautérisée perd sa sensibilité et la douleur cesse; car par-là on a circonscrit la maladie, et on s'en est rendu maître; quelquefois dans la quatrième espèce de panaris, lorsqu'il y a carie à l'os, on l'extrait, laissant les parties molles; alors ces parties se dessèchent, et le bout des doigts est conservé.

Lorsque les premières douleurs se font sentir, il est un moyen simple et facile d'en arrêter les progrès, et de prévenir ainsi tous les accidens. Il faut envelopper la partie souffrante d'un cataplasme d'herbes narcotiques ou d'un emplâtre d'opium. En calmant la douleur, le panaris se trouve guéri comme par enchantement. Nous ne saurions trop recommander cette méthode bienfaisante aux hommes de l'art; et même au peuple, qui, dans cette maladie, ne consulte jamais le chirurgien, excepté qu'il y ait à la main une inflammation violente, et des dépôts considérables. Dans tous

les cas, il faut employer les émolliens et les maturatifs de bonne heure pour provoquer la suppuration. Si dans le principe on n'a pas eu recours aux narcotiques pour arrêter l'inflammation, on emploie alors les cataplasmes de lait avec la mie de pain, l'onguent de la mère et de basilic. Le peuple a coutume de se servir comme maturatif d'un topique, qu'il suffit de ne pas nommer pour le faire eonnoître ; ce remède est excellent et produit l'effet qu'on desire.

De l'Inflammation de la langue.

Elle peut se tuméfier comme toutes les autres parties, toute cause irritante externe ou interne peut l'enflammer ; si la tumeur est considérable, on a proposé de faire des saignées locales, sur-tout si on peut soupçonner une congestion sanguine vers cet organe. Les sangsues sont très-convenables, de même que les incisions. Elles doivent avoir deux ou trois lignes de profondeur : les malades sont soulagés subitement. Les tuméfactions catarrhales ou pituiteuses sont moins à craindre ; les gargarismes émolliens, les sangsues, guérissent cette maladie. Il arrive quelquefois qu'à la suite des frictions mercurielles il se manifeste des esquinancies convulsives qui emportent en fort peu de temps les malades ; la saignée au pied, les sangsues au cou et les purgatifs sont indiqués. Les glandes parotides inférieures sont sujettes à des inflammations à la suite des fièvres putrides, malignes, et peuvent quelquefois s'endurcir et dégénérer en cancer. La suppuration à cette glande se porte sous la peau ou dans la glande. Dans le premier cas, la peau est rouge. Dans le bubon vénérien superficiel, la tumeur reste dure après la suppuration. Dans tous les cas, il faut appliquer des cataplasmes émolliens. Après l'ouverture de ces abcès il reste souvent une petite fistule salivaire, on la guérit par la compression, et l'injection d'une liqueur un peu irritante ; on la touche avec les trochisques de minium. L'oreillon ou angine maxillaire attaque le plus souvent les enfans et rarement les adultes. Cette maladie est quelquefois épidémique; il y a des frissons, un peu de fièvre, la peau ne change point de couleur, le lit et le repos guérissent en quelques jours. Si les deux côtés du visage sont affectés, la déglutition est un peu gênée ; c'est vers le quatrième jour qu'il s'établit une sueur derrière les oreilles, sur la figure, et à peine sensible. L'infusion de bourrache guérit. Si la tumeur disparoît subitement, un ou les deux testicules se tuméfient. La nature emploie les mêmes moyens pour résoudre cette tumeur. La sueur s'établit sur le scrotum et s'étend sur tout le corps. Si, par un écart de régime, la sueur se supprimoit, il pourroit en

survenir une fièvre, et la perte des testicules. Il faut couvrir le malade, ne lui donner aucun purgatif, mais les infusions de bourrache : le vésicatoire derrière l'oreille est souvent utile. Un testicule tuméfié pendant quatre mois, s'atrophie quelquefois, et disparoît sans qu'on y pense; les tuniques vaginale et albuginée restent seules. On ignore comment arrive cette dessication. Il seroit intéressant que les gens de l'art s'occupassent d'en rechercher la cause; car il seroit souvent utile, lorsqu'on craint un squirre ou un cancer au testicule, de le pouvoir atrophier. Il arrive à la suite des fièvres ou des accès d'épilepsie ou d'hystérie, que la langue se gonfle, sort de la bouche et ne peut plus rentrer; des enfans, après s'être habitués, on ne sait pourquoi, à tenir la pointe de la langue hors de la bouche, ont eu pendant dix ans ce prolapsus. La mâchoire inférieure est continuellement abaissée, et la salive coule au-dehors. L'application des sangsues sur la langue réussit très-bien, si on les fait suivre de gargarismes légèrement stimulans. Chez les enfans nouveaux nés, on guérit ce prolapsus en touchant la langue avec le poivre, avec l'eau et le vinaigre ou l'alun cru. Si ces moyens ne suffisent pas, il faudroit mettre une mentonnière.

De l'Esquinancie.

Dans cette maladie la respiration et la déglutition sont quelquefois gênées ou empêchées toutes les deux alternativement ou ensemble. Il y en a de vraies et de fausses. Plusieurs causes peuvent produire cette maladie, telles que la pléthore, les chants, les cris, l'équitation à un air froid, la métastase arthritique, gonorrhoïque. La maladie qui affecte la glotte est la plus dangereuse, la respiration est alors difficile, le pouls est petit, fréquent, vacillant; les yeux sont comme hors de l'orbite, et les malades périssent quelquefois dans vingt-quatre heures suffoqués. Hippocrate l'avoit remarqué. Cette esquinancie est très-rare. Dans les personnes mortes on a trouvé la membrane interne du larynx enflammée. Les saignées multipliées et les rafraîchissans ont peu servi à la guérison des malades. La première indication à remplir, c'est l'ouverture de la trachée-artère ou la bronchotomie. L'esquinancie qui a son siége au pharinx, est susceptible de moins de dangers. Dans ce cas, le fond de la bouche est rouge, le malade a de la peine à avaler et à respirer, il avale très-fréquemmeut la salive, le pouls est fort, plein, la voix est rauque. On emploie les saignées du bras et du pied, les sangsues, les vésicatoires à la nuque, l'eau de chiendent, de poulet. Les cataplasmes de farine de graine de lin autour du cou sont quelquefois utiles. L'incision des amygdales aug-

mente l'inflammation. De petits boutons autour du cou et son gonflement sont des signes favorables. Si l'inflammation disparoît subitement sans tumeur manifeste, si la poitrine ou le bas-ventre deviennent douloureux par une métastase, les malades périssent. Il ne faut point se servir de gargarismes astringens, ni affoiblir trop le malade par les saignées. Un abcès qui se forme tantôt à la voûte du palais, aux amygdales, au pharynx, au larynx, tantôt sur la langue même, guérit le malade en se vidant. Si la tumeur est située dans l'intervalle du menton au larynx, à l'apophyse géni, on l'ouvre en dedans pour éviter la cicatrice externe. La gangrène peut être la terminaison de toutes ces inflammations. Une gangrène épidémique anginale se manifeste très-souvent chez les enfans, rarement chez les adultes, elle est presque toujours mortelle. Cette maladie est jointe à une fièvre maligne; dans ce cas, la langue est blanche, très-chargée, l'haleine est fétide, et la mort arrive en huit jours. Les anti-putrides, les vomitifs, peuvent réussir à arrêter les progrès de cette cruelle maladie. Le croups ou angine polypeuse est encore une maladie très-meurtrière pour les enfans; la trachée-artère et le larynx se couvrent d'une couenne lymphatique; il y a une tumeur œdémateuse aux pieds, leur voix est glapissante, ils font des efforts pour rejeter cette membrane parasite. Le pouls est vif, petit, très-coulant; on fait respirer la vapeur du vinaigre, on donne le kermès, et si l'enfant rend cette membrane, il guérit; mais il arrive quelquefois que l'enfant peut mourir, au moment où on s'y attend le moins, par la chute d'un morceau de cette membrane dans les bronches. Cette maladie est commune dans les temps humides et les lieux bas; c'est ici une fausse inflammation; mais qui est des plus dangereuses.

De l'Ophtalmie.

L'inflammation de l'œil est la même, et est produite par les mêmes causes que les autres inflammations du corps. Elle ne diffère que par son siége. Il y a des ophtalmies accompagnées de beaucoup de rougeur; d'autres d'une moins grande, d'autres enfin n'en ont point du tout. Lorsque l'inflammation attaque la partie profonde, la rougeur n'est pas sensible. On appelle ophtalmie humide, lorsqu'il y a écoulement de larmes âcres, sèche lorsque la cornée est transparente. Quand l'ophtalmie attaque les angles de l'œil, on l'appelle angulaire, variqueuse, la chémosie est la plus violente, et elle suppure, Les sucs bilieux peuvent causer des opthalmies, et elles doivent être traitées par les vomitifs, ainsi que les légères esquinancies qui cèdent à ce

moyen, alors l'inflammation n'est que symptomatique. Des causes internes ou externes produisent les ophtalmies : les vices dartreux, vénériens sont les causes des ophtalmies, ainsi que toutes les autres évacuations supprimées ; les causes externes sont la piqûre, les lésions, les coups, &c. Cette inflammation se termine, comme toutes les autres, par résolution, suppuration, induration ou gangrène. Dans cette maladie on remarque deux périodes, l'une aiguë et l'autre chronique, et alors il est plus difficile de la guérir. Elle peut se diviser en deux espèces par rapport à son siége, à son intensité et à ses causes. Dans la chémosie, il y a une douleur pongitive au fond du globe, l'humeur aqueuse devient quelquefois trouble, le cristallin s'obscurcit et le malade perd la vie; d'autres fois la cornée transparente se tuméfie et s'enflamme; les paupières peuvent être aussi attaquées, et alors les cils tombent, les glandes de Meibomius suppurent, et le matin il y a adhérence entre les paupières. La conjonctive, à raison du grand nombre de ses vaisseaux sanguins, devient aussi très-souvent le siége d'une inflammation ; et on y apperçoit souvent de petites congestions sanguines, après avoir fait vomir un malade. A la suite de frayeurs excessives, il survient quelquefois de petites effusions de sang à la conjonctive. Dans les fièvres intermittentes il y a très-souvent des ophtalmies qui sont le vrai siége de la maladie. Les chroniques sont très-opiniâtres; dans l'ophtalmie sèche, la cornée est comme écailleuse, la présence de l'air et de la lumière est nuisible dans les ophtalmies, même sur l'œil non malade, ainsi que l'a remarqué Darwin, et cela par les lois d'association. Le mouvement des paupières peut aussi être nuisible à l'organe enflammé.... Quand les paupières sont collées, les larmes ne peuvent couler, elles s'amassent et distendent la partie; la paupière supérieure se gonfle quelquefois et tombe sur l'inférieure; il faut nettoyer continuellement les paupières, on soulage par-là les malades : on se sert du lait, de la guimauve. Pour prévenir le collement, on doit, le soir, oindre la partie avec du beurre. Les remèdes qu'on emploie dans les opthalmies s'appellent collyres; les substances âcres doivent en être bannies. On divise les collyres en résolutifs et en calmans. Tant que l'irritation subsiste, les résolutifs étant tous astringens et stimulans, sont nuisibles. On peut prévenir, dans certains cas, ces maladies.

De l'Ophtalmie simple.

L'ophtalmie simple n'est accompagnée d'aucun symptôme de fièvre, ou du moins très-foible; elle peut être sèche ou humide, n'attaquer que le blanc de l'œil; elle peut venir

de cause intérieure, les émolliens sont indiqués; s'il y a fièvre, que le pouls soit dur, on fait une saignée du pied, et on applique les sangsues sur la partie; mais il faut avoir désempli les vaisseaux, car avant elles irriteroient. L'incision de la conjonctive dans les deux angles de l'œil, est la meilleure saignée locale. Quelque difficile qu'elle paroisse, elle est facile à pratiquer; car dans l'état malade, cette membrane est bien plus apparente que dans l'état sain. Quelques auteurs ont recommandé la saignée avec une brosse d'épi de bled, qu'on promeneroit sur les parties. Lorsque la conjonctive est protubérante, et semble s'avancer comme un morceau de chair, on peut en inciser une portion avec les ciseaux, sans craindre aucun accident fâcheux. Les purgatifs ne conviennent point dans les ophtalmies, à moins qu'il n'y ait saburre dans les premières voies.

Tant que l'ophtalmie est aiguë, les résolutifs et les antiscorbutiques ne sont point indiqués, mais les adoucissans. Lorsque l'ophtalmie résiste à tous les remèdes, il faut examiner s'il n'y auroit pas un corps étranger entre les paupières. Les efforts que fait le malade pour le faire sortir, augmentent l'irritation, et pour le prévenir, il faudroit lui mettre un bandeau sur l'œil. Si cependant la douleur étoit violente, il faudroit procéder à l'extraction du corps étranger, par la méthode la plus prompte, et la moins douloureuse. Lorsqu'il survient mouvement convulsif aux paupières, on doit avec la seringue faire une injection de lait, ou de frai de grenouille. Les maréchaux et les taillandiers sont exposés à avoir des particules ferrugineuses dans l'œil; on les en retire en présentant un aimant. Si le corps étoit fiché dans la cornée, on tâche de l'enlever par le secours de pinces fines, ou avec l'aiguille à cataracte. C'est à tort qu'on a dit que la cornée transparente étoit insensible; dans le trichiasis, ou renversement des cils, les douleurs sont très-grandes. On a vu une carie des dents occasionner des ophtalmies rebelles; des corps introduits dans les narines, ont souvent aussi produit cette maladie. Quelquefois on observe dans l'angle interne de l'œil, un amas de sang qui constitue alors l'ophtalmie variqueuse. Elle peut être la suite d'une chémasie, ou se déclarer spontanément, l'alun dans l'eau peut dissoudre cette congestion. On guérit radicalement cette ophtalmie en incisant les vaisseaux avec la pointe d'une lancette, et en écartant les deux extrémités. On fait baigner l'œil dans l'eau tiéde, ou de mauve. Cette incision a quelquefois besoin d'être répétée.

A la suite d'une toux, ou d'un vomitif, il se forme tout-à-coup une échymose qui a son siége entre la cornée trans-

parente et la conjonctive. Elle se dissipe facilement par le moyen des collyres résolutifs, ou même la simple dissolution de sel marin, ou de sel ammoniac.

Il existe une ophtalmie bilieuse qui se dissipe par les vomitifs, et non par les saignées et les collyres. Elle est quelquefois aiguë, fébrile; quelquefois humide, sèche, suivant la constitution régnante, elle est épidémique, et l'indication est toujours la même. S'il y avoit signe de pléthore, la saignée ne seroit ni inutile, ni nuisible.

Il est aussi des ophtalmies chroniques qui dépendent des obstructions des viscères, et alors elles se dissipent par les fondans, les vomitifs; les sucs des plantes amères, quelques gouttes de teinture d'aloës unies au savon. Lorsque les vers sont la cause de cette maladie, les vermifuges sont appropriés. La suppression d'une évacuation sanguine peut aussi l'occasionner. On doit s'occuper de rappeler le flux sanguin par tous les moyens possibles; si la suppression avoit été lente et incomplète, l'ophtalmie deviendroit chronique.

Le vice vénérien est souvent la cause de l'ophtalmie; elle peut se présenter comme symptôme d'une maladie générale, ou bien comme l'effet d'un vice caché; la suppression de la gonorrhée donne aussi subitement naissance à cette maladie: dans le premier cas, les mercuriels la guérissent, mais si la douleur étoit forte, on pourroit faire une saignée, et donner les délayans. L'usage du mercure gommeux, dissous dans le lait (une once dans une chopine de lait), a souvent très-bien réussi. On peut s'en servir aussi en injection dans l'affection syphilitique de la vessie. — L'ophtalmie de la seconde espèce est tantôt sèche, tantôt humide, il n'est pas très-facile d'en découvrir la cause; cependant d'après l'état précédent, si les douleurs de la nuit sont plus fortes que le jour, si la cornée transparente devient terne, louche, et tendant à l'opacité, on peut asseoir un diagnostic certain. Les mercuriels en sont les spécifiques... L'ophtalmie gonorrhoïque ne cède point aux remèdes antivénériens, mais elle ne cède que lorsque l'écoulement par l'urètre se rétablit. Swediaur conseille alors d'en inoculer une nouvelle. Dans ce cas il se fait un flux jaunâtre par la caroncule lacrymale, ou à l'angle interne; la conjonctive se tuméfie quelquefois, et la chambre antérieure peut aussi se remplir d'une matière gonorrhoïque; on doit alors inciser la cornée transparente par le bas, pour lui donner issue; cette ophtalmie peut se manifester subitement après la suppression, ou venir plus lentément. Dans le premier cas, le diagnostic est facile à saisir, dans le second, il devient plus difficile... Quelquefois cette ophtalmie ne vient

pas de l'urètre, mais bien par contact et inoculation involontaire. Si la maladie prend un caractère aigu, on emploie les antiphlogistiques; s'il y a épanchement, on le vide; s'il y a un flux abondant, on se sert du mercure gommeux, après avoir réitéré les saignées, pour éviter la suppuration. Une bougie emplastique introduite dans l'urètre, suffit quelquefois pour rappeler l'écoulement.

Un enfant attaqué de scrophules, peut aussi avoir un ophtalmie qu'on connoît à la disposition du sujet, par une lèvre supérieure gonflée, des chairs lâches, des glandes tuméfiées, des croûtes dans le nez, un ventre bouffe. En guérissant la maladie principale, on guérit cette ophtalmie; comme dans cette maladie il y a débilité, il faut administrer les collyres toniques, et non relâchans ou émolliens : les paupières dans cette maladie sont œdémateuses, et il faut donner les remèdes un peu stimulans. La petite vérole produit aussi quelquefois l'ophtalmie, on doit laver les yeux dans cette maladie avec l'eau de guimauve. L'application d'un vésicatoire et les purgatifs, enlèvent cette ophtalmie. Dans l'ophtalmie produite par la rougeole, les bains sont très-convenables. Le vice arthritique se porte fréquemment sur les yeux, ainsi qu'on en a vu des exemples chez des personnes attaquées de cataractes, et qui se sont fait opérer. Les synapismes et les saignées du pied guérissent cette maladie. Dans les ophtalmies chroniques, puriformes, on emploie avec succès le mercure à l'extérieur, ainsi que les préparations stimulantes légères. Un grain de sublimé dans trois onces d'eau, est un très-bon collyre. Un grain de sulfate de zinc, ou vitriol blanc, est aussi très-utile, dans le cas où il n'y a pas douleur, mais atonie à l'œil. Dans les ophtalmies puriformes, où il y a flux visqueux, la pommade rouge de Saint-Ives, composée de beurre frais, de cire blanche, et de précipité rouge, est très-convenable, en produisant une légère irritation qui fait dégorger les glandes de Meibomius. Ainsi dans les gonorrhées anciennes, une irritation locale a souvent produit la guérison, en procurant le dégorgement des glandes invisquées d'une humeur glutineuse. Dans les ophtalmies aiguës, on a employé l'opium avec succès; d'autres fois il soulage très-peu, et dans bien des cas, il ne fait rien. Après l'opération de la cataracte, lorsqu'il survient une inflammation, on se sert d'une décoction d'opium, ou de pilules de cynoglosse, avec succès, mais leurs bons effets ne sont pas constans, et l'ophtalmie lui résiste. Dans les inflammations catarrhales, épidémiques, ou produites par un corps étranger; l'opium réussit quelquefois. L'eau fraîche, l'eau froide, l'air, sont des remèdes souvent très-utiles; le

cautère, le séton, les vésicatoires sont indiqués dans les ophtalmies rebelles.

On a donné le nom général d'hypopion, aux abcès de l'œil : il y en a de vrais et de faux.

1°. Il peut se former un abcès à l'œil qui ait son siége entre la cornée transparente et la conjonctive.

2°. Entre les lames de la cornée.

3°. Enfin dans la chambre antérieure et postérieure.

Dans le premier cas, la surface de l'œil devient inégale; on observe quelquefois des portions de la conjonctive détruites, on lave la partie avec l'eau de Goulard, l'infusion de sureau, ou une dissolution d'un grain de sulfate de zinc, dans un blanc d'œuf. Il y a de petits tubercules qu'il ne faut jamais ouvrir, quand il y a du pus rassemblé entre la conjonctive et la cornée, il est situé à la partie inférieure; il se fait une crevasse à la conjonctive, et le pus s'évacue; si elle n'avoit pas lieu, on pourroit l'ouvrir avec la pointe d'une lancette, il en résulte quelquefois un obscurcissement ou tache blanchâtre qu'on guérit en partie par les émolliens et les résolutifs.

Lorsque le pus se forme entre les lames de la cornée, il survient une tache; dans ce cas la cornée est lisse, polie; cette tache est tantôt à la partie supérieure ou inférieure. Elle change de place et de forme. En pressant avec un stilet la cornée, la tache change de figure, et on sent quelquefois une fluctuation. Dans cette maladie, l'œil est rouge, brûlant, le malade ne peut souffrir la lumière. Si ce fluide est peu visqueux, la partie la plus fluide se dissipe, et la partie visqueuse s'épaissit et forme une tache qui reste indestructible. Quand le pus est acrimonieux, abondant, il corrode la lame antérieure ou postérieure ; dans le premier cas, il y a ulcère, dans le second, elle pénètre dans la chambre antérieure, et se mêle à l'humeur aqueuse : ce dernier cas est beaucoup plus rare que le premier. Cet abcès est souvent le produit d'une métastase. Plus il est large et près de la prunelle, plus il est dangereux, il faut appliquer un collyre émollient, comme la fleur de sureau, et non les résolutifs. On tient le ventre libre. Si l'on ne peut obtenir la résolution, il faut faire une incision, et ne pas laisser sécher le pus ; cette opération est exempte de douleur et de danger.

Un abcès de la troisième espèce est très-dangereux, il est la suite d'une ophtalmie opiniâtre. Il survient cependant sans cause précédente. Il se reconnoît par les signes suivans; la douleur qui étoit d'abord pongitive, diminue, le malade éprouve un sentiment de froid, et en regardant l'œil, on apperçoit dans la chambre antérieure une tache qui monte de bas en haut,

à la manière d'un croissant, recouvre toute la prunelle, au point que la cornée transparente paroît sale; il se fait une crevasse, et le pus s'échappe dans la chambre antérieure, la douleur cesse, mais l'œil est perdu. Lorsque l'abcès est traité méthodiquement, il se fait une absorption de la partie la plus fluide, mais la partie la plus visqueuse forme une tache qui obscurcit la chambre antérieure...

Quand le pus est situé dans les lames de la cornée, il y a saillie, et la tache est immobile, ce qui est le contraire dans l'abcès qui est dans la chambre antérieure. Dans les fortes ophtalmies, la cornée devient quelquefois blanche, molle, ce qui forme l'*albugo-leucoma*, qu'il ne faut pas confondre avec l'abcès de la troisième espèce: dans le *leucoma* la cornée n'est pas d'une couleur égale et uniforme, il y a certains points éclairés, au lieu que l'uniformité existe dans l'abcès de la chambre antérieure, tels sont les vrais hypopions.

Quelquefois il se forme dans la chambre antérieure une liqueur puriforme, sans qu'il y ait eu d'ophtalmie; on l'appelle alors faux hypopion. Un homme de moyen âge, d'un tempérament cacochyme, étoit aveugle les quinze premiers jours de chaque mois, après il voyoit clair, la chambre antérieure étoit pleine d'une espèce de substance puriforme. On lui appliqua un vésicatoire, la cécité ne dura cette fois que huit jours; après on lui donna des purgatifs et du quinquina, et il fut guéri complètement... Une collection de matière purulente peut se former chez les femmes, après les couches. L'abus du mercure donnoit autrefois lieu à ces métastases. Dans ce cas, lorsque l'humeur n'est pas purulente, quelquefois elle se résout et se dissipe.

Quant à la cure des abcès de l'œil, elle s'obtient par résolution, ou par l'évacuation obtenue par l'art. Cette dernière terminaison vaut mieux que l'absorption ou résolution qui est toujours très-longue, et n'est jamais complète; le pus formé dans une partie quelconque de l'œil est plus épais, visqueux comme de la glu, et ce qui reste bouche plus ou moins la face interne de la cornée, ou de la pupille, et gêne la vision. Ainsi quand l'abcès a lieu dans l'une ou l'autre chambre, tout retard dans l'opération est un crime, et on court risque de perdre l'œil. Si cependant l'inflammation et l'engorgement s'opposent à l'opération, la saignée, les vésicatoires sont indiqués, de même que quelques topiques émolliens. L'ouverture de la cornée doit être grande, et faite à son bord inférieur pour l'évacuation entière et prompte de l'humeur, et la cicatrice faite au-dessous de la pupille ne gêne nullement la vision. L'opération se fait comme pour la cataracte, avec le même instrument; comme tout le pus ne

s'évacue pas de suite, l'humeur aqueuse qui se reproduit avec une facilité très-prompte, délaye le pus qui reste, et contribue à son évacuation. On couvre l'oeil d'une compresse imbibée d'eau de guimauve; mais si les lèvres de la plaie s'étoient recollées, ce qu'on reconnoît par l'absence du pus, soit sur la convexité du globe, soit sur la compresse, il faut les rouvrir. Les injections d'eau distillée tiéde, au moyen de la seringue d'Anet, sont utiles pour empêcher le recollement, de même que quand il reste des filamens muqueux après l'opération de la cataracte; si on diffère trop l'ouverture de l'abcès, l'opération réussit moins, et on emploie alors la dissolution de sulfate de zinc. L'usage du kina a été ordonné dans les faux hypopions périodiques. L'hypopion vénérien, lorsqu'il ne cède pas aux topiques, demande l'ouverture de la cornée, de même que lorsqu'il y a épanchement ou infiltration sanguine. La saignée, les sang-sues, les collyres doivent être employés; mais si la vue est perdue, et que le sang soit mêlé à l'humeur aqueuse, il faut faire une ouverture moins grande que dans l'hypopion, pour évacuer le sang et l'eau.

De l'Opacité de la Cornée.

L'inflammation épaissit la partie qu'elle attaque, de-là les taches opaques de la cornée; les unes sont comme nébuleuses, semblables à de la fumée d'un blanc pâle, laissent passer quelques rayons; d'autres fois elles sont d'un blanc de craie, le malade ne voit absolument rien. Les taches grandes et fort étendues peuvent affecter la totalité de la cornée, de-là le *leucoma*, ou *albugo*. Dans les vieillards, le bord inférieur de la cornée devient opaque, et cela est connu sous le nom de cécité sénile. La tache peut être proéminente, et elle fatigue alors par son frottement sur la paupière. L'opacité est superficielle ou profonde; dans le premier cas, elle affecte la conjonctive, ou bien les membranes de la cornée transparente. Pour bien juger l'état des taches, il faut exposer le malade au jour, et regarder son oeil de côté, et non en face. Malgré cela il n'est pas toujours aisé de reconnoître le siége, la profondeur de la tache, qui peut être due à une effusion de sérosité ou de pus qui n'a été absorbé qu'en partie. Quant à la cure, il faut ramollir, rendre les humeurs plus fluides; les causes des taches sont ou locales, et épaississent les fluides, ou internes et affectent tout le corps, et se portent de-là à l'oeil. La première classe est relative aux corps chauds, aux étincelles qui éclatent sur l'oeil, &c. La deuxième classe regarde les maladies scrophuleuses, vénériennes, la suppression des évacuations quel-

conques; dans le premier cas, la tache provenant d'une cause locale, d'un ulcère, l'opacité est indestructible; mais si les taches sont dues à un vice quelconque, on peut en remédiant à la cause, guérir ou soulager du moins le malade. Il est inutile de dire que les taches qui sont sur la pupille, interceptent davantage les rayons lumineux; et les malades qui ont la cornée presque extérieure opaque, voient davantage à l'ombre qu'au grand jour, parce que la pupille se dilate à l'obscurité, et se resserre au grand jour. Demours a fait l'opération de la cataracte à un malade qui, outre la partie du cristallin, avoit de plus l'opacité de presque toute la cornée transparente. Les opacités qui sont dues à un vice intérieur, se guérissent en remédiant à la cause; quant aux taches qui sont dues à l'ophtalmie; elles sont plus ou moins difficiles à guérir, pour ne pas dire incurables, à moins que le malade ne soit enfant; car à cet âge on peut espérer, sinon la cure radicale, du moins presqu'entière. La tache est d'autant plus difficile à guérir, que l'opacité est plus grande, et sur-tout plus profonde. Dans ce cas il faut beaucoup de temps et de patience. Les émolliens et les résolutifs doivent être hasardés quand la tache est due à une cause locale; le sucre pur ou la bourrache ont été recommandés, seuls, ou non, et dissous dans l'eau de plantain. On y trempe un pinceau, et on touche la tache, ou on laisse couler dans l'œil. La dissolution de pierre divine ou du sel ammoniac, du vitriol blanc, &c., sont aussi de bons collyres qui réusissent dans les taches légères, superficielles, nébuleuses: l'émétique dissous dans l'eau ou le vin, peut être employé de même qu'un grain de sublimé dans une once d'eau distillée. La pommade de Saint-Ives est aussi bonne. Les émolliens ne conviennent que dans les taches perlées; et si ce moyen ne réussit pas, il faut emporter le tubercule au moyen de l'excision avec des ciseaux fins; on cautérise lentement avec un léger caustique, et on enlève le feu au moyen d'une forte injection laiteuse. Mais le *leucoma* ou l'*albugo*, quelle qu'en soit la cause, est incurable.

Du Ptérigion.

On donne ce nom à une maladie particulière à l'angle interne de l'œil. Tous les auteurs l'ont regardée comme une tuméfaction de la caroncule lacrymale; mais elle n'occupe pas toujours son siége: on doit plutôt la regarder comme une maladie de la conjonctive. Après des ophtalmies fortes, cette membrane s'enflamme, et sert à former l'ongle. Ordinairement l'œil perd son éclat; il devient terne; il peut être la suite ou d'une inflammation aiguë ou chronique. Cette

maladie attaque principalement ceux qui habitent les bords de la mer, des rivières, et dans les climats humides. Elle peut occuper une portion de la cornée, ou sa totalité ; l'aveuglement en est la suite dans ce dernier cas. L'aspect de cette maladie n'est pas toujours le même ; quelquefois elle est épaisse et blanchâtre, d'autres fois elle est épaisse et dure comme du parchemin. Lorsque les vaisseaux sanguins engorgés forment un tubercule, on leur donne alors le nom de pterigion variqueux. Cette maladie affecte sur-tout les personnes pituiteuses, cacochymes. Les ophtalmies scrophuleuses, vénériennes, varioleuses, sont très-souvent la cause de cette maladie ; souvent le ptérigion est facile à guérir, et devient incurable dans certains cas. Sa curabilité ou son incurabilité sont toujours en rapport avec son intensité, ou son peu d'ancienneté. Le traitement doit varier aussi suivant son état. Lorsqu'il est commençant, on conseille les remèdes légèrement stimulans ; s'ils sont inutiles, on peut détacher la conjonctive de la cornée : le succès peut en être assuré. Plus cette membrane est mobile, plus on a d'espoir de pouvoir guérir, sur-tout si la cornée n'a pas encore perdu sa transparence. Voici comme on procède. La malade doit être dans une position convenable ; à l'aide d'une petite pince, on soulève la conjonctive, on la saisit au point le plus mobile, on l'incise et on la retranche avec des ciseaux. S'il y a des points où la conjonctive adhère à la cornée, il n'y faut pas toucher, la suppuration les détache dans la suite ; le sang qui coule est salutaire, il fait l'office d'une saignée locale. Le collyre de sulfate de zinc est très-utile dans ce cas. On le fait avec du blanc d'œuf et quelques grains de sulfate de zinc..... Lorsque la conjonctive épaissie recouvre toute la cornée, sans attaquer les angles externes, on conseille d'en faire l'incision circulaire ; elle réussit, lorsque la cornée est encore transparente. L'épaississement et le relâchement de la conjonctive ne produisent pas toujours des accidens fâcheux ; dans son commencement, on emploie les résolutifs avec succès. Quelquefois on observe une petite tache qui couvre la cornée, et comme elle vient du relâchement du tissu cellulaire qui unit la conjonctive à la cornée, les résolutifs sont indiqués. Voilà les trois états sous lesquels se présente le pterigion, mais c'est toujours une affection de la conjonctive.

Du Staphylome.

Le staphylome est aussi la suite d'une inflammation ; il est de trois espèces. Il peut attaquer toute la cornée transparente ; il est blanc. D'autres fois il n'occupe qu'un très-petit point, et est produit par la saillie de la capsule qui contient

l'humeur aqueuse ; il est gris. Enfin lorsque l'iris sort à travers une ulcération, il est alors noir. Si le staphylome est douloureux et excessif, on l'emporte avec un porte-pièce, l'œil se vide, alors le malade ne souffre plus, et on lui donne un œil de verre : on remédie par-là à la douleur et à la difformité. Lorsque c'est la capsule de l'humeur aqueuse qui forme la tumeur, comme il peut arriver après l'opération de la cataracte, lorsque les deux bords de la plaie de la cornée se réunissent avant quarante-huit heures, on retranche cette tumeur par l'incision, et on emploie ensuite les collyres : cette opération réussit très-souvent. On réitère l'incision suivant le besoin. Dans la troisième espèce de staphylome, et qui est alors noir, parce qu'il est formé par l'iris, il peut n'occuper qu'un point de la cornée, comme après l'opération de la cataracte, alors la maladie abandonnée à elle-même se guérit, lorsqu'on n'a pu replacer l'iris dans sa position par la compression.

De l'Exophtalmie.

C'est le collapsus ou la sortie de l'œil ; elle diffère de l'hydrophtalmie. L'exophtalmie peut avoir lieu plus ou moins promptement. Une tumeur fongueuse déplace lentement le globe de l'œil, et finit par le faire sortir de sa cavité. Des tumeurs graisseuses au fond de l'œil, de même que le fongus de la dure-mère, peuvent donner lieu à l'exophtalmie. La cornée transparente s'obscurcit et s'épaissit. Pour guérir cette maladie, il faut guérir la cause qui y a donné lieu.

De l'Hydrophtalmie.

L'expérience a prouvé que l'œil est sujet à l'hydropisie comme les autres parties du corps. Cette maladie est caractérisée par le gonflement de tout le globe de l'œil. Les humeurs vitrées, soit l'aqueuse, soit la cristalline, donnent lieu à cette maladie. Plus les membranes peuvent se distendre, plus l'hydropisie sera intense ; mais comme la cornée transparente est susceptible d'élongation, il s'ensuit que le globe de l'œil peut acquérir un très-grand volume. Les malades éprouvent dans le commencement une pesanteur, une gêne de l'œil, quelques douleurs ; la vue s'obscurcit, la pupille se dilate ; la tension, la douleur augmentent, l'œil devient protubérant ; les dents de la mâchoire deviennent sensibles, il y a fièvre, insomnie ; les paupières ne peuvent plus se fermer, les larmes coulent sur les joues ; les cils, en irritant la cornée transapparente, la conjonctive, tendent à lui faire perdre sa transrence, la vue s'obscurcit, et la cécité survient. L'on connoît que l'hydrophtalmie dépend de l'humeur aqueuse, ou de la

cristalline, ou de toutes deux en même temps, en observant l'iris, qui se trouve dans le premier cas, ainsi que la pupille, refoulés au fond de l'œil; dans le second, au contraire, l'iris est trop en devant, ou enfin tout est dans sa place. Les enfans sont plus sujets à l'hydrophtalmie que les adultes; ceux-ci qui ont un tempérament pituiteux, phlegmatique, y sont aussi plus sujets. Ceux qui vivent au bord des eaux, ou qui habitent dans des endroits bas et humides, en sont aussi fréquemment atteints. Un vice, soit dartreux, soit psorique, vénérien, scrophuleux, en se portant à l'œil, y détermine à la longue l'hydrophtalmie. On a vu cette maladie survenir quelquefois sans inflammation, soit externe, soit interne. Les vésicatoires entre les épaules ou au-dessus du sourcil, sont les remèdes auxquels on a recours, de même qu'aux mercuriaux, lorsqu'on a à combattre le virus syphilitique. Mais en général on ne guérit guère par ces moyens : aussi depuis plus de cent ans, depuis Nuck, on a eu recours à la paracenthèse, d'autant mieux qu'on sait que l'humeur aqueuse se reproduit très-promptement. Quand donc l'humeur aqueuse a perdu sa transparence, qu'elle est gluante, visqueuse, filante ou en trop grande quantité, il faut faire la ponction. Cette expérience, essayée sur les animaux et même sur l'homme, a assez bien réussi. L'incision se fait à l'angle externe de l'œil, comme dans la cataracte, à la partie antérieure et inférieure de la cornée. Mais on est obligé de répéter très-souvent la ponction, parce que l'humeur évacuée se régénère avec le même vice; l'opération n'est donc que palliative, si on ne s'occupe à purifier les humeurs. Souvent le cristallin, dans ce cas, tombe en dissolution, se fond, et s'évacue, soit seul, soit avec l'humeur vitrée; et si la maladie est ancienne, la cornée transparente ayant perdu sa lucidité, l'opération devient inutile. Si le malade souffre fort, s'il y a fièvre, insomnie, on n'excise pas l'œil, on ne l'extirpe pas, on l'évacue seulement, en emportant la cornée transparente, et on soulage ainsi le malade. On excise toute la cornée transparente au moyen d'une incision circulaire, soit avec l'instrument tranchant, soit au moyen d'un instrument mû par un ressort. Il ne faut pas trop attendre.

De l'Adhérence ou *Agglutination des paupières.*

Cette maladie est de plusieurs espèces. Souvent on voit des enfans nouveaux-nés qui ont les tarses collés, unis; d'autres fois il reste une petite ouverture à l'angle interne qui facilite le détachement des paupières, qui sont souvent agglutinées par l'épaississement de l'humeur sébacée. L'agglutination peut être la suite d'une inflammation, d'un ulcère. Quand

les paupières sont collées chez les enfans naissans, il faut les désunir, en introduisant un stylet par l'ouverture libre qui a lieu pour l'ordinaire vers les tarses; ensuite, au moyen d'un bistouri mince terminé en bouton, on incise la conjonctive: on met un peu de charpie pour empêcher le recollement des paupières.

Lorsqu'à la suite de brûlures, d'abcès de la petite-vérole, les paupières sont jointes, soit en partie, soit en totalité, on écarte les tarses, et on divise comme ci-dessus; mais si l'adhérence est totale ou presque totale, il faut examiner avant tout si la cornée est encore transparente, car elle pourroit être opaque, ou la conjonctive pourroit être unie au globe de l'œil. On connoît que la paupière a perdu ou non sa transparence, en exposant le malade près des rayons du soleil ou auprès de la lumière; car on sait que si la cornée n'a pas perdu sa transparence, le malade distingue le jour de l'obscurité, sur-tout la lumière. On connoît qu'il y a adhérence de la paupière avec la conjonctive du globe de l'œil, en faisant ouvrir la paupière. Si les paupières sont toujours écartées l'une de l'autre, le malade éprouvera nécessairement une dessication de la cornée, qui ne peut que devenir opaque, et conduire à la cécité. Dans le cas d'adhérence d'une des paupières, sur-tout de la supérieure avec le globe de l'œil, l'opération est on ne peut plus délicate; et quand même on viendroit à bout de diviser les paupières, on ne peut empêcher le recollement, soit qu'on emploie de la charpie, une lame de plomb ou une capsule: le malade ne peut supporter ces corps étrangers. Ainsi, pour peu que la maladie soit compliquée, il y a impossibilité de la guérir.

De la Gangrène.

Lorsqu'une partie du corps humain a perdu le sentiment, le mouvement et la chaleur, qu'elle devient livide, on l'appelle sphacèle. Lorsque la partie conserve encore un peu de sentiment ou de chaleur, on lui donne le nom de gangrène, qui est une décomposition lente et spontanée. C'est une loi de la nature que tout corps vivant se décompose lorsqu'il est privé de la vie. Les agens de la décomposition sont l'air, l'eau et la chaleur. La gangrène humide est accompagnée de pourriture; au lieu que dans la sèche il y a dessication. On reconnoît la gangrène humide aux signes suivans: la partie affectée perd sa consistance, se tuméfie, s'engorge, devient pâle, livide, prend une couleur bleuâtre, la surface se couvre de phlyctènes qui exhalent une humeur ichoreuse. L'odeur qui s'en dégage répand la contagion gangreneuse, et le contact du linge, l'air même suffiroit pour l'inoculer à des plaies.

Dans les hôpitaux cela n'arrive que trop fréquemment. Lorsque cette gangrène humide est contagieuse, elle est précédée des signes suivans. Il y a dans le pouls, foiblesse, prostration des forces, odeur cadavéreuse, soubresauts des tendons ; si les miasmes putrides se portent au gosier, ils donnent lieu aux esquinancies gangreneuses. Un air chaud, humide, tout ce qui débilite le corps, précède cette maladie épidémique contagieuse. On a vu tomber quelquefois le pied gangréné, comme frappé par la foudre. Une femme de la campagne éprouve une fièvre putride ; pendant la convalescence, il se développe, à la plante des pieds, une inflammation, la gangrène se manifeste, elle gagne les jambes, et finit par séparer la jambe de la cuisse au genou. Les personnes pauvres, et vivant dans les pays marécageux, comme en Hollande, sont très-sujettes à cette maladie. Je pourrois citer bien d'autres exemples. Cette espèce de gangrène est plus commune chez les enfans et les jeunes filles que chez les vieillards ou les adultes. On doit donner le quinquina en poudre dans cette maladie. On peut reprocher aux médecins français de donner le quinquina en trop petite dose, il faut en donner une once et demie dans vingt-quatre heures. Les acides minéraux sont très-utiles ; s'il y a prostration, on donne les cordiaux, et l'opium s'il y a insomnie ; enfin il faut varier le traitement suivant les symptômes. Lorsque le praticien voit que la nature tend à borner la gangrène, il faut la seconder en relâchant, s'il y a irritation, et en stimulant, s'il y avoit atonie. Les incisions sont utiles en vidant les sucs putrides qui stagnent : la fréquence, la propreté des pansemens, joints à un air pur, suffisent pour opérer la guérison. On ne doit jamais faire une amputation tant que la gangrène n'est pas bornée. L'absorption des miasmes putrides peut produire une gangrène générale. Il est de nombreux exemples de contagion subite dans les recueils d'observations. Comme on ne connoît point la nature de ce virus, on ne peut indiquer un spécifique. L'expérience nous apprend que lorsqu'on s'est piqué, et qu'on craint la contagion, il faut brûler la partie avec un caustique, et on neutralise par-là le venin. La gangrène sénile doit être attribuée à la débilité du systême nerveux ; elle est quelquefois sans douleur ou avec douleur, elle est presque toujours mortelle. Si la douleur est très-violente, les Anglais ont conseillé de faire prendre de l'opium à l'intérieur, et de couvrir la partie avec les émolliens. Lorsqu'il n'y a pas de douleur, que la partie, loin d'être enflammée, est bleuâtre, il faut, au lieu d'opium, donner le quinquina, et envelopper la partie avec des toniques légèrement stimulans. La misère, la mauvaise nourriture, les épuisemens, les ma-

rais, et l'usage du seigle ergoté, sont la cause de la gangrène sèche.... Une inflammation considérable, les bubons, l'acrimonie de différentes humeurs, leur métastase, la produisent aussi, et une infinité d'autres causes, tant internes qu'externes.

La nature, lorsque l'énergie des forces vitales est assez grande, sépare d'elle-même les parties gangreneuses de celles qui sont saines; pour y parvenir, elle crée un cercle inflammatoire autour de l'escarre, il s'y forme un point de suppuration, et en incisant l'escarre, on facilite sa chute par des émolliens. Dans le cas que la gangrène soit sèche, les spiritueux et les toniques ne conviendroient pas. On remédie à la gangrène humide en faisant des incisions et en appliquant le quinquina en poudre et les autres antiseptiques; les décoctions de quinquina et aromatiques sont aussi indiquées. On se décide à l'amputation de la partie, s'il n'y a pas de vice intérieur, et si la gangrène vient de causes externes. Le quinquina pris à l'intérieur est nuisible lorsqu'il y a fièvre, appareil bilieux, et que la partie est douloureuse ou enflammée. Souvent la gangrène sèche devient humide. Le froid et la chaleur, ou la brûlure produisent la gangrène.

Quand le froid agit immédiatement sur la surface du corps humain, il irrite la peau; s'il est porté à un degré violent, celle-ci devient pâle, livide; on éprouve un engourdissement, une propension au sommeil, et il en résulte des apoplexies mortelles. Les liqueurs spiritueuses prises en abondance lorsqu'on est dans l'état de torpeur accélèrent l'apoplexie; il faut faire de l'exercice, et ne jamais se laisser surprendre par le sommeil, qui est toujours mortel en pareil cas. Les congestions sanguines sont de véritables apoplexies du poumon. On ne doit point négliger de donner les secours nécessaires aux personnes gelées par le froid, en ayant soin d'échauffer peu à peu les parties affectées. C'est ainsi que se forment les engelures aux pieds et aux mains, le corysa, le catarrhe.

Un jeune homme, âgé de vingt ans, entreprit de faire, pieds nus, une route de dix lieues; arrivé, il avoit perdu la sensibilité de ses jambes; on le couche dans un lit chaud, il eut des douleurs atroces, il ne dormoit ni jour ni nuit, le pouls étoit dur : on lui fit plonger dans l'eau froide les jambes, les douleurs se calmèrent; on répéta pendant six fois les bains à la glace, tous les accidens cessèrent; on appliqua ensuite des compresses de liqueurs spiritueuses sur les parties, on lui donna une infusion de sureau, et il fut parfaitement guéri, sans avoir eu la gangrène.

Des Engelures.

Une engelure n'est qu'une phlogose plus ou moins considérable, suivant son intensité. Lorsqu'elle est portée à un degré violent, il s'y forme des phlyctènes et des ulcères; les parties qui souffrent des alternatives de froid et de chaud sont exposées à cette maladie. Parmi les remèdes qu'on a regardés comme spécifiques, tous ne sont pas d'une égale utilité. Lorsque le prurit commence, on prévient l'excoriation en se lavant la partie avec l'eau d'alun, de Goulard, de la neige, du baume du Commandeur, et de l'alkali volatil alongé d'eau; les cataplasmes de raves, de carottes ou de pulpes de pommes peuvent aussi réussir.

De la Brûlure.

Une brûlure est une inflammation plus ou moins forte avec ou sans ulcération produite par l'application du feu. Dans le premier degré il n'y a que peu de rougeur sans tuméfaction bien sensible; dans le second degré il y a rougeur, douleur, des phlyctènes et la fièvre. Dans le troisième degré la douleur est très-vive, et la partie s'ulcère. Dans le quatrième degré la partie a perdu le sentiment, et c'est alors une véritable gangrène. La gangrène peut se manifester tout de suite, être sèche si elle est occasionnée par un fer chaud, et humide si elle provient d'huile bouillante. Le traitement doit être suivant la gravité des symptômes. Dans le premier cas on applique les topiques anodyns, mucilagineux, le lait, le frai de grenouille. L'huile est le meilleur spécifique, si elle est toujours appliquée sur la brûlure. J'ai vu nombre de fois sur des brûlures du visage, qu'en n'appliquant point de compresses, et laissant la partie à découvert, mais appliquant d'heure en heure de l'huile, on prévient l'excoriation; lorsqu'il y a des ampoules formées, il faut les ouvrir, mais ne pas enlever l'épiderme. On emploie alors les cérats avec succès; l'onguent populeum, où il entre de l'opium et de la jusquiame, et le blanc rhasis. L'eau d'alun est spécifique pour les brûlures. On le dissout dans l'eau tiéde, et on applique des compresses.

De la Gonorrhée.

Si l'on introduit une bougie dans l'urètre, il en résulte une sécrétion plus abondante de mucus; il peut survenir différens degrés de phlogose. Un homme habitant avec une femme dartreuse et qui a des fleurs blanches, peut gagner un écoulement blanc gonorrhoïque qui n'est pas vérolique. Il est possible que si l'humeur rhumatisante se porte sur

l'urètre, elle y détermine une sécrétion plus abondante et plus dépravée de mucus, de même que si l'on bòit trop de bière un peu forte. Si l'on ouvre l'urètre d'une personne morte de gonorrhée, on apperçoit des traces inflammatoires, comme dans le coryza, le rhumatisme de poitrine. Si le virus vénérien s'applique sur l'urètre, il en résulte une gonorrhée, s'il se fixe sur le gland ou autre part, il en résulte une gonorrhée bâtarde. Au bout de cinq ou six jours on a un écoulement clair, limpide, il y a un prurit qui augmente, l'écoulement devient jaune, vert, &c. On a d'autant plus d'envie d'uriner, que le virus est plus proche de la vessie. La matière de la gonorrhée n'est point seminale, mais un écoulement muqueux provenant de l'inflammation. On appelle gonorrhée sèche l'inflammation qui a son siége vers le commencement de l'urètre. Si, au contraire, l'inflammation est plus éloignée de la vessie et moins intense, l'écoulement a lieu en abondance. Si l'inflammation augmente jusqu'à recourber la verge, on l'appelle chaude-pisse cordée ; elle est souvent accompagnée d'écoulement de sang. Il n'y a pas d'ulcère dans la gonorrhée. Il pourroit y avoir ulcération par l'intermède des bougies. Le virus de la gonorrhée n'est pas différent du virus vénérien, l'un succède à l'autre, sur-tout quand l'écoulement se supprime. La phtisie pulmonaire peut survenir à la suite de la suppression de cet écoulement. La vérole n'est pas à craindre quand la gonorrhée est sans ulcération, et il n'est pas de même dans la gonorrhée cordée, où il y a écoulement de sang, ce qui suppose excoriation. Il n'y a point de spécifique de la gonorrhée qui puisse guérir sans mercure. Il y a plus, le mercure, sur-tout en friction, fait augmenter la gonorrhée dans les premiers jours. L'expérience apprend que le mercure en friction jusqu'à faire saliver, guérit la gonorrhée qui est dans les quarante à cinquante jours ; et si la gonorrhée est accompagnée de symptômes vénériens, les mercuriaux sont aussi indiqués quand l'inflammation a cessé. Une femme est d'autant plus susceptible de la contagion qu'elle est plus vigoureuse, plus jeune, et qu'elle a moins d'enfans ; la couleur de la gonorrhée varie suivant les affections. Celui qui est dartreux, a une cause d'irritation qui fait durer longtemps la gonorrhée. Les vieillards sont plus longs à guérir que les habitans du Midi et les gens bilieux. De-là les bains sont indiqués, et nuisibles dans certains cas, de même que la saignée. La saignée du bras peut affoiblir, ainsi que les bains et les boissons mucilagineuses; je pense que pendant huit jours l'inflammation facilite le dégorgement du crypte folliculeux, et que la saignée et les autres anti-phlogistiques portés trop loin au commencement, perpétuent la

maladie. La saignée et les bains ne conviennent que chez les gens robustes, pléthoriques. Si l'écoulement ne cède pas dans trois ou quatre jours, on ne peut calculer combien cela durera ; le froid entretient aussi la maladie, il faut vivre dans une température convenable. Les liqueurs spiritueuses sont nuisibles, de même que les substances irritantes ; les boissons doivent être diurétiques et mucilagineuses; les purgatifs, les aromatiques, les astringens, sont aussi nuisibles ; ils interrompent l'écoulement et donnent lieu à la métastase. Il n'y a point de spécifique de la gonorrhée, elle se guérit d'elle-même au moyen d'un régime adoucissant et quelques boissons, sur-tout chez les femmes, pourvu qu'elle soit simple. Mais si l'écoulement dure trente à quarante jours, elle est la suite de quelque acrimonie. La gonorrhée chez les femmes a son siége dans le vagin et l'urètre, aussi elles souffrent moins. Les injections détersives sont le meilleur remède, ainsi que le bain chez elles. Je ne connois aucun signe dans les écoulemens anciens pour distinguer les fleurs blanches de la gonorrhée ; l'aveu seul de la femme peut jeter quelque jour sur sa nature ; des purgatifs légers peuvent à la fin tarir l'écoulement. Lorsque la gonorrhée est très-intense, la phlogose la fait changer de place, et de la fosse naviculaire elle va au verumontanum ou à la partie membraneuse, spongieuse de l'urètre, et l'écoulement cesse quand l'inflammation est très-forte, parce qu'il n'y a plus alors de sécrétion par la crispation et resserrement des vaisseaux, et alors la gonorrhée est virulente, sèche, accompagnée de douleurs ; et si l'inflammation est près du verumontanum, le testicule s'engorge ; si l'inflammation est plus loin, la prostate se tuméfie ; si, enfin, l'inflammation est près du col de la vessie, il y a rétention d'urine. L'acrimonie de la bile, commune dans les pays chauds, est une cause de la durée de l'écoulement ; l'inflammation de l'urètre de nature érysipélateuse peut se déplacer ; si elle se porte sur l'épididime, qui est la partie la plus douloureuse, elle excite de la douleur dans le trajet du cordon des vaisseaux spermatiques, l'un ou l'autre testicule, et quelquefois les deux ensemble s'engorgent, ce qu'on appelle chaude-pisse tombée dans les bourses ; le testicule peut s'engorger à la suite de l'action des sondes, après l'opération de la taille, si l'on a divisé le verumontanum, les vaisseaux éjaculateurs, &c. suivant la sensibilité du sujet. L'écoulement, par suite de l'engorgement des testicules, peut être suspendu ou seulement diminué ; les fomentations émollientes, les vapeurs d'eau, les cataplasmes doivent être employés, de même que la saignée, si le sujet est pléthorique ; s'il y a fièvre, s'il ne dort pas, on peut, on doit même

introduire légèrement une sonde jusqu'à la fosse naviculaire, qui déterminant une irritation, amenera le retour de l'écoulement; la position horizontale, le suspensoire, doivent être mis en usage; aussi dans ce cas, quand la maladie est sur son déclin, il est prudent de recourir à quelques frictions mercurielles. Il reste presque toujours au testicule un engorgement qui ne cède jamais aux remèdes résolutifs; la continuation des émolliens soulage. Si on négligeoit l'engorgement du testicule, il pourroit donner lieu au squirre, et même à un cancer mortel. Un ulcère superficiel, une érosion légère, donnent lieu à des douleurs en urinant. On appelle improprement cette maladie, chancre de l'urètre. L'écoulement peut aussi être entretenu par le froid, l'affection de la prostate. Dans tous ces cas, la gonorrhée n'est pas simple s'il y a absorption; et quand la maladie est ancienne, il faut recourir au traitement antivénérien; mais le plus souvent les cryptes folliculeux de l'urètre s'engorgent, et on les vide lorsqu'on porte le doigt sur l'étendue de l'urètre, sur-tout s'il y a demi-érection. Dans ce cas, l'écoulement dure toujours; on guérit par l'introduction d'une sonde ou bougie, ou par une gonorrhée nouvellement gagnée, qui détermine une nouvelle phlogose. Les injections dans le canal de l'urètre doivent être tiédes pour éviter la crispation. Ces injections doivent être longtemps continuées, et si l'on a recours à une bougie, on ne la laisse qu'un quart-d'heure ou demi-heure, suivant la sensibilité du sujet; on renouvelle l'introduction de la sonde; il peut exister une phlogose habituelle de l'urètre qui résiste a l'usage de la bougie, et que les mercuriaux seuls, à forte dose, peuvent guérir. Dans la gonorrhée sèche, il y a des fois sans ulcère, excoriation; la prostate se tuméfie par inflammation vénérienne, qui de l'urètre se communique à la prostate; il y a chaleur, tension au périné, près de l'anus; on sent comme un poids quand on est assis; on éprouve de la difficulté quand on va à la selle; on est sujet au tenesme, on a des envies d'uriner, et lorsqu'on est à la selle, on croit n'avoir pas tout évacué, et les excrémens ont un sillon produit par l'éminence de la prostate. Plus on fait d'efforts pour uriner, moins on urine, et le jet de l'urine est plus ou moins tenu, délié, &c. Si on sonde, l'instrument ne peut pas aller au-delà de la prostate; les résolutifs, les suppuratifs, la saignée, tendent à la terminaison de l'inflammation de la partie. Le siége de la gonorrhée, qui au commencement avoit lieu, soit à la fosse naviculaire, soit au verumontanum, peut se porter à la prostate. Par le plus léger excès, soit en marchant, en mon-

tant à cheval et en voyant les femmes, l'engorgement de la prostate reparoît, et peut donner lieu à la rétention d'urine. Si cette glande vient à suppuration, il se forme différens abcès, et foyers de pus, et la prostate s'en va en fusion. Dans tous ces cas, il faut recourir aux sondes de gomme élastique, parce qu'elles doivent rester long-temps sur la partie. Il seroit inutile de faire une incision au périné pour évacuer le pus, parce qu'il y a plus d'un foyer; mais le foyer purulent se crève souvent dans l'urètre au moment où la sonde perce; d'autres fois il se fait une crevasse à la partie membraneuse de l'urètre, et le pus se fait jour de lui-même au périné, et on fait une incision pour l'évacuer; si l'abcès se vide dans la vessie, il faut recourir à la sonde de gomme élastique pour évacuer les urines, qui, si elles passoient dans le canal de l'urètre, où il y a crevasse, donneroient lieu à des dépôts urineux; mais il ne faut pas tenir la sonde bouchée entièrement; on la laisse quelque temps pour qu'il passe quelques gouttes d'urine, soit entre la vessie et la sonde, soit à travers les yeux de la sonde, et la crevasse est ainsi maintenue : on voit ici qu'il faut adapter une vessie à l'extrémité de la sonde, pour que le linge ne se trouve pas gâté par l'urine.

Les varices de la prostate peuvent aussi s'engorger. On sait que ses vaisseaux, très-dilatables, forment un plexus qui peut devenir spongieux, fongueux. La prostate qui s'engorge en se ramollissant a beaucoup de rapport avec les hémorroïdes. Cette maladie est très-commune aux jeunes gens qui se livrent à l'excès du libertinage, de même qu'aux vieillards. On reconnoît cet engorgement par l'introduction du doigt dans l'anus, de même qu'à la difficulté, l'impossibilité même d'uriner; dans ce cas, le malade n'a pas de cuisson, de douleur, quand le canal des urines n'est pas détruit; mais les urines ne font que filer. On présume bien qu'il faut évacuer, quand il y a rétention d'urine, au moyen de la sonde de gomme élastique, qui doit être grosse et non petite, qui peut crevasser l'urètre, ou déchirer les petits vaisseaux. Il faut employer un peu de force pour franchir l'obstacle variqueux, pourvu qu'on soit bien sûr qu'on est dans l'urètre. Cette maladie est presque inconnue, de même que les vaisseaux variqueux du poumon, de l'estomac, des jambes, les varicocèles, les sarcocèles, avec lesquels elle se complique souvent. La compression est le meilleur moyen à employer, de même que dans les autres maladies variqueuses. Les sang-sues appliquées à l'anus, au périné, peuvent aussi soulager, mais souvent les malades ne peuvent pas supporter l'usage de la sonde, ce qui fait que la maladie revient sou-

vent, et qu'elle est incurable. Les gonorrhées qui durent toute la vie ne sont pas virulentes, mais ne sont qu'un écoulement muqueux, dont le malade ne rend quelquefois que deux ou trois gouttes le matin.

Il arrive souvent qu'à la suite de la gonorrhée, il se manifeste un obstacle à l'évacuation des urines; on a cru que cela venoit des carnosités de l'urètre, mais il n'existe rien de semblable, ainsi qu'on a pu l'examiner sur plus de deux ou trois cents cadavres morts de la maladie vénérienne. C'est donc une maladie imaginaire que celle qui suppose une végétation dans l'urètre; mais on a vu très-souvent des tuméfactions de la prostate qui rétrécissent ou oblitèrent quelquefois le conduit des urines. On a vu des cicatrices former comme des cordes et des brides. Le tissu spongieux de l'urètre peut aussi se trouver gonflé. C'est le propre des inflammations de former des brides ou de fausses membranes, ainsi qu'on le voit dans le bubonocèle. Ces brides cèdent quelquefois à la simple introduction de la bougie. Il y a des individus qui ont le canal de l'urètre tellement sensible, que ce canal se rétrécit et s'oblitère uniquement par le spasme. Le froid des sondes de métal, et la crainte du malade, sont la cause de cet effet. Il ne faut jamais appliquer une sonde froide, ce spasme peut devenir habituel; pour émousser l'étendue de cette sensibilité, il faut faire des injections avec du lait et une tête de pavot. Ce spasme existe quelquefois dans tout l'urètre. Il faut faire baigner le malade, donner des lavemens émolliens et calmans (60 gouttes de laudanum liquide). Il y a des individus qui, après avoir eu des gonorrhées depuis quarante ans, ou qui même n'en ont jamais eu, ont une si grande sensibilité, que le rétrécissement du canal de l'urètre s'oblitère peu à peu; les grands efforts qu'ils font leur donnent des hémorroïdes, et puis après il arrive un renversement du rectum, et des hernies. Dans ces hommes, la phlogose est permanente dans l'urètre. On guérit ces individus en leur donnant des lavemens et des injections stupéfiantes, après leur avoir fait prendre des bains, des boissons mucilagineuses; puis on introduit une bougie au quart de la longueur de l'urètre : on la retire après une heure, on renouvelle ces essais, et après un mois ou plus, on introduit une sonde de gomme élastique. Lorsque le rétrécissement du canal survient après le gonflement du tissu spongieux, cela provient de la boisson du vin en excès, et des liqueurs spiritueuses. On introduit une sonde; on peut, en forçant l'obstacle, occasionner une hémorragie qui est salutaire et dégorge la partie. Les indurations des parois de l'urètre forment aussi des rétrécissemens et des obstacles à la sortie des urines. Les anciennes gonorrhées pro-

duisent très-souvent des nodosités à l'urètre, qu'on fond avec les mercuriaux et les injections alkalines, les compressions et les sondes. On a vu des hommes qui, après avoir eu douze ou quinze gonorrhées, et ne pouvant uriner, ont été guéris par une nouvelle inflammation que leur a occasionnée une nouvelle maladie. Il arrive fréquemment des abcès à la verge, au périné, &c. qui sont le produit des indurations gonorrhiques. S'ils sont grands, il faut les ouvrir; quand ils sont petits, et qu'ils s'ouvrent dans le canal de l'urètre, l'incision à l'extérieur est presque inutile : la sonde toujours débouchée permet à la cicatrice de se guérir.... Toutes les fois qu'il y a des brides, des nodosités, on doit tâcher d'introduire des bougies, mais ne jamais forcer le passage : on peut employer aussi les bougies élastiques, proposées par Hunter. Lorsque l'oblitération est très-étendue, on a proposé la sonde à dard; mais elle doit être rejetée, par la crainte de faire une fausse route ou d'augmenter l'inflammation. (*Lassus.*)

Des Dépôts urineux.

Les tumeurs urinaires sont de trois espèces; 1°. l'urine peut s'amasser lentement dans la partie du tissu externe de la verge : c'est là un dépôt par épanchement. 2°. L'urine peut se disséminer dans le tissu cellulaire, et c'est alors une tumeur par infiltration. 3°. Enfin l'urine amassée peut se présenter sous forme d'abcès purulens. Ces dépôts supposent toujours une crevasse de l'urètre; elle peut être faite par une contusion, par une pierre, par une sonde, par un abcès phlegmoneux, et par suite de la rétention de l'urine, lorsqu'il y a inflammation et rétrécissement dans le canal de l'urètre. On reconnoît un dépôt urineux par épanchement, en pressant la tumeur : dans ce cas, ou le canal de l'urètre est libre, ou il ne l'est pas; dans le premier, il faut mettre une sonde qui aille jusqu'à la vessie; dans le second, on se sert d'une bougie. Si on n'y remédie pas, le dépôt finit par s'ouvrir en dehors, l'urine coule par là, et il en résulte une fistule urinaire. Lorsqu'il y a infiltration, le dépôt se forme brusquement, le scrotum se gonfle, se tuméfie, la peau devient rouge, il se forme des escarres gangréneuses. Il faut ouvrir ces dépôts, et introduire une sonde à demeure, pour absorber l'urine; les digestifs antiputrides doivent être employés. 4°. Lorsqu'il y a des abcès à l'urètre et au périné, il peut arriver qu'il y ait du pus et de l'urine; c'est ce qu'on voit par l'écoulement du pus avec les urines, et lorsqu'il y a une cuisson dans le canal. Le matin la chemise est tachée de quatre ou cinq gouttes de pus. Quelquefois, à la racine de la verge, on trouve une tumeur comme une lentille; elle peut augmenter

si elle est négligée : il peut s'y former une fistule borgne. Il faut introduire, dans ce cas, une sonde débouchée ; le malade restera couché : il faut que la sonde remplisse le diamètre de l'urètre; s'il y a peu de pus, il sera absorbé : dans le cas contraire, il se fera une crevasse à l'extérieur, et la fistule se guérit de cette manière. Il arrive quelquefois de ces fistules borgnes internes après l'opération de la lithotomie. Les pierres sont une des causes de ces fistules à l'urètre. De toutes les fistules urinaires, les plus communes sont celles que l'on nomme complètes, et qui ont deux ouvertures. Il peut arriver cependant que, quand il n'y a qu'une ouverture interne, il y en ait plusieurs à l'extérieur ; il peut y avoir obstacle au canal de l'urètre, ou n'y en point avoir. Il est facile de reconnoître à l'écoulement de l'urine, la fistule complète. On peut connoître si la fistule est au col de la vessie, lorsque l'écoulement est continuel, au lieu que cela n'a pas lieu lorsque l'ouverture n'est qu'au canal de l'urètre. On reconnoît que la fistule s'ouvre dans le rectum, par l'introduction du doigt dans l'anus, et par l'écoulement de l'urine par cette partie, et la sortie des matières stercorales par le canal de l'urètre. On ne guérit ordinairement pas cette incommodité. Un cancer du rectum peut lui donner lieu, ou la maladresse d'un lithotomiste qui aura ouvert parallèlement la vessie et le rectum. Quand l'ouverture interne d'une fistule est grande, il y a incurabilité, malgré qu'il n'y ait point d'obstacle dans le canal de l'urètre. Si la perte de substance se trouve à la verge, il n'y a point d'espoir de guérison ; au scrotum, il y en a un peu plus ; mais au périné, les chairs peuvent se recoller plus facilement. Les fistules du périné, ainsi que celles des sinus maxillaires et de la poitrine, doivent être abandonnées à la nature : il ne faut pas faire des injections ou des pansemens. Il est cependant des fistules anciennes qui ne guérissent jamais, par l'état d'oblitération ou de déviation du canal de la vessie, par l'état de cet organe et celui de la glande prostate.

Des Tumeurs sanguines.

Le sang peut former différentes espèces de tumeurs, selon qu'il est contenu dans les artères, ou, qu'extravasé, il existe dans toute autre cavité ou partie du corps.

Des Anévrismes.

On donne le nom d'anévrismes à une tumeur formée par le sang de l'artère. Lorsqu'il y a dilatation sans rupture, c'est l'anévrisme vrai : il y a des anévrismes vrais, internes et externes. Quant aux premiers, on les trouve à la crosse de l'aorte ou au cœur. On se trompe assez souvent à cet égard : on voit des hypocondriaques, des femmes hystériques, d'un

teint pâle, qui ont à l'épigastre des battemens qu'on attribuoit avant Winslow au trépied de la céliaque.... Les bains, les antispasmodiques et la patience guérissent souvent ces malades. On doit insister là-dessus, parce que depuis Valsalva on a prétendu guérir par la diète et la saignée ces prétendus anévrismes. Mais ce n'est là qu'une palpitation dépendante d'affection nerveuse. L'art ne guérit point les anévrismes internes. Rien de si difficile que de connoître des anévrismes vrais externes On a dit en général qu'ils formoient une tumeur ronde, qu'il y avoit des battemens, mais cela est très-incertain. Dans les uns, les tuniques de l'artère sont très-épaissies, dans les autres elles ne le sont pas. Des fois le sang est coagulé, et d'autres fois il ne l'est pas. La pratique nous apprend qu'il y a des anévrismes tuberculés, de manière qu'on pourroit les confondre avec l'anévrisme faux ou par épanchement. Ces causes d'erreurs tiennent à ce que tous les écrivains qui ont traité cette matière se sont copiés les uns et les autres, et ont pris la roideur pour premier signe. L'anévrisme vrai marche plus lentement que celui par épanchement, ou lorsqu'il est faux. Les causes qui produisent les anévrismes par dilatation sont inconnues. Les efforts, les distensions des membres, les crieurs publics, les coureurs, sauteurs, sont sujets à cette maladie. On avoit imaginé que la rupture de la membrane interne étoit la cause de l'anévrisme ; ce qui avoit donné lieu à cette opinion, c'est qu'en faisant la ligature d'une artère d'un cadavre, le fil coupe la tunique interne et non l'externe. Il n'y a que deux tuniques, malgré que les anatomistes en admettent quatre. Il y a des individus qui ont une si grande débilité dans les tuniques artérielles, qu'ils sont affectés de plusieurs anévrismes à-la-fois. Le mercure, introduit à haute dose, peut déterminer des battemens très-fréquens des artères, et peut donner lieu aux anévrismes. Dans les vieux anévrismes par dilatation, en général, les veines cutanées sont variqueuses. Les anévrismes par dilatation guérissent quelquefois tout seuls. Cette observation remonte assez haut ; on la trouve dans le Recueil périodique de Willis. Les Mémoires de l'académie des sciences des années 1764 ou 1765, font mention d'une dilatation de l'anévrisme de la carotide, qui diminua peu à peu, et disparut. Cet homme mourut apoplectique quelque temps après (quatre ans). L'ouverture du cadavre prouva que l'artère carotide droite étoit oblitérée dans toute sa longueur. Le professeur Lassus a imprimé, dans le temps, qu'un homme qui avoit un anévrisme de la poplitée, guérit sans faire aucun remède, et en continuant de marcher. Tous les malades ne gué-

rissent pas, mais ils peuvent garder leur maladie très-long-temps.

Que faut-il faire en faveur d'un homme qui a un anévrisme par dilatation ? on peut tâcher d'employer la compression ; mais des fois elle est inutile, ou même dangereuse. La douleur qu'occasionne un anévrisme de cette espèce, les crampes et les convulsions qui se manifestent, peuvent faire périr l'homme le plus robuste... On peut en ouvrant la tumeur, et en faisant les ligatures convenables, espérer de guérir ces sortes d'anévrismes; on peut même faire les ligatures supérieurement, et alors l'anévrisme s'affaisse peu à peu, mais dans tous les cas, il n'est pas possible d'employer ces moyens, d'où il faut conclure que l'on guérira toujours l'anévrisme vrai externe, si on peut par un procédé quelconque, empêcher le sang d'aborder dans cette tumeur.

De l'Anévrisme faux.

Lorsqu'une artère a été déchirée, ou coupée, elle cède dans ce point, et laisse échapper le sang; cela s'appelle un anévrisme faux, ou une plaie de l'artère. Une plaie à l'artère ne se cicatrise jamais, parce qu'elle est toujours dans un mouvement de systole et de diastole. Les anévrismes faux, consécutifs et bornés, peuvent se guérir aussi spontanément, tandis que celui qui est par infiltration ne peut se guérir si l'on n'y remédie pas. Lorsque la saignée a intéressé l'artère, l'a ouverte, et que le sang s'infiltre, il faut de suite faire une forte compression, et l'on a des exemples qu'elle a alors réussi. Il faut par des bandes pyramidales supérieurement et inférieurement comprimer l'artère, par ce moyen la circulation latérale continue à s'exercer.

Des Anévrismes de la Carotide.

Un mouvement brusque de la tête peut donner lieu à cette tumeur anévrismale, Lassus en a vu un exemple chez un artificier, qui a vécu plusieurs années sans en être incommodé. D'autres fois elle se manifeste sans cause connue; on ne peut faire ici ni compression ni ligature. Un jeune homme de l'école n'a cessé de courir dans les rues, quoiqu'avec un anévrisme de la carotide. Il arrive des fois qu'abandonnée au seul travail de la nature, la tumeur s'affaisse et se guérit. Un homme occupé à soulever des fardeaux, eut une tumeur à l'artère axillaire, il souffrit beaucoup, les calmans ne le soulagèrent point, on résolut de lui faire la ligature, le malade s'y soumit, tant étoit grande sa douleur; après avoir fait la ligature, l'artère radiale continua à battre; on en fit

une seconde, le battement continua, et deux jours après le malade mourut de douleur ; on examina les parties, on vit que la tumeur étoit par dilatation, qu'elle contenoit un sang fluide, et que l'artère étoit parfaitement saine en dessus de la tumeur, et que l'artère n'avoit pas été liée. Voilà une affection unique et dont on ne trouve point dans les auteurs des exemples. Il semble qu'il n'y auroit pas d'autre parti à prendre, que l'amputation du membre. Un jeune homme en soulevant un fardeau, se donna un anévrisme à l'artère brachiale près le condyle interne; la ligature est alors indiquée, et il n'y a pas de danger à cela, parce que tout est anastomose dans le bras... L'anévrisme de l'artère poplitée est presque toujours par crevasse, ou faux. Il est la suite des efforts que l'on fait par les sauts, la danse : les cochers de fiacres, les laquais, y sont fort sujets. Si l'anévrisme est par dilatation, comme il est fort profond, et difficile à lier, on pratique l'opération à l'artère crurale, sous le couturier. S'il n'y avoit pas assez d'anastomoses, la gangrène s'empareroit du membre. Lorsque la tumeur est fort ancienne, que les sujets sont jeunes, et que les vaisseaux collatéraux sont dilatés, on peut espérer d'avoir du succès. Dans une plaie faite par piqûre à l'artère du bras ou de la jambe, il se fait une infiltration sanguine, et il faut faire des incisions pour dégorger les parties, et faire ensuite la ligature au-dessus de la plaie. Il est des cas où l'on ne peut faire la ligature ; je suppose une tumeur à la joue, en l'incisant on peut ouvrir une artère, et alors il faut cautériser avec un stylet rouge. On dit chaque jour et on répète, qu'en coupant le filet on ouvre les artères ranines, et qu'on procure par-là la mort de l'enfant, cela est peu probable, attendu la position de ces artères. Dans le cas que cela existe, voici le moyen d'y remédier. La cautérisation avec un fer chaud suffit alors.

Les anévrismes variqueux sont ceux où l'artère a été ouverte par l'ouverture de la veine, de part en part, de manière qu'il y a communication d'un vaisseau à l'autre ; comme les individus qui les portent sont peu incommodés, qu'il y a seulement un petit sifflement, on ne fait rien.

Des Varices.

Lorsqu'une veine se dilate, elle forme les varices. Toutes les veines du corps sont susceptibles de devenir variqueuses, on donne différens noms à cette maladie, suivant la partie qu'elle occupe ; de-là les hémorroïdes, les varices, les varicocèles. Une varice a une couleur bleuâtre, sans battement, disparoît par la compression, la peau et le tissu cellulaire sucutanné participent plus ou moins de cette maladie, et sont

sujets à des empâtemens. Il est des enfans qui naissent avec toutes les extrémités supérieures ou inférieures, tuméfiées intérieurement ou extérieurement; on a vu de ces tumeurs persister toute la vie, sans causer aucune incommodité. Un homme dans cet état a vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, sans avoir fait aucun remède à sa varice. Il avoit le bras aussi volumineux que la cuisse. (Voyez *le premier volume des Œuvres de l'Académie des Sciences de Montpellier.*)

Une congestion sanguine dans un viscère, une foiblesse dans une partie des veines, et tout ce qui fait l'effet d'une ligature, l'équitation, peuvent donner lieu aux varices. Les femmes qui ont eu des enfans peuvent avoir des varices aux pieds, au ventre, à l'anus. Ces varices peuvent laisser couler le sang par transsudation, ou par rupture. On s'oppose aux varices des extrémités, par une compression méthodique, ou en faisant cesser la cause qui y a donné lieu. Lorsque les veines sont foibles et ont perdu leur ressort, on tâche de leur redonner leur état primitif par l'application des topiques astringens, spiritueux. C'est pour cela que le cirsocèle est incurable, parce qu'on ne peut exercer une compression sur le vaisseau spermatique; il n'y a qu'à faire appliquer un suspensoire; la rupture ou l'incision produit l'évacuation du sang, mais ne guérit pas; c'est pour cela que ceux qui ont des varices aux poumons, à la vessie, ne guérissent pas par la même raison. Comme on voit les ulcères variqueux avoir lieu à l'extérieur, il n'est pas étonnant qu'il s'en forme aussi dans les organes internes, de-là les phtisies de toute espèce; suivant la partie qu'elles occupent. Il y a au col de la vessie un plexus veineux, il est souvent sensible à l'œil chez un vieillard, on le voit dans un état d'inflammation de la vessie, il est susceptible de s'enflammer et de resserrer le col de cet organe; cette maladie a beaucoup d'analogie avec les hémorroïdes, elle attaque communément les vieillards, et ceux qui ont eu des obstructions au foie, à la rate; ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, ceux qui ont eu la goutte. Si un malade a une pierre et une varice au col de la vessie, il se forme après l'opération un caillot qui s'oppose à la sortie des urines. Dans ce cas il faut porter le doigt dans la plaie, et aller chercher le caillot de sang dans la vessie. Il est rare que l'on puisse guérir de cette maladie, à moins qu'on ne passe d'un climat chaud dans un froid: ceux qui vont aux Indes, et prennent des liqueurs, sont sujets à cette maladie. On s'oppose à la tuméfaction de cette varice, en appliquant de temps en temps des sangsues à l'anus et au périné, en évitant l'exercice violent, l'équitation, en défendant le vin. Quelques praticiens ont prétendu qu'à l'aide d'une sonde

de gomme élastique, on pourroit guérir ces varices, de la même manière qu'on guérit celles de l'extérieur par la compression. Si on a obtenu dans ce cas des guérisons, c'est parce qu'il y avoit plutôt des vaisseaux variqueux à l'urètre, que des varices au col de la vessie.

Des Ulcères.

On donne ce nom à des plaies anciennes, entretenues ou par un vice constitutionel, ou par les écarts de régime, ou par une mauvaise méthode curative. Il y en a de différentes espèces.

Ulcères Variqueux.

Ils sont causés par la dilatation des veines ou des artères. Les vieillards, les femmes grasses et dodues, les ouvriers qui sont obligés de rester sur leurs jambes, sont très-sujets à cette maladie. Les bords de ces ulcères sont violets, rouges, échimosés.

Il faut appliquer d'abord un cataplasme émollient pendant deux jours, on y substitue ensuite un linge enduit de cérat, percé dans son milieu, de manière qu'il ne porte absolument que sur les bords variqueux. Vous mettrez dans l'intérieur de la plaie, de la charpie sèche et fine, vous aurez soin d'appliquer par-dessus un bandage bien serré depuis les pieds jusqu'aux genoux, vous renouvellerez le pansement une fois le jour, ou plus souvent selon le besoin, ce moyen réussit très-bien. Les bas de peau de chien lassés, ont guéri parfaitement des hommes dont la jambe étoit couverte d'ulcères variqueux.

Ulcères Rongeans.

Ce sont ceux que le peuple appelle des loups aux jambes. Ils sont souvent sanieux; leurs bords ont des inégalités. Souvent durs, quelquefois mous, presque toujours douloureux, ils ont leur siége à la peau du nez, aux paupières, au prépuce, aux cuisses, aux orteils, aux jambes. Ils sont souvent la suite des chancres.

Prenez deux gros de soufre doré d'antimoine, un gros de camomille pour soixante-douze pilules, faites dissoudre six grains de verdet dans une pinte d'eau phagédénique, et appliquez des compresses imbibées de cette eau; faites prendre au malade le sublimé corrosif, à la méthode de Wan-Sviéten; quand il y a vice vénérien, donnez-lui la tisane de salsepareille, de racine de patience, de bardane, et l'extrait de fumeterre.

Ulcères Chancreux.

Ils sont très-douloureux, quelquefois accompagnés d'hémorrhagie. Leurs bords sont renversés, durs, élevés. On voit des excroissances de chair, irrégulières, elles sont baveuses, sanieuses. Il en sort un pus corrosif, fétide, qui les ronge peu à peu. Les glandes des environs se gonflent, les veines de la peau, celles de l'ulcère, sont dilatées, variqueuses, et présentent un spectacle douloureux.

Le traitement est le même que celui ci-dessus. On donne une tisane sudorifique, deux pilules d'un grain chaque de calomélas et d'autant de soufre doré d'antimoine. On panse avec un cataplasme arrosé d'eau de Goulard. Puis on applique des compresses imbibèes d'une dissolution de six grains de verdet, et autant de sublimé corrosif, dans une pinte d'eau. On pourroit mettre dans la tisane sudorifique, composée d'une once et demie de salsepareille, une once de gayac rapé dans deux pintes d'eau, réduites à une, six grains d'alkali minéral, ou vingt à trente gouttes d'alkali volatil. La poudre de Rousselet est encore un bon remède. Elle est composée d'une once de sulphure de mercure, demi-once de sang dragon, et d'un demi-gros d'oxide d'arsenic, que l'on mêle avec de l'eau et du cérat, et dont on fait une pâte. On en étend sur toute la surface de l'ulcère. On reste vingt-quatre heures sans y toucher. Lorsque l'escarre à laquelle ce remède donne lieu est tombée, on panse l'ulcère avec de la charpie et de l'eau de guimauve miellée. Sabathier, le Nestor de la chirurgie française, a employé plusieurs fois cette poudre avec succès.

Ulcères Vénériens.

Un auteur rapporte qu'ayant fait évaporer par le feu, pendant plusieurs jours du mercure cru, dans une chambre où étoit une ouvrière qui avoit des ulcéres vénériens, cette femme s'est trouvée parfaitement guérie par ce moyen. Dans pareil cas il faudroit administrer à l'intérieur la tisane sudorifique, et le sublimé.

Ulcères Scorbutiques.

Le pus qui en découle est visqueux, sanieux, de mauvaise odeur, les bords de ces ulcères sont durs, gonflés, épais, mêlés quelquefois de petits points blancs. Les chairs d'un pansement à l'autre excèdent les bords; ce qui est la suite de la mollesse. On ne peut se tromper sur ces sortes d'ulcères; les malades ont l'haleine puante, des taches semblables à des grains de millet, des placards d'un rouge noirâtre aux

cuisses et aux jambes, des douleurs dans les reins, des lassitudes, les dents noires, mobiles, les gencives gonflées, saignantes, molles, ulcérées, des coliques, des douleurs dans les hypocondres, une affection mélancolique, et des taches brunes ou échimoses à la conjonctive et aux paupières. L'usage long-temps continué des viandes salées, l'inaction, l'habitation des endroits marécageux, et des maisons humides et peu aérées, en sont la cause.

Le traitement consiste dans les antiscorbutiques, et la respiration d'un air sec et salubre. On fait manger au malade des herbages, le cresson, le cerfeuil, le raifort, de la laitue, de la chicorée sauvage, des sommités de houblon confites au vinaigre, des câpres, des poivrons, de la choucroûte Les boissons peuvent être composées de vin, de bière, ou de spiritueux. On emploie en topique la térébenthine dissoute avec un peu d'huile, les dissolutions spiritueuses sont aussi convenables. La charpie sèche, et un bandage serré, ont souvent réussi.

Ulcères Fongueux.

Ce sont ceux dans lesquels la reproduction des chairs empêche la cicatrisation.

On se sert des applications astringentes et légèrement caustiques, telles que l'eau de chaux, ou l'alun calciné, quelquefois même de la charpie sèche, ou imprégnée du baume de la Mecque, du précipité rouge, de la pierre infernale et du feu.

Ulcères Ichoreux.

Le pus est clair, sanieux et fétide dans ces ulcères.

On emploie les feuilles, les cataplasmes de pomme de terre ou de carotte, mais je conseille de préférer à tous ces remèdes la poudre de charbon, appliquée à sec, elle procure une guérison très-prompte ; c'est le meilleur des antiseptiques, la gangrène même la plus putride n'y résiste pas.

Lypomes ou *Loupes.*

Ce sont des tumeurs graisseuses, infiltrées et endurcies dans les feuillets du tissu cellulaire, formées de différens lobes recouverts par une enveloppe commune.

Dans le principe, la compression peut réussir ainsi que les fondans. L'onguent mercuriel avec le camphre, est très-bon ; mais quand les loupes ont pris un certain accroissement, le moyen le plus commode et le plus sûr, est de les emporter avec l'instrument tranchant, ce qui est préférable à la ligature que quelques auteurs ont conseillée.

Verrues.

Tout le monde connoît ces petites excroissances qui viennent principalement sur les doigts.

On les attaque quelquefois par les caustiques et la ligature, ces moyens ne sont pas toujours exempts de douleurs. On vient de publier comme un spécifique le remède suivant : Prenez une ardoise, faites-la calciner dans le feu, retirez-la pour la mettre en poudre, humectez cette poudre avec du très-bon vinaigre, faites-en une pâte, dont vous frotterez pendant quelques temps et plusieurs fois dans le jour les verrues, aucunes ne résisteront à ce moyen. Bell conseille de les frotter deux ou trois fois par jour avec du sel ammoniac, légèrement humecté, ce remède manque rarement son effet. L'huile de tartre par défaillance, et l'esprit de corne de cerf, lui ont aussi réussi.

Des Cors.

C'est à la compression exercée par des souliers étroits et courts, qu'est due la naissance de ces petits nœuds qui se forment entre les orteils, et qui souvent font beaucoup souffrir et gênent même la marche.

Il n'y a pas de maladie sur laquelle les charlatans aient plus préconisé des remèdes spécifiques. La classe des pédicures est très-nombreuse, et ils étalent, sur-tout à Paris, leurs enseignes avec ostentation. En général, les émolliens, les agglutinatifs sont préférables à tous les topiques. Les corrosifs peuvent devenir quelquefois dangereux. Il y a des personnes qui se sont délivrées des cors, en plongeant les pieds dans la lessive ordinaire chaude, pendant plusieurs heures et à différentes fois. On vante aussi, comme un moyen sûr, une bandelette de mousseline roulée autour du cor, et gardée pendant quinze à vingt jours. Le remède qui m'a réussi plusieurs fois, c'est le gros papier gris ou d'emballage roulé autour du doigt du pied malade, et renouvelé quand il est détruit. C'est un moyen bien simple et facile, et dont je ne puis expliquer l'action ; il suffit de connoître son efficacité.

Mal d'oreille.

Si un perce-oreille, ou un autre insecte, entre dans l'oreille, il faut sur-le-champ y injecter de l'huile d'olive, ou toute autre, pour le faire périr sur-le-champ. Lorsque l'oreille est affectée d'un catarrhe, on calme les douleurs par une injection de mauve, à laquelle on unit quelques gouttes de laudanum liquide. Dans l'épidémie catarrhale qui régna dans le

courant de l'hiver à Paris, en l'an XI, j'ai employé avec le plus grand succès les sangsues à l'anus, lorsque la fluxion s'étoit portée sur l'oreille, et qu'elle y occasionnoit des douleurs atroces. Une femme que rien n'avoit pu soulager, et qui souffroit horriblement depuis plusieurs jours, fut subitement calmée, par quatre sangsues à l'anus. Le jus de cerfeuil, mêlé avec l'eau commune, en empêche la démangeaison, lorsqu'elle devient trop incommode. Un vésicatoire derrière l'oreille dissipe promptement l'inflammation, suivant Bell.

Mal de Dents.

Les élixirs propres à combattre l'odontalgie, sont très-nombreux; mais ils ne peuvent réussir dans tous les cas. Les causes qui donnent lieu aux maux de dents sont si multipliées, qu'il faut varier les remèdes suivant les circonstances. L'odontalgie peut être la suite d'une fluxion catarrhale, d'un vice vénérien, scorbutique et cancéreux. Les femmes grosses sont très sujettes à cette maladie, ainsi qu'au retour d'âge. Dans le premier cas, la chaleur suffit, mais quelquefois la saignée est indiquée. On donne les anti-vénériens, si l'on soupçonne une infection syphilitique; et les antiscortiques et les dépurans, lorsque l'on a à craindre le scorbut et un vice cancéreux. A l'époque critique, on guérit les femmes qui ont des maux de dents par la saignée. On peut, dans le moment de la douleur, employer les calmans et les anodyns. Si la dent est cariée, on l'arrache, ou bien on cautérise le nerf avec le fer rouge ou l'huile éthérée de girofle. Hirsch guérissoit en touchant la dent avec les doigts entre lesquels il avoit écrasé la coccinelle à sept points noirs (insecte connu des enfans sous le nom de bête-à-bon-dieu). L'application de la neige a réussi quelquefois.

Piqûre de la Vipère, du Scorpion, de l'Abeille et autres reptiles ou *insectes venimeux.*

Les expériences de Fontana sur les poisons animaux ont prouvé que celui de la vipère n'étoit jamais mortel pour l'homme et les autres grands animaux; mais qu'il étoit funeste pour les petits (1). On sait que Bernard de Jussieu guérit

(1) Ce naturaliste a découvert que le venin de la vipère loge dans une vésicule à la base de chaque dent canine, et que, par un mécanisme singulier, il est transmis dans le corps de la dent, et ne peut être versé que par degré à chaque morsure. Chaque vipère contient à-peu-près trente grains de virus; et, d'après les expériences faites, il est prouvé que, pour tuer un homme, il en faudroit vingt-cinq grains, et la morsure de cinq à six vipères; ainsi on n'a rien à craindre du venin d'une seule.

un de ses elèves qui, dans une herborisation, avoit été piqué par une vipère, en lui faisant prendre à l'intérieur, dans un demi-verre d'une eau quelconque, douze à quinze gouttes d'eau de Luce, et en renouvelant la dose de temps en temps. L'alkali volatil a été employé en pareil cas et de la même manière avec succès. On a conseillé pour topique la thériaque, le laudanum liquide et l'huile d'olive. Ces deux derniers moyens conviennent très-bien dans la piqûre des scorpions, des abeilles et des guêpes; l'eau froide réussit également. Le suc de pavot blanc exprimé sur la piqûre, calme subitement la douleur, et il n'y survient point d'enflure. Dans la piqûre de la vipère, Fontana ne nie pas l'avantage de plonger la partie malade dans l'eau chaude, de donner un vomitif. La ligature et l'amputation de la partie mordue, ont empêché la propagation du virus. On ne doit pas négliger de calmer l'imagination du malade, et de lui promettre une guérison certaine; la frayeur a produit des effets funestes.

Des Hémorroïdes.

Parmi les varices on doit ranger les hémorroïdes, ce sont des tubercules variqueux ; elles sont internes ou externes. Les premières, lorsqu'elles sont anciennes, entraînent la chute ou le renversement du rectum. La grossesse, les chutes, l'équitation, sont les principales causes des hémorroïdes. Ces tumeurs se forment aussi dans l'enfance par pléthore locale ; mais on ne sait pas pourquoi. Il y a des hommes chez lesquels il se fait dans les intestins une transsudation muqueuse qui ressemble aux fleurs blanches des femmes. On remédie à l'inflammation des hémorroïdes par les cataplasmes, les fomentations, les lavemens, les saignées; il faut éviter l'abus des liqueurs, et prendre des alimens qui ne produisent ni constipation, ni trop grand relâche dans le ventre. Le siége de l'inflammation et son intensité produisent la gangrène. Lorsqu'il y a hémorragie interne, on doit porter un tampon de linge dans le rectum, et on l'arrête par ce moyen. Les enfans peuvent avoir des tumeurs variqueuses à la peau ; ces tumeurs sont rouges et violettes ; lorsqu'elles se trouvent à la base, elles se présentent de deux manières, ou elles s'identifient à la lèvre, ou elles ont un pédicule, ou elles sont situées dans la commissure des lèvres. On en fait la ligature et l'excision avec l'instrument tranchant. Il est des tumeurs qui sont implantées dans le tissu cellulaire, on en trouve au jarret, au scrotum, aux épaules, soit qu'elles surviennent spontanément ou à la suite d'un coup. Ces tumeurs n'ont point de pulsation, ne gênent pas, elles grossissent et acquièrent un volume très-considérable; les veines externes qui

couvrent la peau où sont ces tumeurs, sont variqueuses, c'est là le signe pathognomonique ; il s'y forme ensuite un petit point rouge par l'usure, et si la tumeur s'ouvre, le malade périt; si on l'incise, la mort arrive au bout de trente heures par la gangrène qui y survient. On a confondu sûrement ces tumeurs variqueuses du tissu cellulaire avec les anévrismes; on ne pourroit guérir qu'en incisant d'un seul coup toute la partie. Une chute, une contusion qui a agit sur le périoste, peut déterminer le fongus de cette partie. Dans ce cas il n'y a pas d'autre ressource que l'amputation. Les enfans sont sujets à avoir de ces tumeurs sur le pied. Les taches de vin sont des loupes variqueuses, que les topiques ne peuvent guérir. On appelle cirsocèle ou varicocèle la dilatation du plexus pampiniforme. On s'est mépris sur le caractère de cette tumeur, on l'a confondue avec un épiplocèle. Lorsqu'on veut distinguer la différence, il suffit d'appliquer un cataplasme froid sur le varicocèle ; il ne change pas, ce qui est le contraire dans l'épiplocèle ; d'ailleurs la réduction est encore un moyen indiqué ; la toux fait aussi augmenter la tumeur de l'épiploon. La fatigue continuelle, les courses, donnent lieu aux variocèles ; on l'observe chez ceux qui sont constipés. Lorsque la maladie est ancienne, il y a des douleurs aux lombes, on les modère par un suspensoire; l'application des sangsues, les astringens ne guérissent point le varicocèle lorsqu'il est ancien. Le testicule s'atrophie ou disparoît, d'autres fois il se tuméfie et dégénère en une substance mollasse, qui exige souvent la castration. L'hématocèle est une tumeur sanguine dans la tunique vaginale du testicule. Les topiques astringens ne peuvent faire résorber le sang, il faut faire à la partie supérieure du scrotum une incision par où s'évacue le sang. Cette opération vide la tunique vaginale et guérit radicalement l'hématocèle; d'autres fois le sang n'est point contenu dans la tunique vaginale du testicule ; mais il est infiltré dans le tissu cellulaire ; dans ce dernier cas la peau est livide, et dans le premier elle ne change pas de couleur ; lorsqu'il n'y a qu'infiltration, le sang peut se résorber par l'usage des astringens. La maladie est quelquefois dans le parenchyme ou la chair du testicule ; il peut devenir cancéreux ou bien dégénérer en masse spongieuse ; si l'on ouvroit cette tumeur croyant ouvrir une hydrocèle, ce seroit une grande erreur, et il en faudroit venir à la castration. Il arrive qu'après avoir fait la ponction trois ou quatre fois, la tumeur redevient bientôt la même, si le malade s'est exposé à des courses ou à des mouvemens marqués. Les femmes sont sujettes à avoir des tumeurs sanguines. Aux parties génitales, à la face interne des grandes lèvres, il y a

un plexus sanguin qui donne lieu à une hémorragie dans l'incision d'une tumeur qui vient à ces parties. A la suite des accouchemens, les femmes éprouvent de grandes douleurs, comme s'il y avoit une délivrance; le lendemain il se forme une tumeur aux grandes lèvres, qui s'étend vers le périné et monte vers le clitoris; si la tumeur est volumineuse, elle se gangrène à moins qu'on ne l'incise. Cette maladie survient lorsque la tête de l'enfant a resté engagée deux ou trois heures. Il arrive la même chose à la tête des petits enfans sur l'un des deux pariétaux, sans changement de couleur à la peau; mais on sent une fluctuation. Quand la tumeur est circonscrite, elle peut se guérir par l'application de compresses spiritueuses. Cette tumeur est le produit de l'enclavement. Quoique cette maladie paroisse claire, cependant des hommes très-instruits ne l'ont pas connue. Dans le recueil d'observations de Ledran, la première porte le nom de hernie de cerveau; cependant c'étoit là une tumeur variqueuse dont nous venons de parler, et il appliqua compression sur compression pendant un an, pour s'opposer à la sortie du cerveau. Si la tumeur se trouvoit sur la fontanelle, on pourroit la prendre pour une hernie du cerveau, sur-tout les bords étant durs, et le milieu qui est mollasse présentant les pusaltions du cerveau. (*Lassus.*)

Des Tumeurs lymphatiques.

La lymphe peut être épanchée ou infiltrée; dans le premier cas elle forme l'hydropisie qui prend différens noms, suivant les parties qu'elle affecte. Lorsque le tissu cellulaire est infiltré dans une partie seule, cela s'appelle œdème; mais lorsque l'infiltration est universelle, c'est l'anasarque ou la leucophlegmatie. Comme le sérum du sang n'est pas simple, qu'il contient de l'albumine, de la gélatine, il en résulte des tumeurs de nature différente. Il arrive quelquefois qu'une tumeur qui commence sur le pied, s'étend jusqu'au genou, elle peut exister seule, ou se trouver compliquée avec une autre tumeur à la partie interne de la jambe, qui s'arrête aussi au pli du jarret. Les enfans n'y sont jamais sujets. La maladie peut être stationnaire, ne se termine point par l'inflammation ni par gangrène, et dure toute la vie. Cette tumeur n'attaque jamais les extrémités inférieures, ainsi que les bras. Ce n'est point un œdème, mais une substance lymphatique congelée dans le tissu cellulaire soucutané, il ne s'y forme jamais d'ulcère. Cette tumeur n'est pas capable de résolution. Quand l'individu est fort, il faut lui donner des drastiques, l'aloës, et exposer la partie à la vapeur du vinaigre ammoniacal.... Les incisions, les caustiques ne font éva-

cuer aucun fluide, et, chose étonnante, ils n'occasionnent jamais d'ulcère. On peut continuer les fumigations pendant un mois, ayant essayé de ramollir le membre par des frictions sèches et les émolliens. Les Indiens de la côte du Malabar, du Coromandel et de la partie haute de l'Egypte, sont très-sujets à cette maladie. Le traitement que nous venons d'indiquer ne réussit pas dans tous les cas. Dionis parle du scrotum d'un nègre qui pesoit soixante livres. Il y a deux ou trois ans que Lassus dit avoir vu un nègre qui avoit une tumeur qui descendoit jusqu'au milieu des jambes, et qui pesoit quatre-vingts livres; l'ouverture du cadavre, prouva que ce n'étoit que de l'albumine coagulée.... L'hydropisie du péritoine attaque en général les femmes et les filles; les hommes n'y sont presque pas exposés. Le fluide est contenu dans le tissu cellulaire du péritoine, et est hors de la cavité abdominale; elle commence comme les autres hydropisies; toutes les fois qu'il y a une poche qui contient de l'eau, c'est une tumeur aqueuse enkistée, et non des hydatides. Par-tout où il y a du tissu cellulaire, là il peut se former de ces tumeurs; elles peuvent être uniques ou multipliées. Dans le premier cas l'incision peut guérir s'il n'y a point de crevasse à l'intérieur. Cette maladie attaque les blanchisseuses, les filles mal réglées, bouffies, ou qui vivent dans une atmosphère humide et froide. Cet état peut en imposer pour une grossesse; les urines ne sont jamais rouges, briquetées dans ces maladies; les jambes s'infiltrent, la fièvre lente annonce ensuite la mort. On a remarqué qu'en ne donnant aucun remède dans cette maladie, la vie est prolongée, tandis qu'on l'abrège par la polypharmacie. D'où il faut conclure que l'hydropisie du péritoine est incurable. Il y a dans les observations de Ledran une guérison obtenue à la suite de la ponction; mais c'est un cas insolite. Il en est de même de l'hydropisie de l'ovaire. Il y a impossibilité de connoître cette tumeur dans son commencement, et quand elle peut devenir sensible, il n'y a plus de remède. Certaines professions peuvent donner lieu à l'hydropisie du foie, elle peut rester stationnaire sans qu'il y ait jaunisse. Dans certains malades, au bout de deux ou trois ans on sent une espèce de fluctuation, ce qui les a fait prendre pour un abcès, et lorsqu'on les ouvre, la mort du malade est très-prochaine. L'hydropisie enkistée du foie est chronique et évidemment mortelle..... L'ouverture des cadavres a fait voir des kistes plus ou moins nombreux, situés tantôt à la partie concave, tantôt à la partie convexe, et la destruction de la substance propre du foie. Cette maladie peut durer trois ou quatre ans et même plus; elle peut se former avec des hydatides ou bien sans elles. On

sujets à des empâtemens. Il est des enfans qui naissent avec toutes les extrémités supérieures ou inférieures, tuméfiées intérieurement ou extérieurement; on a vu de ces tumeurs persister toute la vie, sans causer aucune incommodité. Un homme dans cet état a vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, sans avoir fait aucun remède à sa varice. Il avoit le bras aussi volumineux que la cuisse. (Voyez *le premier volume des Œuvres de l'Académie des Sciences de Montpellier.*)

Une congestion sanguine dans un viscère, une foiblesse dans une partie des veines, et tout ce qui fait l'effet d'une ligature, l'équitation, peuvent donner lieu aux varices. Les femmes qui ont eu des enfans peuvent avoir des varices aux pieds, au ventre, à l'anus. Ces varices peuvent laisser couler le sang par transsudation, ou par rupture. On s'oppose aux varices des extrémités, par une compression méthodique, ou en faisant cesser la cause qui y a donné lieu. Lorsque les veines sont foibles et ont perdu leur ressort, on tâche de leur redonner leur état primitif par l'application des topiques astringens, spiritueux. C'est pour cela que le cirsocèle est incurable, parce qu'on ne peut exercer une compression sur le vaisseau spermatique; il n'y a qu'à faire appliquer un suspensoire; la rupture ou l'incision produit l'évacuation du sang, mais ne guérit pas; c'est pour cela que ceux qui ont des varices aux poumons, à la vessie, ne guérissent pas par la même raison. Comme on voit les ulcères variqueux avoir lieu à l'extérieur, il n'est pas étonnant qu'il s'en forme aussi dans les organes internes, de-là les phtisies de toute espèce; suivant la partie qu'elles occupent. Il y a au col de la vessie un plexus veineux, il est souvent sensible à l'œil chez un vieillard, on le voit dans un état d'inflammation de la vessie, il est susceptible de s'enflammer et de resserrer le col de cet organe; cette maladie a beaucoup d'analogie avec les hémorroïdes, elle attaque communément les vieillards, et ceux qui ont eu des obstructions au foie, à la rate; ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, ceux qui ont eu la goutte. Si un malade a une pierre et une varice au col de la vessie, il se forme après l'opération un caillot qui s'oppose à la sortie des urines. Dans ce cas il faut porter le doigt dans la plaie, et aller chercher le caillot de sang dans la vessie. Il est rare que l'on puisse guérir de cette maladie, à moins qu'on ne passe d'un climat chaud dans un froid: ceux qui vont aux Indes, et prennent des liqueurs, sont sujets à cette maladie. On s'oppose à la tuméfaction de cette varice, en appliquant de temps en temps des sangsues à l'anus et au périné, en évitant l'exercice violent, l'équitation, en défendant le vin. Quelques praticiens ont prétendu qu'à l'aide d'une sonde

de gomme élastique, on pourroit guérir ces varices, de la même manière qu'on guérit celles de l'extérieur par la compression. Si on a obtenu dans ce cas des guérisons, c'est parce qu'il y avoit plutôt des vaisseaux variqueux à l'urètre, que des varices au col de la vessie.

Des Ulcères.

On donne ce nom à des plaies anciennes, entretenues ou par un vice constitutionel, ou par les écarts de régime, ou par une mauvaise méthode curative. Il y en a de différentes espèces.

Ulcères Variqueux.

Ils sont causés par la dilatation des veines ou des artères. Les vieillards, les femmes grasses et dodues, les ouvriers qui sont obligés de rester sur leurs jambes, sont très-sujets à cette maladie. Les bords de ces ulcères sont violets, rouges, échimosés.

Il faut appliquer d'abord un cataplasme émollient pendant deux jours, on y substitue ensuite un linge enduit de cérat, percé dans son milieu, de manière qu'il ne porte absolument que sur les bords variqueux. Vous mettrez dans l'intérieur de la plaie, de la charpie sèche et fine, vous aurez soin d'appliquer par-dessus un bandage bien serré depuis les pieds jusqu'aux genoux, vous renouvellerez le pansement une fois le jour, ou plus souvent selon le besoin, ce moyen réussit très-bien. Les bas de peau de chien lassés, ont guéri parfaitement des hommes dont la jambe étoit couverte d'ulcères variqueux.

Ulcères Rongeans.

Ce sont ceux que le peuple appelle des loups aux jambes. Ils sont souvent sanieux; leurs bords ont des inégalités. Souvent durs, quelquefois mous, presque toujours douloureux, ils ont leur siége à la peau du nez, aux paupières, au prépuce, aux cuisses, aux orteils, aux jambes. Ils sont souvent la suite des chancres.

Prenez deux gros de soufre doré d'antimoine, un gros de camomille pour soixante-douze pilules, faites dissoudre six grains de verdet dans une pinte d'eau phagédénique, et appliquez des compresses imbibées de cette eau; faites prendre au malade le sublimé corrosif, à la méthode de Wan-Sviéten; quand il y a vice vénérien, donnez-lui la tisane de salsepareille, de racine de patience, de bardane, et l'extrait de fumeterre.

toire ne seroit, dans ce cas, d'aucune utilité, ainsi que l'incision.... Lorsque la maladie ne fait que commencer, qu'on soupçonne une cause arthritique rhumatismale, en rappelant la transpiration, on peut résoudre cette maladie commençante en faisant mettre le malade au lit, lui donnant les infusions sudorifiques, et lui faisant faire les frictions mercurielles. On a employé le savon mêlé avec l'alkali volatil, dans l'intention de dissoudre la lymphe; mais il y a ici désorganisation des parties, et ce remède est inutile. Quelquefois il n'y a que l'amputation qui puisse guérir.

Du Squirre.

On appelle squirre une tumeur d'une glande lymphatique; mais cette définition est un peu vague, peu claire; en général on appelle squirre une tumeur indolente, limitée, placée sur un viscère ou une glande. Le squirre n'entraîne pas la désorganisation; cependant la tumeur dure, inégale fait qu'on ne peut plus injecter la structure des vaisseaux, par-là même les vaisseaux sont très-obstrués; l'art ne peut donc fondre, résoudre un squirre; mais on donne le nom de squirre à l'engorgement d'un viscère qui n'existe pas; le squirre comporte l'idée d'une tumeur indolente, dure, rénittente, circonscrite, inégale, etc. La suppuration qui a lieu à la suite d'un squirre, est toujours de mauvaise nature; si la matière du squirre vient à entrer en action, à fermenter pour ainsi dire, la tumeur, d'indolente qu'elle étoit devient douloureuse, et de-là le cancer. Le squirre peut être dû à des causes externes, telle la contusion, comme il arrive au sein, aux testicules; il peut être aussi dû à des causes internes dont les plus communes sont les maladies de la peau répercutées, et qui donnent lieu à une induration squirreuse à l'endroit où elles se déposent. La matière du rhumatisme se déplaçant, donne lieu à des squirres, soit du pylore, soit du scrotum; de même que les dartres répercutées occasionnent souvent des squirres, des cancers, soit de mamelle, soit de l'estomac; le squirre peut durer long-temps sans donner lieu au cancer. L'ichor cancéreux est très-difficile à distinguer des autres ulcères de mauvaise nature; il y a, dans les uns et les autres, douleur et mauvaise nature de pus, callosité; ce qu'on peut dire de mieux, c'est que le cancer a une douleur spécifique, semblable à la piqûre d'épingle ou à un bouton de feu; l'odeur même du cancer lui est particulière, et sert à le faire distinguer du praticien exercé : de plus, l'ichor du cancer est contagieux; on peut l'inoculer et donner lieu à un cancer. Un Anglais, pour vouloir déguster cet ichor, mourut d'un cancer à la langue.

Une autre jeune personne mourut aussi d'un cancer à la langue pour avoir bu de l'eau végéto-minérale qui servoit à laver un cancer à la mamelle, et que l'enfant prit pour du lait. Les femmes d'un certain âge qui ont la peau très-blanche, très-fine, les blondes, celles sur-tout qui sont irritables, sont sujettes aux cancers, pour peu qu'elles s'ulcèrent la peau. Le cancer affecte les muscles, les durcit, les ramollit. Le tissu cellulaire est aussi le siége du cancer, ce virus par métastase donne lieu souvent à un épanchement séreux lymphatique, quelquefois sanguinolent, chez les femmes qui ont un cancer aux mamelles; cet épanchement explique les anxiétés, les difficultés de respirer, les angoisses que rien ne peut calmer à la poitrine, pas même l'opium. Le virus cancéreux peut se porter au cerveau, déterminer l'apoplexie. La peau devient généralement jaune, et le malade périt dans trente-six heures environ. Le cancer est la maladie la plus dangereuse et la plus incurable; la douleur, la dureté et la fétidité caractérisent cette maladie en général.

Du Cancer de la lèvre inférieure.

Il est très-rare de voir des cancers à la lèvre supérieure; cependant il s'en est trouvé, d'après les observations de Ledran. Ceux qui engraissent la volaille, et qui sont souvent mordus par ces animaux, sont très-sujets aux cancers, ainsi que je l'ai observé à Paris. Il faut distinguer le cancer de la lèvre inférieure des ulcères qui y ont lieu, et qui lui ressemblent beaucoup. Les boutons vésiculaires qui ont lieu aux lèvres, si on les cautérise avec la pierre à cautère, peuvent en imposer pour un cancer; mais l'induration caractérise le cancer, ainsi que la douleur unie à l'ichor, sur-tout si la maladie a commencé par l'ichor; mais si en touchant les lèvres on ne sent pas de dureté, ce n'est plus un cancer, mais un ulcère; les topiques calmans doivent être employés; si l'ulcère ne guérit pas par ce moyen, l'opium peut soulager; mais le remède spécifique est le suc frais de ciguë et d'opium à partie égale; séparés, ils ne font rien, et unis et combinés ils guérissent les ulcères. La lèvre inférieure peut tomber en desquammation et revenir à son volume naturel. De même dans les ulcères dartreux provenant de l'extraction souvent répétée des croûtes dartreuses, le même topique guérit, surtout si on ajoute un vésicatoire, ou mieux un cautère. Tout autre traitement nuiroit bien loin de soulager, sur-tout les caustiques, ainsi que dans les boutons vésiculaires qui surviennent aux glandes des vieillards; quand le bouton chancreux est très-développé, l'excision est le seul procédé à employer, et le plus promptement possible. Si l'os est affecté

par l'acrimonie du cancer, le mal est incurable, l'opium et la ciguë en topique, la diète lactée, sont les seuls remèdes à employer. Quand les glandes jugulaires et maxillaires inférieures sont engorgées, squirreuses, on ne doit pas opérer le cancer de la lèvre. Il n'est pas étonnant que dans un sujet vicié où il y a acrimonie, il ne se forme des cancers au gland, dont les uns sont curables, et les autres ne le sont pas.

Du Cancer de la Mamelle.

Il se peut faire qu'il n'y ait qu'une glande engorgée, alors l'incision réussit assez bien ordinairement; d'autres fois le vice pullule, et il faut en revenir à une seconde ou troisième opération. Toutes les fois que les glandes des aisselles sont engorgées, je pense que l'amputation est inutile, et qu'on n'en guérit point; nombre de faits me l'ont prouvé, parce que c'est un signe d'absorption. Néanmoins il ne faut pas désespérer de la guérison d'une plaie qui aura resté, même un an, ouverte après l'opération. J'ai été témoin d'un exemple pareil; les personnes extrêmement sanguines sont sujettes à avoir de ces plaies très-longues; mais en pansant méthodiquement elles guérissent. Toutes les fois qu'avant de faire l'opération du cancer, il y a des douleurs errantes, ou qu'il y a difficulté de respirer, c'est un mauvais signe, la métastase du virus a déjà eu lieu. Il y a des cancers qui marchent vîte et d'autres plus lentement. On a vu des cancers qui ont duré vingt ans sans incommoder. Les substances résineuses réussissent toutes bien dans les cancers ulcérés et adhérens au grand pectoral, et qui sont incurables. J'ai vu un empirique employer pendant trois mois de la térébenthine dont il imbiboit des étoupes sur un cancer incurable; la tumeur s'adoucit, devint moins douloureuse, tous les symptômes fâcheux disparurent, et peu s'en fallut que l'ulcère ne fût cicatrisé. C'est d'après cela qu'on a préconisé l'eau de goudron. Après un coup à la mamelle, il en résulte souvent une tumeur qui n'est ni squirre, ni cancer; elle présente une espèce de fluctuation; le fluide qui en sort par l'incision, présente une couleur noirâtre : pour fondre les duretés qui restent ordinairement, il faut faire une autre ouverture, et l'inflammation amène la guérison. (*Lassus.*)

Du Cancer de la Langue.

Cette maladie arrive en général dans un âge avancé; elle commence sur la partie latérale ou le bord, par un petit tubercule; si on le cautérise imprudemment il devient un fongus; la partie est sensible, dure, squirreuse, et l'ulcère s'alonge

peu à peu ; les veines ranines se gonflent, il y a des douleurs effroyables, et les glandes lymphatiques du cou sont engorgées ; il y a aussi des douleurs violentes d'estomac, qui proviennent de l'ichor qui est avalé. L'incision n'est praticable que lorsque le cancer commence vers les parties latérales antérieures de la langue ; s'il étoit à sa base, le mal seroit incurable. Cette maladie est des plus cruelles, et peut survenir spontanément.

Du Cancer de l'Œil.

Il commence toujours à l'angle interne de l'œil ; il se manifeste par un tubercule qu'on prend souvent pour une végétation rouge et spongieuse. Cette maladie attaque indifféremment tous les âges, marche assez vîte ; il ramollit la cavité orbitaire, et l'opération est alors inutile.

Du Cancer des Testicules.

Sarcocèle veut dire tumeur charnue ; mais ce n'est point une chair qui végète, mais son tissu qui se désorganise, se décompose, ressemble à du lard rance, qui contient dans deux ou trois cellules un ichor ; d'autres fois le cancer s'amollit et ressemble à un fongus qui est plus léger. Dans les cancers fongueux du testicule, les douleurs sont moins pongitives, la peau s'amincit ; on voit une rougeur qu'on pourroit prendre pour une inflammation, mais qui n'est que le commencement du sarcocèle. Comme il y a fluctuation si on vient à l'ouvrir, il s'évacue d'abord un ichor sanguinolent, ensuite vient le tissu du testicule qui dégénère en putrilage. Ces deux cancers engorgent également les glandes lymphatiques, qui sont en grand nombre au bas-ventre, à l'anus, au bassin, au mésentère, &c. Aussi doit-on toujours examiner l'état du ventre avant de se décider à l'opération, de même que le cordon du vaisseau spermatique ; s'il est engorgé, dur, rénittent, ou qu'on sente tension dans le bas-ventre ; si le visage du malade est plombé, si le pouls est foible, &c. dans tous ces cas il ne faudroit pas pratiquer l'opération. D'ailleurs on sait qu'il est des personnes qui portent sans souffrir plus ou moins de temps des sarcocèles au moyen d'un bandage ; mais si le malade commence à sentir des douleurs comme des piqûres d'épingle dans la journée, il n'y a pas de temps à perdre, il faut amputer le testicule. Mais souvent il repousse une excroissance comme des truffes, sur-tout si on attend trop pour opérer ; dans ce cas la maladie est mortelle plutôt ou plus tard. Quel que soit le volume de la tumeur, et que la verge ait comme disparu, il faut

l'amputer, mais avec beaucoup de soin, de prudence, crainte d'emporter la verge et le testicule sain : on évite d'ouvrir les corps caverneux. Si la peau n'est pas désorganisée, on en conserve assez pour favoriser la cicatrice. Avant de faire l'opération on examine le bas-ventre, les plis de l'aine, le cordon, après avoir donné un lavement; et on évite de trop fouiller près de l'angle du pubis, crainte d'ouvrir une division de l'artère fémorale ou l'artère du dartos, de la cloison ou l'artère spermatique, ce qui donneroit lieu à des accidens innombrables. Le malade couché sur le bord de son lit, le chirurgien placé à sa droite ou entre ses jambes, en mettant le malade à la renverse, et pour éviter le lombago, qui résulte de la première position; le malade soutenu, la partie rasée, on fait un pli transversal à la peau qui répond à l'amnios, et au moyen d'un grand bistouri, en appuyant de tout son long à l'instar d'un bon musicien qui promène son archet dans toute sa longueur sur les cordes du chevalet, on continue la section jusqu'au bas du scrotum, ensuite il ne faut pas, à l'exemple de Garengeot et de Petit, dépièeer le testicule, comme on écorche un liévre, ce qui donneroit lieu au tétanos, mais le disséquer avec le bistouri; il est inutile de dépouiller le cordon ou son tissu cellulaire; on fait une ligature pour empêcher la rétraction du cordon lors de la section qu'on coupe d'abord le plus près du testicule. On propose de lier le cordon par rapport à l'artère spermatique; lorsqu'elle est séparée, on la pince et on en fait la ligature isolément; mais souvent on ne peut pas lier l'artère seule; dans ce cas il faut lier le cordon, en serrant légèrement et graduellement; ensuite on prend le scrotum, qu'on renverse de dedans au-dehors pour voir s'il n'y a pas d'artère ouverte; on regarde ensuite à l'angle du pubis, parce que quelque ramification de l'artère crurale ouverte pourroit avoir besoin de la ligature. On met de la charpie sur l'angle du pubis, de même qu'au scrotum; ensuite on recouvre, au moyen de deux compresses plus longues que larges; on passe une bande qu'on fixe d'abord autour du bassin, ensuite on coule quelques tours vers le scrotum. On enlève le bandage au bout de trois jours, et on lui substitue le triangulaire de l'aine, la charpie s'humecte et tombe au bout de cinq à six jours; le cordon s'engorge, se tuméfie, ce qui pourroit inquiéter le jeune opérateur; mais la suppuration opère le dégorgement pour l'ordinaire, autrement on le sau poudreroit avec la racine de sabine. On coupe la ligature du cordon, lorsqu'il est court, au bout de dix à douze jours, autrement cette ligature peut tenir quatre, six mois, donner lieu à une fistule, et même contracter des adhérences; la

plaie, après avoir suppuré long-temps, finit par se cicatriser. On a voulu guérir, par première intention, en rapprochant le scrotum, et au lieu de mettre la charpie en dedans, on la met seulement au-dehors. Mais ce moyen ne réussit pas toujours, d'autant mieux qu'il est difficile qu'il ne se forme pas des fusions, des poches, et souvent la peau est si fine, si désorganisée, qu'elle ne peut plus se réunir : c'est donc un moyen à ne guère mettre en usage.

Du Cancer de la Matrice.

Il peut avoir son siége au col de l'utérus, qui s'engorge, se tuméfie, devient dur, rénittent, squirreux, comme grumeleux; il s'écoule par le vagin un ichor, il y a de temps à autre des évacuations sanguines par la vessie ; le scrotum est aussi affecté, et souvent les femmes se plaignent d'hémorroïdes, quoiqu'il n'y ait rien au rectum. L'acrimonie, une répercussion de dartres sur l'utérus, peuvent donner lieu à un cancer. Souvent à l'époque critique, à l'âge de quarante-cinq ans, il survient des ulcères à la matrice sans cause manifeste ; cependant l'abus du coït, et le vice vénérien influent beaucoup sur le cancer de l'utérus, et chez les hommes les maladies de vessie sont presque toujours à certain âge le fruit du libertinage. Les injections narcotiques répétées plusieurs fois par jour, et l'opium à l'intérieur, sont les remèdes palliatifs mais non curatifs. — Il peut survenir un cancer mollasse, fongueux au vagin, qui avec le temps détermine une ulcération, et établit le plus communément communication entre le vagin et le rectum, et quelquefois du rectum avec la vessie. Les femmes affectées de cet ulcère se plaignent plutôt du rectum que du vagin. Cet ulcère chancreux n'est pas plus curable que celui de l'utérus. Les mêmes moyens palliatifs doivent être employés. — Il peut survenir à tout âge des cancers du rectum, on a beaucoup de peine à rendre les excrémens qui sortent comme par une filière; il y a douleur vive, aiguë, profonde, que rien ne peut calmer ; il sort par le rectum une sanie ichoreuse, putride, avec stries de sang parfois, sur-tout quand on porte le doigt sur les fongus qui se trouvent dans l'intérieur du rectum ; le ténesme, l'excès des douleurs, les épreintes exténuent le malade, qui périt de fièvre lente ; on trouve une tumeur fongueuse, mollasse, d'autres fois rénittente, dure, avec ulcère et épaississement des membranes du rectum. On ne doit pas prendre pour cancer du rectum son rétrécissement, qui peut avoir lieu par toute autre cause, comme il a lieu à l'urètre, à l'œsophage, &c. Mais il peut survenir sur le rétrécissement une traînée de tumeurs rougeâtres, fongueuses, qui donnent lieu à

des hémorragies par l'anus. Le rétrécissement du rectum peut avoir lieu sans épaississement des membranes, et se guérit au moyen des dilatans par les bougies, par des tentes de charpie, des mêches trempées dans le cérat; ces mêches en comprimant le chapelet de nodosités fongueuses, guérissent comme on guérit les varices à la jambe par la compression qu'on doit continuer long-temps jusqu'à la disparition de la tumeur, autrement la tumeur fongueuse repulluleroit. Le cancer fongueux des narines, le polype cancéreux des narines attaque à un certain âge; il y a mal de tête, hémorragie d'une narine qui revient tous les deux ou trois jours, hémorragie souvent très-intense. Si on fait asseoir le malade, qu'on relève la narine, on voit au fond un petit bouton qui donne beaucoup de sang, si on va le toucher avec une sonde; les caustiques augmenteroient la tumeur, l'instrument la comprime, mais elle pullule toujours, et proémine au bout du nez; le mal de tête augmente sur-tout vers les sourcils; les yeux se déjettent en dehors, le fongus comprime le sac, il survient fistule lacrymale; la maladie faisant des progrès peut se porter jusqu'au sinus orbitaire; l'os planum, les os unguis, l'ethmoïde s'amincissent, s'usent, et il survient un polype cancéreux qui est toujours mortel; c'est un cancer rouge fongueux. Il en est de même des tumeurs fongueuses de la dure-mère, qui sont incurables et qui sont de véritables cancers. Les douleurs de tête sont fixes, et ont lieu là où est le fongus cancéreux. Un fongus de la dure-mère peut avoir son siége à la narine du nez, qui paroissant vers les orbites, pourroit être pris pour un polype. Dans le fongus l'os s'amincit, et si on le touche, on sent une crépitation, comme si on touchoit du parchemin; au bout de quelques jours, il survient une tumeur qui peut acquérir un volume plus ou moins grand; il y a douleur vive intérieure à raison du volume du fongus; si on comprime la tumeur en dehors, elle rentre, mais le malade éprouve des douleurs inouies, et on sent un battement qui seroit pris très-mal-à-propos pour un anévrisme. Si on ouvroit la tumeur, il y auroit une hémorragie difficile à arrêter, et qui le plus souvent tueroit le malade. Le fongus ressemble à une varice, mais mieux à une tumeur squirreuse. Les fongosités de la dure-mère sont incurables, comme nous avons dit.

De la Ranule ou *Grenouillette.*

C'est une tumeur familière aux enfans; elle a son siége sous la langue, à côté du frein; elle se présente sous la forme d'une tumeur ronde, argentée, transparente. Si on se contente de l'ouvrir, il en sort une humeur salivaire très-fétide;

la tumeur s'affaisse, mais repullule bientôt, et prend un volume plus ou moins considérable. Mais en grossissant elle cesse d'être transparente, elle devient dure, et peut acquérir le volume d'un œuf; alors elle déracine les dents de la mâchoire inférieure, et élève la langue. Cette ranule paroît charnue, devient rouge, l'on ne peut articuler librement, la langue ne peut sortir de la bouche à la fin. L'indication qui se présente est l'excision seule: on ficèle la langue à la pointe, on l'élève, on tient la bouche ouverte: on excise alors librement, d'abord transversalement jusqu'au frein, ensuite on coupe, on excise les deux lambeaux séparément, le supérieur, l'inférieur; mais comme il survient hémorragie, on l'arrête aisément, en interposant sous la langue et le plancher musculeux de la mâchoire inférieure, de la charpie. On peut faire gargariser avec le miel-rosat et l'eau d'orge; huit ou douze jours peuvent guérir cette tumeur. Quand la maladie est récente, on peut, outre l'excision, employer le séton; mais ce moyen ne réussit pas plus que le caustique, qui manque souvent: il faut ouvrir la tumeur, la fendre, et l'exciser autant qu'on peut au moyen des ciseaux et des pinces.

Sarcome, fongus, fongosité, végétation rougeâtre, sont synonymes. En pullulant, ces fongosités usent les os par la compression qu'elles exercent sur eux.

Des Tumeurs enkistées, des Kistes ou *Loupes.*

Un kiste est une poche membraneuse formée par une production du tissu cellulaire qui s'est épaissie; ce qui est contenu dans le sac de cette fausse membrane est de la sérosité, comme on l'a trouvé à l'anneau inguinal, et qu'on a pris mal-à-propos pour des hydatides, tandis que ce n'étoit qu'une tumeur aqueuse enkistée. Il peut se trouver dans cette partie du sac une substance comme du miel; les médecins grecs l'ont appelée meliceris, atherome, lipome, stéatome, suivant que c'est une espèce de bouillie, de graisse, &c. On l'appelle sarcome quand la tumeur a la consistance musculaire. Le sinus maxillaire est sujet à des tumeurs fongueuses, sarcomateuses. Si l'on fait la ponction à ces tumeurs aqueuses et enkistées, elles se reproduisent, à moins qu'on n'excise, ce qui ne peut guère avoir lieu, ou qu'on ne fasse suppurer et tomber en lambeaux le kiste, au moyen de la potasse caustique; mais il faut bien calculer l'épaisseur du kiste, autrement on pourroit, en détruisant le péritoine, faire vider la tumeur dans le bas-ventre. Par rapport aux autres tumeurs qui ont un pédicule étroit, on dit que la ligature est le meilleur remède; mais les ligatures sont extrêmement douloureuses, entraînent l'insomnie; il vaut mieux exciser la tu-

meur à sa base (dans les tumeurs fongueuses de la jambe, de la cuisse, il y a toujours engorgement des glandes inguinales). La tumeur excisée, au contraire, les glandes se dégorgent; tandis que par la ligature, il est possible qu'il survienne squirrosité, cancer à l'aine. Les anciens avoient observé qu'après l'extirpation des loupes, il survient souvent diverses maladies, au bout de six mois, un an, telle une fièvre putride, maligne, une goutte, un rhumatisme. Les loupes suppurées sont des abcès enkistés, qui ne different du phlegmon qu'en ce que la peau n'est pas rouge, ne change pas de couleur, puisque la tumeur n'est pas dans le tissu cellulaire. Le pus ressemble à de la couenne plus ou moins épaisse. Tumeur enkistée ou tumeur par congestion sont synonymes. Dans le traitement des lypomes, il faut avoir égard à leur nombre, à leur volume, à l'âge, aux forces du malade, à l'état de la peau qui les recouvre. Dans bien des cas, il n'y a rien à faire; car, comme dit Celse, souvent la médecine la meilleure consiste à ne rien faire. D'autres fois, on fait quatre lambeaux, on cerne, on dissèque la tumeur, on l'emporte, on recouvre de charpie, et on réunit les quatre lambeaux; mais on voit une suppuration séreuse, les lambeaux sont plus blafards, le malade est foible, ne se soucie pas des alimens, et souvent il périt en dépit du kina, des toniques, au bout de trois semaines environ. La peau est mince, fine, usée dans le plus grand nombre des cas, et la réunion ne peut avoir lieu. Si la tumeur est petite, le sujet vigoureux, on doit l'emporter avec les tégumens; mais si les loupes sont sur le trajet de quelques vaisseaux, on doit les ouvrir avec le caustique, ou les enfiler après les avoir ouvertes en partie, et y passer un séton. Si la peau est saine, mobile, qu'on puisse la pincer, on peut faire l'excision, et l'on obtiendra la réunion des lambeaux.

Des Polypes des narines.

Ils ne se présentent pas toujours de la même manière; il y en a de deux sortes: les uns sont d'un blanc terne et vésiculaire, et il y en a d'autres qui sont grisâtres et qui ont de la solidité; enfin il y en a une troisième espèce qui a la dureté d'un cartilage. Si l'on regarde par la bouche, on les voit descendre derrière la cloison du palais. Il faut prendre garde de ne pas confondre un polype avec le simple engorgement de la membrane pituitaire, comme cela arrive dans les pays bas, malsains et humides. Les polypes n'ont qu'un pédicule qui donne expansion à plusieurs autres. Le malade respire mieux dans les temps secs que dans le temps humides; car dans le premier cas, la tumeur remonte. Pour examiner un

polype, on fait renifler de l'eau tiéde, et on fait moucher le malade. Il y a des malades qui, après avoir gardé un polype un ou deux ans, finissent par le cracher. La cause de cette maladie n'est pas trop connue. Avant d'en venir à l'opération, il faut examiner si le polype est arrachable. Lorsqu'il n'y a point de douleur à la racine du nez, et que le malade n'a point de vices dans le systême, on procède avec les pinces fenêtrées; des fois il y a hémorragie foible, alors l'eau froide suffit pour l'arrêter. Mais si l'hémorragie est forte, il faut, au moyen d'une bougie introduite dans la narine, porter un tampon de charpie, et ce moyen, qui est simple, est efficace pour la faire cesser. Quand on ne peut arracher le polype, on se sert de caustiques, tels que le beurre d'antimoine, l'acide nitrique; quelquefois dans un mois on guérit ces tumeurs, mais il est des cas où l'on ne guérit jamais.... Lorsque le polype descend dans la bouche, la luette et le voile du palais lui sont souvent adhérens; la déglutition est très-difficile. Si la tumeur est sarcomateuse, on ne peut l'arracher : on a conseillé de la lier; cela a lieu ou par la bouche ou par les narines, mais ces opérations sont insuffisantes toutes les fois que le polype est dur et sarcomateux : on peut néanmoins en retrancher la moitié par la ligature. Quand le polype est mou, on peut l'arracher par la bouche. Il se forme des polypes dans les sinus maxillaires; des abcès, des sarcomes, des exostoses... Si l'abcès du sinus maxillaire a été méconnu, la tuméfaction de la joue augmente : alors ou il y a carie à l'une ou plusieurs dents molaires, ou au conduit nasal, entre la cavité inférieure ou supérieure; dans ce dernier cas, le malade peut rendre du pus par le nez. Si l'on méconnoît encore la maladie, il peut survenir une carie qui fasse tomber une dent molaire, par où s'établit une fistule; il peut s'en ouvrir une autre par la joue, vers l'os zigomatique. Dans ce cas, il n'y a pas carie, mais nécrose ou sphacèle. Le traitement consiste à extraire ces portions d'os et la fistule de la joue, et la maladie se guérit alors dans une trentaine de jours. Les anciens appeloient cette maladie ozène.... Il peut se former des tumeurs fongueuses dans la vessie. Le fongus peut être avec pierre ou sans pierre. Ces fongus sont sarcomateux. Le plus communément leur siége est au trigone-vésical; d'autres fois c'est au col de la vessie. Il y a suppression d'urine, ou douleurs plus ou moins vives, et des envies fréquentes d'uriner. Il est des cas où l'on peut arracher ces tumeurs ou polypes. Les signes primitifs de cette maldie sont équivoques. Le malade éprouve des ardeurs d'uriner, il souffre en urinant. On ordonne des boissons adoucissantes, des bains; mais la maladie fait toujours des progrès; les

urines deviennent troubles, épaisses, un peu sédimenteuses; d'autres fois il se dépose une matière glaireuse au fond du vase. Il n'est pas toujours possible de connoître par la sonde si c'est une pierre ou un fongus; la maladie augmentant, le malade se décompose peu à peu, et meurt ensuite dans une émaciation générale. L'ouverture du cadavre démontre l'existence d'un fongus.... En général cette maladie est incurable. Si la tumeur est si volumineuse qu'elle bouche le col de la vessie, ou qu'il y ait rétention d'urine, on a proposé de percer la tumeur avec la sonde à dard, et de faire uriner par ce moyen. Les malades ont vécu encore sept à huit ans après l'opération : quelquefois ces tumeurs deviennent cancéreuses. (*Lassus.*)

Du Goître ou *Bronchocèle.*

Quoique depuis bien des siècles les auteurs aient dit que la glande tyroïde est toujours le siége de cette tumeur, cela n'est pas toujours vrai. Il arrive aux femmes, à la suite de l'accouchement, à la suite de grands cris, qu'il se forme une tumeur aérienne à la trachée, qui devient protubérante au-dehors ; la couleur de la peau n'est pas changée, et elle est produite par une espèce de hernie de la membrane de la trachée-artère. Les topiques sont ici inutiles, mais on la guérit en s'abstenant des causes qui l'ont produite. Les chanteuses y sont très-sujettes, mais rarement les hommes; si la maladie est longue, on peut faire une petite compression. Il est ordinaire que le tissu cellulaire des muscles bronchiques soit épais et boursoufflé, d'où il peut résulter différentes tumeurs, les unes sanguines et les autres aqueuses. Quelques-unes sont squirreuses, et finissent par tuer les malades. L'expérience a encore appris que, dans cette maladie, les malades périssent quelquefois subitement au moment où on s'y attend le moins. (Les cartilages s'altèrent difficilement, quoique les os s'altèrent.) Cela arrive par une crevasse de la trachée-artère.... On a cru que les eaux séléniteuses produisoient cette maladie, mais c'est plutôt le séjour dans une atmosphère humide, chargée de brouillards ; dans le commencement de la maladie, on purge de temps en temps avec les pilules de Belloste ; on donne des sialalogues. Lorsque la tumeur est plus grave, il n'y a plus rien à faire ; quelquefois, au bout de deux ou trois ans, on y sent des élancemens par intervalle, la dureté diminue, et il se forme un abcès enkisté. Il faut ouvrir très-tard ces sortes de tumeurs, parce que le pus retenu sert à fondre les duretés environnantes. La nature alors procure la guérison. Si, après la suppuration, il reste encore des duretés, on passe

un séton ; il est arrivé que des malades sont morts après l'incision de cette tumeur, par une hémorragie qui s'est faite par transsudation, et qu'on n'a pu arrêter. Il importe donc de distinguer la fluctuation de la suppuration ; celle-ci n'arrive qu'après qu'il y a eu plus ou moins d'inflammation.

Du Polype de la Matrice.

C'est un vrai sarcome; il arrive cependant quelquefois que cette tumeur est moins rouge et moins dure ; elle se manifeste ou dans la cavité de la matrice ou à son col ; celles du vagin sont très-rares. Cette maladie attaque les filles et les femmes, les premières plus rarement ; lorsque la tumeur est implantée dans l'intérieur de la matrice, sa végétation est très-lente, et la malade peut rester cinq ou six mois sans s'en appercevoir. Le développement du polype peut en imposer pour une grossesse, quoique le flux menstruel continue toujours ; mais il y a un sentiment de pesanteur aux aines, aux cuisses, au bas-ventre ; quand la tumeur devient grosse, elle dilate le col de la matrice; il y aura alors difficulté d'aller à la garde-robe ; il y a des hémorragies et des suintemens sanguinolens. Par le toucher, on peut distinguer un renversement de la matrice d'un sarcome, en ce qu'il y a sensibilité dans le premier cas, et pertes utérines ; ce qui n'a pas lieu dans le cas d'une tumeur sarcomateuse. On peut faire la ligature lorsque le polype s'étend dans le vagin ou qu'il est implanté sur le col de l'utérus.

Des Ganglions.

C'est une tumeur froide. On la reconnoît à une tumeur proéminente, sans changement de couleur à la peau, avec une fluctuation ; et qui a son siége sur les tendons du voisinage des articulations. Cette tumeur est formée par une espèce de kiste, qui a un pédicule qui communique quelquefois avec l'articulation ; quelquefois ce kiste est dur, et ne peut se détruire par le frottement ou la compression. Le ganglion survient spontanément, ou est la suite d'un violent effort. Le remède spécifique ne consiste pas dans l'application des topiques. Lorsque la tumeur est récente, on peut l'écraser avec les doigts, et on guérit par ce moyen ; on peut garder cette tumeur sans en être fort gêné ni défectueux. Mais, si elle étoit placée sur une articulation qui en fût gênée, ou qu'elle fût dure, ancienne, grosse comme un œuf il faut en venir à l'incision. Les auteurs qui blâment cette opération se fondent sur un ancien préjugé, qui consistoit à ne jamais mettre à découvert les tendons ;

mais l'expérience prouve qn'on peut le faire sans inconvénient ; il y a nombre d'exemples de succès. Il faut être un peu plus hardi dans bien des cas dans la pratique, qu'on ne l'est dans les livres.

De l'Emphysème.

C'est une tumeur aérienne; il y a plusieurs noms de maladies dans les livres, qui n'existent pas. Tel est le neupmatocèle, ou l'emphysème de la tunique vaginale du testicule, on a pris quelques gouttes de sang pour des bulles d'air. La gangrène et la pourriture donnent lieu à un emphysème par le dégagement du gaz qu'elles produisent. Les contusions, les plaies le produisent encore, et la maladie est souvent mortelle. Les plaies du poumon n'occasionnent l'emphysème que lorsqu'il y a déchirure à cet organe. Lorsqu'on fait des mouchetures dans cette maladie, on ne panse point les plaies, et on fait des pressions avec la main pour faire sortir l'air : si le malade ne peut respirer, il faut ouvrir une issue entre les côtes, et l'air contenu dans la poitrine, s'échappe alors, et le poumon peut reprendre son jeu; mais comme il doit y avoir alors congestion sanguine au poumon, il faut recourir à la saignée. S'il falloit appliquer quelque chose sur le corps, il faudroit se servir de liqueurs légèrement stimulantes, telles que l'eau vinaigrée, ou mêlée avec l'eau-de-vie, et faire des compressions avec des bandes. S'il y a gangrène aux parties, il faut faire des scarifications, et remédier aux deux maladies.

Des Hernies.

On donne le nom de hernie à une tumeur faite par une des parties molles contenues dans la cavité du bas-ventre. Cette tumeur est recouverte par la peau et le sac herniaire, qui est formé par la membrane du péritoine, et quelquefois de l'épiploon. On leur a donné différens noms, suivant les parties qu'elles occupent, et leurs différentes compositions. On donne le nom de hernie ventrale, à une tumeur qui se manifeste au bas-ventre, à l'exception du pli de l'aine ou crural.... La tumeur ventrale est toujours molle, et disparoît par la compression. Elle est souvent la suite d'une chute, d'une contusion sur la région du ventre. On peut la confondre de prime-abord, avec un abcès à la suite des grossesses; la déchirure de la ligne blanche donne lieu aux hernies de l'ombilic, et du ventre. Les plaies au bas-ventre en sont aussi une cause. Il n'y a pas d'exemple qu'une hernie ventrale ait été étranglée, parce qu'elles ont toutes une base fort large. On emploie alors les bandages circulaires.

Les hernies du nombril sont, ou de naissance, ou viennent par accident... La première est formée par le foie, et cette espèce de hernie, n'est jamais recouverte par la peau. Dans le fœtus, le foie est gorgé de sang par la veine ombilicale : Galien dit même que cet organe n'est que du sang coagulé. Après la naissance, ne recevant plus de sang de la veine ombilicale, et étant comprimé par l'action alternative du diaphragme et des muscles du bas-ventre, il peut arriver par une cause quelconque, qu'une grande quantité de sang se portant au foie, cet organe fasse irruption par la peau du ventre à la région de l'ombilic, où elle est très-mince, et comme ouverte en réseau. Quelquefois ce sont les intestins qui se présentent avant le foie, et *vice versâ*. Ces fœtus périssent ordinairement avant leur naissance, ou bientôt après.

Dans les hernies ombilicales consécutives qui viennent six mois ou un an après la naissance, la portion du péritoine forme toujours le sac herniaire, mais cette portion du péritoine est si adhérente, sur-tout dans les hernies anciennes et volumineuses, aux muscles du bas-ventre, qu'on ne peut l'en séparer à l'aide même de la dissection. Dans ce cas la peau est tellement distendue, que si on n'y prenoit garde en ouvrant les tégumens, on ouvriroit la circonvolution de l'intestin. Dans les petits enfans les hernies se forment par l'ombilic ; chez les adultes la tumeur peut se former seulement dans le voisinage de l'anneau, on a souvent pris pour des hernies ombilicales des tumeurs le plus souvent graisseuses, qui ne sont que de fausses hernies ; les hernies ombilicales se forment par les efforts continuels, ou par la constipation, de même que par l'état de grossesse. L'excès d'embonpoint qui relâche le mésentère, et dispose à la hernie qui peut avoir lieu, a besoin du relâchement, de l'alongement, de la distension de cet organe. On réduit assez facilement les hernies chez les enfans, et l'on voit après la réduction un prolongement de la peau qui s'enfonce en dedans, comme un bourrelet. On étrangle l'excédent de la peau avec du fil ciré qui gangrène la partie, et la fait tomber plutôt ou plus tard ; mais ce procédé ne guérit pas radicalement, la hernie souvent reparoît. L'homme opéré d'une hernie étranglée a besoin étant guéri, de reprendre son bandage comme avant. En général les hernies ombilicales sont formées par l'épiploon et les intestins qui sont dessous. Cependant on voit souvent, chez les adultes sur-tout, que l'épiploon étant roulé, replié, repoussé à droite ou à gauche chez les personnes sujettes aux coliques, aux spasmes, on voit, dis je, l'intestin seul quand on a ouvert les tégumens. L'épiploon qui pèse huit à

dix onces dans son état naturel à l'âge de quarante ans, peut donner lieu à des tumeurs de trois à quatre livres chez les adultes, sur-tout chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans; la ligne blanche se rupture, la hernie est alors de forme alongée, et s'étend de l'ombilic au pubis; les muscles droits sont écartés l'un de l'autre, plus ou moins; dans ce cas il faut faire porter un corset qui se lace; on ne fait que mettre une compresse au-dessous du bandage, et si le malade ne guérit pas, du moins il ne souffre plus; souvent la hernie est au dessus des secours de l'art, comme chez les femmes petites, grasses, avec un gros ventre mollasse; si ces sortes de femmes ont une hernie qui est négligée, elles éprouvent des coliques, des vomissemens : on ne peut réduire la tumeur qui alors est très-dure, rénittente; dans ce cas la diète, le régime doivent être mis en usage. Les indigestions sont très-dangereuses, et tuent beaucoup de malades à l'âge de trente à trente-cinq ans. On trouve la peau très-mince à l'ouverture des cadavres, de même que les intestins, l'épiploon enflammé, gangréné. Il faut donc ne pas négliger au commencement une hernie épiploïque qui devient irréductible si on attend trop. Dans ce cas il faut faire l'opération : on fait deux incisions, on a quatre lambeaux qu'on dissèque, et l'on voit l'état des choses; on trouve de suite l'épiploon ou les intestins, on cherche à décoller les parties adjacentes autour de l'anneau : l'opération ne remédie pas aux inflammations qui peuvent avoir lieu, et être suivies de suppuration qui fusent le long de l'épiploon dans le bas-ventre, et peuvent donner lieu à la mort, malgré l'opération; et si le malade a le bonheur de guérir, il faut qu'il porte un bandage qui n'est pas facile à faire ni à placer, encore moins à maintenir. Il peut se faire une hernie par l'échancrure sciatique, l'intestin peut sortir par l'échancrure sacro-sciatique; elle a son siége au pli de la fesse. Lassus en a vu une chez une femme qu'on prit pour un lypome dans le principe; mais ayant l'idée d'après Haller, que ce pouvoit être une hernie quoiqu'elle fût molle, on s'en convainquit en la comprimant, on sentit qu'elle rentrait en partie; on fit tenir la malade au lit, on appliqua un bandage en forme de calote creuse, on fit coucher la femme du côté opposé à la hernie, et la malade qui n'avoit jamais éprouvé d'accident de la hernie, se trouva parfaitement guérie au bout de quatre mois. On lui appliqua ensuite un bandage. La hernie de l'ovaire quoique très-rare, a été observée par Lassus, chez des femmes de différens âges. L'ovaire a quelquefois passé par l'anneau inguinal, et est venu former une tumeur à l'aine. La tumeur se termine par abcès, le plus souvent elle est masquée d'autant mieux,

qu'il n'y a ni hoquet ni vomissement. La hernie est très-petite, cependant il y a étranglement. La hernie est prise pour un engorgement glanduleux, on applique des cataplasmes, et la tumeur se termine par un abcès qui a son siége dans le tissu cellulaire du voisinage de l'aine. La mollesse et la fluctuation deviennent sensibles; on incise, il sort une cuillerée de pus, et les tégumens ouverts, on trouve la tumeur semblable à un testicule d'oiseau, blanchâtre, qu'il ne faut pas emporter, mais chercher à réduire par une molle compression, au moyen de la charpie; dans la suppuration l'ovaire diminue, et rentre plutôt ou plus tard. Le plus souvent on se méprend sur la nature de la tumeur, et on cherche par la ligature à faire tomber l'ovaire : il en résulte des douleurs, des coliques, on est obligé de couper la tumeur au niveau de la peau.

De la Hernie de Vessie.

Quoique très-rare, elle existe quelquefois; elle est interne ou externe. Lorsque la vessie est trop distendue par l'urine qui ne peut sortir, il en résulte la distension des fibres charnues, et la membrane interne en passant au travers, donne lieu à ces tumeurs auxquelles on a donné le nom d'appendices vésicales; c'est sur la partie latérale droite ou gauche, et à son sommet qu'on rencontre ces appendices. C'est dans elles qu'il peut se trouver des calculs, que la sonde ne pourroit faire découvrir. C'est par le moyen d'une appendice qui pénètre dans l'ouraque, et vient se faire jour à travers le nombril, que l'urine sort; c'est de-là que certains auteurs ont prétendu que l'ouraque, chez les hommes comme chez les animaux, pouvoit servir d'urètre. Mais c'est une erreur, l'ouraque est un ligament solide, et qui n'est jamais creux : chez les femmes il arrive quelquefois que la membrane interne de la vessie fait saillie au-dehors de l'urètre. Alors il faut repousser cette membrane par une sonde de gomme élastique, mais il est difficile de fixer une sonde chez les femmes qui ont de l'embonpoint.... La pratique apprend que la vessie peut faire hernie par l'anneau inguinal, l'arcade crurale, le vagin et le périné. Dans le premier cas, il est facile de la reconnoître, soit par le tact, soit par la difficulté d'uriner. Elle est réductible tant que ne passant pas par le cordon spermatique, elle ne descend point dans le scrotum, où elle contracte souvent adhérence; on applique un bandage ordinaire au pli de l'aine. La hernie par l'arcade crurale est très-rare; la troisième espèce est très-commune dans l'etat de grossesse; en pressant la tumeur avec le doigt on fait uriner : l'on a vu de ces hernies être si volumineuses,

qu'elles obstruoient l'orifice externe du vagin, et étoient accompagnées d'une chute de l'utérus. Ruysc en présente une observation dans son recueil des *Recherches Anatomiques, Chirurgicales, &c.* A la suite d'un effort, d'une chute, on a vu, quoique très-rarement, une hernie de vessie au périné; il est facile de la reconnoître d'après la difficulté d'uriner ou sa facilité, suivant que l'on comprime ou non la tumeur. On peut en obtenir la guérison en appliquant un bandage particulier et approprié.

De la Hernie par le trou ovalaire.

Depuis l'observation citée dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, il n'en a plus été question dans la pratique. Les hommes qu'on disoit en être attaqués, avoient une hernie crurale.

De la Hernie de naissance.

Les fœtus du sexe masculin y sont très-sujets. Les testicules sont renfermés sous le muscle psoas à la naissance, et descendent ensuite dans le scrotum; si l'ouverture qui leur a donné passage ne se ferme pas, il en peut résulter une hernie de naissance : il arrive quelquefois que le testicule reste engagé dans l'anneau, ce qui peut déterminer un squirre ou un cancer. Un cancer peut survenir à un homme, à une femme parfaitement sains, uniquement par une contusion. Dans un homme de trente à quarante ans on peut enlever un testicule par l'incision; mais l'opération ne réussit pas ordinairement, parce que le testicule étant douloureux, contenant un abcès, il y a eu absorption par les vaisseaux lymphatiques, et le pancréas se trouve squirreux (on ne doit jamais faire l'amputation d'un testicule par la castration, lorsqu'il y a douleur au bas-ventre, aux lombes ou aux reins). On réduit la hernie de naissance, on applique un bandage, ou on procède à l'opération suivant le cas.... Il peut se former des tumeurs aqueuses à l'anneau. Chez les femmes, le ligament rond étant pourvu de tissu cellulaire, peut donner lieu à ces tumeurs aqueuses. On peut les confondre avec une hernie... L'épiploon seul peut former une hernie : on la connoît en ce que la tumeur est mollette, pâteuse et fait moins souffrir qu'une autre hernie. Il peut descendre jusqu'au bas du scrotum, il se désorganise, peut tomber en suppuration ou devenir squirreux; ce qui peut en imposer pour un hydro-sarcocèle. L'épiploon étant mince dans une hernie récente peut aussi simuler un varicocèle ou varice de la veine spermatique; le moyen de le distinguer, c'est d'appliquer de la glace, des substances astringentes, car alors la hernie diminue, ce qui

n'arrive pas dans le varicocèle..... Il est des cas où un homme qui a une hernie intestinale étranglée, ne peut être opéré, c'est lorsqu'elle n'est pas tendue, rénittente, n'est pas sensible, ce qui n'est pas de même dans la hernie par étranglement, tandis qu'il peut y avoir volvulus, ce qui donne lieu aux accidens qu'on remarque, et qui ne sont nullement dépendans de la hernie... La gangrène de la hernie se connoît par sa flaccidité et sa perte d'action élastique; les trois quarts des malades périssent dans cette opération; quant à ceux qui échappent, ils sont sujets aux coliques, aux flatuosités, aux borborygmes, &c.

De la Hernie d'Estomac.

On l'a souvent confondue avec une hernie de l'arc du colon; cela arrive par une rupture ou écartement de la ligne blanche : on y remédie par un bandage approprié. L'estomac peut se dilater d'une manière extraordinaire, et l'on a vu une hernie qu'il a formée à l'anneau inguinal du côté droit, si volumineuse, que cet organe, descendu dans le scrotum, la digestion se faisoit dans les bourses.

De la Hernie de l'Uterus par l'anneau inguinal.

L'uterus peut produire, hors le temps de la gestation, une hernie par l'anneau inguinal.... Le cerveau peut former une hernie, ainsi que la langue. La première se présente dans les enfans nouveaux-nés, elle est très-rare; mais chez les adultes à la suite des plaies, elle est très-fréquente. Il faut avoir soin de ne pas prendre une tumeur sanguine des nouveaux-nés pour une hernie du cerveau, comme cela est arrivé à Ledran. Dans la hernie il y a pulsation, elle est molle, elle diminue par la compression, tandis que dans la tumeur on sent la fluidité d'un liquide épanché; dans les accouchemens laborieux, où la tête reste long-temps enclavée, il est ordinaire de voir de ces tumeurs sanguines, comme nous l'avons dit ci-dessus. Il peut arriver quelquefois que la hernie soit compliquée avec un liquide, il ne faut jamais faire la ponction. Il y a quelques années, un mendiant avoit une hernie du cerveau à la partie latérale du coronal, et n'en avoit jamais été incommodé. Dans les fractures des os du crâne, les hernies du cerveau doivent être légèrement comprimées pour éviter les accidens qu'une toux ou tout autre effort pourroit occasionner. Le Recueil des Observations d'Edimbourg, fait mention d'une jeune fille qui périt par l'extravasation du cerveau dans un accès de coqueluche. La hernie de la langue se manifeste après la naissance ou dans les adultes. Les nouveaux-nés sortent dans ce cas la langue

comme les chiens de chasse ; si on n'y remédie, il en résultera une tumeur énorme et défectueuse, qui donnera lieu à un écoulement involontaire de la salive, à un abaissement de la mâchoire, à une difficulté de la déglutition et de la voix. Cette maladie a été observée plusieurs fois : dans les premiers jours de cette incommodité, on touche avec des grains de poivre la pointe de la langue, de même que dans la chute de la luette. Lorsque la tumeur est fort grosse, il faut chercher à diminuer le volume par les remèdes appropriés, c'est-à-dire, secs ou humides, suivant l'état de la langue. Les sangsues, dans le cas d'engorgement, sont ici très-salutaires, et ont une vertu stimulante, outre l'évacuante. Dans un enfant qui auroit trois ou quatre mois, il faudroit défendre de donner à teter, et faire tenir la mâchoire inférieure rapprochée de la supérieure par le moyen d'une fronde ou mentonière.

Des Plaies.

Elles se divisent en simples et en compliquées, ou bien elles sont une simple solution de continuité des parties molles, ou elles sont accompagnées de contusion, de fracture d'os, de convulsions, &c. Lorsque la plaie est simple on opère la réunion à quelque partie du corps qu'elle se trouve. Anciennement la suture étoit fort en usage ; mais aujourd'hui elle est généralement abandonnée, à l'exception de quelques cas très-rares. On ne connoît pas le mécanisme d'une cicatrice, on sait seulement que c'est une partie organique qui contient des vaisseaux qu'on peut injecter. Quelquefois il arrive que les plaies les plus simples en apparence sont accompagnées des accidens les plus funestes ; cela tient ou à des vices internes, ou à des saburres gastriques. Il arrive quelquefois, et j'en ai vu plusieurs exemples, que des épileptiques cessoient de l'être par une plaie qui dégénère en ulcère très-rebelle et inguérissable. Le vice dartreux rend les gonorrhées très-rebelles. Le remède le plus sûr dans le tétanos est de mettre le malade dans un bain chaud pendant une heure ou une heure et demie, puis le mettre dans le lit, et lui donner l'opium à haute dose, pour provoquer la sueur qui guérit la maladie. C'est un moyen presqu'infaillible. Ce qu'il y a d'étonnant; ce que le tétanos est quelquefois consécutif et se manifeste lorsque le malade touche à sa guérison. Dans les plaies de tête, les tégumens sont œdématiés, il y a érysipèle, et on le guérit par les vomitifs (tous les érysipèles tiennent à la bile, et se guérissent par les vomitifs). Les os du crâne peuvent se contondre; mais s'il n'y a point d'inflammation aux tégumens, la contusion peut

varier, être plus ou moins intense. Les plaies contuses se terminent toujours par suppuration; la carie est l'ulcère de l'os; la nécrose, au contraire, est la mort de l'os sans ulcère. L'os est un composé de couches rapportées les unes aux autres. Le virus vénérien et scrophuleux quand ils ont leur siége au diploé, percent l'os, et si l'on n'y fait rien, tous les trous se confondent en un seul, après avoir usé, aminci l'os en forme d'emporte-pièce. Une contusion peut donner lieu à un abcès entre le crâne et la dure-mère, qui se trouve détachée; le trépan est indiqué pour évacuer le pus. Le foyer purulent se trouve le plus souvent à l'endroit qui répond à la partie contuse; mais ceci n'a pas lieu dans tous les cas.

De la Fracture du crâne.

Elle est sans déplacement ou avec déplacement, elle est la suite d'une chute, d'une plaie contondante; le corps agit sur la dure-mère ou sur les tégumens.

Souvent les malades restent trois mois sans éprouver d'accidens; le trépan est employé toutes les fois qu'on soupçonne un épanchement. Il faut prendre garde de ne pas confondre une suture avec une fracture, comme cela est arrivé, même à de grands praticiens. L'épanchement se fait subitement ou consécutivement; si le sang tombe sur la dure-mère, le malade éprouve tous les phénomènes qui suivent la compression du cerveau. La paralysie est toujours du côté opposé à la lésion du cerveau. On peut, au besoin, appliquer sur le crâne d'un homme jusqu'à quarante couronnes de trépan....

De la Commotion.

L'ébranlement, l'affaissement du cerveau lui-même est susceptible de plusieurs degrés. Une forte commotion peut tuer, comme l'expérience le prouve; et l'on trouve le plus souvent un épanchement sanguin dans telle ou telle partie du cerveau. L'idée de l'affaissement du cerveau sur lui-même, duquel il ne peut se relever, n'est que très-rarement vraie; cependant j'en ai vu un exemple chez un voyageur qui, sans coup ni chute, éprouva, dans une mauvaise voiture et par un temps abominable, une commotion de laquelle il périt. L'ouverture du cadavre ne laisse voir aucun épanchement. La stupeur, l'insensibilité, la petitesse du pouls, sont les symptômes auxquels on reconnoît la commotion. Pour remédier à la commotion qui annonce la débilité du cerveau, il faut employer la saignée, dans le cas seulement où le pouls seroit dur, les vaisseaux de la tête engorgés; l'émétique, les lavemens purgatifs stimulans, les

vésicatoires, tels sont les remèdes indiqués. Dans les contre-coups, où la lésion est ailleurs qu'à l'endroit frappé, il peut y avoir double fracture. Les fentes, les fractures en général ont lieu à l'endroit qui résiste le moins. Si les contre-coups avoient toujours lieu à la partie opposée au coup de la tête, il seroit très-facile de les reconnoître; mais cela n'est pas le plus souvent : quand il y a quelque bosse ou quelque endroit oedématié, on fait une ou plusieurs incisions, et si l'on voit la fracture, ou si l'on sent le détablement du péricrâne, si l'on voit sur-tout la continuation des accidens de la part du cerveau, un suintement sanguin, une couleur moins rouge à cette partie de l'os, on a, dans tous ces cas, des signes rationnels suffisans pour trépaner afin d'évacuer l'épanchement. On commence par raser pour voir s'il n'y a pas empâtement, rougeur; s'il n'y a rien, ou du moins qu'on ne voie rien, on applique un cataplasme émollient bien épais. On observe si le malade ne porte pas automatiquement la main sur quelque partie de la tête, et cela constamment au même endroit. On lève au bout de douze heures le cataplasme, et si l'on apperçoit un gonflement, on divise les tégumens; mais si l'on voit une fracture qui se prolonge jusqu'à la base du crâne, il n'y a rien à faire; la mort est la suite nécessaire de ces sortes de fractures; plus la fracture est considérable, plus il y a d'espoir pour le malade; moins la fracture a d'étendue, moins on peut espérer de sauver le malade. Une canule est un bon moyen pour évacuer le pus après l'opération du trépan; elle est préférable aux injections, de même qu'aux pansemens souvent répétés, comme je l'ai vu chez un carme qui marchoit, dansoit, malgré cette canule, qui, ayant laissé évacuer le pus, a terminé la cure de la maladie. (*Lassus.*)

Des Plaies de la Face (1).

Il faut réunir ces sortes de plaies sans suture, et se servir des agglutinatifs; mais s'il n'étoit pas possible de réussir, on pourroit faire un ou deux points de suture entrecoupés. Les auteurs les plus anciens ont remarqué qu'il arrivoit quelquefois qu'après la plaie du sourcil, il en résultoit l'amaurose, ce qu'on attribue à la lésion du nerf optique; mais ce qui fait

(1) En général, si les plaies sont légères, sans perte de substance, on doit, après les avoir lavées avec de l'eau tiéde ou du vin, en procurer la réunion par un bandage unissant. On arrêteroit l'hémorragie par l'application de l'agaric, vulgairement appelé amadou, ou du crotin de chèvre. Lorsque les jambes sont écorchées, on emploie avec succès la toile d'araignée imbibée d'huile, le papier blanc savonné avec un peu d'eau-de-vie, ou le spécifique de M. Leroi de la Faudiguère, qui consiste à mettre sur l'écorchure, de la cendre

conjecturer que ce n'est pas là la véritable cause de la cécité, c'est que l'aveuglement ne suit pas la plaie immédiatement, il semble plutôt que la défectuosité, la dureté de la cicatrice en est la cause.

Des Plaies du cou.

Le plus grand nombre des suicides ont des calculs biliaires dans le vésicule du fiel; c'est ce que l'ouverture des cadavres prouve. Parmi les plaies du pharynx, lorsqu'elles ont lieu entre l'os hyoide et les cartilages thyroides, il n'y en a aucune qui ne soit mortelle; les alimens, les boissons, la salive, sortent par la plaie, qui ne peut plus se réunir, ni par les agglutinatifs, ni par les sutures, l'épiglote change de place, la parole se perd; il faut alors avoir recours aux lavemens nutritifs : mais il est beaucoup plus utile de se servir de sondes de gomme élastique pour introduire des alimens fluides dans l'estomac.

Les plaies faites longitudinalement à la trachée-artère guérissent facilement, ainsi qu'on le voit dans la bronchotomie. Mais dans les plaies transversales, il en résulte souvent des fistules. J'ai vu un étudiant qui, après avoir tenté de se couper le col avec un rasoir, conserva deux fistules, une de chaque côté. Il ne pouvoit parler, il étouffoit, et après deux mois, il guérit par l'application d'un cataplasme de farine de graine de lin, en détendant la partie, et relâchant le tissu cellulaire. Des corps étrangers peuvent s'arrêter dans les ventricules du larynx, et y rester plus ou moins long-temps. J'ai vu un officier qui prétendoit avoir un corps étranger au larynx, et qui étoit obligé de boire à chaque instant; il ne pouvoit parler. Il fut agité si on lui feroit l'opération; dans l'incertitude, personne n'ayant voulu l'opérer, cet officier mourut. L'ouverture du corps fit trouver une excroissance spongieuse dans un des sinus du larynx. (*Lassus.*)

Des Plaies de la poitrine.

On les divise en extérieures et en pénétrantes. Dans le premier cas, elles ne présentent que l'indication ordinaire à remplir (dans les plaies d'armes à feu, il y a toujours une contusion énorme, une destruction des muscles). Pour arrêter l'hémorragie de l'artère intercostale, il faut, en introduisant une

---

de papier brûlé, et de l'y laisser jusqu'à guérison parfaite. Le repos et la situation horizontale sont en général indiqués, et forment une partie essentielle du traitement.

Je regarde comme un des meilleurs dessicatifs, la poudre de charbon de cuisine; et il vaut bien la toile cirée qu'on vante tant en pareil cas et qu'un professeur du département du Tarn regarde comme un moyen sûr et prompt de guérison.

spatule dans la plaie, tâcher de porter un morceau d'agaric sur l'ouverture, et y faire une compression plus ou moins longue. La plaie pénétrante peut blesser le poumon ou non. On reconnoît que le poumon est lésé, par la toux, la difficulté de respirer, l'étouffement, la gêne de la respiration. Les saignées, le repos, les boissons semblent avoir guéri le malade, lorsqu'après une vingtaine de jours, les étouffemens reprennent tout-à-coup; il vomit une quantité de pus, et plusieurs ont guéri de cette vomique. S'il se fait un épanchement sanguin dans la poitrine, le malade meurt. On peut connoître qu'il y a un liquide qui pèse sur le diaphragme, lorsque le malade ne peut se tenir assis sur son lit, qu'il se courbe en avant et se laisse tomber sur le dos. Le pouls est foible, la respiration est très-gênée ; dans l'endroit des attaches du diaphragme, le malade sent comme un poids : il faut faire une incision entre les deux côtes, pour donner issue au liquide épanché. Il vaut mieux que l'ouverture soit haute que basse ; elle est très-favorable, pratiquée entre la troisième et la quatrième des vraies côtes.... L'incision entre la première et la deuxième des fausses côtes, n'est pas trop basse. On doit toujours faire une incision parallèle aux côtes, le malade étant assis et non couché. L'ouverture doit être assez large. Le poumon blessé qui guérit, contracte adhérence avec la plèvre ; c'est là le seul cas de guérison.

Des Plaies abdominales.

Elles sont pénétrantes ou non. Dans le premier cas, elles ne demandent que la réunion, pourvu qu'elles ne se portent pas sur la ligne blanche ; car, dans ce cas, il faut observer si le tendon ou les aponévroses ont été piqués, contus, ou mal ou à demi-coupés. Si les plaies sont pénétrantes, elles sont d'autant plus dangereuses, qu'il y a plus d'organes intérieurs de lésés, et que la plaie est plus ou moins étendue. Le génie du chirurgien lui apprendra mieux que tous les préceptes possibles, s'il doit employer la gastrotomie, ou s'il faut s'en tenir au bandage seul. Dans tous les cas de plaies pénétrantes, l'on ne doit pas se presser de les réunir, au moins dans leur entier, puisqu'il faut bien laisser une issue pour l'écoulement du sang et du pus. Quand le bas-ventre a été ouvert transversalement, la cicatrice ne peut qu'être foible, puisqu'elle n'est faite que par la peau seule, et qu'en dessous il y a rétraction des muscles qui se collent toutefois un peu aux tégumens. Les hernies ventrales sont très-communes dans ce cas. Les sutures ne doivent être que très-rarement, pour ne pas dire jamais, employées, à raison du gonflement qui a toujours lieu. Le hoquet, le vomisse-

ment à la suite d'une plaie à la région épigastrique, unis à l'angoisse, à la débilité, à la foiblesse du pouls, annoncent la lésion de l'estomac qui se contracte par suite de l'irritation de la plaie, si elle se trouve à la face antérieure du gaster, le malade peut guérir par le froncement de l'estomac qui contracte des adhérences avec ce qui l'entoure, tels le péritoine, le foie, &c. Les plaies de l'estomac qui n'affectent ni l'une ni l'autre des courbures, celles où il n'y a pas d'épanchement sanguin dans la cavité abdominale, peuvent guérir. (Les sutures de l'estomac, comme de tous les viscères sensibles, sont et doivent être à jamais proscrites, quoique Van-Swieten ait dit qu'on peut y avoir recours.) Le diaphragme ne peut être lésé ni du côté du foie, ni à sa partie tendineuse; il ne peut être blessé que dans un seul endroit, ce qu'on reconnoît au rire sardonique, au hoquet, à la difficulté de respirer. Cette partie charnue et gauche du diaphragme ne peut pas se recoller, par la rétraction des fibres musculaires; le diaphragme ne pouvant pas se guérir, il peut s'y former des hernies dites thoraciques, formées par l'épiploon, l'estomac ou d'autres parties. On a un peu plus de certitude sur les lésions du foie. Le hoquet, la sensibilité, l'envie de vomir, l'épanchement du sang dans la région abdominale, une plaie à l'hypocondre droit, tout cela annonce une lésion du foie. La saignée, les fomentations, la diète, les lavemens, sont les remèdes indiqués. Les malades périssent d'une espèce de phtisie hépatique, et d'abcès qui se gangrène. Les plaies de la rate sont toutes mortelles, parce que ce viscère est tout sanguin. Il n'y a pas une seule observation de cure dans ce cas. Une plaie du bas-ventre qui auroit laissé sortir l'épiploon, demande qu'on cherche à faire rentrer le viscère, ce qu'on obtient en faisant fléchir la tête sur la poitrine, et la poitrine sur le bas-ventre et le bassin, et en mettant le malade dans une position opposée à celle où a lieu l'issue de l'épiploon. Si l'épiploon sorti est petit, il se gangrène, contracte des adhérences, et il est inutile d'inciser le ventre pour le faire rentrer. Si une grande quantité de l'épiploon est sortie, et qu'il soit sain, on agrandit la plaie; mais si l'on apperçoit de la contusion, de la meurtrissure, il faut retrancher, ayant soin de laisser l'épiploon hors l'ouverture, pour s'opposer à l'hémorragie.

De l'Epanchement du sang dans le bas-ventre.

Il est primitif ou consécutif, grand ou petit; dans le premier cas, le malade devient foible, pâle, et périt bientôt si l'épanchement est considérable. On a observé que la ponction au bas-ventre étoit souvent suivie de la mort, parce

qu'on ouvroit ou l'artère mésentérique, ou la rate, &c. Il peut se faire des épanchemens sanguins dans le ventre sans qu'on s'en apperçoive, et ils peuvent rester inconnus pendant vingt-cinq à trente jours. Pour espérer de pouvoir guérir un malade qui a un épanchement dans le bas-ventre, il faut qu'il n'y ait aucune lésion organique ; il faut que le sang s'évacue petit à petit, et on introduit dans la plaie une bandelette de linge.

Des Plaies des intestins.

La lésion des gros intestins est beaucoup moins dangereuse que celle des intestins grèles. Lorsqu'il y a parallélisme entre la plaie de l'intestin et des tégumens, il se forme un anus artificiel. Le signe de la lésion des intestins, c'est le sang rendu par les selles.... Lorsque les intestins grèles sont percés, l'épanchement se fait promptement dans la cavité abdominale, et le malade meurt dans deux ou trois jours ; mais si l'épanchement est lent, la plaie ne se cicatrise pas, et en pressant le bas-ventre, on en fait jaillir une matière brunâtre, ichoreuse. Si la plaie des tégumens est assez large, on peut, en passant un fil à travers le mésentère, fixer l'intestin à la plaie, et en tenant le ventre libre, on peut espérer de guérir, dût-il en résulter même une fistule.

Des Ulcères.

On donne le nom d'ulcère à une solution de continuité avec perte de substance et écoulement de pus ; il se divise en ulcère simple ou compliqué. Plusieurs causes peuvent s'opposer à la guérison des ulcères, tels que certains virus, des corps étrangers, la carie, &c. Une fistule est un ulcère qui aboutit à une cavité. Dans le traitement des ulcères, il faut faire en sorte de pouvoir distinguer les virus qui les entretiennent, et appliquer des remèdes appropriés. Dans les chancres vénériens primitifs, il ne faut qu'appliquer des adoucissans, comme l'eau de guimauve, et donner les remèdes internes. Le vice dartreux est très-commun dans les pays froids et humides, où la transpiration est diminuée, et fort rare dans les pays chauds. Les gonorrhées, dans les pays froids, sont trés-difficiles à guérir, par le défaut de transpiration. Dans les ulcères scrophuleux, il faut employer les toniques. Les plaies, suite de l'amputation, dans les scrophuleux, se guérissent très-promptement. Dans les ulcères douloureux du genou, si l'on applique de l'opium, le virus se porte sur le visage : si l'on applique encore de l'opium, le vice se reporte au genou ; et si l'on fait alors l'amputation, il ne reste plus aucune trace de scrophule. L'amputation ne réussit que

lorsqu'il s'est fait une crise, un jugement sur la partie malade. Les imprimeurs, à raison de leur état, sont très-sujets aux ulcères des jambes ; ces ulcères sont très-rebelles, parce qu'il y a encore un œdème ; les bandages serrés sont alors l'unique spécifique, et la situation horizontale.

Des Ulcères variqueux.

Si on abandonne les varices à elles-mêmes, elles donnent lieu à des tuméfactions, à des crevasses, de là une plaie saignante ou variqueuse, qui finit par donner du pus séreux et sanguinolent, de là enfin l'ulcère variqueux, qui guérit au moyen du repos et de la compression qu'on exerce soigneusement tout le long du membre. Les anciens cautérisoient, emportoient, incisoient les varices. Dans les fongosités qui ne sont pas de mauvaise nature, une compression mécanique permanente guérit, soit au rectum, soit à la vessie. On sait que les ulcères cancéreux, ceux de la matrice, du vagin, sont incurables. Quant à ceux de la peau, qui se manifestent en général au visage, les auteurs leur donnent différens noms : ils commencent par un petit bouton, un petit tubercule comme un ciron ; on arrache ce bouton, et il en sort une goutte de sang ; le bouton reparoît et augmente d'intensité. Ces boutons, chez les jeunes personnes, ont l'apparence dartreuse ; l'opium et le suc vert de ciguë arrêtent la douleur, l'inflammation, et guérissent l'ulcère quand il est traité dans le commencement. Ces ulcères, touchés avec les caustiques, dégénèrent en cancer. Dans les ulcères vénériens où l'on a trop employé les mercuriaux, il faut employer, pour guérir, les opiatacés, le lait et l'orge à l'intérieur. D'autres fois ces ulcères ne cèdent pas à l'opium, ou bien ont dégénéré, ou sont sur le point de dégénérer en cancer, comme lorsqu'ils affectent les paupières vers l'angle des yeux. L'arsénic blanc pur, bouilli dans une bouteille d'eau, à la dose d'un ou deux gros, ou préparé de toute autre manière, a réussi dans des cas où l'on regardoit la maladie incurable. Indépendamment des virus intérieurs qui peuvent compliquer l'ulcère, celui-ci peut être sinueux ou fistuleux. Les injections, dans les ulcères fistuleux, faites avec des irritans, des stimulans, tels l'alkool, la dissolution de potasse caustique, donnent lieu à l'irritation, à la douleur, à l'inflammation, à la suppuration, et par ce moyen on déterge les sinuosités, sans en venir aux contre-ouvertures. Les fistules de la vessie ne sont curables qu'autant qu'elles ont lieu à la partie antérieure, au vagin ; à l'urètre, comme il y a défaut de substance, la fistule est incurable. La compression guérit de même les fistules salivaires, mais il ne faut pas qu'il y ait un corps

étranger qui demande à être extrait. La carie est ou humide (c'est alors un ulcère), ou sèche, qui signifie la même chose que nécrose. La carie humide est un ulcère. Il existe différentes caries humides, comme il existe différens ulcères. La carie est scrophuleuse, scorbutique, &c. La carie sèche n'est point ulcérée; la couleur de la nécrose est moins noire que la carie humide. Quand tout l'os en est affecté, on l'appelle nécrose; s'il n'y a qu'une partie de l'os affecté de carie, on lui donne le nom de carie sèche. La carie humide est ou recouverte de chairs noires oedémateuses, mollasses, fongueuses avec hypersarcose, ou bien il n'y a pas de chairs: c'est un ulcère fistuleux ou sinueux, occasionné par une carie des vertèbres par exemple. La première indication dans une carie humide, c'est de recourir aux dessicatifs, tel le fer chaud, quand la localité le permet. Après l'extraction d'une dent molaire, il peut se faire que l'alvéole ne se ferme pas, qu'il s'écoule du pus, et que la mâchoire inférieure commence à se gonfler; dans ce cas, si l'on dessèche avec le fer rouge, on emploie le meilleur remède: l'alkool, les teintures de myrrhe, d'aloës, les aromatiques desséchés, agissent moins efficacement que le fer rouge, qui, en brûlant, dessèche et arrête le pus après deux ou trois applications. Pour réussir dans une carie humide, il importe d'abord d'en connoître tout le trajet, d'ouvrir toutes les parties qui peuvent en être affectées; le cautère actuel n'est presque pas douloureux. L'eau, appliquée immédiatement après, empêche la propagation du feu et calme la douleur; mais si l'on ne peut pas mettre les parties cariées à découvert dans toute leur étendue, comme lorsque la carie affecte les articulations, la maladie continue toujours comme chez les enfans scrophuleux qui ont des caries au cubitus, ou à son articulation, ou à celle du fémur, avec l'os innominé ou avec le tibia. Ces sortes d'ulcères ne se cicatrisent pas. L'os est gonflé, et si on passe une sonde, on sent des inégalités, ce qui prouve l'existence de la carie. Deux os cariés de carie humide, en contact, ne peuvent pas se souder. Pour qu'il y ait ankilose, il faudroit qu'il y eût inflammation. L'ankilose est aux parties dures, ce qu'est la cicatrice aux parties molles. La soudure ne peut donc avoir lieu qu'autant qu'il n'y a pas carie humide, ni destruction d'une partie des os. La carie au bassin, à la tête du fémur, au cubitus, aux condyles de l'humérus, demande l'incision, qui, seule ou à l'aide du feu, peut guérir.

De la Carie sèche ou *Nécrose.*

Ou elle se forme d'elle-même, ou elle est la suite de coups, de chutes, &c. L'os est jaunâtre, ne s'écrase pas sous

les doigts, ne forme pas de pus, ne ternit pas la charpie. L'os en entier, ou seulement quelques-unes de ses lames, peuvent se nécroser. Si on ne fait rien à une nécrose, le malade peut guérir avec exfoliation ou sans exfoliation ; la lame mince peut se détacher comme une traînée de pierre à cautère par la formation d'une ligne rouge circulaire, qui est la séparation de la partie saine et de la partie morte; l'action vitale à l'entour et en-dessus détache, au moyen de l'inflammation, la lame qui après s'être ébranlée, tombera, de-là exfoliation insensible. Plus l'homme est jeune, meilleure et plus prompte sera l'exfoliation. Chez un vieillard l'exfoliation peut n'avoir pas lieu d'une manière apparente, cependant le malade guérit au bout de quelques mois ; c'est-là une exfoliation insensible. Pour accélérer la cure, on peut en nécrosant davantage, en desséchant, en perforant à l'instar de Belloste, employer les émolliens, les ablutions alkalines, la rugine, pour aller détruire l'endroit sanieux qu'on connoît au moyen du sang qui s'écoule. Mais si une contusion au tibia a affecté le périoste, l'os lui-même, il survient un ulcère, on sent avec la sonde des inégalités de l'os qui est desséché. Mais dans ce cas il est très-possible qu'on ne puisse pas connoître toute l'étendue de l'ulcère sanieux (si on le pouvoit on le mettroit à découvert, et on auroit recours au fer rouge). Les os doivent leur solidité au phosphate de chaux ou calcaire; si le phosphate n'est plus uni intimement à la chaux, l'os peut se ramollir, même les dents qui sont les plus dures. Les enfans rachitiques sont sujets au ramollissement des os. Une forte contusion au fémur donne lieu à une douleur aiguë qui diminue un peu, la partie s'engorge, il survient œdématie, mollesse, suppuration. Si on n'ouvre pas l'abcès qui faisoit voir le périoste détaché, il survient une fistule qui ne guérit pas, l'os s'engorge, et il peut se faire tant que le périoste durera et sera sain, que l'os se reproduise; si le périoste a été complètement détruit, l'os ne se régénère plus... Les os cylindriques peuvent se reproduire chez les enfans. Le phénomène peut arriver sans cause apparente, ou bien être l'effet d'une chute, d'une contusion. On peut à volonté faire mourir un os, et en obtenir la reproduction. En faisant l'amputatiou à un animal, et introduisant un corps étranger dans la moelle de l'os, on obtient cet effet. Mais à quel signe peut-on reconnoître cette maladie? On distinguera l'exostose d'un os régénéré, lorsqu'à la suite d'un coup, d'une chute, d'ulcères fistuleux, on voit avec les yeux de l'esprit, que les muscles, le périoste et l'os sont très-adhérens. On peut vivre plus ou moins long temps, suivant que l'os mort a plus ou moins d'étendue. (*Lassus.*)

Des Pieds-bots.

Les anciens ne savoient à quoi attribuer cette maladie, ils croyoient même à l'influence de l'imagination. Mais la cause dépend de la position des pieds dans l'utérus, ou de la dilatation de ce dernier organe, qui peut être inégale dans tous les points, ou ne l'est pas assez. Dès que les enfans sont nés, on peut remettre les pieds dans leur état naturel, il n'y a ni soudure, ni ankilose, et on réussit ordinairement par la position seule, même à l'âge de deux ou trois ans. Il n'est pas aussi facile de réussir lorsque les distorsions sont l'effet des convulsions. On emploie les bains dans des eaux émollientes. Les pieds bancals ou à la parisienne, indiquent toujours quelque vice rachitique ou scrophuleux. On donne le nom de rachitis à un ramollissement des vertèbres ou des extrémités, et à leurs distorsions. Il est des individus chez lesquels il y a surabondance de phosphate de chaux, chez d'autres il y en a trop peu; dans le premier cas, leurs os se ramollissent; dans ceux-ci, ils s'épaississent, et grossissent outre mesure. Dans le rachitis, les conseils de l'hygiène sont les seuls moyens à employer, lorsqu'il est essentiel et primordial. Mais s'il y a complication herpétique, scrophuleuse et vénérienne, il faut avoir recours aux spécifiques appropriés.

Des Exostoses.

C'est un gonflement ou une turgescence de l'os. Mais pour cela il faut qu'il y ait toujours une inflammation précédente, produite par une cause interne ou externe. On distingue l'exostose en éburnée, et en fongueuse. Les vices héréditaires peuvent donner lieu à des exostoses. Il peut se former aussi des *spina ventosa*, sans cause connue. En disséquant une jeune femme, Lassus trouva au trou ovalaire, un petit prolongement osseux recourbé en crochet; la clavicule est le siége le plus ordinairement d'un ostéo-stéatome, qui est une tumeur moitié charnue, moitié osseuse, on ne peut le guérir que dans son commencement.

Des Fractures curables et incurables.

Il arrive quelquefois que des fractures simples ne se guérissent jamais, on soupçonne alors un vice vénérien et scrophuleux, on donne les spécifiques, mais inutilement; l'anatomie a appris que dans cette maladie il y a perte de substance, que l'intervalle qui sépare les os est très-grand, et que le périoste est dur, comme osseux, à l'endroit où les os sont séparés; le canal médullaire est fermé, et les deux os sont

arrondis... Cette perte de substance dans l'os, peut être produite par l'ignorance de l'opérateur, qui avant d'avoir réduit la fracture, a fait frotter les deux bouts de l'os, et a occasionné leur usure. Le fémur et l'humérus sont sujets à cette maladie. On a proposé de faire une incision à la partie, d'exciser le bout des os, cela a réussi ; mais cette opération peut tuer le malade, s'il n'est pas bien sain ; la consolidation de l'os a lieu au moyen du cal; mais ce n'est pas par une espèce de virole comme le disent les auteurs. Pour savoir comment se forme le cal, il faut voir ce qui s'est passé chez un homme qui est mort au 15, 20e jour de sa fracture. Les auteurs l'expliquent au moyen du suc osseux qui n'existe pas, et qu'on ne peut par conséquent montrer. L'ouverture du cadavre fait voir le gonflement du périoste qui a été la suite de la contusion, de l'irritation. Il se fait un suintement plus ou moins grand à un os fracturé ; le périoste s'engorge de même que les lames de l'os, au moyen des sucs qui découlent des extrémités de l'os fracturé ; on voit des bourgeons charnus qui en s'alongeant, s'ossifient et forment un cal qui n'a pas passé comme dans l'ostéogénie, par l'état gélatineux, cartilagineux, avant de devenir osseux. Le cal est aux os, ce qu'est la cicatrice aux parties molles. Le cal est bien organisé, mais son organisation est différente de celle du reste de l'os. Le cal se forme par une espèce de chair qui est coriace, qui devient membraneuse comme du cuir, et qui acquiert la consistance de l'os : si les bouts de la fracture baignent dans le pus, la consolidation ne peut pas se faire.

De la Fracture des os du Nez.

On a recours au doigt ou à la spatule, pour relever les os et les remettre en place; mais il est fortement à craindre que le cerveau n'ait été ébranlé par la force qui a donné lieu à la fracture ; de là les saignemens, les étourdissemens, les convulsions : les saignées, la diète, sont les moyens indiqués pour prévenir ou calmer les accidens et les dépôts qui en sont le plus souvent la suite.

Il peut arriver une fracture à l'arcade zigomatique, par suite d'un corps contondant. Il y a alors enfoncement de l'os; il faut essayer alors, en mettant l'index dans la bouche, de faire en sorte de relever l'os, sans avoir recours à une incision, comme l'ont conseillé certains auteurs. Dans une fracture de la mâchoire inférieure, on obtient une prompte guérison; on a soin de nourrir le malade avec du bouillon.

Des Fractures du Sternum.

Il y en a de deux espèces : ou il se fracture dans l'os même, ou bien il est simplement décollé, comme dans les enfans. (En général, toutes les fois qu'il se formera une tumeur blanche avec fluctuation sans douleur, portez-en toujours un mauvais pronostic ; elle peut être spontanée, ou être un dépôt à la suite d'une maladie aiguë ; si on l'ouvre, le pus s'évacue, il se forme une nouvelle tumeur, parce qu'il y a carie au sternum ; c'est le cas d'appliquer le trépan et la rugine.)

Les vertèbres peuvent s'écarter, former un hiatus ; mais ne se luxent pas. Après une chute il y a quelquefois commotion de la moelle épinière, il y a alors paralysie des extrémités inférieures, incontinence ou rétention d'urine et des selles. En général, les saignées sont très-indiquées ; il faut les proportionner à l'état du malade ; il arrive quelquefois une ankilose des vertèbres après quarante à soixante jours de paralysie. La vessie peut reprendre son ressort, mais après soixante-dix jours elle reste paralytique. On sonde le malade dans le cas de rétention, et on laisse la sonde ; il faut avoir soin de stimuler le malade. Les apophyses épineuses et transverses peuvent être fracturées, mais jamais le corps des vertèbres. Il n'y a point de signe qui annonce le déplacement des vertèbres, par conséquent leur réduction est une absurdité de la part de certains praticiens ignorans. Les fractures des os plats sont plus dangereuses que celles des os longs cylindriques à raison des commotions qui accompagnent la lésion des os plats, et qui donnent lieu aux contre-coups des parties molles. Par rapport aux fractures des côtes, elles peuvent avoir lieu en dehors ou en dedans. Une compression aux deux extrémités de la côte fracturée en dedans, sera l'appareil à employer, d'accord avec le bandage de corps, quand toutefois on peut l'employer. Lorsque la fracture a lieu à l'extérieur, les compresses portent sur les petites extrémités qui répondent à la fracture. Le repos, la saignée, les boissons adoucissantes, sont les remèdes à employer chez les malades qui ne peuvent supporter le bandage. Les cartilages peuvent se désunir comme au sternum. Le repos est dans ce cas le meilleur de tous les remèdes. Quant à la fracture de la clavicule, elle est très-facile à reconnoître, le bras se porte en dehors, et si on le relève, on sent la crépitation.... On peut consulter à ce sujet ce qu'a dit Desault dans un Mémoire pour réduire la fracture de la clavicule, il faut agir sur le bras plutôt que sur l'épaule, qu'on rejetoit jadis en arrière. Mais il est difficile de tenir les bouts de la cla-

vicule en contact; il reste toujours, à raison de la mobilité, une difformité. L'immobilité du bras, jointe au poignet qui porteroit sur les muscles sans se déranger jamais, a été un moyen proposé, il y a deux cents ans, par Paré. Mais comme cette position est trop gênante, il faut recourir à un bandage qui tienne le bras fixé. La cavité de l'aisselle étant remplie, l'avant-bras étant fléchi et porté sur le tronc, on fait le bandage de Desault.

Quant à l'humerus, il peut se fracturer à son col, à son milieu ou à l'extrémité inférieure. La fracture du col ne veut ni bandage roulé, ni à dix-huit chefs. Moscati de Milan, qui a fait un Mémoire à ce sujet, veut que le creux de l'aisselle étant garni, on ait recours à de l'alun qu'on unit à plusieurs blancs d'œuf. On peut mettre quelques compresses, rapprocher le bras du tronc, l'assujettir et relever, comme dans la fracture de la clavicnle, le coude, au moyen d'un bandage ou d'une écharpe quelconque. En portant le bras de bas en haut, et en faisant un mouvement de rotation, on sent la crépitation. La fracture simple de l'humerus à sa partie moyenne, est des plus faciles à réduire, le poids du coude et de l'avant-bras met les os en contact. Dans les fractures de l'olécrane on ne sent pas de crépitation, le bras est porté en devant, le malade ne peut le lever qu'en éprouvant les douleurs les plus vives. On sent la mobilité de l'olécrane. La cure consiste à tenir le bras et l'avant-bras étendus, alongés, dans un état moyen entre la prostration et la supination. La partie olécranienne du cubitus se réunit au moyen d'un bandage avec le cubitus, dont elle s'étoit éloignée, en remontant au moyen de l'action des muscles extenseurs. Dans toutes les fractures on trouve un pertuis qui va dans le canal médullaire; dans la fracture du radius on met deux compresses aux deux côtés de l'avant-bras qui s'applatissent étant mises en dehors et en dedans, et on commence le bandage de bas en haut, en ajoutant deux attèles pour comprimer légèrement.

Les chutes sur le côté, sur le grand trochanter entraînent le plus souvent la fracture du col du fémur. Les chutes sur les pieds, lorsqu'un pied porte le poids du corps avant que l'autre touche terre, peuvent aussi donner lieu à la fracture du col du fémur. Le membre peut n'être ni difforme, ni plus court chez un vieillard qui est foible, qui ne peut faire des efforts; chez un jeune homme, au contraire, qui fait des efforts, des mouvemens, il y a presque toujours déplacement. La pointe du pied et le genou ont cependant une disposition à se porter en dehors chez les vieillards qui ne font pas de mouvemens, et qu'on met dans le lit sans leur

procurer des secousses. La douleur au pli de la cuisse, la tuméfaction, l'œdématie autour de l'articulation, le talon en dedans, le pied en dehors, l'alongement du membre, sont les signes les plus certains de la fracture du col du fémur, sur-tout s'il y a facilité de tourner le pied de dehors en dedans et de dedans en dehors. (Il est possible que le pied soit en dedans et le talon en dehors, et qu'il y ait cependant fracture.) La fracture peut être compliquée de contusion, chez les personnes grasses sur-tout, chez ceux qui tombent de très-haut, et la mort peut en être la suite, principalement chez les vieillards....... Pour réduire la fracture du col du fémur, il faut fixer le bassin et l'extrémité inférieure en entier. On fixe le bassin au moyen d'une serviette qu'on va fixer aux pitons du lit. Il est des auteurs qui veulent qu'on fixe même le thorax; mais la difficulté de respirer rend ce procédé impraticable. On exerce une élongation, une contre-extension au moyen de lacs fixés au long du pied et au-dessus du genou; on met deux longues attèles aux deux côtés de la cuisse et de la jambe; il faut que le malade ne bouge point, autrement la réduction ne s'opérera pas. Desault a fait d'excellens Mémoires; mais il n'a pas assez fait sentir que la fracture peut avoir lieu sans déplacement.

De la Fracture de la Rotule.

Cet os peut se fracturer par l'effet de la seule contraction des muscles qui vont s'y attacher. Cette fracture a lieu le plus souvent en travers; elle est ou simple ou composée, ou compliquée. L'aponévrose du fascia-lata qui recouvre la rotule, s'épaissit, et l'on peut guérir avec un écartement plus ou moins grand, sans avoir reçu aucun soin de l'art; mais le malade n'a jamais la même fermeté, la même solidité dans l'articulation du membre. Pour réduire cette fracture il faut élever la jambe sur la cuisse et recourir à un bandage unissant. Cette partie aponévrotique qui unit les parties de la rotule, dégénère en ligament qui, se relâchant quand le malade se lève, fait qu'il se fait toujours un écartement des pièces de la rotule fracturée.

La rotule peut se luxer, se déplacer, soit en dehors, soit en dedans; dans ce dernier cas, la face externe de la rotule répond au condyle interne du fémur. Pour réduire la luxation, il faut élever la jambe sur la cuisse, et faire fléchir le tronc sur le bassin, afin de mettre les muscles dans le relâchement. La rotule remise en place, tout est fini. Il n'est guère besoin de bandages. Le déplacement de la rotule peut être primitif, peut être consécutif et dépendre du gonflement des os par vice rachitique, scrophuleux. La rotule peut se déplacer

de manière que la face intérieure devienne l'extérieure. Mais une telle luxation étant infiniment difficile à reconnoître, on ne sait comment s'y prendre pour opérer la réduction. Il faut observer long-temps, réfléchir, tâtonner, se rappeler les facettes de la rotule, pour pouvoir reconnoître quelle est la face de cet os qui se présente. La rotule peut aussi, par la rupture ou la coupure de son ligament, se retirer de bas en haut. Dans ce cas, il faut mettre la jambe dans une ligne droite, et recourir au bandage qui fixe la rotule, descendue à sa place ordinaire. On a soin que la jambe reste dans une immobilité parfaite.

La tête du péroné peut se déplacer quand, dans l'hiver, on a les deux extrémités inférieures écartées, et que, glissant sur la glace, on cherche à s'empêcher de tomber. On connoît ce déplacement par la saillie que fait le péroné à sa partie supérieure. Il faut relâcher les muscles en faisant fléchir la jambe sur la cuisse et le tronc sur le bassin. Dans cet état on place la tête du péroné à son endroit; elle n'est jamais trop éloignée de la facette du tibia, avec laquelle elle s'articule. On sait que toute traction sur la jambe s'opposeroit à la réduction. Cette luxation, qui est une espèce de diastasis, ne demande guère d'appareil, à moins qu'il n'y ait quelque accident. (*Lassus.*)

De la Fracture du Péroné.

Cet os est très-fragile, et c'est à son extrémité inférieure que la fracture arrive le plus souvent, comme étant plus mince en cet endroit. On connoît la fracture du péroné, qui est tout recouvert de muscles, dont l'action, la contraction peuvent la produire, en faisant coucher le malade sur un plan horizontal; puis on prend le long du pied, avec la paume d'une de ses mains, et de l'autre on empoigne la jambe au-dessous du genou. On fait ensuite des mouvemens en tournant le pied de dehors en dedans, et *vice versâ.* Ce moyen fera connoître infailliblement la fracture. Quant à la réduction, on pense bien qu'il n'y a aucune traction à faire, qu'il ne faut aucun bandage, qui ne serviroit qu'à rapprocher le péroné du tibia; il n'y a dans cette fracture rien autre à faire, sinon de comprimer avec la main les deux malléoles, sur-tout l'externe. Comme il y a une espèce de diastasis, on met la jambe dans sa direction; on la tient sur un oreiller, et on pourroit user du bandage à dix-huit chefs pour contenir la jambe dans un état d'immobilité. La nature opérera la cure; les muscles et le tibia serviront d'attèles, de fanons, &c. Le pied est sujet à s'oedématier; il reste plus ou moins foible.

Des Luxations.

Par luxation on entend un déplacement, la sortie de l'os de la place qu'il occupe. Il y a autant d'espèces de luxations qu'il y a de sortes de déplacemens. Les condyles de l'occipital de la tête ne peuvent se déplacer. Les luxations peuvent être la suite de causes internes, telle une tumeur qui végète autour d'une articulation, et qui forme une luxation consécutive, de même que des mouvemens nerveux chez des personnes qui ont éprouvé déjà des luxations. Les luxations dépendent le plus souvent de causes externes.

De la Luxation du Pied.

Elle peut avoir lieu en dedans; la malléole externe, dans ce cas, est très-grande; la chair se rupture quelquefois pour donner passage à la malléole. Dans la luxation en dehors, c'est la malléole interne qui fait saillie et qui peut déchirer, rupturer la peau. Cette luxation est souvent compliquée, sur-tout quand la luxation est en dehors de la fracture du col du péroné. Les chutes, les pieds portant à faux, peuvent donner lieu à cette espèce de luxation. On périt souvent à la suite de cette luxation, ce qui arrive dans les dix premiers jours; la rupture, la dilacération des ligamens accompagne ordinairement la luxation du pied, qui est d'autant plus difficile, que les dangers sont moins grands, que la luxation a été moindre, et *vice versâ.* Ce qu'il y a de mieux à faire, le malade étant couché horizontalement, il faut relâcher les muscles, sur-tout du tendon d'Achille, au moyen de la flexion de la jambe. Si la malléole externe ou interne a percé les ligamens, il faut faire une incision à la peau, ce qui opère un débridement et facilite la réduction. On a recours à un bandage à dix-huit chefs, aux saignées très-multipliées, pour prévenir ou du moins diminuer les abcès, qui surviennent presque toujours. On a aussi recours à la diète. On fait observer le repos le plus parfait. Quand la luxation est consécutive, lorsque le malade commence à marcher avec des béquilles, il faut s'attendre au gonflement du pied, à son œdématie, à sa foiblesse. Il faut six mois pour que le malade puisse se servir, se soutenir sur son pied.

De la Luxation de la Mâchoire inférieure, de celle de la Clavicule et du Bras.

La luxation complète de la mâchoire inférieure, quoiqu'elle ne soit pas réduite, n'est pas mortelle comme le pensoit Hippocrate, et comme l'ont assuré depuis beaucoup

d'auteurs, qui se copient les uns les autres. Il suffit de réduire la luxation, on fait cesser les accidens nerveux qui sont bien inférieurs à ce qu'on en a dit. La mâchoire inférieure en s'abaissant, sur-tout quand on bâille, peut se luxer. La luxation peut avoir lieu d'un seul côté, comme dans les paralysies à la suite de l'hémiplegie. Les coups, les chutes, peuvent de même donner lieu à la luxation de la mâchoire. Lassus a vu l'ankilose, la soudure de la mâchoire inférieure avec l'os des tempes. Ces malades ne peuvent guère ouvrir la bouche, cependant ils parlent et peuvent avaler quoiqu'avec peine les alimens liquides. Quand la luxation de la mâchoire inférieure est complète, la bouche est ouverte; la salive coule, il y a sécheresse, aridité, soif, le malade peut à peine parler, il balbutie; on remédie aisément en faisant asseoir le malade dont on fixe la tête sur la poitrine d'un aide. On embrasse la mâchoire inférieure de la paume des mains. On enfonce les pouces garnis de linges le plus profondément possible vers les dernières molaires, ce qui fait descendre la mâchoire; on abaisse celle-ci de haut en bas, ensuite on relève le menton le plus possible au moyen d'un mouvement de bascule. Quand la luxation est incomplète d'un seul côté, la bouche est de travers; tourné du côté sain, le malade parle plus aisément, la salive coule moins que dans la luxation complète. La réduction s'en fait comme dessus; en appuyant un peu plus du côté luxé, il n'est pas besoin de bandage.

La luxation des clavicules qui peut avoir lieu des deux côtés, est plus rare, et quand elle a lieu, le malade est toujours plus ou moins estropié. La luxation de la clavicule infiniment rare, l'est encore plus d'avec le sternum avec lequel elle s'articule. C'est chez les jeunes gens qu'on voit principalement la luxation de la clavicule d'avec le sternum, quoiqu'elle soit très-rare. La saillie de la part de la tête de la clavicule, l'impossibilité de lever le bras, une tumeur en avant et en haut sont le caractère distinctif de cette luxation qu'on peut réduire, mais qu'on ne guérira pas; car les ligamens rompus de même que la capsule, mettront un obstacle invincible à une réduction solide. En effet, au moindre mouvement, l'os sortira de sa place, quand même on auroit eu soin de laisser pendant long-temps un bandage. Si la clavicule se luxe d'avec l'acromion, ce qui est moins rare, elle a lieu toujours en haut, et ne peut avoir lieu dans d'autres sens. On la reconnoît à la saillie élevée que forme la clavicule. Quand on a fait la réduction, ce qui est facile, on applique un bandage, une écharpe; au bout d'un certain temps on lève l'appareil. Le malade n'est pas estropié comme ci-dessus, mais la mobilité de la clavicule avec l'acromion est

moindre ; et quand le malade lève le bras, le porte en arrière, il sent un petit craquement, et a beaucoup de peine.

La luxation du bras, est ou facile, ou difficile, ou impossible; elle peut être en bas (c'est la plus commune, et l'os fait saillie sous l'aisselle). Pour réduire on tire sur le poignet ; si le sujet est robuste, il faut recourir aux saignées, et la traction doit être plus forte. La luxation étant en haut ou en devant du bras, (la tête de l'humérus n'est pas dans le creux de l'aisselle), le coude est écarté du tronc, et ne peut s'en rapprocher, le milieu du bras est comme contourné; il y a un vide sur le deltoïde, qui laisse sentir la cavité glénoïde, et dans cette luxation le poignet se trouve bien, appuyé sur le muscle pectoral, ou sur le mamelon du côté opposé. Il y a crevasse de la capsule ; ces sortes de luxations, quand elles sont anciennes, sont impossibles à réduire, puisqu'on ne peut dégager la tête de l'humérus du coraco-brachial, ainsi que du sous-scapulaire qui se raptureroit plutôt, si on forçoit les tractions. Le bras se remue un peu, et le poignet conserve sa mobilité.

La tête du radius est susceptible d'écartement, de diastasis sans luxation ni fracture. Il en résultera un gonflement, de l'inflammation, une difficulté à exercer les mouvemens de l'avant-bras, la mobilité marquée de la tête du rayon. Les émolliens, les calmans, les saignées conviennent dans le principe pour calmer la douleur et les symptômes inflammatoires; mais si au bout de douze jours, par exemple, le malade venoit à mourir de toute autre maladie, on ne trouveroit ni rupture des ligamens, ni de la capsule, mais une accumulation de fluide synovial dépravé, qui a l'aspect du pus sans être purulent, de même qu'un écartement ou diastasis. — Les symptômes inflammatoires passés, on en vient aux résolutifs doux, qui le plus souvent augmentés par degrés, terminent la cure de la maladie. Mais le malade conserve toujours de la foiblesse dans les membres.

De la Luxation de la tête du Radius.

Il est incontestable que cette luxation peut avoir lieu comme quand on tire l'avant-bras, et qu'on tourne la tête du rayon si mobile dans son articulation; de-là il en résulte une luxation qui est presque toujours en dedans, l'avant-bras étant en pronation. On connoît cette luxation qui est gênante pour le malade, en ce qu'il ne peut exécuter aucun mouvement de flexions, d'extensions; on découvre une saillie formée par la tête du rayon. Cette luxation peut avoir lieu sans rupture, ou avec rupture des ligamens. Après la réduction de cette

luxation, la tête duradius reste très-mobile. Les luxations du radius en dehors peuvent avoir lieu absolument parlant, mais les muscles et les parties adjacentes s'y opposent puissamment. Pour réduire la luxation, on plie un peu le bras qui est toujours étendu, on le fléchit légèrement sur l'avant-bras à l'aide du pouce et de la paume de la main ; on déplace la tête du rayon, qui étoit portée sur le biceps, on met le bras entre l'extension et la flexion, on le couvre de compresses imbibées de liqueurs résolutives, et on applique un bandage un peu contentif.

La luxation des côtes est infiniment rare, elles se fracturent beaucoup plus souvent, parce que pour qu'une côte se luxe, il faut qu'un corps pointu tombant de haut, frappe sur elle, rupture les ligamens, la capsule articulaire, et donne lieu à un gonflement emphysémateux. La main appliquée sur l'extrémité extérieure des côtes, qui est le seul côté par lequel elle peut se luxer, on découvrira de la mobilité en cet endroit. Le malade respirera difficilement, pourra cracher le sang, tomber dans la péripneumonie, la phtisie. En tranchant l'endroit luxé de la côte, l'extrémité antérieure se porte en devant. On soulage le malade en appliquant une compresse fort longue, épaisse, longitudinale, sur la portion cartilagineuse et osseuse de la côte, on en applique une seconde sur les côtes et l'épine. Le bandage portant sur ces deux compresses, tiendra à sa place la partie antérieure de la côte luxée; les saignées, le repos d'accord avec le bandage, terminent la maladie, pour l'ordinaire, au bout de trois semaines ou un mois.

De la Luxation par cause interne ou consécutive du Fémur.

Il est rare que la tête du fémur sorte de la cavité cotyloïde à la suite d'un coup, d'une chute. La rupture de la tête a lieu beaucoup plus souvent. La luxation en dedans ou en dehors est infiniment rare : quand elle a lieu spontanément, il est très-possible que la mort s'ensuive, à raison de la rupture des ligamens, de la contusion de la capsule, de l'inflammation qui peuvent donner lieu à un abcès, si on ne la réduit promptement, pour prévenir la gangrène. Une sage-femme peut luxer la tête du fémur en accouchant, et cette luxation n'étant pas connue, ne sera pas réduite, et l'enfant sera estropié. La luxation consécutive ou de cause interne de la tête du fémur, est beaucoup plus commune, et cette cause est inconnue le plus souvent. Cependant le rhumatisme, le rachitis, les scrophules peuvent y donner lieu de même qu'une gale répercutée. Les chutes et contusions peuvent aussi la produire lentement, ainsi que les chutes sur les

genoux, sur la plante des pieds. Dans tous ces cas, la contusion du haut de la fesse peut occasionner un déplacement lent de la tête du fémur, de même qu'une chute sur le grand trochanter. Les glandes inguinales s'engorgent le plus souvent; le malade éprouve les plus vives douleurs quand il essaie de mouvoir la cuisse. La douleur en augmentant l'inflammation facilite la formation d'un abcès occasionné par la dépravation de la synovie qui deviendra puriforme. Les cartilages qui entourent l'os s'éroderont à la longue, et la carie pourra survenir (l'humide) comme l'os est spongieux, la suppuration coulera, le malade sera en proie aux douleurs, à la fièvre, le pus fusera vers différentes parties de la cuisse, d'abord en haut, puis en dedans ou en dehors. La fluctuation se fera sentir obscurément comme étant très-profonde, il n'y aura pas de changement à la peau. Il est possible que par la suite de la carie, si le malade y résiste, le pus pénètre dans l'intérieur du bassin. On sent bien que si on fait une ouverture pour donner issue au pus, cette ouverture doit être très-petite; il en résulte du soulagement; mais il reste un ulcère fistuleux qui, à la longue, donne lieu à l'atrophie, à la fièvre lente, au dévoiement colliquatif, et le malade meurt. A l'ouverture du cadavre on trouve une carie plus ou moins étendue. Cette maladie quoiqu'infiniment, dangereuse, n'est pas toujours suivie d'un pareil dénouement. Le membre peut, comme le radius ci dessus, s'alonger d'abord, et se raccourcir ensuite, par l'effet de la luxation. Les anciens attribuoient les luxations à des amas de glaires, de synovie; mais elles dépendent du relâchement; et sont en général beaucoup plus difficiles à réduire, et à guérir, sur-tout lorsqu'elles sont la suite d'un vice scrophuleux.

Ce que nous venons de dire sur la thérapeutique chirurgicale, est fondé sur les principes du professeur Lassus. On sait que peu d'hommes réunissent, comme lui, la clarté et la précision dans l'enseignement de leur doctrine. C'est un hommage que l'on doit à la vérité, quand même ce ne seroit pas un acte de reconnoissance publique et particulière.

QUELQUES RÉFLEXIONS NOUVELLES

SUR

LES MALADIES CHRONIQUES

ET LEUR TRAITEMENT.

C'est avec juste raison qu'on a regardé jusqu'ici ces sortes de maladies comme l'écueil de la médecine. Cependant la plupart ne deviennent incurables que parce que dès leur principe on néglige de consulter les hommes de l'art. Les lumières de l'anatomie pathologique démontrent sans doute des lésions organiques, contre lesquelles tous les remèdes sont inutiles, lorsque la maladie est parvenue à sa dernière période, et sur-tout à l'ouverture cadavérique ; mais croit-on que dès l'invasion des symptômes, il n'eût pas été possible de changer l'état morbifique des organes ? Cette question ne peut être mise en doute, parce que tous les jours l'expérience dépose en sa faveur. A la suite des avortemens prématurés et des fausses couches, il arrive souvent des engorgemens sanguins au foie et aux ovaires. Ces engorgemens, abandonnés à la nature, finissent par devenir chroniques et même squirreux; dans ce dernier état ils donnent naissance à des hydropisies qui sont mortelles. Le sectateur de la médecine expectante s'arme de son scalpel, et procède de suite à l'ouverture du cadavre. Il trouve une lésion organique du foie ou des ovaires, et il prononce dès-lors que la maladie étoit incurable ; ce qui est très-vrai d'après l'état actuel de la destruction des organes. Mais si dans le principe un médecin intelligent eût cherché à dégorger le foie ou les ovaires, par des sangsues appliquées au vagin et à l'anus, par des ventouses scarifiées, par des douches fortifiantes, par des linimens volatils, par des purgatifs fréquemment répétés, ne seroit-il pas parvenu à faire cesser la pléthore qui a donné lieu à tous les accidens? Et d'après cela point de squirre, point d'hydropisie, et conséquemment point de mort. Un homme a une affection dartreuse ou psorique, il emploie fort imprudemment les répercussifs. Son affection se porte sur la poitrine, la toux, qui survient bientôt, annonce une

maladie commençante du poumon. Si l'homme de l'art qui est consulté, néglige de s'informer de la cause qui a pu donner lieu à cette affection, et traite le malade par les béchiques et les pectoraux, le mal s'enracine, fait chaque jour des progrès, et une phtisie confirmée se déclare; enfin le malade meurt. On procède à l'autopsie cadavérique; on trouve des foyers purulens, des ulcères putrides qui ont détruit la substance du poumon; et de suite voilà qu'on rapporte une nouvelle démonstration pathologique en faveur de l'incurabilité de la phtisie. Mais si, lorsque la maladie s'est déclarée, le médecin en eût connu la cause, et qu'il eût employé les cautères, les vésicatoires, les sudorifiques pour rappeler à la peau l'affection dartreuse ou psorique, qu'il auroit combattue ensuite par les remèdes appropriés, croit-on que le malade fût mort de phtisie, et qu'on eût trouvé son poumon détruit par la purulence? Une jeune fille éprouve du chagrin, ou se mouille imprudemment dans l'eau froide; ses règles se suppriment, le sang se porte à la poitrine, y donne lieu à une pléthore locale, ensuite à un crachement de sang qui devient périodique, et qui ne tarde pas à produire une phtisie mortelle. Ici l'inspection cadavérique montre encore une destruction partielle ou presqu'entière du poumon. Dans cet état la malade a dû mourir, parce que son affection étoit au-dessus des ressources de la médecine. Mais si, par une méthode raisonnée, au lieu de combattre le crachement de sang et la toux par les vulnéraires et les juleps anodyns, on eût rappelé les règles, le poumon seroit-il devenu le siége d'une maladie mortelle?...... Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini, parce que chaque jour le médecin qui veut guérir et non simplement contempler la maladie dans la marche de ses symptômes, prévient des milliers de maladies qui ne sont rien, traitées dans le principe; mais qui, négligées et abandonnées à la nature, donneront ensuite lieu à d'énormes lésions organiques et à une mort plus ou moins prochaine.

Je suis intimement convaincu que les progrès actuels de l'anatomie pathologique ont beaucoup nui à la médecine guérissante, parce que l'habitude de voir sans cesse des destructions, éloigne l'idée de pouvoir les prévenir, et fait qu'on devient incrédule en médecine, à-peu-près comme l'homme qui devient matérialiste en examinant des cadavres.

A Dieu ne plaise que je veuille jeter de la défaveur sur les jeunes gens de mérite, qui marchant aujourd'hui sur les traces de l'immortel Morgagni, recueillent des matériaux précieux pour la science; mais lorsqu'ils s'en tiennent à la seule inspection cadavérique, et qu'ils négligent de com-

battre dès le principe une maladie, parce qu'ils savent qu'elle est incurable parvenue à sa dernière période, alors je les compare à ces Aruspices qui, chez les Romains, présageoient toujours des malheurs d'après l'inspection des victimes, sans jamais donner des augures favorables aux légions prêtes à combattre les ennemis de Rome....

Les maladies chroniques ne sont donc pas toutes incurables, si l'on a soin e les traiter lorsque les remèdes peuvent avoir encore quelqu'efficacité. Dans la plupart des autres maladies il faut presque toujou, agir localement; mais ici il faut suivre une marche inverse. C'est vers le point éloigné de leur siége qu'on établit un centre d'irritation qui détourne les humeurs de la partie affectée. De-là la théorie des vésicatoires, des saignées, des sangsues, des purgatifs, des vomitifs et de tous les autres moyens capables d'opérer une dérivation salutaire. C'est la méthode qu'ont toujours suivie les grands praticiens; mais, guidés par le seul instinct médical, ils se sont contentés d'agir d'un emanière utile, sans expliquer comment ils pouvoient réussir. Ainsi Desault ayant remarqué que l'opération du trépan étoit presque toujours funeste à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'abandonna entièrement pour lui substituer l'émétique fréquemment ré‍pété. D'abord on ne conçoit pas, sur-tout si l'on ne connoît pas bien la théorie des fluxions qui, d'après Hippocrate, constitue à elle seule toute la médecine, comment les vomitifs pouvoient prévenir les épanchemens au cerveau ou favoriser leur résorbtion. Mais par l'irritation portée sur l'estomac, celle du cerveau étoit diminuée ou détruite; ce dernier organe cessoit de recevoir un afflux de sang et d'humeurs, et la nature ne travailloit dès-lors à aucun épanchement. Desault n'avoit point raisonné sa méthode; il agissoit d'une manière empyrique; mais son génie lui avoit fait découvrir une voie sûre de guérison, cela suffisoit à ses malades, et n'ajoute pas moins de gloire à sa réputation. Reid, en Allemagne, rapporte plusieurs exemples de phtisies prévenues ou guéries par des doses répétées d'ipécacuanha. En portant un stimulus sur l'estomac, il diminuoit celui du poumon, et il prévenoit par-là les congestions sanguines et humorales qui, dans la phtisie, commencent toujours par engorger l'organe pulmonaire, avant d'en déterminer la suppuration. C'est d'après les mêmes principes que Bosquillon a conservé une jeune personne qui avoit perdu tous ses parens de la phtisie, en lui ordonnant de légères saignées fréquemment répétées; et que j'ai vu le célèbre Alphonse le Roi guérir une glande ulcérée chez une femme qui s'étoit échappée des mains de l'opérateur, en employant les saignées du pied, les purgatifs

répétés, les vésicatoires, les linimens volatils et les eaux sulfureuses. Il est mille circonstances dans la vie où l'on peut entraver la marche de la nature, lorsqu'elle est encore au premier jet de certaines maladies. Le fameux adage, *principiis obsta*, est fondé sur l'expérience des siècles, et chaque jour en confirme la vérité. Le médecin, comme un général d'armée, ne doit point négliger les fausses attaques pour combattre son ennemi ; et si son génie ne lui fournit aucune ressource dans les momens critiques, il est bien à craindre que chaque jour un crèpe funèbre ne lui serve de manteau. Je connois une femme qui, outre la charpente d'une phtisique, a eu en différens temps des douleurs de poitrine, une toux opiniâtre et des crachemens de sang; eh bien ! je suis intimément persuadé qu'elle n'a échappé à la maladie dont elle est menacée, que par les vomissemens journaliers auxquels elle se provoque, dans la fausse idée d'évacuer une saburre gastrique qui l'incommode. C'est la méthode de Reid qu'elle met en usage, par un secret instinct sans doute qui nous porte à employer quelquefois les moyens les plus destructeurs en apparence pour travailler plus sûrement à notre conservation.

D'après ce que nous venons de dire, on ne doit plus être étonné que Stoll, qui a fait un usage si fréquent de l'émétique, ait vu le délire chez un jeune homme, et le crachement de sang dans une infinité de pleurésies bilieuses, cesser subitement après l'administration d'un vomitif. L'irritation de l'estomac faisoit cesser celle du poumon et du cerveau, et ces deux organes étoient débarrassés de leur pléthore sanguine. Si l'on parvient à arrêter les pertes utérines, en employant des vomitifs, des purgatifs, des vésicatoires, le moxa, n'est-ce pas en changeant le spasme fixé sur la matrice, et en faisant cesser, d'après Bichat, par une irritation nouvelle, l'exaltation des forces vitales accumulées sur cet organe? C'est d'après les mêmes principes que Doublet a obtenu tant de succès de l'emploi de l'ipécacuanha souvent renouvelé, dans le traitement de la fièvre puerpérale, à l'Hôtel-Dieu de Paris; et que dans les hôpitaux militaires, j'ai vu les vomitifs accélérer constamment la guérison des plaies. Tous les praticiens savent que dans les obstructions commençantes du bas-ventre, les émétiques réussissent très-bien, et Portal dit qu'ils sont même spécifiques administrés après les fièvres intermittentes qui laissent des empâtemens aux viscères. Ils agissent alors non-seulement par les secousses qu'ils excitent, et qui doivent servir à dégorger les canaux obstrués, mais ils ne sont pas moins salutaires, par la dérivation des humeurs qui affluent toujours vers les parties malades. Ils connois-

soient sans doute fort peu la théorie des fluxions, ces médecins que j'ai vus s'en tenir à la médecine expectante dans des hématemèses et des méléna aigus, qui sont devenus promptement mortels. Comme dans ces divers cas on ne pouvoit soupçonner aucune lésion organique, et que l'ouverture cadavérique n'a montré aucune rupture des vaisseaux internes ni d'anévrismes, mais une simple rougeur dans la membrane muqueuse des intestins, au lieu de donner comme ces expectans la tisane de consoude, remède tout-à-fait insignifiant et inutile, j'aurois eu recours aux vésicatoires, aux saignées, aux sangsues (1), aux sinapismes, au moxa, aux douches d'eau froide, aux scarifications même, et je crois que ces moyens auroient suffi pour sauver les malades, parce que l'exaltation ou la débilité des parties qui avoient donné lieu à l'hémorragie, auroient cessé par le centre nouveau d'irritation porté sur la surface du corps, et cela d'après les rapports sympathiques qui existent entre les membranes muqueuses et la périphérie de la peau.

Baglivi, en proposant de créer dans certains cas des maladies artificielles, pour faire diparoître les anciennes, connoissoit tous les avantages de la méthode dérivatoire ; et cette idée seule, manifestée de son temps, annonce toute la profondeur de son génie.

La médecine expectante est donc meurtrière par son inaction dans les maladies chroniques non invétérées, et c'est un service rendu à l'humanité, que d'en signaler les funestes résultats. Je suis loin de vouloir une médecine perturbatrice et délirante, comme celle des charlatans ; j'aime bien mieux une rivière douce et tranquille qui féconde les campagnes, que ces torrens dévastateurs qui en sont le fléau ; mais il suffit d'un peu d'intelligence pour raisonner la médecine agissante, et la soumettre à des règles sûres et invariables. Sans doute ce seroit méconnoître les premiers principes de l'art, si dans des maladies éphémères et qui sont bénignes, on alloit agir comme dans celles qui tendent à une terminaison funeste. On abandonne à la nature tout ce qu'elle peut opérer sans secours. L'exemple d'Hippocrate, qui, réduit de son temps à un très-petit nombre de remèdes, a été obligé de se resserrer dans le cercle étroit de la médecine expectante, est devenu contagieux pour les jeunes gens sur-tout, qui n'ont vu en lui que le grand homme observateur et descripteur

(1) Dans les premiers jours du mois de frimaire dernier, monseigneur l'évêque d'Orléans, de retour de Fontainebleau, où il avoit été voir le pape, fut pris d'un vomissement de sang qui fit craindre pour sa vie. Le médecin intelligent qui le soigna, lui appliqua de suite beaucoup de sangsues, et dans peu de jours le malade fut rétabli.

des maladies, et non le médecin guérisseur. L'histoire de ses épidémies est un véritable martyrologe; et le peu de victimes qui ont échappé ne doivent encore leur salut qu'à la nature et non à l'art, puisqu'Hippocrate est resté constamment dans l'inaction, et tranquille observateur des phénomènes de la maladie. Le climat de la Grèce, dira-t-on, exigeoit cette conduite de sa part; mais dans tous les pays du monde on n'appelle jamais un médecin pour observer, mais toujours pour guérir. *Primum vivere, deinde philosophari.* Dans tous les siècles, les médecins qui ont eu le plus de réputation, ont tous été des praticiens très-agissans; et c'est par les cures nombreuses qu'ils ont opérées, qu'ils se sont immortalisés dans l'exercice de leur art; tels l'illustre Sydenham et tous les grands hommes qui, comme lui, ont rejeté la méthode expectante, parce qu'ils savoient que la médecine n'est point l'art d'observer les maladies, mais celui de les guérir.

Des Obstructions en général (1).

On appelle obstruction un amas quelconque d'humeurs dans une partie. Lorsque l'espace engorgé est peu étendu, on l'appelle empâtement. On est étonné de ce que les obstructions ne sont pas plus communes, d'après les causes multipliées qui peuvent gêner la circulation de tous les fluides du corps humain. Dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences en 1771, Portal a établi diverses espèces d'obstructions, suivant qu'elles sont formées par la graisse, la lymphe, la gélatine et l'albumine. Les obstructions graisseuses se trouvent là où la graisse est plus abondante. Les glandes sont sujettes aux engorgemens lymphatiques; les ovaires, aux engorgemens gélatineux, et les membranes pituiteuses, aux engorgemens muqueux. On trouve quelquefois des engorgemens gélatineux dans le ventre, la poitrine et le cerveau; d'autres fois c'est une substance muqueuse. Il paroît qu'il y a des substances plus susceptibles de s'altérer que d'autres. Des personnes ont porté des squirres toute leur vie sans accident. Les loupes sont très-communes, et rarement suivies de danger. Les symptômes des obstructions sont variables, suivant le siége de la maladie. Elles occasionnent fréquemment des hydropisies. En comprimant les vaisseaux, elles empêchent la libre circulation des humeurs, et toute gêne dans la circulation amène l'enflure.

Les auteurs recommandent indistinctement tous les apéritifs; mais on sent bien qu'ils doivent être variés, suivant

(1) En parlant des obstructions, le professeur Portal nous servira de guide, ainsi que sur beaucoup d'autres points de doctrine médicale.

les causes qui ont donné lieu à la maladie. On prescrit les savons médicinaux, les extraits des plantes savonneuses un peu amères, comme l'extrait de patience, de houblon, les cloportes, on les aiguise par les antimoniaux, par le fiel de veau; on emploie l'extrait de ciguë quand les vaisseaux sanguins sont engorgés; l'arum, le houx et tous les apozèmes apéritifs; les sucs des plantes de cerfeuil, de bourrache; les sirops de fumeterre, de gentiane, de houblon, réussissent très-bien; les eaux minérales sont encore utiles, ainsi que les bains. Si les hémorroïdes étoient gonflées, on pourroit faire quelques petites saignées. De temps en temps on administre quelques purgatifs. Dans les engorgemens lymphatiques, le mercure combiné avec les antiscorbutiques réussit admirablement bien. Dans les obstructions biliaires, les amers réunis aux savonneux sont spécifiques. Il faut quelquefois stimuler, et les vésicatoires donnent, en pareil cas, du ton aux solides. Les eaux minérales terminent pour l'ordinaire le traitement. Les eaux de Vichi sont bonnes pour les maladies du foie; celles de Barèges, pour les engorgemens lymphatiques. Dans les maladies urinaires, il faut les eaux ferrugineuses, comme celles de Spa, de Pyrmont, de Passy, d'Aix en Provence, &c. Il faut les prendre sobrement, et non en grande quantité. Le régime invisquant ne convient pas; il faut avoir recours à des potages de racines avec un peu de viande (le régime n'est pas la diète mais le choix et l'ordre des alimens). Les ragoûts doivent être bannis; et il faut donner des fruits en abondance, parce qu'ils sont très-fondans. L'infusion des plantes amères, comme celle de chamœdrys, de houblon, facilite la digestion. Les vins blancs et clairets sont indiqués; mais l'exercice à cheval est un des meilleurs fondans des obstructions (1).

Du Vomissement, du Choléra-Morbus, de la Passion Iliaque, Volvulus ou *Miserere.*

Ces trois maladies pourroient être traitées séparément; mais comme elles ont leur siége dans la même partie, et qu'elles ne sont que des modifications les unes des autres, à l'exemple de Morgagni, on peut les traiter à la fois.

Le vomissement tient à la contraction de l'estomac, qui chasse par le haut les matières contenues dans ce viscère. Souvent ce n'est pas la quantité des alimens, mais leur qualité et l'état de l'estomac qui entraînent le vomissement. La

(1) Voilà pourquoi Sydenham regarde l'équitation, dans la phtisie tuberculeuse, comme aussi spécifique que le kina dans les fièvres intermittentes.

passion iliaque où rien ne passe par le bas, et le choléra-morbus où les matières sortent par le haut et par le bas, peuvent provenir de saburre ; ce qu'on connoît à l'état de la langue, aux nausées, aux rétractions de l'estomac ; les vomitifs dans ce cas réussissent souvent. Un reflux de bile âcre agace les intestins, détermine le vomissement et donne lieu à la passion iliaque ou au choléra-morbus, comme on le voit dans certaines fièvres où l'on trouve les intestins enflammés, corrodés, comme si on eût donné l'arsenic. Les femmes hystériques, les personnes maigres, sèches et vaporeuses, sont très-sujettes aux vomissemens, à raison de leur irritabilité. Les lavages ainsi que les acides conviennent dans les vomissemens bilieux ; les calmans, les bains, les émolliens sont utiles dans le cas de spasme. Une humeur âcre, telle que la goutte, en se jetant sur l'estomac, peut produire des vomissemens. Les excitans ne conviendroient pas, mais bien la saignée du pied ; les vésicatoires, les pédiluves de moutarde, les eaux minérales, l'eau de menthe, les anti-émétiques sont des remèdes qui peuvent aussi trouver leur place ici. L'humeur rhumatismale déplacée peut aussi produire ces désordres. Ceux qui marchent pieds nus, qui ont les pieds peu couverts, et dans l'humidité, peuvent périr de colique ou de passion iliaque. Les fièvres éruptives sont aussi quelquefois accompagnées de ces symptômes. Une saignée si le pouls est plein, ainsi que les remèdes propres à faire sortir la variole, la gale, les humeurs rentrées, doivent être administrés. Chez les phtisiques, il y a souvent des métastases ; on leur donne alors les adoucissans, l'eau de riz, de poulet, de veau. L'inflammation peut donner lieu au vomissement, sur-tout chez les personnes qui ont les hémorroïdes ou les règles supprimées, et chez celles qui ont une pléthore fausse par l'abus des liqueurs. Dans tous ces cas, les saignées, les bains, les délayans, les doux végétaux, les sangsues sont les seuls remèdes à employer pour arrêter le vomissement. Les poisons corrosifs donnent aussi lieu à des vomissemens affreux ; le lait, les bains, les mucilagineux sont indiqués. Les femmes après leurs couches sont sujettes à des vomissemens, prélude de la fièvre puerpérale, maladie très-commune et mal traitée jadis. Voyez le traitement qui lui convient, *pag. 177*. Le lait qui rentre chez une nourrice par une frayeur ou toute autre cause, demande aussi l'ipécacuanha. Il n'est pas rare de voir encore des vomissemens, occasionnés par l'irritation des parties génitales, dans les excès de la masturbation. La sagesse, les bains, le kina sont les moyens à employer. Les fleurs blanches donnent souvent lieu à des maux d'estomac ; il est possible que les fleurs blan-

ches soient une bonne gonnorrhée ; les mercuriaux dans ce cas guérissent et l'écoulement de l'urètre et les maux d'estomac. Les femmes grosses, les filles qui ont des suppressions, sont aussi sujettes à des maux d'estomac ; il faut rappeler les règles dans le dernier cas, et ne rien faire dans le premier, sinon quelques saignées. Les graviers dans les reins peuvent donner lieu au vomissement. Portal fit saigner un fermier-général, qui pour avoir trop mangé chez Lieutaud où il avoit dîné, éprouvoit des vomissemens le soir (il savoit que cet individu étoit sujet à des coliques néphrétiques, et l'émétique auroit été contre-indiqué). Les maladies de la tête, donnent très-souvent lieu au vomissement, et cela par la correspondance sympathique qu'il y a entre le cerveau et l'estomac. Il ne faut rien faire, ou n'employer que des remèdes généraux, comme les délayans, les adoucissans, quand on ne connoît pas la cause des maladies. L'asthme fait souvent vomir ; et Willis a eu recours en pareil cas aux vomitifs. Des causes locales, telles qu'un rétrécissement de l'estomac, l'obstruction du pylore, des tumeurs formées dans le ventre, un viscère trop volumineux, occasionnent tous les jours des vomissemens. Portal rapporte qu'il fut appelé un jour chez une dame qui demeuroit à Port-Royal, et qui vomissoit tout ce qu'elle prenoit. Aucun des vingt-un médecins qui avoient été consultés avant lui, n'avoit eu l'idée d'examiner la région épigastrique. Il trouva le foie très-engorgé. Des sangsues à l'anus, des fondans, et à la fin l'eau de menthe, guérirent la malade, ce que personne ne pouvoit croire. L'engorgement de la rate produisoit aussi le vomissement chez un jeune homme ; les sangsues, les calmans, l'opium, le camphre uni aux légers apéritifs opérèrent la guérison. Les hydropiques vomissent à la fin de leur maladie, de même que les femmes enceintes par la compression de l'estomac. Enfin les causes morales, physiques et chimiques qui peuvent donner lieu aux vomissemens, sont très-multipliées ; et de ce nombre on doit compter les hernies, la tympanite, l'accumulation des matières fécales endurcies, l'introduction dans l'estomac de substances vénéneuses ou corrosives, les excès en boissons ou en alimens, &c.

Des Maladies du Foie.

De tous les viscères il n'y en a point qui soit plus exposé aux engorgemens que le foie; on en sera peu surpris si l'on considère le grand nombre de vaisseaux sanguins et lymphatiques qu'il contient. Les obstructions occasionnent des dérangemens dans les digestions, des douleurs d'estomac,

des diarrhées, des coliques, des constipations. Souvent on accuse l'estomac, tandis que c'est le foie qui est malade. Les trois quarts des auteurs disoient que le foie n'est pas sensible; mais Ferrein a prouvé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences que plusieurs personnes qui sembloient se plaindre de l'estomac, avoient le foie malade. D'ailleurs ne sait-on pas que les chagrins profonds suffisent pour occasionner des engorgemens au foie; et ces sortes de maladies se sont singulièrement multipliées depuis la révolution, par les désastres et les grands bouleversemens de fortune qui en ont été la suite. On remarque quelquefois que ceux qui ont mal au foie, ont des douleurs à l'ombilic et vers l'épaule droite, ce qui vient du nerf diaphragmatique, qui va s'attacher avec les paires cervicales inférieures, et du ligament falsiforme. Les urines sont rougeâtres et les selles sont grises, compactes, chez les personnes qui ont des obstructions du foie. Les grands buveurs de vin et de liqueurs spiritueuses, périssent souvent hydropiques, par suite d'un squirre hépatique. Toutes les causes qui peuvent épaissir les humeurs, rallentir la circulation dans le bas ventre, la trop grande dilatation de l'estomac qui, en comprimant le foie, y fait séjourner le sang, peuvent donner lieu aux obstructions. On a remarqué que ceux qui ne font qu'un repas, qui mangent beaucoup, ont le foie beaucoup plus gros. (Avis aux Parisiens.) C'est ainsi qu'on prépare les foies gras de canards, d'oies, et qu'on les porte jusqu'au poids de trois livres. La rate, au contraire, est d'autant plus petite que l'estomac est plus ample, et *vice versâ*. Quelquefois on guérit des obstructions très considérables, tandis que telles autres qui paroissent légères résistent aux remèdes; ce qui tient à la différente nature des obstructions. En effet, Portal a remarqué sur les cadavres, qu'il y avoit des obstructions du foie bilieuses, d'autres gélatineuses, graisseuses, muqueuses et lymphatiques. On a vu des calculs biliaires boucher la vésicule, et celle-ci contenir une pinte de liqueur. Les obstructions bilieuses ne rendent pas le foie beaucoup plus volumineux; il l'est beaucoup dans l'engorgement gélatineux. Il arrive quelquefois que le foie est dur comme de la pierre, qu'il est bosselé, et craque sous le scalpel. Tous les apéritifs, tous les fondans ne peuvent également convenir dans ces différentes obstructions. Pour désobstruer le foie on donne les sucs des plantes chicoracées, les tisanes de chien-dent, de patience, les amers; puis on donne les pilules savonneuses avec les extraits de gentiane, d'énula campana, de houblon, qu'on aiguise avec la poudre de cloportes, d'iris nostras, avec du fiel de taureau. On proportionne ces pilules à la sensibilité

des malades; si elle étoit fort grande, on donneroit les apéritifs doux, comme de chiendent, de scolopendre, et non la tisane de patience. Les eaux de Vichy, quand la bile est arrêtée, conviennent très-bien. S'il y avoit des hémorroïdes supprimées, on employeroit les sangsues à l'anus. La tendance à la bouffisure contre-indique l'emploi des bains qui sont quelquefois utiles. Dans le cas où l'on soupçonneroit quelque vice lymphatique comme cause des obstructions, on conseilleroit les eaux de Barèges, les antiscorbutiques et les mercuriaux. Portal dit qu'il auroit l'air d'un charlatan, s'il rapportoit toutes les cures qu'il a faites en ce genre, après que les médecins les plus habiles avoient échoué. L'inflammation du foie (voyez ci-devant l'hépatitis), exige des saignées très-copieuses; il faut mettre les sangsues trois ou quatre fois au fondement. Dans la pleurésie hépatique (1), la figure du malade est jaune, il tousse moins, crache peu ou pas du tout; on se borne aux délayans en grande quantité, et l'on s'abstient des apéritifs tant que l'inflammation règne. Quelquefois on applique des vésicatoires aux jambes, à la partie même, et des fomentations émollientes. Bordeu avoit la goutte, il éprouvoit des étourdissemens, mal-à-propos il fut se mettre un vésicatoire à la nuque, il s'en trouva plus mal; il ne cessoit de dire qu'il s'étoit tué, effectivement il mourut bientôt. L'inflammation du foie se termine souvent par des abcès; ces abcès se crèvent à l'intérieur, ou font saillie à l'extérieur; dans ce dernier cas, l'incision peut réussir. Les coliques du foie sont principalement dûes à la bile; les malades ont le teint jaunâtre, rendent des urines rougeâtres, éprouvent des douleurs vers le nombril, à la région rénale droite, ainsi qu'à l'épaule, ne souffrent pas beaucoup quand on vient à comprimer le foie. Les malades affectés de coliques hépatiques diffèrent beaucoup de ceux qui sont affectés de l'inflammation du foie. Dans les coliques néphrétiques il y a nausées, vomissemens même, les testicules se rétractent, les douleurs sont très-vives, et se répandent souvent dans les deux régions rénales, quoiqu'une seule soit affectée. Dans la colique venteuse le ventre est plus gonflé, tendu comme un tambour, sur-tout à la région du colon. Le malade rend des vents par haut et par bas; il n'y a pas rétraction des testicules, les urines coulent, ce qui n'a pas lieu dans la colique néphrétique. On sait que le foie douloureux se prolongeant dans l'épigastre et jusqu'au voisinage du sein droit, explique les douleurs qu'on ressent dans ces par-

(1) Alphonse le Roi prétend que, dans cette maladie, il faut saigner du pied ou appliquer les sangsues à l'anus, parce que les saignées du bras sont nuisibles.

ties. Les urines sont alors rouges, parce que la bile reflue dans le sang et les colore ainsi. Les selles sont suspendues, parce que la bile ne coule pas dans les intestins. Le systême veineux s'obstrue dans le cas de colique hépatique; il s'y forme des concrétions biliaires, qui irritent plus ou moins le foie, de-là contraction des muscles du bas-ventre et du diaphragme. Les coliques hépatiques sont donc moins des maladies que des efforts salutaires de la nature pour dégorger le foie en empêchant le séjour de la bile épaissie et la formation des calculs biliaires. Ces coliques sont communes aux femmes qui engraissent beaucoup, qui font usage de laitage, de fromage, de substances incrassantes, à l'époque des règles, et lorsqu'elles ont des chagrins. L'autopsie cadavérique a fait voir chez celles qui ont été affectées de mélancolie et qui ont eu un penchant au suicide, des calculs biliaires. Quand le malade souffre beaucoup, on le tient dans le bain pendant vingt-quatre heures, et quand il en est sorti, on applique des fomentations émollientes, narcotiques même. On donne les boissons mucilagineuses, adoucissantes, le petit-lait, l'eau de veau. Les apéritifs ne sont pas indiqués dans les temps de la douleur. Il ne faut recourir à l'opium que dans le cas d'une colique trop intense, parce qu'il s'opposeroit à l'expulsion des calculs. Un seigneur espagnol, dans le fort des coliques récitoit les litanies des Saints (elles ne sont pas courtes en ce pays, comme on sait), la douleur une fois passée, il juroit comme un diable. Quand on a calmé les coliques, on n'a pas guéri les malades, on donne alors les délayans, les apéritifs. Au printemps on a recours aux sucs de cresson, de cerfeuil, de chiendent, de pissenlit. Pendant l'été, les eaux minérales apéritives conviennent. On fait voyager le malade; s'il est riche, on l'envoie aux eaux de Spa, à celles de Vichy, et on leur unit la tisane de patience, de houblon, de chiendent. Pendant l'hiver on donne les extraits des plantes amères, les pilules savonneuses et l'éthiops martial. La gaîté, l'exercice à cheval, le régime végétal, quelques viandes de veau, de poulet, les fruits de l'été, sur-tout les raisins, sont indiqués. Le laitage, les pâtes de Gênes, la pâtisserie et tous les invisquans, sont nuisibles; on peut permettre du café à l'eau, sur-tout à dîné. Le jaune d'œuf uni à la térébenthine, dans le cas où il n'y a pas tendance à l'inflammation, est un remède spécifique.

De l'Ictère ou *de la Jaunisse.*

Dans cette maladie la peau est d'un jaune plus ou moins foncé, sur-tout au visage et dans toute l'habitude du corps. L'ictère a été divisé en blanc, jaune, verd, noir; mais ce

ne sont que différentes nuances de la même maladie. La jaunisse commence pour l'ordinaire par les yeux, le visage, la paume des mains, les bras, &c. Les tempes sont aussi marquées par des nuances plus ou moins jaunes. Plus la peau est jaune, plus les urines sont rouges, comme sanguines, et *vice versâ.* Les selles sont opiniâtres, la bouche est amère, ainsi que la salive et le sucre. Il y a une démangeaison âcrimonieuse à la peau, des vomissemens de matières amères, et le soda ou le fer chaud. Les malades sont d'une foiblesse extrême, ils peuvent à peine se soutenir, leur respiration est parfois courte; ils ont le visage bouffi, les extrémités infiltrées, et finissent par devenir hydropiques le plus souvent. Le pouls est lent, il y a élévation des côtes du côté de l'hypocondre droit. La mélancolie donne souvent lieu à la jaunisse, et *vice versâ.* La tristesse, le chagrin et les grandes affections de l'ame rendent l'ictère plus dangereux. Dans cette maladie la bile ne coule pas dans les intestins, elle reste dans le foie ou disséminée dans le torrent de la circulation; elle jaunit les parties où elle se dépose. La bile dissolvant les humeurs, explique la formation de l'hydropisie qui en est une suite comme nécessaire. Il y a plusieurs espèces de jaunisse qu'il importe de ne pas confondre par rapport au traitement. Il en est une qui a lieu dans les fièvres intermittentes et même continues; Sauvages l'appelle ictère fébrile. En effet, dans les fièvres tierces le foie est toujours malade. La fièvre quarte obstrue la rate, rend le malade pâle, et elle pourroit être appelée ictère blanc, ainsi que la chlorose ou les pâles couleurs des jeunes filles. Baglivi pensoit que ces maladies avoient leur siége dans la rate. L'ictère est souvent la suite de la pléthore, de l'inflammation du foie par suppression menstruelle ou hémorroïdale. Il est un ictère formé par le spasme. Une mauvaise nouvelle inattendue, la contention d'esprit, les travaux excessifs de cabinet y donnent souvent lieu. Des poisons externes ou internes, la morsure de la vipère, du serpent à sonnette, des chiens enragés, occasionnent aussi la jaunisse; elle paroît être dans ce cas spasmodique. Les enfans ont, peu après la naissance, la jaunisse; on l'attribue au défaut d'évacuation du méconium; cependant des enfans qui l'ont évacué l'ont eue, tandis que d'autres qui n'en ont point évacué, n'en ont pas été atteints. L'ictère dans les nouveaux-nés paroît dû au changement de circulation par la section du cordon qui détruit la circulation de la veine ombilicale; le sang de la veine-porte se dévie, passe, revient dans les rameaux qui subsistent encore de la veine ombilicale dans le bas-ventre. Les alimens peuvent aussi, en obstruant le duodénum, donner lieu à l'ic-

tère (1). On a trouvé le foie sain, les vaisseaux biliaires libres, quoique le malade fût mort de jaunisse (2). Baillou a observé que l'engorgement de l'utérus pouvoit être chez les jeunes filles une cause d'ictère, de même que les obstructions du mésentère, de l'épiploon. La jaunisse qui dépend de spasme et des vaisseaux biliaires, est la plus légère et la plus facile à guérir; elle cède aux apéritifs, tels que l'asperge, la carotte, le cerfeuil en tisane ou leurs sucs unis à quelques acides végétaux, à la terre foliée de tartre. Les évacuans émolliens peuvent rétablir le cours de la bile. Les amers après le repas, tels que le vin d'Espagne; un purgatif, comme la rhubarbe, sont très-utiles. Mais si le foie est malade, l'ictère est plus tenace; il faut chercher à en connoître la cause, et l'on y adapte le traitement. On applique les sangsues à l'anus, on les renouvelle suivant le besoin; on donne les apéritifs, les apozèmes, les bouillons amers faits avec le veau, la racine de patience, de gentiane, d'énula campana, de garance, de pissenlit, de cresson, de cerfeuil, un ou deux gros de sel végétal. Si les bouillons répugnent, on fait des apozèmes; on substitue le sirop des cinq racines apéritives, celui de gentiane, &c. Il faut souvent changer les remèdes quand le malade s'en plaint; le houblon, le marrube blanc en infusion, guérissent empyriquement. Il faut varier les remèdes, employer tantôt le savon médicinal uni à quelqu'irritant amer ou au fiel de bœuf et de veau; tantôt la poudre de cloportes dont on forme des pilules de quatre à cinq grains, et dont on donne cinq à six par jour. Quand le printemps arrive on a recours aux sucs d'herbes, aux eaux minérales, à l'équitation, aux végétaux. On fait prendre avec avantage les sucs de citron, de pissenlit, d'épine-vinette; les apéritifs en boisson, les bains, les sangsues, sont les meilleurs remèdes. Comme l'hydropisie accompagne souvent l'ictère, il faut prévenir les parens, parce qu'on ne manqueroit pas de l'attribuer au traitement du médecin et non à la maladie (3).

---

(1) Voyez le Mémoire couronné, du docteur Baumes, en 1786, sur l'ictère des nouveaux-nés, &c.

(2) Dans la jaunisse spasmodique, il est très-naturel de ne trouver aucune lésion après la mort.

(3) Baumes rapporte plusieurs guérisons de jaunisse chez des nouveaux-nés, au moyen de frictions sèches, d'un lavage avec l'eau savonneuse, tiéde, sur toutes les parties du corps, de quelques cuillerées de petit-lait miellé, de l'eau de savon prescrite en lavement, et d'un léger purgatif composé de rhubarbe et de manne. L'huile d'amande douce, le vin sucré, un lait trop ancien, sont tout autant de causes de l'ictère des enfans. On sent bien qu'un ictère qui reconnoîtroit pour cause une affection organique du foie, seroit incurable. Alphonse le Roi rapporte, dans ses Cours, qu'une

Du Diabètes.

Dans cette maladie, les urines sont extrêmement abondantes, et ont un goût sucré. Elle reconnoît pour causes ordinaires, des chagrins profonds, une mélancolie continuelle, l'abus des liqueurs spiritueuses ou des boissons tiédes et chaudes, une vie sédentaire, des alimens peu succulens, une débilité constitutionnelle, amenée par des pertes sanguines excessives, ou des maladies de long cours. Les signes qui précèdent l'invasion de la maladie, sont des envies fréquentes d'uriner, l'augmentation des urines, un sentiment de froid ou de chaleur, qui se propage du ventre dans la vessie, une pesanteur dans la région précordiale. Il y a dans le premier degré du diabètes, une foiblesse sans fièvre, absence de douleur à la région rénale ou urinaire, des urines abondantes, limpides, inodores et non sédimenteuses. Le dessèchement, la maigreur surviennent dans le deuxième degré; l'appétit est extrême, ainsi que la soif; il y a fièvre lente; les digestions sont accompagnées de rapports acides, d'urines tantôt blanches, tantôt jaunes avec une saveur sucrée, et ressemblant à du miel battu avec de l'eau; le gonflement du ventre alterne quelquefois avec l'écoulement immodéré des urines. Enfin, le troisième degré est marqué par la maigreur la plus complète, la petitesse, l'irrégularité, l'intermittence du pouls, et la mort.

On peut attribuer le diabètes à la déviation de la matière-sucrée qui entre dans tous les alimens, et qui prend la voie des urines, de la même manière que le phosphate calcaire dans le rachitis. C'est ce que semblent prouver les expériences modernes faites sur les urines de ces malades, et qui indiquent le vrai traitement qui convient. Le diabètes qui n'est encore qu'à la seconde période peut être guéri, au moyen d'une nourriture animale succulente, de la boisson d'un vin généreux, de l'exercice du corps, de la diversion des idées tristes et mélancoliques. Suivant Pinel, un malade affecté de chagrins profonds et parvenu déjà au dernier degré du diabètes, a été guéri par le séjour à la campagne, un exercice régulier, et en insistant autant sur le régime végétal que sur toute autre substance (1), tandis que le docteur Nicolas, dans

---

mère avoit perdu trois ou quatre enfans presque au même âge, et avec les symptômes de la même maladie. L'ouverture du corps d'un cinquième fit voir une suppuration dans le foie. Le sixième, confié, à l'époque critique, aux soins de ce célèbre praticien, échappa à la mort. Il le traita principalement par les sangsues à l'anus et les remèdes sulphureux.

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 3, pag. 451.

l'ouvrage qu'il vient de publier sur le diabètes (1), rapporte des observations, où une seule pomme que le malade avoit eu envie de manger, lorsqu'il étoit astreint à la diète animale, avoit ramené tous les symptômes morbifiques. Il conseille beaucoup l'usage de l'opium ; et je crois que tous les toniques, le kina sur-tout, les infusions aromatiques sont des moyens très-propres à seconder la guérison. Les stomachiques, les eaux minérales ferrugineuses, pourroient n'être pas sans efficacité ; en relevant les forces vitales du canal alimentaire, ils pourroient rétablir promptement l'assimilation de la matière nutritive.

Des Maladies de la Matrice.

La matrice est un viscère sujet à une infinité de maladies. Cet organe est exposé aux inflammations, aux abcès, à la gangrène, aux ruptures, aux ulcères, aux polypes, aux moles, aux concrétions pierreuses, à la tympanite, aux épanchemens aqueux, sanguins, à des tumeurs stéatomateuses, &c. Il ne faut pas être surpris que la matrice puisse s'enflammer, puisqu'elle reçoit beaucoup de sang, que la nature lui en fournit à certaines époques une quantité surabondante, et qu'elle est d'un tissu spongieux et très-sensible. Les filles, les femmes chez lesquelles les règles ne coulent pas dans l'ordre accoutumé, sont sujettes à éprouver des inflammations de l'utérus, des difficultés d'uriner, des douleurs rétractiles dans les lombes, des envies de vomir, des maux de tête, des tensions du bas-ventre, &c. L'ouverture des cadavres a montré dans ce cas l'utérus, ses parois, ses vaisseaux engorgés, des épanchemens dans le bas-ventre, dans les ovaires ; d'autres fois la matrice présente une dureté sensible et une couleur blanchâtre qui ne permettroit pas de croire à l'inflammation de ce viscère, si l'on ne faisoit attention à l'engorgement sanguin des parties voisines, comme les ovaires, les ligamens larges et les ronds. On a trouvé souvent dans les matrices des femmes mortes à la suite des couches, des matières glaireuses, muqueuses, &c. L'inflammation de l'utérus se termine souvent par des abcès qui diffèrent des ulcères par le défaut d'érosion ; les métastases peuvent y donner lieu. Lorsque la gangrène termine l'inflammation de la matrice, la malade périt au moment qu'on s'y attend le moins, et qu'il y a rémission des symptômes. La matrice dure, durcie, passe pour squirreuse ; cependant la dureté ne constitue pas le squirre, puisque des tumeurs stéatomateuses peuvent donner lieu à des athéromes, à des méliceris, des loupes, et

(1) Il se trouve chez Méquignon aîné, rue de l'Ecole de Médecine.

en général à des tumeurs de nature plus ou moins consistante. Les indurations squirreuses dégénèrent souvent en ulcères cancéreux, qui sont toujours incurables ; mais on se méprend quelquefois sur la nature des ulcères de la matrice, qu'on prend la plupart du temps comme des cancers survenus à la suite du squirre, quoique cela ne soit pas. Portal rapporte avoir guéri, il y a environ trente ans, une jolie femme que Morand, d'accord avec un autre médecin, regardoit comme atteinte d'un ulcère incurable à la matrice, parce que cet ulcère étoit, selon eux, une dégénération du squirre. Ce grand praticien ayant examiné la partie, soupçonna l'ulcère dépendant d'une tumeur stéatomateuse ou scrophuleuse, et par le moyen des mercuriaux unis aux antiscorbutiques, il parvint à en opérer la guérison. Dans les grandes villes, beaucoup de femmes périssent d'ulcères de la matrice; cependant il seroit possible de diminuer le nombre des victimes, si l'on administroit les remèdes appropriés aux différens vices internes qui peuvent occasionner ces maladies ; tels sont les vices scrophuleux, rachitique, vénérien ; les métastases laiteuses, psoriques, dartreuses, &c. Un traitement général, en combattant la cause première de l'ulcère, réussiroit bien mieux qu'un traitement purement local, et qui est toujours sans effet. J'invite les praticiens à méditer sur cet objet, et à employer souvent la méthode de Portal.

Dans l'accouchement, la matrice peut se rompre par ses contractions forcées, quand une cause quelconque s'oppose à la sortie du fœtus. Dans ce cas, l'enfant tombe dans la cavité abdominale, et il périt avec sa mère. Mais si la rupture, au lieu d'arriver au fond ou corps de l'utérus, n'est qu'à son col, l'enfant ou la mère, ou tous les deux ensemble, peuvent être sauvés. On a vu un enfant tombé dans le ventre par la rupture des ovaires ou de la matrice, y rester vingt-cinq ans, et être rendu ensuite au-dehors, par des dépôts qui s'ouvroient à l'extérieur de l'abdomen. La matrice peut se remplir d'air après les pertes abondantes, dans les accès d'hystérie sur-tout; alors les femmes rendent des vents par-devant comme par-derrière. On a trouvé jusqu'à douze pintes d'eau dans la matrice ; j'ai vu moi-même un exemple de cette espèce d'hydropisie, chez une femme qui avoit eu dans le principe de sa maladie tous les signes de la grossesse, et qui a vécu quinze ans avec son incommodité. Le vulgaire croyoit qu'elle portoit un enfant pétrifié. L'ouverture du cadavre laissa écouler cinq à six pintes d'une eau jaunâtre et assez limpide. Les moles sont encore une maladie fréquente de la matrice : il y en a de trois espèces; les unes sont vésicu-

laires, les autres charnues, et les troisièmes osseuses. Les premières peuvent acquérir un volume énorme ; elles affectent la forme d'une poire, des fraises, des groseilles, des raisins, &c. Les autres ressemblent à une masse de chair, dure et compacte ; quelques-unes enfin sont comme pierreuses. Portal pense que les calculs chez les femmes sont plus communs dans l'utérus que dans la vessie ; et lorsqu'ils existent, on sent bien qu'ils doivent donner lieu aux convulsions, aux accidens de toute espèce. On a vu des matrices être entièrement pétrifiées.

Des Polypes utérins.

Le polype est une excroissance charnue, molle, ordinairement rouge, quelquefois livide ou blanchâtre, qui naît à la surface des membranes muqueuses. Fréquemment il a son siége dans les narines, et dans la matrice. Dans ce dernier cas, les femmes éprouvent un tiraillement dans les reins, une lassitude presque continuelle, des envies fréquentes d'uriner, des difficultés d'aller à la selle, un sentiment de pesanteur à l'hypogastre, une douleur aux aines, vers les ligamens ronds. Si l'on porte le doigt dans le vagin, on sent une tumeur plus ou moins molle; les règles sont supprimées pour un certain temps, ou il y a des pertes considérables, le teint des femmes est jaune ; quand il y a un renversement de matrice, suite d'un accouchement laborieux, il y a moins de pertes, ce qui suffit sans doute pour qu'on ne confonde pas ses symptômes avec ceux d'un polype.

Les polypes se guérissent par l'arrachement ou la ligature · comme il n'y a que les hommes de l'art qui puissent les opérer, nous n'entrerons dans aucun détail sur la manière d'y procéder. On doit consulter pour cela la *Médecine opératoire* de Sabathier.

De l'Hydropisie des Ovaires.

On la reconnoît à une tumeur circonscrite, inégale, située dans un des côtés de l'hypogastre. Il y a une douleur sourde, obscure, accompagnée d'un sentiment de pesanteur. Cette tumeur dans son principe, peut à peine se toucher et se sentir, excepté dans les femmes maigres. D'abord mobile, elle devient de jour en jour plus fixe, et plus douloureuse. L'urine conserve son état naturel, mais la cuisse devient pâteuse et s'engourdit. Quelquefois l'ovaire contient plusieurs kistes; la leucophlegmatie termine la maladie. La suppression des lochies, du lait, des menstrues, des avortemens artificiels ou naturels, et des hydatides, sont les causes les plus ordinaires de cette maladie. La ponction est le seul moyen

palliatif que l'on puisse offrir aux malades; on ne peut se flatter de les guérir.

Maladies des Voies urinaires.

Elles sont extrêmement nombreuses, mais les principales doivent se rapporter aux affections organiques du rein, de la vessie, de l'urètre; aux affections qui consistent dans le dérangement de l'excrétion et sécrétion des urines, enfin aux corps étrangers qui peuvent se trouver dans les voies urinaires. L'inflammation du rein est très-commune chez les personnes graveleuses. On la reconnoît à une douleur vive dans les lombes, plus profonde que dans le lombago; elle laisse quelques momens de calme, pour revenir avec plus d'intensité. Le testicule du même côté est douloureux, et remonte vers l'anneau; la respiration est fréquente et douloureuse; la fièvre est plus ou moins grande; les urines sont rares, claires, limpides et crues, parce qu'il y a spasme. Cette inflammation peut se terminer par résolution, gangrène ou suppuration. On emploie les bains, les émolliens sur les lombes, les boissons mucilagineuses et adoucissantes; l'opium même, lorsque la douleur est atroce et causée par des graviers anguleux qui déchirent le rein ou les uretères. S'il survient une suppuration, le malade périra d'une phtisie rénale.

La vessie est sujette à des déplacemens qu'on appelle hernies. Elles peuvent avoir lieu au-dessus du pubis, lorsque la vessie étant très-distendue chez ceux qui, par paresse ou par occupation, retiennent leurs urines, devient foible et en partie paralytique. On les reconnoît à une tumeur molle qui rentre peu à peu en la comprimant, et non tout-à-coup. Le besoin d'uriner augmente, s'il existoit auparavant; et il se fait sentir, s'il n'existoit pas. D'après ce signe caractéristique, on ne peut confondre cette espèce de hernie avec aucune autre. On la guérit par un bandage compressif. La hernie par le vagin est assez rare; en pressant la tumeur on fait naître le besoin d'uriner; la malade éprouve une pesanteur du côté du vagin, et une envie fréquente de rendre ses urines. On y remédie avec un pessaire en bondon qu'on attache avec quatre lacets.

La vessie peut s'enfoncer dans sa propre cavité; le malade éprouve des phénomènes analogues à ceux que cause le calcul. Il y a douleur en urinant; les vieillards sont très-sujets à cet enfoncement. On facilite la sortie des urines par l'usage de la sonde. La membrane interne de la vessie peut s'engorger, ses follicules fournissent beaucoup de mucosités qui sont rendues en un état filandreux par les urines, ce qui

constitue un catarrhe. Les parois charnues de cet organe peuvent aussi se raccourcir, et présenter des rugosités qui, touchées avec la sonde, rendent un bruit particulier. Dans cet état les urines sont peu abondantes, et déposent une matière visqueuse comme du blanc d'œuf. L'intérieur de la vessie contient quelquefois des fongosités, des excroissances sarcomateuses, des polypes, en un mot, comme ceux du rectum, de la matrice et du nez. Le malade éprouve alors des envies fréquentes d'uriner, sur-tout la nuit; il pisse souvent du sang, et comme des morceaux de chair; on distingue ces fongus de la pierre, en ce qu'ils ne présentent pas un corps mobile, et une dureté comme le calcul qu'on touche avec la sonde. Une matière muco-purulente rendue avec les urines, annonce un ulcère vésical. On soupçonne avec juste raison la présence d'un calcul, lorsque le malade pisse à gros jet, que la douleur se rapporte à l'extrémité de l'uretère, qu'il rend du sang après s'être fatigué, et éprouve une pesanteur au périné. Cependant les varices de la vessie, qui sont de véritables hémorroïdes, peuvent simuler tous les signes qui annoncent la pierre; il n'y a que la sonde qui puisse détromper l'homme de l'art. Les différentes maladies dont nous venons de parler, à part le calcul, sont incurables de leur nature; on ne peut que donner des palliatifs, comme les bains, les boissons mucilagineuses, l'application des sangsues, les purgatifs, &c. On administreroit les remèdes appropriés aux différens vices internes, dont on pourroit soupçonner la répercussion.

De la Rétention des Urines.

On appelle dysurie l'état dans lequel l'urine tombe difficilement et avec douleur. Dans la strangurie, le jet est très-fin et les urines coulent goutte à goutte, ce qui est ordinaire après la gonorrhée. L'ischurie annonce une suppression totale des urines. Plusieurs causes peuvent donner lieu à ces différentes maladies; les unes ont leur siége dans le corps même de la vessie; les autres à son col ou dans la prostate; quelques-unes enfin dans le canal de l'urètre. L'inflammation de la vessie et sa paralysie sont des causes de la rétention d'urine. La première, quoique très-rare, n'existe pas moins, et Dubois de Rochefort a vu périr à la Charité un jeune homme qui, ayant une dartre à la cuisse, l'avoit répercutée avec l'eau de Goulard, ce qui avoit donné lieu à l'inflammation de la vessie. La paralysie de cet organe est très commune chez les vieillards, et dans certaines fièvres putrides, où la vessie, bombée, remonte jusqu'à l'ombilic. On emploie alors une sonde de gomme-élastique, qu'on laisse à demeure, et

qu'on débouche de temps en temps pour faire couler les urines. Un vésicatoire sur la région hypogastrique réussit très-bien en pareil cas, en relevant les forces vitales presque éteintes. La commotion, l'ébranlement de la moelle de l'épine, est une cause très-fréquente de la paralysie de la vessie et des extrémités inférieures. La mauvaise habitude qu'ont certaines personnes de retenir leurs urines, peut à la longue émousser la sensibilité de la vessie, et faire perdre leur contractilité aux fibres musculaires. Il faut, lorsqu'on est menacé de cette incommodité, uriner au premier besoin qu'on éprouve, se mettre pieds nus sur un corps froid, appliquer même un vésicatoire sur le pubis. Le col de la vessie peut être aussi attaqué par deux maladies qui empêchent la sortie des urines. L'une est l'inflammation, et l'autre est l'engorgement squirreux de la prostate. La première est très-commune chez les sanguins, les pléthoriques qui ont une gonorrhée virulente. La métastase d'une humeur quelconque, les particules âcres des cantharides, l'application imprudente d'une sonde qui irrite, et l'usage des bougies, peuvent aussi produire cette inflammation. On y remédie par les calmans, les mucilagineux et les injections narcotiques. L'ischurie ou la dysurie, qui vient de l'engorgement squirreux de la prostate, est la plus dangereuse, parce que l'art n'y peut rien. Quelquefois la nature opère la fonte de cette glande; mais ce bienfait est très-rare. En introduisant le doigt dans le rectum, et la sonde dans l'urètre, on reconnoît cet engorgement. Il est presque toujours la suite du vice vénérien. Si la maladie résiste au traitement anti-syphilitique, il faut tâcher de parvenir dans la vessie, en forçant le passage avec une sonde; mais si l'on fait une fausse route, le malade peut périr des suites des dépôts urineux auxquels on a donné lieu.

Le rétrécissement du canal de l'urètre est très-ordinaire chez les personnes qui, ayant eu plusieurs gonorrhées, ont été traitées par les injections astringentes, ou qui ont gardé trop long-temps leur maladie. Lorsque le jet des urines est petit, on peut dilater le canal de l'urètre avec des bougies très-fines. Si le rétrécissement est dans la pointe de la prostate, il faut substituer aux bougies, qui ne pourroient franchir l'obstacle à cause de la courbure, une sonde d'argent très-fine; on la laisse quelques jours pour préparer la voie à une de gomme élastique, qui permet au malade de vaquer à ses affaires; on la retire tous les huit jours pour la nettoyer. Lorsque le rétrécissement de l'urètre est très ancien et que le canal est presque oblitéré, on a besoin de plusieurs sondes d'argent de différens calibres, qu'on place graduelle-

ment, jusqu'à ce que l'introduction de la sonde de gomme élastique soit possible. Malgré que les urines soient entièrement libres, si le malade, après avoir quitté la sonde, n'en reprend pas l'usage de temps en temps, le canal de l'urètre peut se rétrécir de nouveau, sur-tout si le sujet est pléthorique et fait excès des boissons. Rien ne facilite plus l'introduction des bougies ou de la sonde dans l'urètre, que les injections d'opium. Par ce moyen on fait cesser le spasme et la contraction, qui sont deux obstacles qu'on prend souvent pour des lésions organiques. Des caillots de sang, ou un calcul arrêté dans l'urètre, peuvent aussi donner lieu à la rétention d'urine. En adaptant une seringue à la sonde, on pompe le sang. Ce procédé a été mis en usage avec le plus grand succès; et l'on tâche de faire sortir la pierre du canal de l'urètre, en faisant boire au malade une grande quantité de boissons diurétiques, et lui recommandant de laisser accumuler ses urines, ensuite de les pousser avec force. Si ce moyen étoit inutile, on la repousseroit dans la vessie, et comme on en a vu des exemples, il pourroit arriver que le malade n'en fût plus incommodé. Sabathier rapporte l'histoire d'un ecclésiastique, qui, sondé par un habile chirurgien, et se trouvant délivré des douleurs qu'il ressentoit, crut que ce chirurgien s'étoit trompé en lui annonçant qu'il avoit une pierre dans la vessie. En mourant il lui laissa son corps à disséquer pour son instruction. Le chirurgien accepta ce legs singulier; et la vessie ayant été ouverte en présence de beaucoup de témoins, on y trouva une pierre d'un gros volume.

Les femmes grosses sont quelquefois sujettes à des rétentions d'urine, par la pression que la matrice exerce sur la vessie. Elles y remédient en urinant accroupies sur les genoux et sur les coudes, ou en portant deux doigts dans le vagin, pour relever la vessie. Il y en a qu'il faut sonder au moment de l'accouchement. Il seroit à desirer qu'en France les sondes fussent plates, comme en Angleterre.

La strangurie est souvent accompagnée de dépôts urineux. Il se forme au périné, au scrotum, une petite tumeur qui finit par s'ouvrir d'elle-même; les bords sont durs; c'est une fistule urinaire. Son ouverture interne peut correspondre à la vessie ou à l'urètre. Dans le premier cas elle est vésicale, et dans le second, urétrale; et chez les femmes elle est quelquefois vaginale. Lorsqu'il n'y a qu'une infiltration légère, si l'on peut introduire une sonde, cela peut suffire; mais il faut inciser le plutôt possible les dépôts urineux, dès qu'ils sont considérables. On fait de longues incisions à la verge, au scrotum, au périné. La contusion, la désorganisation du bas-fond de la vessie et du vagin, par

les instrumens d'accoucheurs mal habiles, sont la cause des fistules vaginales. Elles sont, pour l'ordinaire, incurables; néanmoins on doit placer une sonde de gomme élastique du calibre le plus gros, pour détourner les urines de l'ouverture de la sonde fistuleuse. La sonde est très-difficile à assujétir, et il faut se servir du bandage de Desault. On fera coucher la femme sur le côté opposé à la fistule; par ce moyen, on la voit quelquefois se rétrécir. En quatre mois Desault a presque guéri une femme dans ce cas; elle devint enceinte, et ne rendoit plus qu'une très-petite quantité d'urine par le vagin; mais il faut l'usage constant de la sonde. On tâche de rafraîchir les bords de la fistule et de les agglutiner ensuite; on se sert utilement de l'alkali et du baume vert de Metz, ou d'un trochisque. Dans les fistules vésicales, les urines coulent continuellement, et dans celles de l'urètre, ce n'est que lorsque le malade a envie de rendre ses urines. Il faut continuellement laisser la sonde dans la vessie, pour la guérison des fistules urinaires, après même que l'ouverture semble entièrement consolidée. L'intestin rectum, comme toutes les autres membranes muqueuses, est sujet à des polypes, à des tumeurs sarcomateuses. Le déchirement de la tumeur par les matières fécales, donne lieu à un écoulement sanguin qu'on prend souvent pour des hémorroïdes; la tumeur augmente, il y a constipation; enfin le toucher fait reconnoître la maladie. La ligature est le moyen curatif; mais on ne peut lier que les sarcomes qui sortent, sans quoi le rétrécissement involontaire de l'anus, rend l'opération très-difficile. Ces tumeurs causent des pesanteurs dans le rectum, et des envies d'aller à la selle sans qu'il y ait de matières amassées. Les excroissances et condylomes vénériens rendent raboteuse et inégale par des crêtes la surface interne du rectum; et si cette affection ne guérit pas en traitant la vérole, elle ne tarde pas de dégénérer en cancer. Le rectum peut aussi s'engorger, s'épaissir et s'ulcérer. Le pus est sanieux, ichoreux; les matières ne peuvent passer, elles sont retenues et causent des coliques habituelles. Quand le squirre de cet intestin commence, il faut rechercher, s'il est possible, la cause qui lui a donné lieu, et la combattre par les remèdes généraux. Le vice vénérien, la répercussion des humeurs cutanées, doivent en être les causes les plus fréquentes; et alors il faut employer les spécifiques usités en pareil cas. Si lorsqu'on est consulté, la maladie a fait des progrès, alors il n'y a plus d'espoir d'en obtenir la guérison, et il faut employer la médecine palliative et adoucissante, pour rendre moins douloureuse l'existence des malades.

APPENDIX

Sur la Fièvre jaune (1).

Cette maladie qui, depuis quelques années, semble vouloir s'acclimater en Europe, est une véritable fièvre pestilentielle. L'estomac paroît être l'organe que les miasmes contagieux affectent particulièrement, et il est frappé comme d'une inflammation érysipélateuse, qui passe bientôt à l'état gangréneux; de-là ces anxiétés, ces cardialgies, ces vomissemens, qui ont lieu à l'invasion de la maladie. Suivant l'âge, le tempérament et le sexe des individus qu'elle attaque, elle peut se compliquer avec une diathèse inflammatoire, putride ou nerveuse, ce qui doit faire varier le traitement, sans toutefois perdre de vue l'indication des premiers symptômes. Un médecin qui a long-temps resté dans les Antilles, a publié une méthode curative qu'il regarde comme spécifique. L'émétique et la saignée, dit il, sont nuisibles, parce que l'estomac, violemment irrité, ne peut supporter le premier; et la prostration des forces qui succède à l'invasion de la fièvre, quoique le pouls soit dur, et qu'il y ait des signes inflammatoires, repousse la saignée. Quand on est à temps d'employer la méthode suivante, on guérit toujours. Il faut employer la limonade avec la crême de tartre, les tamarins, le petit-lait, les doux laxatifs, les lavemens émolliens purgatifs, ceux même de tabac; et si l'on parvient à débarrasser, par ce moyen, les voies gastriques, le malade est sauvé. Après les vingt premières heures on emploie les boissons vineuses, l'eau de fleur d'orange citronnée, la limonade, l'oxicrat pour boisson, les lavemens avec le quinquina. S'il y avoit affection soporeuse, on applique les vésicatoires à la nuque, aux jambes. Le bain froid a réussi très-souvent, et a rétabli les forces dans une hémorragie nasale passive. On donne l'anti-émétique de Rivière, composé de vingt-quatre grains de sel d'absinthe, dans une cuillerée de suc de citron; on le renouvelle souvent; on prescrit le camphre à forte dose; on applique même un vésicatoire sur la région épigastrique, lorsque les contractions de l'estomac sont violentes et continues. Il vaudroit bien mieux employer, dans ce cas, l'opium et toutes les préparations anodynes et narcotiques. On pourroit, dans le principe de la maladie, en calmant le spasme et l'irritation de l'estomac, prévenir tous les funestes accidens qui l'accompagnent. Les médecins de Séville et de Cadix ayant remarqué qu'il n'échappoit presqu'aucun des malades qui, dans le commencement, avoient des tiraillemens violens, des crampes douloureuses d'estomac, le hoquet, une cardialgie extrême et continuelle, avec une prostration de forces; qu'un vomitif et un éméto-cathartique le plus doux, exaspéroient ces symptômes, eurent recours à l'opium et aux gouttes anodynes avec le plus grand succès, comme nous l'assure le professeur Berthe. Nous pensons que chez les jeunes gens vigoureux et les hommes d'une constitution athlétique, une ou deux saignées légères ne seroient point nuisibles; elles agiroient en diminuant le spasme et l'irritation de l'estomac.

(1) Pour l'histoire et le traitement complet de cette maladie, voyez l'ouvrage publié par le docteur Berthe, un des médecins de Montpellier, qui, en l'an 9, furent envoyés en Espagne; il est intitulé : *Précis historique de la Maladie qui a regné dans l'Andalousie* en 1800 (ans 8 et 9 de la République). A Paris, chez Deterville, libraire, rue du Battoir, n° 16. Prix 6 liv., et 7 liv. 50 centimes par la poste.

PETITE
MÉDECINE MATERNELLE,
OU
LE GUIDE DES MÈRES
ET DES NOURRICES,

Pour la guérison des maladies de leurs enfans;

PRÉCÉDÉ

DU MANUEL DES FEMMES ENCEINTES ET DES ACCOUCHÉES,

Avec de nouveaux principes pour la manœuvre des Accouchemens.

L'HOMME qui, par état, est chargé de veiller à la santé de ses semblables, ne doit écrire que pour l'utilité publique; sous ce rapport, il ne peut traiter de sujet plus intéressant que celui qui a pour but la conservation des femmes et des enfans. Ces deux classes d'individus sont les mines fécondes de la population; c'est par elles que les empires se soutiennent, et qu'on voit réparer ces pertes énormes et successives que tous les fléaux destructeurs font journellement éprouver à l'humanité. Depuis long-temps on a dit avec juste raison que sans les femmes les deux extrémités de la vie seroient sans secours, et le milieu sans plaisirs; aussi combien de philosophes de nos jours, de poètes et de médecins se sont empressés de chanter leur mérite, et de leur prescrire des préceptes pour conserver leur santé (1)! Si tous les êtres organisés rendent hommage à la nature, comme à la mère de l'univers, faut-il être étonné que dans l'ordre social, les femmes aient toujours été l'objet de la vénération publique. L'amour, ce

(1) Voyez l'*Essai sur les Femmes*, par Thomas; le *Poëme* de Legouvé, *sur le Mérite des Femmes*; le *Système Physique et Moral de la Femme*, par Roussel; l'*Histoire Naturelle et l'Hygiène de la Femme*, par Moreau (de la Sarthe); l'*Ami des Femmes*, par Marie Saint-Ursin. Tous ces ouvrages sont très-intéressans, et nous en recommandons la lecture.

feu conservateur du genre humain, ne vit, ne s'entretient, ne s'épure que par elles; et comme c'est le feu sacré, elles ont soin de ne le laisser jamais éteindre. Chez tous les peuples, la sensibilité des femmes fut constamment l'appui de la misère et la consolation des maheureux. Leur héroïsme même, dans des circonstances difficiles, est consacré par l'histoire; et l'on n'oubliera jamais en pareil cas, leur généreux dévouement à la patrie, et les sacrifices qu'elles n'ont pas craint de faire pour la sauver. Chaque jour ne s'immolent-elles pas à l'amour maternel? et combien reçoivent la mort en donnant la vie!... Qui de nous n'est pas redevable de son existence aux soins d'une mère tendre et chérie, qui n'a cessé de nous prodiguer ses bienfaits? C'est son sang qui coule dans nos veines; c'est son esprit qui nous anime; c'est son sein qui nous a nourris; c'est donc tout à la fois un acte de piété filiale et de reconnoissance publique, que de travailler à un ouvrage qui puisse apprendre aux mères l'art de conserver leurs enfans, et celui de se préserver elles-mêmes, par des soins bien entendns, des maladies qu'elles contractent en leur donnant le jour.

Notre Traité analytique des maladies des enfans est dégagé de cet appareil scientifique qui n'est entendu que des gens de l'art; nous avons tâché de le rendre simple, précis et populaire, tel enfin que les mères et les nourrices puissent le lire avec fruit: elles doivent même l'avoir sans cesse suspendu au berceau de leurs enfans, comme la sentinelle et le porte-feuille de l'amour maternel. Les anciens supposoient que les dieux envoyoient des génies bienfaisans autour du berceau de l'enfance pour veiller à sa conservation; et cette idée morale et religieuse les pénétroit de respect et de reconnoissance pour la Divinité. Mais aujourd'hui que nous voyons mille génies destructeurs assaillir ces êtres foibles et délicats qui ne font que de voir la lumière, pourquoi ne les garantirions-nous pas, en les couvrant d'un palladium conservateur, des attaques de tous les agens de la mort, qui conspirent contre leur vie? C'est là le but que nous nous sommes proposé d'atteindre, en publiant la *Petite Médecine maternelle* (1).

Les premiers changemens qui arrivent chez les femmes enceintes, se manifestent dans l'estomac; elles refusent les nourritures animales et n'aiment que les fruits et les acides. Chez elles les aigreurs sont très-fréquentes; il faut prescrire

(1) Les préceptes que nous allons tracer sont ceux que nous avons recueillis dans les leçons publiques et privées du célèbre professeur Alphonse le Roi, une des lumières de l'Ecole de Paris et de la médecine, pour le traitement des maladies des femmes et des enfans.

les végétaux et la limonade légère. Il ne faut point gêner les femmes sur leurs goûts, il faut leur défendre l'eau à la glace, et tout ce qui donne trop de ton à l'estomac. L'éther, le quinquina donnés alors pour remédier à une prétendue foiblesse de l'estomac, ont procuré des avortemens. Les alkalis volatils à petite dose pourroient être utiles. On doit abandonner à la nature les premiers vomissemens des femmes enceintes. L'exercice ainsi qu'un air pur, leur sont très-nécessaires. Elles doivent éviter le froid ; la mode des habillemens à la grecque leur est funeste. Les femmes qui habitent près des glaciers de la Suisse, sont obligées de descendre dans des pays plus chauds, pour faire leurs couches. Les femmes qui se sont refroidies pendant leur grossesse, peuvent être sujettes après leurs couches à des rhumatismes laiteux. Les bains facilitent l'accouchement, mais ils peuvent déterminer un engorgement à la matrice, et même des ulcères : il faut être très-sobre sur leur prescription. Le régime doit être tonique et restaurant.

Comme l'état moral de la mère influe beaucoup sur celui de son fœtus, il importe qu'elle ne s'abandonne point aux chagrins et aux passions tristes. L'enfant naîtroit morose et inquiet, et ce seroit là le type de son caractère pour le reste de la vie. On ne peut expliquer cette transfusion morale d'après les loix de la physiologie humaine ; mais l'effet n'existe pas moins, quoique nous ignorions le mécanisme qui le produit. Une femme enceinte doit donc être gaie, et se livrer à toutes les affections joyeuses de l'ame. Cet état a une influence plus marquée qu'on ne pense sur la santé de l'enfant, indépendamment de celle qu'il exerce sur la trempe de son esprit (1). Les anciens avoient coutume d'éloigner des yeux des femmes enceintes les esclaves qui étoient difformes, dans la crainte que leur imagination n'en fût affectée, et que cela ne contribuât à la laideur des enfans qu'elles portoient dans leur sein. Pour obtenir un effet contraire, ils étaloient à leurs yeux les objets les plus agréables, et les plus frappans par leur beauté. Les Athéniens sur-tout, si amateurs de la belle nature, et des proportions symétriques, avoient soin de promener leurs femmes enceintes dans les ateliers de leurs peintres et de leurs sculpteurs célèbres, pour qu'elles reçussent des impressions profondes du beau idéal des ouvrages de ces artistes, aussi il n'y a jamais eu des hommes qui aient réuni de

(1) Voyez, pour de plus amples développemens sur cet objet, l'ouvrage intitulé : *Nouvel Essai sur la Mégalantropogénésie*, ou l'*Art de faire des Enfans d'esprit qui deviennent de grands hommes*. A Paris, chez Deterville, libraire, rue du Battoir, n° 16 ; 2 volumes *in*-8°. Prix 9 liv., et 12 liv. franc de port.

plus belles formes que les Athéniens ; les traits de leurs figures étoient divins, et sans doute que l'imagination des femmes enceintes contribuoit pour beaucoup à ces heureux dons de la nature. L'auteur de la *Callipédie*, poëme sur l'art d'avoir des beaux enfans, a oublié de citer à l'appui de ses préceptes, cet exemple des anciens ; il n'y a que les esprits superficiels qui puissent le regarder comme inutile....

De la Saignée.

Les femmes ne sont jamais réglées durant la grossesse, mais elles ont des pertes, le sang ressemble alors à celui des lochies. Celles qui sont très-sanguines ont besoin d'être saignées, pour abattre l'orgasme sanguin. Il ne faut jamais faire la saignée à l'époque où les femmes avoient eu leurs règles ; il y en a quelques-unes qui périssent d'une trop grande pléthore, ou de la rupture du corps pampiniforme, et des ligamens ronds, pour n'avoir pas été saignées. Lorsqu'il se fait une pléthore au cerveau ou au poumon, il faut alors faire la saignée du pied, ou appliquer les sangsues à l'anus. La grossesse est quelquefois accompagnée de jaunisse ; la saignée du bras seroit alors nuisible (en général dans toutes les maladies du foie, c'est la saignée du pied qu'il faut pratiquer) : s'il survint des hernies inguinales ou ombilicales, on fait garder le lit, on réduit s'il est possible, et on applique des astringens et des spiritueux. Une saignée du bras, quelques purgatifs légers, avec un bandage compressif, ont guéri une femme qui avoit les deux jambes gonflées par des varices. On calme les insomnies par des bains, les rafraîchissans et l'opium. Il est dangereux que les femmes conçoivent au moment qu'elles doivent être réglées, sur-tout si elles sont sanguines. Chez les filles je conseille de différer le mariage jusqu'après l'écoulement des règles. A la suite des fausses couches, il se forme très-fréquemment des pierres biliaires au foie ; Bordeu et le Roi l'ont souvent observé : la nature veut alors que la femme perde une grande quantité de sang, si cela n'arrive pas, il peut survenir des engorgemens à la matrice, aux ovaires, mais sur-tout au foie. On y remédie dans ce cas par des sangsues au vagin et à l'anus. Sur la fin de la grossesse, lorsque les femmes deviennent hydropiques, la saignée est indiquée, parce que la maladie est dépendante de la pléthore.

Des Purgatifs.

C'est pendant la grossesse qu'il faut purger les femmes qui ont des virus. On donne alors deux gros de crême de tartre, avec un peu de borax pour la rendre soluble, dans la décoc-

tion de demi-livre de pruneaux. La manne et tous les doux purgatifs sont indiqués.

Des Vòmitifs.

Les vomissemens tiennent quelquefois à un état spasmodique de l'estomac ; dans ce cas on donne avec succès la limonade tiéde avec quelques gouttes de liqueur spiritueuse, l'eau-de-vie seule suffit. Une femme très-puissante qui avoit les mamelles très-petites, et des vomissemens très-rebelles, fût guérie par l'application de cataplasmes émolliens; en les supprimant, les vomissemens revenoient. L'estomac étoit sans doute affecté alors par sympathie, puisque les mamelles étoit douloureuses. — Lorsque les femmes enceintes ont des fièvres aiguës, et qu'il survient embarras gastrique ou intestinal, on leur administre les doux vomitifs ; et on les traite du reste comme si elles n'étoient pas enceintes, suivant les indications. On ne doit nullement craindre les avortemens, si l'on procède avec méthode et intelligence. La pratique jadis en usage en pareil cas, et qui consistoit à ne rien faire, étoit des plus meurtrières ; combien de femmes en ont été les malheureuses victimes! Au moyen de légers vomitifs, d'évacuans toniques durant la grossesse, et de potions aromatisées, on peut prévenir la fièvre puerpérale qui est toujours occasionnée par la foiblesse du systême intestinal, foiblesse qui peut venir ou d'une mauvaise nourriture, ou d'une habitation insalubre, ou enfin de l'impression d'un air froid et humide, et des affections tristes de l'ame.

Les femmes que l'on saigne dans le temps du travail ou avant, ont moins de lait que celles qui ne l'ont pas été. Une saignée du pied dissipe l'engorgement sanguin qui s'oppose souvent à l'accouchement, et que les ignorans (expression de M. le Roi) prennent pour un enclavement. Ce praticien assure avoir eu saigné, deux, trois et quatre fois une femme durant le travail. La foiblesse n'est alors qu'apparente, les forces sont opprimées et non résolues. La saignée obvie au spasme et à l'inflammation de la matrice, ce qui arrive quand il y a long-temps que les eaux sont percées ; on emploie encore les bains, les embrocations huileuses avec de l'opium et le camphre. Les accoucheurs conseillent de ne jamais percer les eaux, mais de laisser agir la nature. Les linges chauds appliqués sur les grandes lèvres, sur les reins sont des moyens propres à redonner la vie à la matrice. Quand elle est dure et qu'elle fait pour ainsi dire la pierre, on peut délivrer la femme, il n'y a pas à craindre d'hémorragie. Lorsqu'une femme en travail est prise de convulsions, il faut tirer du sang par les pieds ; dans un cas pareil, M. le Roi fit ouvrir

les deux saphènes, et cela lui réussit. On voit que le véritable forceps est la lancette... Le peuple donne souvent des cordiaux, mais il faut diminuer la pléthore par des saignées, et puis donner quelques gouttes d'alkali volatil, c'est le cordial qui agit le plus promptement. Deventer donnoit alors l'opium, soit pour calmer l'irritation, soit pour mûrir le travail. Un charlatan faisoit accoucher les femmes sans douleur en leur donnant des narcotiques. La matrice reprend de l'énergie par le bain. Une femme qui étoit en travail depuis quarante-huit heures, fut mise par les ordres du professeur le Roi, dans le bain après avoir été saignée deux fois; il lui fit prendre de l'alkali volatil avec du laudanum, la femme s'endormit, et la matrice reprenant de l'énergie, l'accouchement fut heureux.

Les sueurs naturelles sont utiles après l'accouchement; la nature pousse à la transpiration insensible; mais la méthode phlogistique en usage autrefois étoit des plus dangereuses. Par un excès contraire on a prodigué l'état rafraîchissant, tel que le petit-lait, la limonade, méthode employée par Tronchin. L'économie est alors si foible, que la femme ne peut rien supporter d'extrême. Le régime tempérant est le seul indiqué. Il faut que la nourriture soit légère, et ne pas employer les évacuans sans nécessité. Les boissons ne doivent pas être fort abondantes; l'eau de cerfeuil, d'orge, de chiendent, la tisane vineuse, sont les boissons appropriées. Chez les femmes vaporeuses le bouillon est utile parce qu'il relâche le systême nerveux. La nourriture humide est dans ce cas très-indiquée. Suivant l'état d'irritation ou d'atonie du canal intestinal, il faut des alimens stimulans ou mucilagineux. On peut mettre quelques gouttes de laudanum dans le bouillon. A la suite de l'accouchement, il y a quelquefois indication d'appliquer une ou deux sangsues aux grandes lèvres pour dégorger la matrice, ou de saigner du pied pour éviter la métastase du sang qui se porte, tantôt sur un organe, tantôt sur un autre. Marie-Antoinette, dernière reine de France, après son accouchement eut des convulsions, sa figure devint rouge; Vandermonde la saigna du pied, et elle fut bien. Dans une première couche, il n'y a pas de tranchées, mais après plusieurs, elles sont plus fréquentes, la matrice qui se dégorge occasionne ces tranchées. On sait que le grand moyen de rétablir les vidanges ou les lochies, est l'application d'une ou deux sangsues aux grandes lèvres, et un lavement émollient et purgatif. Après l'accouchement on doit changer le linge des accouchées; la propreté leur est très-salutaire; on peut prévenir par-là des fièvres puerpérales et putrides. Jadis on croyoit que le chan-

gement de linge ne pouvoit se faire sans danger, mais c'est une erreur.

Il est très-ordinaire de voir survenir chez les femmes grosses des pertes de sang; quelques-unes arrivent dans les trois premiers mois de la grossesse, d'autres de trois à sept; quelques-unes peuvent être internes durant la grossesse: il y en a qui se manifestent aux approches du travail, ou bien immédiatement après l'accouchement, et à cette époque il n'est pas rare d'en voir encore à l'intérieur de la matrice. Décrivons en peu de mots la méthode propre à remédier à ces différentes hémorragies, et consultons à cet égard l'excellent traité *ex professo* du professeur Alphonse le Roi (1).

Les pertes qui surviennent dans les premiers mois de la gestation, peuvent être suivies de fausses couches, ou continuer sans qu'elles occasionnent d'avortement. Dans le premier cas il faut par des doux vomitifs fréquemment répétés, changer le mode de sensibilité et d'exaltation des forces vitales accumulées sur la matrice, et donner à l'intérieur les poudres astringentes; le quinquina en bol, ou en décoction à froid, est un remède excellent. Les cataplasmes avec les racines de bistorte, de tormentille, de grande consoude, de plantain, de roses, de noix de galles, appliqués sur la région hypogastrique sont très-convenables; on feroit usage au besoin des injections spiritueuses, et des potions calmantes et narcotiques, de même que des corps froids appliqués sur les reins. Dans les hémorragies qui ne sont pas suivies d'avortement, on emploie avec succès le tampon imbibé de vinaigre au vagin, et la nature ne tarde pas à faire naître des douleurs, dès que le sang s'amasse en quantité dans la matrice. La méthode conseillée par Puzos et même par Baudelocque de percer les membranes pour faire écouler les eaux, et procurer un accouchement prématuré, doit être rejetée, parce qu'elle est suivie de nombreux inconvéniens, ainsi que Lamotte, le plus prudent des accoucheurs, l'a remarqué. Il vaut mieux lui préférer le tampon. On employeroit les mêmes moyens dans les pertes qui arrivent de trois à sept mois, suivant les indications que l'on auroit à remplir. On a recours aux saignées des parties supérieures ou inférieures pour diminuer l'abord du sang dans la matrice, lorsqu'il y a des pertes à l'intérieur de cet organe; on dilate son col par les moyens usités, et l'on tâche de faire pénétrer des injections toniques

(1) *Des Pertes de Sang pendant la grossesse, lors et à la suite de l'Accouchement.* Paris, an 11, vol. *in*-8°; chez Méquignon aîné, libraire de l'Ecole de Médecine, n° 3, vis-à-vis la rue Haute-Feuille. Prix 2 liv.

et spiritueuses, l'eau-de-vie par exemple ou le quinquina; on ne néglige point l'application des cataplasmes aromatiques sur le bas-ventre. Dans un cas pareil, si le col de la matrice étoit mou, dilaté, et qu'on lui soupçonnât de l'énergie, on pourroit percer les eaux, aller chercher l'enfant par les pieds, sur-tout si l'époque de l'accouchement naturel n'étoit pas éloignée, et que la nature eût déjà fait ressentir quelques douleurs. « On ne doit se permettre, dit le professeur le Roi, cette opération dans le cas de pertes, qu'autant » qu'on est sûr, ou de terminer l'accouchement, ou que la » nature elle-même le terminera facilement et promptement. » On doit se l'interdire lorsque la grossesse est moins avancée, que le col de la matrice a du ressort, et par consé» quent est très-peu dilatable ».

Quand la perte survient avant la délivrance de la femme ou l'expulsion du placenta, il faut injecter de l'eau-de-vie ou du vin bouilli dans la matrice et la tamponer. On emploie des cataplasmes aromatiques sur le bas-ventre en même temps; ces deux moyens suffisent pour faire reprendre à la matrice son énergie et ses contractions, d'où s'ensuit la sortie du délivre. Si les pertes continuent après l'accouchement, il faut préférer les injections spiritueuses au tampon, parce que le sang s'amassant dans la matrice, il pourroit en résulter une putréfaction funeste à l'économie de la femme. Les femmes qui ont eu des pertes durant leur grossesse et qui sont foibles, ne doivent pas être délivrées subitement après la sortie de l'enfant; il faut abandonner ce soin à la nature d'après l'avis des plus grands accoucheurs, et n'agir que, lorsque par le tact, on sent à travers les muscles du bas-ventre que la matrice a une dureté de pierre. Il arrive beaucoup d'accidens funestes aux sages-femmes ignorantes qui négligent ces conseils.

Enfin les pertes internes qui arrivent quelque temps après l'accouchement, sont les plus funestes, parce qu'elles sont inopinées, et qu'elles enlèvent les femmes lorsqu'on est dans la plus grande sécurité. On doit craindre cet accident chez les femmes foibles, qui ont eu des pertes avant leur accouchement, et les surveiller avec soin; les signes qui annoncent un épanchement dans la matrice, sont un étouffement subit, un mal-aise, des anxiétés, des convulsions, le ventre est ballonné; dans ce cas, il n'y a aucun moment à perdre, il faut prévenir la mort qui est prochaine. Une main portée sur le ventre, soutient le fond de la matrice; de l'autre on va dilater le col, et l'on emploie à cet effet un mélange d'huile et de mucilages; on retire les caillots de l'intérieur de la matrice; ensuite on fait une injection avec un mélange de vin

bouilli et d'eau-de-vie, par ce moyen, dit M. le Roi, j'ai sauvé plusieurs femmes prêtes à expirer. On a recours en même temps aux frictions toniques et spiritueuses sur le bas-ventre et à la région lombaire. A l'intérieur on donne quelques gouttes d'alkali volatil, dix à quinze gouttes dans un demi-verre d'eau aromatisée avec la fleur d'orange, et tout ce qui peut redonner de l'énergie à la femme, ainsi qu'à la matrice débilitée.

La saignée légère du bras prévient l'avortement, ainsi que les ventouses scarifiées sur le sein, comme le conseille Hippocrate. Les femmes de la campagne emploient en pareil cas une écuelle de bois frottée d'ail, qu'elles s'appliquent sur le nombril; cet épispastique leur réussit. Lorsqu'après les fausses couches, la femme n'a guère perdu de sang, pour remédier à l'engorgement de la matrice, des ovaires ou du foie, on applique au vagin quelques sangsues; on a recours ensuite aux fondans, aux évacuans de toute espèce; soit purgatifs, soit lavemens. Les douches d'eau froide sur le bas-ventre ont été employées avec succès par Sigault; mais M. le Roi conseille de n'en faire usage que lorsque les autres remèdes ont échoué. Après les fausses couches, et même après l'accouchement, le placenta reste dans la matrice et menace de se putréfier, le bain tiéde s'emploie avec succès. Ce moyen réussit aussi dans l'accouchement, lorsque les douleurs se rallentissent. Les narcotiques combinés au nitre, aux astringens, aux alkalis volatils, sont très-salutaires; les vomitifs et les purgatifs sont deux des moyens principaux qu'employoit Hippocrate dans les hémorragies actives; ces fluxions sanguines n'étant, d'après le père de la médecine, que des aberrations des mouvemens vitaux, ou, suivant Bichat, une exaltation des forces vitales, il est évident qu'au moyen d'une irritation portée sur un autre organe, on rompt le spasme des parties qui donnent lieu aux hémorragies. C'est pourquoi les vomitifs et les purgatifs énergiques s'administrent avec succès dans le cas d'hémorragies actives, même d'hémoptysie. Ainsi Stoll qui a fait un usage si fréquent des vomitifs, et qui en exalte la merveilleuse puissance, dit que dans des pleurésies bilieuses, où il y avoit crachement de sang, il avoit vu cesser ce symptôme par l'émétique. Cet effet qui a dû paroître apocryphe aux sectateurs de Boerhaave, est en concordance avec la saine doctrine des modernes sur les hémorragies. Les acides végétaux et minéraux sont utiles; l'eau de Rabel, qui est le mélange de l'esprit-de-vin et de l'acide vitriolique, est la panacée de tous les ignorans dans les hémorragies, dit très-ingénieusement un accoucheur. Hoffmann et Dickson ont fait un très-grand

usage du nitre dans les cas de pertes utérines. Ce dernier le regardoit même comme spécifique. Dans les maladies inflammatoires, putrides et malignes, le nitre uni au camphre réussit très-bien. Dans les hémorragies périodiques, le quinquina est efficace; mais il ne faut le donner que lorsqu'il y a foiblesse dans l'économie, et sur la fin des pertes, autrement il seroit nuisible. Ainsi Van Swieten, en le prescrivant, procura une fausse couche qu'il vouloit éviter. Helvétius recommande l'alun à la dose d'un demi-gros, trois ou quatre fois par jour. Hoffmann donnoit dix à douze grains de colcholar, de sel fusible d'urine, d'alun et de sucre candi, ou bien un mélange de vinaigre distillé, d'os d'animaux demi-calcinés et d'eaux aromatiques. Les topiques, même empyriques sur le bas-ventre, ne doivent pas être négligés, ainsi que les vésicatoires et le moxa appliqués sur différentes parties du corps.

Dans les derniers temps de la grossesse, les grandes lèvres s'infiltrent, et il y survient une hydrocèle; si la sortie de l'enfant n'en est point gênée, on n'y touche point; dans le cas contraire, on les dégorge. Une contusion peut causer à ces parties un engorgement phlegmoneux; mais pour l'ordinaire, il dépend d'une cause interne. On emploie alors les demi-bains, les compresses émollientes, de préférence aux cataplasmes. On se dispense de l'incision, pour que la cicatrice ne fasse pas croire à une autre maladie. Quand l'abcès est considérable, on l'ouvre néanmoins, et l'on bassine avec l'eau de guimauve et de sureau. Les grandes lèvres sont aussi le siége de petites tumeurs carcinomateuses qu'il faut couper de bonne heure. Il se forme quelquefois dans la vulve des tumeurs cancéreuses, on doit les emporter avant qu'elles vieillissent, et que l'ichor résorbé n'engorge les glandes de l'aine; car alors si on opéroit, la maladie répulluleroit. Enfin il peut survenir à côté du canal urinaire des tumeurs dures, rouges qui ressemblent à un grain de groseille; elles sont très-douloureuses, et doivent être consumées au moyen du cautère actuel; l'on prévient par-là des carcinomes qui seroient incurables.

Relâchement du Vagin.

Les femmes âgées, celles qui ont fait beaucoup d'enfans, sont sujettes à cette incommodité. Le vagin forme un bourrelet. La surface de la tumeur est inégale, raboteuse, percée intérieurement d'une ouverture à travers laquelle on peut tâter la matrice dans son état naturel. Si la maladie est récente, on emploie des compresses trempées dans du vin où

l'on a fait bouillir des roses et de l'écorce de grenade; mais souvent il faut recourir à un pessaire.

Descente de la Matrice.

La descente de la matrice a trois degrés différens, auxquels on donne le nom de relâchement, de descente proprement dite, et de chute ou de précipitation. Une tumeur piriforme percée à sa partie inférieure d'une ouverture en travers, et engagée dans le vagin, annonce le premier ou le second degré de la descente de matrice. Cet organe se précipite entièrement au dehors, lorsque le mal est parvenu au troisième degré. Il entraîne le vagin qui est retourné sur lui-même, et présente l'apparence d'une tumeur alongée, presque cylindrique, avec une ouverture transversale qui laisse échapper le sang menstruel. Le vagin retourné sur lui-même, et exposé à l'action de l'air, prend quelquefois une couleur qui est peu différente de celle de la peau; aussi est-il arrivé que des femmes qui avoient des précipitations de matrice, aient passé pour hermaphrodites, parce que la tumeur qui leur sortoit des parties naturelles a été prise pour une verge. La fille de Toulouse, dont Saviard nous a conservé l'histoire, étoit dans ce cas (1). Les signes qui font connoître le relâchement et la descente de la matrice, sont une pesanteur et des tiraillemens dans les reins, qui augmentent lorsque les malades sont debout ou qu'elles marchent, et cessent lorsqu'elles ont resté au lit. Dans la précipitation, les femmes éprouvent le tenesme et de la difficulté à uriner. Elles ressentent quelquefois des douleurs vives dans la tumeur qui peut s'enflammer et s'ulcérer. On réduit facilement la matrice lorsqu'elle n'est que relâchée ou descendue; la femme couchée sur le dos, les pieds élevés, on introduit les doigts dans le vagin, et on la replace. Lorsque la matrice est précipitée, comme elle est accompagnée de gonflement et d'inflammation, il faut, avant de tenter de la réduire, employer les saignées, les purgatifs, les bains, les boissons délayantes, et les topiques émolliens, On contient alors ce viscère au moyen d'un pessaire, et l'on fait des injections astringentes avec la décoction de plantain, de roses rouges, d'écorce de chêne et de grenade.

Renversement de la Matrice.

Il est complet ou incomplet. Dans le premier cas la matrice se retourne totalement sur elle-même, passe à travers son orifice, entraîne une partie du vagin et descend plus ou

---

(1) Sabatier, de la *Médecine opératoire*, tom. 1, pag. 303.

moins bas, quelquefois jusqu'entre les cuisses de la malade. Lorsque le renversement est incomplet, le fond seul de ce viscère passe à travers l'ouverture de son col, et se fait sentir dans le vagin. Un accoucheur, et encore plus les sages-femmes, peuvent donner lieu à cette maladie, en faisant l'extraction du placenta avant que la nature en ait opéré le décollement; en tirant sur le cordon ombilical avec force et secousses, sans soutenir la matrice avec les doigts de la main gauche, ou sans avoir l'attention d'en décoller le placenta avant de l'extraire. Cependant il est des femmes sujettes au renversement de la matrice, sans qu'elles puissent attribuer cet accident à l'impéritie des accoucheurs, soit parce qu'elles font des efforts trop violens pour se délivrer, soit parce que le placenta est trop lourd. Les polypes utérins et d'autres causes internes peuvent aussi être la cause d'un renversement de la matrice.

Lorsque ce renversement arrive bientôt après l'accouchement, il a des signes, dit Sabatier, auxquels on peut le reconnoître. La matrice, dans sa situation naturelle, se trouve dans la région hypogastrique sous la forme d'une tumeur ronde et circonscrite; mais lorsqu'elle est enfoncée et retournée sur elle-même, cette tumeur ne s'y trouve plus, et on ne sent, au lieu qu'elle a coutume d'occuper, qu'un vide sur lequel on peut fonder ses soupçons. Si le renversement est incomplet, le toucher fait appercevoir dans le vagin une tumeur qui a la forme d'un segment de sphère presqu'égale à sa superficie et entourée par le col de la matrice, comme par une espèce de bourrelet autour duquel il est aisé de promener l'extrémité du doigt, soit qu'on le porte entre ce bourrelet et la tumeur, ou entre ce même bourrelet et le vagin. Dans un renversement complet de la matrice, on trouve dans le vagin, et quelquefois hors des parties naturelles et entre les cuisses de la malade, une tumeur irrégulièrement ronde, sanglante, dont la surface est unie, et qui est suspendue par un collet autour duquel se trouve un bourrelet formé par l'orifice de ce viscère. Les malades ressentent des douleurs aiguës dans les aines et les reins, une pesanteur incommode à la région hypogastrique et un tenesme considérable, lorsque le renversement est incomplet. Il se joint souvent une perte utérine. Mais dans le renversement complet, les douleurs sont plus vives, la perte de sang plus considérable, et les malades éprouvent des foiblesses qui sont quelquefois suivies de sueurs froides, de convulsions et de délire. Quand cet accident est arrivé, il faut de suite procéder à la réduction de la matrice, pour calmer tous les symptômes allarmans; le moindre délai seroit

funeste. Quelques femmes périssent en peu d'heures. On employeroit, au besoin, les saignées, les bains, les émolliens, les anodyns, les narcotiques, pour diminuer l'inflammation et s'opposer à ses progrès.

Rétroversion de la Matrice.

La rétroversion de la matrice a lieu lorsque le fond de ce viscère, entraîné par sa pesanteur, et poussé de haut en bas par l'action du diaphragme et des muscles du bas-ventre, s'engage entre le sacrum et la paroi postérieure du vagin, pendant que son col se porte du côté de la jonction des os pubis. Cette espèce de déplacement n'a commencé à être connue que depuis le milieu du siècle dernier. Elle n'arrive que pendant les premiers mois de la grossesse, et chez les femmes qui ont le bassin fort évasé, tandis que son détroit supérieur est resserré. Si la matrice qui l'occupe alors vient à être retenue par une grande distension de la vessie, et qu'elle soit pressée entre les parois osseuses de cette cavité, pendant qu'elle écarte celles qui sont molles, elle s'y trouve en quelque sorte enclavée, et ne peut plus changer de position. Ce viscère, devenu immobile, exerce sur les parties voisines une pression qui réagit sur lui, et qui attire des maux incalculables. Les premiers soins qu'il faut donner aux femmes attaquées de ce déplacement, doivent tendre à procurer la sortie des urines; soit par l'usage de la sonde, soit par la ponction au pubis. On donne ensuite des lavemens émolliens; et l'on procède à la réduction, en exerçant des pressions méthodiques par le vagin et par le rectum. On recommande à la femme de rendre ses urines au premier besoin, de se tenir le ventre libre, d'éviter tout effort, toute chute, et l'on attend que l'augmentation de volume de la matrice, par les progrès de la grossesse, l'empêche de retomber dans le petit bassin (1).

Tels sont les accidens mécaniques qui peuvent affecter l'utérus durant la grossesse ou après l'accouchement. On ne doit point négliger d'appeler un homme de l'art pour y remédier le plus promptement possible, et avant que l'état inflammatoire des parties s'oppose à leur réduction.

Des Dépôts laiteux ou *Lait répandu.*

Lorsque les femmes qui ont le sein développé, qui sont très-bien portantes, ont l'imprudence de ne pas allaiter leurs

(1) Pour de plus grands détails, voyez la *Médecine opératoire* de Sabatier, tom. 1, pag. 324 et 325.

enfans, et qu'elles ne font aucun remède pour s'opposer aux ravages du lait, il arrive très-souvent qu'elles sont assaillies de mille maux dont on ignore la cause, si on ne remonte à l'origine de leurs couches. Les maladies laiteuses se masquent sous toutes sortes de formes; et il est quelquefois bien difficile de les guérir. Beaucoup de médecins de mérite ne croyent point aux laits répandus; mais c'est à tort, puisqu'en donnant les remèdes appropriés, on remédie à tous les accidens. Il est des hydropisies qui sont dépendantes d'un épanchement laiteux, et qu'on guérit promptement par les forts diurétiques. Il n'en est pas de même des engorgemens qui se manifestent aux ovaires ou dans les viscères abdominaux; ils ont pour l'ordinaire une terminaison funeste. Certains rhumatismes, et même des douleurs arthritiques, reconnoissent aussi pour cause un lait répandu. J'ai vu nombre de fois des affections cutanées, des teignes muqueuses, n'avoir pas d'autre origine. Les remèdes qu'on doit administrer en pareil cas, sont les purgatifs répétés, les diurétiques, les eaux minérales sulfureuses, et les boissons qui portent à la peau. On est dans l'usage d'employer le sel de duobus en lavement; il peut être utile, mais il faut qu'il soit long-temps continué. On emploie dans les purgatifs le jalap, la scammonée et les sels neutres. Les cendres de genêt dans la tisane de racine de fraisier, de persil, réussissent souvent. Le vin blanc où l'on a fait infuser du cerfeuil, des asperges, et dissoudre un gros de nitre par pinte, est employé avec succès. Au printemps, on donne les sucs des plantes diurétiques, comme le cerfeuil, le cresson, la pariétaire, &c.

Je recommande l'usage des cerises mangées en abondance, des fraises, des groseilles. Enfin l'on auroit recours au vin amer diurétique si la maladie étoit rebelle, et qu'il y eût une diathèse hydropique.

Les accouchées qui se refroidissent le sein, ou qui s'appliquent des astrigens, sans tenir le cours des urines ou du ventre libre, sont sujettes à des engorgemens plus ou moins douloureux, et qui viennent souvent à suppurer. Il n'y a pas en pareil cas de meilleurs fondans que les purgatifs répétés, les sangsues à l'anus ou aux pieds, et les diurétiques. Si la douleur étoit très-forte, comme dans la maladie que les femmes appellent le poil, il faudroit la calmer par les narcotiques, et l'opium appliqué en cataplasmes ou en dissolution.

Une femme nouvellement accouchée qui perd son enfant ou qui est dans l'impuissance de le nourrir, doit se tenir à un régime sévère; prendre tous les jours des lavemens avec trois à quatre gros de sel de duobus, faire usage des boissons ra-

fraîchissantes et diurétiques ; elle peut, au besoin, appliquer sur les mamelles le suc et les cataplasmes de menthe ; mais je ne conseille point les compresses trempées dans le vinaigre, l'eau de Goulard, ou dans les décoctions très-astrigentes ; il pourroit en résulter des accidens. La diète, les purgatifs, les diurétiques, nous le répétons, sont les meilleurs remèdes anti-laiteux.

Il est inutile d'insister sur les avantages de l'allaitement maternel. Les femmes qui s'en dispensent sans cause légitime, outre qu'elles manquent au premier devoir de la nature, s'exposent encore à des maladies sans nombre qui peuvent durer toute la vie. Elles ignorent combien le lait d'une mercenaire peut nuire à un enfant, et altérer ses dispositions morales et physiques. L'histoire nous apprend qu'Achille, nourri du sang et de la moelle des lions, fut intrépide et féroce comme ces animaux ; que Romulus, allaité par une louve, eut toujours un esprit rapace, témoin l'enlèvement des Sabines ; que Néron enfin hérita de la cruauté de sa nourrice, et fut barbare comme elle. On pourroit citer plusieurs autres exemples des vices et des passions communiqués par leurs nourrices à leurs enfans, mais dans ces derniers temps les philosophes et les médecins ont tant écrit contre le nourrissage mercenaire, qu'il est inutile d'y revenir. Les bonnes mères n'ont pas besoin des préceptes des hommes pour obéir aux loix de la nature ; quant aux marâtres, elles demeurent toujours sourdes aux conseils de la raison.

Nouveaux principes pour la manœuvre des Accouchemens.

Il y a des bassins ronds, ils se trouvent chez les femmes qui ont de la carrure ; d'autres sont elliptiques, et ils existent chez les femmes grandes qui ont la taille svelte. Les premières accouchent plus facilement, l'excavation étant plus large chez elle.

Levret, et avant lui Mauriceau, pensoient que le diamètre antéro-postérieur étoit le plus grand. Ils croyoient que l'enfant présentoit l'occiput au pubis et la face au sacrum, c'étoit une erreur. Cette tête est située de manière que son plus grand diamètre répond au diamètre oblique du bassin. Beaucoup de causes sont capables de déformer le bassin. L'accroissement a des accès chez les enfans ; quand les enfans sont dans ces accès, les os sont ramollis, rouges ; si on les fait marcher dans cet état, on déforme le bassin ; le sacrum proémine en devant, la symphyse du pubis est relevée. Quand on fait porter aux jeunes filles des fardeaux,

des bottes avant que leur accroissement soit achevé, il en résulte toujours des déformations.

Pour savoir si un bassin permettra l'accouchement, il faut s'assurer du diamètre antéro-postérieur. Pour cela on a inventé des instrumens nommés pelvimètres. La main suffit. Il faut la porter derrière les vertèbres lombaires et sacrées : si l'on y trouve un grand enfoncement, c'est déjà une forte conjecture, que le sacrum proémine en dedans; ensuite on touche la femme dans le vagin, on dirige son doigt directement jusqu'à la base du sacrum, et en ôtant trois lignes pour l'obliquité, on aura le diamètre antéro-postérieur à une ligne près. Un peu d'habitude suffit d'ordinaire pour prononcer sur la nature de l'accouchement. Il faut d'abord s'exercer sur le cadavre; pour cela il faut porter le doigt dans le vagin, en le dirigeant en bas, puis en haut et en arrière. Quand on a deux ou trois pouces, et que la femme est bien faite, on est assuré que l'accouchement se fera sans obstacle. On compte au bassin quatre diamètres; un antéro-postérieur, un transversal et deux obliques. Ceux-ci sont les plus grands et les plus intéressans à connoître. La longueur de la symphyse du pubis, celle du sacrum, annoncent la longueur de l'excavation du bassin. Cette excavation est plus longue dans les bassins elliptiques des femmes de taille svelte. On considère encore si les crêtes des os des iles sont bien évasées; on recherche la distance de la tubérosité de l'ischion à celle du côté opposé. Cette distance est au moins de trois pouces et demi; on examine si le coccix est soudé ou mobile. La tête de l'enfant, la partie la plus utile à étudier, quant à l'accouchement, est un assemblage de plusieurs ovales. L'enfant lui-même a une forme olivaire, dont l'occiput présente la petite pointe de l'ovale. Hippocrate avoit fait cette comparaison; il disoit que l'enfant ressemble à une olive dans une bouteille, il ne peut sortir que par l'un des deux bouts. Le principal des diamètres de sa tête est le longitudinal s'étendant du sommet du front à l'occiput; car la tête franchit les détroits par une de ses pointes, et le plus ordinairement c'est l'occiput qui ayant le plus grand diamètre, s'oppose à son passage dans cette position, sur-tout lorsqu'il reste sur le diamètre transversal. L'enfant bien développé a de dix-huit à vingt-quatre pouces. Les filles sont plus courtes; ont la tête moins volumineuse, et le bassin plus large. L'enfant peut prendre plusieurs positions sur le bassin; la plus simple est celle où l'occiput répond à la cavité cotyloïde gauche, et la nature termine seule cet accouchement. Deventer est le premier qui ait conçu l'obliquité de la matrice. Elle est située dans le centre du bassin, cependant elle appartient plutôt

au côté droit. Les femelles conçoivent plutôt de ce côté, aussi la matrice se développe plus et penche de ce côté, tandis que l'épiploon et le paquet intestinal se portent à gauche pour contrebalancer son poids. Cette position est la meilleure de toutes; l'obliquité de la matrice est donc naturelle, et n'est pas un vice.

Les diverses positions de l'enfant, quant à la tête, ont été méconnues; seulement Paul d'Egine dit que quelquefois il faut repousser un peu la tête d'un côté pour faire évacuer de l'autre; on connoît là le praticien. Ould, le premier, fit voir que la position de la tête ne pouvoit pas, comme on le croyoit, être telle, que l'occiput répondît à la colonne vertébrale, et le front à la symphyse pubienne, il démontra que cette tête occupe le diamètre oblique du bassin. Péan et Soleyrès ont multiplié extrêmement les positions; et comme Smellie avoit montré qu'il falloit que l'occiput se présentât le premier, on a placé cet occiput sur tous les points du bassin, ce qui est au moins inutile.

Le plus ordinairement la tête est dans le diamètre oblique, l'occiput répondant à la cavité cotyloïde gauche ou à la droite. La première de ces deux positions est la plus naturelle, puis la seconde, ensuite vient celle de la face répondant à la cavité cotyloïde gauche, puis à la cavité droite. Il n'y a donc que quatre positions de la tête considérée en entier. Mais comme l'occiput peut plonger, descendre le premier, ou que ce peut être le menton, il faut faire encore quatre positions, ce qui porte en tout le nombre à huit. Les accoucheurs qui les ont multipliées, ont embrouillé l'art. Quand la face plonge, si l'occiput répond à l'une des cavités cotyloïdes, et porte sur le ligament sacro-ischiatique, l'accouchement ne peut pas se faire, c'est une remarque que nous devons à Smellie; il faut dans ce cas faire remonter la face et plonger l'occiput; d'où il faut conclure, 1°. que la plus facile de ces positions est celle où l'occiput plonge, et répond à la cavité cotyloïde gauche. Pourquoi cela? Nous en avons donné les raisons. La matrice appartient un peu plus au côté droit et le paquet intestinal est à gauche. 2°. Dans la seconde position, l'occiput plonge et répond à la cavité cotyloïde droite. Celle-ci est moins facile que la première, plus facile que les suivantes; ceci est nécessaire pour le pronostic à porter. 3°. L'occiput qui plonge répondant à la symphise sacro-iliaque constitue la troisième et quatrième position. L'accouchement est alors pénible, sur-tout pour une femme à taille svelte, grande; moins pour un bassin rond, large et de peu de longueur.

Mécanisme du Passage de la Tête à travers le Détroit, et les divers Mouvemens qu'elle exécute dans l'accouchement le plus naturel.

D'abord la suture sagittale se présente sur un plan horizontal ; il y a alors un petit mouvement de torsion par lequel elle se penche un peu de côté. Mauriceau s'en étoit apperçu, et disoit que l'enfant présentoit l'oreille. L'occiput s'avance un peu en devant, répond à la cavité cotyloïde gauche. Il franchit ainsi le détroit supérieur, et descend au bassin. Il plonge davantage. La connoissance de ces mouvemens est sur-tout infiniment utile pour l'application des instrumens. La tête, parvenue dans l'excavation, s'y repose un moment ; elle s'y gonfle, et il est à remarquer que si l'on avoit fait épuiser la femme dans le début du travail, on auroit de la peine à faire franchir à la tête le détroit inférieur ; il faut donc la ménager dans le début, afin qu'elle ait des forces suffisantes pour achever l'accouchement. La tête, dans l'excavation, se contourne de façon que la face se trouve du côté du sacrum ; à mesure qu'elle descend, l'occiput plonge toujours davantage, les forces de la matrice agissent sur la face, portent sur le menton ; l'occiput se présente à la vulve, et la tête fait un mouvement de bascule en vertu duquel l'enfant sort après l'occiput, et celui-ci se porte en haut vers le ventre. Quelquefois la longueur du sacrum porte obstacle à cette bascule ; on fait alors mettre les femmes sur des serviettes, le sacrum ainsi isolé est plus facile à refouler en arrière. Vers la fin du travail, les forces se portant sur le front, il est nécessaire d'aider l'occiput à plonger ; car sans cela la tête peut devenir horizontale, appuyer fortement contre le périné, et le déchirer. On évite cet accident en faisant plonger l'occiput, le rendant oblique et l'empêchant de prendre cette position horizontale qui est préjudiciable. Quelques praticiens font alors redoubler d'efforts aux femmes ; il faut les laisser reposer un peu, au contraire, et les parties ont le temps de se distendre, il faut même avoir le soin de les oindre, et l'accouchement est facile et le moins douloureux possible.

Quelquefois au début du travail on sent la fontanelle antérieure, parce que, comme je l'ait dit, la tête est alors placée de manière que la suture sagittale est horizontale. Il est bon de remarquer ce phénomène; car on pourroit, au premier coup-d'œil, croire que l'accouchement se fera, la face se présentant la première, quoique cette idée ne fût pas fondée; l'occiput plongera à mesure que le travail s'avancera, et l'accouchement aura lieu comme à l'ordinaire. Les parties molles

n'offrent jamais d'obstacle, les parties dures en sont seules capables. Lorsque la face de l'enfant plonge dans le bassin, la tête arcboute contre les ligamens sciatiques, et alors l'accouchement est impossible.

Dans la seconde position, c'est-à-dire, l'occiput à l'aine droite, la matrice, qui est un peu à gauche, empêche la tête de faire son mouvement de rotation; la matrice se trouve dans ce cas presque au centre de l'abdomen. Cet accouchement est plus laborieux que le précédent. Dans celui-ci la déchirure du col de la matrice fait qu'elle s'amincit plus de ce côté, selon la position de la matrice. Dans le second accouchement le rectum est plus contus; il peut l'être assez pour donner lieu à des hémorroïdes. Quand la tête est dégagée, si les épaules étoient horizontales, il faudroit, avec le doigt, les disposer obliquement, selon le grand diamètre du bassin à son détroit inférieur. On y parvient en ne poussant l'une qu'après l'autre, avec les doigts passés sous l'aisselle. Il est rare que les épaules offrent un obstacle dans l'accouchement, les parties sont trop flexibles, et elles passent toujours où la tête a pu passer.

Il y a cinq causes fausses auxquelles on rapportoit autrefois les obstacles, 1°. le placenta implanté latéralement ou vers le col de la matrice; 2°. les épaules enclavées; 3°. l'obliquité de la matrice; 4°. la femme barrée; 5°. l'enclavement: tout cela est faux. Le toucher mal-adroit, une position de la femme mal entendue, sont la cause que la face plonge et que l'occiput se relève, manière d'être de la tête, qui rend l'accouchement très-difficile. La position transversale de la tête sur le bassin, n'est qu'idéale; jamais elle ne peut tenir dans cette position. La dolure que présente le bassin, s'y oppose. Cette dolure n'est que les plans inclinés qu'on trouve sur les côtés de l'excavation.

Au début du travail on sent la fontanelle antérieure plutôt que l'occiput; il ne faut pas s'en effrayer. La position devient meilleure dans la suite du travail; et quand même on croiroit que c'est une mauvaise position, si on relevoit la fontanelle antérieure, comme je le dis, on ne feroit aucun mal, au contraire.

Le mot sacramentel de Renwiensen, en parlant du levier, étoit *tota potentia agit in os occipitis*. Camper vouloit qu'on l'appliquât sur les parties latérales de la tête, parce que, comme Levret le disoit, il falloit faire parcourir à la face toute la longueur du sacrum, l'occiput étant immobile. Cette manière est défectueuse.

Le forceps est une main de fer; il faut bien se rappeler le mécanisme de l'accouchement, pour l'appliquer avec succès.

L'application de cet instrument est, à mon gré, trop fréquente. Lorsqu'elle est mal entendue, elle peut blesser une femme, et donner lieu à des incontinences d'urine, à une déchirure de la matrice et à d'autres accidens incurables. Dans le cas de disproportion entre la tête et le bassin, il ne faut pas appliquer le forceps. Il ne peut être utile que quand la tête peut sortir; il ne fait donc que suppléer aux forces expultrices. Je suppose que l'enfant est dans la première position; que, parvenu dans l'excavation, la mère languit et manque de forces; elle a une hémorragie; c'est le cas de faire l'accouchement le plutôt possible; c'est le cas d'appliquer le forceps. Dans l'application du forceps, il ne faut pas tirer directement la tête, on la luxeroit; mais il faut la diriger de côté : alors les muscles de la partie latérale du corps supportent tout l'effort. Pour l'appliquer, on porte la main le plus possible sur le front de l'enfant; on y place la branche du forceps; on la contourne autour de la tête, jusqu'à ce qu'il soit parvenu sur le côté. Il faut choisir l'intervalle de deux douleurs, pour appliquer le forceps; sans cette précaution, on contond la matrice, qui s'applique sur-tout sur la tête de l'enfant. Il faut, quand une branche est introduite, la faire tenir à un aide intelligent, qui appuie toujours, pour qu'il ne glisse aucune portion de matrice entre le forceps et la tête. Le forceps appliqué, il faut le tenir dans la direction oblique du bassin. C'est une loi générale, qu'il faut dans tout accouchement faire répondre le grand diamètre de l'enfant au grand diamètre du bassin. Le levier doit être dirigé sur les parties latérales de la tête, et on le conduit peu à peu derrière l'oreille jusqu'à l'occiput. Il ne faut pas faire du pubis un point d'appui, on contondroit la vessie : le point d'appui doit être dans la main de l'accoucheur. On se sert du levier pour faire remonter la face et plonger l'occiput. Les convulsions, qui sont les maladies les plus terribles pour la femme en travail, peuvent être guéries par l'ouverture des deux saphènes, pendant qu'on procède à l'accouchement; cela réussit toujours.

L'accouchement par les pieds a paru très-difficile et dangereux, parce qu'on n'avoit pas soin de faire l'application des principes de l'accouchement. Ces principes sont : 1°. Mettre les grands diamètres de la tête en rapport avec ceux du bassin. 2°. Faire avancer la tête par l'une de ses extrémités. 3°. Faire les tractions sur l'enfant, de façon en ce qu'elles portent sur les parties latérales et non pas verticalement, ce qui peut produire la luxation de la colonne vertébrale. Quand on n'a qu'un pied, il faut s'en contenter; mais s'assurer de l'endroit où est l'autre. Dans la position transversale de

l'enfant dans la matrice, le ventre est très-volumineux. Il faut chercher à reconnoître les pieds, que le tact fait distinguer des mains. Si en même temps le cordon se présentoit, il faudroit le faire rentrer avec précaution. Il faut toujours tirer obliquement, ne faire sortir qu'une fesse après l'autre. On les laisse quelque tems à la vulve, et le col de la matrice en devient moins sensible. Est-ce pendant le temps de la contraction qu'il faut tirer l'enfant, ou dans l'intervalle? Je dis que si l'enfant est bien placé, il faut tirer pendant la douleur; mais si l'enfant étoit mal placé, et qu'on voulût le mieux situer, il faudroit agir alors dans l'intervalle d'une douleur. Il faut soutenir l'enfant, faire des tractions sur les parties latérales, et les diriger en bas pour suivre la direction de l'ouverture du bassin. Si on tiroit en haut, on luxeroit la colonne épinière en appuyant contre le pubis. A mesure que l'on tire, les épaules sont dégagées de l'un des diamètres obliques, tandis que la tête se trouve dans l'autre. Admirable précaution de la nature! Les épaules s'avancent l'une après l'autre; on les dégage dans le même ordre, il ne reste plus que la tête; c'est le plus difficile. On porte la main profondément, sur la face de l'enfant; on relève donc l'occiput, et la tête s'avance par le menton: on fait rouler à la main qui soutient la face toute la cavité du bassin: on a soin de toujours soutenir le corps de l'enfant et de le relever sur le ventre de la mère, sans agir sur la colonne épinière.

L'enfant peut être placé en travers; il faut aller chercher les pieds; et si les orteils ne sont pas en arrière, il faut, à mesure que les douleurs ont lieu, faire tourner l'enfant de manière que les talons répondent au devant. Quand les eaux ne sont pas écoulées depuis fort long-temps, cette méthode réussit assez souvent; mais en supposant que ce fût impossible, il faudroit dégager le menton sous le pubis, et porter l'enfant en bas et en arrière, à mesure que la tête sort. Dans une position transversale, on a souvent pris les fesses pour la tête: on y applique le forceps. Le foie est comprimé par l'instrument; cette erreur est ordinairement funeste à l'enfant. Les pieds sont d'autant plus près de l'orifice de la matrice, que la partie qui se présente est plus éloignée de la tête; mais pour saisir les pieds, il faut relever l'extrémité inférieure de l'enfant, prendre les pieds en cherchant d'abord son ventre; puis allant sur les extrémités qui sont fléchies sur lui, on en prend deux, quelquefois qu'une, car on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans ce cas. Il est plus facile d'agir la main portée derrière l'enfant, quand son ventre répond au sacrum; il vaut mieux la porter devant lui, quand le ventre répond au pubis. Il est souvent très-difficile de faire retourner

l'enfant dans la matrice, sur-tout si les eaux sont écoulées depuis long-temps, ou quand la matrice est dans un état inflammatoire ; dans ce cas, il faut revenir aux moyens médicaux, tels que bains, embrocations, sangsues, &c.

Quand l'enfant présente le bras, on a conseillé de le repousser dans la matrice ; cela n'est pas toujours facile : dans tous les cas, il faut avoir mis un lacs au poignet de l'enfant, et aller chercher les pieds. Le plus souvent on ne peut pénétrer dans la matrice, et alors il faut recourir aux antiphlogistiques, car la matrice est dans un état inflammatoire.

Quand les diamètres du bassin ne sont pas suffisans pour laisser passer la tête, on fait l'opération césarienne, opération barbare, que des préjugés ont trop long-temps maintenue en usage.

L'opération de la symphise est plus simple, peu douloureuse et toujours infiniment moins meurtrière que la césarienne, qu'on devroit appeler à plus juste raison Néroniène pour que son nom seul inspirât l'horreur, en rappelant la cruauté barbare du monstre qui fit ouvrir les flancs d'Agrippine sa mère.

Que se passe-t-il dans cette opération ? De quelle manière faut-il y procéder ? Elle a rendu de grands services et a fixé l'attention des accoucheurs sous le véritable rapport du diamètre. On a dit qu'il y avoit des ruptures des ligamens ; c'est faux quand on a pris des précautions, et quand même cela seroit, il n'y auroit pas un grand inconvénient. Il faut pour la faire se servir d'un scalpel à pointe mousse, et non d'un bistouri. On relève les tégumens autant que possible, parce que dans la grossesse la peau est très-distendue ; on la tend de nouveau, et comme après l'accouchement tout revient sur lui-même, votre section de deux pouces ne conserve pas six lignes. On achève la section extérieure qui est la seule douloureuse, on coupe ensuite la symphise et cette section n'est nullement douloureuse, les parties sont insensibles. Le professeur le Roi, qui, de concert avec Sigault, est le premier qui ait proposé cette opération, l'a pratiquée sur huit femmes avec le plus grand succès. En l'an 10, une femme qu'il avoit opérée, parut le vingt-deuxième jour à l'amphithéâtre de l'école de médecine, tenant son enfant au bras. Chez les femmes rachitiques, et qui ont le bassin contourné, l'opération de la symphise doit être préférée à la césarienne ; elle sauve la vie à la mère et à l'enfant, au lieu que la dernière opération dévoue la mère à une mort certaine.

D'après ce que nous venons de dire sur le mécanisme de l'accouchement, on voit qu'il est facile d'avoir sans cesse devant les yeux les principes de l'art. Il faut ne jamais ou-

blier que les grands diamètres de l'enfant doivent correspondre aux grands diamètres du bassin; que dans l'un comme dans l'autre, ces grands diamètres sont toujours opposés entre eux; ainsi, dans l'enfant, le diamètre du front à l'occiput, est plus grand que le diamètre d'une bosse pariétale à l'autre; celui des épaules est plus grand que celui du sternum au dos; de même dans le bassin, le diamètre transversal ou d'une hanche à l'autre, est plus grand que le diamètre du sacrum au pubis, pour la cavité supérieure du bassin; mais dans l'inférieure, c'est l'inverse, et le grand diamètre répond à celui des parties molles. Sur cent accouchemens, il y en a quatre vingt-dix que la nature termine heureusement. Nous allons encore décrire en peu de mots les mouvemens qu'exécute l'enfant pour franchir le bassin. Dans la position la plus ordinaire, la tête est placée vers la fosse iliaque gauche, le front regardant à droite, de manière que son grand diamètre répond au grand diamètre du bassin; quand elle a franchi la cavité supérieure, les épaules répondent au diamètre antéro-postérieur, ou du pubis au sacrum, et ne pourroient sortir dans cette position; l'enfant exécute alors un mouvement de rotation, de manière que l'occiput répond dans la cavité inférieure du bassin, à son grand diamètre, et les épaules par-là s'engagent dans le diamètre transversal supérieur. Par ce mouvement de rotation, la tête et les épaules se placent dans la position la plus favorable. Quand la tête a franchi le détroit inférieur, la face, tournée vers le sacrum, et l'occiput vers le pubis, les épaules viennent encore se présenter au petit diamètre transversal de la cavité inférieure du bassin, et ne pourroient franchir cet obstacle; alors l'enfant exécute un second mouvement de rotation, de manière que la face regarde la cuisse gauche, et l'occiput la droite; les épaules correspondent pour lors au grand diamètre inférieur du bassin, et l'accouchement s'exécute ainsi sans difficulté. Dans la seconde position, c'est le même mécanisme, avec la différence que la face de l'enfant doit alors regarder, en sortant, la cuisse droite, et l'occiput la gauche; mais dans ce cas le travail est plus long, comme nous l'avons dit. En retirant l'enfant par les pieds, il faut toujours voir les parties qui correspondent les unes aux autres, et mettre les diamètres en rapport. C'est-là tout l'art des accouchemens.

Tous les accoucheurs recommandent de soutenir le périné, pour qu'il n'arrive pas une crevasse qui établisse une communication du vagin à l'anus; eh bien! je connois un chirurgien de village qui jouit de la réputation de faire accoucher très-promptement les femmes; sa méthode con-

siste, lorsque la tête de l'enfant se présente, à faire, avec un rasoir, une incision au périné, ce qui facilite sa sortie. L'inflammation qui arrive récolle les parties, et à un second accouchement l'incision a encore lieu. Cet accoucheur est si convaincu de la bonté de sa méthode, qu'il la met en pratique dans les accouchemens de sa femme. Il arrive très-souvent que, dans les accouchemens laborieux, on luxe le coccix; c'est la pratique des sages-femmes, qui se hâtent toujours d'agir lorsque la nature leur paroît trop lente dans le travail. Mais il en résulte la paralysie du rectum, et des constipations opiniâtres qu'on ne peut vaincre que par des lavemens purgatifs. J'ai nombre d'observations qui me le prouvent. On a aussi la mauvaise habitude de percer les eaux avant que les douleurs aient mûri l'accouchement; ce qui dessèche la matrice, diminue ses contractions, et rend le travail infiniment plus long et plus pénible. Une femme foible ne doit pas accoucher dans son lit, parce que, dans une position horizontale, l'enfant est passif, et que la mère seule doit opérer sa délivrance; ce qui deviendroit bien des fois impossible, au lieu que lorsqu'elle est debout ou sur le bord d'un fauteuil, la tête de l'enfant agit par son poids sur le col de la matrice, et l'oblige à se contracter. C'est une attention que tous les accoucheurs et sages-femmes doivent avoir; j'ai toujours hâté, par ce moyen, le travail, et je dis que, dans des circonstances pareilles, rien ne facilite plus l'accouchement que la station, ou la promenade dans la chambre.

Des premiers soins qu'il faut donner aux Nouveaux-nés.

L'enfant qui vient au monde commence à souffrir des impressions de l'atmosphère, de là les cris qu'il pousse, et qui ont fait dire à un poète, en parlant de l'homme:

« Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
» Et semble prévoir ses malheurs ».

On a toujours conseillé de ne jamais faire la ligature du cordon ombilical avant que l'enfant ait crié et complétement respiré; c'est le conseil d'Hippocrate, et tous les accoucheurs en ont senti l'utilité. Si l'enfant venoit au monde dans un état d'asphyxie, que son visage fût pourpre-violet, ce qui est assez ordinaire dans les accouchemens laborieux, et lorsque la tête est restée long-temps au passage, ou que le cordon a été comprimé, il faut faire des frictions sur tout le corps de l'enfant, réchauffer le cordon, et ne le point couper; il faut insuffler de l'air par les narines; s'il y avoit des mucosités

dans la bouche qui s'opposassent à la respiration, il faudroit les enlever avec un petit morceau de linge trempé dans du vin chaud. On a vu des enfans ne donner signe de vie qu'au bout de plusieurs heures; ainsi il ne faut jamais se décourager, quand même les premiers soins seroient infructueux. On coupe le cordon deux ou trois pouces au-dessus de l'ombilic; il faut le laisser un peu saigner, et le froisser entre un linge avant de le lier. Si l'on se sert de ciseaux, il faut frotter les bords avec un corps gras pour enlever la rouille, qui est un poison pour les plaies. Si la mère n'est pas délivrée, il ne faut pas négliger de lier de son côté le cordon, pour prévenir l'hémorragie, qui pourroit devenir funeste. Je pense que, pour prévenir l'irritation du cordon ombilical, qui souvent est si violente qu'elle cause la mort à beaucoup d'enfans, il suffiroit d'y appliquer une compresse trempée dans une dissolution d'opium, ou un léger cataplasme de ciguë, de douce-amère, de morelle, ou une tête de pavot bouillie. En calmant la douleur, on préviendroit tous les accidens. On a cru jusqu'ici qu'il falloit laisser l'enfant pendant vingt-quatre heures, avant de le présenter à la mamelle de sa mère, et ne lui donner dans cet intervalle que de l'eau sucrée. C'est là une erreur de bonne femme, et propagée par l'ignorance de beaucoup d'accoucheurs. La femme qui vient d'accoucher a, comme le dit le professeur Alphonse le Roi, une sérosité purgative qui est nécessaire au nouveau-né pour lui faire rendre son meconium ou excrémens noirs, qui, retenus, pourroient lui donner des coliques violentes. Si l'on suivoit toujours l'intention de la nature, en donnant à l'enfant la mamelle de sa mère dès qu'il la desire, on n'auroit plus besoin du sirop de rhubarbe pour débarrasser ses intestins. Voyez ce qui se passe chez les animaux; à peine ont-ils mis bas, que leurs petits commencent à teter! Une pratique encore plus funeste aux nouveaux-nés, c'est celle de leur donner le lait d'une nourrice qui est accouchée depuis long-temps. Ce lait, beaucoup plus nutritif et plus consistant que ne le comportent des organes digestifs qui sont encore foibles, cause des indigestions mortelles, ou des embarras dans les viscères abdominaux. C'est comme si l'on donnoit à un convalescent la nourriture des athlètes..... On nettoie le corps de l'enfant avec une éponge légère trempée dans l'eau tiéde ou dans le vin, ensuite on le recouvre de ses langes. Je crois qu'il est inutile de recommander qu'on ne doit point faire usage des maillots, qui, en comprimant la poitrine, nuisent à la respiration, et sont une des principales causes des maladies organiques des poumons. Cependant dans les campagnes, où les femmes du peuple sont obligées, pour va-

quer à leurs travaux agricoles, de porter leurs enfans comme des fagots et un cylindre emmailloté, je conçois qu'il est plus difficile qu'elles abandonnent leurs sangles, et elles résisteront long-temps encore aux conseils de la médecine et de la saine raison. Les neuf premiers jours de sa naissance, l'enfant est dans un état de crise, et presque de mortalité permanente. Il doit être soigné avec la plus grande attention. Il faut le garantir du froid, de la lumière, du bruit; sa sensibilité pourroit en être douloureusement affectée. On le rapproche de sa mère, parce qu'étant foible, il a besoin pour ainsi dire d'être couvé, et de recevoir d'elle une chaleur bienfaisante, qui lui donne une seconde fois la vie.... Lorsqu'on fait baptiser les enfans, il faut avoir soin de se servir d'une eau tiéde, parce que celle qui est froide peut leur causer des rhumes, et des maladies du cerveau qui deviennent souvent funestes. La religion n'exclut point les moyens conservateurs; sa morale est trop bienfaisante, pour qu'on ne la regarde pas comme l'amie des hommes.... Il faut coucher les nouveaux-nés sur des lits durs, parce qu'ils fortifient les muscles, tandis que les lits mous, en relâchant tous les organes, les affoiblissent, et donnent lieu à une transpiration plus abondante, ce qui nuit toujours. Lycurgue avoit fait un précepte des lits durs pour les enfans.

Des Aphtes.

On appelle ainsi de petits ulcères blancs qui tapissent le voile du palais, la langue, le gosier, et des fois se prolongent jusque dans le canal intestinal. Ils causent à l'enfant des douleurs très-vives, et beaucoup en périssent. On en attribue généralement la cause à la non entière évacuation du meconium, à la foiblesse de l'estomac, et à la malpropreté du mamelon de la nourrice. Les enfans qui sont allaités par des animaux, sont très-sujets aux aphtes, ainsi que j'ai eu lieu de m'en convaincre plusieurs fois. Il faut toucher ces petits ulcères avec du miel-rosat, ou avec un mélange d'eau et de suc de citron, puis on les bassine avec le beurre et le sucre. Si l'on soupçonne que la maladie ne soit pas locale, il faut faire vomir l'enfant, au moyen de quelques cuillerées d'eau où l'on a mis deux ou trois grains d'ipécacuanha : on le purge avec le sirop de chicorée composé; on lui donne quelques grains de magnésie dans une eau aromatique, et de temps en temps on peut lui donner une boisson sucrée avec un peu d'eau de fleurs d'orange. En rétablissant les forces du canal intestinal, on remédie pour l'ordinaire à tous les accidens.... Dans les hôpitaux d'enfans, les aphtes sont quelquefois épidémiques, et deviennent gangréneux; c'est la ma-

ladie qu'on appelle muguet. Voyez ce que nous en avons dit dans la première partie de cet ouvrage, *pag. 203.*

Des Tranchées.

Elles dépendent le plus souvent d'une mauvaise digestion, et sont le produit d'un acide qui se développe dans le canal intestinal. Les selles sont pour lors verdâtres; quelquefois fétides, quand elles sont rendues, elles soulagent souvent et calment les tranchées. Mais si celles-ci persistent, inquiètent l'enfant, et troublent son sommeil, il faut lui donner quelques cuillerées de bouillie pour appaiser la douleur des intestins; ensuite on le purge avec du sirop de chicorée alongé d'eau, on le fait vomir : on lui donne quelques grains de magnésie, dans de l'eau de rose et de plantain. Si les douleurs étoient très-vives, on pourroit donner deux ou trois gouttes de laudanum liquide de Sydenham, ou quelques cuillerées d'eau, dans laquelle on auroit fait bouillir une tête de pavot ou une laitue montée en graine. Si, malgré ces remèdes, les tranchées persistent, alors il faut attribuer la cause ou à une mauvaise constitution héréditaire, ou à la mauvaise qualité du lait de la nourrice, ou à son inconduite. Dans ces derniers cas, pour sauver l'enfant, il faut lui donner un lait nouveau.

Du Filet.

Dès qu'un enfant est malade et qu'il tete moins qu'à l'ordinaire, on s'imagine qu'il a le filet, et de suite on a recours à l'opération. Il est très-difficile de pouvoir combattre cette erreur; elle est du nombre de celles qui, enracinées par l'habitude et les préjugés du vulgaire, seront encore long-temps indestructibles. Lorsque l'extrémité des vaisseaux lactifères n'est pas alongée, et que le mamelon n'est pas développé, l'enfant refuse de teter; il en est de même si le sein de la nourrice est flasque et vide de lait. Pour se convaincre qu'il n'y a point de filet, il suffit de mettre le petit doigt mouillé d'eau sucrée dans la bouche de l'enfant, s'il le serre et le suce, on peut assurer qu'il n'y a pas de maladie. Il peut arriver que l'enfant, par trop d'avidité et de précipitation, colle sa langue au palais ou la renverse en arrière. C'est là une cause mécanique qui s'oppose à la succion du lait. Ordinairement, pour former le teton des nourrices, on se sert de ventouses appropriées, ou bien on donne la mamelle à un enfant plus âgé, et ces deux moyens sont suffisans. Mais quand il n'y a point de lait dans les seins, on sent que l'unique remède est de changer de nourrice. En trempant un morceau de linge dans l'eau pure ou sucrée, et le mettant dans la bouche

de l'enfant, on l'habitue à décoller sa langue du palais, ou on l'abaisse avec le petit doigt. Il faudroit agir de même, si la langue étoit renversée en arrière. J'ai vu nombre d'enfans qui, enrhumés du cerveau, refusoient de teter, parce que leur respiration étoit gênée, et qu'ils ne pouvoient garder long-temps le mamelon dans la bouche. Il faut alors que la nourrice soit patiente, et qu'elle ne brusque point l'enfant, qui ne peut teter que par saccades.

Du Vomissement.

Les enfans qui tetent beaucoup, qui avalent une grande quantité de salive, sont exposés à vomir. Le lait est alors toujours caillé, parce que, comme l'a très-bien dit Rousseau, quiconque mange du lait, digère du fromage; cependant des praticiens de mérite ont regardé ces grumeaux laiteux comme le signe d'un état maladif. Ce vomissement est salutaire, toutes les fois qu'il n'est pas accompagné de tranchées et de selles verdâtres. Dans ce dernier cas, comme il y a dérangement dans le canal intestinal, on fait vomir avec quelques grains d'ipécacuanha, et on purge avec le sirop de chicorée ou un peu de manne dissoute dans un demi-verre d'eau qu'on fait avaler par cuillerées. On peut encore faire usage des eaux aromatiques, et d'un peu de vin. S'il y avoit des acides, on emploieroit quelques grains de magnésie pour les absorber.

De la première Dentition.

Elle commence au cinquième mois et est ordinairement terminée au vingtième, par la sortie des huit dents incisives. Comme c'est une époque d'accroissement général pour l'économie, il ne faut pas être surpris que les enfans en soient incommodés, et que diverses maladies les affectent plus ou moins. La tête à cette époque devient le centre d'une fluxion sanguine très-considérable; les gencives se gonflent, le visage devient rouge, les artères temporales battent avec force, les capillaires s'engorgent, une fièvre ardente s'allume, des convulsions se déclarent; d'autres fois il y a des toux, des oppressions de poitrine ou bien des dévoiemens opiniâtres qui jettent les enfans dans le marasme. La première indication à remplir, c'est de dégorger le cerveau; on y parvient en appliquant une sangsue derrière l'oreille; par l'irritation extérieure on fait cesser celle de l'intérieur, et le système capillaire se débarrasse de la pléthore sanguine qui l'enflammoit. On remédie par le même moyen à celle du poumon, parce qu'elle n'est que sympathique. Comme les frictions huileuses chaudes sont très-utiles sur les mem-

branes irritées, on les met en usage sur la poitrine, on donne les adoucissans à l'intérieur. On est obligé quelquefois de faire vomir et de purger les enfans ; puis on leur donne quelques cuillerées d'eaux aromatiques et quelques grains d'yeux d'écrevisses ou de magnésie, sur-tout lorsque les selles sont verdâtres. Dans le cas d'une grande irritation et de convulsions violentes, on pourroit appliquer deux sangsues aux pieds, donner, dans de l'eau de tilleul ou sucrée, quelques gouttes de laudanum liquide, ou des cuillerées très-rapprochées d'une décoction de graines de laitue ; on pourroit aussi la donner en lavement. La sympathie qu'il y a entre le canal intestinal et le cerveau, pourroit faire cesser au moyen des anodyns l'irritation de ce dernier organe. Les anciens avoient coutume de faire des frictions huileuses chaudes et aromatiques sur l'épine du dos, à la poitrine, au cou, aux mâchoires et aux conduits auditifs. Quelquefois on fait cesser tous les accidens par l'incision de la gencive, ce qui facilite la sortie des dents, et procure une évacuation sanguine qui est salutaire.

De la seconde et troisième Dentitions.

C'est à l'âge de quinze à dix-huit mois que la seconde dentition commence ; elle s'étend jusqu'à deux ans et demi et trois ans. Elle donne lieu à la sortie de douze dents, dont quatre canines et huit molaires, qui percent à un mois de distance environ les unes des autres. Cette seconde dentition est beaucoup plus pénible que la première, sur-tout si des vices héréditaires et des maladies exanthématiques ou épidémiques viennent à se manifester durant cette époque. Si l'enfant est foible et maladif, par suite de la première dentition ou d'un mauvais allaitement, il est bien difficile qu'il puisse conserver la vie. De quatre à sept ans s'annonce la troisième dentition par l'éruption successive des huit dernières dents molaires. Les enfans robustes, sans être trop sanguins, les percent pour l'ordinaire très-facilement, et à cette époque leur existence semble assurée pour la société. Comme la nature dans les deux dernières dentitions, ainsi que dans la première, continue de porter le sang en abondance vers la tête, s'il survient des accidens qu'on juge n'avoir d'autre cause que la pléthore cérébrale, il faut renouveler les remèdes capables de la diminuer, et agir comme dans la première dentition suivant les indications à remplir.

Du Sevrage.

C'est une époque de mortalité pour beaucoup d'enfans, sur-tout pour ceux qui n'ont jamais pris d'autre nourriture

que le lait. Si, après les premiers mois de la naissance, on accoutumoit les enfans à de légères panades, et même aux sucs des viandes rôties, on fortifieroit de plus en plus leurs forces digestives, et lorsqu'ils seroient privés du lait, leurs nouveaux alimens ne seroient plus pour leur estomac des substances indigestes. C'est une très-mauvaise pratique que de laisser trop long-temps les enfans à la mamelle; ils doivent être sevrés de douze à quinze mois, et même plutôt, selon le besoin. Un lait vieux se décompose et cesse d'être nourrissant. La nature sans doute a eu intention en armant de bonne heure la bouche du nouveau-né d'un instrument masticatoire, de lui faire digérer d'autres substances que le lait; elle a un but final dans tous ses ouvrages, et il suffit que l'enfant ait des dents incisives, pour qu'on doive prononcer qu'il est carnivore. En vain redouteroit-on la putridité? Elle n'arrive que chez les êtres cacochymes, ou qui ont mangé des viandes avec excès. En conseillant les substances animales, on ne proscrit point les végétaux; et après un léger bouillon de volaille, de bœuf ou de veau, une purée de haricots et de lentilles ne seroit pas déplacée, ainsi qu'une panade avec du pain bien rôti pour qu'il y ait un peu de carbone. J'ai connu des enfans qui, quelques jours après leur naissance, ne trouvant pas assez de lait dans le sein de leurs nourrices, ont sucé avec avidité du pain trempé dans des ragoûts, qu'on leur avoit présenté dans l'intention d'appaiser leurs cris; ils ont continué à en faire usage, et jamais enfans n'ont été plus robustes, et ont franchi avec moins de danger toutes les époques critiques de la dentition. Ceux qui n'ont été nourris qu'avec des bouillies, les farineux, sont, pour l'ordinaire, chargés d'humeurs croûteuses, sujets au rachitisme et au vice scrophuleux. Ils sont beaux en apparence, ils ont de l'embonpoint, mais ce n'est qu'un emphysème muqueux. Les premières maladies sont presque toutes funestes chez eux, parce qu'ils manquent de vitalité. Le canal intestinal étant plus foible, il devient le foyer continuel de nids vermineux, et à leur suite pullulent les fièvres putrides, les diarrhées colliquatives ou bien les convulsions et la mort. Quelques personnes croient se distinguer du vulgaire, en ne prescrivant que la diète végétale à leurs enfans. Qu'arrive-t-il, ils n'élèvent que des êtres frêles et dégénérés, bien plus propres à devenir des disciples de l'école de Pythagore, que de robustes élèves de Mars! Les peuples qui ne vivent que de végétaux, ont les mœurs très-douces; mais ils sont d'une constitution délicate et incapable de supporter les fatigues de la guerre et les travaux de la campagne. Le régime végétal ne convient donc qu'aux anachorètes et à ceux qui veulent faire

mourir lentement leur corps, pour obtenir une plus grande pureté de cœur et d'esprit.

Du Carreau.

On appelle ainsi l'engorgement des glandes du mésentère. Dans cette maladie les enfans ont la physionomie de petits vieillards. Leur peau est sèche, rude, terreuse ; on sent sous les doigts une chaleur âcre et mordicante ; leurs fesses ne présentent que des chairs flasques, et souvent excoriées ; le ventre est dur, bouffe, tendu ; les selles sont fétides, vertes ou grises. Il y a une toux sèche, un pouls vif et précipité, une faim quelquefois dévorante, et une fièvre lente qui amène par degrés le marasme, l'atrophie et la mort. On observe que les enfans qui ont été mal nourris, ou qui ont reçu une mauvaise constitution de leurs parens, sont les plus sujets à cette maladie. On emploie les bains aromatiques et fortifians ; on fait des frictions huileuses sur tout le corps, on pétrit en quelque sorte par le massage les articulations, le tout dans l'intention de rétablir les fonctions de la peau qui sont alors totalement supprimées. On applique sur le bas-ventre des cataplasmes aromatiques avec le thym, le serpolet, la marjolaine, &c. On prescrit des linimens volatils ; on fait vomir plusieurs fois, pour que la secousse qu'on imprime à tout le systême débarrasse le mésentère ; on donne journellement l'eau de rhubarbe comme évacuante des saburres intestinales et tonique ; on purge de temps en temps avec quelques grains de panacée, qui est un très-bon fondant de la lymphe coagulée ; on emploie en même temps les antiscorbutiques unis aux mercuriaux, si l'on soupçonne quelque diathèse scorbutique, vénérienne ou scrophuleuse. Pendant ce temps on a soin de nourrir les enfans avec des substances animales, avec les sucs des viandes rôties ; la diète végétale ne pourroit qu'augmenter les désordres, sur-tout les mucilages, les farineux non fermentés et les herbes potagères. La maladie étant ici produite par une foiblesse constitutionnelle, il faut remonter les forces vitales par des alimens dont les principes nutritifs puissent s'assimiler facilement et promptement à notre économie. Dans ce cas, Alphonse le Roi propose de donner pendant quelques jours du sang de crête de coq dans quelques cuillerées de vin chaud.

Des Vices Vénérien, Scrophuleux, Scorbutique et Rachitique.

Dans les grandes villes les enfans qui naissent sont souvent infectés du virus syphilitique, et ils ont reçu ce triste

héritage de leurs parens. Lorsque l'infection est très-grande, ils y succombent bientôt, mais d'autres fois le mal fait sourdement des progrès, et cause mille désordres dont on ne soupçonne point la cause. Des nourrices mal-saines peuvent aussi infecter les enfans, et depuis la révolution le mal vénérien s'étant disséminé dans les campagnes par le séjour des troupes, ou le retour des militaires qui ont été à l'armée, cet accident est très-ordinaire. Lorsque le mal vénérien ne se montre point à la bouche des enfans par de petits ulcères rouges couleur de cuivre, étendus sur le voile du palais et au gosier, il est difficile de le reconnoître. Quelques enfans ont après la naissance les yeux gonflés, et il s'établit aux glandes des paupières un écoulement qui ressemble à celui de la gonorrhée ; beaucoup de médecins le regardent comme un symptôme de maladie vénérienne. Ce seroit une grande erreur, et qui pourroit avoir des suites fâcheuses, que de confondre les aphtes, qui sont de petits ulcères blancs, avec les ulcères vénériens ; leur différence est trop caractéristique pour qu'on puisse les confondre. Beaucoup de praticiens de réputation, entr'autres Portal, pensent que les scrophules ne sont qu'une dégénérescence du vice vénérien. Cependant il est bien reconnu aujourd'hui que beaucoup d'autres causes peuvent les produire ; de ce nombre sont l'habitation d'un endroit humide, peu aéré et privé de lumière, le défaut d'exercice, la mauvaise nourriture, sur-tout lorsqu'elle est uniquement composée de végétaux et de farineux, ce qui engorge le systême lymphatique et rend les enfans pâteux et débiles. Les signes qui annoncent une diathèse scrophuleuse dans le premier âge, sont une peau blanche et comme bouffie, des chairs molles, la levre supérieure gonflée, des ophtalmies périodiques et rebelles, des engorgemens aux glandes maxillaires et cervicales, des articulations gonflées et des tumeurs dont la suppuration est lente, sans apparence inflammatoire. Une figure pâle et décolorée, des gencives molles et blanchâtres, enfin des taches d'un rouge violet disséminées sur différentes parties du corps, annoncent un vice scorbutique. Cette maladie est la décomposition des fluides et des solides, et elle est produite par toutes les causes débilitantes. Le rachitisme consiste dans un ramollissement des os, ce qui donne lieu à leur courbure, et par conséquent à la distorsion des membres et à la difformité du corps. Les enfans qui en sont affectés restent toujours rabougris, leur tête seule semble prendre du développement, aussi observe-t-on pour l'ordinaire qu'ils ont beaucoup d'intelligence et d'esprit. On regarde encore le vice rachitique comme une dégénérescence du vice vénérien ; il n'y a pas

plus de deux siècles que cette maladie s'est montrée pour la première fois en Angleterre.

Lorsque l'enfant infecté du vice vénérien est encore au sein de la nourrice, on fait pour l'ordinaire à celle-ci des frictions mercurielles, et l'enfant guérit sans autre remède. On pourroit de même en rasant le bas-ventre d'une chèvre et lui faisant des frictions, la substituer à la nourrice qui refuseroit le traitement. Si l'enfant étoit un peu fort et déjà sevré, on lui feroit prendre une légère tisane de fenouil, dans laquelle on dissoudroit un quart de grain par jour ou même moins de sublimé. On lui donneroit de temps en temps quelques grains de panacée ; et pour empêcher celle-ci de porter aux glandes salivaires, on l'uniroit à un quart de grain d'opium, c'est la méthode du professeur Dubois. Bouvard qui a été un des plus grands praticiens de Paris, employoit en pareil cas avec le plus grand succès, le sirop de Bellet. On en donne une cuillerée par jour, dans une tisane aromatique. Les sucs de cresson, de cerfeuil et de chicorée à la dose d'une demi-cuillerée à bouche, répétés quatre ou cinq fois par jour, et dans lesquels on a dissous un grain de mercure gommeux, réussissent très-bien. Il faut pendant le traitement nourrir les enfans avec des substances animales, et même leur donner un peu de vin, parce qu'ils ont besoin d'un régime tonique. On pourroit au besoin employer la tisane sudorifique. Chez les scrophuleux, le système glandulaire et lymphatique étant engorgé par la foiblesse et le défaut de ton des absorbans, il faut avoir recours aux remèdes qui sont à la fois fondans et toniques. On donne avec le plus grand succès l'élixir amer de Peyrilhe ; on commence par en prescrire une cuillerée à café le matin, puis au bout de quelque temps, on en donne une seconde le soir, puis enfin une troisième à midi. Ce sirop est spécifique, et son auteur assure que par son usage continué long-temps, quelquefois trois ou six mois, il n'a jamais manqué de guérir les malades. On seconde ses bons effets par la tisane de houblon ou par l'eau de rhubarbe, à laquelle on accoutume les enfans par degrés, pour qu'ils ne soient pas de prime abord repoussés par l'amertume. Ce sirop seroit nuisible, et on ne le donneroit point si la fièvre lente étoit allumée ; il hâteroit dans ce cas la mort des malades. Le muriate de baryte a été très-prôné dans ces derniers temps ; on en donne un grain par jour dans une tasse d'eau sucrée ; ou bien on en dissout quinze grains dans une demi-pinte d'eau distillée ; on en prescrit une cuillerée le matin à jeun, et demi-heure après une petite tasse d'eau sucrée. Les pilules fondantes de Lalouette ont eu

une grande réputation ; elles étoient composées de mercure uni à l'or dissous par un foie de soufre. Le professeur Alphonse le Roi vient de perfectionner la composition de ces pilules, et j'ai été témoin des bons effets qu'il a obtenus de leur emploi. Comme ce médecin est vraiment philanthrope, et qu'il est passionné pour le bien de l'humanité, loin d'en faire un secret qui auroit pu lui être utile, il a publié la composition de ses pilules anti-scrophuleuses dans son excellent ouvrage intitulé : *Médecine maternelle*, ou *l'Art d'élever et de conserver les enfans*. On prend deux gros de mercure purifié ; on lui unit un douzième de son poids d'or, et plus il y a long-temps que ce mélange est fait, meilleur il est ; on y ajoute un gros de fleur de soufre, trois d'alkali minéral caustique très-purifié ; on broye très-long-temps dans un mortier de verre, avec dix gros de savon du codex, dix gouttes d'huile essentielle d'anis, sur la fin on ajoute quelques gouttes d'éther très-pur, chargé de teinture d'or. On forme des pilules de deux grains, on les roule dans des feuilles d'or, dont elles absorbent une quantité assez considérable. On en donne deux à trois par jour. On les continue pendant plusieurs mois. On donne de temps en temps un peu d'éthiops martial, et on purge d'une manière douce, mais aussi quelquefois énergique. On y joint l'usage, le matin, de deux verres d'eau factice de Barèges. M. Pelletier, pharmacien, dans la rue Jacob à Paris, prépare parfaitement bien ces pilules. Le célèbre Dumoulin employoit très-souvent l'éthiops minéral qui est le mercure uni au soufre, mélangé avec partie égale d'antimoine diaphorétique, d'éthiops martial, et de cloportes écrasés. Il donnoit par jour douze grains de ce mélange, et par-dessus une once d'eau distillée de millepertuis Poissonnier assure qu'il a dissipé en trois mois, au moyen de ce remède, des glandes autour du coû, de la grosseur d'une noix. Les eaux sulphureuses de Barèges ont été spécialement recommandées par Bordeu dans les affections écrouelleuses. On fait vomir plusieurs fois les enfans avec l'ipécacuanha ; on les purge avec un à deux gros de séné infusé à froid dans du jus de pruneaux, ou avec deux à trois grains de panacée dans leurs alimens ; cinq à six grains de rhubarbe avec deux d'ipécacuanha dans une confiture, produisent aussi des évacuations salutaires. Les Allemands donnent tous les mois aux enfans foibles, pendant cinq à six jours, six grains de poudre de feuilles et de fruits de lierre desséchés, mêlés avec de la pomme cuite. Une once de racine de gentiane, infusée dans une pinte de vin de Bordeaux ou de Malaga, avec une once d'huile de tartre par défaillance, et une once de sirop des cinq racines, forme un vin amer qui

est également utile ; on en donne une cuillerée avant le dîné. Je pense que le vin d'absynthe où l'on auroit dissous un peu d'alkali végétal, ou carbonate de soude, seroit également indiqué. Il ne faut pas négliger à l'intérieur les pilules savonneuses combinées avec les extraits amers, et sur la surface de la peau, les frictions huileuses camphrées et aromatisées avec quelques gouttes d'huile essentielle d'anis ou de lavande, et d'huile animale de Dippel. Il faut conseiller aussi l'exercice et la promenade dans de petites voitures. Les cataplasmes émolliens ne doivent jamais être appliqués sur les tumeurs glandulaires et scrophuleuses, parce que ces tumeurs étant froides et sans inflammation, l'humidité leur est contraire. On tâche de les résoudre en appliquant des cendres chaudes, de la farine chaude, ou du son grillé. Quelquefois la résolution a lieu, ou du moins on amène une bonne suppuration. Les douches sulphureuses sont très-résolutives ; et l'on en a obtenu de bons effets. L'emplâtre de *vigo cum mercurio,* celui de ciguë peuvent être aussi utiles sur les tumeurs scrophuleuses pour en hâter la résolution. Comme ces tumeurs sont atones et manquent de vie, je crois que quelques étincelles électriques pourroient agir sur elles avec quelque efficacité; il en seroit de même du galvanisme ; on favorise leur suppuration par des toniques, des stimulans ; la feuille d'oseille est très-bonne; mais il faut administrer à l'intérieur les remèdes appropriés. Lorsqu'à la suite de ces dépôts articulaires on est obligé d'en venir à l'amputation de quelque membre, on observe que la suppuration abondante qui a lieu détruit la diathèse scrophuleuse, ce qui doit dans certains cas rendre très-hardi à faire ces amputations.

On combat le scorbut par l'usage des tisanes et des sucs antiscorbutiques. La moutarde mise en infusion dans le vin, donne, à ce que disoit Peyrilhe, un vin antiscorbutique préférable à celui des pharmacies. Il faut faire respirer un air salubre, éviter les endroits humides, obscurs et privés de lumière, donner une nourriture succulente, du vin, et une tisane acidulée avec l'acide sulfurique, qui est un très-bon antiscorbutique minéral. Dans le rachitis on emploie les mercuriaux unis aux toniques, et l'on y joint les frictions fortifiantes sur tout le corps. A un certain âge la nature redonne de la solidité aux os, mais leurs courbures subsistent tout le reste de la vie.

Des Convulsions.

Les enfans les plus robustes, et qui ont la tête très-volumineuse, sont les plus exposés aux convulsions, parce que chez eux la nature aux époques d'accroissement, détermine

vers le cerveau une pléthore considérable. Leur front est pour lors brûlant, les yeux sont égarés, leurs globes roulent dans l'orbite, la figure est rouge, la poitrine oppressée, la voix est éteinte, et les pieds sont renversés. Outre la pléthore cérébrale, il y a beaucoup d'autres causes qui donnent lieu aux convulsions; les vers, la constipation du ventre, la boisson de l'eau-de-vie par les nourrices, une humeur répercutée sont de ce nombre. Lorsque les convulsions se manifestent à l'époque de la dentition, il faut débarrasser le cerveau par une évacuation sanguine. Sydenham, de Haën, Desessartz, Alphonse le Roi, recommandent spécialement la saignée; mais comme elle est souvent difficile et impossible à pratiquer dans le premier âge, ce dernier médecin lui a substitué l'application d'une sangsue derrière l'oreille; je crois que plusieurs appliquées sur les pieds, réussiroient également bien, si toutefois elles ne débarrassoient pas plus promptement le cerveau. Quelques exemples que j'ai eus dans ma pratique sur des adultes, m'autorisent à le penser. On ne doit point négliger après cela tous les calmans, les anodyns, et même quelques légers narcotiques pour arrêter l'atonie nerveuse, et modérer la sensibilité qui est très-exaltée. On employeroit les vermifuges, si l'on soupçonnoit les vers d'être la cause des convulsions. On relâcheroit le ventre par des lavemens, des suppositoires; s'il y avoit constipation, on rappelleroit à la peau par des épispastiques les humeurs rentrées; et l'on interdiroit aux nourrices les liqueurs spiritueuses, si l'on savoit qu'elles en fissent usage. On dit aussi que le lait donné aux enfans immédiatement après un accès de colère, leur cause des coliques et des convulsions.

De la Gourme ou *Croûte laiteuse.*

Le vulgaire croit assez généralement que les femmes qui conçoivent dans le temps des règles, ont des enfans gourmeux. Il est possible que ce ne soit point une erreur, et Moyse en défendant la cohabitation des époux à cette époque, avoit établi une loi d'hygiène plutôt qu'un précepte de religion. La gourme peut se montrer sur différentes parties du corps, et sous différentes formes. Tantôt c'est une simple sérosité qui coule derrière les oreilles, ou aux plis de l'aine; tantôt c'est une rougeur parsemée de petits boutons qui s'étend sur les fesses, ou à l'intérieur des cuisses, d'autres fois elle se montre sous la forme de croûtes muqueuses qui sont proéminentes sur tout le visage, et laissent suinter un fluide jaunâtre et comme mielleux. Cette maladie est regardée comme une dépuration du sang et des humeurs; il est donc très-imprudent et dangereux de se servir de répercussifs et

de desséchans ; on donne lieu à mille accidens qui sont plus ou moins funestes. L'épilepsie, les convulsions, le carreau, la phtisie, &c., ne reconnoissent pas d'autre cause chez beaucoup d'enfans. Il faut se borner aux soins de propreté, et ne pas interrompre le travail bienfaisant de la nature qui, pour prévenir les maladies, dépure les humeurs. Le docteur Strack a observé que la croûte laiteuse dégénère souvent en une foule de maladies, tantôt en un abcès qui sort par les oreilles; tantôt en gonflemens considérables du cou; d'autres fois en écrouelles; souvent en teigne, ou maux de gorge, ou en croups qui enlèvent subitement les enfans; c'est pourquoi il a publié un remède nouveau capable de prévenir tous ces accidens, en guérissant la cause qui les produit. Il emploie la jacée (*viola tricolor* L.), vulgairement pensée des jardins. Voici comme on la prépare. On retranche la racine, les fleurs et les graines de cette herbe fraîchement recueillie, et l'on dessèche à l'ombre la tige pour s'en servir; ou bien on la donne fraîche, après l'avoir fait bouillir dans du lait à la dose de deux gros; mais si elle est sèche, on la fait macérer à la dose d'un gros dans l'eau froide, pendant deux heures, ensuite on la fait bouillir ou dans l'eau, ou dans le lait, quelques-uns l'ont donnée en poudre; on peut préparer avec l'extrait de cette plante un sirop, et il réussit également. On observe qu'après avoir pris quelque temps ce remède, les croûtes laiteuses sortent en plus grande abondance, et que les urines acquièrent l'odeur de l'urine des chats.

De la Teigne, de la Gale, des Dartres et des Poux.

On a distingué plusieurs espèces de teignes; mais il paroît que c'est la même maladie avec des symptômes différens. En général, on connoît peu les causes qui la produisent, elle est sporadique et contagieuse. Il y a des praticiens qui l'attribuent à une mauvaise nourriture, et à un vice vénérien invétéré. Les nosologistes ont admis quatre espèces de teignes, qu'ils ont désignées sous le nom de *porrigineuse*, de *faveuse*, de *rugueuse* et de *muqueuse*. Dans la première il y a une légère desquammation de l'épiderme qui recouvre la tête, un suintement d'une liqueur qui, en se desséchant, forme des écailles furfuracées, qui tombent et se régénèrent. On voit dans la teigne faveuse de petits tubercules dont le contour est arrondi et le sommet déprimé en forme de godet, d'une couleur jaune-grisâtre. Les tubercules, au contraire, de la teigne rugueuse, sont irréguliers, inégaux, bosselés; il n'y a pas d'excavation à leur sommet. Une croûte épaisse, consistante et un suintement jaunâtre, sont les caractères de la teigne muqueuse. Anciennement on traitoit cette maladie

par l'application de la calotte; mais c'étoit un moyen barbare et cruel. Aujourd'hui on lui a substitué des remèdes plus rationnels et non moins efficaces. On commence par appliquer un cataplasme émollient, puis on se sert d'une pommade faite avec le beurre, le soufre et le charbon; je crois que la poudre sèche de charbon seroit préférable, elle m'a souvent réussi. On a conseillé aussi l'oxide noir de manganèse avec le sel ammoniac et la poudre de staphysaigre, ou bien le soufre, la suie unis au sain-doux. Peyrilhe recommandoit la dissolution d'opium ou les cataplasmes d'herbes narcotiques; en effet, Murrai a guéri une teigne des plus invétérées et des plus rebelles au moyen de la ciguë donnée à l'intérieur et appliquée extérieurement. Quelques praticiens ont employé le sublimé corrosif à la dose d'un grain, dissous dans deux onces d'eau, et de la mie de pain pour un cataplasme; ils ont ensuite achevé la guérison avec un demi-grain de verdet dans deux onces de sain-doux. On emploie, au besoin, les purgatifs et les remèdes appropriés à l'état des malades, et l'on fait une médecine symptomatique.

La gale, comme on sait, se manifeste par l'éruption de petits boutons qui sont accompagnés de prurit, et dont le sommet est terminé par une vésicule remplie de sérosité qui, en se desséchant, forme une croûte. Lorsque la gale est gagnée par contagion et qu'elle est récente, il est facile de la guérir au moyen de la fleur de soufre qu'on donne à l'intérieur depuis vingt jusqu'à trente grains, et des frictions à l'extérieur avec une pommade sulfureuse. Le soufre est le vrai spécifique de la gale; le mercure, le tabac, la dentelaire sur-tout qu'on a tant vantée, ne sont pas aussi efficaces. On a employé aussi une dissolution de sublimé, c'est un moyen dangereux, et que je recommande de ne jamais employer. La gale qui est constitutionnelle, et qui tient à quelque vice interne, est plus difficile à guérir. Il faut prescrire à l'intérieur les dépuratifs, avant d'en venir aux ablutions extérieures. Il faut purger avec les pilules de Belloste, et prescrire l'usage des eaux minérales sulfureuses. Le petit-lait coupé avec la fumeterre, est très-approprié, ainsi que les pilules amères fondantes, parce qu'il est très-vraisemblable que la maladie est alors dépendante du foie. Il ne faut jamais se hâter de guérir la gale au moyen des répercussifs; en disparoissant de la peau, elle peut se porter sur quelque viscère, et donner lieu à l'apoplexie, à l'épilepsie, au carreau, aux écrouelles et à la phtisie.

Il est assez ordinaire de voir quelques enfans être attaqués de dartres, il n'y a personne qui puisse en méconnoître les caractères; mais leurs causes sont plus obscures. Je crois

que le plus souvent elles dépendent de l'état du foie, puisque la cessation des hémorroïdes et du flux menstruel, qui engorgent l'organe hépatique, donnent lieu aux dartres. Elles sont quelquefois contagieuses et vénériennes. Dans les cas ordinaires, la douce-amère administrée avec intelligence suffit. Si la maladie n'étoit que locale, on pourroit employer les emplâtres dessicatifs. On donne avec succès, les amers, les fondans, les apéritifs aiguisés de sels neutres, au besoin les ferrugineux, les mercuriaux, les antiscorbutiques et les anti-vénériens, pour combattre une foiblesse constitutionnelle, une diathèse scorbutique et une infection héréditaire.

Les enfans sont très-sujets aux poux, et beaucoup de médecins les regardent comme très-salutaires. Rien de plus nuisible que les poudres mercurielles ou végétales qu'on emploie pour les faire périr. On doit se borner à peigner journellement les enfans, enlever les poux que l'on peut atteindre, et laisser les autres comme autant de petits vésicatoires qui dépurent les humeurs de la tête des enfans.

De la Coqueluche.

Cette maladie, qui est presque toujours épidémique, se reconnoît à une toux courte, rapidement répétée, avec une très-longue inspiration; le cou se gonfle, le visage devient violet, quelquefois un peu de sang sort par le nez, et la quinte finit par le vomissement d'un flegme visqueux ou des alimens, s'ils ne sont pas encore digérés. Elle ne se dissipe jamais avant le quinzième jour de son invasion, et dure souvent deux ou trois mois. L'ipécacuanha est le premier remède à administrer, et il faut renouveler plusieurs fois de suite ce vomitif. Bosquillon recommande la saignée, ou du moins les sangsues appliquées sur la poitrine; je crois qu'à l'anus ou aux pieds elles seroient également utiles. Dans les accès de la toux on donne avec succès une cuillerée à café de vinaigre mêlé à une cuillerée de sirop de diacode. Les fruits acides, qui augmentent les affections catarrhales, diminuent les quintes de la coqueluche. Une potion composée de suc de cresson, de sirop de fleurs d'orange, d'oximel scillitique et de quelques gouttes de laudanum, est recommandée par le docteur Alphonse le Roi. La panacée avec quelques grains de sel de quinquina, est indiquée lorsque la maladie a duré long-temps. Sur la fin de la toux on donne les infusions de thym, de serpolet ou de sauge. On a beaucoup vanté dans cette maladie le lichen d'Islande; on en fait une forte décoction qu'on édulcore avec le sirop de Tolu, et on le donne par cuillerées. Les vésicatoires conviennent, ainsi que le lait d'ânesse sur le déclin de la maladie. On

observe que cette maladie est plus dangereuse chez les filles que chez les garçons, et qu'elle est très-souvent suivie de phtisie pulmonaire, de scrophules et du rachitis. La lésion du poumon me paroît dans ce cas plutôt dépendante de l'irritation, qui, par la durée de la maladie, a attiré un engorgement sanguin, que l'effet d'une métastase. Ce qui fait sentir de plus en plus la nécessité des vomitifs répétés, pour faire cesser le spasme du poumon, et prévenir son engorgement et par suite sa suppuration. J'ai toujours pensé que dans cette maladie les cataplasmes narcotiques appliqués sur la poitrine, pourroient être utiles, ainsi que l'usage à l'intérieur des préparations opiatacées; si, comme il est vraisemblable, la coqueluche est une affection spasmodique, pourroit-on administrer de remède plus approprié que l'opium ou ses analogues?....

De la Pamoison.

Les enfans qui ont une sensibilité très-grande, qui sont craintifs ou traités avec brusquerie par leurs mères ou leurs nourrices, ceux à qui l'on refuse des objets qu'ils desirent ardemment, et que l'on contrarie dans leurs amusemens ou dans leurs goûts, sont sujets à tomber en pamoison. Dans cet état, leur figure devient d'un rouge violet, la respiration est suspendue, et ils paroissent dans un véritable état apoplectique ou de catalepsie. On a conseillé les douches d'eau froide, les fustigations et toutes les irritations externes comme propres à résoudre le spasme intérieur. Les nourrices dans la campagne secouent leurs enfans dans leurs bras, et cela leur réussit de la même manière qu'on arrête un hoquet en frappant derrière les épaules. Je conseille de préférence le vinaigre, l'éther ou l'alkali volatil respirés par le nez. L'irritation portée sur la membrane pituitaire, fait cesser l'état cataleptique de l'enfant. Une odeur forte et désagréable, la barbe d'une plume introduite légèrement dans les narines ou promenée sur les bords des lèvres, rempliroient la même indication. Les mères et les nourrices doivent toujours traiter leurs enfans avec douceur, et celles-là seroient vraiment coupables, qui connoissant la grande sensibilité de leurs enfans, continueroient à les brusquer et à les contrarier dans leurs goûts et leurs caprices. Le jeune enfant ne vit que physiquement, et c'est contrarier la nature que de vouloir lui donner une éducation morale avant qu'il ait acquis un développement corporel propre à perfectionner son intelligence. Jouer, manger, dormir, rire et quelquefois pleurer, doivent être le partage exclusif d'un enfant.....

De la Petite-Vérole.

Quoique l'on doive penser qu'au moyen de la vaccine, la petite-vérole ne sera bientôt plus connue que dans les livres, cependant, comme dans certaines contrées l'on n'est pas toujours à même d'être préservé de la contagion lorsqu'une épidémie varioleuse se déclare, ou que même il existe encore des hommes qui repoussent les bienfaits de la vaccination, il ne sera pas inutile de dire quelques mots sur cette maladie et sur son traitement. Elle s'annonce par des frissons plus ou moins vifs, une douleur aux lombes, une sensibilité à l'épigastre, des nausées et des vomissemens. Du troisième au quatrième jour, on apperçoit sur le visage de petits points rouges qui s'élèvent insensiblement en forme de boutons très-distincts. Vers le septième jour, il paroît au sommet de ces boutons une petite vésicule qui contient un fluide presqu'incolore. Une aréole inflammatoire entoure ces boutons vers le huitième jour, qui deviennent pour lors de vraies pustules. A cette époque, le visage se gonfle, les paupières se tuméfient et recouvrent les yeux. Au dixième jour, le gonflement du visage diminue, les aréoles s'effacent, la matière des pustules s'écoule, et la dessication termine la maladie. Ce sont là les symptômes de la petite-vérole bénigne; mais dans la confluente, tout est exaspéré. La fièvre est violente, il y a délire, assoupissement, convulsions; les boutons se confondent sur le visage; ils ont une apparence érysipélateuse; leur couleur est livide; le gonflement du visage est extrême.... Le régime rafraîchissant suffit pour guérir la petite-vérole bénigne. On proscrit les liqueurs échauffantes, et, à l'exemple de Sydenham, il ne faut donner pour nourriture que les pommes cuites, et les décoctions d'orge et d'avoine. Le malade ne doit pas garder le lit avant le sixième jour. Boerhaave, ayant observé que la petite-vérole étoit d'autant plus bénigne qu'il y avoit moins de boutons à la figure, conseille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer plus de pustules aux extrémités. Dans la petite-vérole qui débute avec des symptômes violens et qui devient confluente, il faut saigner ou appliquer les sangsues pour diminuer l'inflammation. Si, ensuite, elle se complique avec une fièvre putride, comme c'est l'ordinaire, on a alors recours aux toniques, aux stimulans, aux cordiaux, tels que le vin, le quinquina. Bichat préserva une jeune fille de la mort, en lui donnant dans une seule nuit, une bouteille de vin de Bordeaux. On a publié le topique suivant, comme un moyen assuré d'ôter à la petite-vérole son venin, et d'empêcher les excavations et les coutures au visage. On hache menu une livre de chair de veau

sans graisse ; on saupoudre le hachis de deux gros de poudre de vipère, on pétrit, et on divise le tout en trois parties, que l'on applique successivement à la plante des pieds de l'enfant, après avoir fait chauffer le cataplasme. On place ensuite les deux autres à six heures d'intervalle l'un de l'autre. C'est quand l'éruption est faite et que la fièvre est dans toute sa force, que l'on applique cet épithème.... J'invite les pères et mères qui ne veulent pas de la vaccine, à faire inoculer leurs enfans ; un siècle de succès, et plusieurs milliers d'expériences, déposent en sa faveur. L'inoculation par piqûre n'est pas une maladie : les enfans n'en sont nullement affectés, si on ne les accable de trop de soins, et si on ne les tue par trop de tendresse.

De la Vaccine.

Il n'est plus permis aujourd'hui d'avoir des doutes sur la vertu préservatrice de la vaccine ; les expériences ont été répétées dans toute l'Europe, et par-tout l'on a constaté ses bons effets. Voici ses caractères : A l'endroit de la piqûre, il se forme un bouton, qui est entouré d'une aréole inflammatoire, et qui repose comme sur une tumeur phlegmoneuse. Le sommet de ce petit bouton se déprime, ses bords s'élèvent et se remplissent d'un fluide argenté. Peu à peu ce fluide prend une teinte grisâtre, se dessèche, et il ne reste plus qu'une croûte qui tombe du quinzième au vingtième jour. Le vaccin est bon à inoculer, depuis le moment où le bouton s'argente, époque où le fluide est visqueux et filant, jusqu'à celui où il devient aqueux. La fausse vaccine est facile à reconnoître ; elle parcourt ses périodes en deux ou trois jours ; le bouton n'est point déprimé à son centre, et n'a pas un bourrelet rempli d'une liqueur argentée, mais il est élevé, et a tous les caractères d'une pustule qui est due à une simple irritation locale. Le fil imprégné de vaccin, et mis par insertion au bras, peut communiquer une fausse vaccine, lorsque, par le transport ou l'envoi, le fluide vaccin desséché est tombé en écailles. Il faut délayer le vaccin sur un verre lorsqu'on le conserve dans du coton, et qu'on n'inocule point de bras à bras. Comme la vaccine n'est pas même une maladie, on en confie le soin à la nature, et il n'y a aucun régime à prescrire ni diète à observer. L'enfant doit vivre à sa manière accoutumée.

De la Rougeole.

Elle s'annonce par des alternatives de froid et de chaud, par des anxiétés, des vomissemens, une voix rauque, une respiration difficile, une toux fréquente et incommode, le

coryza, l'éternuement, le larmoiement des yeux; ces deux derniers symptômes sont caractéristiques de la rougeole, et servent à la faire distinguer de la variole. Le quatrième jour, il se manifeste de petits boutons rouges qui commencent au visage et se répandent sur tout le corps; je les ai vus commencer aux fesses et au dos. Quand la rougeole est simple, on se borne aux boissons pectorales et délayantes Si la toux étoit forte, on donne un looch avec deux onces d'huile d'amandes douces, une once de sirop violat, et autant de sirop de capillaire. Dans le cas où la rougeole, ainsi que la petite-vérole, se manifesteroient avec un embarras gastrique, on feroit vomir, et l'on employeroit les boissons vineuses, les potions camphrées, les vésicatoires aux jambes. S'il y avoit complication avec une fièvre putride et maligne, le quinquina ne devroit pas être oublié. La rougeole mal traitée donne lieu à beaucoup de maladies chroniques, sur-tout à la phtisie. On tâche d'y remédier par les vésicatoires et les vomitifs. Les diurétiques et la chaleur du lit, suffisent pour guérir l'anasarque ou hydropisie à laquelle sont sujets les enfans qui, après la rougeole, se sont trop promptement exposés à un air humide et froid.

De la Scarlatine.

Cette maladie est contagieuse. Tous les âges peuvent la contracter, mais sur-tout les enfans. Elle est souvent épidémique. Elle commence par un frisson suivi de chaleur, un pouls fréquent, une douleur à la gorge avec difficulté d'avaler; puis des taches d'un rouge écarlate s'étendent de la face sur toutes les parties du corps. La couleur de la peau est purpurine; elle disparoît par la pression, et du septième au neuvième jour, il y a desquammation de l'épiderme. Le traitement est le même que celui de la rougeole, lorsque la scarlatine est simple ou compliquée. Dans le premier cas, les délayans, les boissons pectorales suffisent; et dans le second, on emploie les toniques, les cordiaux et les antiscorbutiques. S'il y avoit un mal de gorge gangréneux, on toucheroit les amygdales avec l'acide muriatique, le miel rosat, et on seconderoit l'effet des gargarismes détersifs, par l'usage de la décoction de quinquina et des eaux aromatiques. La tisane de racine de fraisier et de chiendent avec un peu de nitre, suffit pour dissiper l'anasarque qui accompagne la scarlatine, lorsque le malade s'est trop tôt exposé à l'air.

Du Croup ou *Angine polypeuse.*

Les vicissitudes de l'atmosphère, l'hiver, l'automne et une constitution particulière, donnent naissance à cette maladie,

qui est très-dangereuse pour les enfans. Pendant un ou deux jours, le croup affecte la marche d'un léger rhume; mais bientôt il survient une voix aiguë, glapissante; une respiration difficile, sifflante; une toux rauque; une expectoration d'abord liquide, puis épaisse, avec des lambeaux membraniformes sous forme tubuleuse. Le pouls est remarquable par sa foiblesse et son intermittence. La maladie dure quatre à cinq jours, et la mort arrive souvent par suffocation, ce qui a lieu par la chute d'un morceau de membrane dans la trachée. Le traitement de cette maladie consiste dans les vomitifs, qui chassent les mucosités des voies aériennes; dans les vésicatoires, qui font une dérivation salutaire; dans les lavemens purgatifs, les pédiluves irritans avec le sel, le vinaigre et la graine de moutarde. On fait respirer l'éther sulfurique, pour diminuer le spasme de la trachée-artère: les linimens camphrés sont aussi utiles. Il faut retirer sans cesse les malades de l'assoupissement qui les accable, pour diminuer les dangers de la suffocation, et renouveler, au besoin, l'emploi de tous les remèdes que nous venons d'indiquer.

On doit observer que, dans les maladies aiguës des enfans, la diète ne doit pas être aussi sévère que chez les adultes. Les enfans ont besoin de manger, non-seulement pour vivre, mais encore pour croître, ce qui nous explique la cause de leur appétit sans cesse renaissant et de leur voracité. La pratique des pères et mères qui veulent régler leurs enfans, et les astreindre à des heures fixes pour leurs repas, est donc contraire aux intentions de la nature, et au développement de leur constitution physique. Il faut les laisser manger à volonté, mais peu à la fois et souvent.

Enfin nous allons terminer cette esquisse des maladies des enfans, par l'historique des symptômes et du traitement des vers. Ils occasionnent à eux seuls, le plus grand nombre des maladies du premier âge; c'est pourquoi nous avons cru devoir entrer dans les plus grands détails sur leurs divers genres, sur leurs caractères spécifiques, sur les symptômes qui appartiennent à chaque espèce, ainsi que sur les remèdes les plus propres à les combattre; en sorte que ce que nous allons dire doit être regardé comme l'histoire naturelle et médicale des vers.

Des Vers intestinaux.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur les vers; mais les ouvrages de Bloch et de Bréra (1) sont les plus complets sous le

(1) L'ouvrage de Bréra vient d'être traduit en français et enrichi de notes savantes par MM. Bartoli et Calvet, neveu, docteurs-

rapport descriptif et médical. Le professeur de Pavie divise tous les vers du corps humain en cinq genres. 1°. Les tænia; 2°. les vers vésiculaires; 3°. les tricocéphales; 4°. les ascarides vermiculaires; 5°. les lombricoïdes.

Tænia.

Les tænia sont des vers très-longs qui paroissent résulter d'une chaîne d'articulations plates, unies ensemble par le moyen d'un bord plus ou moins large, plus ou moins épais. La longueur du tænia varie, elle est de huit à dix mètres chez l'homme; Rosenstein en a vu un de cent vingt-huit mètres. Il y en a de soixante mètres, et un de soixante-dix dans le cabinet de l'université de Pavie.

L'on divise ce ver en tête, cou, corps et queue. La tête est quelquefois si petite, que l'on ne peut pas la distinguer sans l'aide d'un microscope. Elle ressemble à un petit tubercule qui se relève sur la dernière extrémité de son corps, que l'on appelle cou. Elle est fournie de quatre ouvertures, qui sont proéminentes dans les uns, et beaucoup plus enfoncées dans les autres. De chacune de ces quatre ouvertures part un canal nourricier qui s'étend à toutes les articulations. Bloch a remarqué que la tête de quelques tænia est armée d'une espèce de trompe qui se peut alonger et raccourcir. Si on examine avec le plus grand soin la tête des tænia humains et des animaux, l'on voit dans quelques-uns plusieurs petits crochets; si on les regarde avec le microscope, on voit qu'ils sont arrangés en forme d'une double couronne, tandis que d'autres, soumis au même microscope, paroissent tout-à-fait exempts de cette particularité, et semblent, au contraire, fournis de bouche et de divers filamens tout autour du cou.

Le cou est le résultat, l'assemblage de petites articulations qui s'élargissent, s'alongent et grossissent à mesure qu'elles s'éloignent de la tête et s'approchent du corps du

---

médecins; il est intitulé : *Traité des Maladies Vermineuses, précédé de l'histoire naturelle des vers et de leur origine dans le corps humain.* Il se vend à Paris, chez de Laplace, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 21. Nous invitons les médecins des campagnes et les pères de famille à lire et à méditer cet excellent ouvrage; il les éclairera dans leur pratique, et ils trouveront la notice de tous les remèdes propres à combattre les affections vermineuses. M. Calvet, neveu, toujours infatigable quand il s'agit d'être utile à l'humanité, et jaloux de répandre de plus en plus les lumières de la médecine, vient encore de publier un excellent opuscule, intitulé : *Manuel Théorique et Pratique des Maladies vermineuses.* A Paris, chez Méquignon aîné, libraire de l'Ecole de Médecine.

tænia. Ainsi l'on peut dire que les articulations augmentent peu à peu en s'approchant du centre du corps de ce ver. Cette connoissance est très-utile, attendu que le cou d'un très-long tænia, confronté avec son corps, ne paroît point appartenir au même animal; aussi plusieurs naturalistes ont divisé en deux espèces particulières le même ver.

Le corps du tænia est formé par des articulations complètes, que nous dirons tout-à-fait accomplies, dans lesquelles les papilles sont très-visibles et ouvertes à leur sommité, soit qu'elles soient symétriques, soit qu'elles soient situées sans ordre aux bords latéraux du tænia.

Enfin la queue se termine par un morceau tout-à-fait tronqué, ou par une division bifide, élevée sur ses parties latérales en forme de deux crochets arrondis à leur sommité. Ces crochets sont tous les deux munis des mêmes petits trous, que l'on observe sur les papilles, dont nous avons parlé. Le bord de chaque anneau, qu'unissent les articulations, est légèrement concave vers la queue, et, au contraire, un peu convexe vers la tête. De cette manière le diamètre du corps du tænia s'amincit à mesure qu'il s'approche de l'une des deux extrémités.

Le tænia appartient à la classe des ovipares, parce que dans chaque articulation existe un ovaire d'une nature particulière, qui tantôt a la forme d'un tubercule, tantôt celle d'une petite grappe de raisin, ou tout-à-fait dendroïde. Si l'on regarde ces ovaires avec le microscope, l'on y découvre une quantité prodigieuse d'œufs, qui sont d'une grosseur variée, d'un contour différent, et parfaitement obscurs lorsqu'ils sont près de leur maturité. On ne sait pas encore de quelle manière les œufs sont fécondés. Werner assure que le tænia est hermaphrodite.

La demeure ordinaire de ce ver est dans les intestins grêles; il enfonce, à la manière d'un clou, sa tête dans la membrane muqueuse de l'intestin, et y reste solidement attaché, de manière qu'on n'en peut être délivré que la tête ne soit sortie. Bloch a divisé le tænia humain en deux espèces : la première est le tænia armé, et la seconde le tænia non armé.

Tænia armé (1).

C'est celui que l'on connoît sous le nom de tænia cucurbitain, ou de ver solitaire, il est très-commun en Italie. A

---

(1) Cette espèce est plus commune en Italie, en Basse-Saxe, qu'en France, qu'en Suisse, qu'en Russie, où l'on ne trouve presque toujours que des tænia non armés.

l'œil nu on le voit armé de deux appendices pointus et protubérans, qui, par analogie, s'appellent crochets, et qui constituent son caractère spécifique. Si l'on observe avec le microscope la partie antérieure de la tête de ce tænia, en l'étendant un peu, les crochets que l'on voyoit à l'œil nu, se déployent en une couronne parfaitement circulaire et étoilée, dans le centre de laquelle existe la trompe.

Tœnia non armé.

La forme externe de ce ver est plate, en forme de ruban : sa couleur est blanche, ce que Pallas regarde comme un de ses caractères spécifiques ; sa structure ordinaire semble être grossière, dense ou membraneuse. Ses articulations sont disposées d'une manière si particulière, qu'on peut à l'œil nu le distinguer clairement du tænia armé. Quelquefois son corps est, depuis le cou, régulièrement entrecoupé par des marges transversalés, non différentes de celles qui réunissent les articulations du tænia cucurbitain ; aussi au premier coup d'œil, on pourroit le confondre avec celui-ci, s'il n'étoit plat et mince. En général les articulations du cou sont très-minces et presque imperceptibles ; celles qui viennent après, s'approchent de la figure d'un carré, ensuite augmentent en largeur dans son corps en s'étendant très-peu en longueur, et elles continuent de cette manière jusqu'à la queue, qui représente la figure d'un morceau tronqué. La tête est très-petite ; elle est fournie aussi de quatre papilles latérales, et d'une papille dans le centre de laquelle Werner a aussi vu la trompe. Cette papille centrale n'a point la couronne des crochets qui entoure la trompe du tænia armé. Le cou est tout autour couvert de filamens blanchâtres, qui le rendent lanugineux. (*Bloch.*)

Des Vers vésiculaires.

Ils sont renfermés dans ce que l'on appelle hydatides. Pallas croit que l'hydropisie enkystée est produite par un peloton de vers vésiculaires. Chez l'homme, il n'y a jamais qu'un ver dans chaque petite vessie, tandis que chez les animaux, il y en a plusieurs de renfermés. La figure de la petite vessie est tantôt ronde, tantôt oblongue, tantôt angulaire. Si le ver vit, en comprimant l'extrémité de son long cou, la tête paroît fournie de crochets, et d'une petite bouche pareille à celle que l'on voit dans la tête du tænia armé. La tête du ver vésiculaire humain est hors de la vessie, à laquelle il s'unit par le moyen du cou ; mais dans les vers vésiculaires des animaux, ces petits vers vivent dans les parois

de la vessie commune. Ce sont les parties du corps les plus abondantes en vaisseaux lymphatiques qui en sont principalement attaquées; mais on ne sait pas encore comment ces animaux se développent dans les parties les plus cachées; on n'a trouvé aucune trace de leurs œufs; écloroient-ils dans l'intérieur des vaisseaux lymphatiques?

Du Tricocéphale.

Son corps a le plus souvent la forme d'une ligne spirale, et sa partie la plus large ne surpasse pas en diamètre la moitié d'une ligne. La partie antérieure semble être fournie d'un assemblage de petites lignes transversales, faites comme des anneaux. Sa longueur est d'un pouce et un quart, et même de deux. Une partie de son corps se termine en un prolongement filamenteux, aussi fin qu'un cheveu, et replié d'une manière très-étonnante. L'autre partie, se contournant en spirale, finit le plus souvent en un hameçon large, obtus, et semblable au pistil des fleurs liliacées. De cette extrémité le ver peut faire sortir une trompe, enveloppée dans une gaîne. Son extrémité terminée dans ce prolongement filamenteux, très-tenue, et la moitié plus longue que son corps, a été prise pour la queue du ver; mais Pallas, Muller et Goeze ont démontré que cette partie est la véritable tête du tricocéphale.

Les tricocéphales que l'on rencontre dans les intestins humains sont de sexes différens. Le mâle tient la queue parfaitement repliée en forme de spirale; et celle de la femelle est, au contraire, oblongue, plate, comme celle du castor, plus large que son corps, et courbée.

De l'Ascaride vermiculaire.

C'est un ver rond, filiforme, délié dans les deux extrémités, de la longueur de quatre à cinq lignes jusqu'à un pouce. La vivacité avec laquelle il se meut, sautille et bondit, est surprenante; c'est peut-être à cette contractilité que l'on doit attribuer ces énormes irritations dans les intestins, et particulièrement dans l'anus, qui tourmentent les malades et sur-tout les enfans qui y sont les plus sujets. La partie externe de son corps est toute de rides, ce qui paroît résulter d'un assemblage d'anneaux. On voit que son extrémité antérieure est obtuse, ténue et même très-luisante à son extrémité postérieure, c'est-à-dire, à sa queue.

Il séjourne dans les gros intestins, et pour l'ordinaire dans les cellules caverneuses du colon et du rectum. Il peut aussi se trouver dans le vagin des femmes. Il n'est jamais seul,

mais il est réuni en masse conglobée à d'autres vers. Cet animal est très-petit, soumis au microscope, on voit clairement que son extrémité obtuse est sa véritable tête. Elle est latéralement fournie de deux proéminences ovales, et divisée au milieu par une ouverture qui est la bouche. Son corps se grossit peu à peu pendant le tiers de sa longueur après la tête, et en arrivant vers sa queue, il devient plus grêle, plus mince, et se termine en pointe cétacée.

La pointe considérable de la queue est regardée par quelques naturalistes comme un signe caractéristique du sexe féminin. Cette espèce de vers est vivipare, et la femelle périt après qu'elle s'est délivrée.

Lombricoïdes.

La figure de ce ver est parfaitement ronde; pour l'ordinaire il est gros comme une plume à écrire. Le plus souvent il est de la longueur de six, sept, huit et même dix travers de doigt. Dans chaque individu le sexe est distinct, le mâle est plus petit et plus court que la femelle. Sa couleur est blanche; quelquefois elle approche de la couleur de chair. Le canal qui parcourt l'abdomen est jaune et transparent. Goeze le regarde comme un signe caractéristique de cette espèce; mais ce canal étant le canal alimentaire, il varie en couleur suivant les alimens qu'il contient.

La structure extérieure de la tête et de la queue du lombricoïde est particulière. Si on observe la tête même à l'œil nu, on la voit fournie de trois jolies proéminences hémisphériques qui se terminent insensiblement en une pointe très-aiguë; au centre de ces trois proéminences est une ouverture triangulaire à laquelle Pallas a donné le nom de bouche. C'est avec ces proéminences que le ver s'attache, pénètre même dans la membrane des intestins, et qu'en suçant les humeurs, il les meut alternativement comme trois mâchoires; c'est ainsi que le lombricoïde rétrécit et élargit sa bouche triangulaire fournie d'une trompe, qu'il peut retirer et porter au-dehors. Dans cette espèce de ver, ces trois proéminences s'approchent et forment ensemble un cône dur à son sommet, terminé en pointe aiguë et piquante, et il peut par ce moyen perforer même les membranes du tube intestinal, et se faire un chemin à travers les autres parties du corps, comme dans la vessie du fiel, dans la cavité de l'abdomen, dans les reins, dans la vessie urinaire, dans le cerveau, &c.

Le lombricoïde peut se rencontrer avec d'autres vers. Les enfans y sont très-sujets. En général il se manifeste chez les personnes mal nourries, qui ont eu une maladie grave,

ou qui sont gorgées d'humeurs visqueuses, et se trouve réuni à un grand nombre d'autres vers; quelques malades en ont expulsé en une seule fois cent cinquante. (*Bréra.*)

Symptômes communs et généraux des Vers.

Dans les affections vermineuses, la couleur du visage est altérée; il devient tantôt rouge, tantôt pâle, tantôt plombé: un demi-cercle azuré se manifeste sous les yeux, ils perdent leur vivacité ordinaire, se fixent sans se mouvoir, vers les objets voisins; ils sont tristes et abattus, les paupières inférieures se gonflent et les pupilles se dilatent très-évidemment; d'autres fois les paupières deviennent jaunâtres, et la même teinte se répand sur tout le blanc de l'œil. Il y a encore des prurits insupportables vers les narines, quelques hémorragies nasales. Les maux de tête sont fréquens, particulièrement après avoir mangé; ils sont quelquefois si violens qu'ils produisent le délire et la frénésie; la bouche se remplit de salive, exhale une odeur fétide et vermineuse; il y a craquement des dents; le sommeil est inquiet et agité; la soif est grande; les défaillances, les vertiges et le tintement des oreilles augmentent l'état morbifique du malade; la toux est sèche, convulsive, quelquefois stertoreuse et même suffocante; la respiration est difficile, quelquefois accompagnée de hoquet; les paroles sont entrecoupées, et dans quelques cas entièrement interceptées; la bouche devient écumeuse; il y a palpitation du cœur; le pouls est dur, fréquent, rapide et intermittent. Il existe des borborygmes, le ventre est tuméfié, et l'on observe des rapports, des nausées, des envies de vomir et des vomissemens; l'appétit est tantôt nul, tantôt développé au point que le malade est obligé de se nourrir plus qu'à l'ordinaire. Des douleurs graves tendent le ventre, et le malade dit avoir un sentiment de piqûre et de déchirement qui n'est point fixe, mais vague dans toute la cavité de l'abdomen; il augmente quand l'estomac est vide, et cesse aussi-tôt après avoir pris des alimens; tantôt il y a dévoiement et tantôt constipation. L'urine est crue et terne; les excrémens sont fétides; la cardialgie tourmente le malade et quelquefois le tue. Une maigreur notable exténue le corps du malade, quoiqu'il mange beaucoup; des démangeaisons violentes à l'anus le font tomber en syncope. D'autres fois le ténesme augmente la douleur de ces parties. On a des exemples d'une manie guérie par les vermifuges.

Pour juger de la présence des vers dans le corps humain, on n'a pas besoin de voir tous ces symptômes réunis, il suffi que les principaux existent, et Monro les réduit à l'énorme dilatation de la pupille, à la salivation, à l'appétit extraor-

dinaire, à l'amaigrissement du corps, au picotement de l'estomac, à la tuméfaction du ventre, à l'anxiété et au dégoût. Rosenstein assure que le signe le plus certain est le bien-être du malade après avoir bu un verre d'eau froide et avoir rendu des vers. On trouve souvent chez les enfans et les femmes foibles, des douleurs articulaires semblables à celles qui caractérisent le rhumatisme arthritique, accompagnées de la dilatation de la pupille, d'une abondante salive dans la bouche, et d'une démangeaison insupportable au bout du nez. Ce sont là des indices de l'existence des vers dans les intestins (1).

Outre les symptômes généraux que nous venons de rapporter pour faire connoître les affections vermineuses, il y en a encore de particuliers à chaque espèce de vers; et il importe au praticien de les connoître.

Symptômes des Tœnia.

Les malades affectés du tænia ressentent un sentiment de douleur dans le ventre, occasionné par quelque chose de vivant, qui a un mouvement de tournoiement et un certain poids d'un côté. Quelques piqûres, ou plutôt des morsures,

(1) Une jeune fille foible et émaciée étoit tourmentée depuis plus de vingt jours par des douleurs aux articulations, qui la rendoient roide et immobile. Les articulations n'étoient point enflées; les deux pupilles dilatées d'une manière extraordinaire, sa bouche inondée d'une salive très-visqueuse, firent soupçonner que sa maladie pouvoit être occasionnée par les vers. Des remèdes ayant été administrés en conséquence, elle évacua neuf gros lombricoïdes, et dans l'instant tous les symptômes de l'arthritis disparurent. — Une fille de dix ans, qui se plaignoit d'une douleur au côté gauche, avoit une toux sèche, un peu de chaleur, pouls fort, soif grande, quelquefois picotement dans l'estomac, souvent elle perdoit la parole et avoit des contractions. On lui prescrivit des poudres anthelmintiques. Après en avoir pris deux fois, elle fut vers midi attaquée de contractions si violentes, que les pieds se contournoient vers le dos. Les convulsions cessées, elle ne souffrit plus aucune douleur, et se mit à dormir. On trouva dans le lit un ver d'un demi-mètre de long, qui s'agitoit à la manière d'un serpent. — Un jeune homme qui éprouvoit une douleur très-vive à la cuisse, à la région lombaire droite, qui l'obligeoit de porter le pied droit plié en avant, réunissant les autres symptômes indicateurs des vers, fut guéri par les anthelmintiques. — Un jeune homme très-robuste fut atteint tout-à-coup d'une violente convulsion au gosier et à la poitrine, qui menaçoit de le suffoquer, et l'obligeoit de crier à haute voix. Cette convulsion dura trois ou quatre heures; ensuite elle cessa, et se manifesta encore de manière que, dans vingt-quatre heures, l'accès revint trois fois. Dans les intervalles de tranquillité, le malade se trouvoit abattu et se plaignoit d'un sentiment de froid vers l'appendice xiphoïde. Il y avoit dilatation de la pupille, salivation, prurit du nez, douleurs articulaires. La convulsion commençoit à la région de l'estomac, comme une flamme qui s'étendoit

se font sentir dans le voisinage de l'estomac; l'abdomen se gonfle par intervalle, et s'abaisse presque par ondulation : un sentiment de froid attaque de temps en temps les viscères du bas-ventre. L'appétit s'accroît extraordinairement, et le corps maigrit de plus en plus. Il y a un abattement progressif des forces dans tous les membres ; le visage est terne, plombé, avec une expression particulière à cette maladie : la langueur y est peinte au milieu des souffrances. Les défaillances sont fréquentes ; la pupille se dilate extraordinairement ; une grande quantité de larmes inonde les yeux ; des vertiges troublent l'esprit du malade et provoquent le vomissement ; les jambes vacillent, et quelquefois tout le corps semble pris d'un tremblement convulsif. Dans quelques-uns, suivant Hippocrate, la parole manque. Bien souvent les malades évacuent, avec les matières fécales, des petits corps semblables à des semences de citron ou de courge, qui sont des portions des papilles marginales des mêmes tænia. Le docteur Wagler rapporte qu'un jeune homme tourmenté d'un tænia cucurbitain, devenoit inquiet et impatient lorsqu'il entendoit la musique, et qu'il étoit obligé de se retirer. Goeze parle aussi de plusieurs personnes attaquées de tænia, chez les-

---

vers la poitrine, et alloit se fixer avec violence au larynx. L'estomac étant corroboré par un électuaire composé de kina, de racine de valériane officinale et d'opium, l'accès convulsif diminue peu à peu de force, et finit par disparoître. — Une fille de neuf ans, après avoir surmonté tous les dangers d'une fièvre scarlatine, présentoit tous les symptômes d'un épanchement d'eau dans les ventricules du cerveau. L'apparition subite de la maladie fit soupçonner l'existence des vers, quoique l'œdème des extrémités inférieures pût faire croire à l'hydrocéphale. Le mercure doux fut administré en poudre, avec une infusion bien saturée de valériane, rendue plus forte par une bonne dose de camphre. Le premier et le second jour du traitement il n'y eut aucun amendement à la maladie. La jeune fille, au contraire, se trouva plus mal ; mais le troisième jour elle vomit un lombricoïde vivant et une quantité de matières muqueuses et bilieuses. Les jours suivans elle rendit quatre lombrics, et dans peu de temps la guérison fut complète. — Une jeune fille d'une famille illustre, avoit de l'aversion pour les alimens, comme une femme enceinte ; le ventre se tuméfiant, il y avoit suppression des menstrues. Son père et sa mère consultèrent différens médecins, qui répondirent que leur fille étoit enceinte, et on abandonna tous les médicamens. La maladie augmenta, et la jeune demoiselle mourut victime de l'ignorance et des mauvais soins. A l'ouverture du corps on reconnut son innocence. Il n'y avoit dans l'utérus aucun embryon, et l'on trouva un amas d'eau et de mucus dans les intestins, avec un tænia qui étoit long comme les intestins. Le docteur Levacher de la Feuterie fut consulté pour un malade qui avoit une continuelle érection, avec des douleurs cuisantes, sans fièvre et aucun autre symptôme de maladie. Elle avoit résisté aux rafraîchissans, aux antispasmodiques, enfin, à l'acte vénérien ; il ordonna les vermifuges, le malade rendit quelques lombricoïdes, et il fut guéri.

quelles la musique produisoit des sensations désagréables. En effet, les malades se trouvent mal dans les églises, aussitôt que l'on touche l'orgue.

Le tænia armé peut déchirer la membrane interne des intestins, et y occasionner l'inflammation, la suppuration et la gangrène; ou bien, s'accrochant à la membrane muqueuse à la manière d'une sangsue, il donne naissance à des douleurs atroces, et à des convulsions spasmodiques qui tuent le malade. Un symptôme singulier de ce tænia, est un sentiment de tension fréquente du nez.

Symptômes des Vers vésiculaires.

Ces vers sont communs aux personnes chez lesquelles le systême lymphatique est affoibli; et leurs symptômes varient à raison des parties qu'ils occupent. Ceux qui sont répandus dans le cerveau des brebis, les rendent vertigineuses, maigres et stupides; s'ils se rencontrent dans les ventricules du cerveau de l'homme, ils donnent lieu à l'apoplexie, ou à toutes les maladies qui dépendent de l'irritation du cerveau. Un homme chez lequel on trouva après sa mort des vers vésiculaires le long des plexus choroïdes du cerveau, avoit été toute sa vie sujet à de fréquens vertiges et à des tintemens d'oreille. Chez les enfans, l'hydrocéphale interne est souvent occasionnée par des vers vésiculaires, et les hydropisies enkistées, ne reconnoissent pas d'autre cause. On a rencontré des hydatides dans tous les viscères, dans toutes les excrétions et dans toutes les parties du corps; mais il manque encore à la médecine l'histoire exacte de toutes ces maladies, et des symptômes qu'elles peuvent occasionner à raison des parties qu'elles occupent.

Symptômes du Tricocéphale.

Ils se réduisent à l'irritation de la surface interne des intestins; et lorsqu'ils sont en grand nombre, ils privent le corps de la nutrition nécessaire. Ils se rencontrent fréquemment chez les personnes misérables et mal nourries, chez celles qui ont succombé à quelque épidémie contagieuse, ou à quelque fièvre lente nerveuse. Les tricocéphales se joignent principalement aux maladies muqueuses, comme dépendantes d'une asthénie générale. Leur siége est dans les gros intestins; mais ils montent ensuite dans les grêles, et ils peuvent vivre en société avec les lombricoïdes.

Symptômes de l'Ascaride vermiculaire.

Ce ver habite pour l'ordinaire dans les parties qui abondent en mucosités, tels que le gros intestin, le vagin; mais

son siége ordinaire est dans le rectum. C'est là qu'il excite un sentiment d'irritation sourde, un prurit incommode, et quelquefois des douleurs très-vives et très-piquantes. Il se trouve quelquefois réuni en une masse conglobée de plusieurs milliers, sur-tout chez les enfans et les personnes débilitées. Le ténesme, les hémorroïdes, le gonflement et l'inflammation de l'anus, en sont souvent la suite. Les principaux symptômes, à raison des sympathies nerveuses, sont la toux convulsive, le grincement des dents, le prurit des narines ou du fondement.

Symptômes du Lombricoïde.

Il cause des douleurs pongitives et déchirantes dans la région ombilicale; il y a des coliques et un bourdonnement dans le ventre. Quelquefois les malades éprouvent les mêmes phénomènes que ceux occasionnés par l'application des sangsues. L'air et l'eau froide asphyxient le lombricoïde, et les purgatifs un peu forts suffisent pour le faire passer des intestins grêles dans les gros, d'où on l'expulse facilement.

C'est à raison des sympathies nerveuses, que la présence des vers dans les intestins ou dans l'estomac, occasionne ces affections spasmodiques variées, qui amènent la déglutition difficile ou impossible, l'intermittence du pouls, les palpitations du cœur, les syncopes, les vertiges, l'aphonie ou perte de la parole, l'aveuglement, le bourdonnement dans les oreilles, l'abattement de l'esprit, la stupidité, le délire, la contraction dans le sommeil, les rêves inquiets, les pensées troublées, l'inquiétude, l'anxiété, le hoquet, les convulsions, l'épilepsie, l'apoplexie, la manie, la dyssenterie, la danse de Saint-Witt, la catalepsie, le tétanos, l'asthme convulsif, l'amaurose, la surdité, la pleurésie et la suppression des menstrues. Il ne faut donc jamais perdre de vue, dans la pratique, la cause première qui peut amener tant de variété dans ses effets morbifiques; et dans le doute même, il est toujours prudent d'employer les anthelmintiques, comme une pierre de touche médicale, sur-tout lorsque la diathèse asthénique domine dans le systême intestinal. (*Bréra.*)

Vermifuges végétaux.

Oignon. On se sert du suc exprimé, ou l'on mange quelques écailles du bulbe. Dans les pays méridionaux, les déjeûners d'été consistent en petits oignons, et anchois aux câpres. — *Ail.* Il contient un principe huileux, volatil, qui le rend propre, comme l'assa-fœtida, le camphre, le soufre sublimé ou la fleur de soufre, à corroborer l'estomac et les intestins. Rosenstein et Tissot ont réussi à faire rendre des

tænia en continuant long-temps l'usage de l'ail. Les enfans du peuple de la campagne qui, dans le Midi, en mangent journellement, ne sont du tout point sujets aux vers. On le prescrit seul ou combiné avec d'autres remèdes (1).— *Semen-contra.* Ce vermifuge se prescrit en substance, en infusion, en décoction, en électuaire, en confection et en pastilles. La dose pour les enfans est de deux grains, et pour les adultes, d'un gros en poudre ou en électuaire. L'infusion se fait avec le lait à la dose de deux ou trois gros de poudre de semen-contra. — *Chenopodium de Pensylvanie.* Les semences de ce végétal forment la base de cet électuaire anthelmintique, si fameux dans l'Amérique septentrionale, pour l'expulsion des lombricoïdes. — *Jalap.* On le donne ordinairement combiné avec d'autres remèdes. Wepfer, après avoir inutilement employé les remèdes les plus vantés contre les tænia, prescrivit à un de ses malades, avec un heureux succès, un demi-gros de cette racine pulvérisée. — *Angélique.* On fait bouillir une once de cette plante dans trois livres d'eau, jusqu'à la réduction d'une livre, et l'on donne au malade, tous les matins, une ou deux onces de cette décoction.— *Assa-fœtida.* Ce suc gommo-résineux se prescrit en pilules ou d'une autre manière, à la dose de deux jusqu'à dix grains, plusieurs fois par jour; on le combine avec la myrrhe, l'oxide de fer noir, le muriate de mercure doux. On se sert aussi avec avantage des lavemens d'assa-fœtida, et des cataplasmes dans lesquels entre ce remède. — *L'herbe de Surinam.* Cette plante réussit contre les ascarides et les lombricoïdes. On donne son écorce en poudre et en extrait; mais il vaut mieux lui préférer sa décoction : on en met deux ou trois gros dans S. Q. d'eau, qu'on fait réduire à huit onces; unie à la valériane, elle est plus efficace. — *Noix.* Avec l'écorce verte de la noix, l'on fait une décoction, une infusion, un extrait et un rob, qui tous jouissent d'une vertu corroborante, astringente et vermifuge. L'huile de noix, ainsi que toutes les autres huiles, sont des vermifuges : on les mêle avec le vin. — *Camphre.* Mosçati préfère généralement le camphre aux autres vermifuges, pour expulser les lombricoïdes. On en dissout un demi-gros dans une livre d'eau, en y ajoutant un gros de gomme arabique, et on en donne de petites cuillerées par intervalle. L'on dissout une plus grande quantité de camphre dans une plus grande quantité d'eau, et avec quelques onces de

(1) Une femme, tourmentée d'un tænia, prit, pendant six mois de suite, une et même deux tranches d'ail, et elle rendit à la fin un morceau de tænia de la longueur de dix mètres. Un tænia qui avoit résisté à tous les autres moyens, fut expulsé par l'usage de l'ail cuit dans le lait.

cette dissolution, unies à parties de lait tiède, l'on prépare des lavemens qui sont très-utiles chez les enfans. Le camphre asphyxie les lombricoïdes. On peut le combiner avec d'autres remèdes. — *Fougère mâle.* Les plus anciens auteurs, Théophraste, Galien, Pline, ont reconnu la vertu anthelmintique de cette plante. On en donne un gros, même deux et trois, en poudre, dissoute dans l'eau. Ce remède forme la base du spécifique de Nouffer contre le tænia. Cette racine, conservée long-temps, perd sa vertu. — *Spigellia anthelmia.* L'herbe et la racine de cette plante, jouissent comme l'opium d'une vertu narcotique; et les Indiens la vantent beaucoup contre les vers. On la donne en poudre à la dose de dix, douze grains, matin et soir, pour les enfans, et d'un demi-gros, même d'un gros, pour les adultes. Avec l'herbe, on fait une infusion ou une décoction. — *Tanaisie.* L'on prescrit la semence en poudre à la dose d'un à deux ou trois gros, dans une livre d'eau en infusion. — *Valériane.* Ce médicament est un des plus utiles de la médecine, dans les maladies nerveuses asthéniques; il forme le principal ingrédient du fameux électuaire de Storck. On prescrit la valériane seule, ou combinée avec d'autres remèdes. — *Cévadille.* Les semences de cette plante se prescrivent en poudre à la dose d'un demi-scrupule, mêlées avec un peu de sucre et quelques gouttes d'huile de fenouil, prises pendant quatre jours, en ordonnant au malade de boire après une infusion de fleurs de camomille. Au quinzième jour, Schmucker portoit la dose à quinze grains, et avec du miel, il en formoit des pilules; tous les cinq jours, il y joignoit un purgatif avec le jalap et le mercure doux. La dose pour les enfans étoit de deux, quatre ou six grains au plus, mêlés avec le sirop de rhubarbe. Dans le cas d'ascarides vermiculaires, on rend ce traitement plus actif, en donnant une égale portion de lait et de décoction de cévadille en lavement (1).

Nota. L'aloës, la rhubarbe, la gratiole officinale, la camomille, ainsi que toutes les autres plantes amères, sont anthelmintiques, en tant qu'elles sont excitantes, toniques et propres à corroborer le systême gastrique. C'est la foiblesse du conduit alimentaire qui engendre les vers, et c'est sa tonicité qui les expulse et les détruit.

Aux îles de France et de la Réunion, on se sert avec le plus grand succès du suc du papayer (*carica papaya* L.) contre les maladies vermineuses. On donne aux enfans de six

---

(1) Comme les semences de cévadille contiennent un principe vénéneux, caustique, nous conseillons de ne pas faire usage intérieurement de ce vermifuge.

d'huit mois et même d'un an, une cuillerée à café de lait de papayes, mêlé et battu avec trois cuillerées d'eau bouillante, ou de lait de vache bouillant. On donne aux enfans de cinq, six et sept ans, une cuillerée à bouche de lait de papayes, mêlé à trois cuillerées d'eau bouillante; et à ceux de douze à quatorze ans et au-dessus, deux cuillerées du même lait, mêlé à six d'eau bouillante au plus. Trois heures après avoir pris le remède, on fait prendre au malade de l'huile de palma christi pure, en proportionnant la dose à l'âge, au sexe et aux forces du malade, afin d'expulser les vers morts. Les graines de la papaye, desséchées et pulvérisées, sont anthelmintiques.

Formules Anthelmintiques Végétales.

1°. Prenez un gros de fiel de boeuf et de savon de Venise, et avec une suffisante quantité d'huile de tanaisie, faites un liniment sur le bas-ventre des enfans. — 2°. Faites digérer pendant vingt-quatre heures dans un endroit chaud, dans de la salive, deux onces de fiel de boeuf, demi-once de poudre d'aloës succotrin, de coloquinte préparée, le tout mêlé avec de la graisse pour faire un liniment. — 3°. *Vin aliacé.* Mettez pendant dix heures, une once d'ail écrasé dans du bon vin et de l'essence simple d'absinthe; on le donne par cuillerées plus ou moins rapprochées suivant l'âge. — 4°. *Sirop aliacé.* Faites macérer dans deux livres d'eau bouillante pendant une heure, dans un vaisseau bien fermé, une livre d'ail écrasé; ajoutez deux livres de sucre et faites un sirop. — 5°. *Teinture spiritueuse aliacée pour l'extérieur.* Prenez six onces d'éther sulphurique, une once d'ail écrasé, un gros de camphre râpé, mêlez. On rend plus actifs les deux premiers linimens, par un mélange de cette teinture. — 6°. *Semen-contra*, *électuaire.* Prenez deux gros de valériane officinale et de semence santolique (semen-contra), trente grains de racine de jalap et suffisante quantité d'oximel scillitique pour faire un électuaire. La dose est d'une cuillerée à café toutes les trois heures. — 7°. *Infusion.* Mettez en infusion pendant l'espace d'une heure, dans un endroit tiède, quatre onces de menthe, de gentiane, et dans deux onces d'eau de cannelle, une demi-once de semence de santolique écrasée. Ajoutez deux onces de sirop de chicorée avec de la rhubarbe, et six gouttes d'huile de noix muscade. On en donne deux cuillerées trois ou quatre fois par jour. — 8°. *Poudre.* Prenez dix grains de semence santolique, de racine de jalap, et de sucre pour une seule dose. — 9°. *Confection.* Mettez dans un vase à confitures, autant qu'il vous plaira de semence santolique; faites fondre

une petite portion d'amidon, avec suffisante quantité de sucre purifié ; laissez fermenter la semence santolique, et ajoutez-y encore de l'amidon et du sucre, jusqu'à ce que la semence santolique en soit enveloppée. — 10°. *Bols.* Prenez une once de poudre de semen-contra, et de coraline officinale, trois gros de sulphure noir, de jalap résineux et d'écorce de cannelle en poudre, trois scrupules ; sucre blanc, sept onces ; faites dissoudre dans l'eau et cuire jusqu'à consistance : mêlez le tout ensemble, et faites des bols. La dose pour un enfant est d'un à deux gros. — 11°. *Assa-fœtida, bol* Prenez trois grains d'assa-fœtida, et avec du miel faites un bol. — 12°. *Looch.* Prenez un gros d'assa-fœtida, et une demi-once sucre purifié, mêlez exactement dans un mortier, et jetez dessus six onces d'eau de rue. On le donne à cuillerées. — 13°. *Pilules.* On mêle ensemble avec un jaune d'œuf, deux gros d'assa-fœtida, un demi-gros de sulfate de fer, cinq grains de scille ; on réduit cette masse en pilules de quatre grains, le malade en prendra deux toutes les deux heures. — 14°. *Emplâtre:* Prenez partie égale d'assa-fœtida et d'oxide demi-vitreux de plomb, cire jaune et galbanum dissous, la moitié de la dose précédente ; faites chauffer et faites l'emplâtre. — 15°. *Noix.* On prescrit la décoction ou l'infusion à la dose d'un ou deux gros. On fait dissoudre aussi deux gros de son extrait aqueux dans demi-once d'eau de cannelle ; et on la prescrit aux enfans à la dose de quinze, vingt, trente gouttes, deux fois par jour. Le rob est moins désagréable pour les enfans. — 16°. *Huile de noix.* On peut en donner à chaque dose deux onces, avec une once de vin, bien mêlés ensemble. — 17°. *Camphre.* On le donne facilement dans une émulsion de gomme arabique, en lavemens et en pilules. On l'associe à l'assa-fœtida, à la valériane, à l'eau thériacale, au semen-contra, &c. La dose est depuis un grain, jusqu'à vingt-quatre ou trente-six. — 18°. *Spigelia anthelmia.* Prenez en deux poignées, faites bouillir dans deux livres d'eau commune filtrée ; ajoutez six gros de jus de citron et deux onces de sirop de fleurs de pêcher. — 19°. *Tanaisie, pilules.* Prenez six grains d'extrait de tanaisie, de semence santolique et de résine de jalap, quatre grains, huile de tanaisie distillée, une goutte, mêlez, et faites-en des pilules de deux grains chaque, qu'on donne en une seule dose aux adultes. L'on peut y ajouter quatre grains de sulfate de fer, ou mieux encore du muriate de mercure sublimé ; ou bien prenez un demi-gros et six grains d'extrait de tanaisie, d'assa-fœtida et de santolique, douze grains de sulfate de fer et du miel suffisante quantité pour faire des pilules d'un grain. On en donne huit ou dix toutes

les deux ou trois heures. - 21°. *Valeriane, Electuaire de Storck.* Prenez trois gros de racine de valériane officinale, de racine de jalap et de sulfate de potasse ; ajoutez quatre onces d'oximel scillitique et faites l'électuaire. On le prescrit à cuillerées.

Dans le Midi on regarde comme un vermifuge des plus puissans, dix à douze pepins de citron, triturés dans un mortier, délayés dans quelques cuillerées d'eau aromatisée avec la fleur d'orange, et pris à jeun. On donne aussi avec succès une potion composée de cinq onces d'huile d'amandes douces, ou d'olive, mais mieux de noix, avec six gros ou demi-once de suc de citron. Elle réussit très-bien dans la fièvre putride vermineuse. On peut y joindre dix à douze grains de camphre, et le suc de pourpier qui passe pour un excellent vermifuge, à la dose d'une once ou une once et demie, ainsi que celui de pariétaire. On prépare un apozème anti-vermineux avec demi-gros de racine de fougère, deux gros d'aunée qu'on fait bouillir à vaisseau fermé dans deux pintes d'eau, réduites à une ; puis on y fait infuser une poignée de feuilles d'absinthe, un gros de semen - contra, et une once de sirop anthelmintique. Voici la manière de faire ce sirop. On prend demi-once de racine d'aunée, autant de celle de gentiane ; on fait bouillir dans trois demi-setiers d'eau et réduire à trois poissons. Puis on ajoute une poignée de feuilles d'absinthe, d'aurone, de santoline, avec un gros de coraline de Corse, et deux pincées de sabine et de rhue. On passe et l'on ajoute trente gouttes de l'élixir de propriété ; on réduit à une consistance de sirop avec le sucre, et mieux, avec une once et demie de sirop d'absinthe. Dans chaque pinte de tisane ou apozème vermifuge, il entre une once à une once et demie de ce sirop. Seul on le donneroit par petites cuillerées à café. On prépare une tisane anthelmintique en faisant infuser un gros de semen-contra dans une chopine d'eau ; ou bien on fait bouillir une à deux onces de racine de fougère dans deux pintes d'eau, qu'on réduit à une. Une poignée de feuilles d'absinthe et d'aurone, bouillie dans une chopine d'eau réduite à trois poissons, dont on prend six onces, avec quarante-huit grains de semen-contra en poudre, vingt à trente gouttes d'élixir de propriété, et une once de sirop anthelmintique, forment une potion qu'on dit excellente pour tuer les vers. J'ai vu les cataplasmes d'absinthe, de rhue, de marrube et de feuilles de pêcher pilées, appliqués sur le nombril des enfans, agir avec beaucoup d'efficacité. Le vin et l'huile sont donnés par quelques femmes comme vermifuges. M. Zanetti, pharmacien distingué de Paris, assure que la mousse de chêne jouit aussi d'une propriété anthelmintique. La racine de mûrier blanc, l'écorce

de frêne sont recommandées par beaucoup de médecins, prescrites de la même manière que la fougère, en poudre, ou en décoction. Il en faut deux à trois onces dans trois pintes d'eau réduites à une. On ne doit point négliger les lavemens faits avec les décoctions de plantes amères, en même temps qu'on donne par la bouche les anti-vermineux. Par cette méthode, on prend pour ainsi dire, l'ennemi entre deux feux, et il faut bien qu'il y succombe. J'ai toujours vu réussir un lavement fait avec la décoction d'une poignée d'absinthe, de petite centaurée, de marrube, de persicaire, à laquelle on avoit ajouté un peu de myrrhe, ou de fiel de boeuf, de l'huile d'amandes amères, ou de petrole, de cade, de lavande, à la dose d'un gros. Il est inutile de dire qu'avec tous les extraits amers, comme ceux d'aloës, de rhubarbe, de gentiane, de centaurée, &c. on fait des pilules simples ou composées, et que pour ajouter à leur vertu, on y unit quelquefois le mercure doux, l'éthiops martial et le camphre. Les lavemens d'huile avec le camphre sont spécifiques pour détruire les vers ascarides qui sont logés au rectum, et qui peuvent l'enflammer, tant est grande l'irritation qu'ils y occasionnent, sur-tout chez les enfans. On prépare des gâteaux anthelmintiques; ainsi le semen-contra ou santoline, entre à la dose d'un à deux gros dans du pain d'épice. Beaucoup de pharmaciens préparent des biscuits vermifuges. Le sirop de fleurs de pêcher est aussi un très-bon remède; il agit, et par son amertume, et par sa vertu purgative.

Vermifuges minéraux.

1°. *Sel ammoniac.* Bloch conseille de prescrire un scrupule de muriate d'ammoniac avec un demi-scrupule de racine de jalap et de rhubarbe toutes les demi-heures; cette dose doit être modifiée suivant l'âge et les forces du malade. Les gouttes anthelmintiques d'Hartmann sont composées de trois gros de carbonate liquide anisé, d'un gros d'essence d'absinthe et de vingt grains d'assa-foetida dissous ensemble; on en donne vingt, trente, quarante gouttes, deux ou trois fois par jour. — 2°. *Baryte.* Le muriate de baryte porte principalement sa vertu excitante sur les vaisseaux lymphatiques, c'est pourquoi il a été employé avec succès dans les maladies scrophuleuses, dans les tumeurs chroniques, dans les squirrosités, dans les engorgemens des glandes du mésentère, dans les tubercules du poumon, dans l'asthme pituiteux et dans les hydropisies. On s'en est aussi servi dans les affections vermineuses, et divers praticiens renommés regardent le muriate de baryte comme le plus puissant remède contre les ascarides vermiculaires. On prescrit le muriate de baryte dis-

sous dans l'eau, mais on peut le donner en poudre ou en pilules. — 3°. *Fer.* Plusieurs observations constatent la vertu anthelmintique de ce métal. Huit à dix grains de limaille de fer, mêlés à égale partie de rhubarbe, pris deux ou trois fois par jour, ont suffi pour expulser des vers de l'estomac ou des intestins. Darluc parvint à faire sortir un tænia avec la limaille de fer; il le recommande beaucoup dans les coliques occasionnées par les vers. On sait que les personnes qui font usage, dans les maladies asthéniques, du fer, acquièrent de la force et de la couleur en très-peu de temps (1). Le sulfate de fer est doué d'une plus grande force astringente que le fer, aussi il est plus efficace dans les cas où il faut modérer les excrétions muqueuses des intestins et corroborer les parties relâchées On le prescrit aux enfans à la dose de deux, quatre, dix grains, et aux adultes, depuis un demi-gros jusqu'à un gros, ou mieux encore, mêlé au kina, à la valériane, au jalap, à la fougère mâle, au semen-contra, à l'assa-fœtida, au rob de noix. Un enfant attaqué de convulsions spasmodiques occasionnées par les vers, fut promptement guéri au moyen des pilules de Fuller. Elles sont composées de demi-once d'aloës succotrin, d'un gros d'assa-fœtida, de myrrhe et de camphre; de deux gros de sulfate de fer, six gros quarante gouttes de succin ammoniacal et suffisante quantité de sirop d'absinthe pour faire des pilules de trois grains On en prescrit trois ou quatre par jour. — Les eaux acidulées avec du fer, et mieux encore les eaux martiales, sont vermifuges, en corroborant l'estomac et les intestins. — 4°. *Mercure.* Fourcroy conseille la décoction comme vermifuge; mais il n'agit jamais plus efficacement que lorsqu'il est donné sous l'état d'oxide. On préfère le muriate de mercure doux; le muriate ammoniacal de mercure, le sulfate de mercure administré en poudre, en bols ou en pilules. On fait deux dragées avec quatre grains de mercure doux dans un extrait amer, et l'on en donne une soir et matin. Le soufre combiné avec le mercure et trituré ensemble est aussi recommandé. On le donne depuis un grain jusqu'à dix, deux fois par jour. On en suspend la prescription dès que le malade se plaint d'un sentiment de chaleur aux gencives. On unit quelquefois les oxides de mercure à beaucoup d'autres vermifuges. — 5°. *Pétrole.* Cette huile passe, à Montpellier, pour un spécifique contre les vers. On la donne à la dose de dix, vingt, trente gouttes et plus, avec quelque sirop ou

(1) La limaille de fer, mêlée à la cannelle et à la magnésie, prévient les rots et les flatuosités qui incommodent quelquefois les malades après avoir fait usage de la limaille de fer.

infusion anti-spasmodique. Un homme tourmenté depuis quatre mois environ d'un tænia, prit à-la-fois un demi-gros d'huile de pétrole mêlée à une égale dose d'huile de térébenthine, au lieu de le diviser en trois prises, comme l'ordonnance du médecin le portoit, à l'instant il rendit tout le tænia. Une femme prit, par le conseil du même médecin, trente gouttes d'huile de pétrole le matin et quarante autres gouttes l'après-midi, et elle fut bientôt délivrée d'un ver de la longueur de douze mètres. Dans les douleurs du bas-ventre occasionnées par les vers, on fait des frictions avec l'huile de pétrole seule ou mêlée à la bile de bœuf. Dans la ci-devant Provence on substitue au pétrole l'huile de cade, et l'on ne connoît pas de meilleur vermifuge. On en donne quelques gouttes à l'intérieur, et l'on fait des frictions sur l'ombilic; je l'ai employé avec succès. — 6°. *Muriate de soude*. Ce sel, qui convient dans les maladies lymphatiques, est très-nuisible aux vers. On le donne seul à grande dose à jeun; on le dissout dans l'eau que l'on fait boire, ou que l'on donne en lavement. — 7°. *Etain*. Depuis longtemps on le regarde comme vermifuge. Le docteur Alibert dit que l'oxide d'étain est un des plus puissans remèdes contre le tænia. Il le donne aux enfans à la dose de trois grains dans une quantité suffisante d'extrait de genièvre. Pour les adultes, il se sert de muriate d'étain en lavement; mais on ne doit donner ce dernier qu'avec beaucoup de précaution, parce que c'est un violent poison. — 8°. *Zinc*. Dans les affections convulsives, épileptiques, hystériques, on a souvent ordonné avec avantage l'oxide de zinc sublimé (fleurs de zinc), il a réussi aussi dans les convulsions occasionnées par les vers. On l'ordonne aux enfans à la dose d'un demi-grain, d'un grain et même de deux, dans une petite quantité de séné, deux à trois fois par jour. Pour les adultes, on en augmente la dose, en proportion de l'âge et de l'irritabilité de l'individu (1). Il est très-utile dans le traitement des ascarides. — 9°. *Soufre*. Sa propriété est de tuer les insectes qui vivent dans les différentes parties du corps. C'est ainsi qu'il réussit contre le ciron de la gale. Le soufre sublimé se donne à la dose de dix, vingt grains, d'un scrupule et même d'un demi-gros. On l'unit aussi au camphre, à l'assa-fœtida, pour en former des pilules. Les personnes prédisposées aux vers, se trouvent bien de l'usage des eaux sulfureuses froides.

---

(1) A la Clinique interne de la Charité, j'ai vu le professeur Corvisart donner progressivement jusqu'à cent et dix grains par jour de fleurs de zinc, à un jeune homme épileptique. Il n'y eut aucun amendement dans la maladie.

Formules anthelmintiques minérales.

1°. *Baryte.* Solution de muriate de baryte, un demi-gros; eau distillée, une once; sirop commun, deux gros. On en prescrit à un adulte trente, quarante, jusqu'à soixante gouttes, trois ou quatre fois par jour. On peut les combiner aussi à quelque eau aromatique ou à quelque élixir stomachique. Il est toujours prudent de commencer par une petite dose. On l'ordonne en poudre avec le sucre ou avec la valériane, à la dose de quatre ou cinq grains, deux ou trois fois par jour. On peut en faire une masse de pilules avec l'extrait de ciguë, de jusquiame et de gentiane. — 2°. *Sulfate de Fer.* Prenez vingt grains d'assa-fœtida, sept grains de sulfate de fer, et baume du Pérou, suffisante quantité pour faire une masse de pilules de trois grains; le malade n'en prendra que deux ou trois par jour. — 3°. *Pétrole.* On l'unit au camphre, à l'huile de térébenthine, au castoréum, à l'ammoniac succiné, au laudanum liquide, à l'assa-fœtida, en proportionnant la dose suivant le besoin. — 4°. *Gomme gutte.* Elle entre dans tous les remèdes vantés contre les tænia; il y a des auteurs qui en ont donné jusqu'à quinze grains en une seule fois. — 5°. *Eau froide.* Une boisson copieuse d'eau froide dans l'été, a souvent expulsé des tænia entiers. L'eau amère ou salée est également efficace.

Pour ne rien laisser à desirer sur le traitement qui convient aux affections vermineuses, nous allons faire connoître très-succinctement les différentes méthodes employées par les praticiens, contre les diverses espèces de vers qui affectent l'économie humaine, et nous profiterons encore ici, comme nous l'avons fait ci-dessus, de l'excellent ouvrage de Bréra, et de l'Opuscule de M. Calvet, neveu, médecin dont nous ne saurions trop louer le zèle et les talens.

Dans le règne animal on n'a employé jusqu'ici que la coraline de Corse ou l'hémithocorton, à la dose d'un gros à deux, qu'on fait bouillir dans une pinte d'eau. On donne aussi cette mousse en poudre dans quelque confiture, pour que les enfans ne soient pas dégoûtés par l'amertume; la dose est de quinze à vingt-cinq grains. J'ai employé moi-même plusieurs fois le fiel de bœuf avec le plus grand succès; on en faisoit des pilules avec un électuaire; ainsi voilà un nouveau vermifuge pris dans le règne animal. On peut en varier les préparations, il réussit toujours également bien; mélangé avec l'aloës et l'huile, il sert à faire des frictions sur le bas-ventre. Il n'est pas rare qu'on réunisse les végétaux aux minéraux pour faire des poudres, des bols ou des pastilles vermifuges. Ainsi douze grains de mercure doux

en poudre, autant d'éthiops martial, vingt-quatre grains de semen-contra en poudre, dix grains de racine de gentiane, demi-gros de coraline de Corse en poudre, divisés en trois pilules, dont on prend une chaque matin, après l'avoir délayée dans du vin ou un léger bouillon, sont très-recommandés dans les affections vermineuses, ainsi que les bols suivans composés avec douze grains de mercure doux, autant de racine de jalap en poudre, vingt-quatre grains de semen-contra, huit grains de gomme gutte, dix gouttes d'huile essentielle de sabine, et suffisante quantité de sirop d'absinthe pour faire vingt bols, dont on prend trois chaque matin et autant le soir. On sent bien qu'il faudroit diminuer la dose des différentes substances, s'il falloit les donner aux enfans; ces formules sont ainsi composées pour les adultes.

Traitement des Tœnia.

La prescription des remèdes qui conviennent en pareil cas, doit être adaptée à l'âge, au tempérament et à l'état morbifique du malade. Chez un individu affecté du tænia, qui est médiocrement fort, et a une tendance à l'asthénie, on peut aisément expulser le ver qui le tourmente par un simple évacuant, ou un drastique composé. Au contraire, un individu attaqué du tænia et d'une constitution cachétique, sera guéri par un traitement excitant proportionné à l'état de foiblesse de son corps. Le traitement doit varier aussi suivant l'espèce de tænia que l'on a à combattre; ainsi les ténia armés demandent des drastiques plus puissans que les tænia sans armes.

MÉTHODE DE ROSENSTEIN.

(*Eau froide et Eaux minérales.*)

L'expérience a prouvé que les tænia vivent très-bien dans l'eau chaude; mais qu'ils sont asphyxiés dans l'eau froide, ce qui engagea Rosenstein à prescrire celle-ci comme vermifuge. Le succès a répondu à son attente, et plusieurs vers ont été expulsés de cette manière. Il donnoit un purgatif, ensuite des boissons abondantes d'eau froide. Pour rendre cette eau plus efficace, il y a des praticiens qui y ont fait dissoudre du muriate de soude; l'eau de la mer refroidie, et les eaux minérales qui tiennent en dissolution du muriate ou du sulfate de soude, seroient également indiquées.

MÉTHODE DE MEIER.

(Gaz acide carbonique.)

L'expulsion d'un morceau de tænia chez une jeune fille tourmentée depuis long-temps d'accès épileptiques, ensuite de violentes convulsions, après avoir mangé beaucoup de fraises récemment cueillies, fit soupçonner au docteur Meier que cela pouvoit être attribué au gaz acide carbonique qui se développe des fraises récentes aussi-tôt qu'elles sont introduites dans l'estomac (1). Pour confirmer ce sonpçon, il fit prendre à un malade qui avoit le tænia, une cuillerée à café de carbonate de magnésie, et aussi-tôt après une autre cuillerée de tartrite acidule de potasse. Le malade ayant continué pendant deux jours ce traitement, évacua le troisième jour plusieurs morceaux de tænia. L'on a remarqué dans cette occasion qu'en abandonnant l'usage des remèdes mentionnés, il ne s'évacuoit plus aucun fragment de tænia, et aussi-tôt que l'on en reprenoit l'usage, plusieurs morceaux du ver étoient évacués avec les matières fécales. On pourroit employer aussi avec le même avantage les eaux minérales froides chargées de gaz acide carbonique, ou la poudre aérofore de Wagler, ainsi composée : carbonate de soude, deux gros; tartrite acidule de potasse, six gros, et sucre, une once et demie; on réduit le tout en poudre très-fine. Si l'on mouille cette poudre avec de l'eau, et qu'on l'agite, il se dégage des bulles formées par le gaz acide carbonique, qui se développe. La dose est d'un gros et demi, de deux scrupules toutes les quatre heures dans quelques onces d'eau très-pure. L'eau de Selter, naturelle ou artificiellement imitée, pourroit être encore très-efficace. Lorsqu'on veut s'en servir, on s'en procure de la manière suivante : on dissout six gros d'acide sulfurique dans trente-six onces d'eau de fontaine distillée, et dans une autre bouteille, on dissout pareillement trois gros de carbonate de soude dans trente-six onces d'eau distillée; et l'on mêle les deux solutions à l'instant qu'on veut s'en servir.

MÉTHODE DE CHABERT.

(Huile essentielle de Térébenthine et Carbonate d'ammoniac liquide.)

L'observation prouve que l'huile de térébenthine distillée avec le carbonate d'ammoniac liquide, est un remède puis-

(1) Il est à présumer que tous les fruits d'été, sur-tout la pomme et le raisin, produiroient le même effet, à raison de la grande quantité d'acide carbonique qui se dégage de ces substances mises en fermentation.

sant pour expulser le tænia des animaux domestiques, sans causer le plus petit désordre dans l'économie, quoiqu'il agisse avec activité et énergie. On en proportionne la dose à l'âge et au tempérament du malade.

MÉTHODE DE NOUFFER.

(Racine de Polypode Fougère mâle.)

Préparation des Malades.

La veille du traitement, on fait prendre le soir une soupe panade, faite avec une livre et demie d'eau, deux onces de beurre, deux onces de pain coupé en petits morceaux, avec suffisante quantité de sel pour l'assaisonner. Environ un quart-d'heure après, on donne au malade deux biscuits moyens, et un verre de vin blanc, ou d'eau toute pure, s'il ne boit pas de vin à son ordinaire. Si le malade étoit constipé, on lui fera prendre, un quart-d'heure on une demi-heure après le souper, le lavement suivant : Prenez une bonne pincée de feuilles de mauve et de guimauve, faites-les bouillir un peu dans une chopine d'eau : ajoutez-y un peu de sel commun (muriate de soude) : passez, et mêlez-y deux onces d'huile d'olive.

Traitement des Malades.

Le lendemain matin, on donne au malade trois gros de racine de fougère mâle, réduite en poudre : on les mêle à quatre ou six onces d'eau distillée de fougère ou de fleurs de tilleul. Pour les enfans, on diminue la dose de cette poudre d'un gros. S'il survenoit des nausées et des vomissemens, il faudroit renouveler le spécifique. Deux heures après, on donne au malade le bol suivant : Panacée mercurielle (muriate de mercure doux), et résine sèche de scammonée d'Alep, de chacune douze grains ; gomme gutte, cinq grains, qu'on incorpore avec de la confection hyacinthe ou de violette, à la dose de deux scrupules et demi. On diminueroit le muriate de mercure et la résine de scammonée, d'un quart, si le malade étoit foible et irritable, et de la moitié ou des trois quarts pour les enfans, encore pourroit-on supprimer la gomme gutte. Immédiatement après le bol, on donne une ou deux tasses légères de thé vert ; et dès que les évacuations commencent, on continue d'en donner de temps en temps une tasse jusqu'à ce que le ver soit rendu. C'est seulement après avoir été à la garde-robe qu'on fait prendre un bouillon, et quelque temps après une soupe. Le malade dînera sobrement, et se conduira ce jour-là comme un jour de médecine. Si le bol ne l'avoit pas assez purgé, il prendra depuis deux gros jus-

qu'à huit de sulfate de magnésie dissous dans un petit gobelet d'eau bouillante.

MÉTHODE D'HERRENSCHWAND.

Avant que madame Nouffer eût vendu son secret au roi de France, Herrenschwand se servoit aussi de la fougère mâle pour combattre les tænia. Il ordonne à ses malades, lorsque l'estomac est en bon état, de prendre, deux jours de suite, le matin à jeun et deux heures après avoir légèrement soupé, deux gros de racine de fougère mâle, si on ne peut se procurer de la fougère femelle, recueillie en automne et séchée à l'ombre. Le troisième jour on administre à jeun une poudre composée de douze grains de gomme gutte, trente grains de carbonate de potasse, et deux grains de savon de térébenthine, dissous ensemble dans une tasse d'eau un peu tiéde. Cette poudre occasionne le plus souvent deux ou trois vomissemens et autant de selles dans l'espace de deux ou trois heures. On rend plus faciles ces évacuations, en buvant à chaque vomissement une tasse d'eau tiéde ou deux tasses de thé. Trois heures après, on ordonne, dans une tasse de bouillon, une once d'huile de riccin d'Amérique, bien préférable au nôtre, mais qui, au besoin, peut suffire. On renouvelle la dose de l'huile après une heure; et si le ver ne paroît pas, on en prend autant deux heures après. Mais s'il tarde encore à sortir, on donne vers le soir un lavement avec parties égales d'eau et de lait, en y ajoutant trois onces d'huile de riccin; et par ce moyen, le ver sort tout entier et facilement.

La fougère mâle réussit très-bien, lorsque le malade est tourmenté du tænia sans armes; mais elle est inefficace dans le tænia armé, à moins qu'il ne soit très-jeune, et qu'il ne soit pas encore fortement attaché à la membrane muqueuse des intestins.

Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1776, il est fait mention de la méthode de Renaud, qui employoit aussi la fougère mâle dans le traitement du tænia. La veille du traitement, il prescrivoit un lavement composé de savon dissous dans l'eau, et le lendemain, il administroit à jeun un gros de racine de polypode fougère mâle très-fine, et délayée dans l'eau de pourpier; et peu de temps après, un bol composé de muriate de mercure doux, de jalap, de rhubarbe et de miel : pour boisson ordinaire, une décoction de racine de polypode fougère mâle. Vogel, Alix et Duncan ont expulsé beaucoup de tænia, en donnant un demi-scrupule de poudre de fougère mâle, avec trois grains de gomme gutte, pris pendant quelques jours, matin et soir.

MÉTHODE D'ODIER.

(*Huile de Ricin.*)

L'huile récente de ricin commun , n'ayant aucune âcreté et étant très-douce, ne répugne point aux malades, et elle tue les vers et purge légèrement. On la prescrit aux adultes à la dose de trois onces; et aux enfans, on l'administre par cuillerées à café, plusieurs fois par jour. Elle ne produit aucune douleur dans le bas-ventre, comme il arrive lorsqu'on fait usage de quelque purgatif : aussi l'huile de ricin peut être ordonnée sans crainte, même aux personnes qui ont des hernies. Goeze, en effet, rapporte l'observation d'un vieillard foible, très-irritable, qui avoit une double hernie; et qui se délivra très-bien d'un tænia par l'usage de cette huile si salutaire. On avoit cru qu'elle ne pouvoit réussir que contre le tænia sans armes, mais Bréra rapporte deux exemples de tænia armés, expulsés après l'usage de trois onces d'huile de ricin , pris par un malade pendant trois jours consécutifs, et par un autre deux fois par jour, l'espace d'une semaine.

Quelques praticiens ont substitué au purgatif de Nouffer, qui occasionne quelquefois des vomissemens, des coliques, des superpurgations , une once et demie d'huile de ricin. Après, on fait prendre au malade un bouillon; on répète la dose d'huile une ou deux fois, selon l'état indiqué. Selle conseille au contraire de faire prendre l'huile de ricin le soir, et de prescrire le matin suivant dix grains de gomme gutte, et de le répéter deux autres fois, en buvant après du bouillon de viande, pourvu qu'il n'existe aucune irritation incommode.

MÉTHODE DE DESAULT.

(*Mercuriels.*)

Le célèbre praticien de Bordeaux, proposa d'administrer alternativement une friction mercurielle, et un purgatif de muriate de mercure doux à grande dose, mais ce moyen pourroit devenir dangereux, s'il n'étoit déjà plus qu'incommode.

MÉTHODE DE RATHIER.

(*Sabine, Rhue, Mercure doux, Huile de tanaisie, Sirop de fleurs de pêcher.*)

Prenez vingt grains de sabine en poudre, quinze grains de semence de rhue, dix grains de muriate de mercure doux,

douze gouttes d'huile de tanaisie, et de sirop de pêcher, suffisante quantité pour faire un bol. Le malade doit en prendre la moitié le matin et l'autre après midi, en buvant chaque fois un bon verre de vin, dans lequel on a fait macérer quelques noyaux de pêches.

MÉTHODE D'ALSTON.

(*Etain.*)

Il est probable que la limaille d'étain agit sur le tænia, en raison de l'aspérité de ses particules, puisque l'on remarque que l'étain grossièrement limé est plus efficace que celui qui est très-fin, parce que le premier est plus propre à irriter le ver, et par conséquent à favoriser sa sortie. On l'administre à la dose d'un demi-scrupule jusqu'à celle d'une once, suivant la constitution du malade et la certitude de la pureté de l'étain; car s'il y avoit, comme il arrive souvent, même à l'étain le plus pur, du plomb ou de la pyrite arsenicale, il pourroit arriver de grands accidens, tels que la colique saturnine, et des convulsions. On donne l'étain sous forme de bol ou d'électuaire, en se servant de la thériaque, de la conserve de rose, d'absinthe ou de miel; on l'a quelquefois uni au jalap, à la fougère, au sulfate de fer, au semencontra, au sucre. Il faut le suspendre tous les quatre ou cinq jours, après l'avoir donné de suite, pour y substituer un purgatif qui entraîne les vers morts. Bréra dit s'être toujours servi avec avantage de la poudre d'Ethiopie de Guy, ainsi préparée: Prenez sept onces d'étain pur râpé, une once de mercure, un gros de soufre sublimé (fleur de soufre), triturez le tout exactement en poudre très-fine, dans un mortier. La dose est de vingt à trente grains, deux fois par jour. *L'aurum musivum* est un des remèdes les plus efficaces contre les tænia armés. Il est plus actif que la poudre de Guy, et est ainsi composé. Faites fondre douze onces d'étain très-pur, ajoutez trois onces de mercure; ce mélange refroidi, triturez dans un mortier, jusqu'à le réduire en poudre très-fine; et en le triturant, ajoutez sept onces de soufre sublimé, et trois onces de muriate d'ammoniaque. La dose est de dix grains, deux fois par jour.

MÉTHODE DE MATHIEU.

(*Etain, Fougère mâle, Semen-contra et Drastiques.*)

C'est au roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, que la médecine et l'humanité doivent la publication de la méthode de M. Mathieu, apothicaire de Berlin. Voici en quoi elle con-

siste. Quelques jours avant le traitement, le malade sera mis à une diète convenable; il fera usage de substances salées, par exemple de quelques harengs, de potages légers, de bouillons maigres et de légumes. On commencera par administrer au malade, toutes les deux heures, une cuillerée à café de l'électuaire suivant : Prenez une once de limaille très-fine d'étain anglais, six gros de racine de fougère mâle, une demi-once de semen-contra, un gros de racine résineuse de jalap et de sulfate de potasse (sel polycreste), et du miel suffisante quantité pour faire un électuaire. On continue ce régime pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que le ver se fasse bien sentir dans les intestins, et alors on prescrit au malade, toutes les deux heures, jusqu'à ce que le ver soit expulsé, une cuillerée à café de l'électuaire composé ainsi qu'il suit : Prenez deux scrupules de poudre de racine résineuse de jalap et de sulfate de potasse, un scrupule de scammonée d'Alep, dix grains de gomme gutte, et du miel en suffisante quantité pour former un électuaire.

L'on facilite, après ce remède, l'expulsion du tænia par quelques cuillerées d'huile récente de riccin, ou avec quelques lavemens de cette même huile.

On sent bien que l'âge, le sexe, la constitution du malade, doivent exiger une modification considérable dans la dose des remèdes annoncés, et c'est à un medécin instruit à en déterminer la quantité et la qualité (1).

MÉTHODE DE BOURDIER.

(*Ether sulfurique, et Huile de ricin.*)

Cet habile praticien de Paris vante beaucoup l'efficacité de sa nouvelle méthode, et l'a communiquée en l'an 9 au professeur Corvisart, pour la faire connoître aux élèves de sa clinique. Mettez un gros d'éther sulfurique dans un verre de décoction de fougère mâle, qu'on donnera à jeun au malade; quatre à cinq minutes après, faites prendre un lavement avec la décoction de racine de fougère mâle, dans laquelle on mettra deux gros d'éther. Une heure après, administrez deux onces d'huile de ricin, et une once de sirop de fleurs de pêcher. On continue ces remèdes pendant trois jours. Lorsque le ver est dans l'estomac, la potion suffit pour le chasser, il n'est pas besoin d'administrer le lavement, mais on donne le purgatif seul. Voici une observation très-détaillée, d'un malade guéri par cette méthode.

---

(1) Il est nécessaire que la racine de fougère mâle soit récente; on ne réduit en poudre que sa partie interne et dure, et elle doit avoir une couleur roussâtre.

Jean-Rodolphe Goyel, serrurier, âgé de dix-neuf ans, né à Genève, de parens sains et d'un tempérament mélancolico-lymphatique, caractérisé par les cheveux et les sourcils noirs, mais la peau blême et terne, une conception très-prompte et de la constance dans le travail. Il avoit joui d'une très-bonne santé jusqu'à l'âge de neuf ans; il éprouva des douleurs très-vives et fréquentes dans la région ombilicale pendant sa dixième année, et il rendit, par les selles, des fragmens d'un ver long, plat et articulé; les articulations étoient rapprochées.... Il perdit sa première gaîté, et c'est de ce temps que date sa morosité habituelle. Depuis l'âge de dix ans jusqu'à sa dix-septième année, il rendit au moins huit aunes du même ver; il avoit un appétit vorace; son ventre grossissoit; une maigreur décidée et une pâleur terne déformoient son corps. Il éprouvoit tous les sept ou les quinze jours des douleurs vives et piquantes dans diverses parties de l'abdomen; mais sur-tout vers l'ombilic et des borborigmes. Lorsqu'il ne satisfaisoit pas promptement au besoin impérieux de sa faim dévorante, il éprouvoit, outre la débilité générale et les vertiges, des douleurs très-vives dans l'abdomen, sur-tout vers l'épigastre. Après avoir abondamment mangé, il n'étoit jamais rassasié. Il n'avoit point encore cherché de secours contre cette maladie; à dix-sept ans il consulta un médecin de Genève, qui lui administra les remèdes destinés à combattre le ver solitaire; il ne sait pas trop quels sont ces remèdes; mais il se rappelle qu'ils étoient en poudre, et qu'après les avoir pris il rendit au moins quarante aunes de ce ver.... Le médecin l'ayant examiné, déclara que la tête n'étoit pas sortie. On discontinua cependant le remède. Le malade fut soulagé, son ventre diminua, son appétit devint naturel, il prit un peu de force, d'embonpoint et de couleur, il n'éprouvoit plus d'autre indisposition que des coliques qui revenoient plus rarement et qui étoient moins fortes que celles qui avoient eu lieu précédemment (il paroît que c'étoit le remède de Herrenschwand; car il prit de l'huile le deuxième jour, et la poudre étoit olivâtre : on sait que ce remède ne fait rendre que des parties du vers solitaire quand il est à articulations rapprochées. Or, ce malade ne peut pas trop distinguer l'espèce de ver qu'il a rendu; car les articulations sont très-rapprochées dans la deuxième et troisième espèce des tænia connus qu'on trouve dans le corps humain, et le tænia solium résiste au remède d'Herrenschwand). A dix-sept ans et demi il étoit à Lyon, il eut une fièvre bilieuse qui dura deux mois; les coliques se déclarèrent fréquemment durant cette maladie; après son rétablissement l'appétit devint très-vif, il reprit

des couleurs ; mais les douleurs vers l'ombilic et l'épigastre reparoissoient de temps à autre, et il évacuoit parfois de nouveaux fragmens de tænia.

Il se rendit à Paris en prairial an VIII ; un mois après il essuya un dévoiement qui dura quinze jours. Depuis cinq mois son appétit étoit devenu irrégulier, les douleurs reparoissoient plus fréquemment ; cinq mois se passèrent de la sorte. Une légère bouffissure parut sur tout son corps, ses jambes enflèrent ; cette intumescence disparut spontanément au bout de vingt-quatre heures. Mais un mal de tête assez vif, le dévoiement, la débilité générale, l'engagèrent à entrer à l'hospice de l'Unité, et quinze jours après il entra dans la salle de clinique à l'hospice de la Charité de Paris, où il fut examiné le 7 pluviôse an IX.

Sa figure étoit pâle, comme tendante à la bouffissure ; les pupilles n'étoient point dilatées, il y avoit au-dessus des orbites une douleur assez vive ; la bouche étoit mauvaise, amère, la soif vive, l'appétit nul, la langue sèche, uniformement décolorée, sans bordure rouge.... Il n'y avoit pas de toux, la respiration étoit facile ; l'épigastre étoit douloureux depuis quelques jours ; cette douleur étoit indépendante des coliques, et persistoit après leur disparition ; le ventre n'étoit pas gros, il étoit un peu tendu ; il y avoit eu en vingt-quatre heures cinq à six selles liquides et jaunâtres, l'urine étoit naturelle. La peau etoit souple, de chaleur modérée ; il n'étoit pas très maigre. Le pouls étoit petit, de fréquence médiocre, assez vif, il y avoit une apparence de cacochymie générale.

On vit dans ce malade les signes du ver solitaire et un embarras gastrique caractérisé par la douleur au-dessus des orbites, la bouche amère, la douleur à l'épigastre et par la diarrhée. On crut devoir faire précéder par un éméto-cathartique, les anthelmintiques indiqués, et l'on prescrivit l'eau minérale et un julep somnifère pour le soir. Il évacua, par le vomissement, des matières filantes et jaunes, et ne rendit qu'une selle. Un soulagement assez marqué ayant indiqué la guérison de l'embarras gastrique, on prescrivit, le 9 pluviôse, la potion suivante :

Ether sulfurique, un gros dans un verre de décoction de patience.

Comme les douleurs de l'abdomen, qui se faisoient sentir à l'ombilic, indiquèrent que le ver n'étoit pas dans l'estomac, on fit donner, dans le même temps, un lavement fait avec quantité suffisante de décoction de patience ; éther sulfurique, deux gros ; une heure après la prise de la potion précédente, huile douce de riccin, deux onces ; sirop de fleurs de pêcher, une once. La décoction de fougère fut remplacée

dans la prescription par la décoction de patience, afin de savoir si l'expulsion du ver étoit dûe à l'éther.

Le malade prit ce remède le 10 pluviôse pour la première fois; il eut des coliques vives, rendit huit selles liquides, jaunâtres, et même un peu teintes de sang. Le ver ne fut pas rendu, ce qui n'étoit pas extraordinaire, le ver étant dans les intestins, d'où il est reconnu qu'il est plus difficile de l'expulser.

Le 11, on prescrivit la tisanne de patience, un lavement émollient, et le quart d'alimens. Le 12, le malade prit le même remède que le 10. Il ne rendit pas le ver, mais il n'y eut pas de sang dans les selles abondantes qui furent évacuées. Le 13, médecine expectante. Le 14, on prescrivit de nouveau l'éther, &c. même effet que les jours précédens. Le 15, médecine expectante. Le 16, il fut décidé qu'on employeroit, pendant trois jours consécutifs, les remèdes anthelmintiques déjà indiqués. Le malade avoit eu de vives douleurs à l'épigastre; le remède produisit un effet pareil à ceux déjà observés. Le 17, il prit encore ces remèdes anthelmintiques, et trois heures après la prise de la potion purgative huileuse, il rendit, par les selles, un ver solitaire, ramassé en un seul peloton; pendant la nuit les selles furent encore fréquentes, les douleurs ne furent point si vives. Le 18, il prit de nouveau le remède contre le ver; mais il n'en rendit aucune portion. Depuis ce jour jusqu'au premier ventôse, le dévoiement continua; le pouls étoit petit, foible, inégal, mais pas trop fréquent. On ne prescrivit qu'une tisanne adoucissante contre cette diarrhée, qui étoit dûe en partie à l'irritation occasionnée par les remèdes employés pour expulser le tænia.

Le premier ventôse, les douleurs de l'abdomen étoient moins vives; le malade éprouvoit moins de douleur en allant à la selle, et le dévoiement continuoit encore. Comme l'irritation avoit disparu, on crut devoir fortifier tout le système par des remèdes légèrement toniques et un astringent; on mit le malade à l'usage de l'eau de riz et de la teinture de rhubarbe (demi-portion d'aliment). Ces remèdes n'ayant pas produit les effets desirés, on prescrivit, le 4 ventôse, vingt-cinq grains d'ipécacuanha, le malade vomit, mais la diarrhée continua. Le 5, on prescrivit la casse, la manne et huit grains d'ipécacuanha. Le 6, le dévoiement étoit diminué, on prescrivit l'eau de riz, &c. le diascordium le soir. Il n'y avoit presque plus de diarrhée, et les douleurs ne revenoient que le soir. Le 7, on réitéra le purgatif astringent déjà administré. Le 5, le malade rendit sept selles jaunes, liquides. Le 8, on prescrivit l'eau de riz et un gros de tein-

ture de rhubarbe; le dévoiement cessa depuis ce jour jusqu'au 13 ventôse, les douleurs abdominales reparurent peu fréquemment; le malade prenoit du diascordium tous les soirs.

Le dévoiement ayant continué encore, on crut devoir employer des plus forts astringens, et on prescrivit l'eau de riz édulcorée avec le sirop de coing, la décoction de cachou et le diascordium le soir. La langue étoit belle, rien n'annonçoit un embarras gastrique. Le dévoiement persista, et le 2 on remplaça ces autres astringens par la décoction d'une once de simarouba dans une pinte d'eau. Ce remède qui convient sur-tout dans les diarrhées anciennes par atonie, parut diminuer le dévoiement; mais celui-ci reparut très-abondamment le 25 et le 26, on prescrivit la décoction de deux onces de simarouba dans une pinte d'eau, deux prises de diascordium par jour. Le 27 et le 28, le dévoiement persista, mais il étoit moins abondant. Le 29, le malade n'avoit plus de coliques, mais ses forces ne revenoient pas, et pendant la nuit il avoit eu trois selles; à la prescription ci-dessus, on ajouta deux grains de laudanum. Cependant les coliques revinrent, le dévoiement subsistoit encore un peu; c'est dans cet état que le malade a demandé sa sortie le 3 germinal, pouvant être regardé comme guéri de son tænia, et n'ayant besoin que de toniques.

Description du ver rendu.

Couleur blanche.

Aux parties latérales de quelques-uns des anneaux, orifices arrondis.

Consistance cartilagineuse.

Longueur, quinze pieds.

Largeur.	A un pied de la tête, deux lignes. A sept pieds et demi, six lignes. A quatorze pieds, quatre lignes.

A la partie moyenne des anneaux, tubercule rond, jaunâtre, marqué d'un point noir dans le milieu.

Longueur des espaces inter-articulaires.	A un pied de la tête, une demi-ligne. A sept pieds et demi, deux lignes. A quatre pieds et demi, une ligne.

Tête.	On ne la vit pas, parce que le fragment auquel elle tenoit avoit été perdu.

Corps applati, articulé, à anneaux quadrangulaires, envaginés de la tête à la queue.

Queue. Elle se trouvoit fendue par accident.

La tête de ce ver ayant été perdue, on ne peut décider si c'étoit un tænia armé ou non armé; cependant, d'après sa

consistance cartilagineuse, et l'invagination de ses anneaux, on ne peut douter que ce ne fût un tænia armé.

Traitement des Vers vésiculaires.

Tous les remèdes capables de rendre au systême lymphatique son énergie et son activité, sont indiqués. De ce nombre sont la scille, la digitale pourprée sur-tout, qui est si utile dans les hydropisies asthéniques, dans les obstructions et les scrophules, le colchique d'automne, l'ellébore noir, la gratiole officinale, l'opium, le toxicodendron, le muriate de baryte, le muriate de soude, les martiaux, le soufre sublimé, les antimoniaux, les cantharides, le carbonate ammoniacal liquide. On doit unir à ces remèdes un régime nourrissant, tel que du bon vin, du kina, un exercice modéré, l'habitation d'un endroit élevé, sec et salubre; car l'expérience nous apprend que les brebis guérissent des vers vésiculaires, lorsqu'on les fait paître sur des montagnes très-élevées et éloignées de l'humidité.

Traitement du Tricocéphale.

Comme c'est dans toutes les maladies de foiblesse que ce ver s'engendre et pullule, il est clair que tout ce qui pourra relever les forces du malade, et rétablir l'action vitale du systême gastrique, sera indiqué comme vermifuge. Les excitans, comme le bon vin, le kina, le camphre, l'assa-fœtida, la valériane, l'angélique, le muriate d'ammoniac, et autres amers ou toniques, combattent avec succès le tricocéphale.

Traitement de l'Ascaride vermiculaire.

On parvient à calmer quelquefois les irritations que cette espèce de ver cause au rectum, en introduisant dans l'anus un petit morceau de lard attaché à un fil, que l'on retire après quelque temps. On emporte ainsi tous les ascarides vermiculaires qui y sont attachés. Ce moyen, renouvelé, réussit quelquefois à les détruire. Les lavemens de geoffroya surinamensis, d'assa-fœtida, de cévadille, de lait tiède bien salé, d'eau simple salée, ou d'huile dans laquelle on a fait dissoudre du camphre, sont les meilleurs remèdes pour expulser ces vers des gros intestins. Les lavemens d'huile de ricin, les tampons de savon enduits d'huile de ricin, sont très-avantageux. Le ténesme, les hémorroïdes, le gonflement, la tension et l'inflammation de l'anus, occasionnés par les ascarides, doivent être traités par les lavemens et les fomentations émollientes. Si l'on soupçonnoit que les vers fussent remontés vers la partie supérieure du canal intestinal, il faudroit donner par la bouche le camphre, la valériane, le

muriate de baryte, le fer, les fleurs de zinc; l'élixir sulfurique de Mynsicht, administré avec les remèdes précédens, a produit des effets merveilleux. Il est composé d'une once et demie d'herbe de menthe poivrée, et de sauge officinale; d'une once de racine de calamus aromaticus ou phragmites, de galenga minor, et de fleurs de casse, trois gros de cardamomus minor, et deux onces d'écorce de citron incisée et contuse; le tout mis en infusion dans trente-six onces d'alkool rectifié pendant trois jours. On filtre ensuite, et l'on exprime la liqueur, en ajoutant six onces d'acide sulfurique alongé d'eau; la dose est de soixante à cent gouttes. Il faut continuer quelque temps les remèdes susmentionnés, pour prévenir une nouvelle génération d'ascarides, qui sont très-prompts à repulluler. L'exercice à cheval est alors très-convenable.

Traitement des Lombricoïdes.

Suivant les conseils de Rosenstein, rapportés dans l'ouvrage de Brera, il faut administrer les remèdes à jeun, parce que les vers se disposent par-là à se nourrir des alimens qui doivent les détruire. On dissout dans le lait tiède, dans l'hydromel, ou dans l'eau mercurielle, les médicamens que l'on doit administrer, et avant que le malade aille à la selle, on prescrira un lavement de lait tiède, afin de ramener le ver à la partie inférieure de l'intestin rectum. Il ne faut pas que le malade prépare ou flaire les remèdes qu'il doit prendre, parce que les lombricoïdes se cachent pour en fuir l'odeur. Pour l'ordinaire on ne fait pas usage des remèdes externes, lorsqu'on va donner les internes, à moins que des douleurs violentes dans un point déterminé du bas-ventre et des convulsions, ne fissent craindre une perforation des intestins, comme on en a des exemples. Alors on les chasse immédiatement en frottant la partie avec du pétrole, et appliquant entre deux linges un cataplasme préparé avec les sommités d'absinthe, de l'ail, de la farine de seigle et avec du fiel récent de boeuf. Enfin Rosenstein veut que quelques jours avant de prendre le vermifuge, le malade s'abstienne du lait, ne vive que d'alimens grossiers, durs et salés, comme des potages d'oignons, de mets aromatisés. S'il est possible, il prendra le soir précédent une portion de hareng, sans boire après. Ce poisson contribue à faire absorber en plus grande quantité les remèdes, et fait retirer les vers dans les intestins inférieurs d'où on les chasse facilement. Tels sont les moyens préparatoires qui doivent précéder l'administration des vermifuges, que l'expérience a montrés efficaces pour l'expulsion des lombricoïdes, tels que le semen-contra

uni au jalap, la semence de chenopodium anthelminticum, l'écorce d'angélique, l'assa-foetida, la geoffroya surinamensis, la fougère mâle, la spigelia anthelmia, la valeriane officinale, les gouttes anthelmintiques de Hartmann, les préparations de fer, les mercuriaux, le soufre, &c. &c. &c. Rosenstein assure s'être servi avec succès du sulfate de fer, combiné à la semence santolique et au jalap. Il recommande aussi l'ail comme un excellent remède contre les vers, et conseille de le manger à jeun, ou à la manière des Provençaux, sur du pain, ou de le faire bouillir dans le lait, ou enfin d'en exprimer le suc qu'on mêle avec de l'huile de ricin, édulcorée avec le suc de citron, le sucre, et de purger ensuite le malade avec l'élixir de rhubarbe (1). Selon toute apparence l'ail et l'assa-foetida par leur odeur, chassent les lombricoïdes des petits intestins dans les gros. Bisset vante contre cette espèce de vers, l'ellébore fétide, qu'il administre sec et en poudre à la dose de quinze grains aux adultes. Il fait aussi usage d'un gros de sirop préparé avec le suc des feuilles. Lille, remommande beaucoup un mélange fait avec un scrupule d'extrait d'ellébore noir, et un demi-scrupule de sulfate de fer; il le fait dissoudre dans une once de chardon bénit, en y ajoutant du sirop de violette ou du miel; la dose est d'une petite cuillerée le matin à jeun. L'écorce verte des fruits de noix, préparée de différente manière, est un remède très-actif et très-puissant pour expulser les vers. Fischer, vante beaucoup l'extrait, qui, suivant lui, doit tuer les lombricoïdes en deux minutes. Il fait dissoudre deux gros de cet extrait dans quatre gros d'eau de cannelle, et il en donne cinquante gouttes à un enfant de deux à trois ans; et après sept à huit jours, il prescrit un laxatif mercuriel. L'huile de noix exprimée sans feu, mêlée au suc de citron, est très-bonne contre les lombricoïdes, on purge ensuite avec l'huile de ricin. Mais le camphre administré depuis un grain jusqu'à trente-six, est le plus sûr et le plus actif de tous les vermifuges; il relève le ton des intestins, calme les convulsions et les spasmes occasionnés par les vers. L'helminthochorton ou coraline de Corse, a été reconnu très-efficace contre les lombricoïdes; on le donne à la dose d'un scrupule ou demi-gros, combiné à la racine de fougère mâle, ou en décoction unie à quelque autre vermifuge; dans ce

(1) Prenez trois onces de rhubarbe, uue once de raisin sec, une demi-once de la substance blanche de l'écorce d'oranger, deux gros de racine de réglisse, quatre scrupules de cardamomus minor; le tout coupé et écrasé, mettez en digestion pendant deux jours, dans deux livres de vin choisi; ajoutez une demi-once d'extrait de tanaisie, et trois onces de sucre blanc.

dernier cas, on en fait bouillir un gros dans deux verres d'eau, qu'on fait réduire à un ; on édulcore ensuite avec le sucre ou le miel, et l'essence de citron ou de fleurs d'orange.

Conclusion.

D'après l'histoire des causes et des symptômes qu'on remarque dans les affections vermineuses, on voit que tout ce qui est propre au rétablissement des forces vitales du canal alimentaire, peut être administré avec succès pour combattre les vers. Un régime tonique et excitant, en est en conséquence le plus sûr préservatif. Les aromatiques, le vin, conviennent aux enfans à raison de la grande quantité de mucosités qui tapissent leurs intestins, et qui deviennent tout autant de nids vermineux. Il faut avoir soin de leur lâcher le ventre de temps en temps, au moyen du sirop de chicorée composé de rhubarbe ; et dans toutes leurs indispositions, on doit toujours soupçonner l'existence des vers, et leur administrer les remèdes propres à les détruire. Il est impossible de se faire une idée des différentes anomalies nerveuses qui tirent leur origine des vers; et même chez les adultes, on doit apporter plus d'attention à cette cause qu'on ne fait ordinairement, sur-tout dans les maladies épidémiques (1) ; en général dans toutes les autres affections où le genre nerveux est subitement frappé de spasme ou d'ataxie, il faut soupçonner l'existence des vers, et prescrire les remèdes indiqués en pareil cas.

(1) Sauvages parle d'une dyssenterie vermineuse qui attaqua le quart des habitans de la campagne ; les douleurs du bas-ventre étoient soudaines et atroces, et un vomissement d'une matière muqueuse, semblable au frai de grenouille, rendoit cette maladie plus grave. Elle cessoit par l'usage des remèdes anthelmintiques, et après que les vers avoient été chassés du corps. — Dans l'épidémie qui en l'an 7, après la retraite de Schérer, acheva de détruire les débris de l'armée d'Italie, et qui se communiqua dans la Provence par la dissémination des malades et l'encombrement des hôpitaux, l'autopsie cadavérique me fit voir beaucoup de vers dans les intestins de ceux qui avoient succombé à la contagion, sur-tout parmi les militaires, parce que chez eux il y avoit une plus grande réunion de causes débilitantes. En l'an 3, dans l'épidémie qui régna à l'aile droite de l'armée d'Italie, réduite à cette époque à la plus affreuse misère, je fis, dans les hôpitaux d'Oneille, la même remarque. Enfin, mon père m'a souvent rapporté que, dans une fièvre épidémique qui enlevoit beaucoup de monde, on observa qu'aucun prêtre n'étoit attaqué de la maladie. On soupçonna que le vin pur, pris à jeun, en disant la messe, pouvoit en être la cause. En effet, on fit des recherches cadavériques ; on trouva beaucoup de vers dans les intestins, et depuis lors le vin fut le remède préservatif et curatif de la maladie.

SENTENCES APHORISTIQUES

SUR

L'USAGE DE LA SAIGNÉE,

ET OBSERVATIONS DIVERSES,

Extraites de la Médecine orale et pratique du Docteur BOSQUILLON (1).

On doit saigner dans toute fluxion de poitrine, lorsque le pouls est dur et serré, la respiration gênée, et qu'il y a douleur à la tête; mais il faut s'abstenir de la saignée lorsque le pouls, foible et très-précipité, annonce que la mort est très-prochaine, ce qu'on ne manqueroit pas d'attribuer à la saignée. — On a souvent arrêté, par la saignée, des hémorragies qui avoient déjà beaucoup affoibli le malade. —

(1) C'est au moment où un faux esprit de systême, propagé par un enthousiasme fanatique, et adopté par une aveugle crédulité, s'attache à proscrire la saignée, même dans les inflammations aiguës de la poitrine et du cerveau, que nous croyons utile de combattre cette faction hémaphobe, par l'exemple et l'autorité d'un homme qui illustre la médecine, non par de brillantes théories et d'ingénieux systêmes, mais par une pratique journalière des plus étendues, et des succès non contestés. Les médecins qui excluent la saignée du traitement de certaines maladies, se privent d'une des plus grandes ressources de leur art. Les Baillou, les Duret, les Rivière, les Sydenham, les Botal, les Dumoulin, les Bouvard, les Lorry et aujourd'hui même les Portal, ont toujours fait un usage très-fréquent de la saignée, et ils ont laissé ou laisseront une grande réputation en médecine, tandis que ceux qui la rejettent, ne s'illustrent malheureusement que par des ouvertures cadavériques; ce qui pourra sans doute reculer un jour les bornes de l'art, mais la véritable science consiste, dès aujourd'hui, à épargner des victimes à l'humanité. O vous tous, jeunes médecins, qui pourriez avoir reçu dans vos études des impressions défavorables à la saignée, lisez ces aphorismes; c'est pour vous que je les ai transcrits, et prononcez! Si vous vouliez vous convaincre par vous mêmes, allez dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris, et là, dégagés de toute opinion, de tout esprit de systême, suivez le médecin qui traite ses malades par la saignée; vous serez témoins des nombreux succès qui couronnent sa pratique, et c'est alors que vous deviendrez partisans d'une doctrine qui est fondée, non sur une vaine théorie, mais sur l'expérience authentique des faits........

Le saignement du nez, avec une vive douleur de tête, indique une pléthore sanguine ; et s'il ne soulage point le malade, il faut faire une saignée pour opérer une détente générale.

Dans les prisons et les pays chauds, les maladies commencent souvent avec des symptômes inflammatoires, qui cessent au bout de vingt-quatre heures. Alors, si l'on ne commence par faire une saignée, et si l'on n'administre de suite les émétiques, les signes de putridité se manifestent promptement. — La rougeur extraordinaire du visage, chez un homme d'ailleurs bien portant, pronostique souvent des maladies inflammatoires ; c'est pourquoi les anciens faisoient alors des saignées de précaution ; et en diminuant la pléthore, ils prévenoient souvent l'invasion des maladies de poitrine. — Autrefois beaucoup de communautés religieuses, pour combattre les dangers de l'inaction et de la bonne chère, avoient recours aux saignées. Ainsi les chartreux se faisoient saigner tous les mois, et ils se portoient bien. Cet usage avoit aussi lieu chez les carmélites, et elles avoient même leurs jours de saignée. Le sang se renouvelle promptement, et l'on voit encore des vieillards très-robustes, après avoir été saignés jusqu'à deux cents ou trois cents fois dans leur vie. — Une jeune fille avoit de violens accès hystériques deux ou trois fois le jour, qui ne cessoient que par des saignées ; mais tous ces exemples ne doivent pas en faire abuser. Hors les cas de nécessité, il faut s'en abstenir, et ne point imiter certaines femmes qui, pour se conserver une peau fine et blanche, se faisoient saigner tous les mois. — Toutes les fois qu'on craint un engorgement pléthorique cérébral, ou une stase dans le poumon, on doit saigner, n'importe le jour de la maladie, pourvu que l'état du pouls le permette.

Une jeune fille de dix-huit ans qui n'avoit point ses règles, étoit attaquée de mouvemens convulsifs ; on lui avoit donné quantité de remèdes sans succès ; les vésicatoires, appliqués derrière l'épaule, n'avoient point mordu; une saignée au pied dissipa les convulsions, et la peau sur laquelle les vésicatoires n'avoient pas agi depuis plusieurs jours, s'enflamma, et il s'éleva des ampoules ; six grains d'ipécacuanha et deux de tartre stibié, prescrits ensuite, suffirent pour la guérir.

Dans les maladies inflammatoires de la poitrine commençantes, s'il y a des crachats sanguinolens et vermeils, le pronostic n'est pas fâcheux ; on aide la respiration du malade par la saignée. — J'ai vu une jeune personne de dix-huit ans qui, après avoir été saignée six fois dans une fluxion de poitrine, eut des coliques vives, qui furent suivies d'une hémorragie par l'anus, et elle en fut guérie.

Chez les jeunes gens, depuis dix-huit ans jusqu'à trente-quatre, on guérit facilement les fluxions de poitrine, parce que les fibres étant moins rigides, les vaisseaux sont plus faciles à dégorger. Depuis quarante jusqu'à cinquante ans, dans les maladies inflammatoires, il faut faire un très-grand usage des saignées, tant que le pouls est fort et élevé; mais la saignée est inutile du moment que le pouls est foible et précipité. Etant appelé auprès d'un malade qui avoit un pouls de ce caractère, les assistans vouloient une saignée; je leur répondis qu'elle étoit inutile; on la pratiqua, et le malade mourut quelques heures après, ainsi que je l'avois prédit.

Souvent des femmes, à la suite de leurs couches, ont des dévoiemens et des vomissemens bilieux qu'on calme par la saignée. — Dans les fièvres d'automne, il faut souvent s'abstenir des vomitifs, se borner aux délayans, prescrire la saignée, et donner ensuite de légers purgatifs. Ainsi on a remarqué que dans la fièvre jaune, qui en l'an 9 a fait tant de ravages en Espagne, les vomitifs ont été constamment mortels, tandis que la méthode anti-phlogistique a été salutaire. — Les malades qui, après d'abondantes évacuations hémorroïdales, se plaignent de ressentir de la chaleur dans l'estomac et les intestins, guérissent par la saignée ou par l'application des sangsues à l'anus.

Dans le temps que l'on faisoit foule à la porte des marchands de comestibles, beaucoup de femmes du peuple qui s'y rendoient de grand matin, par un temps froid et humide, ayant les extrémités douloureuses et enflées, ainsi que tout le corps, furent guéries par la saignée. — J'ai employé la saignée avec succès sur un charretier qui ne pouvoit parler, et qui fut tout gonflé par le froid à la suite d'un excès de vin. — Les anciens avoient recommandé la saignée dans l'enflure dépendante de la pléthore, ou d'une suppression d'une évacuation habituelle. — La constipation la plus opiniâtre cède quelquefois à la saignée. — Dans toutes les maladies aiguës, quand la fièvre est forte, et la langue sèche, il faut employer la saignée. — Les urines troubles, avec le pouls dur et plein, demandent aussi l'usage de la lancette. — Dans les péripneumonies il faut réitérer les saignées tant que l'oppression et la douleur persistent. — Lorsque la tête est pesante et douloureuse, il faut faire une saignée avant d'ordonner le bain de pied, qui produit alors un relâchement général dans tout le système. — Dans la suppression des menstrues on obtient souvent un effet beaucoup plus marqué de la saignée du bras que de celle du pied, parce qu'alors on produit un vide plus prompt, d'où il résulte un relâchement et une détente considérables; le sang circule avec plus de facilité dans les

vaisseaux les plus éloignés, ou quelquefois même il semble en résulter une augmentation de fièvre. — C'est à tort qu'on voudroit, dans une maladie inflammatoire, remplacer la saignée par les sudorifiques. Van Helmont ayant été attaqué d'une péripneumonie, s'étant borné à ces derniers remèdes, en ayant constamment rejeté la saignée, mourut victime de son obstination. — Dans les vives douleurs de tête, on ne tire aucun secours de l'opium, ni des anti-spasmodiques qui sont plus ou moins irritans, qu'après avoir désempli les vaisseaux. — Après les indigestions, si la respiration étoit extrêmement gênée, si l'eau chaude et les légers vomitifs ne procurent aucun soulagement, il faut employer la saignée ; il n'y a que le peuple qui la regarde comme nuisible dans ces cas. Lorsqu'on le juge nécessaire, on peut saigner les femmes dans le temps de leurs règles, il ne m'en est jamais arrivé aucun accident. — La saignée est indiquée, lorsqu'après un repas il y a fièvre, difficulté de respirer, douleur au côté, oppression.

Lorsqu'on est sur le point d'avoir une maladie, on a souvent un état de force qui n'est pas ordinaire, dans ce cas il faut saigner quand même il y auroit vomissement ; et s'il venoit à continuer, il faudroit insister sur la saignée. J'ai vu quantité de malades qui avoient la respiration gênée, être soulagés à l'instant par la saignée. — Bien des femmes qui n'ont pas leurs règles sont attaquées de vomissemens considérables, ainsi que celles qui sont au commencement de leur grossesse ; eh bien ! elles sont guéries par la saignée ; chez elles, ces vomissemens sont le produit de l'irritation, et doivent être combattus par le plus puissant des anti-phlogistiques. — Quand le rhumatisme est récent, c'est une vraie maladie inflammatoire qu'il faut traiter par la saignée. — On a vu de jeunes gens sujets aux hémorragies, et qui avoient été guéris par des saignées réitérées une ou deux fois l'an, avoir des rechutes ou des maladies très-fâcheuses pour avoir voulu changer subitement de régime.

Toutes les fois que dans une maladie violente il y a difficulté de respirer, avec une toux sèche et oppression, il faut saigner. — Dans les petites-véroles confluentes, les malades ont souvent une fièvre très-violente ; lorsque la suppuration commence, il faut, dans ce cas, saigner à l'imitation de Sydenham, sur-tout si le pouls est dur, et employer ensuite les purgatifs. Je me rappelle avoir vu un jeune homme dans un délire affreux, je le fis saigner au moment de l'éruption, et la saignée la favorisa; mais il lui survint un dépôt très-considérable, je prescrivis une seconde saignée, et le calme fut parfait. — Après leurs couches, quelques femmes sentent des douleurs vagues, qu'elles attribuent à leur lait répandu,

chez elles les saignées sont très-convenables. — Dans les maux de gorge qui attaquent les enfans réunis en grand nombre, et qui affectent les gencives et les glandes salivaires, j'applique les sangsues derrière les oreilles. Si la fièvre est très-forte, je fais saigner, puis j'ordonne un vomitif et je tiens au régime. La plupart de ceux qu'on ne saigne pas sont très long-temps malades ou périssent. — Lorsque l'engorgement des amygdales est simple, on peut le guérir par la saignée et l'application d'un vésicatoire à la partie antérieure de la gorge. — Il y a des personnes qui ne peuvent vomir, si les émétiques ne sont pas précédés de la saignée. Il n'est pas rare de voir le vomissement déterminé par l'effet seul de la saignée. — Dans les hémorragies passives, la saignée convient rarement, on doit se borner aux astringens. — Dans les hémorragies violentes, il faut faire des saignées coup sur coup, et ne point employer les astringens, sur-tout dans les pertes des femmes. Une jeune fille qui étoit grosse à l'insu de ses parens, voulut aller à la campagne chez sa tante, où elle accoucha très heureusement, il lui survint une hémorragie, le chirurgien qui fut appelé, lui fit une injection avec un mélange d'eau froide et de vinaigre, la malade fut à l'instant saisie de convulsions et périt. Des femmes qui avoient des pertes utérines, ayant fait usage, malgré mes avis, d'injections froides, s'en sont trouvées fort incommodées. — Il seroit dangereux, quand un malade a une fièvre considérable, qu'il lui survient un violent mal de tête et une hémorragie, de l'arrêter tout de suite. Un enfant au septième jour de la petite-vérole eut une hémorragie qui donnoit lieu à des convulsions chaque fois qu'on l'arrêtoit. Un tailleur (ils sont tous sujets aux obstructions du ventre) avoit une hémorragie, on lui tampona les narines; mais les vaisseaux de la face s'engorgèrent, il avoit la figure enflammée et des convulsions qui cessoient dès que le sang couloit librement. — J'ai vu des fièvres rebelles qui duroient depuis dix ans, céder à la saignée et aux vomitifs. — Quand la fièvre intermittente succède au rhumatisme, il faut saigner. — Les fièvres quartes, qui surviennent à la fin de l'été, sont plus longues que celles qui se déclarent à son milieu, et c'est alors qu'il faut employer la saignée et les vomitifs. J'ai fait saigner de jeunes gens qui avoient la fièvre quarte et le délire, la respiration extrêmement gênée, le lendemain je leur ai donné un vomitif, et ils ont été guéris. — Dans les convulsions produites par la petite-vérole, et qui sont dûes à la pléthore, les saignées ont produit de très-heureux effets. — Dans les inflammations de poitrine, sur-tout chez les jeunes gens, il faut faire de fréquentes saignées, et ne pas s'en tenir à un mieux apparent, dès qu'il n'y a pas

eu d'expectoration. — Quand le visage est fort rouge, et qu'il y a insomnie, le poumon est toujours engorgé, il faut saigner, quoique le pouls soit petit et peu régulier. — La saignée doit être proscrite lorsqu'il y a des signes bien marqués de putridité. — Dans certaines fièvres épidémiques, les saignées pratiquées de bonne heure, sont souvent utiles. Ainsi, dans la suette qui régna en Picardie, la saignée étoit le seul remède convenable dans les premières vingt-quatre heures; mais plus tard elles étoient nuisibles, parce qu'il survenoit putridité. — La fièvre puerpérale affecte principalement les femmes en couche dans les temps froids; cette fièvre est une vraie inflammation du bas-ventre; il faut pratiquer des saignées de bonne heure, et si l'on diffère, les malades courent le plus grand danger. — La saignée est nuisible dans les péripneumonies avancées, lorsque la putridité s'est manifestée; mais au commencement de l'invasion de la maladie elle auroit été très-utile. J'ai vu des pleurésies qui, après le second jour, présentoient tous les signes de la putridité, une langue sèche, aride et une soif extrême. Il faut, dans ces maladies, faire la saignée lorsque la langue est au premier degré de sécheresse, et non jamais lorsque la soif est inextinguible. Un vieillard attaqué d'une fluxion de poitrine, qui avoit la langue légèrement sèche, des coliques et une diarrhée peu considérable, a été guéri par la saignée. Il y a quelques jours, une femme fort âgée, dans une maladie aiguë fut saignée quatre fois; le délire survint ensuite, je la fis saigner à la gorge, et elle s'en trouva bien. — Dans le traitement de la teigne, si les enfans sont vigoureux, je fais faire une saignée; on pourroit appliquer les sangsues derrière les oreilles. Voyez *Recherches sur la Teigne,* seconde édition, Paris, 1802, chez Théophile Barrois, à la suite du *Traité des Ulcères* de Bell. — Dans l'épidémie catarrhale qui régna à Paris, aucun de ceux qui furent saignés dans le premier période de la maladie, ne mourut (1); et, appelé chez un homme qui étoit au huitième jour d'un catarrhe accompagné d'une douleur au côté, et qu'on n'osoit saigner à cause de la foiblesse de son pouls, je lui fis tirer quatre palètes de sang; le pouls se releva, et tous les accidens disparurent en peu de jours. — Dans toutes les in-

---

(1) En l'an XI, M. Bayle a remarqué que parmi les cadavres disséqués aux Pavillons de l'Ecole de médecine, et qui avoient été victimes de l'épidémie catarrhale qui dépeuploit Paris, aucun n'avoit été saigné, ce qui indique bien l'avantage des saignées dans les catarrhes. Bosquillon, à la même époque, guérissoit tous les malades à l'Hôtel-Dieu, en les saignant de bonne heure. Voyez, de plus, l'ouvrage de Pringle (*Maladies des Armées*) sur les avantages de la saignée dans les catarrhes.

flammations de poitrine qui succèdent aux catarrhes, quand le pouls est vif, quoique petit, il faut saigner et donner les délayans, sur-tout si le mal de tête est considérable et la respiration gênée. — Hippocrate recommande avec raison la saignée dans les dysuries; elle y est fort utile, ainsi que le prouve l'exemple suivant. Un militaire qui avoit beaucoup voyagé, et qui, à raison de son état, avoit été exposé au froid et au chaud, eut des douleurs rhumatismales; à leur suite il survint dysurie et des écoulemens par l'urètre. Les premiers médecins qui le traitèrent, attribuant sa maladie au vice vénérien, lui firent prendre les mercuriaux, mais inutilement. Ayant été appelé auprès de lui, je lui conseillai une saignée, on ne la fit pas, on lui fit prendre les bains chauds, son mal augmenta, on se décida enfin à pratiquer la saignée, elle calma la dysurie. Tous les accidens cessèrent après une seconde qu'on jugea à propos de lui faire, tant la première lui avoit procuré du soulagement. — Dans le corysa, il faut pratiquer la saignée, sur-tout si la douleur de tête est forte. — Après les courses violentes, s'il survient enrouement, s'il y a oppression, il faut saigner. Un homme qui étoit extrêmement essouflé après une marche pénible, eut un violent mal de gorge; je lui ordonnai la saignée, on ne voulut pas la faire, il continua toujours à être malade. Dix-huit mois après je fus appelé de nouveau, l'ayant trouvé foible, et expectorant du pus, je dis qu'il n'y avoit plus rien à faire, et il mourut quelque temps après. Je suis intimement persuadé que si l'on avoit pratiqué la saignée que j'avois ordonnée, le malade auroit été promptement guéri.

En général on peut dire qu'il est utile de saigner dans toutes les apoplexies. Il faut saigner même ceux qui, après avoir beaucoup mangé, ont des apoplexies, parce qu'alors il survient souvent un vomissement qui est salutaire. Si néanmoins la respiration étoit stertoreuse, l'engorgement ou l'épanchement se seroit déjà fait au cerveau, et la saignée seroit inutile, quoique le pouls parût fort. — La saignée réussit très-bien dans les apoplexies occasionnées par la vapeur du charbon, lorsque les malades sont jeunes. On combat par l'éther, la liqueur anodyne d'Hoffmann et les acides végétaux, les maux de tête qui en sont la suite. — Chez les asphyxiés et les noyés, la circulation ayant été interrompue, il y a nécessairement engorgement au cerveau, et la saignée leur est très-utile, ainsi que les boissons acidulées. — Les sangsues derrière les oreilles sont les meilleurs remèdes à employer dans les convulsions produites chez les enfans par la dentition. — La saignée pratiquée de bonne heure, guérit souvent les épilepsies occasionnées par la crainte ou la frayeur. Mais

on ne doit plus y recourir, lorsque la foiblesse est extrême. Un enfant avoit été voler des cerises, ayant entendu détonner près de lui le coup de fusil du garde, il devint épileptique; il entra à l'hôpital extrêmement foible et cataleptique, je n'osai le faire saigner, et il mourut au bout de peu de jours. — Un homme attaqué d'épilepsie, qui avoit été enfermé à Bicêtre, vint à l'hôpital, il avoit des accès presque tous les jours; je le fis saigner jusqu'au blanc, et on lui retira dix-huit palètes de sang dans un jour; je lui donnai ensuite de la valériane, et je le vis au bout de six mois, il n'avoit pas eu de nouvel accès. — Certaines femmes à l'approche de leurs règles ont des accès épileptiques qui dépendent de la phlogose de la matrice, elles sont soulagées par la saignée, mais en avançant en âge, il leur survient souvent des engorgemens à ce viscère. — J'ai long-temps préservé de jeunes gens des accès d'épilepsie, auxquels ils avoient été sujets, en les faisant saigner tous les mois, leur donnant ensuite de légers purgatifs. Un jeune homme qui n'avoit point eu d'accès depuis un an, ayant une seule fois négligé de se faire saigner, en fut attaqué de nouveau, preuve évidente du bon effet de la saignée dans les épilepsies, lorsqu'elles dépendent de pléthore. — Une femme qui avoit des douleurs de tête, ne voulut pas se faire saigner malgré mes conseils; on lui appliqua un vésicatoire à la nuque; elle eut des douleurs effroyables et même des convulsions. Ainsi on voit que les stimulans nuisent dans l'état inflammatoire. — Dans les fièvres malignes, les intestins sont gangrénés, quoiqu'il n'y ait eu aucun signe d'inflammation, (Darwin l'attribue à l'accumulation de la puissance sensoriale sur cette partie), dans ces circonstances, il faut les stimulans, et dans le commencement de la maladie, une saignée est toujours utile. — Un malade qui avoit une fluxion de poitrine, étoit fort mal; il avoit le pouls petit et dur, mais régulier. Je le fis saigner, et dès l'instant il fut comme ranimé. Le pouls petit et dur n'exclut pas la saignée; mais lorsqu'il est précipité, c'est le signe d'une extrême foiblesse, et dans ce cas la saignée est défendue. — Une fatigue extrême augmente le mouvement du sang; les vaisseaux sanguins s'engorgent et se dilatent alors dans le poumon à un tel point, qu'ils ne reprennent plus leur ressort chez les gens foibles; et voilà pourquoi ceux-ci deviennent si souvent asthmatiques. J'ai vu des vieillards qui, ayant voulu faire de longues promenades, sont retournés essoufflés, et ont fini par périr. Dans ce cas la saignée leur auroit été salutaire. — Les anciens avoient observé qu'il étoit avantageux de saigner au printemps, s'il y avoit difficulté de respirer, et crachement de sang. On prévient par-là certains accès d'épi-

lepsie, des maux de gorge très-dangereux. Une femme qui avoit coutume de se faire saigner tous les ans, l'ayant négligé, fut attaquée d'apoplexie, et n'en revint que par les saignées abondantes. — Dans les temps humides il faut être plus avare de saignées, que dans les temps secs et froids. Aussi a-t-on remarqué qu'elles réussissent mieux à Paris qu'à Lyon, et anciennement mieux à Rome qu'à Athènes. Dans tous les cas où les membranes muqueuses sont affectées, s'il y a inflammation, la saignée et les autres rafraîchissans sont très-convenables. —Durant les grandes chaleurs les fièvres d'accès deviennent souvent rémittentes quotidiennes, ou subintrantes, et sont alors des plus pernicieuses. Dans les premiers jours, ces espèces de fièvres sont souvent compliquées de phlogose, et la saignée est alors très-utile; passé le quatrième jour, il ne faut plus saigner. — La saignée guérit les coqueluches; on voit tous les jours des enfans délivrés de cette cruelle maladie par des hémorragies abondantes. Si cette maladie se montre aujourd'hui si rebelle, c'est parce qu'on redoute la saignée, ou que du moins on néglige d'appliquer les sangsues sur la poitrine. — Lorsque l'hiver a été sec et froid, il faut dans les maladies aiguës de l'été multiplier les saignées. — Lorsque dans la dyssenterie, il y a des selles teintes de sang et douloureuses, il y a inflammation du canal intestinal particulièrement du rectum, il faut saigner. Le pouls est quelquefois si petit, que la veine ouverte, le sang ne coule point; je fais alors appliquer un vésicatoire sur le ventre pendant quelques heures, et quand la circulation est augmentée, je fais saigner. Un vieillard tourmenté d'une cruelle dyssenterie, commençoit à être dans un état allarmant, sa langue devenoit sèche, (c'est alors qu'il faut saigner); je lui fis tirer deux palètes de sang; dans deux jours il fut saigné trois fois, et il guérit parfaitement. La matière jaunâtre qui accompagne les selles dans cette maladie, est le produit de l'irritation. —Dans une constitution inflammatoire qui régna en Hollande, toutes les femmes grosses qui ne furent pas saignées, avortèrent. Toute femme enceinte pléthorique doit être saignée, sur-tout au printemps. — Les saignées réitérées sont indiquées dans les ophtalmies sèches, accompagnées de mal de tête violent. — Dans la céphalalgie aiguë, maladie à laquelle sont très-sujets les moissonneurs, il faut avoir recours aux saignées copieuses, dès que le mal de tête commence. (Stoll recommande les saignées du bras, du pied, de la jugulaire, du front, les sangsues à l'anus, les scarifications à la nuque.) Pringle a remarqué que la suppuration du cerveau a lieu, lorsqu'on n'a pas combattu de bonne heure l'inflammation de cet organe. — Le cholera morbus est l'effet de l'irritation

du canal intestinal ; le seul remède est la saignée, quand on est appelé à temps. — J'ai vu des jeunes gens après avoir passé une nuit avec les femmes, éprouver le lendemain des stranguries, puis des douleurs d'articulations, et des écoulemens muqueux. Au premier abord on auroit soupçonné une cause vénérienne, mais ce n'étoit rien, la saignée a diminué les douleurs. — C'est au printemps que la saignée doit être pratiquée hardiment. Huxham a remarqué qu'alors les maladies chroniques, qui dépendoient d'un état inflammatoire, telles que la goutte, s'aggravoient.

On prévient par la saignée et le régime, les hémorragies du nez et celles du fondement, auxquelles sont si fréquemment sujets les jeunes gens. — Au printemps les personnes les mieux portantes, après une marche forcée ou un exercice violent éprouvent des toux qui proviennent de la difficulté qu'a le sang de circuler dans le poumon ; dans ces toux il faut employer la saignée. — On peut préserver les jeunes gens de la phtisie pulmonaire, en leur faisant de fréquentes saignées. Elles seroient inutiles, si la fièvre lente s'étoit déclarée ou s'il y avoit des signes d'écrouelles. — Comme la gale tient toujours à un état inflammatoire, il faut commencer le traitement par la saignée. — Les ophtalmies et les douleurs d'oreille dans les climats variables, sont le produit de l'inflammation, et demandent les saignées. — Dans les pays chauds, humides et couverts de bois, il survient spontanément des aphtes à la bouche, ils sont très-communs en Hollande. S'il y a de la fièvre, il faut saigner. — Dans la sciatique, il faut avoir recours aux saignées, aux vésicatoires, aux ventouses, au moxa ; et quand les saignées répétées n'opèrent aucun soulagement, la maladie est incurable. — Dans les maladies inflammatoires d'automne, il faut employer les premiers jours la saignée, pour éviter que ces maladies ne se changent en putrides. — Lorsque le poumon est affecté, il s'engorge promptement ; c'est alors qu'il ne faut pas négliger la saignée, et ne pas s'inquiéter de la foiblesse du pouls, seulement il ne faut pas saigner, lorsqu'il devient précipité. J'ai vu des malades qui ne pouvoient être saignés, parce que le sang ne couloit pas ; je leur ai fait appliquer un vésicatoire pour ranimer le pouls, et j'ai saigné ensuite. C'est sur-tout aux approches de l'hiver qu'on voit des péripneumonies suivies de douleurs au-dessus des fausses-côtes, et elles sont connues sous le nom de pleuritis-hippocondriaca ; c'est alors que tous les praticiens conseillent de beaucoup saigner ; si on le néglige, le pouls devient fréquent, et la mort n'est pas loin. J'ai vu un militaire qni étoit affecté de cette maladie ; je lui conseillai de se faire saigner, il refusa : sa ma-

ladie devint plus grave ; à la fin il y consentit, mais ce fut trop tard, il mourut (1). — Il n'y a pas de maladie plus difficile à traiter que lorsque la pleurésie et la péripneumonie sont accompagnées d'expectoration bilieuse. Le peuple redoute alors les saignées, mais il faut mépriser cette erreur, et saigner suivant l'état de pléthore. — Lorsqne dans la céphalalgie le pouls est élevé, les yeux sont rouges et le visage enflammé, c'est signe de pléthore, il faut saigner. — Dans les mouvemens convulsifs des enfans, il faut faire quelques saignées avec les sangsues. — C'est vers l'âge de puberté que les maladies du poumon se manifestent, parce que la circulation se ralentit, le corps ayant pris à-peu-près tout son accroissement. J'ai vu plusieurs jeunes gens qui avoient des crachemens de sang, être préservés de la phtisie par la saignée. — Quelquefois dans les hémorroïdes, il y a des douleurs de l'hypogastre, la fièvre se déclare, et l'inflammation fait des progrès. La saignée est alors utile, et bien des malades pour l'avoir négligée ont péri. — Un jeune homme qui avoit lu dans quelques livres de médecine, que le vomissement se guérit par le vomissement, eut après une marche forcée, envie de vomir ; il voulut contre mon avis prendre un émétique ; il perdit bientôt la tête. Appelé de nouveau auprès de lui, je lui fis faire une large saignée au pied, les accidens se calmèrent, et il fut guéri. — Les vieillards sont exposés aux vertiges ; après avoir fait une saignée on donne les fortifians. — Les taches jaunes vergetées en noir, qui se manifestent aux jambes dans un âge avancé ne sont pas toujours l'effet de la cachexie. Si on fait des saignées à temps, on parvient souvent à les dissiper. J'ordonnai un jour la saignée à une femme qui avoit ainsi des taches brunes et noires ; son chirurgien, en arrivant, dit qu'il ne saigneroit point les scorbutiques ; elle eut des coliques violentes. Ayant été appelé de nouveau, je la fis saigner par un autre chirurgien ; le lendemain elle eut une perte abondante, elle en accusoit la saignée ; mais au bout de quelques jours ses taches disparurent entièrement. J'ai vu de jeunes gens avoir les jambes couvertes de taches semblables, après avoir fait des courses forcées. Un homme qui depuis deux mois étoit au lit avec des jambes vergetées, a été saigné, et il va bien. — Lorsque dans la grossesse, il y a des maladies particulières qui dépendent de pléthore, on peut saigner en tout temps. J'ai toujours fait saigner, sans danger, des femmes enceintes qui avoient de violens maux de tête, des convul-

(1) Le docteur Alphonse le Roi prétend que, dans ce cas, la saignée du bras est mortelle, et qu'il faut saigner du pied.

sions. J'ai vu une femme qui durant sa grossesse a été saignée trois fois du pied et cinq fois du bras, son enfant est néanmoins venu à terme bien portant. — En général lorsque la respiration est gênée, il faut saigner et donner ensuite un laxatif. — La saignée est toujours éminemment salutaire chez les femmes dont les règles sont supprimées. — La colique des peintres demande souvent la saignée. Un jeune homme qui mourut à la suite de cette colique, et qui avoit resté long-temps à la Charité, rendit par le fondement une quantité étonnante de sang à sa mort, ce qui prouvoit bien l'utilité de la saignée que je lui avois conseillée au commencement de sa maladie, et qu'il ne voulut pas pratiquer. — Dans les coliques qui succèdent aux hémorragies supprimées où le mesentère est engorgé, les saignées sont toujours avantageuses. — Les vomitifs ne conviennent point, lorsqu'il y a un sentiment de chaleur à l'intérieur, ce qui annonce une inflammation. Dans ce cas il faut commencer par la saignée, et administrer ensuite le vomitif. — La dysenterie qui résiste à l'ipécacuanha, annonce un état inflammatoire, et je l'ai souvent guérie par une ou deux saignées. Il arrive quelquefois que dans cette maladie, il se fait des dépôts aux articulations qui sont vraiment inflammatoires, et prouvent le tort que l'on a eu de négliger la saignée. — Il y a quelques années, j'étois chargé, à l'Hôtel-Dieu, de la salle des varioleux ; j'avois coutume de les faire saigner au commencement de l'éruption, et je rendois par ce moyen la maladie plus bénigne.

Chez les nouvelles accouchées, la fièvre puerpérale s'annonce toujours par un sentiment de chaleur et de pesanteur au canal intestinal, et si on emploie la saignée au commencement, on parvient à les guérir; mais si on la néglige tous les remèdes sont inutiles par la suite. L'an passé une femme qui avoit le ventre si douloureux qu'on ne le pouvoit toucher, devoit être saignée quatre fois dans un jour, d'après mes ordres. Les commères se concertèrent, et dirent que les saignées la tueroient, en conséquence on ne les pratiqua point. L'inflammation faisant toujours plus de progrès, le lendemain on voulut qu'elle fût saignée; je dis que c'étoit inutile, qu'elle étoit perdue. On la saigna malgré moi, et elle mourut bientôt après, ayant rendu beaucoup de matières noires sanguinolentes. L'ouverture des cadavres m'a toujours confirmé dans l'idée, qu'il y avoit inflammation dans le canal intestinal. — Lorsque les selles sont jaunes et sans fièvre, les laxatifs guérissent ; mais lorsqu'il y a des coliques et la fièvre, elles indiquent un état inflammatoire, et il faut avoir recours aux saignées. — Il arrive quelquefois que les maladies inflam-

matoires de la poitrine, qui ont eu des rémissions, se renouvellent; si l'on n'insiste pas sur les saignées, il survient un frisson et un nouveau point de côté; alors il faut recommencer à saigner. — J'ai vu des malades qui après des affections de poitrine, ont eu de véritables fièvres intermittentes. La saignée est alors indiquée parce qu'elles dépendent d'un état inflammatoire, et quand les vaisseaux sont désemplis, la décoction du quinquina peut être utile. — Il y a des années où les gonflemens des parotides sont plus fréquens, les enfans en sont affectés de préférence; lorsque les douleurs ont précédé la fièvre, on évite ou on prévient ces dépôts par la saignée. Un malade qui souffroit horriblement d'une tumeur au genou, en a été guéri par une saignée copieuse; mais si la maladie n'est pas accompagnée de fièvre, il faut se contenter d'une saignée locale. — Les enfans sont sujets à l'inflammation de la trachée, on l'appelle croup. L'unique moyen d'y remédier est la saignée. Le mucus qui se manifeste n'est que l'effet de l'inflammation qui a déterminé une sécrétion plus abondante. Je conseillai d'appliquer à un enfant qui étoit malade depuis quelques jours, des sangsues au cou, les parens ne le voulurent pas, et il périt d'une angine trachéale. Cette maladie que Home a bien décrite chez les Anglais, étoit connue des anciens. Arétée en parle expressément. — Après les petites véroles confluentes, s'il y a des sueurs et de l'insomnie, il faut saigner. Un enfant à qui j'avois ordonné une saignée au commencement de sa variole, et qu'on ne fit point, eut une oppression et un délire considérable; appelé de nouveau, j'ordonnai une saignée, et je dis que si la première avoit été pratiquée, celle-ci n'auroit pas été nécessaire : on ne voulut pas encore la faire, je me retirai. Le surlendemain il eut une douleur effroyable; pour cette fois on pratiqua la saignée; trois jours après, j'en prescrivis une seconde, et il guérit parfaitement bien. — Après de longues fièvres, il survient souvent des phlegmons : si les malades ne sont pas épuisés, il faut saigner du bras. Cette évacuation générale est plus utile que la locale. Ainsi les sangsues ne guérirent point un homme qui avoit une douleur au genou, et il fut guéri par une saignée. — Les toux sèches annoncent toujours un embarras du poumon ou des parties voisines; on ne les guérit que par la saignée, ensuite par les laxatifs. — On avoit prétendu que la saignée étoit nuisible dans la peste; mais Samëolovitz qui a bien connu et traité cette maladie en Russie, a prouvé qu'il falloit saigner dès que la fièvre se manifestoit; et en général il faut le faire tant que la langue n'est pas sèche, que la soif n'est pas inextinguible, seuls caractères de la putridité. — Les

anciens ont eu recours à la saignée dans toutes les maladies graves, et sur-tout dans celles de la tête. Aujourd'hui on néglige trop les saignées générales; on a cru les remplacer par les locales, mais il y a une grande différence entre les unes et les autres. Une saignée générale produit un soulagement bien plus prompt et bien plus réel. Un homme qui avoit été long-temps tourmenté par des hémorroïdes, éprouvoit par leur suppression des nausées, des coliques, des douleurs de reins; je l'avois long-temps tiré d'affaire par la saignée du bras; il crut pouvoir y suppléer par l'application des sangsues, mais elles ne produisirent aucun effet, et il fallut revenir à la saignée. — J'ai vu un jeune homme sujet aux fièvres intermittentes qui éprouvoit des douleurs terribles avant chaque accès, au côté droit, sous le cartilage xyphoïde, avec des envies de vomir, et c'étoit là un signe d'inflammation hépatique. Quelquefois cette maladie s'annonce par la jaunisse dans les yeux, au point que j'ai eu prédit avec raison, à des personnes, qu'elles deviendroient jaunes si elles ne se faisoient pas saigner. Lorsqu'il y a fièvre, saignées coup sur coup, et cette pratique m'a toujours réussi. — Toutes les fois que dans les affections de la poitrine les malades se réveillent en sursaut, c'est un signe de l'embarras du poumon, et il faut faire usage de la saignée. — Le cochemar survient ordinairement chez ceux qui ont trop soupé; s'il revient fréquemment, il faut avoir recours à la saignée.

Si l'hématurie vient de pléthore, la saignée est nécessaire.

La peur suffit quelquefois pour arrêter les hémorragies.

Dans les pertes utérines, il faut saigner, donner beaucoup d'acides, et ne pas trop surcharger l'estomac de boissons.

La saignée guérit ou diminue généralement les convulsions. Une jeune personne apprenant, en rentrant chez elle, la mort de son amie, eut une suppression subite, et le tétanos; elle ne pouvoit remuer ni la tête ni la langue; je la fis saigner, la parole lui revint. Je lui donnai de l'eau de fleur d'orange, les convulsions la reprirent; j'ordonnai une seconde saignée, la malade recouvra de nouveau la parole. Je lui fis prendre de la liqueur d'Hoffmann, le tétanos revint; j'ordonnai une troisième saignée, et fis défense de lui rien donner; les convulsions cessèrent, mais elle ne put ni parler ni rien avaler, et on ne la soutint qu'avec des lavemens jusqu'au vingt-unième jour. Je la mis dans le bain à cette époque; à peine y fut-elle qu'elle parla, et put avaler; l'usage continué des bains sans antispasmodiques la guérit. Il paroît ici que les règles étant supprimées, il y avoit une phlogose du canal intestinal, puisque le ventre étoit extrêmement douloureux; c'est pourquoi la moindre boisson

rappeloit le tétanos. Dans bien des cas j'ai vu que cette dernière maladie étoit due à l'irritation des intestins, et qu'on réussissoit à la guérir lorsqu'on pouvoit y introduire de l'huile. L'opium, en général, ne convient pas au commencement de la maladie. — Il ne faut pas se dispenser de la saignée dans la pleurésie qu'on nomme bilieuse; j'ai vu périr quantité de malades, à qui on avoit persuadé de s'en tenir aux vomitifs; c'est la difficulté de respirer, et non la couleur de la langue, qui doit caractériser la pleurésie. Souvent le pouls, qui est petit les premiers jours, se relève. Il faut se hâter de remédier à la maladie lorsque la langue, qui étoit blanche, devient jaune; car si on le néglige, elle devient brune, et puis noire, ce qui annonce le commencement de la putridité. — Les enfans qui ont coutume de faire des exercices violens, sont peu sujets à la phtisie. Les saignées faites de bonne heure préviennent cette maladie; mais elles sont inutiles ou nuisibles, si la maladie a fait des progrès. J'ai vu une jeune femme qui éprouvoit une chaleur interne et une grande difficulté de respirer; je lui conseillai la saignée, elle n'en voulut pas, et comme nous étions au printemps, elle préféra prendre les bains. En ayant pris un trop chaud, elle fut attaquée d'un violent crachement de sang; je la fis saigner deux fois, mais ses règles se supprimèrent, et comme la difficulté de respirer continuoit, elle ne manqua pas, contre mon avis, de se faire saigner tous les mois. Au bout de quelque temps elle fut attaquée d'un dévoiement colliquatif, et elle périt... Il faut observer que les saignées diminuent l'action de l'estomac.

Les crachemens de sang ne sont pas toujours un prélude de la phtisie; j'en ai guéri plusieurs par la saignée; et j'ai remarqué qu'il y a plus de phtisiques sans crachement de sang, qu'avec. — J'ai vu une femme grosse qui, en sortant du bal, eut froid, et fut saisie d'un point de côté. Je voulus la saigner, on s'y opposa. Le lendemain je fus encore consulté; j'insistai de nouveau sur la saignée, même refus, et elle périt le quatrième jour, après avoir rendu des crachats purulens. — La diète, le repos, et sur-tout la saignée, préviennent l'hémoptysie. — Chez les femmes, la suppression des règles peut donner lieu à l'hémoptysie. S'il y a des dispositions à la phtisie, la maladie fait des progrès, et on doit s'y opposer par la saignée et les délayans. C'est là le seul moyen d'empêcher le sang d'affluer au poumon. On ne doit jamais craindre de trop affoiblir les malades par la saignée, parce que les excrétions diminuant, le corps ne tarde pas à reprendre son premier volume.

Les anciens donnoient rarement des bains aux malades

sans les avoir saignés et purgés; et c'est pour n'avoir pas imité leur conduite, qu'on a souvent retiré si peu d'utilité de la prescription des bains. — J'ai guéri un homme qui avoit une sciatique depuis dix ans, en lui prescrivant une saignée, puis le faisant mettre dans le bain, ensuite dans son lit pendant deux heures, et lui donnant à boire des tisanes légèrement sudorifiques. — Je suis fort étonné que l'on redoute les saignées dans les hémorragies violentes. Un homme qui étoit fort affoibli par une perte de sang, fut guéri par une ouverture de la temporale, qu'un chirurgien pratiqua, au lieu de tamponer, comme l'avoit prescrit le médecin. Un homme sujet aux crachemens de sang, après avoir été saigné, fut guéri subitement en prenant un bain d'eau froide. Une hémorragie urétrale ancienne se guérit de la même manière. — J'ai prévenu, par la saignée, des crachemens de sang. — Chez beaucoup de malades qui avoient des toux sèches, puis rendoient des crachats muqueux légèrement striés de sang, toutes les fois que je négligeois de saigner, le crachement de sang avoit lieu.

Les jeunes filles nouvellement mariées éprouvent des maux de tête, des mal-aises, quoiqu'elles ne soient pas enceintes, et cela par l'action de la semence sur l'utérus. J'ai souvent conseillé des saignées dans cet état. Je crois que les vomissemens qui surviennent chez les femmes grosses, ainsi que les maux de tête, de dents, l'oppression et l'hémoptysie, dépendent d'un état inflammatoire; alors les saignées conviennent. Des femmes non réglées, quoique n'étant point grosses, ayant des envies de vomir, ont été guéries par la saignée. — Toutes les fois qu'il y a de vives douleurs aux seins, pour prévenir les dépôts inflammatoires, il faut saigner.

Dans toutes les maladies où il y a fièvre, chez les femmes grosses, il faut toujours saigner pour prévenir les accidens.

Je crois que l'écoulement en blanc qui vient de naissance, tient à un état inflammatoire; il faut employer les rafraîchissans. L'application d'une ou deux sangsues à la vulve, a souvent modéré l'écoulement. Des femmes qui avoient de pareils écoulemens ayant refusé la saignée, ont été attaquées de maladies graves. — Bien des maladies de la matrice, comme les ulcères, ne sont que la dégénérescence de cet écoulement en blanc; on pourroit souvent les prévenir par des saignées répétées. — Dans l'érysipèle à la matrice, maladie qui se manifeste par la grande sensibilité de l'orifice de la matrice, et une douleur très-considérable quelques jours avant l'invasion au voisinage du nombril, la saignée répétée coup sur coup, peut empêcher les progrès de l'inflammation, et prévient les cancers. — Dans les douleurs de

la matrice qui peuvent déterminer l'avortement, la saignée est très-utile pour s'y opposer. — La saignée et les bains sont les meilleurs remèdes pour modérer l'écoulement en blanc qui menace de fausses-couches. Le vagin doit être sec dans la grossesse, et l'écoulement en blanc est dû à l'irritation et à l'inflammation. — Il est des femmes chez lesquelles l'irritation du rectum détermine le dévoiement; la saignée soulage dans ce cas. — Après les couches, il se forme quelquefois des abcès à la matrice; dès leur invasion, il faut avoir recours à la saignée. Dans les suppurations de cet organe, les saignées, les injections de décoctions émollientes, et l'onction de saindoux, sont très-utiles. — Après une fièvre, quand les femmes grosses maigrissent en fort peu de temps, on doit soupçonner quelque affection à la matrice. Il y en a qui sont très-altérées, et dont on ne peut appaiser la soif, même par les acides; quoiqu'extrêmement maigres, on peut, dans ce ce cas, les saigner; elles le supportent beaucoup plus facilement que si elles étoient fort grasses. Cet état de maigreur dépend quelquefois d'un état d'irritation des intestins, ce qui trouble les digestions. — Appelé auprès d'une malade qui avoit une perte considérable, qu'on ne pouvoit arrêter avec le laudanum liquide et la liqueur d'Hoffmann, je la fis saigner; je lui donnai du petit-lait, de la limonade, et dans deux jours elle fut bien. — Lorsque la strangurie a commencé par des douleurs vagues, il faut saigner.

On saigne coup sur coup dans l'inflammation du foie, malgré la jaunisse. Une jeune personne qui avoit une inflammation du foie avec jaunisse, ayant été saignée, on vit, à mesure que le sang couloit, la couleur jaune diminuer; dans peu de jours elle a été rétablie. — Si les règles coulent, durant la grossesse, plus de deux ou trois mois chez les femmes pléthoriques, on doit employer la saignée et un régime humectant. — Les saignées coup sur coup sont le meilleur moyen d'arrêter les hémorragies chez les femmes grosses, quand même la syncope surviendroit. Il ne faut pas s'en inquiéter. Si les hémorroïdes affligent durant les premiers mois de la grossesse, on doit recourir à la saignée.

Lorsque l'érysipèle gagne du bras à la figure, il survient des accès de manie, c'est alors qu'il faut faire de fréquentes saignées, et jusqu'au blanc. D'autres fois il se porte à la poitrine et cause des pleurésies, il faut encore réitérer la saignée; on tiendroit la même conduite, si l'érysipèle gagnoit les intestins. — Plus la gonorrhée est accompagnée d'engorgement glanduleux, plus elle est inflammatoire, et elle demande l'usage des saignées, avec un régime anti-phlogisgistique. — Les femmes qui éprouvent, après leurs couches,

des engorgemens qui sont douloureux quand on les touche, doivent être traitées par les saignées. Dans celles qui périssent, on trouve souvent le canal intestinal enflammé ou gangréné; quand les douleurs sont profondes, les saignées répétées ont le mieux réussi. — Dans l'œdème qui survient subitement par l'impression du froid, la saignée est le meilleur remède. Une jeune personne ayant été frappée par le froid, au retour d'une longue course, étoit sur le point de suffoquer, elle a été guérie par une saignée, la décoction de chicorée et un gros de crême de tartre. — La saignée est utile dans les dartres qui tiennent à un état inflammatoire.

Après les plaies de tête, il faut faire d'abondantes saignées. Une femme qui étoit entrée à l'hospice après une chute qui l'avoit laissée comme morte, fut saignée treize fois en quinze jours, et la guérison fut complète. — J'ai vu des maux d'estomac par suppression d'hémorroïdes, être guéris par la saignée. — Lorsque la douleur est vive dans la diarrhée, il faut recourir aux saignées. — On peut donner un vomitif au commencement des pleurésies, après avoir saigné. Un malade qui avoit été saigné sept fois, eut quelques crachats bilieux; je n'osai plus le faire saigner, et je lui donnai quatre grains d'ipécacuanha. Il eut des vomissemens terribles de sang, et je ne le sauvai que par une huitième saignée. Les crachats dits bilieux, annoncent une irritation, et quand ils sont en petite quantité, ils n'excluent pas la saignée.

Dans les plaies du foie, il faut faire d'abondantes saignées. Un homme qui avoit reçu un coup d'épée au foie, fut guéri par dix-huit saignées en trois jours. — Un homme qui n'avoit point joué au volant depuis quarante ans, s'y étant exercé, fut pris le lendemain de douleurs déchirantes et de roideur dans les membres; je le guéris par la saignée.

J'ai soulagé, par la saignée, un fort de la Halle, qui portoit neuf cents pesant, et qui étoit devenu tout-à-coup paralytique. — Un jeune homme fort échauffé, étant descendu à la cave, fut saisi par le froid, et ne put plus marcher; il fut tourmenté, pendant dix ans, d'une sciatique. Il avoit été un peu soulagé par des lavemens âcres, qui lui faisoient rendre du sang. Je le fis saigner *usque ad animi deliquium*, et avec l'usage de la poudre de Dower je le guéris complètement. — Dans la goutte qui paroît, il faut avoir recours à la saignée, et s'abstenir des boissons spiritueuses.

Lorsque les testicules descendent dans les bourses, chez les enfans, après la naissance, et qu'ils sont douloureux, il faut employer les bains et la saignée. — La saignée est le seul moyen, chez les jeunes gens attaqués de dysurie, de prévenir les embarras de la prostate. — La saignée du pied

est préférable dans beaucoup d'embarras des viscères du bas-ventre. Les pieds étant dans l'eau, la saignée du bras peut la suppléer. — Dans l'esquinancie, il faut avoir recours promptement à la saignée. — Une femme qui avoit été sujette aux esquinancies, se faisoit saigner deux fois l'an. A cinquante ans elle renonça à la saignée, et elle fut attaquée d'apoplexie. — Il y a des maladies de la peau qui reviennent au printemps, et qu'on dissipe par la saignée. Dans cette saison, il se forme aussi quelquefois des tumeurs autour des articulations, que la saignée guérit. — Dans toutes les douleurs nouvelles, la saignée est utile. — Les douleurs qui surviennent après les couches, et que les femmes attribuent au lait répandu, sont inflammatoires; elles doivent être traitées par la saignée, par les vomitifs de temps en temps.

Un jeune homme qui avoit le délire dans le temps de la suppuration de la petite-vérole, fut guéri par trois saignées. Il n'y a pas de meilleur remède que la saignée dans le délire qui survient à cette époque; c'étoit l'opinion de Chirac et de Sydenham. — La saignée ne conviendroit pas, s'il y avoit des signes de putridité. On donne alors les boissons froides et rafraîchissantes. — Dans l'épilepsie récente et qui vient de la frayeur, il faut faire d'amples saignées. Cullen avoit coutume de rapporter, dans ses leçons, qu'un jeune homme qui avoit failli périr dans un naufrage, devint épileptique; le frère de ce jeune homme le saigna jusqu'au blanc, et le guérit.

La gangrène qui affecte les parties qui recouvrent le sacrum à la suite des maladies aiguës, dépend de la foiblesse. Je l'ai vue se manifester dès le premier jour; dans les hôpitaux, cette gangrène est incurable; c'est ce qu'on appelle le coccix (1). Ceux que j'ai vu saigner durant leur maladie, n'ont jamais été exposés à cette gangrène.

Toutes les hémorragies qui surviennent subitement sont dues à un état inflammatoire. Lorsque la peau est sèche, aride, et que le pouls est fort, il faut employer la saignée. C'est sur-tout dans les hémorragies de la poitrine qu'il faut saigner coup sur coup.

Le tampon mis dans le nez lors des hémorragies de cette partie, peut donner lieu à des délires, à des céphalalgies, et il faut saigner pour les faire cesser. Les tampons qu'on introduit jusque dans la matrice sont, à mon avis, la cause des ulcères si fréquens de cet organe. — Après la suppression des

(1) Il paroît que M. Bosquillon entend par coccix ces dépôts putrides qui viennent au sacrum, et qui font périr les malades par la gangrène. La poudre de charbon, mise à sec, désinfecte les parties, et procure la cicatrisation. Elle est préférable à tous les antiseptiques connus. L'expérience est en sa faveur.

règles ou des hémorroïdes, il survient des coliques. Lorsqu'on a employé la saignée, il faut mettre des émolliens sur le bas-ventre, faire prendre des pédiluves. On peut aussi appliquer sur la région hypogastrique, les vésicatoires, et ne les laisser que trois ou quatre heures. — Les fièvres scarlatines tiennent toujours à une inflammation du poumon ou du canal intestinal, et si la respiration est gênée, il n'y a que la saignée qui puisse arrêter ses progrès. L'ouverture du cadavre d'un enfant mort d'une fièvre scarlatine a présenté une inflammation au poumon, au canal intestinal et un engorgement sanguin au cerveau. Les excrémens spumeux annoncent l'inflammation des intestins. — Une preuve que les saignées conviennent dans la fièvre scarlatine, c'est qu'une hémorragie qui est survenue chez un enfant qui en étoit affecté, l'a soulagé et a diminué le dévoiement qu'il avoit.

Une jeune fille qui avoit perdu toute sa famille de maladie de poitrine, et qui avoit déjà eu des crachâts de sang, a été préservée de la phtisie par de fréquentes saignées, et un régime sévère; elle ne fit usage que du lait coupé avec l'eau d'orge, et un peu de sel, parce qu'il y avoit eu quelques symptômes d'écrouelles. — Les fièvres malignes sont souvent suivies de dépôts : ils sont plus fréquens lorsqu'on a négligé les saignées pour s'en tenir aux purgatifs.

Le mercure étant stimulant, il faut avant d'en faire usage, préparer par la saignée, les bains ou les purgatifs.

Un premier degré d'aridité dans la langue, annonce le besoin de la saignée; le deuxième degré joint à la soif, c'est un signe de la putridité; enfin la noirceur de la langue indique la putridité la plus intense. — La saignée et la diète sont les meilleurs remèdes dans le commencement de la lienterie. L'ouverture des cadavres fait voir des traces d'inflammation.

La paraplégie ou la paralysie des extrémités inférieures arrive fréquemment chez les personnes cacochymes; elle succède souvent à la suppression des hémorroïdes, et alors on la guérit, ou on la prévient par des sangsues à l'anus; les saignées générales n'y sont pas indiquées, il ne faut avoir recours qu'aux locales. — Dans les paralysies par les chutes, les compressions, les sauts, il faut saigner du pied ou appliquer les sangsues. — Sur sept enfans paralysés aux extrémités inférieures, j'en ai guéri cinq par l'application du moxa au sacrum; ce remède est principalement indiqué, lorsque la paralysie dépend de la rigidité des tendons.

La saignée, en rétablissant la circulation, guérit la lypothimie. Lorsqu'on est appelé auprès des jeunes gens, il ne faut pas faire attention à la foiblesse apparente; alors la saignée relève les forces, comme dans les maladies de poitrine.

Le vinaigre est le meilleur stimulant dans les lypothimies ; il est préférable à l'éther, à l'eau de Cologne, &c. — Dans les apoplexies, souvent les vomitifs n'agissent qu'après avoir fait précéder la saignée. Je fus appelé un jour auprès d'un homme qui ne pouvoit vomir, malgré qu'il eût pris douze grains de tartre stibié ; après la première saignée, le vomissement eut lieu. — Un malade paralytique depuis trois mois, a remué son bras et s'est trouvé fort soulagé à la première saignée que je lui ai fait faire. On avoit regardé sa maladie comme un rhumatisme chronique, moi je l'ai regardée comme inflammatoire. — Les gens gras et d'un embonpoint extraordinaire, sont sujets à la paralysie. Les anciens donnoient un vomitif lorsque l'estomac étoit plein, puis ils saignoient. — Toutes les fois qu'il y a pléthore, la saignée du bras et plus utile que toute autre, car le sang qui sort subitement soulage plus que les petites saignées. — Cœlius Aurelianus dit qu'il faut saigner du côté opposé à la paralysie.

Je conseillai un jour à un homme qui avoit un sentiment de chaleur dans le bras avec un mal de tête, de se faire saigner, parce qu'il étoit menacé de paralysie ; il ne le voulut pas, et quinze jours après, il en fut attaqué. — Après des hémorragies supprimées, si la pléthore se porte sur le poumon et occasionne des crachemens de sang, il faut saigner.

Dans la phtisie scrophuleuse ou tuberculeuse, la saignée ne convient point ; il faut recourir à l'exercice à cheval, le matin et non après midi. D'après Sydenham, l'équitation est spécifique. — Les crieurs publics qui, pour se soutenir, boivent beaucoup de liqueurs spiritueuses sont fort sujets à la phtisie, ils s'en préserveroient, s'ils se faisoient saigner dès qu'ils ont de la difficulté à respirer et de la toux. — Dans l'asthme pléthorique, la saignée convient, ainsi que dans l'asthme spasmodique, et toutes les fois qu'il y a un danger imminent de suffocation. — Dans le commencement des jaunisses, il faut saigner, puis donner les vomitifs, ce qui désobstrue le canal cholédoque. — Dans l'ophtalmie aiguë avec douleur de tête, élancemens, il faut pratiquer d'abondantes saignées. — Dans les pays chauds, les maladies du prépuce sont très-communes, sur-tout chez les personnes qui ne sont pas propres ; c'est-là l'origine de la circoncision ; aussi est-elle en usage chez beaucoup de peuples de l'Inde, et on ne doit pas la regarder comme un précepte de religion ou d'hygiène particulier au seul peuple juif. — Les hommes qui voient des femmes dans le temps de leurs règles, ou lorsqu'elles ont des fleurs blanches et beaucoup de tempérament, sont exposés à gagner des écoulemens par l'urètre, qu'on seroit tenté de prendre pour vénériens ; mais ce n'est que le pro-

duit d'une irritation locale; les délayans et les anti-phlogistiques suffisent pour les guérir. Le mercure est alors fort nuisible. — Les personnes qui ont la poitrine foible, qui ont craché le sang, sont sujettes à des écoulemens par l'urètre. La foiblesse de l'estomac donne lieu à des vomissemens chez les femmes frêles et délicates; les eaux ferrugineuses et tous les toniques guérissent en pareil cas.

Observations diverses.

Un enfant constipé fut mis nu sur le carreau; à l'instant il lui survint une colique, puis un dévoiement qui le guérit. — Sydenham arrêtoit le vomissement, en appliquant sur les extrémités inférieures des substances chaudes, ou un vésicatoire derrière les épaules. — Il faut donner, dans les fièvres aiguës, les acides végétaux en tisane. S'il y a putridité, les amers, notamment le chardon bénit, le kina dans le vin. — Si l'estomac du malade, fatigué, ne peut supporter le kina en substance, il faut l'unir au laudanum liquide. — Le vin est un poison dans les fièvres inflammatoires; il ne convient que dans les putrides. — On obtient un grand effet des émétiques, administrés dans des substances acides, comme les tamarins. — Le petit-lait est nuisible dans le commencement des maladies. L'usage des bouillons gras, dans les fièvres inflammatoires, les change en vraies putrides. — Les anciens avoient coutume, dans les fièvres aiguës et l'apoplexie, de ne rien donner aux malades les deux premiers jours. Dans les hémorragies, plus on donne de l'eau, plus elles reviennent. Une jeune fille de cinq ans qui avoit une perte extraordinaire par l'anus, fut guérie par l'eau d'orge, acidulée de vinaigre, que je lui fis donner de trois heures en trois heures pendant deux jours, et le lendemain seulement de son hémorragie. — Un homme qui avoit une fluxion de poitrine, but du vin; il tomba tout-à-coup dans le délire; il eut des convulsions. Je lui fis donner les acides en abondance, et le délire et les convulsions cessèrent. — La privation d'alimens le soir prévient les accès d'asthme. — Dans une maladie inflammatoire, il faut saigner, donner un vomitif, et la tisane d'orge, jusqu'au cinquième jour. Mais depuis le cinquième jusqu'aux critiques, il faut donner de l'eau, point de bouillon fort; on peut y mettre de l'oignon, de l'ail, des porreaux et autres légumes, parce que ces substances portent aux urines. Les anciens y mettoient du sel marin ou du natron. — Toutes les fois que la respiration est gênée, qu'il y a des filets de sang, il ne faut jamais donner de vomitifs dans les maladies de poitrine; cependant Stoll faisoit vomir toutes les fois qu'il supposoit une complication

bilieuse. — Le kermès et la scille sont indiqués lorsque l'expectoration est établie.

Le polygala de Virginie ne réussit dans les affections de poitrine que parce qu'il porte à la peau et aux urines. L'oximel scillitique se donne alors à la dose de demi-once; la scille simple, à la dose de sept, huit ou dix grains. J'unis souvent la scille à l'opium et au nitre, sous forme de pilules.

La goutte est occasionnée par le long usage des viandes, du vin, des liqueurs spiritueuses, et de la vie sédentaire.

La diète végétale guérit souvent cette maladie.

Les substances sacharines et les confitures sont nuisibles aux enfans; leur abus fait pourrir les dents. — Le petit-lait, l'orgeat, et les végétaux, soulagent les vieillards qui ont des croûtes lépreuses, des démangeaisons sur la peau.

Dans les fièvres putrides, lorsque la langue est sèche et que les malades demandent de l'eau froide, on peut leur en donner; elle seroit nuisible dans les maladies de poitrine. — Quand il y a chaleur à l'estomac et dans les intestins, au lieu des toniques et des amers, il faut donner le petit-lait, la tisane de guimauve, le sirop de diacode, l'infusion de réglisse, l'eau de laitue, de saponaire. — Un jeune homme attaqué de dévoiement à la suite d'hémorragie, fut guéri par les adoucissans, notamment par l'usage de la salade. — A l'hôpital, j'ai guéri un dévoiement par le petit-lait. — Dans la petite-vérole, la fièvre dure pour l'ordinaire trente-six heures avant d'être suivie d'éruption; on peut, dans cet intervalle, donner un purgatif, et on prévient l'éréthisme de la peau en nettoyant le canal intestinal. — Dans les fièvres inflammatoires, quand la bouche est encore sèche, la langue âpre et chaude, il ne faut point donner de purgatifs; quand il y a pourtant des sérosités qui engouent la poitrine, ou même troublent les fonctions du cerveau, on peut prescrire un laxatif. Les anciens n'employoient point d'autre sudorifique que le vin; lorsqu'il est uni à l'acide de citron et à l'opium, il porte singulièrement à la peau. — Au lieu de la poudre de Dower, je donne, à la fin des maladies, le kermès minéral, l'opium, et deux grains de nitre.

Dans toutes les maladies où l'on rend des matières jaunes, il ne faut jamais donner les vomitifs; les délayans sont alors indiqués. Les émétiques ont constamment été pernicieux dans la fièvre jaune qui a ravagé l'Espagne, et les antiphlogistiques ont réussi. Arétée avoit déjà remarqué que les vomissemens jaunes viennent d'irritation. — Dans les maladies inflammatoires, quand il y a bouffisure locale, l'application de l'huile chaude est très-salutaire, ainsi que les embrocations dans l'inflammation du bas-ventre.

Les topiques chauds réussissent très-bien dans les affections rhumatismales et dans la pleurydonie.

Les médecins de Paris ont long-temps regardé comme un remède spécifique dans les maladies malignes où la tête est prise, d'envelopper les pieds avec des navets bouillis. Un enfant qui avoit la petite-vérole, fut attaqué d'un délire épouvantable, causé, à ce que je crois, par une boisson de vin; il fut guéri comme par enchantement, par l'application sur les pieds d'un cataplasme de mie de pain avec l'eau chaude et le vinaigre. — Dans la douleur de tête, le bain ne convient pas, s'il y a pléthore.

Les acides conviennent dans toutes les douleurs considérables. — Les purgatifs sont nuisibles dans les fièvres intermittentes, et les rappellent souvent. — Un homme que j'avois guéri d'une fièvre quarte très-rébelle, pour se donner meilleur appétit, se purgea à mon insçu; la fièvre ne tarda pas à revenir, et je le guéris une seconde fois avec les amers.

Les anciens faisoient grand usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes; et lorsqu'elles sont opiniâtres, l'opium, réuni au quinquina, les emporte; on donne vingt gouttes de laudanum liquide, dans une décoction d'une once de quinquina, le tout pris une heure avant l'accès. — Les purgatifs ne conviennent que lorsqu'il y a de la douleur au-dessous du diaphragme, lorsque la langue, encroûtée et légèrement humide, indique de la saburre dans les intestins. — Dans les douleurs de ventre, les coliques un peu fortes, les purgatifs sont encore indiqués; mais si la douleur étoit vive, il faudroit les faire précéder de la saignée. — Les vomissemens réussissent très-bien dans les maladies de tête, par sympathie avec l'estomac. Il y a quelquefois des fièvres quartes, rébelles, qu'on ne peut guérir que par un violent émétique.

Les narcotiques sont toujours dangereux chez les vieillards, ainsi que chez les poitrinaires. — La coqueluche devient sur la fin spasmodique, et alors les narcotiques conviennent.

Sydenham a remarqué que les narcotiques ne sont utiles dans les maladies aiguës de poitrine, qu'après avoir désempli les vaisseaux. — Les gardes-malades, les vigiles et les savans, doivent boire pendant la nuit, du thé, de la tisane vineuse et autres rafraîchissans, et non de l'eau-de-vie, du café, &c. — Ceux qui ont veillé long-temps, et qui ont perdu, pour ainsi dire, l'usage du sommeil, doivent prendre des bains et une émulsion tous les soirs. — Lorsque les malades sont épuisés, on combine le kina avec l'opium; on ne continue pas long-temps ce remède, et on laisse des jours d'intervalle entre son administration. J'ai substitué au

kina l'infusion à froid du chardon bénit. — Dans les maux d'estomac, les pertes d'appétit, et les foiblesses gastriques, j'emploie avec succès des pilules composées d'une drachme d'aloës, six grains de gentiane, et six grains de savon. On fait douze pilules, et l'on en donne deux chaque matin.

Après avoir trop mangé, j'ai vu des personnes avoir la tête prise, la parole difficile, et être prises d'un rhume du cerveau. Le fameux Laodicéus, qui a commenté Hippocrate, avoit coutume de dire qu'il guérissoit tous les catarrhes avec le régime. — Les maladies qui succèdent à de longs chagrins sont toujours mortelles. — Les œdèmes et les hydropisies sont souvent l'effet de mauvais alimens, ainsi que je l'ai observé chez le peuple dans le temps de disette.

Les vomitifs, le quinquina et tous les toniques, sont indiqués chez ceux qui ont été exposés aux miasmes contagieux; la saignée seroit nuisible. — Dans les fièvres putrides, il ne faut laisser les vésicatoires que deux ou trois heures, si l'on veut éviter d'avoir des escarres gangréneuses. Dans les paralysies, les rhumatismes, &c. il ne faut pas les laisser appliqués davantage; il suffit que la peau soit rubéfiée.

Les anciens guérissoient la lépre par l'usage des végétaux et des vipères. — Le petit-lait est plus salutaire que le lait; il contient la partie sacharine, et voilà pourquoi il est nourrissant; on peut le mêler avec un peu de sirop. Lorsqu'il y a des tumeurs glanduleuses, on y mêle du sel. Le médecin Russel prétend en avoir obtenu de bons effets. Je l'ai vu encore réussir, coupé avec les bois sudorifiques, dans des affections rhumatismales, ainsi que dans les maladies de la peau, où il faut un léger stimulant. — L'aloës réuni au savon entretient la liberté du ventre. Il purge à la dose de six ou de sept grains. En augmentant la dose il irrite davantage, mais ne purge pas plus. — A la suite des maladies inflammatoires les dépôts qui se forment sont eux-mêmes inflammatoires, et il faut appliquer dessus des cataplasmes saturés de vinaigre ou d'extrait de saturne: l'oseille convient aussi. — Deux onces de miel et une once de sel de glauber dans une pinte d'eau, purgent très-bien. Trois gros de séné infusés dans une pinte d'eau, purgent plus que la même quantité dans un verre. — J'ai vu des presonnes qui ne pouvoient être guéries par les purgatifs, prendre quelques bains, et en éprouver ensuite de très-bons effets. — La résine de scammonée doit être unie à quelque gommeux, on peut alors la donner sans danger. Il en est de même des autres drastiques. Ainsi j'ai vu donner seize grains de gomme gutte pour chasser un ver solitaire. L'aloës uni à la limaille d'acier rappelle les règles et le flux hémorroïdal. — Je fais un grand usage de

l'huile de palma-christi. Elle purge très-bien, quand elle est récente, à la dose d'une demi-once ; quand elle est ancienne, il faut la doubler. En la mêlant avec le miel on pourroit purger les malades à leur insçu. — Les vomitifs, sur-tout l'ipécacuanha conviennent très-bien aux enfans après avoir mangé. Dans les coqueluches j'en donne quatre grains en deux prises. — Le vin pris avec modération rétablit très-promptement les estomacs foibles. — Les ulcères vénériens ont les bords durs, blanchâtres, et excitent dans la bouche un érysipèle couleur de cuivre rouge, c'est-là leur signe caractéristique. — Au printemps les enfans sont très-sujets aux maux de gorge ; je leur fais appliquer une sangsue derrière l'oreille, et s'il y a fièvre je les saigne, et leur donne un vomitif. — Les tumeurs chroniques des amygdales sont incurables s'il y a complication de scrophules : c'étoit là un cas rédhibitoire dans la vente des anciens esclaves. — Quand il y a diarrhée, les alimens sont mal digérés ; pour rétablir l'estomac il faut donner un narcotique le soir, et le quinquina en infusion : en substance il irriteroit à la dose même de six grains. — Dans une fluxion de poitrine, s'il n'y a point de signe de coction du septième au quatorzième jour, le malade périra. — Dans les dévoiemens l'ipécacuanha convient très-bien. J'ai vu un médecin qui guérissoit tous les dévoiemens avec quatre feuilles de scolopendre, et un peu de sirop de guimauve. — Dans la constipation, je donne le petit-lait, de l'huile de palma-christi, en faisant prendre une cuillerée d'heure en heure après y avoir mélangé quelques gouttes d'éther, ou d'eau-de-vie d'Andaye pour la corriger. Je préfère pourtant, comme font les Anglais, la teinture spiritueuse d'aloës. Les bains sont aussi très-utiles.

Les fièvres intermittentes d'automne demandent des remèdes actifs ; je donne toujours le quinquina dès le troisième accès, après avoir saigné ou donné un vomitif. — Il faut donner le quinquina de bonne heure, ou lui substituer l'infusion de camomille, de petite centaurée, et ajouter de légers narcotiques le soir, si l'on veut éviter les embarras que les fièvres intermittentes occasionnent si souvent dans les viscères. — Les fièvres automnales doivent être traitées par les vomitifs ; les purgatifs sont très-nuisibles, ils peuvent les changer en continues ou procurer des hydropisies. — Quand un homme a une difficulté d'uriner jointe à une fièvre intermittente, vous pouvez hardiment prononcer qu'il a la prostate engorgée. Le quinquina augmenteroit alors le mal ; il faut appliquer des sangsues au périné. La suppression des règles, des hémorroïdes, peut occasionner des fièvres intermittentes. — Les fièvres quartes dues aux miasmes putrides

se guérissent par les toniques, les amers. Le quinquina doit être donné à haute dose. J'ai coutume d'en donner une once six heures avant l'accès, délayé dans du vin ou tisane vineuse, suivant le sexe, auquel j'ajoute douze gouttes d'éther ou d'eau-de-vie; je le divise en quatre prises, que je fais prendre de demi-heure en demi-heure, rarement la fièvre résiste à ce remède. Il seroit dangereux de le donner au moment du frisson. Le kina ne convient point aux fièvres intermittentes du printemps. — Il faut employer les toniques, l'opium, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, dans les convulsions qui succèdent aux maladies; mais la saignée réussit très-bien dans celles qui surviennent au commencement des fièvres où il y a pléthore, comme dans la petite vérole.

En général dans toutes les convulsions, il ne faut avoir recours aux antispasmodiques, qu'après avoir désempli les vaisseaux. — Dans une fluxion de poitrine, s'il n'y a pas de signe d'expectoration, quand même la douleur cesseroit, c'est toujours d'un mauvais augure. Une jeune malade qui avoit souffert d'un violent point de côté, se trouva tout-à-coup soulagée; en lui tatant le pouls, je le trouvai petit, et précipité, la respiration étoit gênée; j'annonçai à ses parens qu'elle étoit perdue, et que la gangrène s'étoit manifestée. Il en est de même dans les inflammations du bas-ventre.

Un petit enfant qui avoit eu de violentes coliques étoit couché sur son ventre; il ne souffroit plus, il avoit les joues vermeilles, et à le voir on n'auroit jamais cru qu'il fût malade, le lendemain cependant il mourut de gangrène aux intestins. — Dans les maladies aiguës le visage change; et quand il ne change pas c'est un mauvais signe, et il y a inflammation au bas-ventre; dans ce cas le pouls est petit, et on observe que tous ceux qui périssent de fièvre maligne ont les intestins gangrénés. — Toutes les fois que le visage est plus rouge que dans l'état de santé, le poumon se trouve engorgé; le pouls est alors petit et assez régulier : ce caractère peut tromper bien des praticiens sur les dangers que court le malade. — Quantité de maladies ne se manifestent que lorsque l'on dort, sur-tout les inflammations de poitrine.

Dans les fièvres qui tendent à la putridité, le visage est souvent beau. Une femme morte d'une fièvre putride, dix heures après sa mort, conservoit un air si naturel, qu'on l'auroit crue encore pleine de vie. — Dans les maladies inflammatoires de la poitrine, si la figure ne change pas, la maladie sera longue : si malgré les fréquentes saignées, elle conserve une couleur de pourpre, ou de lie de vin, le malade est perdu. — Il n'y a pas vraiment de fièvre putride; mais elle succède toujours aux maladies inflammatoires.

La fièvre puerpérale est une maladie inflammatoire du bas-ventre, il faut la traiter par des saignées, et des sangsues au vagin, et à l'anus. — On a vu des coliques extrêmement fortes céder à des linges chauds appliqués sur les extrémités, après avoir frictionné les parties. — Dans les fièvres lentes nerveuses, on peut donner des toniques légers. Le kina s'oppose à la putridité, il soutient la foiblesse; l'opium est aussi utile, de même que le camphre et le nitre; sur dix grains de camphre, on en mêle cinq de nitre. Les acides minéraux valent mieux que les végétaux. L'acide sulphurique convient très-bien dans la tisane miellée. — Les bains sont souvent avantageux dans les fièvres putrides. Un malade qui étoit tourmenté d'une soif extrême, qui avoit la peau sèche, la langue noire, resta, d'après mes ordres, dans un bain, demi-heure le matin et demi-heure le soir. Au bout de trois jours il fut assez bien. C'est aux tempéramens sensibles et très-irritables que les bains conviennent; aux bains chauds, on pourroit substituer les froids, s'il n'y avoit pas de signe d'inflammation.

La surdité qui commence avec les maladies est un plus mauvais signe que lorsqu'elle les suit; dans le premier cas, c'est signe de l'inflammation du cerveau, le pouls est petit, assez régulier, mais à la fin il devient précipité. — Le délire gai est toujours avantageux. J'ai vu une femme qui le quatrième jour de sa maladie eut un délire dansomane, elle vouloit sans cesse danser; eh bien! au bout de quelques jours, elle fut parfaitement rétablie. — Les difficultés de respirer viennent à cinquante ans; avant cet âge, elles indiquent presque toujours une lésion organique. — Les fièvres inflammatoires qui surviennent durant les chaleurs de l'été, se changent pour l'ordinaire en putrides. — Toutes les fois que le ventre est charnu, graisseux, il y a espoir de guérison; mais si la région iliaque est décharnée, le malade périt, n'eût-il qu'une simple fistule. — Dans le traitement de la teigne, je fais usage de quelques grains de précipité, puis j'augmente la dose; je fais une saignée; si les parens s'y refusent, je mets les sangsues derrière les oreilles. — Quand les hommes sont forts, on a de la peine à les purger; il faut les préparer par des tisanes laxatives, composées par exemple, de deux gros de séné, une once de sel de glauber dans une pinte d'eau

Une femme grosse et hydropique qu'on croyoit aux portes du tombeau, demanda des harengs crus, en ayant beaucoup mangé, elle évacua une grande quantité d'urine et guérit parfaitement. — Laodicéus, dont nous avons déjà parlé, se guérit à quatre-vingts ans, d'une maladie chronique; à dix-huit il se délivra d'une épilepsie, et vécut jusqu'à cent ans, ne mangeant que des viandes rôties, et ne buvant que du

bon vin. — L'impression subite du froid cause des ulcères à la bouche, par l'atonie des vaisseaux absorbans. — Chez les enfans on guérit les aphtes de la bouche, en les touchant avec une dissolution de six grains de vitriol dans une once d'eau. — L'infusion d'hyssope réussit chez les vieillards dans le corysa. — Le suc de lierre terrestre dissipe l'enrouement qui est entretenu par un ulcère à l'épiglotte. — Les bouchers éprouvent des étourdissemens qui sont occasionnés par les miasmes des animaux qu'ils ont égorgés ; ils se guérissent avec une boisson de vin ou avec de l'eau-de-vie. — Les boissons acidulées sont très-propres à détruire les douleurs de tête qui proviennent des vapeurs du charbon. Le kina est très-bon administré dans une liqueur spiritueuse, lorsque ces douleurs sont périodiques. — Un boucher fort gras, après un exercice violent, devint enflé au bas-ventre, et mourut subitement. — Les vers sont très-souvent cause d'épilepsie ; l'ipécacuanha réussit très-bien, lorsqu'il y a douleur à la région épigastrique inférieurement, ce qui annonce un engorgement ou des nids vermineux dans le duodenum.

Dans l'épilepsie et les convulsions produites par la dentition, il faut donner les anti-phlogistiques et appliquer les sangsues derrière les oreilles. — La migraine qui provient par défaut d'énergie du sensorium commun, ce qu'on reconnoît lorsqu'il n'y a ni chaleur, ni rougeur, se guérit par l'éther ; la saburrale par un émétique, et l'inflammatoire par la saignée. — Un vésicatoire appliqué à la nuque dissipe un mal de tête qui provient d'asthénie ; mais il l'augmente s'il est sténique. — Fothergill a remarqué que l'extrait de ciguë est le seul remède qui guérisse le tic douloureux. Cette maladie n'attaque plus après l'âge de quarante ans. — L'opium en endormant pour ainsi dire l'énergie vitale, sert à délivrer des points de côté. — J'ai connu un médecin qui étoit sujet a de violentes coliques ; il consulta un de ses confrères, qui lui conseilla de se bien frotter l'estomac et le ventre avec une peau de lièvre, de la porter ensuite, et par ce remède il fut radicalement guéri. — Le lait est contraire aux écrouelleux, il favorise, par son acide, le développement de la maladie ; voilà pourquoi il ne convient point dans la phtisie d'origine ou tuberculeuse. — Les rhumes sont souvent suivis d'écoulemens par l'urèthre, et cela par le rapport qu'il y a entre la membrane pituitaire et celle de ce canal excréteur (Bichat nie ce rapport). — Les femmes nouvellement accouchées, et tous les hommes qui sont foibles, ont des frissons et des fièvres s'ils habitent un lieu bas et humide. Un homme qui habitoit un rez-de-chaussée éprouvoit continuellement des coliques ; il crut s'en préserver en parquetant le sol et

les murs; les coliques persistèrent; m'ayant consulté, je lui conseillai d'habiter au troisième étage, il le fit, et ses coliques ne reparurent plus. — La putridité n'est qu'un symptôme qui survient aux maladies inflammatoires, lorsque la foiblesse est extrême. — Autrefois on donnoit l'infusion de sauge aux cacochymes; et c'est ce qui a fait dire à Horace :

« *Cur moritur homo, cui Salva*
» *Nascitur in horto?*

On employoit aussi la véronique; on y a substitué aujourd'hui le thé. Il est prouvé que le thé préserve des maladies chroniques dans les pays froids. Des Français sujets à des fluxions ou à des maux de dents, ont été guéris en Hollande et en Angleterre par son usage. En Chine où l'on éprouve de fréquentes vicissitudes de l'atmosphère, on se préserve des ophtalmies et des rhumatismes qui y sont très-fréquens par l'infusion du thé. On peut dire encore que dans le temps des épidémies catarrhales, la sauge, la véronique, le thé sont des préservatifs, leur usage continuel entretient la transpiration, et c'est sur-tout pendant l'automne qu'il faut en faire usage.

Platon dit que de son temps les enfans n'étoient point sujets aux catarrhes, parce qu'exposés à toutes les intempéries de la saison, ils acquéroient par-là un corps d'airain et une poitrine d'acier. — La phtisie tuberculeuse peut durer quatre ou cinq ans; celle qui survient après le crachement de sang, ou qui est la suite des écrouelles, est de courte durée.

Il peut arriver quelquefois que l'on crache du vrai pus; mais si le malade dort bien, si le pouls est bon, on peut prononcer hardiment qu'il guérira. Quand on est menacé de cette maladie, il faut faire de l'exercice à cheval sur-tout dans l'automne, s'abstenir de liqueurs spiritueuses, le lait et le sucre sont très-utiles; il y a certains phtisiques qui se sont guéris en prenant une grande quantité de conserve de rose et de miel. Le gland brûlé et pris en guise de café, est très-salutaire dans un rhume opiniâtre. — Les pilules de Morton ne conviennent que dans un état d'extrême foiblesse, et dans certains asthmes, où il y a engorgement du poumon, et qu'on a confondus avec la phtisie. — C'est à tort qu'on a rejeté les huileux dans les maladies du poumon. — Les sulphates de cuivre et de zinc sont de la plus grande utilité dans les ophtalmies chroniques. — Chez les femmes grosses, le sang est assez ordinairement inflammatoire, sur-tout si leurs règles sont supprimées On peut même connoître à ce signe si une femme est enceinte. Lorsque ses règles sont supprimées par cause morbifique, le sang n'a pas cette couenne.

La dyssenterie est tantôt inflammatoire, tantôt putride.

Dans le premier cas, saignée et calmans; dans le second, tamarins, crême de tartre à la dose d'une once. Je la divise en trois prises dans la décoction de tamarins. — Les lavemens d'oseille et d'épinards conviennent, lorsqu'il y a ardeur dans le canal intestinal. — Les noyaux des fruits d'été sont très-souvent la cause de l'entérite chez les enfans; il faut alors les gorger d'huile pour les leur faire rendre. — Les draps des pestiférés et de ceux qui sont atteints de fièvres d'un mauvais caractère, sont plus contagieux que le corps des malades eux-mêmes. — Il n'y a point de sédatif plus puissant que le froid; tous les fluides se rapportent alors vers les parties internes, d'où résulte l'engorgement du poumon. — Les moissonneurs exposés aux ardeurs du soleil sont très-sujets aux fièvres céphalalgiques; il faut alors pratiquer d'amples saignées.

La goutte se distingue du rhumatisme, parce qu'elle commence toujours par les extrémités inférieures, et assez ordinairement par le gros orteil. — Dans les gonorrhées, il faut toujours préparer par des bains pour savoir si elles sont l'effet d'une simple irritation locale ou du vice vénérien.

L'eau à la glace est le meilleur remède qu'on puisse apporter en friction à des engelures commençantes. — A la fin des maladies un vertige léger est souvent un bon signe. Après des fièvres malignes, j'ai vu des malades se réveiller en sursaut, et voir les objets différemment qu'ils ne sont; comme on craignoit pour eux dans cet état, j'ai annoncé qu'ils étoient hors de danger, et ils ont guéri. — Tout enfant qui n'a pas plus de dix jours et qui est exposé à l'air froid, est saisi du tétanos. — Le croup n'est qu'une maladie inflammatoire de la trachée-artère; il survient au printemps, lorsqu'il fait froid. — Huxham a remarqué qu'au printemps les maladies chroniques dépendent d'un état inflammatoire.

Les personnes foibles qui s'exposent à l'air au printemps, et ne se lavent pas le corps, sont sujettes à des gales spontanées. Ainsi les bestiaux qui n'ont pas été lavés après la toison sont sujets aux mêmes maladies. — Peut-être que la petite vérole, inconnue aux anciens, ne reconnoît pour cause qu'une maladie de la peau excitée par l'impression de l'air.

Le miel rosat guérit très-bien les aphtes des enfans.

On pourroit prévenir bien des maladies de la peau, en suivant la pratique des anciens peuples orientaux, qui se huiloient le corps, ou le frottoient avec de la graisse. — L'automne est la saison la plus critique pour le médecin.

Un homme qui à la suite des fièvres d'automne avoit un engorgement au foie, des vomissemens et une diarrhée considérables, après avoir pris tous les fondans possibles, s'adressa à moi; je lui conseillai l'usage du quinquina, et par sa vertu

tonique ce remède le guérit complétement. Ce n'est donc pas le quinquina qui occasionne les engorgemens du foie et de la rate. — Les hydropisies qui surviennent après les fièvres intermittentes, se guérissent par les sels neutres ou le sirop de nerprun. — Chez les jeunes gens qui ont les poumons affectés, qui toussent beaucoup, s'il survient des fièvres intermittentes, il ne faut point donner le quinquina, il est nuisible dans les maladies de poitrine. — Les coliques en Amérique sont très-communes; et ceux qui en périssent ont les intestins tachetés de gangrène. Il faut bien distinguer ces maladies de celles produites par les poisons. Dans celles-ci il y a toujours constipation et lésion à l'estomac.

La pleurésie est accompagnée d'une respiration moins difficile, moins profonde que dans la péripneumonie, le malade peut se coucher alternativement de tous les côtés, tandis qu'il ne peut rester que sur le dos dans celle-ci.

Les bains froids ne conviennent que dans les pays froids, et aux enfans nés de parens robustes. Ainsi les Gaulois observoient cette méthode. — Les enfans foibles et cacochymes veulent être frottés sur le ventre et sur tout le corps avec quelques spiritueux. — On parvient quelquefois à guérir des coliques légères par des frictions sur le ventre des enfans.

Les nourrices qui détergent avec du linge la bouche de leurs enfans, ne font qu'augmenter l'irritation. La dissolution de vitriol est très-utile. Quatre grains d'ipécacuanha en deux prises réussissent très-bien; le systême glanduleux étant dominant chez les enfans, il a besoin, d'après Amstromg, d'être excité; voilà pourquoi les vomitifs leur conviennent si bien.

L'huile guérit les coliques des enfans; pour la mieux faire digérer, on peut y mêler quelques gouttes d'eau-de-vie ou d'éther. — J'ai employé avec succès, dans les constipations avec colique, l'huile de palma-christi, à la dose d'une demi-once dans deux gros de sirop de fleurs de pêcher, avec une once d'huile douce, et quelques gouttes d'éther.

La foiblesse, chez les enfans, donne naissance aux écrouelles.

Les légères excoriations de derrière l'oreille, chez les enfans, se guérissent avec du beurre et du cérat. S'il y avoit une dartre rongeante, on pourroit y appliquer de loin en loin du précipité dans du cérat, ou des lotions faites avec le sublimé. — Dans les maladies vermineuses, outre les anthelmintiques connus, le sirop de limon et l'huile sont très-avantageux; les substances irritantes, comme la gomme gutte, dans la poudre de fougère donnée à un grain, ou dans la gomme arabique, sont aussi très-utiles. — Les enfans sont très-sujets à des difficultés de respirer, qui se guérissent par

les vomitifs. La scille est d'un puissant secours pour agir sur les glandes lymphatiques du poumon. — La valériane modère les accès de l'épilepsie, si elle ne la guérit pas; mais il faut avoir attention de faire précéder la saignée, les purgatifs et les bains. — Les dartres peuvent être quelquefois la suite des affections morales, ainsi que je l'ai dit dans une note sur Cullen; et un médecin de Provence m'a rapporté que des marins du Martigues ayant échappé, par le plus grand des hasards, à un naufrage, eurent le lendemain le corps couvert d'une dartre universelle. — Dans la léthargie, le pouls est plein, fort; mais en le pressant, il n'offre pas de résistance. Ce pouls est commun à quelques apoplexies, c'est ce qu'il faut bien distinguer, pour ne pas pratiquer une saignée lorsqu'elle seroit au moins inutile si elle n'étoit pas nuisible. — L'alun, à la dose de six grains dans une pinte d'eau, joint aux narcotiques, arrête la diarrhée. — L'oximel scillitique et l'eau miellée conviennent très-bien aux vieillards asthmatiques. On leur donne aussi l'hyssope qui est légèrement tonique, et la fleur de sureau. La digitale diminue aussi la dypsnée; il faut la donner de bonne heure.

Le miel vaut mieux pour faire expectorer, que le sucre. — Quand un malade a été long-temps affoibli, qu'il conserve la langue blanche, les purgatifs sont nuisibles. Les légers toniques, tels que les amers, la décoction de quinquina, conviennent alors. L'infusion de genièvre, si éminemment salutaire dans le scorbut, est aussi très-utile. — Les purgatifs répétés nuisent plus que la saignée, et épuisent davantage, parce qu'ils enlèvent les sucs propres à la digestion.

La scammonée mêlée avec l'aquila alba et l'aloës, rappelle les règles, si on les continue tous les huit jours. — Les selles séreuses, glaireuses, annoncent de l'irritation dans le canal intestinal. La thériaque dans du vin est alors utile.

Ceux qui ont une disposition à la phtisie, se trouvent fort mal des purgatifs. Dans les fièvres putrides malignes, quand un convalescent demande des alimens, il faut les lui donner, sans recourir au préalable aux purgatifs. — L'été, les vomitifs sont très-convenables. Lind recommande aux Européens de prendre de temps en temps des vomitifs, pour se préserver des maladies d'Amérique. Les prêtres égyptiens faisoient vomir tous les jours; Hippocrate, deux fois la semaine, et du temps de Celse, deux jours de suite. J'ai suivi quelquefois cette dernière pratique, le second jour le vomitif agit par le bas. — Durant la canicule, on emploie les laxatifs de préférence, tels que l'eau de casse, de tamarin, et un gros de sel de Glauber. La manne peut aussi être donnée à la dose de quatre onces, si on la délaie dans une grande

quantité d'eau. — L'ipécacuanha à petite dose arrête les vomissemens. — Après l'usage des vomitifs, l'estomac affoibli reprend son énergie. — Lorsque les digestions sont difficiles, lentes et pénibles, il faut donner un vomitif; y revenir de temps en temps, et garder le régime. — Les anciens faisoient manger les personnes affoiblies avant de les faire vomir. Lieutaud et plusieurs autres ont observé que dans la coqueluche les enfans vomissent mieux après avoir mangé.

Dans les maladies inflammatoires de la poitrine, j'ai coutume, après la saignée, de donner l'huile de palma christi réunie à l'huile douce. L'huile unie à l'opium calme la douleur et empêche le relâchement du canal intestinal. Dans une potion de six onces de liquides, je mêle deux onces d'huile d'amandes douces, trois onces d'eau et une de sirop de guimauve. — L'eau de fleur d'orange s'unit avec avantage aux potions huileuses; les enfans s'en accommodent très-bien.

Dans les maladies aiguës de poitrine, après la saignée, on doit donner les vomitifs jusqu'au deuxième ou troisième jour de l'inflammation. Lorsque l'expectoration se fait, on donne les vomitifs légers. Dans une constitution épidémique, le kermès minéral fut regardé comme spécifique. Cependant je lui préfère un grain de tartre stibié, toujours utile dans les maladies aiguës, par les nausées qu'il produit. Je le donne dans une potion huileuse. — Les purgatifs immodérés procurent la tympanite en enlevant les sucs gastriques et pancréatiques, destinés à absorber l'air des alimens. — L'acide vitriolique réussit dans une tympanite récente. Les urines coulent toujours avec facilité dans cette maladie. Dans les Indes on picote, dit-on, les intestins avec des aiguilles, mais ce moyen ne peut réussir que dans le commencement. L'air ne passe dans les muscles et le tissu cellulaire que vers la fin.

La tympanite peut survenir après de vives affections de l'ame. J'ai vu des femmes après la suppression de leurs règles être attaquées de cette maladie par le chagrin. L'aloës et la limaille d'acier, quelquefois les pilules savonneuses, réussissent. — Les vents indiquent la foiblesse de l'estomac ou l'irritation du canal intestinal; les toniques les dissipent; s'ils sont inflammatoires, on donne les carminatifs. L'éther et les spiritueux sont les meilleurs remèdes pour les vents.

Les vomitifs rendent la petite-vérole et les fièvres pétéchiales plus bénignes. — En général les vomitifs sont contre-indiqués, lorsqu'il y a un sentiment de chaleur à l'intérieur, ce qui annonce une inflammation. — Je donne avec succès les acides, tels que le vinaigre, le suc de citron, dans les vomissemens des gardes-malades attaquées de fièvres malignes à la suite de leurs fonctions, ou chez celles qui ont été exposées à

la vapeur du charbon. — Dans quelques maladies où les vomissemens continuent long-temps, comme dans certaines pestes, il faut, d'après Sydenham, échauffer les pieds et y appliquer les vésicatoires — Les personnes qui dorment, digèrent les purgatifs ; et ceux-ci paroissent alors agir sur la peau et sur les urines. — Il est dangereux de donner des alimens le jour des purgatifs. Je me rappelle avoir vu un homme qui, depuis fort long-temps, se purgeoit avec les poudres d'Ailland ; après en avoir pris, il voulut manger, et il tomba comme apoplectique. Etant appelé auprès de lui, je lui fis donner une potion par cuillerée de laudanum liquide, de liqueur d'Hoffmann et de fleur d'orange, et il se rétablit parfaitement. —Les narcotiques ont la propriété de guérir les vomissemens qui viennent par indigestion — Je ne donne mes pilules d'aloës qu'après les délayans, et chez les personnes qui ne sont point irritables. L'ipécacuanha à la dose de trois grains occasionna des vomissemens et des convulsions chez une jeune fille fort sensible, elle fut guérie par les narcotiques. — Un homme célèbre a prétendu que, lorsque l'estomac devient foible vers l'âge de quarante ans, il suffit, pour le rétablir, de prendre de temps en temps de l'ipécacuanha. — Le kermès minéral réussit très-bien dans les maladies de la poitrine; il facilite la respiration et les crachats. — La scille, réunie au nitre, ou mieux, comme je fais, à la digittale, donnée à petite dose, produit de très-bons effets. Chez certains individus, la scille à la dose d'un grain, peut faire vomir. — Les vomitifs sont regardés comme utiles dans toutes les maladies chroniques. Dans les œdèmes, les asthmes, les vomitifs réussissent. — L'huile d'amande douce et le petit-lait, guérissent le dévoiement qui vient du spasme et de l'irritation des intestins. L'eau de riz le fait revenir quelquefois, ainsi que je l'ai vu chez une femme qui en étoit attaquée après la suppression des règles. — L'application des sangsues à l'anus m'a souvent réussi dans les dévoiemens qui suivent la suppression des hémorroïdes. La limonade et le lait guérirent un dévoiement qui provenoit de la même cause. — A Saint-Domingue on arrête assez ordinairement le dévoiement, en buvant de l'eau à la glace; mais pendant l'hiver, lorsque la diathèse inflammatoire domine, cette boisson ne conviendroit pas. — L'eau de vinaigre guérit le dévoiement d'un jeune homme qui, dans sa jeunesse, avoit eu de violentes hémorragies. —Après les purgatifs drastiques, il faut donner les bouillons aux herbes, et après les doux, l'eau de poulet. Quelquefois on substitue aux bouillons d'herbes l'infusion de thé et de quelques plantes chicoracées.

La dyssenterie qui résiste à l'ipécacuanha annonce une inflammation, et je l'ai souvent guérie par une ou deux sai-

gnées. — Quelquefois ceux qui ont eu des hemorroïdes supprimées, vomissent tout-à-coup des matières noires ; c'est une preuve de l'irritation du canal intestinal : ils ne peuvent avaler aucune boisson. Une femme de soixante ans, qui vomissoit beaucoup de sang, ne pouvoit rien prendre ; je lui donnai de l'eau de veau, de l'huile douce ; elle fut d'abord soulagée, et se rétablit ensuite contre toute espérance. Ainsi voilà une maladie noire qui peut se guérir ; mais celle d'Hippocrate, dans laquelle le sang ressemble à du marc de café ou à de la suie délayée, indique un embarras organique, soit au pancréas, soit au pylore, et est toujours mortelle. D'ailleurs, dans cette dernière, il y a toujours maigreur, dépérissement, émaciation, et le malade a été attaqué de vomissemens après les repas. Certaines constitutions favorisent davantage l'invasion de la maladie noire, ainsi que j'ai eu souvent lieu de le remarquer dans les hospices. — Les anciens avoient cru que la bile noire venoit des vaisseaux courts, mais il paroît que dans cette maladie le sang transsude des parois de l'estomac et des intestins, sans qu'il y ait rupture ; ainsi j'ai vu un homme qui avoit une hémorragie périodique par le front ; après que le sang s'étoit arrêté, on ne découvroit aucune trace de son issue. — Quand la matrice est affectée, qu'il y a squirre ulcéré, les malades ont des dévoiemens et rendent dans les selles des râclures et comme des morceaux de chair. — La fièvre milliaire est souvent épidémique ; il faut, dans le commencement, avoir recours aux saignées.

L'hydrophobie se manifeste chez les chiens, toutes les fois qu'il y a inflammation aux intestins. — Un homme assez bien portant étant allé à la campagne un beau jour de printemps, s'assit au frais ; le lendemain il eut un violent mal de gorge, une véritable horreur pour les boissons, et il mourut.

L'usage de l'acide vitriolique fait disparoître les dartres qui couvrent la peau. — J'ai vu des maladies inflammatoires commencer par les sueurs ; et dans ce cas, quoi qu'on en ait dit, j'ai eu recours aux saignées, après avoir fait changer de linge aux malades. — Un enfant qui, depuis long-temps avoit la teigne, fut guéri en prenant à l'intérieur de l'acide vitriolique, et n'ayant appliqué que de la farine sur sa tête, au rapport de Darwin. — Les sueurs qui viennent de foiblesse se combattent par les toniques. — Les sudorifiques ne conviennent point aux femmes en couches lorsqu'elles sont épuisées, mais bien les légers toniques. L'opium et le sirop de diacode sont mieux indiqués que le vin ; et je pense que cette liqueur est la cause des fièvres puerpérales, si fréquente, parmi les femmes du peuple. — Lorsque l'estomac est foible, il y a des sueurs : on les dissipe par les frictions ; je l'ai

éprouvé plusieurs fois chez les convalescens. Les légers toniques, le quinquina à petite dose ou en infusion, les amers, sont alors indiqués. Une femme qui, depuis deux mois, avoit des sueurs si abondantes qu'elles couloient par torrens, fut guérie par les acides et le quinquina, que je lui prescrivis.

Dans les embarras de la prostate, il y a souvent une fièvre irrégulière ou anomale, qu'on a confondue avec les intermittentes. Des malades qui en étoient attaqués depuis trois mois, et qui étoient exténués, ont été guéris par l'introduction d'une bougie que je leur ai ordonnée. — Dans la fièvre quarte vraie, il y a claquement des dents; mais dans les bâtardes, celles qui ne sont pas essentielles, le frisson n'est pas considérable, il n'y a que des sueurs abondantes, et c'est là le vrai moyen de les distinguer. — Si les sueurs viennent de constipation, il faut donner l'eau de casse, ou demi once d'huile de palma christi; quelquefois je donne aussi le petit-lait avec quatre onces de magnésie. — Les sueurs froides, dans les maladies inflammatoires, indiquent la mort.

Dans les fièvres lentes nerveuses produites par les vapeurs des marais, il faut donner les vomitifs et point de saignées; lorsqu'il y a putridité, il faut donner le vin, le quinquina en poudre, en infusion vineuse; on unit quelquefois le laudanum liquide au vin de quinquina. L'acide vitriolique convient très-bien en tisane; l'eau et le vin ont souvent réussi.

Dans une maladie inflammatoire, lorsque la respiration est gênée, il est dangereux de commencer par un vomitif; il faut auparavant désemplir les vaisseaux. — Dans certaines constitutions, telles que celle qui a régné en l'an 9 durant l'hiver, la langue est chargée, jaune. Des médecins croyant que c'est un effet de la bile, ont fait vomir à tort. La croûte de la langue annonce un état d'irritation, et les saignées m'ont réussi alors. — Dans le typhus, la tisane avec l'acide vitriolique est indiquée; on peut donner aussi du vinaigre camphré, des bols de camphre et de nitre à la dose de quinze grains chaque, et divisés en quatre prises. — Dans le typhus, on pourroit, à l'imitation des anciens, mettre le malade, qui a la peau sèche et froide, dans un bain chaud. — Une femme désespérée, et qui ne pouvoit plus rien avaler, fut mise par mes conseils dans le bain deux fois le jour; après la première demi-heure, elle put avaler quelques liquides. Les urines qui étoient supprimées, ce qui est toujours une très-mauvaise marque, reparurent, et après le quatrième bain elle fut parfaitement bien. — Toutes les fois que la langue est chargée de saburre, qu'il y a des nausées et des vomissemens, je fais usage des alkalis et des acides; ainsi j'unis douze grains de sel d'absinthe et deux ou trois gros de suc de citron, et je les

donne au moment de l'effervescence. Ce remède me réussit, en ranimant l'action des vaisseaux absorbans. — Dans les fièvres ardentes, où l'on apperçoit de ces matières visqueuses, l'estomac et les intestins sont plus ou moins affectés : on pourroit alors les appeler mésentériques ; dans ce cas, je donne les vomitifs à petite dose ; tous les amers conviennent ; le chardon bénit stimule l'estomac et dissipe souvent la fièvre. Les astringens sont aussi très-souvent utiles ; la bistorte réussit dans les fièvres intermittentes prolongées par l'affection de l'estomac. Dans une fièvre intermittente où il y avoit dévoiement, je n'ai employé que cette racine, et je suis parvenu à la guérir.

Dans la toux, la scille en poudre, à la dose de dix grains, réunie à égale quantité de nitre, qu'on divise en quatre prises, réussit très-bien ; les nausées qu'elle excite sont utiles ; mais s'il y avoit des vomissemens, il faudroit suspendre son usage. Quand la toux continue, et qu'il y a difficulté de respirer, les vésicatoires appliqués sur les cuisses soulagent beaucoup. — Les saignées locales ne sont avantageuses qu'après une saignée générale. Une malade, à la suite d'une suppression des menstrues, avoit été en différens temps saignée dix fois ; elle crut pouvoir substituer à une saignée des sangsues à la vulve, mais elle perdit une grande quantité de sang, sans que son étouffement diminuât. — Les crises ne sont avantageuses que lorsqu'elles arrivent les jours critiques. J'ai vu des années où il y avoit des hémorragies fréquentes, mais elles n'étoient favorables que le onzième jour. Je me rappellerai toujours qu'une jeune fille qui avoit une fluxion de poitrine, pour laquelle elle fut saignée six fois, rendit le quatorzième jour une grande quantité de sang, et elle fut guérie. — Les hémorragies accompagnées d'un pouls petit, précipité, et de taches pétéchiales, sont funestes ; pour être utiles, il faut que le pouls soit bondissant. — La jaunisse est souvent produite par une inflammation forte ou par la putridité, ainsi qu'on le voit en Amérique. — Il y a trois espèces de jaunisse. 1°. La calculeuse ; elle est ordinaire aux nouveaux-nés, et se guérit par les fondans et le miel. 2°. La spasmodique ; elle est produite par la frayeur et la fièvre intermittente. 3°. L'hépatique dépend de l'engorgement du foie ; elle résiste souvent à tous les remèdes. Je prescris, dans ce cas, l'huile de palma christi avec l'éther. Les femmes grosses sont aussi sujettes, vers le sixième mois, à une jaunisse qu'on pourroit appeler de compression : elle se dissipe après l'accouchement. — La *pleuritis hypocondriaca* de Baillou attaque souvent les vieillards, et est très-dangereuse ; la jaunisse qui succède à la pleurésie est mortelle. — Chez les accouchées, lorsque le ventre est tendu, sensible, il faut employer la saignée et les fomentations émol-

lientes chaudes. Quelquefois elles calment la malade ; dans le cas contraire, il faut appliquer un large vésicatoire sur le bas-ventre, et ne le laisser que sept ou huit heures. Il faut insister sur les huileux ; je donne ordinairement une once d'huile de palma christi, une demi-once d'huile d'olive et trois gouttes d'éther ou de liqueur anodyne d'Hoffmann ; c'est là un grand moyen d'évacuer et de diminuer dans l'instant même la contraction des intestins. — Il est des personnes qui ne peuvent faire usage de liqueurs, sans éprouver d'écoulement gonorrhéique. — L'affection des reins se connoît à la couleur épaisse des urines, aux douleurs lombaires ; elles sont glaireuses, comme mielleuses, sans odeur pour l'ordinaire ; mais si la vessie est malade, elles sont putrides, produisent de la douleur en sortant, et sont filamenteuses. — L'urine critique de la fièvre intermittente a un dépôt rouge, et devient claire quelque temps après. — Toutes les fois que les urines troubles ne déposent point, c'est signe de spasme. — La dysurie se guérit souvent par la saignée ou le vomitif. Dans les fièvres aiguës, le dépôt blanchâtre qu'on remarque dans les urines le quatrième jour, annonce que la maladie se terminera le septième. S'il est rouge, elle pourra aller jusqu'au quatorzième. — Une sensibilité extraordinaire de l'ouïe est plus funeste dans les maladies que la surdité. La clarté des urines indique toujours la foiblesse ; ainsi les femmes hystériques rendent, avant le paroxisme, une grande quantité d'urines aqueuses. — Les tremblemens qu'on apperçoit dans un malade lorsqu'il boit, annoncent que la tête va se prendre. La liqueur d'Hoffmann, les tamarins, les sels neutres, en lâchant le ventre, dissipent les vents ; la coriandre dans la tisane réussi aussi. — Les vents des filles qui ont les pâles couleurs, se dissipent par l'usage des eaux ferrugineuses. Dans la pierre, les urines sont troubles, et lorsqu'elles sont limpides, on peut prononcer hardiment qu'elle n'existe pas. — La douleur du périné annonce la lésion de la prostate ; on peut aussi, avec le doigt, sentir par l'anus son engorgement. Lorsqu'après une gonorrhée il survient engorgement aux testicules, je ne pense pas, comme on le dit, que la chaude-pisse soit tombée dans les bourses ; mais l'inflammation de l'urètre s'est communiquée aux canaux déférens, de-là à l'épydidime et aux testicules. — Le hoquet, qui est toujours signe de foiblesse dans les pertes, est peu dangereux au commencement des maladies, mais à la fin il est toujours mortel. — Le vinaigre guérit le hoquet. — Les maux d'estomac, qui sont la suite de fréquentes indigestions, se guérissent par l'eau de guimauve et de réglisse ; les purgatifs, dans ce cas, sont des poisons. Les pilules stomachiques, composées de six grains

d'aloës, huit grains de savon et douze de racine de gentiane, m'ont toujours très-bien réussi. — Le tétanos est souvent la suite de l'irritation des intestins, et alors on le guérit lorsqu'on peut parvenir à y introduire de l'huile. — La phtisie succède à la pleurésie. En général, lorsque les pleurétiques bien constitués crachent du pus, il ne faut pas s'en effrayer, sur-tout s'il est séparé dans les crachats, qu'il n'y ait point de strie sanguinolente et de mauvaise odeur. On emploie les cautères, les vésicatoires de bonne heure, et on donne le miel dans l'infusion de lierre terrestre. — Le pédiluve seul m'a souvent réussi dans la suppression des règles, ou dans leur dérangement. — L'éther et la liqueur d'Hoffmann calment la douleur des dents. — Le bain froid convient plutôt dans le Midi que dans le Nord, et plutôt l'été que l'hiver. — En Perse, lorsqu'on est attaqué de la maladie du pays, qui est une espèce de fièvre inflammatoire avec putridité, on emploie le froid; on vous étend sur le carreau, et souvent on vous couvre de glace ou de neige. Le voyageur Chardin fut guéri par cette méthode. — Un capucin qui vouloit guérir à Paris toutes les maladies avec l'eau à la glace, obtint peu de succès; il s'en alla à Naples et à Malte, et il réussit très-bien dans les maladies aiguës. Cyrillo en fait mention. — J'ai observé que le froid ne convient dans les petites véroles que sur leur déclin, lorsqu'il s'est manifesté des signes de putridité.

Manière d'administrer le Bain froid.

On commence à mettre le malade dans un bain de dix-huit degrés; s'il sent un petit frisson, puis une douce chaleur, il faut le laisser; mais si le frisson augmentoit, il seroit dangereux de l'y laisser plus long-temps. — J'ai vu des malades qui étoient restés comme imbécilles après un bain froid, et qui ont été rétablis par un bain chaud. — Les plaies les plus petites sont très-difficiles à guérir chez les tempéramens sanguins. — Un homme qui avoit toutes les années une fièvre tierce en habitant à sa campagne, en fut guéri après avoir bu une autre eau que celle de sa fontaine, d'après le conseil que je lui donnai. — L'eau chaude, prise le matin, procure des fluxions de dents. La coutume d'avoir les bras découverts favorise les maux de dents, leur carie et leur chute. J'ai souvent guéri de ces affections en conseillant aux malades de boire du thé chaud le matin, et de se couvrir les bras. — Si une fille ne souffre point de la suppression de ses règles, il est prudent de ne rien faire. Si elle est colorée, a de l'embonpoint, on peut soupçonner une pléthore, et il faut saigner du bras et administrer les pédiluves; la décoloration au contraire de la face, la foiblesse du système, exigent les toni-

ques, comme les aloétiques, les ferrugineux, les eaux minérales. Les lavemens de sel marin rappellent souvent la menstruation. — Toutes les fois qu'il y a des douleurs au sein, pour éviter les dépôts inflammatoires, il faut saigner. — La limaille de fer, suspendue dans une grande quantité d'eau, réussit mieux qu'en substance. — Les bains immédiatement après l'écoulement des règles, favorisent la fécondité; aussi la loi de Moyse, qui en a fait un précepte à cette époque, a beaucoup contribué à la population du peuple juif. — Dans les villes, les femmes qui font abus de liqueurs et de café, ont des pertes excessives; rien ne réussit mieux alors que les saignées et les acides. Les astringens ne doivent être employés que lorsqu'il n'y a pas de chaleur; trois ou quatre grains d'alun et un tiers de fer m'ont réussi; le sang-dragon est aussi salutaire. — L'opium est le plus fort stimulant; pris en grande quantité, il occasionne des diarrhées fâcheuses. — Dans ma pratique, j'ai totalement abandonné la thériaque; je l'ai remplacée par un grain d'opium. — L'opium, donné quelques heures avant l'accès d'une fièvre intermittente, est utile. — Le petit-lait et les émulsions réussissent dans les dévoiemens qui viennent d'irritation. — J'ai vu une femme qui étoit très-forte, et qui ayant été saisie par la pluie à la campagne, sentit tout-à-coup des douleurs, et le lendemain elle ne put plus uriner; elle devint constipée, et mourut sans avoir rendu des selles depuis trois mois, malgré les purgatifs qu'on lui avoit donnés. A la mort, on trouva la matrice et le col de la vessie gangrénés; le rectum avoit perdu son ressort, et le ventre, sur-tout le colon, étoit prodigieusement distendu par les excrémens. — On calme quelquefois la strangurie en injectant de l'huile dans le rectum, ou une dissolution narcotique dans l'urètre. Dans les affections de la prostate, l'huile peut augmenter le mal, tandis que la dissolution de sublimé peut réussir, au rapport de Bertrandi. — Les Arabes ont injecté l'opium dans l'urètre; mais il ne réussit que dans les maladies qui viennent d'atonie, et non d'inflammation. — Le hoquet est ordinaire dans l'inflammation des viscères du bas-ventre. — Le hoquet qui survient après l'opération de la taille, annonce la mort. — Les femmes blondes sont sujettes aux fleurs blanches, et moins propres à voir les hommes, par l'irritation du vagin; dans ce cas, les sangsues à l'anus sont indiquées. Celles qui ont les cheveux noirs font plus d'enfans, et celles qui se pâment avant l'acte, comme les courtisanes, n'en font point. — Le lait convient dans les rhumatismes. Un homme de soixante-dix ans, qui étoit tourmenté de douleurs arthritiques, se guérit en prenant une grande quantité de lait. Dans la phtisie commençante, il

convient de donner le lait; mais il faut s'en abstenir toutes les fois que la maladie a été précédée de crachement de sang, qu'il y a redoublement la nuit, chaleur sèche et brûlante le soir. — Le lait de femme a souvent guéri des poitrinaires désespérés. — Un militaire qui vomissoit et avoit le dévoiement depuis un an, fut guéri avec le lait de vache coupé avec l'eau d'orge. Depuis vingt ans, il vit encore de lait, et il a toujours continué de prendre un gros de quinquina tous les jours. Chez ce malade, il n'y avoit point de fièvre, mais épuisement et sentiment de chaleur interne. — Les anciens donnoient un verre de lait d'ânesse comme purgatif; mais s'il y avoit fièvre, ils donnoient le petit-lait. — Lorsqu'un malade est épuisé, qu'il a craché le sang, au lieu de lait, il faut lui faire prendre le petit-lait, l'eau d'orge. — Quand la suppuration est déclarée, on donne le sirop de diacode, de karabé, les pilules de cynoglosse, l'opium uni au lait. Le laudanum liquide échauffe trop; il faut en délayer vingt gouttes dans une pinte de tisane. — Dans la phtisie des enfans, demi-gros d'extrait de tussilage m'a réussi. — L'eau marinée et les spiritueux résolvent les échimoses. — J'ai vu des vieillards périr subitement, après avoir fait disparoître l'œdème de leurs jambes. — Les remèdes qui dessèchent, facilitent la formation des cicatrices. — La tutie, avec le cérat, a guéri dans deux mois un enfant qui avoit une dartre ulcérée sur tout le corps, et qui avoit résisté à la pommade oxigénée. — Il faut se hâter d'arrêter la fièvre quarte, parce qu'elle occasionne des obstructions au foie et à la rate, par l'arrêt du sang dans leurs vaisseaux capillaires durant le frisson; et lorsqu'il est long-temps répété, les vaisseaux ne reprennent plus leur calibre, et voilà comment se forment les obstructions. — Lorsqu'après l'invasion de la lienterie il y a des rots acides, il faut bien se garder d'administrer les stimulans. Un homme qui avoit eu une lienterie après une hémorragie, s'en guérit en mangeant une salade. — Les remèdes doux m'ont mieux réussi dans les maux d'estomac que les calmans narcotiques; une infusion de réglisse et six gouttes de laudanum liquide, ont guéri une femme qui avoit des vomissemens. — Dès le premier temps que la lienterie se manifeste, il faut avoir recours à l'ipécacuanha à petite dose; s'il ne convient pas, on donne deux gros de magnésie; s'il n'y a point d'irritation, il faut avoir recours au laudanum liquide, à l'éther, à la liqueur d'Hoffmann. — Lorsque les femmes ont des fleurs blanches qui viennent de foiblesse, ce qu'on connoît à la pâleur de leur figure, à la foiblesse de l'estomac, il faut, pour les guérir, leur prescrire l'exercice, et les envoyer aux eaux minérales.

Il y a des hommes qui ont des écoulemens en blanc avant d'avoir un rhume du cerveau.

L'alun, appliqué sur une sciatique de trois ans, réussit chez une jeune fille. La moutarde et les vésicatoires sont indiqués dans les vieilles douleurs; il ne faut les laisser sur la partie que très-peu de temps, de manière seulement à échauffer la peau.— Le régime végétal soulage dans la goutte, de même que dans les maladies de la vessie. — La difficulté d'uriner est presque toujours suivie d'ulcère à la matrice, sur-tout s'il y a chaleur. L'hystérie, qui est souvent suivie de dysurie, d'ischurie, finit ordinairement par quelque affection de la matrice.--Les gonorrhées des vieillards sont des catarrhes froids, qui dépendent de l'engorgement et de l'atonie des vaisseaux absorbans. — Les fleurs blanches qui ont lieu chez les femmes, sont remplacées chez les hommes par des uretritis ou écoulemens par la verge. L'excès dans le boire et dans le manger, donne lieu aux affections de la vessie et de l'urètre. Le régime seul les guérit. L'action du froid, soit aux pieds, soit aux parties voisines de celles de la génération, donne lieu souvent à l'uretritis. — Le frottement des parties de la génération, comme chez les personnes qui vont beaucoup à cheval, peut donner lieu à la gonorrhée, de même que les emplâtres appliqués à l'anus.

Les hydropisies qui viennent spontanément, et qui ne sont point dépendantes d'une lésion organique, cèdent pour l'ordinaire à la terre foliée de tartre, à l'oximel scillitique, au sirop de nerprun. — Les vésicatoires aux cuisses, pansés avec le cérat, ont souvent réussi dans les hydropisies. — Après les maladies éruptives, le corps se couvre quelquefois d'exanthèmes. Ces tumeurs inflammatoires sont très-communes dans les pays chauds et humides. Il arrive aussi que le corps se tuméfie subitement. J'ai vu de jeunes filles après avoir couru, entrer dans des lieux humides, et avoir le corps couvert de pustules milliaires; il faut employer les rafraîchissans et les sels neutres joints aux acides, comme le suc de citron, d'après la pratique des anciens. J'ai vu de ces sortes d'éruptions être guéries par les anti-phlogistiques; s'il survient un œdème sur tout le corps, la saignée est un des meilleurs remèdes. — Dans les plaies de tête, une forte infusion de moutarde, après la saignée, sert à empêcher la congestion. — Deux grains de précipité rouge sur une once d'eau, m'ont très-bien réussi dans la teigne. — Une vieille femme qui avoit une oreille en suppuration, devint presque folle par l'injection de guimauve : l'eau et le miel, et un peu de sel marin, rappelèrent l'écoulement. — Les deux exemples suivans prouvent qu'on ne doit avoir recours aux saignées locales, qu'après avoir désempli les vaisseaux. Montanus

parle d'un homme qui perdit par les sangsues vingt livres de sang sans avoir été soulagé de ses hémorroïdes. Une jeune fille fut saignée vingt-deux fois du pied après la suppression de ses règles, sans aucun succès, je lui ordonnai une saignée du bras, et le soulagement fut très-sensible.

Des maux d'estomac par suppression d'hémorroïdes, ont été guéris par la saignée. — La pleurésie bilieuse est un être de raison. Un malade qui avoit été saigné sept fois, eut quelques crachats bilieux ; je n'osai plus le faire saigner. Je lui donnai quatre grains d'ipécacuanha ; il eut des vomissemens terribles de sang, et je ne le sauvai que par une huitième saignée. — Les crachats dits bilieux, annoncent une irritation. — La diarrhée est très dangereuse dans la pleurésie et la péripneumonie. — Les plaies de l'estomac se guérissent plus facilement quand il est plein que quand il est vide ; après le vomissement, les bords se contractent et se rapprochent, et on donne des lavemens nutritifs. — Si en touchant les mains d'un jeune homme malade assez fort encore, on s'apperçoit qu'elles tremblent, on peut prédire le délire. — Lorsqu'après le délire, le malade tombe dans l'affoiblissement et le sommeil, si le pouls ne se relève point, s'il n'y a point eu d'évacuations critiques, c'est le sommeil de la mort ; Galien avoit fait cette observation. — L'horreur pour les boissons est un signe des plus funestes dans les maladies aiguës. — Toutes les fois qu'il y a eu des frissons longs, le délire est moins considérable, et *vice versâ*. — Les femmes n'ont pas la goutte, à moins qu'elles soient mal réglées.

La goutte, une fois qu'elle s'est manifestée, ne se guérit jamais. — Quand la goutte affecte l'estomac, comme chez les vieillards, on a recours aux spiritueux ; la teinture de gayac est très-convenable, l'opium est efficace. — Les amers ne viennent pas chez les goutteux lorsque la fibre est roide, et avant l'âge de quarante ans. Van-Swieten rapporte des exemples d'hydropisies survenues après ce traitement. Les acides et le vin font revenir les accès. Les vins de liqueurs et anciens sont moins nuisibles. Les acides végétaux doivent être interdits aux goutteux. — La bastonade, en Turquie, guérit souvent les accès de la goutte. L'histoire du Sénateur de Venise, percé de clous par un médecin juif, prouve qu'une irritation locale, et sur-tout une grande douleur, peuvent changer l'état de tout le système. — Dans les ophtalmies asthéniques, l'eau de rose, de plantain, l'eau de Goulard conviennent, ainsi que le vitriol blanc à la dose de quatre grains sur deux onces d'eau, sur-tout lorsque les membranes de l'œil sont affectées. S'il y a lésion de la paupière, six grains de précipité rouge sur une once de cérat ou de beurre suffisent, mais si

la cornée étoit affectée, cette pommade seroit nuisible, et il faudroit employer les sangsues pour en calmer les mauvais effets. — Un gros d'énula campana et vingt-quatre grains de cendres de genêt dans une pinte d'eau, m'ont très-bien réussi dans l'hydropisie. Les vésicatoires aux cuisses sont utiles lorsqu'il y a toux; je n'en ai jamais vu résulter de funestes accidens; il n'en seroit pas de même, si on les appliquoit aux jambes. — Un médecin qui avoit eu la curiosité d'aller suivre Storck à Vienne, m'a dit qu'il n'avoit jamais vu guérir avec la ciguë que des tumeurs indolentes, et non des cancers.

La jaunisse est souvent produite par la contraction du canal cholédoque, telle est celle qui survient après une peur. Lorsque cette maladie dépend de calculs biliaires, en stimulant le canal intestinal par les vomitifs ou la térébenthine unie à l'éther, on parvient à les guérir. — Les Anglais ont prétendu que le jaune d'œuf étoit le spécifique de cette maladie; mais il ne réussit que lorsqu'il y a spasme. — Le moindre spasme peut produire l'état saburral de la langue: il ne faut donc pas toujours le regarder comme un appareil gastrique. — Le rachitis suivi d'asthme, est mortel.

Virgile regarde le citron comme le meilleur remède dans l'asthme des vieillards; l'oximel scillitique est aussi très-indiqué. — Dans toutes les douleurs d'articulations, les acides, donnés à l'intérieur, soulagent. — Le mercure, administré long-temps, peut occasionner de ces douleurs, et on les guérit par la saignée et les acides. — Lorsque la matrice et la vessie sont affectées, il est impossible de prévenir la suppuration par des saignées. — La terre foliée de tartre se donne à la dose d'une once par jour dans les hydropisies, en commençant par six grains. — Après les fièvres intermittentes, où l'estomac digère mal, où il y a diarrhée, on peut alors donner avec succès un scrupule de kina pendant plusieurs jours. — Il paroît certain que la pierre se forme toujours dans les reins, à moins qu'il n'y ait un corps étranger dans la vessie.

Les Anglais ont prétendu que le savon étoit le spécifique de cette maladie.... La branche-ursine doit être donnée à la dose de deux gros en infusion ou en poudre, dans les dysuries.

Le crachement de sang est des plus funestes chez ceux qui ont été affectés de scrophules. Les acides, les rafraîchissans réussissent dans ce cas. Helvetius donnoit un grain d'alun le matin, un grain le soir, en forme de pilule. — Dans les hydropisies du péricarde, les lèvres sont d'une couleur bleuâtre (j'en ai vu un exemple à la clinique de la Charité, au n°. 1, prairial an 9). — Dans l'ophtalmie avec relâchement de la conjonctive, chez les vieillards, il faut donner le vin.

La toux annonce la mort prochaine dans les hydropisies.

Ordinairement ceux qui suent beaucoup sont pléthoriques. — En donnant le quinquina et les acides, j'ai guéri une femme qui étoit réduite au dernier degré de foiblesse par les sueurs. — Lorsque la lienterie est l'effet de l'atonie des intestins, l'opium est le seul remède, pourvu qu'il n'y ait pas trop d'inflammation. — La saignée et la valériane sauvage peuvent guérir l'épilepsie, quand elle vient de mobilité nerveuse. On donne la valériane à la dose d'une once par jour, divisée en quatre prises, dans une infusion de feuilles d'oranger. — La racine de grande consoude guérit les dévoiemens, non comme astringente, mais comme adoucissante.

Les adoucissans guérissent les petits ulcères qui surviennent à la bouche par l'impression du froid. — La langue nous montre l'état des viscères internes. — Le citron et le vinaigre détruisent la fétidité de l'haleine. — Dans le squirre au pylore, il n'y a point de douleur à la tête, point d'altération; la langue est humide, et le pouls n'est pas fébrile.

Au commencement des maladies, s'il survient des vomissemens jaunes, et non des matières visqueuses, il ne faut point donner les vomitifs; ils produiroient des convulsions, des crachemens de sang, attendu la très-grande chaleur et l'irritation du systême. — Il y a certaines hémorragies qui sont dues à l'inactivité et au repos; l'exercice les guérit. Un jeune homme qui avoit été charretier dans la province, vint à Paris apprendre le métier de cordonnier. Quelque temps après son arrivée, il fut sujet à des maux de tête périodiques et à des hémorragies. Je lui conseillai de reprendre son premier état, et l'exercice l'a parfaitement rétabli. — L'exercice du cheval est très-salutaire dans les hémorragies du poumon.

Les injections froides et astringentes ne conviennent que dans les hémorragies passives. — Le froid est utile dans les inflammations légères; et dans celle des testicules, les astringens réussissent.

Dans une inflammation ancienne, les astringens et l'eau froide produisent la gangrène. — Le vinaigre et les autres acides appliqués sur une tumeur douloureusement enflammée, donnent naissance à la gangrène. — Les anciens donnoient très-peu de boissons aux malades pendant la nuit, parce qu'ils pensoient, avec raison, que le sommeil qui survient désaltère mieux que toute espèce de boisson en levant le spasme, qui seul occasionne la soif. — Dans la suppression des règles, il faut saigner s'il y a pléthore, puis donner un vomitif, ce qui réussit très-bien, comme Prosper Martian et Rivière l'ont observé. — Quelquefois on saigne du bras, les pieds étant dans l'eau, pour obtenir les mêmes effets.

La frayeur, en arrêtant l'écoulement sanguin des lochies,

donne lieu souvent à une grande évacuation de sérosité muqueuse que les femmes prennent pour leur lait, parce que les seins sont affaissés. Un grain d'émétique, en levant le spasme, rétablit l'écoulement sanguin. — Le quinquina convient dans l'érysipèle asthénique, et la saignée dans le sténique. — L'atonie du canal intestinal peut donner lieu à la paralysie des extrémités; vingt grains d'aloës peuvent alors se donner Un frotteur, à qui rien n'avoit réussi, fut guéri par une abondante quantité de sel marin. Dans la péripneumonie, le pouls est quelquefois petit, ce qui ne doit pas, pour cela, faire négliger la saignée; on doit la pratiquer plus ou moins, suivant la gêne de la respiration, et l'étouffement du malade. — Arétée se moquoit, de son temps, de ceux qui regardoient certaines pleurésies comme bilieuses; suivant lui et Bosquillon, les crachats jaunes, qu'on a mal-à-propos qualifiés de bilieux, ne sont que le produit de l'irritation, et il faut saigner les malades qui les rendent, si leur pouls a de la roideur et de la dureté. En négligeant la saignée, il arrive que tel malade qui a commencé par expectorer des matières légèrement jaunes, finit au bout de quelques jours par cracher le sang pur. — On observe que les urines sont troubles, tant que la sonde reste dans la vessie, quoiqu'il n'y ait ni pierre ni affection catarrhale. — On guérit les entorses et les foulures presque instantanément, par l'application d'un cataplasme fait avec de la grande consoude râtissée, et qu'on imbibe d'huile. — En Amérique, on ne connoît pas de meilleur remède contre la piqûre du scorpion, que le suc de citron; on devroit essayer en Europe le même moyen dans toutes les morsures des bêtes vénimeuses. — Les feuilles d'aristoloche sont excellentes pour la réunion prompte des plaies. — De tous les pédiluves propres à provoquer l'écoulement des règles, il n'y en a pas de plus efficace que celui qu'on a préparé avec trois bottes de chélidoine et autant de genêt; les veines des jambes deviennent comme variqueuses, et bien souvent les menstrues paroissent avant que les femmes aient quitté le bain. — La plupart des phtisiques périssent d'une affection aiguë de la poitrine; aussi rien de plus ordinaire dans les hôpitaux, que les pleurésies et les péripneumonies qui enlèvent ces sortes de malades, déjà parvenus au dernier degré de la consomption. — Dernièrement l'autopsie cadavérique a montré une ancienne cicatrice au poumon, et qui provenoit d'une phtisie guérie par les secours de l'art ou par ceux de la nature. Cet exemple prouve que certaines phtisies ne sont pas toujours incurables, ce qui doit enhardir le médecin et donner de l'espoir aux malades, même les plus désespérés.

FORMULAIRE RATIONNEL.

Tisane commune.

Racine de chiendent mondée et battue, une botte.
Faites bouillir dans eau commune, une pinte et demie.
Réduire à une pinte.
Ajoutez réglisse battue, deux gros.
Laissez infuser, pour boisson ordinaire.

Tisane nitrée.

Tisane commune, une pinte.
Faites dissoudre nitre purifié, un gros.
Pour boisson ordinaire.

Tisane acidulée.

Eau commune, une pinte.
Sirop de capillaire, une once.
Esprit de vitriol (acide sulfurique) jusqu'à acidité agréable, un à deux gros.

Tisane de graine de lin.

Graine de lin mondée, } de chacune, deux gros.
Réglisse ratissée et battue, }
Versez dessus, eau bouillante, une pinte.
On peut ajouter, nitre purifié, un demi-gros.
Laissez infuser un quart-d'heure, pour boisson ordinaire.

Eau d'orge.

Orge entier, une livre.
Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau; jetez cette eau, et y en ajoutez de nouvelle, trois livres.
Faites bouillir et réduire à deux livres.
Ajoutez-y un peu de réglisse, deux gros.
Pour boisson ordinaire.

Tisane émolliente.

Racine d'althéa, une demi-once.
Graine de lin, deux gros.
Fleurs de bouillon blanc, une pincée.
Réglisse, deux gros.
Versez dessus, eau bouillante, une pinte.
Laissez infuser, pour boisson ordinaire.

Tisane pectorale.

Riz mondé et lavé, une once.
Faites bouillir jusqu'à rupture, dans eau commune, trois pintes.
Réduire à deux pintes.
Ajoutez racine d'althéa, deux gros,

Fleurs de tussilage, de bouillon blanc, de chacun deux pincées.

Capillaire, trois pincées.

Réglisse, deux gros.

Laissez infuser, pour boisson ordinaire.

Infusion vulnéraire.

Vulnéraires suisses, une pincée.

Versez dessus, eau bouillante, une pinte.

Laissez infuser. On peut ajouter, réglisse, un gros,

Ou édulcorer avec le sirop de capillaire, une once.

Pour boisson ordinaire.

Tisane pectorale vulnéraire.

Tisane pectorale, infusion vulnéraire, de chacune, une livre.

Pour boisson ordinaire.

Tisane astringente.

Riz mondé et lavé, corne de cerf râpée, de chacun une demi-once.

Racine de grande consoude verte ou sèche, six gros.

Faites bouillir un quart-d'heure, dans eau commune, trois livres.

Ajoutez sur la fin, réglisse, deux gros.

Hydromel simple.

Miel blanc, deux onces.

Faites fondre, dans eau chaude, une pinte.

Pour boisson ordinaire.

Lait d'orge.

Décoction d'orge, une livre.

Lait de vache, une demi-livre.

Pour boisson ordinaire.

Hydromel composé.

Racine d'aunée, un gros.

Ajoutez sommités d'hyssope, de lierre terrestre, de chacun deux pincées.

Miel blanc, deux onces.

Faites fondre dans l'eau chaude, une pinte.

On peut ajouter, nitre, un gros.

Apozème anti-pleurétique.

Feuilles de bourrache, de buglose, de pulmonaire, de chacune trois pincées.

Faites bouillir légèrement, trois ou quatre minutes, dans eau commune, deux livres.

Ajoutez fleurs de bouillon blanc, de tussilage, de guimauve, de chacune une pincée.

Réglisse, deux gros.

Laissez infuser; on en prend trois à quatre verres.

Looch simple.

Huile d'amande douce, de sirop de capillaire, de chacun deux onces,

Ou oximel simple, une once.

A prendre par cuillerées d'heure en heure.

Looch vulnéraire.

Eau vulnéraire simple, deux onces.

Gomme adragant, dix-huit grains.

Huile d'amande douce, sirop de baume de Tolu, de chacun deux onces.

Mêlez et prenez par cuillerée.

Looch astringent.

Feuilles de plantain, une demi-poignée.

Faites bouillir légèrement, dans eau commune, une demi-livre.

Prenez de cette eau, quatre onces.

Faites dissoudre, gomme arabique, un demi-gros.

Alun purifié, vingt-quatre grains.

Sirop de grande consoude, deux onces.

Prenez par cuillerée.

Potion huileuse simple.

Huile d'amande douce, quatre onces.

Sirop de guimauve, deux onces.

Kermès, un à deux grains.

A prendre en deux doses par cuillerée.

Potion pour l'Asthme.

Eau de cannelle spiritueuse, } de chacun, deux onces.
Oximel scillitique, }

Mêlez, et donnez par cuillerée

Potion pectorale amère.

Infusion vulnéraire, six onces.

Faites bouillir, ajoutez racine de gentiane pilée, un gros.

Quinquina, deux gros.

Petite centaurée, } de chacun, deux pincées.
Chardon bénit, }

Laissez infuser, passez, et ajoutez dans la colature, sirop d'œillet ou baume de Tolu, une once.

Prenez par cuillerée.

Bol pour l'Asthme.

Fleurs de soufre, trois gros.

— de benjoin, un demi-gros.

Extrait de gomme ammoniaque fait par l'esprit-de-vin, quatre gros.

Conserve d'énula-campana, Q. S.

Faites trente-six bols, à prendre deux par jour.

Bol béchique.

Blanc de baleine, } de chacun un demi-gros.
Beurre de cacao, }
Baume du Canada, vingt-quatre grains.
Poudre de réglisse, deux gros.
Sirop de capillaire, Q. S. pour six bols.

Décoction de Cachou.

Cachou, vingt-quatre grains.
Eau bouillante, deux onces.
Sirop d'œillet, une once.
A prendre en une seule dose.

Potion carminative.

Infusion de fleurs de camomille, deux pincées,
Dans eau commune, six onces.
Opiate de Salomon, un gros.
Eau de cannelle simple, deux gros.
Sirop d'absinthe, une once.
Mêlez et prenez par cuillerée.

Teinture de Cantharides.

Cantharides en poudre, trois gros.
Cochenille, une demi-once.
Esprit-de-vin, une livre.
Faites digérer quatre jours, et filtrez; la dose est de dix gouttes dans la fleur de mauve.

Purgatif hydragogue.

Infusion de séné, une demi-once.
Délayez gomme gutte, } de chacun, huit grains.
Diagrède, }
Jalap pulvérisé, quinze grains.
Sirop de nerprun, une once.
Pour une seule dose.

Eau-de-vie allemande.

Poudre de jalap, } de chacune, une once.
— d'iris de Florence, }
Faites digérer pendant quarante-huit heures, et filtrez; la dose est de deux à trois onces.

Vin diurétique.

Sel d'absinthe, quarante-huit grains.
Faites dissoudre dans vin blanc, une livre.
A prendre en deux petites tasses.

Vin amer et diurétique.

Quinquina.
Ecorce de Winter (fausse cannelle), } de chacune, une onc.
— de citron, }

Racines d'asclépias, — d'angélique, Scille séchée, } de chacune, deux gros.

Feuilles sèches d'absinthe, — de mélisse, } de chacune, une poignée.

Baies de genièvre, — de maïs, } de chacune, deux gros.

Vin blanc, quatre livres.

Mettez le tout, brisé, en infusion au bain de sable, ou au soleil pendant vingt-quatre heures, passez avec expression, filtrez sur papier, divisez en bouteilles bien bouchées, et donnez quatre cuillerées par jour, et jusqu'à six onces. C'est le remède le plus efficace pour combattre les hydropisies.

Potion fébrifuge composée.

Vin fébrifuge du codex, quatre onces.
Eau-de-vie, deux onces.
Quinquina en poudre, une demi-once.
Sel ammoniac, un gros.
Pour prendre demi-heure avant l'accès.

Julep anodyn.

Tisane commune, quatre onces.
Sirop diacode, une once.
Prendre en un verre le soir.

Bol de Camphre et de Nitre.

Nitre purifié en poudre, vingt-quatre grains.
Camphre pulvérisé par l'alkool, vingt-quatre grains.
Conserve de rose, Q. S. pour quatre bols.

Julep tempérant.

Fleurs de bouillon blanc, une pincée.
Faites infuser dans eau bouillante, quatre onces.
Délayez dans la colature, sirop de nénuphar ou de limon, une once.
Prendre en un verre le soir.

Bol fébrifuge.

Quinquina en poudre, une once.
Sel d'absinthe, un gros.
Sirop d'absinthe, Q. S.
Faire seize bols, à prendre dans vingt-quatre heures, lors de l'intervalle des accès.

Bol d'électuaire laxatif.

Jalap en poudre, vingt-quatre grains.
Miel écumé, Q. S. pour deux bols.

Eau minérale.

Tartre stibié, quatre grains.
Sel d'Epsom, quatre gros.

Faites dissoudre dans eau commune, une livre.
Partagez en trois verres.

Eau de Casse simple.

Casse en bâton, six onces.
Faites bouillir dans eau commune, trois livres.
Ajoutez à la colature, sel d'Epsom, quatre gros.
A prendre en deux ou trois verres, ou pour boisson ordinaire.

Lavement purgatif.

Lavement émollient, } de chacun, une demi-livre.
Infusion de séné, }
Miel mercurial, deux onces.

Lavement émollient simple.

Feuilles de mauve, }
— de pariétaire, } de chacune, une demi-poignée.
— de laitue, }
— de mercuriale, }
Faites bouillir dans eau commune, quatre livres et demie.
Réduire à trois livres et demie.
Pour quatre lavemens.

Lavement fébrifuge.

Quinquina en poudre grossière, une once.
Sel de tartre, un demi-gros.
Faites bouillir un quart-d'heure dans eau commune, une livre et demie, et passez.

Fomentation pour l'Erysipèle.

Fleurs de mélilot, }
— de sureau, } de chaque, une demi-poignée.
— de camomille, }
Versez dessus, eau bouillante, deux livres.
Laissez infuser, et mêlez dans la colature, savon blanc, deux gros.
Dissous dans l'esprit-de-vin, à la dose de deux onces.

Tisane anti-scorbutique.

Racine de patience sauvage, }
— d'oseille, } de chacune, une once.
— de bardane, }
Faites boullir un demi-quart-d'heure, dans eau commune, six livres.
Réduire à quatre livres.
Faites-y ensuite amortir feuilles d'oseille, une demi-poignée.
Passez, et ajoutez esprit de cochléaria, ou sirop anti-scorbutique, deux onces.

Apozème anti-scorbutique.

Racine de bardane, } de chaque, un gros.
— d'oseille, }

Faites bouillir, dans eau commune, trois livres.
Réduire à deux livres.
Ajoutez racine de raifort, une once.
Feuilles de cochléaria, } de chaque, une poignée.
— d'oseille,
Laissez infuser dans un vaisseau, et faites dissoudre dans la colature, sel ammoniac, une demi-once.
En prendre trois ou quatre verres par jour.

Anti-scorbutiques très-puissans.

Trois verres d'apozème anti-scorbutique; la tisane anti-scorbutique pour boisson; six onces de vin anti-scorbutique en deux doses, et le gargarisme anti-scorbutique.

Gargarisme anti-scorbutique.

Décoction d'aigremoine, } de chaque, quatre onces.
— d'orme,
Suc de citron, deux onces.
Esprit ardent de cochléaria, un gros.

Fomentation anti-scorbutique.

Baies de genièvre, } de chaque, deux onces.
— de laurier,
Faites bouillir légèrement dans vin rouge, cinq livres.
Coulez et ajoutez savon blanc, deux onces.
Térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf, trois onces.
Camphre, un gros.
Sel ammoniac dissous dans l'eau-de-vie, trois livres.

Kermès minéral.

Kermès minéral, deux grains.
Conserve de rose, Q. S. pour quatre pilules données dans la journée.

Potion pour l'Hémoptysie.

Suc d'ortie dépuré, six onces.
Sirop de grande consoude, une once.
Prenez-en deux doses.

Looch scillitique.

Huile d'amande douce, deux onces.
Oximel scillitique, une once.
A prendre par cuillerée.

FORMULES POUR LA DYSSENTERIE.

Eau de Riz.

Riz mondé et lavé, deux onces.
Corne de cerf râpée, une once.
Faites bouillir dans eau commune, huit livres.
Ajoutez réglisse, une once.
Pour boisson ordinaire.

Décoction blanche.

Riz mondé et lavé, }
Corne de cerf râpée, } de chaque, une once.
Mie de pain blanc, }

Faites bouillir un quart-d'heure dans eau commune, cinq livres.

Coulez, édulcorez avec cassonnade, deux onces.

Pour boisson ordinaire.

Décoction de Simarouba.

Ecorce de simarouba, une demi-once.

Faites bouillir un demi-quart-d'heure dans la tisane astringente, deux livres et demie.

Laissez reposer et passez, pour boisson ordinaire.

Potion cordiale majeure.

Tisane pectorale, six onces.

Eau de cannelle simple, une demi-once.

Confection d'hyacinthe, } de chaque, un gros.
— d'alkermès, }

Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

Eau thériacale, un gros.

A prendre par cuillerée.

Potion cordiale mineure.

Tisane pectorale, deux onces.

Eau de cannelle simple, une demi-once.

Confection d'hyacinthe, un demi-gros.

Sirop d'œillet, une once.

Mêlez et prenez par cuillerée.

Potion anti-dyssentérique.

Décoction de plantain, } de chaque, trois onces.
Eau de mélisse simple, }

Eau de cannelle simple, une demi-livre.

Confection d'hyacinthe, } de chaque, un gros.
Diascordium, }

Ipécacuanha en poudre, six grains.

Laudanum liquide de Sydenham, vingt-quatre gouttes.

Donnez par cuillerée.

Casse avec la Manne.

Eau de casse simple, six onces.

Faites dissoudre manne, deux onces.

Pour une seule dose.

Eau de Casse composée.

Eau de casse simple et de manne, de chaque, trois onces.

Prenez en une seule dose.

Eau de Casse émétisée.

Eau de casse simple, deux livres.

Sel d'Epsom, une once.

Tartre stibié, trois grains.
Pour boisson ordinaire.

Purgatif huileux.

Manne, deux onces.
Faites dissoudre dans eau commune, quatre onces.
Ajoutez à la colature, huile d'amande douce, deux onces.
A prendre dans un seul verre.

Purgatif commun simple.

Eau commune, six onces.
Jalap en poudre, un demi-gros.
Mêlez exactement pour une seule dose.

Purgatif commun majeur.

Infusion de séné, six onces.
Délayez jalap en poudre, dix-huit grains.
Sirop de pomme composé, une once.
Pour une seule dose.

Tisane de Sainte-Catherine.

Avoine nettoyée et lavée, quatre onces.
Racine de chicorée sauvage, trois onces.
Faites bouillir dans eau commune, douze livres.
Réduire à huit livres.
Faites dissoudre dans la colature, miel blanc, une demi-livre.
A prendre en quatre verres dans la journée.
On peut aussi la donner en boisson.

Tisane laxative de Sainte-Catherine.

Trois verres de la tisane précédente; faites chauffer et y infuser séné, quatre gros.
Sel de Glauber, deux gros.
En prendre à une ou deux heures de distance.

FORMULES APÉRITIVES.

Tisane diurétique ou *apéritive mineure.*

Racine de chiendent, }
— de chicorée sauvage, }
— de petit houx, } de chaque, deux onces.
— d'asperges, }

Faites bouillir un quart-d'heure dans eau commune, dix liv.
Ajoutez réglisse battue, une once.
Dissolvez dans chaque pinte de la colature, sel de nitre, un demi-gros.
Pour boisson ordinaire.

Tisane apéritive majeure.

Tartre cru, deux onces.

Racine d'éringium,
— de grande chélidoine,
— d'aspergés,
— de polypode de chêne,
} de chaque, une once.

Racine de garance, deux onces.
Faites bouillir daus eau commune, douze livres.
Réduire à huit livres.
Ajoutez capillaire, une poignée.
Réglisse, une once.
Dissolvez dans la colature, sel de nitre, une demi-once.
Pour boisson ordinaire.

Apéritif majeur.

Trois verres apozème amer, avec terre foliée de tartre, trois gros.
La tisane apéritive pour boisson.
Savon composé, un demi-gros.
Vin d'aunée et chalybé, quatre onces.
A prendre en deux doses.

Apéritif mineur.

Trois verres apozème amer.
Teinture de mars tartarisée, un gros.
Tisane apéritive mineure pour boisson.
On y ajoute, bol de savon simple, un gros.

Apéritif majeur scillitique.

Trois verres apozème amer, avec oximel scillitique, trois gros.
Tisane apéritive majeure pour boisson.
Vin scillitique, une once.
A prendre en deux doses.

Potion cordiale diurétique.

Décoction de pariétaire, quatre onces.
Sirop de limon, une once.
Esprit de nitre dulcifié, vingt gouttes.
Lilium de Paracelse, vingt gouttes.
A prendre par cuillerée.

Potion diaphorétique.

Tisane sudorifique, quatre onces.
Thériaque, un gros.
Sang de bouquetin, un demi-gros.
Eau de cannelle spiritueuse, deux gros.
Sirop d'œillet, une once.
A prendre par cuillerée.

Universel simple.

Eau commune, quatre livres.
Faites dissoudre manne, deux onces.

Catholicum double, une once.

Pour une seule dose.

Universel composé.

Ajoutez à l'universel ci-dessus, ipécacuanha en poudre, huit grains.

Pour une seule dose.

Teinture de Rhubarbe.

Rhubarbe concassée, un gros.

Sel d'absinthe, ou autre alkali, vingt-quatre grains.

Eau commune, six onces.

Faites bouillir légèrement, pour une seule dose.

Teinture de Rhubarbe avec la Manne.

Faites dissoudre dans six onces de teinture ci-dessus, manne, deux onces.

Pour une seule dose.

Teinture spiritueuse de Rhubarbe.

Rhubarbe en poudre, trois onces.

Esprit-de-vin, une livre.

Laissez infuser deux ou trois jours, filtrez. La dose est de dix à vingt gouttes.

Dans un véhicule quelconque.

Bol absorbant.

Coquilles d'huîtres préparées, } de chaque, un gros.
Corail rouge préparé, }

Sirop de roses sèches, Q. S. pour quatre bols.

Bol astringent.

Bol d'Arménie, }
Mastic, } de chaque, un demi-gros.
Alun, }

Conserve de cynorrhodon, Q. S. pour trois bols.

Pilules spécifiques.

Ipécacuanha en poudre, douze grains.

Diascordium, Q. S. pour quatre pilules.

Lavement astringent.

Racine de tormentille, deux onces.

Feuilles de plantain, } de chaque, une poignée.
— de chêne, }

Faites bouillir un quart-d'heure dans eau commune, deux livres.

Lavement antiseptique.

Vin rouge, une livre.

Sucre rouge, une once.

Huile de noix, deux onces.

Thériaque, deux gros.

POUR LES FIEVRES.

Emulsion simple.

Semences froides mondées, quatre onces.
Amandes douces pelées, dix.
Eau commune, une pinte.
Faites selon l'art, édulcorez avec sirop de nénuphar ou autre, une once.
Pour boisson ordinaire.

Emulsion nitrée.

Sel de nitre, un demi-gros.
Ajoutez à l'émulsion ci-dessus, sirop diacode, une demi-once.
Gomme arabique, un demi-gros.
Camphre, six grains.

Tisane de Patience.

Racine de patience sauvage fraîche, deux onces.
Ou bien sèche, un gros.
Faites bouillir demi-quart-d'heure dans eau commune, quatre livres.
Ajoutez réglisse, un demi-gros.
Pour boisson ordinaire.

Apozème amer.

Racine de gentiane, une once.
— de chicorée sauvage, trois onces.
Faites bouillir dans eau commune, six livres.
Réduire à quatre livres.
Ajoutez sommités de petite centaurée ou chardon bénit, une demi-poignée.
Laissez infuser, en prendre trois ou quatre verres par jour.

Apozème fébrifuge.

Kina grossièrement pilé, une once.
Sel de tartre, vingt-quatre grains.
Faites bouillir dans eau commune, trois livres.
Réduire à deux livres.
Laissez reposer et coulez, en prendre trois ou quatre verres par jour.

Apozème fébrifuge purgatif.

Kina pilé, une once.
Sel de tartre, quarante-huit grains.
Faites bouillir dans eau commune, une livre et demie.
Réduire à une demi-livre.
Ajoutez séné, } de chaque, deux gros.
Sel de Glauber, }
Laissez infuser, et dans la colature, mêlez sirop de pommes composé, une once.
A partager en trois verres.

Bol apéritif et fondant.

Extrait de gomme ammoniaque fait par l'esprit-de-vin, safran de mars apéritif, de chaque, deux gros.

Tartre vitriolé en poudre, deux gros.

Mercure doux, un gros.

Sirop des cinq racines, Q. S. pour en faire douze bols, et en prendre deux ou trois par jour.

Bol de Savon simple.

Savon blanc, deux gros.

Farine de graine de lin, un demi-gros.

Sirop des cinq racines, Q. S. pour six bols.

Bol de Savon composé.

Savon blanc, deux gros.

Jalap en poudre, vingt-quatre grains.

Aloës, douze grains.

Sirop de nerprun, Q. S. pour six bols.

Pilules toniques de Bacher.

Extrait d'ellébore noir, }
De myrrhe, } de chaque, une once.

Chardon bénit en poudre, trois gros.

Faites-en une masse, qu'il faut un peu laisser sécher à l'air, jusqu'à ce qu'on puisse former des pilules de demi-grain, et en prendre quatre, six, huit par jour, en augmentant par degrés.

Lavement carminatif.

Fleurs de camomille, }
— de mélilot, } de chaque, une demi-poignée.

Faites bouillir deux ou trois minutes dans eau commune, une livre.

Ajoutez et faites infuser, semence de fenouil, deux pincées.

Sommités d'absinthe, une pincée.

Tisane vermifuge.

Racine de fougère, deux onces.

Faites bouillir dans eau commune, dix livres.

Ajoutez sommités de petite centaurée, une demi-poignée.

Laissez infuser pour boisson ordinaire.

Potion anthelmintique.

Huile d'amande douce, }
Sirop de limon, } de chaque, deux onces.

A prendre par cuillerée.

Potion vermifuge.

Décoction de fougère, six onces.

Coraline de Corse en poudre, }
Semen-contra, } de chaque, un demi-gros.

Poudre de jalap, douze grains.

Sirop de limon, une once.
A prendre par cuillerée.

Traitement pour la Colique de plomb, en usage avec le plus grand succès à la Charité.

Tisane sudorifique.

Gayac râpé,
Squine,
Salsepareille, } de chaque, un gros.
Faites macérer douze heures, dans eau commune, six liv.
Faites bouillir ensuite et réduire à quatre livres.
Ajoutez sassafras râpé, une once.
Réglisse battue, une demi-once.
En prendre quatre verres par jour.

Eau bénite.

Tartre stibié, six grains.
Faites dissoudre dans eau commune, huit onces.
A prendre en deux fois.

Tisane sudorifique laxative.

Tisane sudorifique, une livre.
Faites chauffer et infuser séné mondé, de quatre à six gros.
En deux ou quatre verres, selon l'ordonnance.

Purgatif des peintres.

Infusion de séné, quatre onces.
Délayez électuaire diaphénix, une once.
Jalap en poudre, vingt-quatre grains.
Sirop de nerprun, une once.
Pour une seule dose.

Lavement purgatif des peintres.

Infusion de séné, une livre.
Délayez électuaire diaphénix, une once.
Vin émétique, quatre onces.

Lavement anodyn des peintres.

Vin rouge, douze onces.
Huile de noix, quatre onces.

Purgatif pour la gale.

Infusion de séné, une once.
Délayez confection Hameck, deux gros.
Rhubarbe en poudre, un demi-gros.
Semen-contra, un demi-gros.
Sirop de chicorée et de nerprun, une once.
A prendre en une seule dose.

Vin sucré.

Coloquinte, trois onces.
Girofle, quatre clous.
Cannelle, vingt-quatre grains.

Ecorce de citron, un gros.

Faites infuser vingt-quatre heures dans du vin blanc, six onces.

La dose est de quatre gros à une once.

Bol anti-psorique.

Fleurs de soufre, une once.

Panacée mercurielle, un gros.

Sirop de fumeterre ou d'absinthe, Q. S. pour en faire vingt-quatre bols; on en prend deux par jour.

Potion anti-émétique.

Eau de cannelle simple, deux gros.

Eau distillée de menthe, quatre onces.

Suc de citron, une once.

Laudanum liquide de Sydenham, de vingt à trente gouttes.

Donnez par cuillerée.

Julep anti-spasmodique.

Baies de genièvre concassées, quatre.

Ecorce d'un demi-citron.

Feuilles de menthe, une pincée.

Eau bouillante, quatre livres.

Laissez infuser, passez et ajoutez, eau de cannelle simple, deux gros.

Gouttes anodynes de Sydenham, vingt gouttes.

Sirop d'œillet, six gros.

A prendre par cuillerée, ou en un verre.

Gargarisme émollient.

Racine d'althéa, quatre gros.

Faites bouillir légèrement dans eau commune, une livre.

Faites fondre dans la colature, miel blanc, deux onces.

On peut y mêler lait de vache, quatre onces.

Gargarisme adoucissant de Corvisart.

Figues violettes ou noires, une once.

Faites bouillir dans eau commune, huit onces.

Réduire à quatre onces.

Mêlez-y du lait à la dose de huit onces.

Gargarisme détersif.

Décoction d'aigremoine ou d'orge, une livre.

Faites-y fondre nitre purifié, un gros.

Miel rosat, deux onces.

Gargarisme rafraîchissant.

Eau commune, une livre.

Sirop de mûre, une once.

Esprit de vitriol, jusqu'à acidité agréable, un ou deux gros.

Colyre rafraîchissant.

Décoction de guimauve, } de chaque, quatre onces.
Eau de roses, }

Quelquefois Corvisart ajoute du sulfate de zinc.

Colyre détersif.

Eau de fenouil, quatre onces.
Vitriol blanc, quatre grains.
Sucre blanc, un demi-gros.

Colyre résolutif.

Eau-de-vie camphrée, un gros.
Eau de fenouil, une once.
Vin émétique, une once.
Sucre de saturne, quatre grains.

Colyre sec.

Sucre candi, deux gros.
Vitriol blanc, un grain.
Mettez le tout en poudre, pour être soufflé dans les yeux.

Injection pour l'Oreille.

Eau vulnéraire spiritueuse, quatre onces.
Huile d'amande douce, une once.
Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.
Miel rosat, une demi-once.
Mêlez le tout ensemble.

Sirop anti-scorbutique de Dumangin.

Suc d'oseille, deux pintes.
— de cresson, une pinte.
— de trois citrons.
Sucre, quantité suffisante pour faire sirop froid.

Sucs anti-scorbutiques de Dumangin.

Deux parties de suc d'oseille, pour une dose de cresson de fontaine.

La dose est de quatre onces par jour, moitié le matin, moitié le soir. On ajoute le sirop anti-scorbutique, et l'esprit ardent de cochléaria, quand on le prescrit.

Potion anti-spasmodique.

Eau de cannelle simple, } de chaque, trois onces.
— de menthe simple, }

Borax en poudre, vingt-quatre grains.
Poudre de valériane, un gros.
Sirop d'œillet, une once.
Liqueur anodyne d'Hoffmann.
Donnez par cuillerée.

Potion cordiale.

Eau de menthe simple, quatre onces.
Sirop de menthe, deux onces.
Laudanum liquide de Sydenham, vingt-quatre gouttes.

Bols fébrifuges.

Petite centaurée, } de chaque, un gros.
Fleurs de camomille, }
Nitre ou salpêtre, vingt grains.
Incorporez dans sirop de miel, Q. S. pour dix-huit pilules.

Les prendre dans l'intervalle des accès. Si la fièvre est quarte, on substitue au nitre le muriate ammoniacal.

Vin fébrifuge.

Sommités de petite centaurée, } de chaque, deux onces.
Fleurs de camomille, }
Ecorce de citron, une demi-once.
Sirop de guimauve, trois onces.
Vin blanc, quatre livres.

En prendre une once de deux en deux heures dans l'intervalle des accès.

Purgatif fébrifuge.

Sel d'Epsom, deux gros.
Jalap en poudre, vingt grains.
Décoction de kina, de trois à quatre onces.

Julep pectoral.

Eau distillée de menthe alkoolisée, une once.
Sirop de guimauve, une once.
Infusion des quatre fleurs pectorales, quatre onces.
A prendre en deux fois, dans l'espace de deux heures.

Potion fortifiante.

Eau de mélisse spiritueuse, deux gros.
Sirop de guimauve ou de violette, une once.
Infusion d'anis, quatre onces.

Potion diurétique.

Oxymel scillitique, une once.
Infusion de mélisse, quatre onces.

Bol vermifuge.

Mercure doux, dix grains.
Anis, dix grains.

Incorporez avec la conserve de rose, pour en faire six bols; on n'en donne aux enfans, qu'un le matin et un le soir.

Vin d'absinthe.

Absinthe major sèche, deux onces.
— minor sèche, deux onces.
Vin blanc, quatre livres.

Vin anti-scorbutique.

Racine de raifort sauvage, quatre onces.
Feuilles de bardane, } de chaque, une poignée.
— de cochléaria, }
— de cresson, }

Beccabunga,
Fumeterre,
Semence de moutarde, } de chaque, quatre onces.

Tisane fortifiante.

Eau d'orge, une livre.

Eau de menthe alkoolisée spiritueuse, ou eau de mélisse, une once.

On la remplace quelquefois par la tisane vineuse, composée d'un tiers de bon vin vieux, et de deux tiers d'eau.

Tisane pectorale.

Infusion de fleurs de violettes, ou de guimauve, une livre.

Décoction de navet, édulcorée avec le miel ou la réglisse, huit onces.

N. Vers la fin des affections catarrhales, on ajoute l'infusion d'hyssope ou de menthe, six onces.

Et chez les vieillards, l'eau alkoolisée de cannelle, deux onces.

Tisane pectorale dans le Catarrhe putride.

Infusion d'hyssope, une livre.

Esprit de Mindererus, vingt gouttes.

Sirop de guimauve, une once.

Purgatif des Dames.

Scammonée d'Alep, dix grains.

Jalap en poudre, six grains.

Sucre, deux onces.

Délayez dans quatre onces d'eau pour une seule dose.

Spécifique contre la Brûlure.

Alun du commerce, huit onces.

Faites dissoudre dans eau commune, une pinte.

Imbibez des compresses et appliquez-les sur la partie brûlée, le lendemain guérison parfaite, comme par enchantement.

Pommade épispastique.

Onguent populeum, une once.

Onguent basilicum, six gros.

Cantharides en poudre, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout exactement.

Remède contre les Aigreurs de l'estomac.

Magnésie, depuis trois jusqu'à quinze grains.

Incorporez avec le miel.

Elixir amer de Peyrilhe, contre les Ecrouelles.

Gentiane en poudre, une once.

Carbonate de soude, une demi-once.

Eau-de-vie, une pinte.

Faites macérer pendant vingt-quatre heures; la dose est

d'une cuillerée à café le matin, une à midi et une le soir. On le continue trois, six mois ou un an. Il ne convient pas lorsqu'il y a la fièvre. Ce remède est spécifique dans cette maladie.

Si, durant son usage, il faut purger, on donne la rhubarbe, comme purgatif tonique, à la dose d'un demi à un gros.

Potion anti-émétique, de Rivière.

Sel d'absinthe (ou tout autre alkali végétal, ou sel de tartre), vingt-quatre grains.

Suc de citron, une cuillerée.

Répéter suivant le besoin.

Vermifuges spécifiques pour les Enfans.

Huile de cade dans une cuillerée de vin, à la dose de quatre, six ou huit gouttes.

Pepins de citron, dix à douze.

Pilez dans un mortier et délayez dans l'huile d'amande douce, pour les enfans, une once.

Ou d'infusion d'absinthe pour les adultes, une once.

Tablettes de Bouillon.

Pieds de veau, quatre.

Cuisse de bœuf, douze livres.

Rouelle de veau, trois livres.

Gigot de mouton, dix livres.

On diminue la quantité de ces viandes suivant les tablettes que l'on veut préparer; on les fait cuire dans une suffisante quantité d'eau, puis on passe le bouillon avec expression, et l'on en fait un nouveau. On laisse refroidir ces deux bouillons pour en enlever la graisse; on les clarifie ave du blanc d'œuf; on y ajoute une quantité suffisante de sel marin, on filtre à travers une toile serrée, et on fait évaporer au bain-marie jusqu'à consistance très-épaisse, puis on étend le tout sur une surface unie; et quand la gélatine est formée, on la coupe par tranches, et l'on en fait les tablettes, qu'on fait ensuite sécher jusqu'à ce qu'elles soient cassantes. On peut ajouter, lors de l'ébullition quelques plantes aromatiques, clous de girofle, de la cannelle, &c. Quand on veut faire usage de ces tabletettes, en voyage ou à la campagne, on en met demi-once, par exemple, dans un grand verre d'eau bouillante, on couvre le pot, et on le tient sur les cendres chaudes pendant un quart-d'heure environ; par ce moyen on a un excellent bouillon.

Dans la pulmonie et le crachement de sang, on donne un à deux gros de ces tablettes dans du thé: on en laisse fondre dans la bouche, comme du suc de réglisse.

Sirop sudorifique ou *Rob de Laffecteur.*

Salsepareille hachée, } de chaque, dix-huit onces.
Gayac râpé, }

Eau commune, six pintes.

Faites infuser sur la cendre chaude pendant vingt-quatre heures, laissez réduire à moitié par une douce ébullition, passez, ajoutez à la colature

Cassonnade, } de chaque, une livre et demie.
Miel blanc, }

Faites cuire convenablement, clarifiez selon l'art : on peut supprimer et doubler la dose de la cassonnade. Quand on y ajoute la liqueur de Van-Swieten, il ne faut le faire qu'au moment de donner le remède (1).

La dose de ce sirop est de trois à six onces et demie par jour, dans une infusion de fenouil.

Bol purgatif doux.

Rhubarbe en poudre, vingt-cinq grains.

Crême de tartre, un demi-gros.

Miel, Q. S. pour un bol.

Bol contre l'Hémoptysie.

Nitrate de potasse, d'un demi-gros à deux gros.

Conserve de rose, deux gros.

Dans l'hémoptysie par pléthore, on donne la potion diurétique suivante :

Oximel scillitique, une once.

Eau de mélisse, quatre onces.

Vermifuge.

Résine de jalap, douze grains.

Mercure doux, quinze grains.

Triturez avec amandes douces, quatre.

Faitez-en douze pilules, et en donnerez deux par jour aux enfans, et quatre à six aux adultes.

Emménagogue.

Dans une bouteille de vin blanc, faites infuser deux poignées de fleurs d'épines blanches ou aubépine pendant vingt-quatre heures au soleil ; saignez du pied et purgez, puis donnez un verre de cette infusion chaque matin.

---

(1) Le professeur Deyeux, ce chimiste si distingué, assure que le sublimé, uni à la salsepareille, n'est pas anti-vénérien, ou que du moins il n'agit que comme panacée ou calomelas Ainsi on doit peu craindre son usage dans le sirop de Cuisinier ou de Laffecteur. Cependant diverses observations prouvent que chez certains individus, l'usage de ce sirop engorge les glandes salivaires ; ce qui ne pourroit avoir lieu, si le sublimé s'y trouvoit réduit à l'état de panacée, parce que la quantité que l'on en prend n'est pas assez considérable, pour que, réduit en ce dernier état, il puisse exciter la salivation.

Lait répandu.

Fleurs de millepertuis, Souci des vignes, Bétoine, Serpolet, Pervenche, } de chaque, une once.
Cerfeuil, Racine de patience, Sel d'Epsom, } de chaque, deux gros.

On fait bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à réduction d'une chopine, le serpolet, la racine de patience, la pervenche, la bétoine, après quoi on ajoute le sel d'Epsom, les fleurs de millepertuis, le souci des vignes, le cerfeuil, et on laisse infuser demi-heure; on coule, et l'on en prend un verre soir et matin.

Hydrophobie.

Une femme, dans les accès de la rage, prend par méprise du vinaigre, et elle est guérie. Le comte de Léonissa, médecin de Padoue, a fait l'essai de ce même remède sur plusieurs enragés de l'hôpital de cette ville, et il a également réussi. Il en donnoit une pinte le matin, une à midi et une le soir. Les oignons pilés ou mordus, et mangés en abondance ont été également efficaces (1).

Eau cordiale.

Eau-de-vie, une pinte.
Citrons coupés par tranches et mis en infusion, trois.
Girofle, dix.
Cassonnade, deux livres.
Eau, une pinte.
Donnez par cuillerée.

Goutte remontée.

Ether sulfurique, un demi-gros.
Sirop de guimauve, une once.
Infusion de fleurs de tilleul, trois onces.

Mêlez, et donnez-en une potion. M. Hinck a également employé avec succès une cuillerée à café d'éther, une once de julep camphré, et demi-once d'eau de menthe poivrée. On fait aussi prendre pendant une heure et demie, un bain de douze pintes d'eau très-chaude, avec six onces d'acide muriatique. Un bain de moutarde réussit également; les sinapis-

(1) Bosquillon prétend que le vinaigre est le meilleur anti-spasmodique, et qu'il doit être préféré à l'éther. Comme, d'après son systême, l'hydrophobie n'est qu'une maladie convulsive de l'œsophage, il n'est pas étonnant que le vinaigre ait pu guérir la rage. Il en est de même du suc d'oignon blanc, puisqu'au rapport des voyageurs, les sauvages se délivrent de l'épilepsie, qui est une maladie éminemment convulsive, par une boisson de quelques verres de ce suc, pris le matin à jeun.

mes sont préférables aux vésicatoires. On dit qu'une demi-once de sucre de lait, prise tous les matins dans un verre d'eau, retarde les accès.

Potion fortifiante.

Infusion de semences d'anis, quatre onces.
Sirop de guimauve, une once.
Eau de mélisse alkoolisée, une once.
Mêlez et donnez par cuillerées.

Tisane fortifiante dans les Fièvres putrides.

Décoction d'orge, deux livres.
Eau de mélisse alkoolisée, une once.

Bols pour la Fièvre maligne.

Nitre, deux à six grains.
Camphre, quatre grains.
A prendre trois, quatre, cinq bols par jour, chacun composé de la dose ci-dessus.

Pilules stomachiques.

Rhubarbe en poudre, six grains.
Kina pulvérisé, six grains.
Extrait d'absinthe, un demi-gros.
En faire quatre ou six pilules, qu'on prendra le matin à jeun.

Ether sulfurique.

Eau sucrée ou infusion quelconque, un quart de verre.
Ether, de vingt à trente gouttes.

Nota. On peut le donner jusqu'à la dose d'un gros, en augmentant le véhicule. Il est indiqué dans les coliques par indigestion, dans les hoquets opiniâtres, les affections hystériques et les convulsions. On en réitère la dose après une demi-heure d'intervalle, ou même moins. On le fait respirer par le nez dans les défaillances et les asphyxies.

Alkali volatil.

Il se donne depuis quinze à vingt gouttes dans deux ou trois onces de potion à prendre par cuillerée.

Il convient dans les foiblesses, les défaillances, les évanouissemens, les syncopes, les asphyxies; dans l'apoplexie, l'épilepsie, l'hydrophobie. On l'applique sur la morsure des animaux venimeux, en l'affoiblissant avec un peu d'eau. A la dose de douze gouttes dans un verre d'eau de riz, il guérit la dyssenterie. On s'en sert comme d'un stimulant très-fort sur la membrane pituitaire, lorsqu'il y a défaillances et syncopes. Un liniment fait avec deux onces d'huile d'olive et deux gros d'alkali volatil, guérit la gale et les douleurs.

Poudre anti-psorique.

Charbon d'éponge, trois gros.
Fleur de soufre, deux gros.

Ecorce d'orange, deux gros.
Antimoine diaphorétique, un gros.

Prenez à l'intérieur une pincée de cette poudre tous les jours avant dîné.

Liniment pour la Paralysie.

Alkali volatil, deux gros
Huile d'olive, deux onces.
Eau de Cologne, une cuillerée.
Faites-en des frictions avec de la flanelle.

Potion spiritueuse.

Eau distillée de chardon bénit, — de fleur d'orange, — de menthe poivrée, — de rose, — de tilleul, } de chaque, une once.
Sel ammoniacal humain, un gros.
— volatil de vipère, un gros.
Huile d'olive récente, trois onces.
Sucre, deux onces.
Mêlez et donnez par cuillerée.

Friction anti-vermineuse.

Baume nerval, une once.
Huile de castoreum, un demi-gros.
Huile de tanaisie, un gros.
Faites des frictions sur l'abdomen.

Liniment sur la colonne épinière d'une femme grosse qui a eu des pertes dans tous ses accouchemens.

Huile d'amandes douces, une once et demie.
Eau de mélisse, une once.
Sel essentiel de kina, un demi-gros.
— volatil de corne de cerf, un demi-gros.

Mélangez et faites dissoudre le tout ; on n'en prend qu'une ou deux cuillerées par friction, pendant le dernier mois qui précède l'accouchement. Il faut aussi, durant ce mois, faire usage du purgatif suivant : Mettre trois pommes reinettes dans une pinte et demie d'eau qu'on fait réduire à une ; en retirant du feu on ajoutera deux gros de séné et demi-once de cristal minéral, avec deux cuillerées de miel, le tout fera quatre verres. On en donne deux le matin ; s'il y a assez d'évacuations, on jette le reste, sinon, on le donne le lendemain. Le séné doit être infusé à froid.

Avant chaque repas, il faut prescrire une cuillerée de la potion suivante :

Eau distillée de menthe poivrée, — de fleur d'orange, — de rose, — de plantain, } de chaque, une once.
Sel essentiel de kina, un gros.
Esprit de Mindererus, une demi-once.
Sirop de kina, deux onces.

Eau pour la Gale.

Acide nitrique, six gros.
Faites-y dissoudre mercure, quatre gros.
Ajoutez eau de rivière, deux livres.
La dose pour chaque lotion est d'environ trois onces par jour.

Ver solitaire.

Etain de Malacca ou de Banca, deux gros.
Réduisez en poudre par le moyen de la lime, ensuite dans le mortier; donnez-en demi-gros entre deux pains à cacheter ou dans tout autre véhicule, tous les matins à jeun, buvant par-dessus un verre d'infusion de fougère, ou de coraline de Corse.

Boisson fortifiante anti-spasmodique.

Esprit de sel ammoniacal, deux gros.
Teinture de safran, un gros.
Laudanum liquide, un gros.
Mêlez le tout, et prenez-en deux gouttes en un verre d'eau froide chaque jour avant dîné.

Boisson pour la bile.

Eau de Vichi, deux verres.
Sel de Glauber, deux gros.
Les donner chaque matin.

Purgatif pour les Nouveaux-nés.

Sirop de chicorée composé de rhubarbe, une once.
Eau, deux onces.
Donnez par cuillerée.

Foiblesse constitutionnelle.

Quand, après la dentition, l'enfant est foible, il faut lui donner une cuillerée à café de sirop anti-scorbutique dans trois d'eau, une heure avant le second repas, et lui frotter les gencives avec du miel blanc ou de Narbonne.

Tétanos.

Stouds a guéri un soldat autrichien d'un tétanos traumatique, survenu après une plaie d'armes à feu, par le moyen d'un bain de lessive alkaline; il le répéta pendant dix jours, en donnant de l'opium dans l'intervalle. Il est à présumer que ce remède a réussi en produisant une dérivation de l'influence nerveuse accumulée sur une partie du système. Le

même médecin a réussi une seconde fois, en traitant de la même manière un autre tétanos.

Antidote de Mithridate.

Noix sèches, deux.
Figues sèches, deux.
Feuilles de rhue contuses, vingt.
Sel marin, un demi-gros.

Pris le matin à jeun, cet antidote préservoit, dit-on, ce jour-là, de tout poison. L'histoire rapporte que Pompée en trouva le secret dans la cassette de Mithridate, après l'avoir vaincu.

Spécifique contre la Goutte.

Il faut, dans le temps des douleurs, donner un purgatif, composé d'un demi-gros de résine de jalap, autant de scammonée, et demi-once de sirop diacode; puis donner de demi-heure en demi-heure un à deux gros de kina, de manière que dans vingt-quatre heures le malade en prenne une once à une once et demie. Ce remède dissipe les douleurs comme par enchantement, et a été publié par le médecin du prince régent de Portugal. Le professeur Alphonse le Roi a eu occasion de l'employer plusieurs fois avec le même succès.

Contre-Poisons de l'Arsénic et du Sublimé corrosif.

Prenez un gros de foie de soufre dans une pinte d'eau, et faites boire au malade, ou bien du vinaigre alongé d'eau: on le donne aussi en lavement. Majault donnoit à l'Hôtel-Dieu deux gros d'huile essentielle d'anis, sous forme de looch. Bertholet a prouvé que, pour neutraliser certains poisons âcres, tels que le sublimé corrosif et autres préparations mercurielles, il suffisoit de donner la décoction de quinquina, ou de toute autre substance contenant en abondance le principe astringent, telle que l'écorce de chêne, de grenade, &c.

Aphtes gangréneux de la Bouche.

Le quinquina les guérit d'une manière presque spécifique.

Esquinancie maligne.

On applique deux vésicatoires sur le trajet des veines jugulaires de chaque côté du cou, pour ne pas gêner la respiration, ce qui arriveroit si on les appliquoit à l'os hyoïde, ou par-devant sur la trachée-artère.

Fièvre catarrhale maligne.

Il faut appliquer les vésicatoires et donner les incisifs toniques, tels que l'esprit de Mindererus à grande dose, dans une décoction légèrement sudorifique, et le quinquina: il n'y a pas une minute à perdre.

Accouchées.

Dans les douleurs hypogastriques que ressentent les femmes nouvellement accouchées, il faut appliquer des cataplasmes narcotiques, et donner à l'intérieur dix à quinze gouttes de laudanum. — S'il y a saburre, on prescrit un éméto-cathartique. — On rappelle les lochies, si elles sont supprimées, par des fomentations émollientes, et les sangsues à la vulve. On donne une cuillerée, dans deux ou trois onces d'eau spiritueuse, d'eau de mélisse, de menthe poivrée ou de roses. On renouvelle de deux en deux heures. On peut, au besoin, employer les purgatifs toniques, et ranimer les forces au moyen d'une infusion théiforme, où l'on aura mis douze gouttes de laudanum, ou douze gouttes d'esprit de corne de cerf, ou un gros de liqueur minérale anodyne.

Diarrhée des Accouchées.

On donne avec succès l'infusion d'eupatoire d'Avicenne, et les autres toniques cordiaux.

Dyssenterie maligne.

On unit les décoctions de rhubarbe, de simarouba, d'eupatoire d'Avicenne au quinquina, de chaque deux gros dans cinq onces d'eau, et demi-once de sirop de fleurs d'orange, à donner matin et soir. Les toniques confortatifs appliqués sur l'abdomen conviennent alors, tels que l'huile de menthe, de millepertuis, d'absinthe, de macis, de camomille, d'anet, de fenouil. Ruland vante beaucoup l'application de sachets dans lesquels on renferme des feuilles de chêne cuites, de la farine de froment, des fleurs de camomille et de bouillon blanc, sur l'estomac et l'anus; en les renouvelant on guérit le ténesme.

Table comparative des Propriétés physiques et chimiques de différentes espèces de Lait.

Cent livres de lait.	Crême.	Beurre.	Fromage.	Sucre de lait.
De vache	$4\frac{1}{10}$	$2\frac{13}{16}$	$8\frac{15}{16}$	$3\frac{1}{16}$.
De femme	$8\frac{11}{16}$	3	$2\frac{11}{16}$	$7\frac{5}{16}$.
De chèvre	$7\frac{15}{16}$	$4\frac{9}{16}$	$9\frac{1}{8}$	$4\frac{3}{8}$.
D'ânesse	$2\frac{15}{16}$	0	$3\frac{5}{16}$	$4\frac{2}{1}$.
De brebis	$11\frac{9}{16}$	$5\frac{13}{16}$	$15\frac{3}{8}$	$4\frac{3}{16}$.
De jument	$\frac{13}{16}$	0	$1\frac{5}{8}$	$9\frac{1}{16}$.

Syphilis chronique.

Infusion de fenouil et de racine de bardane, deux cuillerées avant midi du sirop de salsepareille, dont la chopine contient trois grains de sublimé; le soir une pilule composée de deux grains d'extrait de ciguë, un grain ou un demi-grain d'opium, et un grain de calomelas.

Convulsions chez les jeunes Filles.

Donner à l'intérieur l'infusion de fleurs de tilleul, de feuilles d'oranger, de caille-lait, de la racine de pivoine : appliquer un vésicatoire à la partie interne de chaque cuisse : faire des frictions sur la moelle épinière, avec un liniment composé de deux onces d'huile d'olive, un gros d'alkali volatil, deux gros de laudanum, demi-gros d'éther, et une once d'eau de fleurs d'orange, avec vingt grains de camphre.

Excoriations.

Décoction de persil dans du lait, ou de cerfeuil; la solution d'opium gommeux est préférable, ainsi que le suc des têtes de pavots et des autres plantes narcotiques.

Douleurs articulaires.

Faites dissoudre un gros d'extrait aqueux d'opium dans une pinte d'eau : appliquez des compresses imbibées, et quand la douleur sera calmée, servez-vous d'un sachet contenant du sel ammoniac, sel de tartre et de chaux vive. Dans toutes les douleurs des articulations, il faut employer la solution d'opium gommeux ou les cataplasmes narcotiques, les bains de vapeur avec la décoction d'hyèble, pour prévenir les accidens.

Ulcères vénériens.

Dissolution d'opium et mercure sublimé dans de l'eau en lotion; intérieurement le sublimé avec le sirop de salsepareille. Pour les pauvres, on donne la liqueur de Van-Swieten, composée de douze grains de sublimé corrosif, dissous dans une pinte d'eau, édulcorée avec du miel; la dose est d'une cuillerée par jour, dans une tasse de lait ou de décoction de graine de lin.

Crampes d'estomac.

Extrait de quinquina, un gros.
— de saponaire, deux gros.
Assa-fœtida, deux scrupules.
Limaille de fer, quinze grains.
Confection d'hyacinthe, S. Q.

Faites soixante bols, en prendre deux fois le jour, un à deux.

Cancer à l'Œil.

Faire usage intérieurement de la décoction de racine de patience, et de six grains d'extrait de ciguë. Mettre six têtes de pavots, trois bottes de morelle et deux de stramonium dans une pinte d'eau, qu'on fait réduire à une chopine; puis ajouter deux gros de laudanum liquide, et appliquer des compresses trempées dans la décoction : on les renouvelle dès qu'elles ne sont plus chaudes.

Epilepsie.

Si la maladie est nerveuse, boire une infusion de tilleul, et prendre des bols composés avec la racine de valériane, de pivoine, et de la poudre de charbon, ou oxide noir de carbone.

Hydrocèle.

Mettez une écorce de grenade, une poignée de plantain, trois noix de galle concassées dans une pinte d'eau, que vous ferez réduire à une chopine : ajoutez sur la fin un demi-setier de bon vin de Bordeaux ou du Midi, demi-once de sel ammoniac, et faites des fomentations.

Douleurs d'estomac avec vomissement.

Prendre de temps en temps une cuillerée de suc de citron mêlé à un peu d'eau et de sucre; et frotter la région épigastrique avec une once d'huile de vers et de baume tranquille, deux gros de laudanum et un gros d'alkali volatil.

Ulcères chancreux du nez.

Appliquez de la pâte arsénicale (1) sur l'ulcère, et recouvrez avec la toile d'araignée mouillée ; et quand il sera guéri, bassinez souvent la partie avec la décoction de morelle et de stramonium, dans laquelle on a encore dissous de l'opium gommeux.

Perte d'appétit.

Extrait de quinquina, deux gros.
Infusion de fleurs de camomille, six onces.
Liqueur minérale anodyne, un gros.
A prendre par cuillerées de temp en temps.

Glandes au cou.

Faites bouillir de la graine de lin dans une forte eau de cendres, et appliquez en cataplasmes. Intérieurement l'infusion de saponaire avec quatre à six gouttes d'alkali fixe végétal.

Évanouissement.

Il faut faire usage de l'infusion de valériane et de pivoine ; frotter la colonne dorsale avec l'huile de laurier et l'alkali volatil. Lors des accès on donne une potion composée avec l'éther nitreux et l'eau de menthe.

Hystérie.

Dans le moment de l'accès, on donne un lavement froid avec le sel de cuisine, et l'on prescrit ensuite une infusion de caille-lait et de mille-feuille. On applique très-souvent les sangsues à la vulve ; on donne la valériane en boisson, des bols composés avec un grain de musc, un grain d'opium gommeux et deux grains d'assa-fœtida. L'éther est aussi très-

(1) Elle est composée de demi-once de sulphure de mercure, demi-once de sang dragon, et deux gros d'oxide d'arsénic.

convenable de même que l'alkali volatil, et les lavemens avec la décoction de trois ou quatre têtes de pavot, ou avec deux gros d'assa-fœtida. M. Giraudi a guéri trois malades par l'usage de l'eau de goudron prise à la dose de deux bouteilles par jour. Le traitement a duré un mois et demi jusqu'à trois.

Ulcération dans les Narines.

Il faut les laver avec le suc de poirée et la décoction de guimauve, ou avec une forte infusion de ronce, et d'aigremoine, à laquelle on ajoute du miel. Je conseille en pareil cas la poudre de charbon prise comme le tabac.

Rhumatisme Goutteux.

Huile d'olive, trois onces.
Térébenthine, une once.
Huile de lavande, une once.
Laudanum liquide, deux gros.

Mêlez le tout pour un liniment. Si ce remède n'est pas suffisant, on met de l'acide phosphorique jusqu'à agréable acidité dans une infusion de camomille, et dans la décoction de salsepareille, ou de l'éther acéteux; on applique ensuite un vésicatoire sur le grand trochanter. Extérieurement on met un gros d'acide phosphorique sur une pinte d'eau pour des lotions.

Dartres au Visage.

On prescrit une infusion de fumeterre, de patience et de chicorée; un vésicatoire au bras, et dans le temps qu'il suppure on applique sur la dartre, des compresses trempées dans une dissolution d'opium, à la dose d'un gros dans une pinte d'eau. S'il y avoit vice vénérien, on feroit usage des bols et du sirop anti-syphilitique.

Ophtalmie.

Faites un collyre avec une once d'eau de rose et de plantain, et demi-gros de vitriol blanc ou bleu. On peut donner à l'intérieur une infusion de racine de patience, de chicorée et de scabieuse; et si la maladie est rebelle, on purge tous les quatre à cinq jours avec une pinte de petit-lait, où l'on fait entrer un grain de tartre stibié, et deux gros de sel d'Epsom.

Phtisie commençante.

Prenez deux fois dans la matinée, deux onces suc de cresson, et le soir des bols d'extrait de quinquina et de gomme arabique. Pour boisson ordinaire, décoction d'orge, de lierre terrestre, quelquefois d'arnica. Il faut respirer l'infusion chaude de caille-lait. On prend des bouillons de bourrache, de cerfeuil, de poirée avec des escargots écrasés, qu'on édulcore avec du sirop de callebasse ou avec du sucre candi. On applique des vésicatoires aux bras, des sangsues à l'anus.

Inflammation des Yeux.

Lorsqu'elle est produite par quelque coup, contusion, ou toute autre cause irritante, externe ou interne, la solution d'extrait gommeux d'opium avec l'eau végéto-minérale, réussit très-bien. Il faut purger avec le petit-lait, un grain d'émétique, et deux gros de sulfate de soude, si l'on avoit à craindre un cancer sur les fongosités rouges de l'intérieur des paupières ou de l'albuginée.

Tumeur Squirreuse du Sein.

On applique avec succès un cataplasme de carotte, de ciguë, de morelle, avec de la farine de riz. On donne à l'intérieur l'extrait de ciguë. Peyrilhe ne cessoit de dire qu'il parvenoit toujours à prévenir les cancers à la mamelle, par l'application des narcotiques sur la glande qui commençoit à devenir douloureuse. J'invite les médecins à répéter ces expériences.

Tic douloureux de la Joue.

Le malade doit mâcher du camphre, frotter la partie avec une solution d'opium gommeux, et prendre à l'intérieur des bols faits avec quatre grains de camphre, six de nitre et un d'opium. Si le mal résiste, on applique un moxa.

Goutte aux Mains.

Prenez intérieurement de la tisane de salsepareille acidulée avec l'acide phosphorique, et fomentez la partie avec de l'eau qui contient en dissolution du sulphure de potasse.

Constipation opiniâtre.

Lorsqu'elle dépend du défaut d'énergie du canal intestinal, rien ne réussit mieux que l'infusion dans le vin de l'écorce d'orange, et du bois de quassia ; mais si la constipation est due à l'accumulation des matières fécales ou à un spasme du rectum, les douches ascendantes d'eau froide sont le remède le plus efficace que l'on connoisse. Le professeur Dubois nous a dit qu'elles ont servi à cicatriser un ulcère des intestins.

Glaires et Obstructions.

La tisane de saponaire, feuilles, tige et racine, avec cinq à six gouttes d'alkali volatil réussit très-bien dans les glaires ; je conseille quelques pilules d'oxide noir de carbone. Les pilules d'extrait de pissenlit, de chiendent, avec quelques grains de carbonate de soude, et S. Q. de sirop d'absinthe sont très convenables dans les empâtemens des viscères. Les savoneux et les amers ont la même vertu, ainsi que les apéritifs, les toniques, les ferrugineux, et le soufre.

Collyre.

Beurre de lait de chèvre, une once.
Tutie, demi-gros.

Camphre, deux gros.

Sucre, six gros.

On lave le beurre dans de l'eau de roses blanches, on l'expose au soleil, et l'on y mêle le tout réduit en poudre.

Onguent pour cicatriser les Brûlures.

Litharge d'or, une once.

Huile d'olive non rance, une demi-once.

Vinaigre, une demi-once.

Mêlez et pansez deux fois le jour.

Poudre jaune anti-Syphilitique.

Réglisse en poudre, }
Guimauve en poudre, } de chaque, une once.

Nitre, deux gros.

Liqueur de Van-Swieten, une demi-once.

Mêlez le tout et divisez en seize prises. On met chaque prise dans une bouteille d'eau que l'on prend dans vingt-quatre heures; on peut l'édulcorer avec le sirop de salsepareille, ou le sirop de Cuisinier. On s'en sert principalement dans les gonorrhées; si l'on avoit à traiter une vérole confirmée, on peut diminuer la quantité du nitre, et augmenter la dose de la liqueur.

Liqueur anti-Vénérienne des Browniens.

Eau de cannelle, trois onces.

Sublimé corrosif, quatre grains.

Teinture d'opium, deux scrupules.

Mêlez et donnez progressivement de quarante à quatre-vingts gouttes deux à trois fois par jour, dans un verre de décoction sudorifique.

Convulsions pendant le travail de l'Accouchement.

L'eau de fleurs d'orange, avec de l'esprit de corne de cerf, deux lavemens et une saignée n'avoient rien produit. On donna dix gouttes d'éther acétique, et dix grains de sucre dans une cuillerée d'eau de mélisse, avec un lavement laxatif; on renouveloit de demi-heure en demi-heure; six heures après la première dose, les convulsions cessèrent, et l'accouchement eut lieu. Une ou deux saignées du pied auroient plus promptement agi en pareil cas.

Fièvres Quartes automnales.

Quinquina rouge, une once.

Opium gommeux, quinze grains.

Sel ammoniac, un gros.

Divisez-en huit bols, et dissolvez-en deux dans un demi-verre de bon vin de Frontignan, que vous prendrez chaque jour.

Migraine.

Les fumigations aromatiques, les boissons carminatives,

le tartre stibié à petite dose, l'ipécacuanha à cinq grains, les infusions anti-spasmodiques, les fomentations sur le front avec l'eau de mélisse et de tilleul, l'éther sur du sucre, quelquefois un grain d'opium, sont tout autant de remèdes qu'on peut administrer; mais aucun ne soulage plutôt que les eaux minérales salines à petite dose, et continuées pendant longtemps. Les accès ont été retardés et même prévenus par le seul usage des eaux de Sedlitz, prises à la dose d'un verre le matin à jeun. On peut les remplacer par un gros de sel d'Epsom pris le matin à jeun dans un verre d'eau chaude. On peut joindre à la fin la décoction de kina, de valériane, d'enula campana et d'autres amers. Une bouteille d'eau de Sedlitz par jour, purge lentement et sans douleur.

Rhumatisme.

Gomme gayac, un gros et demi.

Faites-la dissoudre dans un jaune d'œuf; ajoutez,

Eau de menthe, deux onces.

— de sureau, six onces.

Donnez-en de deux en deux heures une cuillerée; ou bien,

Vin antimonié d'Huxham, ou eau bénite de Ruland, une once.

Extrait d'aconit, demi-gros.

Faites dissoudre, et en donnez vingt à trente gouttes trois fois par jour.

Mercure doux.

Soufre doré d'antimoine, de chacun deux scrupules.

Sucre en poudre, deux gros.

Mêlez, et donnez-en huit à dix grains trois à quatre fois par jour.

Miel, une once.

Huile de térébenthine, deux gros.

Mêlez et triturez, la dose est de deux cuillerées à café matin et soir.

L'extrait d'aconit donné à des doses toujours croissantes, n'a jamais manqué son effet. On intercalle de temps en temps quelques purgatifs drastiques.

Dans le rhumatisme, extérieurement on applique un emplâtre de chaux vive et de térébenthine malaxée, ou de chaux vive et de miel.

Camphre, un scrupule,

Dissous dans l'huile de térébenthine, deux gros.

Sel volatil de corne de cerf, quinze grains.

Semence de cumin en poudre, deux gros.

Onguent nervin du codex, demi-once.

Savon noir commun, une once.

Mêlez, faites un liniment avec lequel on frotte les parties

douloureuses deux à trois fois par jour; on les enveloppe ensuite avec un linge chaud.

Savon de Venise, demi-livre.

Huile de térébenthine, une livre.

Sel de tartre, demi-livre.

Mêlez, triturez; on en fait usage comme du précédent.

Axonge de porc, une once.

Sublimé, soixante grains.

Triturez, mêlez exactement; on en fait tous les soirs des frictions d'un gros à la plante des pieds.

Le docteur Cyrillo, professeur à Naples, assure qu'il n'a jamais manqué de guérir la sciatique par ce moyen.

Jaunisse ou *Ictère.*

Eau de menthe, teinture de rhubarbe, de chacune trois onc.

Arcanum duplicatum, extrait de pissenlit, de chacun trois gros.

Mêlez et le donnez par cuillerée de deux en deux ou de trois en trois heures.

On doit tenir le ventre libre par les purgatifs, et comme souvent il y a spasme, on donne avec succès l'eau de menthe et l'éther. Les frictions anodynes sur la région du foie et de l'estomac sont utiles; lorsque l'estomac est très-sensible, on donne l'opium avec la gomme arabique.

Pilules viscérales de Kœmpf dans les Obstructions.

Extrait de pissenlit, de mille-feuille, de chardon bénit, de fleurs d'arnica, de chacun deux gros.

Tous les extraits doivent être préparés selon le procédé de Lagaraye.

Gomme ammoniaque dissoute avec égale quantité de terre foliée de tartre, et réduite par évaporation en consistance d'extrait, demi-once.

Gomme de lierre, demi-once.

Rhubarbe, deux gros.

Faites-en des pilules de trois grains. On peut, selon les différentes indications, ajouter à volonté l'extrait de ciguë, la teinture d'ellébore, les savons antimoniaux, &c.

On donne trois ou quatre fois par jour, dix de ces pilules.

Infusion Viscérale.

Herbes et racines de pissenlit.

— — de saponaire.

— — de chiendent.

— — d'absinthe.

— — de trèfle de marais.

On fait infuser ces plantes dans l'eau, en un vase fermé pendant quatre à cinq heures, on passe ensuite, et on en boit une tasse trois à quatre fois par jour.

Pilules Dépuratives dans les Éruptions cutanées Chroniques.

Extrait de douce-amère, une once.

Antimoine cru, sommités de douce-amère en poudre, de chacun demi-once.

Faites-en des pilules de trois grains; on en donne de douze à vingt par jour.

Elixir roborant de Whitte.

Quinquina en poudre, quatre onces.
Gentiane rouge, une once.
Écorce d'orange, une once et demie.
Esprit de vin, quatre livres.

On le fait digérer à une légère chaleur pendant quatre jours.

Essence anti spasmodique.

Essence d'assa-fœtida, demi-once.
— de castor, Ether sulfurique, } de chacun, deux gros.
Laudanum liquide de Sydenham, un gros.

La dose est de vingt à trente gouttes, trois à quatre fois le jour.

Pilules anti-spasmodiques.

Assa-fœtida, deux gros.
Castor, un gros.
Extrait de valériane.
Opium, huit grains.
Faites des pilules de deux grains.

Vin scillitique de Hautesierk, pour l'Hydropisie.

Scille, une once.
Racine de calamus aromaticus, Ecorce d'orange, } de chacun, deux gros.
Bon vin blanc, deux livres.
On fait digérer pendant trois jours; on filtre.
On ajoute oximel scillitique, une once.

Pilules alliacées dans l'Hydropisie.

Ail et savon de Venise, de chacun deux gros.

Faites des pilules de deux ou trois grains. La dose est de trente grains par jour.

Gouttes hydragogues.

Gomme gutte, demi-gros,
Dissoute dans de l'huile de tartre, par défaillance, demi-once.

La dose est de trente gouttes, trois ou quatre fois le jour.

Amaurose arthritique.

Extrait d'aconit, de deux scrupules à un gros.

Camphre, un gros.

Rhubarbe en poudre, demi-once.

Faites des bols de quatre grains, avec suffisante quantité de sirop. On en donne matin et soir cinq. On augmente successivement la dose du camphre. Si l'amaurose existe par débilité, au lieu d'aconit, on substitue l'extrait de quinquina.

Amaurose syphilitique.

Extrait d'aconit, un gros.

Calomelas, dix grains.

Opium, huit grains.

Camphre, quinze grains.

Faites des pilules de trois grains. On en donne cinq deux fois le jour.

Pectoraux dans l'Asthme.

Le plus souvent il n'est que symptomatique.

Les remèdes qui ont le mieux réussi sont l'émétique, les anti-spasmodiques, l'ipécacuanha, la scille et ses différentes préparations, les gommes ammoniaques, le benjoin, les fleurs de benjoin, le marrube, l'arnica, l'esprit de sel ammoniac anisé, les diurétiques.

Racine d'énula-campana, une once.

— d'iris, demi-once.

Faites cuire avec dix-huit onces d'eau, réduites à dix onces; ajoutez-y,

Gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre de scille, trois gros.

Sirop de menthe, deux onces.

Mêlez et donnez de quatre à six cuillerées par jour.

Asthme spasmodique.

Gomme de myrrhe, } de chacune, un gros et demi.
— galbanum, }

Castor, quinze grains.

Assa-fœtida, demi-scrupule.

Faites avec le baume du Pérou, des bols de trois grains chacun; on en fait prendre de six à huit fois par jour.

Elixir dans l'Asthme spasmodique.

Extrait de valériane, } de chacun, un gros.
— de mille-feuille, }

Faites-les dissoudre dans

Eau de menthe et de mille-feuille, de chacune deux onces. Ajoutez-y,

Liqueur anodyne d'Hoffmann, ou bien, liqueur de corne de cerf succinée, deux gros.

Mêlez. La dose est de quatre à six cuillerées par jour.

Pilules dans l'Asthme.

Extrait aqueux de myrrhe, un gros.

Extrait de marrube blanc, } de chacun, deux gros.
Gomme ammoniaque dépurée, }
Soufre doré d'antimoine, un gros.
Suc de réglisse, trois gros.

Faites des pilules de trois grains, pour en donner de trois à cinq deux ou trois fois le jour.

Refroidissement ou *Suppression de transpiration subite.*

Une forte infusion de fleurs de sureau, dans laquelle on met trente à quarante gouttes d'esprit de Mindérerus. Cette potion ramène de suite la transpiration.

Colique de Plomb.

Stoll et Lusuriaga réunissent la méthode évacuante et calmante, avec beaucoup de succès.

L'émétique, l'huile de ricin, comme évacuans, ensuite la potion suivante.

Sulfate de magnésie, une once,
Dissous dans l'huile de camomille, six onces.
Extrait d'opium, six grains.
Huile de lin, trois onces.
Sirop de pavot, deux onces.

Toutes les demi-heures, une demi-cuillerée ou une cuillerée entière. La mixtion suivante, donnée après la précédente, manque rarement son effet, si l'on en continue l'usage pendant un certain temps.

Eau de fleurs de camomille, six onces.
Extrait de camomille, un gros et demi.
Sirop de fleurs de camomille, une once et demie.
Opium et camphre, de chacun, dix grains.

Mêlez. Cette mixture se prend par cuillerée, et doit être consommée dans les vingt-quatre heures. Dans la convalescence on donne l'opium, uni aux amers. On applique en même temps extérieurement les fomentations émollientes et aromatiques, des demi-bains et des linimens anodyns, un liniment d'huile de camomille et d'opium, en friction sur le ventre.

Stomachiques.

La conserve de genièvre se donne dans le vin d'Espagne, lorsqu'il y a manque d'appétit dans les convalescens; ou bien

Sucre, vingt grains.
Huile de citron, quatre gouttes.
Limaille de fer, trois grains.
Cannelle en poudre, six grains.

Mêlez. Pour une dose; on la renouvelle de trois en trois heures.

Potion adoucissante dans le Gastritis.

Gomme arabique, une once.

Eau commune, huit onces.
Nitre purifié, un scrupule.
Sirop balsamique, demi-once.
Mêlez. Donnez par cuillerée.

Stomachique des Browniens.

Huile de camomille, quinze gouttes.
Liqueur anodyne d'Hoffmann, un gros.
La dose est de quinze à vingt gouttes toutes les deux ou trois heures.

Emplâtre dans la Cardialgie.

Emplâtre de mélilot, une once.
Camphre et opium, de chacun un scrupule.
Baume du Pérou, suffisante quantité pour malaxer le tout sous forme d'emplâtre mollet.

Fluxion catarrhale de la Vessie.

Infusion de graine de lin, dix onces.
Laudanum liquide de Sydenham, cinquante gouttes.
Faites-en de fréquentes injections dans la vessie.

Engorgement opiniâtre des Testicules.

Huile d'olive ou d'amandes douces, six gros.
— animale de Dippel, un gros.
Alkali volatil, un gros.
Teinture thébaïque, un gros.
On en fait des frictions, que l'on recouvre de suite avec un cataplasme émollient et anodyn bien chaud.

Choléra morbus.

Huile d'amandes douces, } de chacun, une once.
Sirop de pavot, }
Gomme arabique, d'un à deux gros.
Mêlez, et en donnez toutes les demi-heures une demi-cuillerée. On donne l'huile d'amandes douces avec le jaune d'œuf; on fait des fomentations chaudes, anodynes, émollientes, et ensuite aromatiques, sur la région gastrique. Aussi-tôt que le malade n'évacue plus de matières, ou qu'elles ont beaucoup diminué, il faut donner l'opium pur ou ses préparations.

Dyssenterie très-intense.

Opium, un grain.
Camphre, un demi-grain.
Gomme arabique, deux gros.
Lorsqu'il n'y a pas trop d'inflammation, on met, en place de gomme arabique, une once d'eau de menthe.
Mêlez pour cinq doses, de demi-heure en demi-heure.
Ou bien,
Opium, cinq grains.
Camphre, un scrupule.

Mucilage de gomme arabique, une once et demie.
Sirop diacode, une once.
On en donne toutes les heures une cuiller à café jusqu'à trois. S'il y a atonie bien prononcée, on y ajoute l'eau distillée de cannelle, ou du quinquina en extrait ou en décoction.

Hématurie ou Pissement de sang.

Le thé de fleurs de camomille, avec quelques gouttes de liqueur anodyne d'Hoffmann.
Eau de cannelle, quatre onces.
Ether sulfurique, un gros.
Laudanum, un gros et demi.
Sirop d'écorces d'oranges, une once et demie.
Toutes les heures, une cuillerée à bouche en injection.
Opium pur, quatre grains.
Mucilage arabique, } de chacun, deux gros.
Huile d'amandes douces, }
Infusion de fleurs de sureau, six onces.
On fait extérieurement des frictions avec la teinture d'opium et l'esprit de vin camphré, ou on se sert du liniment volatil camphré.

ÉCHELLE PHARMACEUTIQUE.

Vomitifs.

Tartre stibié, un à quatre grains.
Ipécacuanha, cinq à vingt-cinq grains.
Kermès minéral, deux à six grains.
Oxymel scillitique, une demi-once à deux onces.
Tabac en infusion, un à deux gros.

Anti-vomitifs.

Les anti-spasmodiques.
Les toniques.
Les huileux.
Les anti-vénéneux.
Sel d'absinthe, vingt-quatre grains,
Dans une cuillerée de suc de citron.
Laudanum liquide, de quinze à vingt-cinq gouttes,
Dans demi-once à une once d'eau de cannelle.
Opium, un grain.
Vésicatoires sur l'estomac.

Purgatifs.

Jalap en poudre, de vingt-quatre à quarante grains.
Résine de jalap, de cinq à douze grains.
Cornachine, douze à trente grains.
Aloës, vingt-quatre à quarante grains.
Diagrède, cinq à douze grains.
Rhubarbe, trente à soixante-douze grains.

Séné, un à deux gros.
Sel de Glauber, un demi-gros à deux gros.
— d'Epsom, une demi-once à deux onces.
— de Seignette, *idem.*
— de duobus, *idem.*
Crême de tartre, une demi-once à deux onces.
On la rend soluble en y mêlant du borax.
Sirop de nerprun, une demi-once à deux onces.
Sirop de chicorée composé, *idem.*
Sirop de pêcher, une à trois onces.
Manne, une à deux onces.
Casse, *idem.*
Tamarins, *idem.*
Nitre, *idem.*
Pruneaux.

Nota. Dans les purgatifs composés, on diminue les doses à proportion de la quantité de remèdes que l'on unit, et ils doivent être toujours prescrits par un homme de l'art.

Diurétiques.

Cloportes, dix à douze.
Oxymel scillitique, une à deux onces.
Racine de persil infusée, un demi-gros à un gros.
— de petit houx, *idem.*
— d'asperges, une once à une once et demie.
— d'oseille, *idem.*
— de houblon, une à deux onces.
— d'arrête-bœuf, *idem.*
— de fenouil, un à deux gros.
— de fraisier, *idem.*
Ecorce moyenne de sureau, un gros à une demi-once.
Suc de grande chélidoine, deux à quatre onces.
Teinture de cantharides, dix à trente gouttes.
Nitre, dix à vingt grains.
Vin amer diurétique, une à six onces.
Petit-lait, dix à douze onces.
Une partie des sudorifiques.
Roseau, laitue, alléluia, chausse-trape et turquette.
Les rafraîchissans.

Nota. Les cinq racines apéritives majeures, sont l'asperge, le fenouil, l'ache et le persil; le chiendent, le câprier, l'éringium, la garance et l'arrête-bœuf constituent les cinq racines apéritives mineures.

Sudorifiques.

Fleurs de sureau, une pincée.
— d'hyèble, une pincée.
Sassafras infusé, un à deux gros.

Gayac, ébullition, une à deux onces.
Squine, *idem.*
Salsepareille, *idem.*
Racine de bardane, une demi-once à quatre onces.
Le chardon bénit, l'origan, le pouliot, le thym, la marjolaine, la sauge, le pavot rouge, les baies de laurier, se donnent par poignées dans une pinte, en feuilles, et demi-once en racines.
Soufre, dix à vingt grains.
Eau tiède, râclure de corne de cerf ou d'ivoire, un à deux gros.
Les vomitifs légers.
Les bains.
Les étuves.
Les frictions sèches.
Les anti-spasmodiques.

Fondans.

Suc de chicorée sauvage, deux à six onces.
— de bourrache, *idem.*
— d'oseille, *idem.*
— de pissenlit.
Le petit-lait.
Le savon, quatre à six grains.
Nitre, *idem.*
Saponaire, décoction, un gros à une demi-once.
Sel d'Epsom, un à deux gros.
Mercure doux, un à six grains.
Les raisins.
Les fruits rouges.
Les sudorifiques.
Les purgatifs.
Les vomitifs.
Les pilules de Belloste.
L'extrait de ciguë, un à quatre grains et plus.
Les anti-spasmodiques.

Anti-spasmodiques.

Stramonium, pomme épineuse, extrait, un à deux grains.
Jusquiame, extrait, *idem.*
Belladonna, extrait, *idem.*
Têtes de pavot, une à trois en décoction.
Opium, extrait gommeux, un à quatre et six grains.
Ciguë, suc, dix-neuf à vingt-quatre gouttes.
Douce-amère verte, un demi-gros à un gros.
Camphre, un à quatre grains.
Racine de valériane en poudre, un demi-gros à un gros.
Fleurs de zinc, quatre à dix grains.

Fleurs de mollène infusées, une pincée.
— de sureau, *idem.*
Véronique, *idem.*
Teinture minérale d'Hoffmann, quinze à trente gouttes.
Liqueur anodyne de Sydenham, *idem.*
Opium aqueux, un à trois grains.
Assa-fœtida, deux à dix grains.
Musc, deux à quatre grains.
Castoreum, *idem.*
Eau froide.
Eau chaude.
Toutes les herbes, gommes fétides, et racines puantes.

Toniques.

Les menthes, Sauge, } de chaque, une à trois pincées.
Racine de trèfle d'eau verte, infusée, un à deux gros.
Quinquina, un gros à une once.
Gentiane en poudre, vingt-quatre à soixante-douze grains.
Petite centaurée, *idem.*
Saponaire, décoction, un gros à une demi-once.
Fumeterre.
Tanaisie.
Limaille d'acier.
Le vin généreux.
Les stomachiques.
Les amers.

Stomachiques.

Les toniques.
La thériaque, un à deux gros.
Extrait gommeux d'aloës, six à vingt-quatre grains.
Cannelle en substance, vingt-quatre à soixante-douze grains.
Rhubarbe, dix à vingt-quatre grains.
L'hyssope, L'absinthe, Camomille, } en substance, ou infusion vineuse.
Matricaire, Camomille, } fleurs infusées, un gros à une once.
Ecorce d'orange, — de citron, } confites.
Gentiane.
Les nourrissans.
Les anti-spasmodiques.
Les rafraîchissans, comme négatifs.
L'angélique confite.
L'anis.

Les huiles essentielles avec le sucre.
L'opium.

Rafraîchissans.

L'eau tiède.
Les bains.
L'avoine, un gros à une once.
L'orge, *idem.*
Le chiendent, une demi-once à deux onces.
La groseille.
Les cerises.
Les framboises.
Les fraises.
La racine de fraisier, deux gros à deux onces.
Le parenchyme du citron.
— de l'orange.
Le suc d'oseille.
Les laitues } infusées.
Les blètes }
Le petit-lait.
Le sirop de vinaigre.
L'eau de veau.
— de poulet.
La saignée.

Pectoraux.

Fleurs de guimauve, } de chaque, une pincée.
— de mauve,
— de violettes,
— de coquelicot,
— de bouillon blanc,
— de pied de chat,
Infusion à froid de graine de lin, } édulcorée.
— de racine de guimauve
La pâte de guimauve.
Le sucre.
Le lait chaud.
Les vapeurs émollientes respirées.
La manne.
Le kermès comme incisif.

Pectoraux incisifs.

Feuilles de bourrache.
— de lierre terrestre.
— d'hyssope.
— de véronique.
— de capillaire.
— de scolopendre.

Fébrifuges.

Quinquina, deux à huit gros.

Racine de gentiane en poudre, vingt-quatre à soixante-douze grains.

Petite centaurée, *idem.*

Suc d'oseille, quatre à huit onces.

Camomille, infusion, un à deux gros.

Sel d'Epsom, un demi-gros à deux gros.

Racine infusée de trèfle d'eau, vert, deux gros.

Buis et houblon.

Chicorée sauvage.

Chamædris.

Fumeterre.

Trèfle d'eau vert.

Absinthe.

Patience.

Opium uni au quinquina.

Vermifuges.

Les toniques.

Les stomachiques.

Racine de valériane sauvage, un demi-gros à un gros.

Semen-contra, vingt-quatre à soixante-douze grains.

Racine de fougère mâle, un demi-gros à un gros.

Les mercuriaux.

Le tartre stibié, un grain pour les enfans.

Anti-scrophuleux.

Les toniques.

Les alkalis.

La saponaire en décoction.

Le houblon, *idem.*

La feuille de noyer infusée.

Les sommités de houblon, une à deux onces.

La gentiane.

La petite centaurée.

Les anti-scorbutiques, combinés aux mercuriaux.

Anti-scorbutiques.

Le suc d'oseille.

— de cresson.

— de cochléaria.

Racine de raifort en infusion.

Sirop anti-scorbutique.

Vin anti-scorbutique.

Le bouillon de tortue.

Le cresson de fontaine.

Le beccabunga.

La graine de moutarde.

Les oranges.

Les citrons.

Et tous les fruits acides.

La tisane acidulée par l'acide sulfurique ou le vinaigre.

Nourrissans.

Le gruau.
La tisane d'orge et le chiendent, par le sucre qu'il contient.
Le sagou.
Le chocolat.
Le lait.
Le bouillon de bœuf.
— de volaille.
Le mouton, Le veau, Le poulet } rôtis.
Les œufs frais.
Le lait de poule.
Les loochs mucilagineux.
Le bon vin vieux et rouge.
La colle de poisson.
Le riz.
La crême de riz.

Poisons animaux.

Les cantharides.
La morsure des vipères.
Celle des animaux enragés.
La morsure du scorpion, des abeilles, des guêpes.

Poisons minéraux.

La chaux.
Les acides minéraux.
Le sublimé.
L'arsénic.
Le vert-de-gris.
Le plomb.
Les alkalis.

Poisons végétaux.

Les acides végétaux.
La jusquiame.
La belladonna.
La pomme épineuse.
La ciguë.
L'aconit.
Les pignons d'Inde.
La noix vomique.
La coque du levant.
Le staphisaigre.
L'euphorbe.
Certains champignons.

Rubéfians et Caustiques.

La moutarde.
Les cantharides.
La pierre à cautère.
La pierre infernale.
L'alun calciné.
L'eau de Rabel.
Le suc d'euphorbe.
Le moxa.
Le fer rougi.
L'eau bouillante.
Les huileux bouillans.
Les acides minéraux.
Les alkalis.
L'arsénic.
La chaux vive.
La résine d'euphorbe, qui agit lentement.
Le bois de garou.

Evacuans locaux.

Les scarifications.
Les ventouses.
Les ventouses scarifiées.
Les sangsues.
Les mouchetures.
Les sétons.
Les taillades.
Les ponctions.
La saignée.
Les cautères.

Résolutifs.

L'eau vulnéraire.
Le sel et l'eau.
Le vin et l'eau.
L'eau tiède ou froide.
L'eau végéto-minérale.
Les spiritueux.
Les émolliens.
Les anti-spasmodiques.
Les sudorifiques.
Les emplâtres noirs.
— de vigo cum mercurio.
— de diachilum.
L'eau de rose.
— de lavande.
Les alkalis.
L'huile et l'alkali volatil.
Toutes les menthes.
La farine de fœnugrec.

Anodyns et émolliens.

Les anti-spasmodiques.
Le lait.
Le safran.
Les fleurs et feuilles de mollène
— de bouillon blanc.
— de pas d'âne et de violier.
La graine de lin.
La guimauve blanche.
La mauve.
L'eau tiède.
L'huile récente.
Toutes les plantes narcotiques.

Vulnéraires.

Feuilles de pied de lion.
— de verveine.
— de sanicle.
— d'angélique.
— de tanaisie.
Les feuilles de pervenche.
— de lierre terrestre.
— d'aigremoine.
— de millepertuis.
Les vulnéraires suisses.

Aromatiques.

Feuilles de sauge.
— de laurier.
— de lavande.
— de mélisse.
— de sarriette.
— de romarin.
— de marjolaine.
Les feuilles de serpolet.
— d'origan.
Les huiles essentielles.
La cannelle.
Le safran.
L'anis.
Le citron.

Emménagogues.

La poudre de charbon.
L'aloës.
Le castor.
Le safran.
Le fer.
Le mercure.
Les stimulans.
Les anti-spasmodiques.
Les émétiques.
Les purgatifs.
Les diurétiques.
La rhue.
Le marrube.
La matricaire.
La camomille.
Les gommes-fétides,
Et toutes les herbes puantes.

Astringens.

Acides minéraux.
— végétaux.
Alun.
Sang-dragon.
Nitre.
Fruits aigrelets.
Ecorce de grenade.
— de chêne.
Racine de bistorte.
— de tormentille.
— de grande consoude.
— de plantain.
— de salicaire.
— de mille-feuille.
Noix de galle.
Quinquina.

Expectorans.

Le lierre terrestre.
L'hyssope.
Le marrube.
Le pouliot.
L'aunée.
L'iris de Florence.
La scille.
Le tussilage.
Le benjoin.
Le styrax calamite.
La bourrache.
La violette.
Le miel.
Le kermès minéral.

Remèdes éprouvés contre la Goutte et le Rhumatisme (1).

Prenez parties égales d'aristoloche ronde, de gentiane, de chamædrys, ou petit chêne et de centaurée, réduisez en poudre, et prenez-en une drachme dans une tasse d'eau ou de bouillon, tous les matins pendant trois mois : réduisez ensuite la dose à trois quarts de grain pendant trois autres mois, puis à une demi-drachme. Après la première année, on n'en prend plus que cette dernière quantité de deux jours l'un. Ce remède agit lentement. Lorsque la goutte est à l'estomac, des bols de musc à la dose de six, huit grains et même plus, calment le hoquet et les convulsions. On donne aussi un julep de huit onces avec douze grains de musc, on peut le combiner avec le cinabre et tous les anti-spasmodiques. Plusieurs observations de M. Small, chirurgien anglais, constatent que les parties attaquées de la goutte veulent être tenues fraîchement, que la chaleur leur est nuisible, et qu'il ne faut les couvrir que comme en santé. Il prévenoit ses accès par un vomitif avec le tartre émétique et du quinquina, ou du moins il en diminuoit le nombre. Un grain d'émétique avec un gros de quinquina, pris le soir, lâche doucement le ventre le lendemain matin, et est aussi bon en pareil cas. La résine de gayac à la dose d'une once, et mêlée avec deux gros de savon médicinal, est très-bonne dans la goutte, et prise pendant six semaines, au printemps et en automne, pendant deux années de suite, elle délivre pour toujours de

(1) Tous les remèdes et formules qui suivent sont extraits des ouvrages des meilleurs auteurs, et consignés, pour la plupart, dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et dans les journaux de médecine.

la maladie. La dose est depuis un demi-gros jusqu'à deux scrupules soir et matin. Lorsque la goutte est vague, M. Theden unit au gayac le sel volatil de corne de cerf. La rose de neige de Sibérie, *rododendron ponticum* de Tournefort, qui se trouve dans l'Archipel, aux environs de Gibraltar, est spécifique pour les douleurs de rhumatismes et vénériennes : on en met une once (feuilles avec leurs pétales) dans quatre onces d'eau, renfermées dans un vase qu'on place sur un feu doux qui approche de l'ébullition, pendant vingt-quatre heures : on passe ensuite, et l'on donne la moitié à jeun au malade, et le restant après dîné. On le renouvelle en cas de besoin : Kolpin en a constaté l'efficacité. Les feuilles de jusquiame passées sous la cendre ou pilées et frites dans une poêle, appliquées en cataplasmes, calment les tumeurs inflammatoires, dissolvent le lait grumelé des mamelles, appaisent la goutte et le rhumatisme, et les guérissent même. Leur décoction, reçue en vapeur, est également spécifique. Suivant plusieurs observations de M. Renard, médecin à la Fère, il faut se garantir de l'absorption par le nez ou la bouche ; en lavement, la jusquiame est très-dangereuse. Fothergill assure avoir toujours réussi à guérir la sciatique, en donnant un grain de calomelas dans de la conserve de rose pendant dix jours, et faisant boire dans du sirop simple trente gouttes de vin antimonié, et vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque. Si la maladie persistoit, il donnoit deux grains de calomelas, et le lendemain il n'en donnoit plus qu'un ; ainsi alternativement. Le prince de Monaco fut guéri de la goutte, par l'application sur la partie malade d'un morceau de la feuille du figuier d'Inde, opuntia ou cardasse, légèrement échauffée, et renouvelée jusqu'à la cessation de la douleur. Cette plante croît abondamment à Nice, Monaco, &c. Un médecin de Harlem a publié un baume et une décoction qu'il regarde comme très-utiles pour diminuer les accès de goutte et en appaiser la douleur. Il conseille de prendre quatre onces de polypode, d'hermodate, de racine de bardane, de salsepareille, et deux onces du saint-bois ; on coupe le tout bien fin, et on le jette dans neuf pintes d'eau et trois de vin ; on laisse reposer pendant une nuit, puis on fait bouillir pendant trois heures ; on coule. On jette de nouveau dix pintes d'eau et deux de vin : on fait bouillir jusqu'à diminution d'un tiers, et l'on mélange les deux liqueurs pour breuvage. Le malade doit s'en servir tous les jours, en faire son unique boisson, et s'abstenir du vin et des acides. Le baume se fait avec trois onces de térébenthine, une once et demie de sel de tartre, deux onces de savon et une pinte et demie d'eau de pluie. On remue bien le tout, et lorsqu'on voit à la sur-

face une pellicule, on ajoute deux onces d'esprit de matricaire ou de génièvre. Il faut faire usage à l'intérieur de la décoction ci-dessus, dans le temps qu'on se sert du baume en friction. M. Sédillot jeune a employé avec le plus grand succès, sur lui-même et sur diverses autres personnes qu'il a traitées, l'éther acétique, en friction sur les douleurs rhumatismales. On en verse quinze, vingt gouttes, et jusqu'à un gros et même une once en plusieurs reprises sur la partie malade, et l'on fait des frictions avec la main. Au bout de douze heures, on renouvelle, et il est rare que la douleur persiste. Il y a des observations qui prouvent, qu'employé à la dose de demi-gros soir et matin, en friction sur des douleurs goutteuses, l'éther acétique a également réussi. Dans les coliques d'estomac et du bas-ventre, dans l'ivresse, et toutes les fois qu'il faut calmer localement, l'éther acétique est préférable à l'opium et à l'éther sulfurique ; il est moins évaporable que celui-ci, ne laisse point de sécheresse et de stipticité à la bouche, et à la dose d'un demi-gros, il invite au sommeil. On en donne à l'intérieur aux adultes, de trente à quarante gouttes, et on renouvelle la dose au besoin. On le prépare en distillant à parties égales de l'alkool et du vinaigre radical pendant trois fois de suite, puis on le rectifie avec du carbonate de potasse (sel de tartre), et on distille de nouveau. Beaucoup de guérisons constatent les bons effets de la gomme de gayac dissoute dans le tafia. On en prend une cuillerée à café tous les matins à jeun ; on peut commencer dans le temps des douleurs, et deux heures après on déjeûne avec du lait, puis on dîne, mangeant de tous les mets, doux ou épicés, buvant du vin, mais sans faire aucun excès. Quand les douleurs sont passées, on peut n'en prendre que deux fois la semaine, cela suffit pour prévenir les accès. L'usage de cette liqueur fond les loupes, et est utile contre bien d'autres maladies. En voici la composition : Dans trois pintes de tafia, on fait infuser deux onces de gomme de gayac pulvérisée ; on l'expose au soleil pendant huit jours ; la bouteille bien bouchée, on remue de temps en temps, on a soin de ne pas la remplir entièrement, crainte qu'elle ne casse par l'effervescence ; on filtre à travers du coton ou du papier brouillard, et l'on conserve dans des-bouteilles pour l'usage. Le temps bonifie cette liqueur. Les feuilles de choux appliquées sur les douleurs arthritiques les ont souvent fait cesser ; on a conseillé même d'en couvrir tout le corps, ce qui excite une abondante transpiration. Une tisane faite avec deux fortes pincées de feuilles de cassis (*ribium nigrorum stipites*) et les chaussons de taffetas gommé, ont été également très-salutaires. M. Ramel, médecin de la Ciotat, rapporte plusieurs observations de

rhumatismes chroniques, qu'il a guéris par le moyen des frictions mercurielles, au tiers; deux onces lui ont suffi; la première friction n'étoit que d'une drachme, mais augmentée progressivement; et sur la fin, il mettoit deux jours d'intervalle entre leur administration. Le mercure seroit nuisible dans le rhumatisme aigu. Scribonius, médecin romain, qui vécut sous l'empire de Claude, et s'enrichit dans la pratique de son art, conseille de broyer de la pariétaire avec un peu de sel, et de l'appliquer sur les congestions goutteuses. Storck rapporte huit guérisons de douleurs rhumatismales ou de gouttes, dont quelques-unes étoient tophacées, par l'usage de l'extrait d'aconit, depuis dix grains par jour jusqu'à soixante, divisé en quatre doses. Pringle conseilloit de combattre la goutte par-tout où elle se montroit, avec les sangsues, et cette méthode a eu du succès.

Sommités de la Millefeuille.

Plusieurs observations rapportées dans le *Journal de Médecine*, en 1771, constatent la spécificité de l'infusion théiforme de la fleur de millefeuille, dans toutes les maladies nerveuses. Elle a réussi dans les convulsions des enfans varioleux, chez des femmes hystériques; elle a prévenu des fièvres puerpérales, chez des accouchées, en rétablissant le flux des lochies; elle a guéri une épilepsie, suite d'une suppression menstruelle, en rétablissant les règles; elle a fait cesser un spasme universel avec une roideur tétanique, suite d'une fièvre maligne, et une fièvre tierce occasionnée par une gale répercutée; dans ces deux dernières maladies, elle a porté à la peau des pustules et des boutons qui ont été critiques. La racine de la millefeuille est encore préférable, dit-on, à la serpentaire de Virginie. Nous ne saurions trop recommander l'usage de cette plante; c'est un des plus puissans anti-spasmodiques que l'on connoisse en médecine, et qui ne peut jamais nuire. Les femmes grosses très-irritables et très-sensibles, qui en font usage avant leurs couches, n'ont à craindre aucunes mauvaises suites, ni fièvres puerpérales. Une infusion de millefeuille, bue pendant un mois, a encore la propriété de calmer les douleurs des hémorroïdes, et d'arrêter les fleurs blanches excessives.

Agaric.

Dehaën et M. Barbut, médecin de Nîmes, ont arrêté des sueurs colliquatives chez des phtisiques, en leur donnant de cette substance à l'intérieur. On en donne quelques grains en poudre dans une cuillerée d'eau, et l'on continue l'usage plus ou moins long-temps, suivant le besoin. On le donne le soir, lorsque les sueurs ont lieu pendant la nuit.

Trèfle d'eau.

Dans les *Actes de la Société de Copenhague*, année 1774, M. Villius rapporte une foule de guérisons obtenues par l'usage de cette plante. Plusieurs scorbutiques avec des ulcères aux jambes ont été guéris par la décoction du trèfle d'eau, à la dose de trois tasses par jour, et par l'application des feuilles vertes sur les ulcères, ou des sèches macérées dans l'eau. Le même praticien rapporte avoir guéri dans quinze jours, une hydropisie ascite très-considérable, en prescrivant trois verres par jour de cinq pots de petit-lait, dans lesquels on avoit fait infuser à chaud trois poignées de trèfle d'eau, une poignée de racine d'aunée, de raifort sauvage, de feuilles d'asclepias et de fleurs de buglose. Un bol d'un demi-gros de trèfle en poudre, avec un scrupule de cristal minéral, donné avec un verre de décoction chaude un peu avant l'accès des fièvres intermittentes, a très-bien réussi; mais la fièvre n'a jamais résisté à la lessive des cendres de cette plante. Voici comme on la prépare : On fait infuser pendant une nuit, deux pincées de cendres de trèfle dans six onces d'eau, on la filtre et on la cohobe plusieurs fois. Le jour de l'intermission, après avoir fait prendre un verre de la décoction ordinaire, on prescrit six onces de cette lessive chaude aux adultes, et la moitié aux enfans. Sur vingt-trois fiévreux, il n'y en a eu que cinq qui aient été obligés d'en venir à une seconde dose pour être radicalement guéris. On prépare une pâte qui est très-efficace, donnée depuis un demi-gros jusqu'à un gros et même quatre scrupules, dans l'eau distillée de trèfle, chez les malades attaqués de fièvres malignes; en humectant plusieurs fois de la râpure de corne de cerf, avec la lessive susdite, on obtient cette pâte salutaire. Une paralysie survenue subitement par l'impression de l'air froid, a cédé à une boisson chaude de lierre, dans laquelle on avoit fait bouillir une grande quantité de trèfle d'eau, et aux fomentations faites sur les parties douloureuses, avec la décoction de cette dernière plante et de l'ivète, à laquelle on avoit uni huit onces d'eau-de-vie de grain. En fumant du trèfle d'eau, on éprouve beaucoup de soulagement dans les catarrhes. Un collyre avec un blanc d'œuf, une once d'eau distillée de trèfle, et un demi-scrupule d'alun cru, réussit très-bien dans les fluxions commençantes des yeux; si les paupières sont enflées, il faut ajouter au collyre une once d'urine d'enfant, il devient plus résolutif. On peut se servir encore du suc de la grande chélidoine pilée dans un mortier avec S. Q. d'eau distillée de trèfle; on le filtre. Ce collyre, qui a une couleur d'or, éclaircit, dit-on, la vue en guérissant l'ophtalmie. Dans le tintement d'oreille et la surdité, la décoction de cette plante, et

un peu de coton imbibé de son huile essentielle et de celle de corne de cerf, procurent beaucoup de soulagement. Un demi-gros à un gros de la poudre de trèfle d'eau, fait vomir et purge; et un demi-scrupule à un scrupule, avec un peu d'huile essentielle de corne de cerf, est un très-bon vermifuge; les frictions sur le nombril avec l'huile essentielle de trèfle, réussissent aussi. On a vu des maux d'estomac, des coliques, des douleurs vagues, des jaunisses, céder à une décoction de cette plante, à laquelle on unissoit un scrupule de sa poudre dans une once de sa lessive. Rien n'accélère plus l'accouchement que les frictions faites sur le nombril avec l'huile essentielle de trèfle. Elles font cesser même les douleurs qui surviennent à l'hypogastre après l'accouchement, sur-tout si l'on a soin de faire prendre à l'intérieur de l'eau distillée de cette plante, avec deux ou trois gouttes de son huile essentielle, et cinq à six grains de sel volatil de corne de cerf.

Eau à la glace.

On pourroit regarder comme apocryphes, si elles n'étoient bien constatées, les guérisons que le Capucin de Malthe a obtenues en administrant ce remède. Il a guéri des fièvres malignes, ardentes, des foiblesses générales de tout le systême, des hydropisies, un squirrhe au pylore (spasmodique sans doute), des diarrhées, des sciatiques, des rhumatismes, &c. Il prescrivoit jusqu'à trente-six verres d'eau par jour; il la donnoit en lavement, et faisoit des frictions avec de la glace ou de la neige. (Bosquillon prétend que l'eau à la glace ne réussit que dans les pays chauds.)

Ether vitriolique.

Un médecin de Pirna rapporte deux observations d'hernies étranglées qui ont été facilement réduites, après avoir versé dessus demi-once d'éther vitriolique la première fois, et un peu plus la seconde. Après cette application, la tumeur se ramollit, diminua de volume, et fut promptement réduite. Une demi-heure après, le malade eut une selle spontanée très-fétide. Le vinaigre très-concentré a aussi réussi. Comme je crois que, dans cette maladie, il y a beaucoup de spasme, je conseille l'application des narcotiques, et je suis sûr qu'on en retirera de bons effets.

Rhus radicans ou *Toxicodendron.*

Cette plante qui, à l'ombre ou pendant la nuit exhale un gaz si délétère, qu'il occasionne des ophtalmies, des érysipèles au visage, au scrotum, &c. est un puissant remède contre la paralysie et les dartres. On donne à l'intérieur depuis quinze à vingt-cinq grains, et même jusqu'à une once de son extrait fait avec les feuilles vertes ou sèches. Dufresnoy a conseillé

des frictions sur la partie malade, avec de l'huile de toxicodendron, composée avec un sixième de ses tiges, un vingt-cinquième des fleurs de Narcisse des prés, et un soixante-quinzième des racines de jusquiame, qu'on fait infuser à chaud pendant quinze jours, avec la centième partie d'huile.

Ipécacuanha.

Pour le rendre moins désagréable à prendre, et prévenir les secousses, les tiraillemens et les convulsions de l'estomac, chez les personnes nerveuses, il faut mettre depuis huit, dix, quinze à vingt grains d'ipécacuanha concassé dans trois verres d'eau bouillante; on laisse infuser comme du thé, et on en prend un verre de quart-d'heure en quart-d'heure, puis on facilite le vomissement par l'eau chaude. Cette infusion a les mêmes vertus que la racine en nature, dans toutes les maladies où l'on a coutume de l'administrer.

Stramonium et Jusquiame.

On voit dans l'ouvrage de Storck plusieurs observations de manie, de démence et de délire, dans lesquelles l'usage de l'extrait de stramonium depuis un demi-grain jusqu'à trois, a produit une guérison complète. L'extrait de jusquiame à la dose d'un grain jusqu'à quatre, et même jusqu'à quinze par jour, a guéri beaucoup de malades attaqués de convulsions, une épilepsie, deux crachemens de sang, et des délires périodiques.

Quinquina.

M. Brun, médecin de Montpellier, rapporte une guérison de fièvre intermittente chez un enfant à la mamelle, par la prescription à la nourrice d'une drachme de quinquina dans un verre d'eau, et renouvelée de quatre heures en quatre heures, le jour de l'intervalle de la fièvre. Le premier accès ne revint qu'en chaud, et une seconde prescription l'emporta radicalement. Il seroit peut-être nécessaire, dans bien des cas où l'on donne une nourrice aux malades, de leur administrer ainsi le quinquina, et d'autres remèdes appropriés à leurs affections diverses.

Opium.

Donné à la dose d'un grain, divisé en quatre prises, il a fait cesser presque subitement les mauvais effets d'une salivation mercurielle. Un second grain et quelques gargarismes ont achevé la guérison, même des ulcères. En associant le mercure à l'opium, on n'a rien à craindre de ses mauvais effets, c'est la pratique du professeur Dubois. L'opium est lui-même anti-vénérien, et il guérit les chancres à la bouche et à la verge.

Urine de Vache.

Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1707, Lémery rapporte plusieurs guérisons de jaunisses, de douleurs rhumatismales et goutteuses, d'hydropisies, de vapeurs et d'asthmes, obtenues par l'usage de l'urine de vache, qu'on a désignée sous le nom d'eau de millefeuille. On en prend deux ou trois verres le matin à jeun, après l'avoir passée par un linge. Les Allemands se servent depuis fort long-temps de ce remède. La vache doit paître à la campagne, être jeune, et ne point habiter avec le taureau.

Souchet des Indes.

Cette plante est très-bonne dans la colique néphrétique et la rétention d'urine, en l'aiguisant avec le calomélas et dix à trente gouttes d'esprit de sel dulcifié; elle est spécifique contre la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour guérir la goutte et la crampe des perroquets; ils réduisent le souchet en pâte avec du vin, ou ils le laissent en poudre, et en soufflent deux ou trois fois sous l'aile des perroquets. Ils en font un usage journalier dans leurs alimens; et comme c'est un puissant désopilatoire, ils en donnent aux jeunes filles non nubiles. Pour la jaunisse, on fait usage du sirop de souchet à la dose de quatre onces dans une pinte d'eau; on guérit dans quelques jours. Pour faire ce sirop, on prend quatre onces de souchet concassé, quatre livres d'eau et quatre livres de sucre rosat, et l'on fait bouillir selon l'art.

Mercure.

Dans les Indes Orientales, les médecins guérissent les inflammations aiguës du foie, en faisant des frictions mercurielles sur l'hypocondre droit, donnant à l'intérieur le calomélas pour exciter une prompte salivation, et dès qu'elle paroît, la douleur diminue; deux ou trois jours après, on applique un vésicatoire sur le foie, et l'on fait les frictions sur l'hypocondre gauche. On commence le traitement par une petite saignée. S'il y avoit une diathèse putride ou scorbutique, le mercure seroit nuisible; et si la salivation étoit trop grande ou douloureuse, on l'arrêteroit en donnant l'opium à l'intérieur, et appliquant sur le cou des compresses imbibées dans une dissolution de son extrait aqueux. Gilchrist s'est servi avec le plus grand succès des pilules mercurielles dans les inflammations de la vessie, dans celle des intestins, dans les tumeurs inflammatoires du bas-ventre, dans les dépôts, suite des fractures du tibia, dans les douleurs aiguës vénériennes. A Naples on a aussi employé cette méthode dans la pleurésie et la péripneumonie; Gilchrist dit que dès que la salivation s'établit, la résolution s'opère. Dans les tumeurs chroniques, les frictions mercurielles doi-

vent donc n'être pas sans effet. Dans l'ophtalmie aiguë, le calomélas guérit, si on purge le lendemain qu'on l'a donné. Lind rapporte qu'à la côte de Coromandel, on traite la dyssenterie par le mercure avec le plus grand succès ; on l'administre de la manière suivante : On met dans un mortier de marbre, mercure vif, un scrupule, gomme arabique en poudre deux scrupules, on mêle un peu d'eau, et l'on triture jusqu'à ce que le mercure soit éteint : on ajoute un scrupule d'ipécacuanha en poudre, et l'on fait de la masse cent soixante pilules, et le malade en prend une de trois en trois heures : on continue ce remède jusqu'à ce que les urines deviennent pâles, ce qui est le signe de la guérison ; l'on donne alors quelques opiatacés avec la rhubarbe : et on ne néglige point les lavemens émolliens. Pringle a aussi recommandé le calomélas avec la rhubarbe, dans la dyssenterie inflammatoire des armées.

Phosphore.

C'est le remède le plus propre à ranimer les forces vitales abattues, et il n'y a pas de plus puissant cordial ; beaucoup d'auteurs l'ont employé en Allemagne dans des cas désespérés. Il ne faut pas le donner en nature, parce qu'il causeroit des inflammations internes, et la dose ne doit pas être portée au-delà d'un grain dans vingt-quatre heures. Il convient dans les maladies où il y a atonie et dépérissement, même dans celui qui provient de l'empoisonnement par le plomb et l'arsénic. Conradi faisoit dissoudre quatre grains de phosphore dans un gros d'éther, et donnoit dix gouttes de cette solution dans un peu d'eau, de deux heures en deux heures. Il a employé le même remède dans les éruptions rentrées, et avec le même succès. Une jeune demoiselle qui, par mégarde, but une once d'eau dans laquelle étoient conservés deux gros d'éther, fut préservée d'une attaque d'épilepsie qui la menaçoit. Handel, médecin à Mayence, lui prescrivit alors la potion suivante : Faites dissoudre deux grains de phosphore dans demi-once d'huile de jusquiame, et dans demi-once d'eau de menthe ; il lui en fit prendre une cuillerée à bouche pendant deux mois sans interruption, et depuis lors la jeune demoiselle fut délivrée pour toujours de son épilepsie. On peut encore dissoudre deux grains de phosphore dans demi-once ou une once d'huile d'amandes douces ou d'olive, ajoutez une once de sirop quelconque, et trente gouttes anodynes d'Hoffmann : si l'on unit six onces d'eau et un peu de gomme arabique, on a une émulsion à la méthode de Hufeland : on en donne une cuillerée à bouche de deux en deux heures, et plus, selon les circonstances. On a vu des malades à l'agonie, et

qui avoient déjà perdu la parole, la recouvrer après quelques cuillerées, et revenir des portes du tombeau.

Brioine.

La racine de cette plante peut servir à plusieurs usages en médecine ; elle est vomitive, purgative, béchique, incisive, apéritive, fondante, diurétique, emménagogue, anthelmintique, anti-spasmodique, &c. On arrache cette plante en automne ou dans l'hiver; on la coupe par tranches, et on la laisse sécher, pour s'en servir au besoin. Demi-gros de cette racine réduite en poudre et délayée dans un verre d'eau, est un vomitif qui convient aux constitutions délicates, et n'excite point de crampes d'estomac. On la donne dans les diarrhées anciennes, dans les dyssenteries, les fièvres vermineuses, bilieuses, putrides et malignes; dans les fièvres intermittentes (sur-tout après le second ou troisième accès, deux heures avant le frisson) ; dans les affections catarrhales, dans les maux de gorge, dans la coqueluche, l'asthme pituiteux et la péripneumonie bilieuse. Administrée, dans cette dernière maladie, trois heures après une saignée, qui a amolli le pouls, la brioine manque rarement d'emporter le point de côté et le crachement de sang. Elle est aussi efficace que le kermès pour faciliter l'expectoration, dans les affections muqueuses et chroniques de la poitrine ; on la donne alors en oxymel à la dose d'une ou deux cuillerées, de deux heures en deux heures. On prend une once et demie de brioine concassée, une livre de miel et une livre et demie de vinaigre : on fait bouillir pendant une demi-heure, et on coule. On combine encore huit, dix et quinze grains de brioine avec tout autre remède, en bols ou en pilules, comme altérante, diurétique, &c. Ainsi cette plante, qui croît dans nos champs, pourroit au besoin remplacer les autres vomitifs, et l'on doit en faire un plus fréquent usage. M. Hartmand de Montgarny, médecin à Verdun, en a obtenu les plus grands succès dans les différentes maladies dont nous venons de parler.

If.

Cet arbre est très-vénéneux, et l'usage interne de son écorce, ou même la seule absorption du gaz qui s'échappe de ses feuilles, donne naissance à des pustules sur la peau, à des érysipèles ; et une malheureuse domestique qui s'endormit sous un if, périt dans peu de jours couverte de boutons et de dépôts sanieux, et dans un état de dissolution putride. Cependant M. Percy ayant vu que les enfans mangeoient sans en être incommodés, les baies d'if, fit préparer avec elles un sirop et une gelée. Il prescrivit de l'un et de l'autre avec succès, dans la coqueluche, dans les toux chroniques, dans les coliques, dans les douleurs hémorroïdaires, dans la gra-

velle et dans le catarrhe de la vessie. Ce sirop est tout à la fois béchique et incisif; on le donne par cuillerées dans un véhicule aqueux.

Saule cassant.

L'infusion de l'écorce de cet arbre a guéri dans six semaines deux ulcères internes, dont l'un à la poitrine, et l'autre au rein gauche, suite d'abcès qui avoient été ouverts, et qui avoient déjà jeté le malade dans une fièvre lente et dans le marasme : on dit que la décoction de l'écorce des jeunes branches de saule, peut remplacer celle du quinquina.

Assa-fœtida.

Cette gomme administrée par M. Wanter, dans la danse de saint-Guy, dans l'épilepsie, suite d'une gale répercutée, où tout avoit été inutile pour rappeler l'humeur psorique à la peau, dans une manie furieuse avec des convulsions, a toujours réussi. Il la prescrivoit par cuillerées rapprochées, après avoir mis trois onces d'assa-fœtida dans six onces d'eau, et une once de sirop violat.

Sabine.

Wagler a vu chez deux nouvelles accouchées, une tumeur dure et douloureuse dans la région hypogastrique, céder dans quelques jours à la préparation suivante de sabine : Quinquina, demi-once ; feuilles de sabine fraîches et pilées, une once ; faites cuire pendant une heure et demie dans une livre d'eau, et réduire à six onces, passez et ajoutez une once de sirop diacode et de framboises. La dose de cette mixture étoit une demi-tasse toutes les deux heures. Une autre fois le même praticien fit une décoction d'une once seule de sabine dans une pinte d'eau réduite à moitié, y ajouta deux onces de sirop de limon, et en prescrivit une demi-tasse toutes les deux heures ; comme il y avoit chez la malade constipation, il y joignit des prises de soufre. La guérison fut également prompte. Il paroît que la maladie étoit une affection spasmodique de la matrice, et qui cessa par l'administration de la sabine ; il est possible qu'appliquée en cataplasme, elle eût produit le même effet : les narcotiques sont également efficaces en pareil cas.

Perkinisme.

Ce mot vient de Perkin, médecin à Plainfeld dans l'Amérique septentrionale, qui a introduit une nouvelle méthode curative par un attouchement des parties souffrantes, au moyen de deux aiguilles dont l'une est de fer et l'autre de laiton, arrondies au haut et pointues au bas, d'un quart de pouce de diamètre à leur partie supérieure, et de quatre pouces de longueur. Voici de quelle manière on s'en sert :

il faut frotter les parties affectées avec les extrémités pointues des aiguilles, et les diriger ensuite vers d'autres parties plus ou moins éloignées ; quelquefois la douleur disparoît subitement, d'autres fois, il faut revenir aux attouchemens; dans les érysipèles, on fait des frictions très-légères ; on chasse quelquefois les douleurs de tête, en portant seulement les aiguilles sur le front, sur l'occiput, ou sur les tempes. On calme encore par ce moyen les douleurs de poitrine, les douleurs rhumatismales et goutteuses ; on remédie par le même moyen aux brûlures, aux commotions du tonnerre, aux douleurs de dent. On n'opère jamais sur le dos à l'apparition des règles. Les tractions sont spécifiques dans les douleurs de migraine. Est-ce par une influence magnétique ou galvanique, ce qui est la même chose, ou bien, est-ce par le pouvoir de l'imagination et la confiance dans un remède nouveau, que les malades guérissent ? C'est ce que nous n'osons prononcer, et qu'il seroit important d'éclaircir.

Aimant.

M. de la Condamine a guéri plusieurs odontalgies, par l'application de l'aimant. Il faisoit tourner les malades la face du côté du Nord, et touchoit la dent avec le pôle austral. Il s'en est servi sans efficacité dans une ophtalmie, mais la malade se plaignit d'une sensation de froid par l'approche du pôle austral, et cette sensation étoit adoucie par l'approche du pôle boréal, ce qui prouve que l'un pousse du dehors au-dedans, et l'autre attire du dedans au-dehors.

Méthode iatroliptice, ou *Remèdes appliqués extérieurement.*

Spallanzani, Chiarenti et Bréra ont fait beaucoup d'expériences sur les bons effets de diverses substances dissoutes dans le suc gastrique, et appliquées en friction. Ils ont vu que l'opium, la scille, le sublimé corrosif, le quinquina, et la rhubarbe, préparés de cette manière, étoient calmans, diurétiques, anti-vénériens, fébrifuges et purgatifs. Bréra a substitué la salive au suc gastrique, et avec encore plus d'avantages. On peut dissoudre trois ou quatre grains d'opium dans un gros de salive, ou même jusqu'à un scrupule, mais alors on partage la dose en quatre frictions ; on y ajoute ensuite de la pommade ordinaire. La scille se dissout à la dose d'un scrupule en poudre dans un gros de salive, et le sublimé corrosif, à la dose de deux grains répété en friction toutes les quatre heures. Ces diverses substances administrées de cette manière ont beaucoup plus de vertus, que prises à l'intérieur ; mais on a observé que si elles étoient dissoutes dans tout autre fluide que la salive, elles seroient infiniment moins efficaces. Sherwen a aussi employé le tartre émétique dissous

dans l'eau, en friction, avec le plus grand succès dans le cas où il falloit fondre, altérer ou résoudre des obstructions internes, et rétablir le cours de quelque humeur supprimée; il faisoit des frictions avec sept grains dissous dans un peu d'eau.

Formules Variées.

De Haën employoit avec succès contre la toux convulsive des enfans, une décoction de vingt limaçons de jardin, qu'il faut faire bouillir pendant demi-quart-d'heure dans une livre et demie d'eau; il la faisoit boire par petites cuillerées. — *Pilules toniques contre la chlorose :* Limaille de fer non rouillée, extrait de petite centaurée, de gomme ammoniaque, de chaque deux gros; sirop de fumeterre S. Q. pour des pilules. — Dans la pituite du poumon, feuilles et sommités d'hyssope, de millefeuille, de véronique, de sauge, de chaque une poignée, découpez et mêlez en poudre en guise de thé. — *Anthelmintique :* Semen-contra en poudre, trois gros; jalap, vitriol de mars artificiel, de chacun une once; oxymel scillitique, une once; mêlez pour en prendre une petite cuillerée à café de deux heures en deux heures. —Vicat, médecin à Lausanne, a guéri une céphalée rhumatique, une amblyopie et une toux sèche, avec l'infusion de bois de quassia. Il a employé aussi avec succès contre ces maladies, la douce-amère; à l'extérieur la liqueur volatile anodyne de Wogel, dont voici la composition: Esprit-de-vin rectifié, une once; esprit de sel ammoniac fait au vin, demi-once; opium, deux scrupules; de camphre, un scrupule; faites digérer le tout à froid pendant trois jours, dans une fiole, remuez de temps en temps, et ensuite coulez. On verse quatre ou cinq gouttes de cette liqueur dans la main, et on respire fortement dans le cas de migraine; pour l'odontalgie, on en met quelques gouttes avec du coton sur la dent douloureuse. — La solution aqueuse de la gomme de gayac dans l'arthritis a eu du succès. L'huile d'asphalte donnée à la dose de six ou huit gouttes soir et matin, a produit de bons effets dans la phtisie avec crachats purulens; on y unissoit une bouillie faite avec une demi-once de farine de seigle et une livre d'eau. La racine de bénoite a eu quelques succès dans les diarrhées. L'urtication a souvent réussi dans la paralysie. L'usage interne du quinquina et de l'acide sulfurique a rétabli un jeune homme couvert de taches livides, après une violente hémorragie; cet acide est un remède spécifique contre les pétéchies. Des vésicatoires appliqués aux gras des jambes et l'usage du camphre ont guéri un tremblement de tous les membres, accompagné de douleurs fugaces. Une sciatique consécutive a été guérie par les bains de vapeur et un vésicatoire sur le gras de la jambe, dont on a entretenu

long-temps la suppuration. Les fièvres intermittentes, suite d'une obstruction au foie, ont souvent cédé à l'usage d'une teinture de rhubarbe faite avec le sel végétal, à celui d'une décoction de racine de chiendent et de dent de lion, enfin au quinquina. — Une cuillerée de jus de citron est très-efficace contre les douleurs des membres qui accompagnent les fièvres intermittentes, ou qui restent après leur guérison. Les hydropisies à la suite des fièvres intermittentes, ont souvent été dissipées par le seul usage du quinquina. Le musc s'est montré très-efficace dans la coqueluche. La gale est quelquefois épidémique, et elle soulage toujours les rhumatismes. L'huile de graine de jusquiame a guéri un clignotement involontaire de la paupière de l'œil gauche qui datoit de dix mois. La saignée et l'usage interne du camphre, ont eu de bons effets dans un gonflement rhumatique du genou; d'autres fois il a fallu avoir recours au bain de vapeur, et à un vésicatoire sur la partie souffrante. En 1786, le scorbut a été épidémique à Copenhague. Après avoir arrêté la sueur des pieds, il est survenu une douleur très-vive à la plante des pieds, sans gonflement, on l'a combattue par les pédiluves et l'usage de la toile cirée. Un homme qui avoit avalé de l'eau-forte a été sauvé dans trois jours, en prenant de petites doses répétées d'huile d'olive. — On met six grains de phosphore coupé par petits morceaux dans une once d'éther sulfurique rectifié à soixante-cinq degrés, et on agite de temps en temps le mélange pendant trois ou quatre jours, ce qui suffit pour la dissolution entière. — La digitale pourprée ayant la propriété de ralentir le cours du sang, a été donnée avec succès dans les hémorragies actives, et a réussi dans des cas où la saignée avoit été inutile. Elle a guéri un délire maniaque, une hémoptysie, et on la vante dans la phtisie. Lettsom au contraire, lui attribue les plus mauvais effets, et la proscrit. — Le sel commun avalé à la dose d'une cuillerée, donné dans le principe, arrête le crachement de sang; on le renouvelle au besoin. Le docteur Loof a guéri quatre hémorragies avec la liqueur styptique suivante : pierre sanguine et sel ammoniac, parties égales; sublimez dans une retorte, réduisez en poudre le sublimé et la masse terreuse d'un rouge brun qui est au fond de la retorte; mélangez ensemble et sublimez de nouveau; répétez une seconde fois, après quoi vous laisserez tomber en défaillance dans une cave le caput mortuum : la liqueur est d'un jaune foncé, sans odeur, d'un goût d'encre, très-styptique. On en donne quelques gouttes dans deux ou trois cuillerées d'eau. Après les plaies de la tête, il survient souvent une inflammation mortelle des méninges sans que le cerveau y participe; M. Schmuker est parvenu

à prévenir les accidens funestes, en faisant appliquer après la saignée une flanelle imbibée d'un mélange de dix livres d'eau, une livre de vinaigre, quatre onces de nitre, et deux onces de sel ammoniac. Il faisoit renouveler toutes les heures les fomentations froides, et administroit intérieurement le nitre, les sels neutres, les clystères irritans, les émolliens et les laxatifs. — Stoll a remarqué plusieurs fois que l'unique remède propre à arrêter les pertes utérines, étoit l'ipécacuanha à petite dose. — L'huile de lin est spécifique dans les crachemens de sang; elle les arrête à la dose d'une ou deux cuillerées; par précaution on en prolonge l'usage pendant deux ou trois jours. Elle a rétabli l'expectoration chez une phtisique; on pourroit l'employer encore dans les pertes utérines et dans les dyssenteries. — Un tampon trempé dans le vinaigre et des poudres astringentes, introduit dans le nez après l'avoir lié au milieu avec un fil et recouvert d'autres tampons qu'on enfonce successivement, arrête les hémorragies nasales qui sont rebelles. — La poudre de la racine d'acorus verus, ou calamus aromaticus officinarum, à la dose de demi-drachme à une drachme, dans un véhicule aqueux ou en bol, arrête comme par enchantement les hémorragies du nez, même dans le cas où il y a dissolution putride. Elle réussit aussi dans les pertes utérines, facilite l'expulsion du placenta, et accélère l'accouchement en prévenant ou arrêtant les pertes immodérées. On ne l'emploie que lorsque la pléthore est un peu diminuée. — La décoction de pimprenelle, et les grains de la pomme de grenade, ont réussi dans des flux hémorroïdaux très-considérables. — Le célèbre Chesneau arrêta plusieurs pertes utérines excessives, en faisant appliquer sur les reins et le pubis un cataplasme de toiles d'araignées frites dans du vinaigre. Le même moyen lui réussit dans une hémorragie nasale qui alloit devenir funeste, en appliquant le cataplasme sur le front et le nez. — La toile d'araignée arrêta également une hémorragie qui avoit lieu par diapédèse à la joue, sans cause externe. — M. Renard, médecin à la Fère, a employé avec le plus grand succès l'eau froide et la glace dans les hémoptysies; il la faisoit appliquer sur la poitrine, au cou, et la faisoit tenir dans la bouche; il a vu le délire, le transport, une constriction de l'œsophage cesser par ce moyen. — Dans les crachemens de sang, et les taches livides qui couvrent le corps chez les scorbutiques, le quinquina à doses très-rapprochées a eu le plus grand succès, quoiqu'un julep préparé avec l'acide sulfurique et le sirop de baies de sureau eût été sans effet. — Une mauvaise odeur a souvent arrêté des hémorragies nasales et des pertes utérines.

Une hémorragie nerveuse, par diapédèse, sur toutes les parties du corps, chez une jeune fille de dix-huit ans, qui avoit résisté à tous les remèdes, a été guérie par la diète blanche la plus rigoureuse, c'est-à-dire par le lait coupé avec moitié d'eau pour boisson, et le riz au lait pour toute nourriture. — Le phosphate de soude est un purgatif préférable à tous les sels neutres, depuis trois gros jusqu'à six, dans une pinte d'eau. — La crême de tartre, depuis demi-once à une et demie par jour dans l'eau, est le meilleur anti-hydropique; quelquefois elle n'évacue ni par les selles, ni par les urines, et elle guérit néanmoins; pour la rendre soluble, on lui mêle un peu de borax. — Les demi-bains froids, et les fomentations froides sur la tête, sont très-utiles dans les maladies qui proviennent de l'insolation. — Dans le clou hystérique, et les autres maladies nerveuses, la jusquiame verte, pilée et mise sur la tête, des compresses d'eau froide, des boissons et des lavemens froids, ont également réussi. Dans une suffocation de matrice, un lavement d'eau froide est spécifique. — Le laudanum liquide, à la dose de quarante gouttes, en friction, fait dormir. On peut employer ce moyen dans bien des circonstances où les malades frissonnent au seul nom d'opium. — Dans les brûlures, et après les commotions du tonnerre, il faut bassiner les plaies avec de la lessive alkaline, et donner à l'intérieur l'alkali volatil, à la dose de quinze gouttes dans un verre d'eau, et renouveler de temps en temps. — Le grand Linné assure que, pour prévenir l'excoriation des engelures, il faut les arroser avec de l'esprit de sel, alongé d'eau. — On prépare un très-bon élixir pour les dents, avec de la pyrètre concassée, deux onces, qu'on fait infuser dans une chopine d'eau-de-vie de lavande, avec un demi-gros de sel ammoniac; puis on met le tout en digestion, pendant vingt-quatre heures, sur un bain de sable. — L'électricité a réussi dans les fausses ankiloses. Duverney rapporte, dans les Mémoires de l'Académie des sciences, une cure merveilleuse, opérée par le baume d'une femme dite Géneviève, dans une plaie gangréneuse de tout l'avant-bras : il est composé de trois livres d'huile d'olive, deux setiers d'eau rose, demi-livre de cire neuve, une livre de térébenthine de Venise, et deux onces de santal rouge en poudre; on fait bouillir le tout dans trois demi-setiers de vin rouge; après demi-heure d'ébullition, on retire; on laisse refroidir, et l'on sépare le baume du vin, ainsi que les poudres qui restent au fond du pot. On se sert de ce remède, non-seulement contre les blessures, mais contre les douleurs externes et internes. On fait des frictions, et on l'avale à la dose de deux gros. — On conseille, pour les cors,

un emplâtre fait avec deux onces de cire vierge, deux onces de gomme ammoniaque en poudre, et six gros de vert-de-gris. Après l'avoir préparé, on l'étend sur du linge, et on l'applique sur les cors, qu'on a un peu ramollis par l'eau chaude. — Le savon blanc en friction, de même que le sang de taupe, et les feuilles pilées de campanule, détruisent les verrues. — Les lotions avec l'urine ont guéri, en peu de temps, une plaie au front, avec carie de l'os. — La glace, dans la bouche, fait cesser les accès d'épilepsie — Pline dit que les larmes de la vigne, guérissent la gale, la lèpre et les feux volages; il faut auparavant se laver avec de l'eau nitrée; le suc de la vigne, mêlé à l'huile, est un fort bon dépilatoire et fait tomber les cheveux si l'on s'en frotte souvent. — Le vinaigre radical peut servir d'épispastique, on en mouille un taffetas ciré. — Un coup sur l'estomac a donné naissance à un moeléna, qui est devenu mortel; il a été suivi de jaunisse et d'hydropisie. Baumes conseille dans cette maladie, après l'usage des acides végétaux, minéraux, les lavemens purgatifs, les cathartiques anti-septiques, de continuer long-temps le petit-lait, la terre foliée à base d'alkali fine minéral, et le suc des plantes savonneuses, pour prévenir les rechutes. — On vante, contre la fièvre intermittente, le cataplasme suivant, dont l'odeur seule fait suer : deux onces d'ail nouveau, demi-once de racine de gentiane pulvérisée, deux scrupules de poivre, un demi-scrupule de safran, et Q. S. de l'écorce de cardamome ou de la lessive de foulon. On l'applique à l'index ou au doigt du milieu. — Locke, en voyageant en Hollande, guérit un négociant, son hôte, qui ne pouvoit digérer, et faisoit un abus considérable de liqueurs pour faire cesser les douleurs de son estomac, en lui conseillant l'eau pure pour boisson. — Le quinquina, à l'intérieur, a guéri une suppuration de la vessie. M. Nicolaï de Saussi, médecin à Fougère, a éprouvé que le quinquina et les purgatifs ont délivré un religieux de ses attaques de goutte; ce qui vient à l'appui de ce que nous avons dit ci-dessus, en parlant de ce remède, employé avec tant de succès par le médecin du prince-régent de Portugal. — J'ai vu employer très-souvent, pour l'ozène vénérien, un onguent composé de deux gros de litharge de plomb, de céruse et de pierre calamine; on triture dans un mortier, et l'on ajoute une cuillerée d'huile rosat, de suc de morelle et de joubarbe. On continue jusqu'à ce que le tout ait la consistance d'un onguent. On le porte dans le nez sur une tente; on fait des injections avec l'eau de Barèges, et on dessèche avec le pompholix. On propose aussi de prendre, en pareil cas, un bol fait avec deux scrupules de marguerites blanches,

ix grains de pommade mercurielle, trois grains de camphre, et deux grains de soufre doré d'antimoine de la troisième précipitation. Mais je préfère à tous ces remèdes la poudre de charbon, prise en guise de tabac, ou insuflée dans le nez avec un chalumeau. — L'assa-fétida, en bol, a guéri des fièvres intermittentes très-rebelles. — La noix vomique, qui est un poison si terrible pour les animaux, a été donnée avec succès à la dose de huit grains, délayée dans un verre de bouillon de veau, sur-tout contre la dyssenterie. On en conseille l'usage dans les fièvres, la cachexie, les catarrhes, les rhumatismes, la rage, la morsure des animaux vénimeux, le mal vénérien, la gale, la céphalalgie, l'hystérie, l'hypocondrie, les ulcères sordides, la manie et les affections nerveuses. — La gelée de cerfeuil est très-bonne pour fondre les obstructions, à la dose d'une cuillerée dans demi-setier d'eau de chiendent, après y avoir fait fondre, depuis un gros jusqu'à quatre, de sucre de lait. Cette gelée se prépare avec trois pieds de veau, deux onces de corne de cerf râpée, qu'on fait bouillir dans une pinte et demie d'eau; à une forte chopine de colature, ajoutez trois poignées de cerfeuil nouvellement cueilli; faites bouillir encore quelques minutes, passez et conservez pour l'usage. — M. Marcus a vu des effets surprenans des bols dont nous allons donner la composition, dans le premier et le second degré de la phtisie : prenez trois gros de myrrhe, un gros et demi de baume du Pérou ou du Canada, et demi-gros d'extrait d'opium. Faites-en des pilules d'un grain; on en donne toutes les deux heures, deux et trois alternativement, avec trois à quatre gouttes de teinture d'opium. — M. Fowler, à Londres, guérit toutes les fièvres intermittentes avec la préparation suivante : arsénic blanc, sel de tartre dépuré, de chaque, soixante-quatre grains; eau distillée de fontaine, demi-livre. Faites bouillir au bain de sable, jusqu'à ce que l'arsenic soit parfaitement dissous. Lorsque la solution est froide, ajoutez esprit de lavande composé, demi-once, et eau de fontaine distillée, autant qu'il en faut, pour que la quantité entière du liquide soit du poids d'une livre. Quatre-vingts gouttes de cette solution contiennent un demi-grain d'arsenic. M. Fowler en donne entre les accès, deux fois le jour, aux enfans de deux ans, deux gouttes, et aux adultes, de dix à douze gouttes. Ce remède ne doit être administré que par un médecin très-prudent. C'est un poison violent, qui devient un remède salutaire, donné avec intelligence et précaution. — Dans les esquinancies, les Allemands soufflent dans la bouche de l'alun en poudre, avec le plus grand succès.

FORMULAIRE EMPIRIQUE (1).

Pleurésie.

Faites une infusion théiforme de la germandrée ou petit chêne; elle porte à la peau, et est excellente pour guérir les pleurésies.

Epilepsie et Apoplexie.

Dans le moment de l'accès, il faut mettre une certaine quantité de gros sel dans la bouche du malade ; à l'instant le paroxisme cesse. — Dans l'apoplexie on agit de même.

Rhumatisme.

Baume tranquille, deux onces.
Baume de Fioraventi, } de chaque, une once.
Esprit-de-vin camphré, }
Laudanum liquide, deux gros.
Mêlez le tout ensemble, et faites des frictions.

Pulmonie.

Fumigations plusieurs fois dans la journée, d'un mélange de poix et de cire jaune, qu'on fait fondre dans une terrine.

---

(1) En publiant les remèdes rationnels, et depuis long temps en usage dans les hôpitaux, nous avons cru ne devoir pas négliger une foule de remèdes empiriques également consacrés parmi le peuple, et dont chaque jour démontre l'efficacité Par remèdes empiriques, nous sommes loin d'entendre ces formules mises en vogue par le charlatanisme ou l'aveugle crédulité, mais ces pratiques vulgaires, appuyées sur l'expérience, et qui ont pour base la vertu spécifique de certaines plantes. C'est aux sauvages que nous devons la connoissance de l'opium, du quinquina, de l'ipécacuanha du séné, de la casse, de l'aloës, du camphre, de l'assa fœtida, etc. Avant Storck, les paysans russes appliquoient la ciguë sur les cancers. Pourquoi ne voudroit-on pas que le peuple de la campagne pût, par un secret instinct, ou par une inspiration de la Providence, trouver dans les plantes qui l'entourent une foule de remèdes propres à guérir ses maux? En écrivant pour les médecins et les habitans de la campagne, un *Manuel de Santé*, nous devions indiquer les plantes salutaires qui croissent dans leurs champs. C'est là que la nature a établi pour eux ses laboratoires de pharmacie, et nous devons regarder les pratiques usitées encore aujourd'hui parmi le peuple, comme un fragment de la science que posséda jadis Salomon sur la vertu médicinale de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, et dont le souvenir, depuis cette époque, s'est perpétué d'âge en âge dans les familles. J'ai toujours pensé que la meilleure matière médicale seroit celle qui recueilleroit toutes les formules empiriques, et dont on feroit ensuite un choix raisonné. On y trouveroit beaucoup de remèdes spécifiques, et ce seroit bien le cas de dire alors, comme dans beaucoup d'autres circonstances, *vox populi, vox Dei*...

Fièvre quarte.

On boit un demi-setier de suc de chicorée sauvage tiède au commencement du frisson. — Un dé plein de graine d'argentine, et pris dans un œuf frais au commencement du frisson, réussit aussi.

Rétention d'urine.

Petit-lait clarifié, une pinte.
Suc de dents de lion, deux onces.
Suc de cresson, } de chaque, une once.
Sirop de violette, }
Demi-bains.

Ce remède est de Tronchin; on continue six semaines l'usage du petit-lait ainsi préparé. — Quatorze grosses ailes de hanneton, qu'on appelle la cuirasse, pilées et mises dans un demi-verre de vin blanc, bu soir et matin, produisent le même effet. — Les frictions, avec la scille en poudre délayée dans l'huile ou le cérat, faites sur le pubis, provoquent les urines. Dans certaines fièvres putrides, où il y a foiblesse dans la vessie, un vésicatoire mis sur la région hypogastrique, est un très-bon diurétique. — La tisane de porreau, et une vessie pleine de pulpe cuite dans du lait, ou de l'huile, et appliquée sur le bas-ventre, sont très-efficaces dans la rétention d'urine.

Infusion stomachique.

Mettez dans l'eau de gratin bouillante, trois feuilles de petite sauge de Provence, une pincée de feuilles de petit capillaire, une douzaine de feuilles de chicorée sauvage, et laissez infuser pendant une heure.

Fluxions de Poitrine.

Appliquez sur la douleur un cataplasme fait avec une once d'huile d'olive, dans laquelle vous aurez fait fondre une chandelle; ajoutez une pincée de graine de fenouil, et renouvelez deux fois le jour. — On peut aussi employer un cataplasme de pain fait avec l'eau.

Glaires.

Veau, une demi-livre.
Faites cuire dans eau, une pinte et demie.
Lorsque la viande sera cuite, ajoutez feuilles de bourrache, de laitue, de chicorée sauvage, une poignée.
Feuilles de cerfeuil, une demi-poignée.
Follicules de séné, trois gros.
Faites deux bouillons; dans chacun vous mettrez, de sel duobus, un gros.
Et le prendrez à jeun.

Tisane anti-glaireuse.

Eau commune, trois pintes.

Chiendent, deux bottes.

Faites bouillir et réduire à trois chopines.

Ajoutez séné mondé, deux gros.

Faites infuser ensuite pendant six heures, bottes de cresson, trois.

En prendre un verre à jeun, un second avant dîner, et un troisième après souper.

Fièvres malignes ou *putrides.*

Prenez une suffisante quantité de vers de terre pour en recouvrir toute la plante des pieds, et changez toutes les vingt-quatre heures.

Emplâtre résolutif.

Antimoine cru en poudre,
Poix de Bourgogne,
Gomme élémi, } de chaque, six onces.

Bdellium ou sagapenum, deux onces.

Cire jaune, trois onces.

Soufre en poudre,
Storax,
Mercure cru, } de chaque, une once.

Huile de camomille,
Huile de lis, } de chaque, trois onces.

Faites du tout un emplâtre, que vous pouvez appliquer sur toutes sortes de tumeurs, soit loupes, squirres, goîtres, &c.

Diarrhée et Dyssenterie.

Cire d'Espagne pilée, vingt-quatre grains.

Délayez dans demi-verre de vin, ou de bouillon. On renouvelle selon le besoin. — Une once d'huile d'olive, mêlée à deux cuillerées de bouillon, et délayée dans un jaune d'œuf, produit aussi le même effet.

Taches des yeux.

Mastic,
Myrrhe,
Aloës succotrin, } de chaque, vingt-quatre grains.

Œuf du jour; mêlez le tout, et faites-en un emplâtre, que vous appliquerez sur du coton à la tempe du côté où est la tache de l'œil; on le renouvelle dès qu'il tombe.

Coliques.

Mêlez un petit verre d'huile d'olive, à un petit verre de bon vin; faites chauffer, ajoutez trois ou quatre cuillerées de sucre, et donnez bien chaud.

Rage.

Prenez deux tasses d'infusion de mouron mâle à fleurs rouges, et en appliquez sur la morsure.

Epilepsie.

Il faut purger le malade sept jours de suite, et lui donner ensuite tous les matins un verre de jus d'oignon blanc.

Goutte.

Cristal minéral,
Polypode de chêne,
Roses de Provins,
Séné mondé,
Réglisse,
Salsepareille,
Sucre,
Squine,
} de chaque, une once.

Un citron coupé en tranches.

Crême de tartre, quarante-huit grains.

Rhubarbe en poudre, quarante-huit grains.

Il faut faire infuser à froid, dans trois pintes d'eau commune, pendant trente-six heures, et quand on aura tiré au clair, on en prend un verre toutes les heures; on dîne comme à l'ordinaire. C'est au printemps et à l'automne que l'on doit faire usage de cette tisane pour prévenir les accès de goutte. On ne met que la moitié des drogues pour les personnes foibles.

Opiate stomachique.

Prenez absinthe, une poignée.

Cassonnade, une demi-livre.

Pilez le tout dans un mortier, et exposez-le au soleil pendant trois ou quatre jours. Donnez-en la grosseur d'une noisette le matin à jeun. Une heure après, une tasse d'infusion de fleurs de bouillon blanc, seule, ou coupée avec du lait et du sucre.

Brûlure.

Pilez des oignons blancs, et appliquez-les en cataplasmes sur la partie brûlée.

Désinfection de l'Air.

Sur un réchaud de charbon allumé, on met une terrine à moitié pleine de cendres. On met sur cette terrine un vase large, contenant quatre onces de sel commun un peu humide, et on y verse trois onces d'huile de vitriol (acide sulfurique); la vapeur qui se dégage du mélange, neutralise tous les gaz putrides. Ce moyen est très-propre dans les épidémies, pour faire cesser la contagion. Il doit être employé dans les maisons particulières, lorsqu'il y a eu des maladies gangréneuses ou putrides malignes. Il est aujourd'hui fort usité dans les prisons, les hôpitaux, et dans la marine. Il est inutile de dire qu'on doit éviter de respirer cette vapeur fumigative; elle irriteroit les bronches du poumon et feroit tousser.

Jaunisse.

Prenez une grosse araignée, enfermez-la dans une coquille de noix, recouvrez le tout d'un morceau de papier, et, au moyen d'un cordon, suspendez ensuite au cou du malade, de manière que le paquet tombe sur la poitrine; dans trois jours, guérison parfaite.

Pertes utérines.

Prenez du crotin de chèvre à volonté, faites calciner sur une pelle rouge, jusqu'à ce que le crotin soit réduit en cendres, et faites-en prendre vingt-quatre grains de deux heures en deux heures dans une petite écuelle de bouillon. Trois ou quatre lavemens d'oxicrat, dans un jour, produisent un très-bon effet. La poudre de feuilles de noyer et de vigne, prise à la dose d'un gros dans un verre de vin chaud, est également utile, ainsi qu'un gros de phosphate calcaire infusé à froid dans un verre de vin blanc. On conseille encore de faire manger à la malade des marguerites et du pourpier fricassés avec de l'huile ou du beurre. Râclez une branche de frêne, réduisez-la en chanvre, et quand vous aurez de quoi faire un tampon, introduisez-le dans le vagin; on le renouvelle de cinq en cinq heures. On peut injecter de l'eau de plantain, et donner à la femme un gros de gomme arabique dans un blanc d'œuf. La cendre de grenouille portée sur le sein, arrête, dit-on, le sang. On peut aussi, dans la vue d'obtenir le même effet, prendre une branche de bois de chêne, que l'on râcle avec le couteau, pour en former des filamens, comme de l'étoupe de chanvre; et dès qu'on en a une poignée, il faut tamponer le vagin, et réitérer deux fois dans vingt-quatre heures, jusqu'à parfaite guérison.

Collyre.

Iris de Florence, deux gros.
Coupez roses blanches, une demi-once.
Faites bouillir dans eau commune, deux pintes.
Et servez-vous-en au besoin.

Remède anti-syphilitique.

Or potable, deux gouttes.
Eau d'Angleterre, deux gouttes.
Huile de choux rouges, } de chaque, deux onces.
Esprit de térébenthine, }
Huile d'amandes douces, une demi-once.

On commence par une goutte le matin dans un verre d'eau, et deux le soir; on augmente toujours de deux gouttes chaque jour, jusqu'à la fin de la dose.

Bourgeons de pin et sapin.

On les cueille au printemps, et on les sèche à l'ombre;

on s'en sert en décoction, que l'on peut mêler avec du lait ; ils sont très-efficaces dans le scorbut, dans toutes les maladies de la peau, dans la phtisie commençante, et dans les maladies chroniques ; ils réussissent aussi dans les ulcères. — Le hélianthème (*cistus helianthemum*), donné en infusion ou en décoction, feuilles et fleurs, est très-utile dans le marasme.

Cataplasme résolutif.

Douce-amère, quatre poignées.

Semences de lin en poudre, quatre onces.

Faites bouillir dans du vin muscat de Candie, avec du lard ; appliquez très-chaud ; dans une nuit, ce cataplasme est capable de résoudre des tumeurs très-considérables, et des contusions musculaires. — Les feuilles seules, contuses et appliquées sur des blessures et des écorchures, les guérissent à l'instant.

Douleurs goutteuses.

Squine, } de chaque, quatre gros.
Gayac, }

Séné mondé, } de chaque, un gros.
Diagrède, }

Cannelle, un gros.

Salsepareille, quatre gros.

Semences de carthame, } de chaque, un gros.
Jalap, }

Il faut réduire le tout en poudre, en faire vingt paquets, et en prendre un tous les mois à l'un des trois derniers jours de la lune, dans une tasse de thé ; on peut prendre, de quart-d'heure en quart-d'heure, pendant deux heures, une tasse de thé ou toute autre boisson. On n'a pas besoin de suivre aucun régime avec ce remède.

Coliques.

Il faut donner une cuillerée d'huile d'olive au malade ; une heure après une cuillerée et demie, ainsi continuant d'une heure à l'autre, jusqu'à ce que les douleurs aient cessé.

Douleurs rhumatismales, coups et meurtrissures.

Froissez dans les mains une feuille de chou rouge, et appliquez-la sur la partie malade en vous couchant, vous continuerez jusqu'à la guérison.

Douleurs variées.

Prenez une bonne poignée de menthe poivrée, faites-la cuire dans de la bonne huile, et dès qu'elle sera bien teinte, mettez l'huile dans un pot, frottez-en la partie douloureuse, après avoir un peu chauffé l'huile, et recouvrez-la ensuite d'une feuille de papier blanc.

Poudre de sympathie anti-hémorragique.

Prenez du vitriol romain, mettez-le dans du papier, que vous exposerez au soleil tout l'été, ayant soin de le retirer le soir. Faites de même à l'égard de la même quantité de gomme adragant, et mêlez le tout par parties égales. — Cette poudre, appliquée sur des coupures, des meurtrissures, en arrête le sang. Dans les hémorragies nasales, on met de cette poudre sur du sang tombé sur un mouchoir, on le plie, et on le fait sentir au malade.

Pertes de sang.

Prenez du suc d'armoise ou d'arthémise, de la rouille de fer et du vinaigre, faites-en un emplâtre et appliquez-le sur le vagin. — Prenez une once d'huile d'amandes douces, pendant trois jours, après y avoir fait macérer de l'oseille rouge.

Menstrues.

Lorsqu'elles sont arrêtées, trois ou quatre jours avant l'époque où elles avoient coutume de couler, faites boire deux cuillerées par jour de suc de sauge.

Douleur d'oreille.

Versez dans l'oreille du suc de rhue, ou une décoction de mauve ou d'althéa, avec huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

Surdité accidentelle.

Prenez du suc de chou et partie égale de vin blanc; faites chauffer, versez dans l'oreille, et bouchez-la avec du coton.

Mal de dents.

Faites sécher au soleil un crapaud de montagne, et touchez la dent malade avec l'os de la cuisse du crapaud.

Hémorroïdes.

Prenez un oignon blanc bien pilé, et ensuite mettez-le dans du fiel de bœuf, que vous laisserez pendant vingt-quatre heures au chaud sous la cheminée, et frottez les hémorroïdes lorsqu'elles sont extérieures. — Faites bouillir de la merluche dans de l'eau, et mettez le tout dans un vase de nuit, sur lequel vous ferez asseoir le malade tant que l'eau sera chaude. Wildebrand donne à l'intérieur un gros de tartre tartarisé seul ou avec un extrait amer, deux ou trois fois le jour.

Gale.

Prenez de la cendre du charbon du feu, c'est-à-dire cette poussière blanche qui se forme sur le charbon rougi, délayez-la dans un jaune d'œuf, et avalez pendant trois jours de suite; frottez-en les parties extérieures du corps sur lesquelles il y a des boutons, et vous serez promptement guéri.

Douleurs de poitrine.

Prenez vingt-quatre grains de racine de romarin réduite en poudre, détrempez dans de l'eau miellée, que vous ferez prendre matin et soir.

Insomnie.

Pour combattre cette maladie, pilez de la graine de laitue, et donnez-la au malade dans du bouillon. Deux cuillerées, par exemple, de graine, suffisent.

Mal de tête.

Pétrissez de la cendre chaude avec du bon vinaigre, et, la mettant sur de la laine, formez-en un bandeau sur le front du malade, pendant trois nuits de suite.

Suppression des règles.

Faites cuire de l'absinthe dans du vin blanc, et donnez-en un, deux ou trois verres par jour.

Poudre pour l'Odontalgie.

Prenez une once d'alun de roche, deux grains de minium, deux grains de vitriol romain; on les fait chauffer, et on les étend sur de la toile; on en donne un petit brin à mâcher au malade, et la salivation qui survient le soulage. Mettez deux lézards en vie dans une petite bouteille, et laissez les sécher pour pouvoir les réduire en poudre; prenez-en une pincée dans les doigts, frottez-en les gencives où il y a une dent gâtée, vous pourrez l'arracher ensuite sans douleur; il faut éviter de toucher les dents saines.

Foiblesse et maux d'estomac.

Faites bouillir une bonne poignée de racine de plantain dans trois grands verres d'eau, une heure environ, ajoutez du sucre ou du miel, et faites prendre plusieurs tasses dans le jour. Ce remède est excellent dans les phtisies commençantes, et produit des merveilles. — La feuille de plantain est très-bonne pour les ulcères des jambes.

Frénésie.

On saigne le malade du pied, ensuite on met trois poignées de lierre rampant dans un pot de terre vernissé; on lute avec de la pâte, après avoir mis trois chopines de vin blanc, et on l'enterre dans la cendre chaude, entourée de charbon pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps on pile le lierre dans un mortier, et l'on y ajoute six onces d'huile d'olive; le tout est réduit en forme d'onguent, et l'on en retire le suc par expression, pour en frotter le front et la tête du malade; l'on finit par former un bandeau avec le marc, qu'on laisse sept à huit heures sur le front du malade; on continue ce procédé suivant le besoin.

Loupes.

Prenez une demi-poignée d'hièble, faites bouillir avec une pinte de vin, ajoutez des roses sèches, et appliquez ce cataplasme sur la loupe, soir et matin. — Les simples feuilles d'hièble, pilées et mises en forme de cataplasmes, réussissent aussi. — La mousse d'un vieux chêne bouillie dans le vin, et appliquée de même, est encore efficace; le bouillon blanc s'emploie de la même manière. Quelques personnes ont fait usage, avec succès, de cataplasmes de limaces blanches du printemps, et de compresses imbibées dans de l'urine, qui a bouilli avec du sel, et qu'on a fait réduire à moitié.

Pisseurs au lit.

Prenez du crotin de rat, réduisez-le en poudre, et donnez-en douze grains dans un demi-verre d'une décoction d'ortie, au malade, avant de s'endormir. — On peut former une pâte avec demi-once de mastic en larmes, demi-once de semence d'ortie, le tout pilé et incorporé avec deux onces de farine de seigle et suffisante quantité d'eau; on divise en dix tablettes que l'on fait cuire, et l'on en donne une tous les soirs au pisseur au lit.

Eau lithontriptique.

Faites bouillir une bonne poignée d'aigremoine dans deux pintes d'eau, que vous ferez réduire à un tiers, et vous la donnerez chaque jour au malade, en ayant soin d'édulcorer cette eau avec un sirop. On peut aussi se servir de cette eau pour faire de la soupe au malade; il peut continuer de vaquer à ses affaires, et il sera promptement guéri. La *Gazette de Santé* du 21 fructidor dernier, rapporte que le docteur Nicolas, étant en 1794 à l'hôpital de Saint-Jean de Maurienne, conseilla à un paysan qui vint le consulter pour son fils, âgé de quatorze ans, qui avoit la pierre, de lui appliquer, sur la région de la vessie et du périné, sur-tout pendant la nuit, un cataplasme d'oignons crus, réduits en pulpe. L'enfant rendit pendant trois mois des graviers gros et petits, assez nombreux pour pouvoir en former une grosse poignée; il jouit ensuite de la meilleure santé. Le docteur Gardanne parle aussi de calculs urinaires qui, se trouvant par hasard recouverts d'oignons, furent brisés et réduits en petits fragmens. J'ai guéri moi-même une véritable hydropisie de poitrine par une forte décoction d'oignons blancs, continuée l'espace de quinze jours.

Toux catarrhale.

Prenez deux douzaines d'amandes douces pelées, deux onces de sucre, et demi-livre ou une livre d'eau de fenouil; faites bouillir; et lorsque les amandes seront cuites, et qu'il

y aura dans le liquide la consistance du sirop, retirez et faites prendre au malade par cuillerées.

Cataplasme pour l'Odontalgie.

Faites bouillir l'espace de trois minutes de la racine de marjolaine dans de l'huile d'olive; formez-en un cataplasme, que vous étendrez sur de l'étoupe, et que vous appliquerez bien chaud sur la joue du côté malade.

Anti-laiteux.

Frottez le sein avec du suc de la feuille et racine de plantain, ou bien avec de l'huile de menthe. Les cataplasmes de ces deux plantes sont aussi utiles.

Hémorragie du nez.

Mettez une feuille de pervenche sur la langue du malade, et le sang s'arrêtera de suite. — En serrant fortement la jambe au-dessus de la cheville, avec un mouchoir tordu en forme de corde, du côté opposé à la narine qui donne le plus de sang, on arrête subitement l'hémorragie; on laisse la ligature un quart-d'heure environ.

Constipation.

Réduisez en poudre un gros de conserve de roses, et mêlez avec deux doigts de vin blanc, que vous boirez; deux heures après le ventre sera relâché; deux onces à une once d'huile douce de palma christi, prise par cuillerée, produit le même effet.

Céphalalgie.

Pilez de la quintefeuille, et frottez-vous la tête vers les tempes, et le front avec le suc. On peut aussi faire un bandeau autour du front, avec des roses fraîches ou sèches, après les avoir fait revenir dans du vin blanc.

Morsure des chiens.

Prenez un oignon, pilez-le avec du miel et du vinaigre, et appliquez-le sur la morsure.

Teigne.

Dissolvez de la gomme de prunier dans du vinaigre, et frottez la tête.

Fièvres intermittentes.

Kina en poudre,
Sel de nitre, } de chaque, une once.
Girofle,

Faites-en vingt paquets en poudre impalpable, et prenez-en trois paquets par jour, un le matin, un second à midi, et un troisième le soir. On continue quelques jours après la guérison.

Plaies et Contusions des jambes.

Laissez saigner la partie, ensuite bassinez-la avec du vinaigre, dans lequel vous aurez délayé du poivre pilé et du

sel, appliquez-y des compresses imbibées de ce vinaigre, et servez-vous d'un bandage compressif. — En faisant tomber une douche d'eau froide pendant une heure et demie sur la contusion, et y appliquant ensuite des compresses imbibées dans du vinaigre salé et poivré, on obtient le même effet. Ce remède est très-usité en Piémont.

Vérole.

Demi-once de racine d'*astragalus excapus* qui vient en Hongrie, bouillie dans une bouteille d'eau, jusqu'à la réduction d'un tiers, et prise soir et matin, guérit en peu de temps, sans autre remède. — Peyrilhe a aussi conseillé l'eau de fenouil. En général, tout ce qui peut donner du ton au systême lymphatique, est anti-vénérien ; le mercure n'agit que de cette manière, de même que la grande chélidoine.

Aphtes de la bouche.

Faites cuire de la racine de quintefeuille dans du vin, jusqu'à la diminution d'un tiers, et gargarisez-vous la bouche avec cette décoction. — Les oignons mangés avec du pain, sont aussi bons pour guérir les aphtes. — Le miel rosat, mêlé avec un peu d'eau d'orge, ou celle-ci acidulée par quelques gouttes d'acide sulfurique, sont encore deux moyens très-efficaces.

Infusion anti-bilieuse.

Prenez une poignée de chicorée sauvage, jetez-y de l'eau bouillante dessus, et prenez-en une tasse le matin, avec un peu de sucre. On peut remplacer la chicorée par la camomille romaine, ou le pissenlit, autrement appelé dent de lion.

Pilules anti-hydrophobiques.

Poudre de cantharides, six grains.
Sucre blanc, quarante-deux grains.
Cannelle, douze grains.

En faire trente pilules avec de la conserve de rose, dont on prendra quatre par jour; faire usage des bains tièdes tous les soirs dans la première semaine, et tous les deux jours dans les autres semaines. Il faut avoir eu soin d'appliquer un vésicatoire sur les parties mordues.

Contusions.

Pilez de la verveine, appliquez-la entre deux linges sur la partie meurtrie, et la guérison sera prompte.

Tisane anti-scorbutique.

Faites bouillir du cresson, deux bottes par exemple dans une pinte d'eau l'espace de quatre minutes; donnez-en au malade trois ou quatre jours de suite, sans autre aliment, après faites-lui manger de la salade de cresson soir et matin, et il sera bientôt guéri.

Cosmétique pour rafraîchir la peau du visage des femmes.

Prenez joubarbe, une livre.

Pilez et exprimez le suc, que vous mettrez dans une terrine sur le feu; au premier bouillonnement, retirez et passez à travers un linge, puis ajoutez, esprit-de-vin, quatre onces. Renfermez le mélange dans de petites bouteilles, et quand vous voudrez vous en servir, versez-en une bonne cuillerée sur la main, pour vous en frotter le visage. — Le blanc de poreau, infusé dans du lait, est aussi un bon cosmétique.

Tympanite ou *Hydropisie venteuse.*

On sait que les boeufs, les vaches, et les moutons qui paissent de l'herbe encore mouillée de la rosée, ou qui mangent en trop grande abondance de la luzerne, du trèfle et du sainfoin, plantes qui contiennent beaucoup de gaz acide carbonique, sont attaqués d'enflure qui les fait périr, même sur le pâturage, si on ne leur porte secours. Sonnini conseille alors de leur faire boire du lait, en y mêlant un dé à coudre plein de poudre de chasse. L'acide carbonique se jette, selon toute apparence, sur le charbon que contient la poudre, et il est neutralisé. En donnant de la poudre de charbon pur, je crois qu'on obtiendroit le même effet, et je conseillerois d'employer ce moyen dans la tympanite qui survient chez l'homme.

Tisane pour les dartres.

Saponaire, une livre.
Racine de guimauve, } de chaque, une demi-livre.
Réglisse, }
Nitre, quatre onces.

Réduisez le tout en poudre, passez-le au tamis de crin, et formez des paquets de deux gros; le malade en prendra un dans une pinte d'eau par jour.

Vertus du Crotin de chèvre.

Appliqué sur les hémorragies, il arrête le sang. — Détrempé dans du vin, il guérit la jaunisse. — Mélangé avec des aromatiques, il provoque les règles, et facilite l'accouchement. — Pulvérisé et mis sur de la laine avec de l'encens mâle, il arrête les pertes utérines. Il réussit aussi en pareil cas, appliqué avec du vin sur le bas-ventre. — Brûlé et dissous dans du vinaigre où il y a du miel, il guérit la teigne et la gale. — Sec, réduit en poudre, et amalgamé avec de la graisse de mouton, il soulage en friction les parties douloureuses par la goutte. — Cuit avec du vinaigre, et appliqué sur les morsures des serpens et autres reptiles venimeux, il est très-efficace. Appliqué de la même manière, il résout les tumeurs appelées oreillons.

Poudre dentifrique pour blanchir les dents.

Girofle en poudre, un gros.
Crême de tartre, }
Alun calciné, } de chaque, un demi-gros.
Cochenille en poudre, }
Sucre, une once.

Mêlez et réduisez le tout en poudre par la porphyrisation, à quoi on parvient avec une bouteille de verre noir, sur une table de marbre.

Jalap.

Il purge à la dose de dix grains dans un bouillon de veau, en le réitérant jusqu'à trois fois.

Purgatif agréable.

Résine de jalap, dix grains.
Sucre, vingt-quatre grains.
Sirop de violette, une demi-once.
Nota. Il ne convient pas aux gens très-irritables.

Tisane acidulée.

Eau commune, une pinte.
Acide sulfurique, trente-six gouttes.

Engorgemens laiteux.

Savon, vingt-quatre grains.
Aloës, six grains.
Formez six pilules, et l'on en donnera deux par jour.
Nota. Le savon peut se donner jusqu'à un gros par jour.

Bol astringent pour les Hémorragies.

Alun purifié, un gros.
Nitre, quarante grains.
Conserve de rose ou de cachou, un gros.

Faites six bols, que vous ferez prendre au besoin dans un jour, en en donnant un chaque demi-heure.

Fleurs blanches.

Suc de cresson, une à deux cuillerées.
Sel essentiel de kina, douze à quinze grains.
Gelée de corne de cerf, trois gros.

Délayez le tout dans une tasse d'eau chaude, que vous donnerez tous les matins. — Purgeoter pendant un an à chaque déclin de lune, avec une infusion d'un gros de séné, deux gros de sel d'Epsom, dans de l'eau de pruneaux, et faire des injections toniques et fortifiantes dans la matrice, comme du vin pur, seul ou mélangé avec la décoction de feuilles de roses et de plantain.

Hernie étranglée.

Il faut prendre une sonde de gomme élastique, l'enduire de cire, et quand elle est encore molle en sortant du réchaud, saupoudrez dessus deux gros d'opium pulvé-

risé ; ensuite, pour qu'il ne se détache pas, oignez la sonde de cérat, et introduisez-la dans le canal de l'urètre. L'opium paralyse par sympathie les parties environnantes, et le relâchement se communique jusqu'à l'anneau. On procède ensuite à la réduction ; la saignée, les bains, les lavemens, doivent être employés. Je crois que les cataplasmes narcotiques, appliqués sur la tumeur herniaire, réussiroient aussi.

Hydropisie ascite.

Prenez un crapaud vivant, ouvrez le ventre et jetez les entrailles; faites-le bouillir dans un pot avec une livre et demie de mouton, réduire à trois bouillons, que vous donnerez de trois heures en trois heures. Le bouillon est extrêmement amer, lorsqu'on ne dépouille pas le crapaud de sa peau ; mais il est alors beaucoup plus efficace. Deux ou trois bouillons suffisent pour faire évacuer toute l'eau du ventre par les urines. Quelquefois il faut le bouillon de trois ou quatre crapauds pour guérir, sur-tout si on les écorche.

Eaux sulfureuses artificielles.

Magnésie, deux gros.
Fleurs de soufre, deux gros.
Huile de succin, douze gouttes.
Mélangez, et faites chauffer dans un matras.

Ophtalmie.

Safran en poudre, quinze grains.
Eau de plantain, une demi-once.
Sel ammoniac, quinze grains.
Sel de saturne, } de chaque, six grains.
Vitriol de zinc, }
Mélangez le tout et bassinez les yeux.

Toux sèche ou pituiteuse des femmes délicates et hystériques.

Lichen pixoïdes, trois gros.
Eau commune, une livre.
Faites bouillir et réduire à dix onces.
Divisez en quatre ou six doses pour vingt-quatre heures.

Ce remède convient aussi aux enfans qui ont la coqueluche ; mais alors on y ajoute une once de sirop de menthe, ou l'infusion de pouliot et de mélisse.

Poudre anti-bilieuse.

Magnésie, une once.
Crême de tartre, une demi-once.
Sel de nitre, deux gros.
Sucre, une once.

Prenez pendant plusieurs jours, tous les matins à jeun, dans un verre de petit-lait, ou dans tout autre véhicule, une cuillerée à bouche du mélange.

Sciatique.

Il faut faire, au-devant d'un grand feu, une friction depuis la ceinture jusqu'aux pieds, par-devant et par-derrière, avec la pommade suivante :

Onguent mercuriel, six gros.
Camphre, deux gros.
Opium, six grains.
Le tout mêlé ensemble pour une seule friction.

Le lendemain on prend un lavement composé d'une poignée de feuilles de bouillon blanc, de deux gros de sel de duobus, et de trois gros de séné, mis en infusion, ainsi que le bouillon blanc.

Si la sciatique résiste à ce remède, ce qui arrive souvent, il faut appliquer trois petits moxa, l'un sur la région lombaire, le second sur l'articulation trochantérienne, et le troisième au-dessus du jarret, vers la tête du péroné, en suivant toujours le trajet du nerf sciatique.

Il est bon de purger deux fois le mois, au déclin de chaque lune, avec du bouillon aux herbes, dans lequel on a fait infuser un gros de séné et deux gros de sel de Glauber.

Affection catarrhale.

Kermès minéral, quatre grains.
Antimoine diaphorétique, huit grains.
Sucre, vingt grains.
Diviser en douze prises, et en prendre trois par jour dans du pain à cacheter, ou bien dans quelques cuillerées d'eau tiède.

Affection asthmatique.

Faites cuire des oignons sous la cendre, et mangez-les avec du sucre, du miel ou du beurre ; ou bien faites infuser dans du vin blanc des feuilles d'hysope, de scabieuse, de mélisse, de lierre terrestre, fleurs de muguet : ajoutez par demi-setier de vin deux onces d'eau-de-vie, et un peu de miel, avec quelques gouttes d'esprit de soufre ; ce remède se prend par cuillerées à différentes fois de la journée, et convient particulièrement dans les asthmes et les toux chroniques qui sont une suite de l'affoiblissement des membranes bronchiques.

Abcès.

Les feuilles et les fleurs d'aigremoine et de morelle, appliquées en cataplasmes, hâtent la suppuration.

Avortement et Conception.

On dit que le suc de sauge, pris pendant quatre jours de suite à la dose de huit onces dans un véhicule aqueux, prévient l'avortement et combat la stérilité.

Accouchement.

Les feuilles d'armoise cuites et appliquées sur le ventre et les cuisses, facilitent l'accouchement, la sortie de l'arrière-faix et l'écoulement des menstrues ; la racine de cette plante, pilée et prise dans du vin, purge et produit le même effet.

Enflure.

La quinte feuille, infusée dans du vin pour boisson ordinaire, est très-bonne. Le sel de chardon bénit fondu dans du vin, le suc de fleurs de souci, dont on imbibe des compresses pour faire des fomentations sur la partie malade, et le marc appliqué en cataplasmes, réussissent très-bien.

Ulcères de la bouche et Puanteur de l'haleine.

Prenez de la racine de quinte feuille ou d'aigremoine, faites-la cuire dans du vin blanc jusqu'à réduction d'un tiers, et gargarisez-en la bouche. Les feuilles de buglose et de plantain, appliquées sur les ulcères, sont très-bonnes, de même que la poudre de noix de galle. L'infusion de rhue de muraille et la décoction des feuilles de lierre terrestre dans de l'eau et du vin, forment un gargarisme détersif très-estimé ; de même qu'une poignée de fleurs et de feuilles de chèvre-feuille et de plantain, trois poignées de pimprenelle, un gros d'alun de roche, avec suffisante quantité d'eau pour faire une décoction. On vante, pour combattre la puanteur de la bouche provenant de l'estomac, un mélange d'eau, de vinaigre, de vin, de girofle et de mastic qu'on fait bouillir, et dont on se sert en gargarisme. Lorsque ce sont les gencives qui sont viciées, l'absinthe et l'écorce de citron bouillies dans le vin, sont préférées. Je crois que des pilules de charbon en poudre, prises le matin à jeun, ou dont on se frotteroit les gencives, seroit un moyen plus sûr pour désinfecter l'haleine et la bouche, le charbon ayant la propriété de se charger de tous les gaz putrides et délétères. En mâchant de l'anis vert, du girofle ou de l'angélique, on ôte à la bouche le goût d'ail et d'oignon qu'on a mangés ; ce secret est très-bon pour les habitans du Midi, et principalement pour les Marseillais, qui sont si passionnés pour les bourrides ou *aïoris*.

Brûlure.

Bassinez la partie avec du vinaigre et du sel, et appliquez dessus des compresses imbibées, ou bien employez l'eau d'alun ; l'un et l'autre remède est spécifique et empêche la formation des cloches ou ampoules ; les narcotiques produisent le même effet. Si l'on n'a pas été à temps de prévenir l'excoriation de la partie, il faut panser l'ulcère avec le cérat anodyn de Galien, ou avec un onguent fait avec des jaunes d'œuf, de l'huile d'olive, de suc de porreaux, de l'eau rose, et d'eau de morelle ou de têtes de pavots.

Hématurie ou *Pissement de sang.*

La décoction de la bourse à pasteur et le suc de racine de brioine sont vantés en pareil cas.

Gale et Teigne.

L'hysope cuite dans de l'huile est un remède excellent, dit-on, pour détruire la gale, ainsi que les fumigations de soufre, après avoir lavé avec du lait de vache bouilli, la partie où est la gale et la teigne. La décoction de ciguë est aussi spécifique en pareil cas.

Boutons du visage.

Prenez de la litarge d'argent, faites un onguent avec l'huile d'olive, ou bien dissolvez du vitriol dans l'eau de plantain, et bassinez le soir en vous couchant, et le matin vous vous laverez le visage avec l'eau fraîche.

Chutes.

Pilez de la racine de courge sauvage, fraîchement arrachée, et appliquez-la sur la partie contuse. Les herbes vulnéraires cuites dans du vin, font le même effet. Si la contusion étoit fort grande, il faudroit envelopper le corps dans la peau chaude d'un mouton écorché, et faire boire une cuillerée de sang de crête de coq.

Coliques venteuses.

La décoction d'althéa, bue tiède, appaise la douleur, ainsi qu'une once de poudre de chatons frais de noyers, délayée dans du vin. Le chardon bénit, la marjolaine, la menthe en décoction sont très-recommandés. On donne encore avec succès un jaune d'œuf, demi-once de sucre, le tout délayé dans un peu d'eau-de-vie, et trois grains de laurier pilé qu'on mélange avec du vin blanc; une drachme de brou de noix, l'écorce de raifort, une once de noix de nèfles, en infusion pendant cinq heures dans du vin blanc, qu'on fait prendre par petites doses le matin à jeun, réussissent très bien. L'éther est spécifique dans les coliques; on le donne sur un peu de sucre ou dans l'eau sucrée. On applique avec avantage sur le ventre les feuilles de porreau frites avec l'huile et le vinaigre, ou de grosses féves pilées et cuites de même. Les noix broyées à moitié et mises chaudes dans un linge sur le nombril, sont aussi bonnes pour calmer les coliques, que les compresses trempées dans l'eau-de-vie chaude, le son bouilli dans du vinaigre, la pariétaire frite dans du beurre, et le millet cuit avec le sel, appliqués sur le ventre. Un de mes amis, qui n'est pas médecin, mais qui a fait preuve de génie par la publication de plusieurs ouvrages très-estimés, étant tourmenté par des coliques venteuses, imagina de soutirer les vents des intestins, au moyen d'une seringue; il fit le vide, la seringue se remplit de gaz, et à l'instant il fut

soulagé. Ce moyen ne devroit pas être négligé en pareil cas, et sur-tout dans les tympanites de l'abdomen.

Colique néphrétique.

Il faut prendre deux onces d'huile d'amandes douces, et deux onces de suc de citron dans deux onces de vin blanc, et boire par cuillerées.

Colique bilieuse.

L'eau de roses à la dose de deux onces, et autant d'huile d'olive est un remède très-usité en pareil cas, ainsi que la décoction très-chaude d'althéa. On recommande beaucoup de porter à la ceinture du buis, et d'appliquer sur l'estomac un cataplasme qu'on a fait avec de la camomille, de la rhue, de la sauge, de l'absinthe, du son de froment, bouillis dans du vinaigre, ou avec la chélidoine, herbe et racine, bouillie dans l'huile de camomille. En général, dans toutes les coliques, on donne avec succès l'huile d'olive, et l'on en réitère les doses jusqu'à ce qu'on ait obtenu du soulagement.

Diarrhée.

Mettez dans un verre d'eau une cuillerée de poudre de glands, dont on a ôté la première et seconde écorce, et qu'on a ensuite concassés et brûlés comme du café. On réitère au besoin.

Palpitations du Cœur.

Pilez des girofles, de la cannelle, de la muscade, de zédoaire, des racines de carlines, par parties égales, et mêlez un peu de cette poudre dans les alimens. Le storax avec le suc de buglose ou de pomme douce, deux drachmes de confection hyacinthe dans du vin, un julep fait avec demi-livre d'eau de mélisse et trois onces de sucre, sont des remèdes efficaces. On applique sur le téton gauche des compresses trempées dans une infusion de buglose, de mélisse, de bourrache, une once de vin, et deux drachmes de cannelle, de noix muscade et de girofle. On fait aussi un cataplasme avec des feuilles de chicorée pilées dans le vinaigre, et qu'on applique sur la même partie. Toutes les eaux spiritueuses et les épithèmes anti-hystériques, réussissent lorsque les palpitations viennent du spasme; mais tout est inutile, lorsqu'elles sont organiques.

Convulsions.

Prenez de la fiente de poule ou de paon; choisissez la partie la plus blanche, qui est du phosphate calcaire pur; broyez avec un peu de sucre candi, et donnez-en douze grains dans du bouillon. On donne aussi à boire le matin et le soir une décoction d'une once et demie de feuilles d'armoise, une once de racine de pivoine, dans une pinte de vin blanc. On fait porter au cou deux gros de poudre de

pivoine. On vante comme très-bonne, en pareil cas, la racine de pivoine mâle fraîche, pilée et portée sous la plante des pieds, dans ses bas.

Cors aux pieds.

Les remèdes suivans sont très-recommandés. Prenez du savon gris, et appliquez-le sur le cor après l'avoir gratté, et lavez ensuite avec l'eau de son : faites tremper de la râclure de parchemin dans du vinaigre, appliquez de même et changez soir et matin : broyez des fleurs de souci avec du sel, et servez-vous-en comme d'un emplâtre. Le lierre de muraille, trempé dans du vinaigre, réduit ensuite en petites boules, et appliqué sur les cors après les avoir grattés, est très-propre à les déraciner. Trois ou quatre escargots, pilés et appliqués dessus, guérissent de même. J'ai vu une ophtalmie chronique des plus rebelles, céder à ce dernier remède.

Courte haleine.

Si elle dépend d'un empâtement et de viscosités dans les conduits bronchiques, et la trachée, la décoction de thym avec le miel est très-bonne. On peut prendre aussi à jeun une pincée de graine d'anis et de jusquiame dans du lait d'ânesse. La poudre de sarriette, pilée avec du miel et bue dans du vin, facilite les crachats lorsque le catarrhe est ancien ; ce remède ne vaudroit rien, si la maladie étoit récente.

Coupure.

On étanche le sang et on guérit la plaie, en la saupoudrant avec du charbon pilé. Le suc des feuilles d'avoine, ou les feuilles sèches trempées dans l'eau chaude, le suc de consoude, l'herbe au charpentier ou les orties pilées et appliquées sur la plaie, sont tout autant de remèdes usités. Le lard grillé, assujéti avec des feuilles de sauge, est très-recommandé.

Douleurs du cou et Glandes.

Prenez noix de galle, graine de lin en quantité égale, appliquez en forme de collier, et frottez les glandes avec le suc de pariétaire.

Dartres.

Faites bouillir cinq à six crapauds dans l'huile de noix, coulez et gardez pour bassiner les dartres. Le cresson de fontaine, pilé avec du sel et appliqué en cataplasme, est également en usage, ainsi que le baume vert et une dissolution d'une drachme d'alun calciné, d'alun cru, de vitriol romain, de couperose, dans une pinte d'eau. On emploie aussi un onguent composé de quatre gros cire vierge, de quatre onces huile-rosat, deux onces miel-rosat ; une once de suie et une demi-once de céruse. Si les dartres sont enflammées, on les bassine avec un mélange de deux onces d'huile,

une once de litharge d'or, autant de céruse, deux cuillerées de vinaigre, le tout cuit sur un petit feu. Le beurre frais uni à la poix noire, et fondus ensemble, ainsi que le vinaigre qui a dissous la coquille d'un œuf, s'emploient sur les dartres farineuses et volantes.

Dyssenterie.

Préparez un lavement avec une poignée de plantain, de bouillon blanc, d'orge, de son, et une once de sucre rouge, ou bien avalez deux jaunes d'œuf, deux cuillerées de sucre en poudre, autant de vin rouge et d'huile, le tout battu ensemble : on peut y ajouter deux ou trois cuillerées d'eau de rose et de plantain. Une pincée de roses rouges, infusées dans deux onces d'eau, auxquelles on ajoute dix à douze gouttes d'esprit de soufre, est encore un remède vanté.

Sommeil.

On fait un lait avec la semence de laitue bien pilée, et on le donne à boire dans du bouillon ; une forte décoction seroit aussi calmante et spécifique. On prend, pour remplir la même indication, le soir, dix à douze grains d'un extrait composé de fleurs de pavots rouges, macérées dans l'esprit de vin, et suffisante quantité d'eau, le tout ensuite évaporé suivant l'art.

Mal de dent.

Recevez dans la bouche, du côté de la douleur, la fumée de l'encens mâle que l'on fait brûler sur une pêle rouge. Les racines de pyrèthre, d'angélique et de chiendent, soulagent, par la grande quantité de salive qu'elles font rendre. On obtient le même effet, en appliquant sur la douleur un peu de coton trempé dans l'essence de girofle et le camphre, et un cataplasme de grande consoude sur la tempe. Il faut se rincer la bouche avec du vin vieux et du vinaigre, dans lequel on a fait bouillir de la bétoine, de la rhue, de la graine de jusquiame ou du girofle, du sel et du poivre, avec un peu d'eau-de-vie. On a conseillé de mettre dans l'oreille opposée au mal, du suc de mouron, de quinte feuille ou de souci. — On nettoie les dents avec une poudre composée d'une once sang-dragon, cinq drachmes d'alun calciné, et demi-once de cannelle. — On les raffermit en se lavant la bouche avec du vinaigre chaud, dans lequel on a fait bouillir de la sauge et une racine de pyrèthre, ou bien des feuilles de prunier et de romarin. On peut aussi frotter la gencive avec l'huile de genièvre la plus chaude possible. — Le pourpier mâché pendant quelque temps, fait désenfler les gencives. — On blanchit les dents avec la poudre de charbon ou avec des racines de mauve sèches, qu'on enveloppe dans du papier mouillé, qu'on fait ensuite cuire sous la cendre, et après on

en frotte les dents. — Lorsque celles-ci sont agacées, le fromage de chèvre, le pourpier, l'oseille et le sel mâchés, guérissent. M. Schmit, horloger à Paris, rue Saint-Martin, n°. 21, prépare, avec une racine, de petites boules, dont une mise dans la bouche, guérit la douleur de toute dent cariée.

Descentes ou *Hernies.*

Il faut faire boire aux enfans l'infusion de racine de glayeul, le suc de pied-de-lion, dans du bouillon ou du vin blanc, l'eau distillée de fougère mâle, de réséda ou de marguerites, de bardane et de patience. On applique divers emplâtres, tels que la cire et le miel nouveau, broyés avec la térébenthine; ou bien celui fait avec une poignée de camomille, de petite consoude, de roses sèches, demi-once de cire, suffisante quantité d'huile de camomille et de vin. On dit que la poix de Bourgogne, la poix-résine, la cire, à la dose d'une once, et douze escargots avec leurs coquilles, un demi-gros de mastic et de galbanum, la poudre de racine de grande consoude, de pied-de-lion, de queue de cheval, à la dose d'une demi-drachme chaque, forment un emplâtre qui guérit toutes les hernies en quarante jours. On regarde encore comme spécifique le suc de petite linaire avec un jaune d'œuf, appliqué sur le mal.

Défaillance du Cœur.

Donnez une pincée d'anis musqué dans un peu de bouillon.

Ecrouelles.

Il faut donner deux ou trois purgatifs salins, ensuite prescrire pendant un mois tous les jours à jeun, une demi-drachme du sel tiré des pierres ou coquilles qui sont dans les éponges. — On applique sur les tumeurs scrophuleuses, un emplâtre fait avec quatre onces d'huile de lin et de minium; de l'herbe appelée langue-de-chien ou cynoglosse, de marguerites seules ou avec de l'armoise pilée, et enfin des colimaçons pilés avec le persil.

Enflure du bras ou de la jambe.

Faites un cataplasme avec l'hièble, bouilli dans du vin, et appliquez sur la partie malade. On guérit aussi, par ce moyen, les fraîcheurs et douleurs rhumatismales. L'huile des philosophes réussit également dans ce dernier cas; cette huile est composée de l'huile ordinaire distillée, avec des briques pilées.

Engelures.

Trempez vos pieds dans l'eau bouillante, dans laquelle vous aurez fait cuire des raves, que vous appliquerez ensuite en cataplasme. L'eau de châtaigne et de racine d'orties produit

le même effet, ainsi que la vapeur des graines de jusquiame qui brûle, et qu'on reçoit sur les engelures. En Allemagne, un charlatan guérissoit par le même moyen les rhumes de cerveau, en dirigeant la vapeur sous le nez. Les feuilles de tabac pilées sont très-bonnes, si l'on en frotte la partie malade; tous les astringens réussissent aussi.

Esquinancie.

Le suc des feuilles et de la racine de mûrier est un excellent gargarisme, ainsi que l'eau et le vinaigre. On applique avec succès autour du cou un emplâtre fait avec la poudre de nid d'hirondelle et de l'huile de lis. On le renouvelle de cinq en cinq heures. Deux onces de colophane, pilée et mise dans une cravate de mousseline, guérissent en quelques heures.

Erysipèle.

On fomente la partie avec une décoction légère de fleurs de sureau, ou de jusquiame et de ciguë.

Maux d'Estomac.

Prenez une pincée d'anis, douze grains de castoreum, S. Q. de miel, mêlez et avalez. L'anis et la graine d'ortie, délayés dans une eau de roses ou de fleurs de tilleul, sont très-bons. On applique en cataplasme sur l'estomac des feuilles d'armoise pilées, auxquelles on ajoute de l'huile d'amandes douces; ou bien de la cendre chaude arrosée d'un bon vin. La mie d'un pain sortant du four, imbibée d'huile de camomille ou d'aspic, réussit très-souvent, ainsi qu'un emplâtre fait avec une once d'aloës succotrin, autant de storax, réduits en poudre, et qu'on fait bouillir dans demi-setier d'eau-rose, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un extrait consistant, puis on ajoute demi-once de miel. — Dans le cas de dévoiement, on se sert aussi avec avantage des cataplasmes suivans : Prenez demi-poignée de menthe fraîche et de roses sèches, une pincée d'absinthe, demi-livre de vin et d'huile d'olive; faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure, puis passez avec expression, frottez-en le creux de l'estomac, et appliquez dessus des compresses imbibées. Une once de mastic et de laudanum, une drachme de menthe et d'alun en poudre, et S. Q. de térébenthine, le tout préparé en forme d'emplâtre, est également employé en pareil cas, ainsi que le cataplasme suivant, composé avec trois onces de graine de lin en poudre, deux onces de fénugrec aussi en poudre, et S. Q. de miel. Trois jaunes d'œuf, une once et demie d'huile-rosat, une poignée de farine de froment, avec de la marjolaine, de la menthe pilées, servent aussi à fortifier l'estomac, si on a soin de les appliquer bien chaudement. J'ai vu recommander pour le même objet le lait dans lequel on a fait éteindre un charbon de bois de chêne.

Hémorragies.

Pilez des feuilles de plantain, mêlez-y un blanc d'œuf et du bol d'Arménie, et appliquez sur le front. Par ce moyen vous arrêterez le sang du nez et l'abondance des règles. Un blanc d'œuf dans du vinaigre avec un peu de suie, est également vanté. On peut aussi prescrire une demi-drachme d'écorce de mûrier dans du bouillon, ou la faire prendre par le nez comme du tabac. Un pédiluve dans l'eau de savon arrête l'hémorragie. Les sommités d'orties pilées, ainsi que l'huile de crête-de-coq, appliquées sur une plaie, en étanchent le sang.

Envies.

Lorque l'enfant n'a pas plus de dix-huit mois, on peut les faire passer en les frottant avec de l'or ducat de Venise ou de Gênes. On dit que le sang du cordon ombilical a la même vertu.

Fièvre quarte.

Pilez du cerfeuil, et buvez pendant trois ou quatre jours demi-verre de son suc. Au moment du frisson on prend aussi un jaune d'œuf délayé dans du vin, ou bien sept graines de souci pilées, et qu'on fait boire dans du vin avant l'accès. Une infusion de bourrache dans le vin, réussiroit également. On a souvent obtenu de bons effets de la cannelle infusée à la dose de vingt grains, avec deux drachmes de sucre dans de l'eau, que l'on prend au moment de l'accès en froid. On réitère deux ou trois fois. Un peu de thériaque bouillie dans un verre de vin blanc et prise avant l'accès, fait beaucoup suer, et guérit souvent. On dit qu'une poignée de grande oseille, pilée et appliquée sur le pouls, et qu'on change cinq à six fois, est spécifique. J'ai vu beaucoup d'enfans être guéris de la fièvre par l'application sur l'estomac d'un petit sachet, dans lequel étoit renfermé du camphre.

Fièvre tierce.

On prend deux onces de suc de verveine dans un peu de vin blanc, avant le frisson, puis on se promène, sans manger; ou bien une once et demie de poudre de chardon bénit dans un verre d'eau au moment du frisson. Il y a des malades qui délayent un jaune d'œuf dans un demi-verre d'eau-de-vie, y ajoutent le tiers d'une muscade, et le prennent avant le frisson. Au troisième ou quatrième accès, un demi-verre de suc de bourrache dans un demi-verre de vin, est employé avec succès, de même qu'une infusion de feuilles de plantain, à laquelle on ajoute du miel, et celle de chatons de noyer, de la graine de genièvre et du lierre. Un verre de vin d'absinthe, pris avant l'accès et continué long-temps, suffit seul pour guérir la fièvre. On prescrit avec avantage

cinq à six onces par jour d'une décoction de trois pincées de fleurs de camomille et de petite absinthe, dans trois livres d'eau, réduites à la moitié, à laquelle on ajoute quatre onces de sucre; et un verre de vin dans lequel on a fait infuser une poignée de sauge. Le millepertuis infusé dans le vin blanc, est aussi bon, de même que la pimprenelle. On dit que pour guérir de la fièvre un enfant à la mamelle, il suffit de le coucher à côté de concombres; c'est un remède à éprouver, je ne le donne pas comme bien sûr. On conseille d'appliquer sur le poignet un cataplasme fait avec une poignée d'ache, de petite sauge, de rhue, d'orties pilées, auxquelles on ajoute un peu de sel, un jaune d'œuf et une cuillerée de vin, et de se frotter l'épine du dos, la plante des pieds et le poignet avec de l'huile et du sel d'ortie. Enfin on recommande beaucoup l'opiate suivante, composée d'une once de quinquina, une drachme de rhubarbe, douze grains de sel de tartre et de petite centaurée, une once d'extrait de gentiane et S. Q. de sirop d'absinthe. On en fait quatre prises, à prendre en quatre fois différentes dans l'intervalle de l'accès; on se sert de bols, on les délaie dans du vin ou du bouillon. Pour les femmes et les enfans, on diminueroit la dose.

Fièvre pétéchiale et pestilentielle.

On fait bouillir dans suffisante quantité d'eau une poignée de feuilles de trèfle, de scabieuse et de chardon bénit; on passe à travers un linge, on ajoute quelques gouttes d'esprit de vitriol, et une once de sucre. On en donne un verre avant l'accès, et l'on continue pendant cinq à six jours. La tisane ordinaire est de scorsonnère et de berbéris, deux onces de suc de fleurs de souci, provoquent des sueurs qui sont salutaires. Les feuilles de chèvre-feuille, pilées et bouillies dans l'eau, sont très-bonnes pour un lavement. Les sucs de sauge et de pimprenelle, font, à ce qu'on assure, reprendre la parole au malade qui l'a perdue. Dans la journée, on donne à boire une décoction de quatre onces de raisins de Corinthe, deux cuillerées d'orge, dans laquelle on a fait infuser une poignée d'oseille sauvage et commune pilées. Le matin on peut faire boire deux onces d'eau distillée de fleurs d'hièble. Certaines personnes appliquent à la plante des pieds, des pigeons vivans, et qu'on ouvre par le ventre.

Fleurs Blanches.

Il faut se faire des jarretières avec de la persicaire, et en porter sous la plante des pieds. Le suc d'asperges dans du vin blanc, et pris tous les matins pendant huit jours, soulage beaucoup, ainsi qu'une infusion de feuilles, d'écorce ou de graine de troëne, pilées et mises dans du vin blanc; la dose est de demi-once chaque matin. On fait tremper des

graines de laitue dans de l'eau où il y aura eu de l'acier pendant deux heures, on les pile ensuite pour en faire une émulsion à laquelle on ajoute du sucre, et on en prend neuf jours de suite. Une infusion de violettes jaunes dans trois verres d'eau est également recommandée. Le suc de feuilles d'armoise à la dose de trois drachmes, et les feuilles appliquées chaudes sur la région hypogastrique, servent à rappeler les fleurs blanches, ce qui est quelquefois absolument nécessaire pour la santé des femmes. Si elles étoient trop abondantes, on les modère au moyen du remède suivant. Faites rôtir au four un morceau de pain bis dans lequel vous aurez mis une noix muscade; râpez ensuite, et mettez-en la moitié dans quatre cuillerées d'eau de rose et de plantain, ajoutez un blanc d'œuf et un peu de sucre. Il faut continuer pendant quelques jours.

Flux Menstruel.

On le modère au moyen d'une demi-drachme dans du vin blanc, de la feuille de vigne blanche, réduite en poudre. Des compresses trempées dans une décoction de plantain et d'écorce de grenade, et appliquées sur le bas-ventre, sont usitées en pareil cas. On applique aussi avec succès deux ou trois aulx pilés, sur le rein droit. Le suc de fleurs de souci, bu avec du vin blanc provoque les règles; mais il n'y a pas de meilleur spécifique que la poudre de charbon à la dose d'un ou plusieurs gros par jour. La décoction des feuilles et des racines de lis, produit le même effet, si l'on en bassine les parties naturelles et qu'on applique des compresses sur le bas-ventre.

Flux de Ventre et de Sang.

Prenez quatre fois par jour de trois heures en trois heures, une chopine de lait de vache, où vous aurez mis un jaune d'œuf, demi-once de sucre, et un quarteron de pain blanc; il ne faut prendre rien autre. La poudre de fleurs ou d'écorce de grenade est aussi bonne, ainsi que les mûres sèches. Pour le flux de sang, on fait prendre un mélange de trois cuillerées d'eau rose, d'huile d'olive, de vin rouge et de sucre; ou une panade faite avec de la farine folle bien fine, l'eau rose, un jaune d'œuf; une drachme de rhubarbe en poudre, mise dans un œuf, est également indiquée. Le lait de vache sans crême, dans lequel on a fait éteindre des cailloux blanc de rivière est très-recommandé. Les lentilles cuites et leur eau sont employées avec succès, de même que la décoction d'herbe aux puces ou de fénugrec, de pimprenelle et deux onces du suc de cette dernière plante, pris plusieurs fois dans le jour. L'herbe dite langue de bœuf, séchée, réduite en poudre, et prise à la dose d'une drachme, produit de bons

effets, ainsi que lorsqu'elle est appliquée fraîche sous la plante des pieds. On peut manger aussi des fèves cuites avec leurs écorces dans de l'eau avec un peu de vinaigre. La poudre de glands et de leur calice prise à la dose de dix grains jusqu'à quarante dans un sirop ou une opiate, est très-bonne. Le foie de grenouille verte, pris à la dose d'une drachme en poudre, étoit le spécifique de Paracelse. La fumée de l'herbe aux puces et du bouillon blanc, reçue sur une chaise percée, est un très-bon remède. Platérius dit qu'en donnant un clystère d'un sang quelconque, on arrête le flux de sang. Quelquefois on a employé la poudre d'une vieille pipe qui a beaucoup servi. La décoction d'une poignée de graine de genièvre dans du vin est aussi utile. Une drachme de cigale en poudre prise dans du vin blanc, est un remède assuré. Rolier dit avoir sauvé la vie à plusieurs dyssentériques, en leur faisant boire du suc de lierre terrestre. On vante beaucoup un bouillon fait avec l'herbe appelée renouée; on en prend trois par jour, et celui fait avec une drachme de poudre de bistorte. La même plante donnée dans un bouillon de chapon avec deux jaunes d'œuf, réussit également bien. Le concombre dans une once et demie de lait de femme, est aussi bon. Le suc de quintefeuille avec la graine de plantain est très-souvent employé. On dit qu'en portant sur soi de la racine d'acorus, on se garantit du flux de sang. La décoction de deux ou trois têtes de pavot, ou l'opium et le laudanum seul, ou combinés au quinquina, sont à mon avis les meilleurs anti-dyssentériques. Il ne faut pas négliger les cataplasmes sur le bas-ventre tels que la graine de sureau avec du vinaigre, et de l'huile chaude de millepertuis, les compresses trempées dans les dissolutions anodynes et narcotiques, et la ciguë, la jusquiame, la morelle, &c. bouillies et appliquées bien chaudes sur le bas-ventre. — Un cataplasme fait avec la térébenthine, et une poignée de graine de bouillon blanc et de camomille, réduites en poudre, s'applique sur le fondement lorsqu'il y a ténesme après la dyssenterie. On fait usage de l'extrait de foie de veau dans le flux hépatique.

Fondement.

Lorsqu'il y a enflure, il faut faire un cataplasme avec les feuilles de marrube noir cuites, et les appliquer chaudement. Chez les petits enfans, lorsqu'il y a une chute du rectum, on le rélève en le touchant avec des feuilles d'ortie, ou avec des coings pilés. S'il y avoit douleur, il faudroit frotter avec du suc de roses, de l'huile de lin, ou avec de l'eau de mauve; et des crevasses, on applique des feuilles de pariétaire pilées, ou bien des feuilles de troëne mâchées; un onguent fait avec la racine de chardon à bonnetier, bouillie dans du vin blanc,

ou avec l'encens en poudre délayé dans du lait. La pommade de deux jaunes d'œufs durs, avec trois onces d'eau rose, et un peu de cire est très-adoucissante. Lorsque le fondement est relâché, il faut appliquer dessus un morceau de laine trempé dans le suc de laiteron, ou un cataplasme fait avec de la cendre de sarment, de pepins de raisins et du vinaigre. Les feuilles de seneçon, la racine de consoude pilées et appliquées, sont très-bonnes, lorsqu'il y a inflammation. Le mélilot cuit dans le vin, auquel on ajoute un peu de farine de froment et des têtes de pavots, est également recommandé. L'argentine pilée, et la terre grasse, servent à guérir les fesses ou les cuisses enflammées par la marche.

Foie.

Lorsqu'il y a douleur et empâtement au foie, on donne pendant trois ou quatre jours chaque matin, de l'oxymel scillitique dans une décoction d'ache, de persil et de fenouil. La capillaire infusée dans l'eau de persil, de chicorée, ou dans du petit-lait, est également bonne; ainsi que la racine de couleuvrée, ou la rhubarbe en poudre, à laquelle on mêle du safran. On prend aussi trois oboles de la racine et de l'écorce de laurier, réduites en poudre dans un verre de bon vin. L'agaric se prescrit à la même dose. Le suc d'endive dans du vin à jeun, et deux verres de vin blanc dans lequel on a fait infuser de la chicorée sauvage et de la fumeterre, pris chaque jour, sont des remèdes excellens pour désobstruer le foie; ainsi qu'une once de suc d'herbe hépatique, une once de sirop d'endive, ou de violettes, et la tisane de chicorée, d'oseille, &c. Lorsqu'il faut un peu tempérer l'ardeur de cet organe, le julep suivant est très-usité en pareil cas : On prend trois onces d'eau de roses, deux onces d'eau d'endive, et demi-once de sucre.

Foulure.

Prenez de la poix de Bourgogne, ajoutez-y un peu d'eau-de-vie, étendez sur de la peau, et appliquez sur le mal un cataplasme avec de la farine de seigle, et quelques œufs.

Gale ou *Grattelle.*

On pile dans un mortier avec du beurre ou de la graisse de porc, de la racine d'oseille ou de patience, et l'on s'en frotte le soir en se couchant. La décoction de lierre terrestre est également bonne, mais le soufre en pommade et pris à l'intérieur, est le meilleur spécifique; il faut saigner et purger, et ne jamais employer de répercussifs dans cette maladie; les suites en sont quelquefois funestes. — On guérit la gale des chiens en leur faisant avaler de la poudre de staphi-

saigre, et les frottant pendant trois jours avec une décoction de demi-once de fleurs de laurier-rose.

Gangrène.

Appliquez des vers de terre lavés et pilés, et renouvelez de cinq en cinq heures. On peut laver la plaie avec de l'eau dans laquelle vous aurez éteint une poignée de chaux vive, et d'une autre eau distillée qui tiendra en dissolution douze grains de sublimé corrosif; par leur mélange ces deux eaux deviennent rouges. Le suc de menthe, uni à l'huile d'olive est très-bon pour nétoyer les plaies gangréneuses, ainsi qu'un cataplasme de joubarbe pilée. On se sert encore avec avantage d'une dissolution de trois onces de sel commun et de vitriol, quatre onces d'alun calciné, et d'une feuille de chou qu'on applique sur la plaie. Je préfère à tous les antiseptiques connus, la poudre de charbon.

Goître.

Prenez le suc de pariétaire, incorporez-y de la céruse, et appliquez sur la tumeur. On emploie aussi un cataplasme fait avec de la racine de brioine cuite dans de la graisse de porc, et on le change deux fois par jour. Seize à dix-sept jours suffisent pour la guérison. On a conseillé un collier dans lequel est renfermée la poudre d'une tête de vipère; et une boisson dans laquelle on a fait éteindre des cailloux de rivière, et mis une once de fleurs de soufre, et du charbon d'éponge. On frotte aussi le goître avec du bdellium détrempé dans de la salive.

Gonorrhée.

Prenez bol d'Arménie, fleurs de grenades sauvages, de chaque une once; faites infuser dans demi-setier de vin blanc, et donnez à boire le matin à jeun, pendant cinq à six jours. — Pour le flux involontaire de la semence, prenez de la poudre qui se trouve sur les feuilles de ceterac, scolopendre ou capillaire, et de l'ambre blanc, mettez dans le suc de plantain ou de pourpier, et faites avaler au malade.

Gargarismes.

On en prépare de très-bons avec les roses sèches bouillies dans du vin blanc, avec la pariétaire, l'anis en poudre, l'hysope, le miel et le vinaigre, les nèfles, la graine de lin, le suc d'oignon, et un peu d'huile, le tout mis en décoction. Le suc de seneçon et de lierre terrestre, la tisane d'orge avec le miel rosat, servent aussi à faire des gargarismes. La racine de pied de veau cuite et appliquée en cataplasme sur le gosier, est très-bonne, lorsqu'il y a inflammation. — S'il y avoit perte du goût, on se gargarise la bouche avec une décoction de feuilles et de racines de mauve. Le porreau

cru est très-bon, ainsi qu'un peu de myrrhe mise sur la langue, et gardée jusqu'à ce qu'elle se fonde.

Goutte.

Faites un cataplasme avec les feuilles de choux, de rhue, et de coriandre en poudre, un peu de farine d'orge, et appliquez chaudement sur le mal, ajoutez des fomentations avec des semences de violettes, et infusées dans du vin blanc; les feuilles et l'huile rosat peuvent aussi s'employer en cataplasmes; de même que les feuilles d'ortie et d'hièble cuites dans du vin, et les feuilles de plantain pilées avec du sel. On frotte les parties douloureuses avec des feuilles d'orties bouillies dans de l'huile. Un cataplasme de pariétaire pilée, unie à de la graisse de chèvre, appaise la douleur, ainsi que sa décoction. Les feuilles de sureau, et la racine de plantain pilées et mêlées avec du vieux oing, produisent le même effet. On emploie avec avantage de la courge pilée et qu'on applique sur le mal; les fomentations de suc de raves, et cuites sous la cendre; on fait des cataplasmes de ces dernières. Les feuilles de bétoine jouissent en pareil cas d'une grande réputation, ainsi que la décoction de la racine qu'on fait boire au malade. Quelques personnes vantent aussi la graisse d'oie et de chat, cuites ensemble.

Gravelle.

Réduisez-en poudre neuf écrevisses que vous aurez fait sécher au four, formez-en des pilules, et prenez-en trois dans un verre de vin blanc le matin. Deux cuillerées d'huile d'olive, et autant de vin blanc, prises pendant trois jours de suite, sont très-bonnes; on pourroit y mêler deux drachmes de thym en poudre. Les sucs de brioine, de noix vertes, et demi-once de celui de citron, sont très-convenables. La poudre de racine d'asperges, d'arrête-bœuf ou d'anis dans du vin blanc ou du miel, est très-usitée. On boit en pareil cas du vin blanc, où l'on a fait dissoudre, de la gomme d'amandier, de cerisier, de pêcher ou de sep de vigne; une cuillerée d'huile de noyaux de pêches, et une infusion de rhue des murailles. La racine de gratteron en conserve est très-bonne, ainsi que la poudre de graine de frêne, ou son infusion dans du vin vieux, réunie au suc de guimauve ou de fenouil. La graine rouge de pivoine dans l'eau-de-vie est spécifique pour la gravelle des petits enfans. On se sert en cataplasmes sur le bas-ventre, de la pariétaire fricassée avec du beurre, ou de feuilles de fenouil, arrosées de vin de malvoisie, ou de tout autre bon vin.

Grossesse.

Pour savoir si une femme est enceinte, mettez de son urine dans un vase de cuivre, et y jetez un morceau de fer

bien poli que vous laisserez pendant une nuit ; si la femme est enceinte , le fer sera couvert de taches rouges, et si elle ne l'est pas , il deviendra rouillé et noir. — On dit qu'en mangeant des graines de citron , les femmes enceintes reprennent l'appétit; et que si elles boivent le suc des cirrhes des vignes, les enfans ne seront point marqués d'envies.

Hémorroïdes.

Les cataplasmes usités dans les hémorroïdes sont très-nombreux, voici les principaux : On se sert des feuilles de figuier et de giroflée pilées, et qu'on applique sur la tumeur ; des feuilles de tabac, d'oignons pilés, auxquels on ajoute de l'huile ; des feuilles de pariétaire, de scrophulaire, de bouillon blanc, de l'herbe appelée semper virens, ou trique-madame mâle, &c. On prépare des onguens avec un peu de cire, et les barbes de porreau cuites dans du beurre, avec des feuilles d'oseille cuites sous la cendre, auxquelles on ajoute de l'onguent rosat ; avec le suc de morelle, l'huile rosat et un jaune d'œuf ; avec du beurre et de l'ardoise pilée ; la pommade de concombre ou de joubarbe, à laquelle on a ajouté quelques gouttes de laudanum, ou deux à trois grains d'opium, calme principalement la douleur. On bassine les hémorroïdes avec une décoction de têtes de pavot, avec le suc de glayeul, avec la décoction de l'herbe dit sceau de notre-dame. La vapeur du chardon aux ânes, adoucit beaucoup lorsqu'elles sont irritées. — Lorsqu'elles coulent avec trop d'abondance, on les modère en les bassinant avec du vin, dans lequel on a fondu un peu d'aloës, ou avec l'huile de noyaux d'abricots, retirée sans feu. — Pour faire sortir les hémorroïdes, il faut s'asseoir sur des cayeux d'anacarde, de manière à en recevoir toute la vapeur ; on se sert aussi du cœur d'un oignon en forme de suppositoire, et de la poudre de liège mêlée avec du beurre. On conseille beaucoup les tablettes suivantes : fleurs de soufre, deux gros, sucre fin, six gros, gomme adragant, demi-gros ; chaque tablette est du poids d'une drachme, et l'on en prend jusqu'à cinq par jour. — La millefeuille pilée avec un peu de sel, lorsqu'on l'applique en cataplasme, sert à faire fluer les hémorroïdes. On sait que le moyen banal de les rappeler lorsqu'elles sont supprimées, consiste à donner à l'intérieur sept à huit grains d'aloës, et à appliquer une ou plusieurs sangsues à l'anus.

Hernie.

Prenez de la petite chelidoine, des feuilles d'hièble et d'herniaire, de chaque une poignée, pilez, faites cuire dans du beurre, et appliquez sur la hernie des petits enfans, après l'avoir réduite.

Hydropisie.

On prend soixante et dix cloportes, on les fait dégorger dans un verre de vin blanc, puis on les pile, et on les met dans une bouteille de vin d'Espagne, avec deux gros de sel de Glaubert. On divise en huit verres : on en boit quatre par jour, de trois heures en trois heures, et une heure et demie après, un verre d'infusion de carottes sauvages, avec demi-gros de nitre. On continue jusqu'à parfaite guérison, et on diminue d'un verre, dès qu'il y a du mieux. Une drachme de sel d'absinthe dans un verre de vin et un peu d'huile d'olive, continuée long-temps, est très-utile, ainsi que deux onces de suc de la seconde écorce de sureau que l'on prend dans un verre de lait. Les sucs de cerfeuil et de pimprenelle, à la dose d'un demi-verre dans du vin, sont très-diurétiques, ainsi qu'une drachme d'yeux d'écrevisses en poudre dans un demi-verre d'eau de lis. Le bouillon de marjolaine avec l'eau de camomille réussit dans les hydropisies asthéniques, de même qu'un gros de poudre de thym dans du miel, et quatre onces d'eau distillée de la racine de sureau et d'hièble. L'infusion d'une once de graine d'hièble, réduite en poudre, et mise dans du vin blanc pendant une nuit, se prend le matin à jeun à la dose de deux onces; celle d'aristoloche ronde, à la dose de cinq onces le matin et autant le soir; la dose est fixée à deux onces pour l'infusion de racine de concombre sauvage, et à deux verres pour celle d'écorce de tige de frêne, dans du vin blanc. Le persil est un excellent diurétique, bouilli dans l'eau ou dans le vin blanc; ainsi que l'eau distillée des feuilles et de la racine de la tormentille. Le sirop de petite absinthe se donne à la dose d'une demi-once avant le repas. Le pignon d'Inde réussit aussi. Deux cuillerées de miel dans quatre ou cinq d'eau-de-vie, à la dose d'une ou deux, sont employées par quelques personnes. Mais le meilleur des anti-hydropiques est le vin amer diurétique.

Jambes.

Lorsqu'elles sont enflées, on y applique dessus des feuilles de choux rouges qu'on a fait chauffer. Les feuilles de courge sauvage, pilées et mêlées avec un peu de sel, sont très-bonnes en cataplasmes. Les sucs d'arroche et d'épinards sauvages sont très-propres à laver les plaies, et l'on y applique le marc. On fait un onguent très-usité en pareil cas avec les feuilles de tabac, bouillies dans l'huile et S. Q. de cire.

Jaunisse.

Prenez du bouillon d'armoise, de serpolet, et d'épurge, dans lequel on a mis du safran et de la conserve d'angélique. Un verre de vin blanc avec du jus de citron, pris pendant huit jours, est très-indiqué, ainsi que le suc de chien-

dent. La décoction de capillaire ou d'argentine, à la dose de demi-verre est souvent employée, ainsi que celle de racine de quintefeuille dans du vin. Le suc de cette dernière plante à la dose de deux onces, mêlées avec du miel et du sel, est aussi usité. Les vers de terre, secs et réduits en poudre réussissent également. L'écorce intérieure de graine de chénevis dans du vin ou du bouillon, est prescrite avec avantage. On vante beaucoup le remède suivant: faites rougir un morceau d'acier, en le retirant, appliquez dessus un morceau de soufre que vous ferez couler dans trois pintes de vin blanc; passez à travers un linge, et buvez-en un verre pendant neuf jours. La poudre qui reste au fond du vase se donne dans la décoction de bétoine ou de pulmonaire. La fiente de chèvre bue dans demi-verre de vin blanc pendant huit jours, et le phosphate calcaire qu'on trouve dans celle des poules ou des oisons, ont souvent guéri la jaunisse.

Indigestion.

Prenez de la menthe, chardon bénit, angélique, de chaque une poignée; absinthe, deux poignées; hachez le tout, et mettez dans un alambic avec du lait frais, distillez, et prenez-en un petit verre après le repas. On peut y substituer demi-drachme de poudre de gentiane dans du vin. — La décoction de giroflée dans du vin, guérit les douleurs des intestins qui sont dépendantes du froid. Le suc de pourpier est un très-bon rafraîchissant. — On prétend que quelques amandes amères mangées avant de boire, préviennent l'ivresse.

Jointures (*douleur des*).

Frottez la partie malade avec un mélange d'une once d'eau distillée de plantain, de deux onces d'huile de vers, trois onces de crême, et douze onces de vieux oing; ou bien servez-vous de raves cuites et pilées avec du beurre. Les cataplasmes de quintefeuille et de lierre terrestre pilés, sont aussi efficaces On vante beaucoup les embrocations faites avec l'huile des philosophes.

Pleurésie ou *Pleurydonie.*

Le bouillon de germandrée est très-usité, ainsi qu'un demi-verre de suc de bourrache, de cerfeuil, de genêt avec du sucre, pris chaud. On donne un verre de vin blanc où l'on a fait infuser une poignée de pervenche; ou trois onces d'eau de chardon bénit, une cuillerée de vin blanc, six germes d'œufs frais (1); le tout est avalé le plus chaud possible. Une décoc-

---

(1) Ce que le vulgaire appelle germe dans les œufs, est un ligament qui unit le jaune au blanc, ainsi, c'est à tort que les femmes de la campagne qui mettent couver examinent à la chandelle les œufs qui ont un germe, et les rejettent comme ne devant produire que des coqs et non des poules. Il vaudroit bien mieux s'exercer à

tion de feuilles d'hysope avec des figues sèches, convient aussi dans la fausse pleurésie, ou douleur rhumatismale des côtes. On applique en cataplasme les fleurs et les feuilles de verveine cuites dans du vin d'absinthe, l'ortie avec du son et de l'avoine fricassée avec du vin ; la rhue, la marjolaine, l'hysope, le laurier, la camomille également cuits, de la cendre chaude ; l'on fait des frictions avec l'huile chaude et camphrée.

Poison.

Mettez deux ou trois gouttes d'huile de tartre dans du bouillon ou du vin, et avalez. La graine d'ortie est un puissant remède contre l'empoisonnement par la ciguë, la jusquiame, la morsure des serpens et des scorpions. La rhue, les graines et le suc de citron, sont aussi regardés comme des alexitères ou des contre-poisons.

Poumon.

Lorsqu'il y a toux, faites bouillir de la pulmonaire, édulcorez avec du sucre pour boisson ordinaire. La décoction de six pommes reinettes dans trois demi-septiers d'eau, et S. Q. de sucre est très-adoucissante. Quelques personnes font cuire un ail, le broyent avec du miel et le mangent. On prépare un sirop pectoral avec les jujubes, les figues sèches, les dattes, les raisins de damas, le chiendent, les feuilles et fleurs de pas-d'âne, de scolopendre, l'hysope, le capillaire, la réglisse et le sucre ou du miel ; on le prend par cuillerée. J'ai vu piler onze écrevisses vivantes, qu'on mettoit infuser dans deux pintes de vin blanc pendant vingt-quatre heures, et dont on donnoit deux onces le matin à jeun.

Purgation.

Prenez un bouillon gras ou maigre, ou de la tisane dans laquelle vous aurez fait infuser deux ou trois gros de séné avec un demi-gros d'anis. Un gros de jalap et un peu de cannelle dans un verre de vin blanc, produit le même effet. Un purgatif très-doux, est une pinte de lait bouilli avec une poignée de cassonnade ; ou une infusion de roses dans du petit-lait et du miel. L'infusion d'absinthe dans du miel ou du vin prise le matin, évacue la bile. On peut donner deux gros de brioine en poudre pour purger doucement ; ainsi que le bouillon de pruneaux mêlé avec du miel. Si l'on vide un coing, qu'on y mette demi-gros de rhubarbe, un ou deux gros de séné, qu'on l'enveloppe de papier, qu'on le fasse ainsi cuire au four, et qu'on le mange après avoir retiré

---

reconnoître extérieurement les œufs qui doivent donner naissance aux mâles et aux femelles ; je suis sûr qu'ils ont des différences très-marquées ; on dit assez communément que les œufs qui contiennent un coq sont plus gros, plus alongés, plus pointus, et moins arrondis que ceux qui doivent produire des poules.

la rhubarbe et le séné, on prendra un purgatif agréable. — Le sirop du suc de coing pelé et cuit, est un excellent stomachique.—Les escargots pilés avec leurs coquilles, sont un des meilleurs remèdes à appliquer sur une partie enflammée.

Poux.

Pour les détruire il faut se laver la tête avec l'eau safranée, ou l'eau de bette. Le vinaigre bien chaud fait périr les lentes.

Lait.

Pour le faire perdre, il suffit de porter sous les aisselles, nuit et jour, des feuilles de rhue ou de cerfeuil. On fait aussi un cataplasme avec du persil, de la menthe et de la mie de pain. On frotte les mamelles avec un onguent composé de beurre et d'eau-de-vie, et l'on applique pardessus du papier gris. L'écume d'huile d'olive qu'on a fait bouillir et la décoction de bled et de roses, remplissent la même indication. Pour faire venir le lait, on donne dans un bouillon aux choux ou dans un verre de vin blanc, une drachme de fenouil en poudre; les soupes de laitues sont aussi excellentes pour cela. Lorsqu'il y a une trop grande abondance de lait, on applique sur les mamelles un linge trempé dans douze onces d'eau de roses, autant de verjus et quelques grains de sel; on donne les diurétiques et les purgatifs avec les sels neutres. Les femmes qui ne veulent pas nourrir, doivent se frotter les mamelles avec de l'huile dans laquelle on a fait bouillir une orange amère, dont on exprime auparavant le suc. — Dans le lait répandu, on donne quatre fois par jour un bouillon fait avec une botte de carottes jaunes, une livre et demie de ruelle de veau, dans une pinte et demie d'eau. On continue quatre ou cinq jours, plus ou moins.

Lavemens.

On en compose de toute espèce; les principaux sont les astringens, faits avec une poignée de roses rouges, de plantain et de bouillon blanc, un peu de froment et de gomme arabique, le tout bouilli dans du lait, du vin ou de l'eau de forge; on y délaie quelquefois deux jaunes d'œufs. Une décoction de mauve, de violette, de blette, de son et quatre onces de miel, composent un lavement émollient, ainsi qu'une écuelle de lait et quatre onces de sucre ou de miel. Si l'on veut avoir un lavement émollient purgatif, on ajoute une décoction émolliente, une once de catholicum et deux onces de miel mercurial; ou bien on y fait bouillir une drachme de séné, d'anis et de fenouil, et l'on ajoute quatre onces de miel ou de sucre. Quelquefois on emploie une décoction de pariétaire, de mercuriale, d'épinards ou de poirée, à laquelle on unit une once et demie de sucre, de casse, de catholicum et deux onces d'huile. Dans les coliques venteuses, on donne un la-

vement avec une once de catholicum, deux onces de miel-violat, une once d'huile d'anet dans une décoction de fenouil; s'il falloit évacuer la bile, on ajouteroit à une S. Q. d'eau, une écuelle de lait, deux drachmes de cristal minéral et deux onces de miel-rosat. Dans la colique néphrétique, on donne un lavement avec une décoction de mauve, de violettes, de cresson et de radix; on y ajoute deux drachmes de térébenthine, une once d'huile-rosat, autant de miel-rosat, et un jaune d'œuf. Pour le flux de sang, on fait une décoction de bouillon blanc, de plantain, de roses de Provins; on ajoute une pincée de graines de lin et de coing, avec une demi-once d'amidon et un jaune d'œuf. Dans le commencement, ce lavement seroit nuisible; il faut employer les lavemens anodyns et narcotiques, et ne venir aux astringens qu'à la fin de la maladie. Lorsqu'il n'y a qu'une simple diarrhée, une écuelle de lait, une once de cassonnade et un jaune d'œuf suffisent. On peut varier à l'infini la composition des lavemens; toutes les plantes astringentes, amères, carminatives, purgatives et anti-spasmodiques, s'emploient en décoction, suivant la différente nature des maladies.

Luette.

Lorsqu'elle est enflammée, on se sert avec avantage d'un gargarisme fait avec les feuilles de prunier bouillies dans du vin, ainsi que de la décoction de l'eau distillée de pariétaire. Le jus de menthe, de coriandre, de rhue, d'ortie, d'épine-vinette, mélangé avec le lait, forme aussi un très-bon gargarisme. Celui de brou de noix avec le miel ou le sucre, est très-recommandé. On applique un cataplasme autour du cou avec un nid d'hirondelle brûlé et réduit en poudre, avec de l'eau-de-vie. On dit que la racine de pourpier, pendue au cou, fait remonter la luette.

Lassitude.

En portant sur soi de l'armoise, certaines gens prétendent qu'on n'a rien à craindre du mauvais effet d'aucun médicament, du venin des bêtes venimeuses, et qu'on ne se fatigue point par la marche. L'anis, dans du vin ou du bouillon, avalé avant de se mettre en voyage, prévient aussi la lassitude. (Nous croyons peu à l'efficacité d'un pareil moyen, mais on peut l'éprouver, et nous le recommandons aux coureurs et aux piétons.)

Lèvres.

S'il y a des crevasses, on les frotte avec un onguent fait avec la tutie et de l'huile de jaune d'œuf, après les avoir lavées avec l'eau d'orge ou de plantain. Une croûte de pain bis chauffée sur le charbon et appliquée sur les lèvres, est aussi très-bonne.

Langue.

On fait cuire des graines de coing dans S. Q. d'eau, on les réduit en pâte, et on se frotte la langue pour enlever son âpreté. On peut se servir aussi de la menthe. Le suc des feuilles de moutarde édulcoré avec du miel, déterge très-bien les ulcères de la langue.

Léthargie.

Il faut, avec de la sarriette en fleur, faire des fumigations sous le nez du malade, ou bien le frotter avec du vinaigre.

Loupes.

Jetez une cuillerée de sel dans une chopine d'urine que vous ferez réduire à moitié; vous y tremperez des étoupes, que vous appliquerez ensuite sur le mal. Un pain de roses et une poignée d'hièble bouillis dans une pinte de vin et appliqués en cataplasme soir et matin, réussissent très-bien; de même que la mousse bouillie avec du sel dans du vin. L'hièble seul, pilé et appliqué, est très-bon. L'herbe de rubia minor pilée, produit le même effet.

Migraine.

Il faut réduire en poudre des feuilles de romarin, de thym, de bétoine, de marjolaine, et en prendre matin et soir un gros dans un véhicule quelconque. On conseille aussi de prendre trois fois la semaine deux gouttes d'huile de soufre dans un verre d'infusion de bétoine et de verveine, tenue vingt-quatre heures sur la cendre chaude. On applique pour le même objet beaucoup de cataplasmes sur le front. On coupe une grenade en deux, et on la place sur la tempe du côté malade. Le papier bleu trempé dans l'huile des philosophes, et appliqué sur le front, produit de bons effets. On peut en renifler deux ou trois gouttes par le nez. En faisant dégoutter dans l'oreille du suc de pimprenelle, on dit que la douleur s'appaise. Un bandeau fait avec des roses pilées et un blanc d'œuf, est très-vanté, ainsi que celui de graines de pavot. En reniflant la rosée qui se trouve sur la feuille de mauve, on est promptement guéri de la migraine.

Membres perclus.

Pilez de la sauge, du thym, du romarin, de la marjolaine, de l'origan, du calament, du serpolet, de l'hièble, parties égales, un peu de cannelle, et faites cuire dans un pot au four, jusqu'à ce que le tout soit réduit en consistance d'onguent; on en frotte les membres perclus.

Mal caduc ou *Epilepsie.*

Prenez deux drachmes de poudre de racine de pivoine, et de phosphate calcaire ou poudre d'os humains, dans trois onces d'eau de tilleul, pendant les derniers quartiers de trois lunes consécutives. On fait boire aussi deux onces d'eau de

plantain pendant quarante jours. On recommande beaucoup vingt grains du cerveau desséché de corbeau, dans un verre de vin blanc le matin au déclin de la lune., et une boisson composée d'une pinte de vin rouge, dans laquelle on a dissous trois onces de phosphate calcaire, et fait infuser une once de poudre de pivoine et une drachme de gui de chêne. On en boit un verre chaque matin, pendant les neuf derniers jours de la lune, et les neuf premiers de la nouvelle. L'eau distillée de cerises, tenue dans la bouche, le suc de rhue ou d'ail, celui d'œillets incarnats dans une décoction de marjolaine ou de bétoine, ont souvent réussi. On donne aux petits enfans de l'eau ou de la décoction de chardon bénit, ou une drachme de la poudre ; on leur fait porter au cou une noisette remplie de mercure. On applique sur la tête un cataplasme de mercuriale et de farine d'orge, ou du sel plié dans une toile neuve sur l'hypocondre gauche ; on le change tous les quinze jours, et l'on fait boire un verre le matin à jeun de l'eau distillée de plantain, pendant quarante jours. On fait cesser subitement les accès d'épilepsie, en mettant dans la bouche du malade du gros sel de cuisine. La poudre de charbon est aussi anti-épileptique.

Mamelles.

Prenez des rognures du cuir des cordonniers, deux poignées, faites bouillir dans l'eau, et coulez; vous frotterez avec la graisse qui surnage, les gerçures et les crevasses.

Meurtrissure.

Pilez de la racine de brioine ou courge sauvage, et appliquez sur le mal pendant quatre jours. La sauge bouillie dans une chopine de vin avec quatre onces de lard, jusqu'à réduction de la moitié, est très-bonne en fomentation et en cataplasmes.

Mélancolie.

Les sommités de chêne et de houblon, une pomme reinette, cuites dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoute deux ou trois drachmes de séné et une pincée d'anis, forment un très-bon purgatif dans cette maladie.

Matrice (*Suffocation de la*).

Faites infuser dans six onces d'eau-de-vie et quatre onces d'eau de roses, une once de cannelle concassée et trois onces de sucre, et donnez-en trois cuillerées avant que le mal se manifeste. L'infusion vineuse de benoîte est également bonne. On fait avaler deux drachmes d'ail en poudre dans un peu de vin. Dans le moment de l'attaque, on conseille une goutte d'huile d'anis dans du sirop de capillaire ou du bouillon, ainsi qu'une goutte d'huile d'ambre dans une cuillerée de vin. Un lavement d'eau froide, et toutes les odeurs

fétides, réussissent en pareil cas. On applique sur le nombril de l'ail et de l'aloës pilés ensemble, et certaines femmes, pour prévenir les suffocations de la matrice, portent suspendu à la cuisse un petit sachet de bonnes odeurs; les sucs et gommes fétides sont indiqués. Les cataplasmes de rhue, de marrube, mêlés avec du galbanum, de la gomme ammoniac, de la térébenthine, sur le bas-ventre, sont recommandés. Une fumigation d'encens et de plumes d'oiseaux, jetés sur du charbon et reçue dans une chaise percée, fait cesser les accidens. Si la matrice étoit relâchée, un tampon de chanvre imbibé du suc d'ortie ou d'armoise, et introduit dans le vagin, serviroit à la faire remonter, ainsi que toutes les décoctions astringentes, soit en injections, soit en fomentations.

Miserere (*Colique de*).

Il faut faire prendre deux onces de suc de centinode ou traînasse; les lavemens narcotiques, faits avec les têtes de pavots, la ciguë, la jusquiame, sont les remèdes dont on doit attendre le plus d'efficacité.

Nerfs.

Lorsqu'il y a tremblement des mains ou de toute autre partie du corps, comme dans la danse de Saint-Guy, faites infuser des feuilles de trèfle dans la bonne huile d'olive, et donnez-en un verre à liqueur au malade, de deux heures en deux heures.

Noli me tangere (*Ulcère dit*).

Prenez une once d'yeux d'écrevisses, jetez dans du vin blanc ou du bouillon, et saupoudrez-en les emplâtres. On les fait avec du miel-rosat, du suc de linaire, de plantain et d'ache, avec S. Q. de farine d'orge; ou bien, après avoir lavé la plaie avec l'oxicrat et l'eau alumineuse, on le couvre avec l'onguent composé de deux onces blanc rhasis, deux gros de camphre, demi-once de suc de plantain et de morelle, avec deux gros de laitue. Il faut essayer, en pareil cas, la solution d'opium gommeux, ou la décoction d'herbes narcotiques.

Nez (*Saignement du*).

On fait un cataplasme avec la suie de cheminée et du fort vinaigre, et on l'applique sur le front. La poudre de l'espèce de champignon dite vesce-de-loup, introduite dans le nez ou mise sur les plaies, arrête l'hémorragie. On peut donner à l'intérieur l'eau de pourpier et de marguerite sauvage, et une boisson préparée avec l'eau de roses, de plantain, et une drachme de bol d'Arménie. Un tampon fait avec le coton d'une écritoire, ou imbibé de suc d'ortie, de rhue, de bétoine, d'eau alumineuse et de tout autre astringent, réussit très-bien. Lier avec un mouchoir la jambe le plus fort possible, est un

remède de bonne femme, ainsi que faire tenir à la main l'herbe connue sous le nom de bourse à pasteur ; j'ignore jusqu'à quel point on peut compter sur l'efficacité de ces deux dernières pratiques.

Nombril.

Chez les enfans qui ont une hernie du nombril, on applique avec le plus grand succès sur cette partie un cataplasme fait avec des feuilles de l'herbe aux puces et de percefeuille, pilées et mêlées avec de la farine de froment, du vin et du vinaigre.

Oreilles (Surdité).

On se sert avec avantage de la vapeur de cabaret bouilli dans l'eau commune, qu'on reçoit au moyen d'un entonnoir. L'on introduit aussi dans l'oreille un morceau de laine imbibée de l'huile des philosophes, le soir en se couchant ; ou quelques gouttes d'un mélange d'une once et demie de suc d'oignon et autant d'eau-de-vie, qu'on fait chauffer. Les sucs de pariétaire, de concombre sauvage, des feuilles de noyer, mêlés avec l'huile-rosat, celle-ci battue avec du vinaigre, servent aussi à faire des injections très-anodynes, sur-tout si l'on applique sur l'oreille un sachet de mélilot, de camomille et de safran. On recommande encore l'ail mêlé avec la graisse d'oie, ainsi que le suc de marrube blanc avec le miel, et le suc de lierre tout seul. Lorsqu'il y a tintement d'oreilles, on injecte avec le plus grand succès de l'eau qui découle d'un morceau de bois verd de frêne, et l'on fait boire pendant trois ou quatre jours, trois onces d'eau de fenouil : on se purge avec les pilules cochées, et l'on met dans l'oreille du coton trempé dans l'huile de rhue, de castor ou d'aspic, et dans le jus de porreau. S'il y avoit quelque insecte dans l'oreille, on y introduiroit de suite de l'huile ou du suc de centaurée, et du lait de figuier. Deux ou trois gouttes d'huile de soufre, introduites tous les soirs, sont très-adoucissantes pour le mal d'oreilles.

Paralysie.

Frottez la partie malade avec un liniment fait avec deux onces d'esprit-de-vin, trois onces d'huile de laurier, une once de baume du Pérou ; ou appliquez un cataplasme avec des oignons blancs cuits au four dans un pot de terre. Les embrocations avec l'eau de la reine de Hongrie, l'urtication, et un sinapisme fait avec de la moutarde, du vinaigre, deux gros de cannelle et de girofle, et qu'on ne laisse que fort peu de temps pour que la peau soit seulement rouge, sont des remèdes indiqués.

Pâles couleurs.

Prenez soir et matin une once d'un sirop fait avec deux poignées d'absinthe, de lavande et d'hysope, bouillies dans six livres d'eau réduites à trois, dans lesquelles on fait infuser pendant vingt-quatre heures un gros de safran, de cannelle et de girofle, et qu'on réduit à consistance de sirop, après y avoir mis du sucre S. Q. Dans le temps qu'on en fait usage, il faut boire du vin avec moitié d'eau, et l'on y ajoute un peu de safran de mars. La poudre de charbon, comme tonique, m'a toujours réussi en pareil cas.

Peste et Fièvres pestilentielles.

L'antidote de Mithridate, composé d'une moitié de noix, trois feuilles de rhue et un peu de sel, pris à jeun, est un sûr préservatif de cette maladie, ainsi qu'une drachme de chardon bénit en poudre, dans du vin blanc ou du sirop. On peut augmenter les feuilles de rhue jusqu'à vingt, et y ajouter deux noix, trois figues, un peu de sel, et faire cuire le tout dans le vin. On vante la poudre de crapauds brûlés et réduits en cendres, à la dose d'un grain dans du vin. Un onguent fait avec des crapauds, des scorpions, bouillis avec de la cire jaune, et renfermé dans une boîte d'argent, préserve, en la portant sur soi, de la peste (1). On prépare de la manière suivante le vinaigre anti-pestilentiel : on prend une drachme de rhue, d'absinthe, de graines de genièvre, de gousses d'ail, d'angélique, une once de clous de girofle et de noix muscade, on concasse le tout, et on fait bouillir dans une pinte de bon vinaigre jusqu'à la réduction d'un tiers, et on conserve pour l'usage : on le respire de temps en temps, et on en prend une demi-cuillerée à jeun, et on s'en frotte les jointures. Si l'on étoit attaqué de la maladie, on en prendroit un verre. — Dans la peste, dès que le bubon paroît, il faut y appliquer dessus du vieux levain, ou un oignon cuit au feu avec du vieux oing, du pain chaud trempé dans l'eau-de-vie, et même l'attirer par une ventouse ou un vésicatoire : on panse avec un onguent fait avec une once de miel, de la farine de seigle et deux jaunes d'œufs, ou avec tout autre onguent suppuratif, tel que le populeum et le basilic.

(1) Comme il n'y a pas de circonstances où il faille calmer davantage l'imagination que dans les fièvres pestilentielles, sans croire à la vertu physique des amulettes, nous leur en attribuons néanmoins une très-grande, quant à leur influence sur le moral ; c'est pourquoi nous faisons mention de bien des remèdes qui peut-être paroîtront ridicules et sans effet ; mais la confiance que le peuple montre pour certaines pratiques, est déjà un sûr garant de leur efficacité ; car c'est sur-tout dans les épidémies, qu'il est vrai de dire avec Van-Helmont que, *timor et contagio, unum et idem est*.....

Phtisie.

Il faut prescrire pendant neuf à dix jours demi-verre d'eau d'écrevisses pilées, la décoction de racines de plantain édulcorée avec du sucre, et deux gros dans trois onces d'eau de pimprenelle, d'un électuaire fait avec du sucre et de la pimprenelle en poudre.

Pied (Durillons du).

Il faut les couvrir d'un cataplasme d'oignons de lis cuits dans du vin, et l'y laisser trois jours. Le levain de froment avec du sel, et la farine de féves avec du vinaigre, sont également bons.

Frénésie.

Il faut prendre du concombre dans du lait de femme; la dose est de deux onces. On frotte le cou et la tête du malade avec le suc de sauge mêlé avec du vinaigre, du serpolet et du laurier. On applique avec succès sur les tempes du malade, le pavot sauvage; mais je crois que le meilleur remède c'est la saignée du pied.

Pierre.

Buvez le soir en vous couchant un verre de vin blanc dans lequel vous aurez fait infuser pendant sept ou huit heures un gros de la graine du fruit de l'églantier, séchée et réduite en poudre. On prépare avec le fruit une conserve, dont on mange après le repas. La graine de panais sauvage, infusée dans du vin pendant douze heures, et prise à jeun trois matins de suite, est très-bonne, de même qu'une drachme de l'intérieur du gésier de poule. Le sirop d'hysope, à la dose d'une once dans trois onces d'eau de pariétaire, est un bon lithontriptique. La poudre de sorbier, de nêflier, de chêne, de noyer, dans du vin blanc, jouit de la même vertu. Pour appaiser les douleurs, on donne du suc de pariétaire, dans du vin blanc et dans de l'huile d'amandes douces. La berle, mangée cuite ou crue, est très-bonne, ainsi que la graine de l'herbe aux perles. Une cuillerée de suc d'hièble dans un verre de décoction de persil ou celui d'aulx sauvages, et la graine de millepertuis dans du vin blanc, sont employés par beaucoup de personnes. On vante également la décoction de capillaire et de l'herbe dite nombril de Vénus, la gomme de prunier dissoute dans du vin blanc, aiguisé de nitre, le mouron d'eau mangé en salade, le suc d'ortie, la décoction de panais prise pendant six semaines, ainsi que trois onces d'une décoction de six aulx, de cinquante fruits d'alkekenge, quatre onces de miel, dans une pinte de vin blanc, réduite à moitié. On prescrit avec succès depuis une drachme jusqu'à quatre scrupules de poudre de cloportes humectés plusieurs fois avec du vin blanc, arrosés d'eau distillée de fraises et

d'un scrupule d'esprit de vitriol. Lorsqu'il y a strangurie et douleur des reins, il faut délayer une cuillerée de miel vierge dans un peu d'eau de genièvre et en boire tous les matins, continuer jusqu'à la guérison, et frotter la région lombaire avec de la graisse de lapin bien chaude. On dit que quatre à cinq onces de la décoction de bruyère commune, prises matin et soir avant le repas, pendant un mois, font sortir la pierre; les bains de cette plante accélèrent la guérison. J'ai vu employer dans beaucoup de circonstances, avec succès, le suc de saxifrage, de la verge-d'or et de cresson, ainsi qu'une boisson de vin blanc, dans lequel on a fait bouillir des raves et deux ou trois pincées de poudre de noyaux de nêfles. On prépare une décoction purgative très-recommandée, avec deux onces de racine d'arrête-bœuf, de chardon-roland, de chiendent, de chicorée sauvage, de pissenlit, de nénuphar, de bardane, de guimauve, une once de réglisse et de graine de lin, trois gros de cristal minéral, deux pintes d'eau commune; on fait bouillir pendant deux heures. Si, malgré cette boisson, on ne va pas du ventre, on fera infuser un gros de séné dans un verre de cette tisane, qu'on boira à jeun. On conseille de faire des injections dans la verge avec du sang de bouc distillé dans un alambic.

Piqûres venimeuses.

On applique de la semence de mauve cuite dans du vin, avec un peu de chaux et de vinaigre; on peut en boire la décoction. La térébenthine et le suc de pavot, ainsi que toutes les plantes narcotiques, réussissent également.

Pituite.

Prenez quinze grains en poudre, dans un demi-verre de vin, des feuilles de cabaret, de mélisse et de menthe: faites avec les mêmes plantes une décoction dont vous prendrez trois ou quatre cuillerées le matin à jeun. Il faut aussi prendre, par jour, un ou deux gros d'une opiate composée avec du miel, de la poudre d'écorce d'orange et un peu de suc de brioine. En mâchant du mastic, du bois de laurier ou de la racine d'iris, on est beaucoup soulagé, ainsi qu'en fumant chaque matin une pipe de tabac.

Plaies.

On y applique des linges imbibés du suc des feuilles de mauve, de saule et de fougère. Le suc de porreau de jardin enlève la douleur. Les cataplasmes de sauge, d'oignons et de porreaux pilés, sont très-bons, ainsi que la poudre de liége, et des compresses trempées dans un mélange de vin rouge et de bonne huile, et appliquées bien chaudes.

Rage.

On pile une poignée de rhue, de petite sauge et de trèfle; on y ajoute deux gros d'écorce d'orange en poudre, neuf clous de girofle, un verre de vin rouge; on mêle le tout, on laisse macérer pendant cinq à six heures, on exprime bien fortement, et l'on donne deux tiers de verre de ce suc le matin à jeun; on diminue la dose pour une femme et un enfant. Il faut avoir soin de laver la plaie avec de l'eau salée; je conseille de la cautériser avec le fer rouge ou avec un acide minéral, après avoir fait les scarifications nécessaires. On a aussi beaucoup employé le suc de bétoine exprimé dans du vin blanc, à la dose d'un verre pendant trois matins de suite; et celui de rhue, de marguerite, de pimprenelle, de polypode, d'une tête d'ail, mêlé avec un verre de vin blanc, dans lequel on a fait macérer pendant dix heures une pincée de polytric, une racine de passerage, une de petit houx.

Rate.

Lorsqu'elle est obstruée, on y applique un cataplasme avec de la verveine pilée, de la farine de féves et un blanc d'œuf. L'huile des philosophes en friction sur l'hypocondre gauche, est très-bonne, ainsi que la tisane faite avec une poignée de frêne, de fougère, de langue-de-cerf, de la verveine, du chardon bénit et de l'absinthe, on édulcore avec de la réglisse. On donne quelquefois, dans un verre d'absinthe, douze grains de tamarisc en poudre, et cinq à six gouttes d'esprit de sel dans de l'eau de genièvre. L'on hache une poignée de feuilles de scolopendre; on la jette dans une pinte de vin blanc, que l'on fait un peu bouillir et réduire, et l'on donne un demi-verre à jeun pendant huit jours de cette infusion. Le suc ou le sirop d'endive, de scolopendre, de centaurée et d'absinthe, est excellent en boisson et en friction. On recommande aussi la décoction de lierre, les feuilles de choux mangées avec du vinaigre, ou bien leur bouillon, ayant été cuites avec un vieux coq. On applique avec succès un cataplasme de ciguë fait avec du vin, des feuilles de lierre dans le vinaigre, des coings réduits en pâte et des feuilles de nicotiane pilées avec du vinaigre. On fait des embrocations avec l'huile de lis, d'anet, de poivre frais, de la moelle de bœuf et de la graisse de poule ou de cane, ou avec de l'huile-violat, de lin ou de câpres. Si l'on pile de la graine de lin avec de la racine de câprier, qu'on y ajoute un peu d'huile violat, on a un cataplasme fréquemment employé. J'ai vu faire un grand usage de trois onces d'une chopine de vin blanc, dans laquelle on avoit fait macérer le jour au soleil, et la nuit sur la cendre chaude, une boule d'acier réduite en poudre, lavée douze fois dans une eau différente, et fait infuser

une demi-once de séné, et quelques feuilles de scolopendre et de cétérac.

Reins (Douleurs des).

Buvez de la décoction de réséda, de lin ou de fraises, ou faites dissoudre de la gomme de pêcher dans du vin; la décoction des feuilles et de la racine de sanicle, est très-bonne. Si la douleur de rein vient après un accès de colère, buvez à jeun deux onces d'un julep fait avec deux onces d'eau de roses, quatre onces de celle d'endive, et cinq onces de sucre. Si l'on veut en boire après le repas, on le mêle avec de l'eau, et l'on y ajoute deux onces de vinaigre ou de suc de citron. On applique aussi des linges trempés dans l'oxicrat, sur la région des lombes, ou on la frotte avec de l'huile des philosophes bien chaude; les baumes d'Occident ou de laurier, sont également bons. On se sert encore d'un cataplasme de mousse cuite dans du vin, ou des feuilles de nicotiane qu'on a fait chauffer sur la cendre, et on les renouvelle. La racine de flambe pilée avec la résine, est également employée. Une cuillerée de suc de roses dans un demi-verre de vin d'Espagne, appaise la colique néphrétique.

Rhumatisme.

Les cataplasmes d'hyeble, et cinq à six poignées de sauge pilée et cuite avec une livre de beurre, dont on frotte la partie malade, sont très-recommandés.

Sang (Crachement de).

Pilez des semences de porreaux, et faites-les tremper dans de l'eau ou du suc de plantain où l'on a mis un peu de myrrhe, et prenez-en une once en boisson. Le suc de toutes les plantes astringentes est également recommandé.

Sanglots ou *Hoquet.*

Le suc de menthe avec celui de grenade, ainsi que le sirop d'anis musqué, arrêtent les sanglots et les vomissemens. Le hoquet se dissipe par une frayeur subite, un coup de poing entre les deux épaules, l'aspersion de l'eau froide au visage, et par quelques cuillerées de vinaigre. Quand le hoquet survient pour avoir trop bu ou trop mangé, il faut faire sur l'estomac des frictions avec l'huile d'anet, de mastic ou d'absinthe.

Santé (Sirop de).

Prenez suc de mercuriale, de lierre, de bourrache, de buglose et miel de Narbonne, de chaque demi-livre, faites bouillir un instant: faites infuser vingt-quatre heures, dans une chopine de vin, une once de racine de gentiane, deux onces de flambes, agitez souvent, coulez et mêlez les deux liquides pour les faire cuire en consistance de sirop avec du

sucre S. Q. Ce sirop se prépare au mois de mai, et on en prend quelques cuillerées tous les matins.

Sciatique.

La graine d'aurone, prise dans un breuvage, guérit, dit-on, la sciatique, provoque le flux menstruel et les urines. On applique sur la partie malade des marguerites pilées, un cataplasme de suc de sarriette, de farine de froment et de l'huile-rosat, ou de ciguë fricassée avec du vinaigre. On se sert d'un emplâtre de glu, ou de deux onces de moutarde avec des figues grasses. On fait des linimens avec le suc de concombre sauvage, l'huile de chénevis chaude, ou l'huile de taupe. La graisse d'un chat rôti et lardé de girofles, est très-estimée. On conseille encore de porter dans la poche, du côté malade, un bois de jeune cerf.

Stérilité.

Pour la combattre, il faut prendre des bains immédiatement après la cessation des menstrues, se frotter les reins avec l'huile camphrée, et faire des fumigations avec l'ambre jaune, la matricaire, l'armoise, la rhue, et les diriger du côté de l'utérus.

Sueurs.

Pour suer promptement, il suffit de prendre une drachme de coquille calcinée de tortue dans un verre de vin. Une pomme reinette, cuite au feu, et qu'on a lardée de trois grains d'encens, procure une prompte et abondante sueur.

Teigne.

Faites une forte décoction de patience, et lavez la tête après l'avoir rasée; touchez les pustules avec de l'huile de soufre, et frottez avec du beurre noir. On regarde comme spécifique le beurre qu'on a mis dans une bassine de cuivre rouge, et qui est chargé de vert-de-gris : on en frotte la tête, et on la saupoudre avec du sel de tabac. On recommande aussi une lessive faite avec la cendre de racine de vigne, à laquelle on ajoute un peu d'alun et de soufre, pour en laver la tête. Faites cuire un lézard vert dans de l'huile d'olive, et servez-vous-en comme ci-dessus. Après avoir rasé la tête de l'enfant, lavez-la avec une lessive de cendres de tiges de grosses féves, et frottez-la avec un onguent composé de demi-livre de vieux lard, sans couenne, quatre cuillerées de vinaigre, une once de soufre en poudre, et autant d'huile de laurier; étendez sur du linge et couvrez-en la tête. On propose encore de bassiner la teigne avec de l'urine, dans laquelle on a fait pourrir de la mauve; ou de purger avec huit grains de mercure doux; un gros de jalap en poudre, tous les quatre jours (la dose doit être beaucoup diminuée pour les enfans), laver ensuite la tête avec du vinaigre le plus chaud

possible, la saupoudrer de sel fin, et la recouvrir de linges. On continue ce traitement pendant trois semaines.

Tête (Douleurs de la).

Enveloppez-vous la tête avec des roses fraîches, ou avec des sèches après les avoir fait tremper dans l'eau ou dans le vinaigre. Buvez matin et soir deux onces de sirop violat ou de grenade dans l'eau d'endive. Des compresses trempées dans l'eau rose, battue avec deux blancs d'œufs, sont très-bonnes pour calmer la céphalalgie. On a proposé de couper les cheveux, et d'arroser la tête avec du lait de femme. On a vu des maux de tête dissipés par un demi-verre de vin de sauge ou de thym, pris à jeun, ainsi que par l'usage du sirop de bourrache, de scolopendre, de fumeterre ou de buglose, alongé d'une eau céphalique. Les sachets de marjolaine, de romarin, de rhue, de laurier et de graines de genièvre, sont quelquefois très-salutaires. Le millet fricassé avec du sel, s'emploie en fomentation. Si le mal étoit occasionné par le soleil, on frotteroit la tête avec un mélange à parties égales de suc de pourpier, d'huile-rosat et d'olive. La poudre de clous de girofles est très-bonne, lorsqu'il y a eu un coup d'air ou un refroidissement.

Toux.

Le suc de porreau bu dans du lait de femme, guérit les toux invétérées. La décoction de choux rouges avec du sirop de capillaire, est très-adoucissante, ainsi que celle de mauve. Le vin de rhue réussit lorsqu'il y a débilité et atonie dans le système, de même que le sirop d'hysope. On conseille de manger des féves cuites avec de l'ail. Rien n'éclaircit plus la voix que l'ail, mangé cru ou cuit, et un petit morceau de myrrhe qu'on laisse fondre sur la langue. Les fumigations avec les feuilles de pas-d'âne, sont recommandées. On fait un très-grand usage de la décoction des feuilles de sanicle dans de l'eau avec du miel. Dans le rhume du cerveau, on fait un diadême avec les violettes de mars.

Tisane rafraîchissante, apéritive, pectorale.

Faites bouillir pendant une heure dans quatre pintes d'eau une livre d'avoine mondée, une poignée de chicorée sauvage et de pimprenelle; ajoutez cristal minéral une demi-once, miel de Narbonne quatre onces, faites encore bouillir demi-heure, et prenez-en deux verres avant le repas et autant après. — Pour avoir une tisane purgative, faites bouillir dans deux pintes d'eau cinq racines de chicorée sauvage; ajoutez-y ensuite un bâton de réglisse, deux onces de séné, un gros de fenouil et d'anis vert; enfermez dans un nouet un gros râclure d'ivoire, autant de corne de cerf, après quelques bouillons vous coulerez, et en prendrez un verre à jeun

pendant quatre jours. La tisane pectorale se fait avec une once de jujubes, de sebestes et de raisins de damas, un bâton de réglisse concassé, quatre onces de miel qu'on fait bouillir légèrement dans une pinte d'eau, l'espace d'un quart-d'heure ; on coule et l'on en prend un verre soir et matin. La tisane royale est excellente pour purger la bile ; elle se compose ainsi qu'il suit : Demi-once de séné mondé, de cristal minéral, de polypode de chêne, de roses de Provins, d'anis vert, un gros de rhubarbe, un bâton de réglisse, un citron coupé en tranches. On mêle le tout, après avoir coupé en petits morceaux la réglisse et le polypode, on laisse macérer dans dix verres d'eau froide pendant vingt-quatre heures, ensuite on coule à travers un linge, et l'on garde pour l'usage. On en prend un verre demi-heure avant de se lever ; un second, demi-heure avant le dîné, et le troisième, demi-heure avant le coucher. On répète pendant trois jours ; on mange comme à son ordinaire, mais sans maigre, et cette tisane fait couler la bile toute pure.

Tumeurs et Ténesme.

Le fenouil avec le vinaigre dissipe les tumeurs. Dans le ténesme, on donne des lavemens adoucissans ; celui de mucilage, de psyllium et de semences de coing, convient très-bien, ainsi que celui de lait, dans lequel on a délayé un œuf et une cuillerée de miel ; la décoction de deux ou trois têtes de pavot, ou de graines de laitue, est peut-être la plus adoucissante et la plus convenable en pareil cas. On emploie avec succès un demi-bain composé de bouillon de tripes et de deux poignées de mauve, de guimauve, de violier et de bourrache. Si l'on soupçonnoit les vers d'être la cause du ténesme, on feroit une décoction d'une poignée d'absinthe, de petite centaurée, de marrube, de persicaire, à laquelle on ajouteroit un peu de myrrhe, d'huile d'amandes amères, ou de pétrole, ou d'aspic, ou de cade, et on la donneroit en lavement. Les pilules d'aloës, d'agaric, de rhubarbe et de myrrhe, sont aussi très-bonnes en pareil cas. Il peut arriver que les excrémens endurcis occasionnent le ténesme ; alors il faut donner un lavement avec une décoction d'une poignée de violier, de mauve, de branche-ursine et de mercuriale, demi-once de semence de lin et de fénugrec ; s'il n'est pas assez purgatif, on y ajoutera un peu de lierre, de sel ou de casse, du miel et du vin chaud.

On prescrit aussi, dans toutes sortes de ténesmes, quatre onces de vin blanc d'une chopine dans laquelle on a fait bouillir une poignée de bétoine.

Ventre.

Pour vaincre sa paresse ou la constipation, prenez du bouillon de courge pilée avec du sucre, ou bien le suc de

mercuriale mâle et femelle, qu'on boit avec du miel, ou dans un bouillon de mauve et de poulet. La graine de mercuriale en poudre dans du vin, ainsi que les racines de romarin, de rhue et de sarriette, aussi réduites en poudre et prises de même, purgent doucement. Beaucoup de paysans se servent dans leurs purgations, de l'infusion de la seconde écorce de sureau, dans du vin blanc. Le miel bouilli produit le même effet. Quelques cuillerées d'huile, de suc d'absinthe, et de sel, ou le suc de souci et de mouron avec du miel, réussissent également comme doux laxatifs. — Pour resserrer le ventre, on conseille du vin, dans lequel on a fait infuser une muscade, ou la racine de lis d'étang; la bouillie de millet avec du lait de chèvre, est très-bonne, ainsi que toutes les décoctions astringentes : je leur préfère les calmantes et anodynes, telles que la boisson de graines de laitue, l'infusion de coquelicot, et les lavemens narcotiques. Lorsque le ventre est enflé, on prend avec beaucoup de succès, l'infusion vineuse des graines de pastenades sauvages pilées, les feuilles de saule et quelques grains de poivre en poudre, ou quatre gros de noyaux de pêche en poudre, le tout également pris dans du vin.

Vénérien (mal).

Prenez chaque jour en vous couchant, deux gros d'un mélange d'une once d'extrait d'esquine, de gayac et de salsepareille, deux gros de poudre de centaurée, de séné et de saxifrage; on transpire et on change de linge. On boit aussi chaque matin une once d'un sirop fait avec une demi-livre de sucre, deux pintes de vin blanc, dans lequel vous avez fait bouillir quatre onces d'aristoloche; on panse les ulcères avec un onguent composé d'une livre de colophone et de cire jaune, trois livres de beurre frais; on fait fondre sur le feu, et on ajoute quatre onces de verdet.

Vérole (petite).

On dit que rien n'accélère plus son éruption que de bassiner la figure avec le jus d'un morceau de lard, arrosé d'eau rose, et mis à la broche. L'eau de plantain avec un peu de safran, est très-bonne, sur-tout lorsqu'on y a fait éteindre à plusieurs reprises une pièce d'or rougie au feu, pour bassiner les yeux et conserver la vue dans cette maladie.

Verrues.

Il faut les frotter avec de la tithymale, de la chélidoine et des côtes de pourpier, plusieurs fois dans le jour. Le sang d'anguille, et le suc de limaçon font disparoître les verrues, ainsi qu'une couenne de lard dont on les frotte jusqu'au sang plusieurs fois dans la journée. On applique avec succès les cataplasmes d'aigremoine pilée avec du sel et du vinaigre, de rhue aussi pilée, et crotin de chèvre délayé dans du vinaigre.

Vers.

On donne aux enfans un gros de vers de terre, ou de vers humains, ceux même du malade dans une infusion amère, ou dans du vin blanc. Un demi-gros de coquille d'œuf en poudre, réussit également. En jetant plusieurs fois de l'étain fondu dans une pinte d'eau, vous avez une tisane anthelmintique. Le suc de menthe à la dose de quelques cuillerées, tue les vers et calme les convulsions. Une cuillerée ou deux de suc de citron, un scrupule de safran en poudre, un peu de sucre, et d'huile d'olive, ou du vin, forment un très bon vermifuge, pris le matin à jeun. On vante beaucoup les embrocations faites sur le nombril, le bas-ventre, le nez, la gorge, l'estomac, avec l'huile des philosophes, avec l'huile d'amandes amères, et l'application d'un emplâtre d'aloës, avec du suc d'orange. Des compresses trempées dans le vinaigre, où l'on a délayé du fiel de bœuf, sont aussi très-bonnes, si on les applique sur le nombril.

Visage.

On bassine les rougeurs du visage ou la couperose, avec de l'eau d'alun ainsi composée : alun de roche, demi-livre ; suc de pourpier, de plantain et de verjus, demi-chopine ; vingt jaunes d'œufs ; on bat le tout ensemble, on le distille, et on a l'eau d'alun. On peut la remplacer par celle que l'on fait avec trois onces de litharge d'argent en poudre, une once de vinaigre et de sel, demi-livre d'eau de pluie ; on laisse macérer quelque temps, puis l'on fait bouillir et l'on conserve pour l'usage. On fait disparoître les boutons du visage, en les frottant avec un mélange de demi-livre d'eau-de-vie, deux cuillerées de vinaigre, et demi-once de soufre gris en poudre. L'écume qui se trouve près les moulins à farine, est, dit-on, spécifique pour enlever les lentilles.

Ulcères.

Saupoudrez les ulcères avec des feuilles de noyer réduites en poudre, et recouvrez avec des feuilles du même arbre. La poudre de plantain fait périr les vers qui sont aux ulcères. On prépare un onguent avec la poudre de chélidoine et la graisse de porc, qu'on dit excellent pour la guérison des ulcères fistuleux ; on emploie également en injection le produit d'un mélange de cendres de sarment et de chaux qu'on fait distiller. On a conseillé dans les ulcères intérieurs, quatre onces le matin à jeun, et autant le soir, d'une liqueur composée de trois poignées d'herbe à Robert, deux poignées d'aigremoine, d'armoise et de feuilles de grande consoude, deux onces de momie renfermée dans un petit sachet, le tout mis en infusion dans une chopine d'eau et une chopine de vin pendant vingt-quatre heures ; on coule et on met la liqueur

dans une bouteille ; on distille ensuite le marc, et l'on mélange les deux produits pour l'usage.

Vomissement.

On l'arrête, comme on sait, avec l'anti-émétique de Rivière, ou bien avec un scrupule de semence d'ortie dans de l'eau miellée. On emploie aussi en pareil cas deux onces d'eau d'absinthe, demi-once de celle d'angelique à l'intérieur, et des embrocations sur le creux de l'estomac avec l'huile de mastic, de menthe, d'aspic et d'absinthe, ou aluine. J'ai vu réussir très-souvent les cataplasmes de menthe, de roses, avec du vin et du vinaigre, saupoudrés de poudre de mastic, et appliqués chaudement avant le repas sur l'estomac; on les renouvelle après avoir mangé un morceau de cotignac, ou de confiture de coings. On se sert après le repas d'un emplâtre fait avec demi-once d'encens et de mastic, un jaune d'œuf et un peu de farine d'orge; l'on boit aussi du vin d'absinthe, et l'on applique sur l'estomac de la menthe. On arrête le vomissement de sang, en faisant boire au malade un verre de suc de réséda, de marguerite ou de pourpier. Cette dernière plante fricassée avec du beurre ou de l'huile, est aussi excellente lorsqu'on la mange. On dit que sur mer on arrête le vomissement en mangeant, assaisonné de poivre et de sel, un poisson qu'on a retiré du ventre d'un autre et qu'on a fait rôtir. Dans le cas d'empoisonnement, si l'on n'avoit pas de suite quelque vomitif pour faire rendre le poison, on feroit avaler de la fiente de poule en poudre, dans du miel ou du vinaigre, ou une infusion vineuse de racine de brioine.

Urines.

En mangeant des avelines, on urine avec facilité, de même que si l'on boit du vin blanc, où l'on a mis de la poudre de racine de tormentille, et du brou de noix. Quatre onces d'une lessive de cendres de genièvre, à la dose d'une livre dans une pinte et bues avec du vin, sont un excellent diurétique et qui réussit dans l'hydropisie. Cette lessive en lotion guérit aussi la gale. La plante entière de la pariétaire dans du vin ou de l'eau, est très-bonne. Pour faire uriner les petits enfans, on applique avec succès sur le bas-ventre, un cataplasme de racine de mauve et de persil, et on leur en fait boire la décoction. Les graines de rhue et d'if, pilées et mangées, guérissent l'incontinence d'urine.

Yeux.

Dans le cas d'inflammation, on se bassine comme on sait avec l'eau de roses et de plantain. On applique avec succès des limaçons réduits en pâte, un œuf battu avec du safran, des fleurs de pavots sauvages ou de la racine de rhue pilée et mise entre deux linges, ainsi que la chélidoine. On se bassine

aussi les yeux avec de l'eau où l'on a dissous un gros de sang dragon, ou avec le vin d'euphraise alongé d'eau de fenouil et édulcoré avec le sucre. Rien ne soulage plus dans la démangeaison des paupières, que des compresses imbibées dans un melange d'une once ou deux de vin blanc, et d'eau de roses, avec un gros d'aloës hépatique. L'eau de fenouil mêlée au miel éclaircit la vue. Un grain d'orvale ou sclarée introduit sous les paupières, enlève les corps étrangers qui y sont entrés ; la menthe pilée et mise sur l'œil, produit le même effet. On recommande les frictions avec l'huile de noix dans la fistule lacrymale. Le suc de centaurée miellé, est très-bon pour enlever la chassie des yeux, et le suc de joubarbe pour décoller les paupières.

Addition aux formules précédentes.

En Westphalie, on regarde comme spécifique contre la morsure des animaux enragés, un remède composé de huit scrupules et demi de rhue, autant de l'herbe aux foulons, de huit gros et demi de joubarbe, et d'un grain de civette. On cueille les plantes lorsqu'elles sont encore vertes; on les lave, on les hache menu, et on les donne sur une tranche de pain et de beurre. On doit n'avoir pas mangé depuis trois heures, et au bout de ce temps on prendra une tasse de thé ou de café; le reste de la journée on se privera des alimens gras, des boissons échauffantes et de l'exercice; en hiver on doit garder la chambre ; s'il survient un vomissement, on renouvelle le remède le lendemain, et on ne le prend jamais qu'une fois. La dose est la même pour tous les âges et tous les sexes, excepté que pour les femmes enceintes on supprime la joubarbe. On scarifie la plaie ; on la lave avec de l'eau salée, et l'on panse ensuite comme une plaie simple. Si elle est profonde, on jette de l'eau fraîche au visage du malade, sans qu'il en soit prévenu, le jour qu'il prend le remède, avant et après l'avoir pris; et l'on fait le lendemain une saignée du bras ou du pied.

A Versailles le peuple fait un grand usage du vin de poule, pour prévenir les épanchemens au cerveau, ou dans les autres viscères, qui sont si souvent la suite des contre-coups. On en donne un petit verre le matin, et un petit verre le soir aux enfans, un verre ordinaire aux femmes, et un grand verre aux hommes; si après l'avoir pris, on se trouvoit trop échauffé, on prendroit de suite un lavement. Voici comme on prépare ce remède : Dans une pinte de vin blanc, on met en digestion, pendant vingt-quatre heures, ou douze seulement, selon le besoin, pour les enfans au-dessous de cinq ans, trois blancs de la fiente de poule (phosphate calcaire très-animalisé) ; cinq depuis cet âge jusqu'à quinze;

sept pour les femmes, et neuf pour les hommes. On emploie encore ce vin avec succès dans les fièvres exanthématiques, lorsqu'il faut reporter à la peau des éruptions rentrées, ou exciter des sueurs qui deviennent des crises salutaires. Il seroit très-évidemment nuisible dans le cas d'inflammation, et il ne peut convenir que lorsqu'il y a foiblesse et putridité. C'est aux hommes de l'art à éclairer le peuple sur cet objet.

Conclusion.

En publiant cet ouvrage, nous n'avons eu d'autre ambition que celle d'être utile à l'humanité. Tant de causes destructives travaillent aujourd'hui à sa ruine, que dans ces circonstances nous avons cru digne d'une ame philantrope d'énoncer quelques principes conservateurs. Sous ce rapport, ceux qui blâmeroient notre livre, et chercheroient à y trouver plutôt des défauts que des vérités utiles, seroient à nos yeux, ou de minutieux critiques, ou des partisans outrés d'un odieux égoïsme. Si nous avons pu atteindre le but que nous nous sommes proposé, nous avons le noble orgueil de croire que nous pourrons un jour être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité. N'eussions-nous été utile qu'à un seul malheureux, n'eussions-nous conservé la vie qu'à un seul père de famille, cet acte de piété sociale n'en seroit pas moins une digne récompense de nos travaux, et il suffiroit pour nous absoudre, même devant des juges iniques, de toutes nos erreurs. On n'ignore point que le charlatanisme et l'ignorance règnent encore despotiquement dans les campagnes; eh bien! c'est pour renverser leur empire que nous avons voulu y propager les lumières de la véritable science, lumières que nous avons puisées aux leçons des grands maîtres de l'art, dont nous avons profondément étudié la doctrine et les principes. Jusqu'ici le bonheur et la perfection du genre humain ont été l'unique but vers lequel nous avons constamment dirigé tous nos efforts; et ce ne sera pas au moment où nous allons nous livrer tout entier à l'exercice de la médecine dans une ville chérie et à jamais célèbre par ses antiques vertus, que nous pourrions abandonner la sainte cause de l'humanité. Nous le répétons encore; en publiant notre livre, nous n'avons cherché qu'à nous rendre utile; et si des esprits acerbes et jaloux pouvoient nous reprocher d'avoir voulu rendre la médecine trop populaire, et d'avoir divulgué ses secrets et dévoilé ses mystères aux profanes, nous leur répondrions avec le prophète : qu'il faut éclairer ceux qui marchent dans les ténèbres, et qui sont enveloppés des ombres de la mort : *Illuminare qui in tenebris, et in umbrâ mortis sedent....*

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des matières contenues dans la première partie.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des matières contenues dans la deuxième partie.

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DU FORMULAIRE RATIONNEL.

ÉCHELLE PHARMACEUTIQUE, 825

FIN DE LA TABLE DU FORMULAIRE RATIONNEL.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DU FORMULAIRE EMPIRIQUE.

T

V

U

Y

FIN DE LA TABLE DU FORMULAIRE EMPIRIQUE.

ERRATA.

Nota. L'auteur ayant essuyé une maladie grave durant l'impression de son ouvrage, quelques légères fautes typographiques s'y sont glissées; le lecteur voudra bien les corriger; on ne cite ici que les plus importantes.

Page	29,	ligne	55,	des autres, *lisez* d'autres.
—	44,	—	35,	de la fin, *lisez* de la fièvre.
—	64,	—	52,	animé, *lisez* arrivé.
—	108,	—	30,	Doulcet, *lisez* Doublet.
—	*ibid.*	—	2,	exempts, *lisez* exemptes.
—	*ibid.*	—	3,	quoiqu'ils, *lisez* quoiqu'elles.
—	204,	—	20,	Stoll *lisez* Stahl.
—	345,	—	6,	Tulpier, *lisez* Tulpius.
—	490,	—	5,	pour, *lisez* sans.
—	499,	—	17,	extraits, *lisez* extracto.
—	518,	—	6,	nitrique, *lisez* sulfurique.
—	592,	—	18,	Libanius, *lisez* Libavius.
—	538,	—	17,	dont l'acide, *lisez* qui.
—	544,	—	13,	nitrate, *lisez* muriate.
—	598,	—	33,	ceux-ci, *lisez* celles-ci.
—	613,	—	3,	peau, *lisez* épiploon.
—	729,	—	21,	au nôtre, *lisez* à la nôtre.
—	737,	—	38,	geoflement, *lisez* gonflement.
—	791,	—	35,	faites digérer, *lisez* faites digérer dans une pinte.
—	792,	—	7,	de maïs, *lisez* macis.
—	856,	—	17,	l'hièble seul, pilé et appliqué, *lisez* l'hièble seule, pilée et appliquée.

